La Rhétorique d'Aristote, tr. en fr. avec le texte en regard, et suivie de notes par N. Bonafous

1. Notice

This book was produced in EPUB format by the Internet Archive.

The book pages were scanned and converted to EPUB format automatically. This process relies on optical character recognition, and is somewhat susceptible to errors. The book may not offer the correct reading sequence, and there may be weird characters, non-words, and incorrect guesses at structure. Some page numbers and headers or footers may remain from the scanned page. The process which identifies images might have found stray marks on the page which are not actually images from the book. The hidden page numbering which may be available to your ereader corresponds to the numbered pages in the print edition, but is not an exact match; page numbers will increment at the same rate as the corresponding print edition, but we may have started numbering before the print book's visible page numbers. The Internet Archive is working to improve the scanning process and resulting books, but in the meantime, we hope that this book will be useful to you.

The Internet Archive was founded in 1996 to build an Internet library and to promote universal access to all knowledge. The Archive's purposes include offering permanent access for researchers, historians, scholars, people with disabilities, and the general public to historical collections that exist in digital format. The Internet Archive includes texts, audio, moving images, and software as well as archived web pages, and provides specialized services for information access for the blind and other persons with disabilities.

Created with hocr-to-epub (v.1.0.0)

Google This 15 a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online. It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. À public domain book 1s one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book 1s in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover. Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long Journey from the publisher to a library and finally to you. Usage suidelines Google 1s proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work 1s expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying. We also ask that you: + Make non-commercial use of the files We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes. + Refrain from automated querying Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text 1s helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help. + Maintain attribution The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it. + Keep it legal Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing 1s legal. Do not assume that just because we believe a book 1s in the public domain for users in the United States, that the work 1s also in the public domain for users in other countries. Whether a book 1s still in copyright varies from country to country, and we can''t offer guidance on whether any specific use of any specific book 1s allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe. About Google

Book Search Google’s mission 1s to organize the world’s information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world’s books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web athtto://books.aqoogqle.com

UTILES 600083243R

- TYPOGRAPHIE DE CH. LAHURE Imprimeur du Sénat et de la Cour de Cassation rue de Vaugirard, 9 :

LA RHÉTORIQUE D'ARISTOTE TRADUITE EN FRANÇAIS AVEC LE TEXTE EN REGARD ÊT SUIVIE DE NOTES PHILOLOGIQUES ET LITTÉRAIRES PAR NORBERT BONAFOUS

Professeur à la Faculté des lettres d’Aix Membre correspondant de l’Académie royale de Turin , de la Société des Arcades de Rome et de plusieurs autres Sociétés savantes Officier de l'Ordre grec du Sauveur ,

PARIS A. DURAND, LIBRAIRE AUE DES GRÈS, & 1856 240. rs J @.

PRÉFACE. La Aétorique d’Aristote est encore aujourd'hui le meilleur traité que nous ayons sur l’art de la parole. Par une destinée singulière, et dont l’histoire de la littéra” fure n'offre pas de second exemple, le livre qui & créé la science orateire est en même ternps celui qui en a donné l’idée la plus profonde et la phis originale. En effet, les rhôteurs et les sophistes, quil avaieht précédé Aristote, avaient eu sur la rhétorique-des riotions superficielles, incomplètes ou fausses. ls ÀE % Déidéraient comme un recueil de procédés où dé “recéttes ‘propres à émoutoir les passions, et à préparer des victoires faciles, mais peu durables : ils ne disaient presque rien de la preuvé ou confirmation, qui est, sans contredit, ce qu'il y a de plus important; et sans se préoctuper de la justice ni de Ja morale, ils plaçaient le but de l’éloquence dans le succès de l’orateur plutôt que dans le triomphe du droit. Aristote, au contraire, établit avee une savante précision l'ordre et l'importance des diverses parties de l’art oras toire. Une définition rigoureuse, pénétrant au fond deé: choses, sépara nettement la rhétorique de la dialsetique. Tout en reconnaissant qu'on peut abuser de la parole, commrfé on abuse de ce qu'il ÿ a dé meilleur au ménde, : I

ul PRÉFACE. par exemple, de la force et de la santé, il donna une idée suffisante des devoirs de l'orateur, en déclarant qu'à tout prendre, et d'une manière générale, la bonne cause est plus facile à soutenir que la mauvaise, La théorie de l'éloquence, que Platon a exposée dans le Phèdre et dans le Gorgias, est plus brillante sans doute ; elle est même si sublime qu'on la dirait soutenue sur les ailes de la poésie. Mais les savantes observations d'Aristote, ce regard vif et pénétrant qu'il a jeté sur nos mœurs et sur nos passions, pour les analyser et les décrire, et surtout l'autorité avec laquelle il circonscrit le domaine d'un art qui, avant lui, n'avait pas de limites certaines, annoncent une raison plus droite et plus sûre d'ellemême. Platon a cherché l'idée même, le but final de l'éloquence, qui est la vertu; Aristote en a découvert le caractère essentiel; le premier a parlé de l'éloquence en poëte et en moraliste, le second en philosophe. La dialectique et la rhétorique ne sont pas des sciences dans le sens rigoureux du mot. Elles ne sont, à vrai dire, que de simples facultés, au moyen desquelles on peut trouver des preuves, et les exprimer d'une manière convenable. Cependant Aristote leur a attribué des arguments spéciaux, et il a nettement défini la fonction de chacune d'elles. La dialectique prouve le certain par le certain; la rhétorique cherche à établir le probable par le probable. Les arguments de la dialectique sont le syllogisme et l'induction; ceux de la rhétorique sont l'enthymème et l'exemple. Mais prenez garde, Aristote ne distingue pas ces arguments par la forme ou par de simples accidents. Son esprit infatigable, accoutumé à aller au fond des choses, n'aurait pu se contenter de la distinction insuffisante que les rhéteurs établirent plus tard entre le syllogisme et l'enthymème. Quel que soit le nombre des

PRÉFACE. ai propositions exprimées, il y a syllogisme, toutes les fois que des prémisses certaines amènent une conclusion certaine ; et enthymème, toutes les fois que des prémisses probables aboutissent à une conclusion de même nature. Aristote a donné aussi des notions très-exactes sur l'induction et sur l'exemple. D'après lui, l'induction conclut des parties au tout, et se contente quelquefois de ne considérer qu'un certain nombre de parties; l'exemple conclut d'une partie à une partie et semble s'adresser aux passions plutôt qu'à la raison. L'enthymème est un argument moins rigoureux que le syllogisme, et l'exemple a toujours moins de force que l'induction. Ces arguments conviennent donc parfaitement aux sciences auxquelles Aristote les attribue, puisque la dialectique aspire à établir ce qui est certain, tandis que la rhétorique se contenic de persuader ce qui est probable. Mais ce n'est pas tout : Aristote s'est demandé si la rhétorique n'a pas, comme les autres sciences, une matière propre et qui serve de soutien à son enseignement. La médecine traite de la santé et de la maladie, la gymnastique du développemeut de nos forces physiques, la musique de l'harmonie des sons. Quelle est donc la matière de la rhétorique? La question était d'autant plus difficile à résoudre, qu'Aristote dit lui-même, en commençant, que la dialectique et la rhétorique sont deux sciences d'un genre indéterminé, et ne réclament aucune connaissance spéciale. Cependant il a indiqué la partie des connaissances humaines qui sert d'aliment à l'éloquence. C'est la morale politique, c'est-à-dire l'ensemble des obligations que nous impose notre double qualité d'homme et de citoyen. C'est en considérant la matière de léloquence et la méthode suivie par l'orateur qu'Aristote

 a dit que la rhétorique revêt le costume de la politique, èt qu'elle est une partie, un simulacre de la dialectique. Aristote insiste surtout sur une distinction essentielle que n'avaient point aperçue les rhéteurs qui l'évaient précédé. Les arguments sont spéciaux ou communs; ä appelle les premiers ë&lôn, et les seconds véxa. La rhétorique emprunte les premiers à la morale politique; mais elle se les approprie, en les considérant à un point de vue particulier, c'est-à-dire, en tant qu'ils peuvent être l'objet de la persuasion. Les trois idées de l'utile, de l'honnête et du juste ne sont pas définies ici d'une manière rigoureuse. Aristote se contente d'une simple énumération des biens ét des maux, des vertus et des vices. La raison en est simple : ce que la science a défini, l'orateur l'accepte comme élément de la persuasion, Si Aristote avait donné des analyses scientifiques de ces trois grandes idées, il n'aurait plus fait de la rhétorique, mais de l'une des sciences qu'il a traitées à part. Il faut donc recourir à ses ouvrages spéciaux sur la politique et sur la morale, pour compléter ce qu'ilne fait qu'indiquer ici. On ne saurait d'ailleurs comprendre parfaitement Aristote, si on ne l'étudiait que dans un seul de ses ouvrages. En le comparant à lui-même, on le trouve toujours fidèle à sa pensée et à sa langue, et le rapprochement produit une plus vive lumière. Ce qui nous frappe surtout, c'est la vigueur avec laquelle Aristote distingue les trois genres d'éloquence ; en s'appuyant, non sur un accident extérieur, comme on a voulu le faire de nos jours, mais sur ka nature mêrne des choses. L'utile, l'honnète et le juste qui constituent la vie morale de l'homme, lui ont fourni la célèbre division des trois genres, délibératif, épidictique et judiéiaire. Celte division s'accorde avec celle du temps; le

PRÉFACE. v délibératif se rapporte à l'avenir, l'épidictique au passé, le judiciaire au présent. Elle convient d'ailleurs aux trois rôles que peut jouer l'auditeur. S'agit-il de l'utile, il délibère ; de l'honnête, il approuve ou il blâme; du juste, il prononce un jugement. En appuyant sa division sur ces bases solides, Aristote l'a mise au-dessus de toute attaque; et lui a donné pour soutien la nature même des choses, Mais les idées ne sont pas le seul mobile des jugements humains. Les mouvements de l'âme, l'aseendant moral de l'orateur, déterminent souvent nos volontés. Aussi, après avoir énuméré dans le premier livre, les propositions qui se rapportent à l'utile, à l'honnête et au juste, Aristote, dans le second, décrit les passions et les mœurs. C'est la partie la mieux traitée de son ouvrage ; c'est aussi la plus populaire. Il est peu d'esprits sérieux qui ne tiennent à honneur de connaître le second livre de la Rhétorique, et l'Université de France l'a conservé avec raison au nombre des ouvrages fixés pour l'examen de la licence ès lettres. Dans le triste inventaire des misères de notre cœur, Aristote n'oublie aucun détail. On dirait d'abord qu'il va s'y perdre ; mais chacun de-ces détails peut fournir le sujet d'une thèse intéressante, et la vérité de l'observation rachète le désordre apparent de la méthode. De même pour les mœurs. Où trouver un peinture plus vive et plus fidèle que ee tableau des mœurs de la jeunesse, que des écrivains nombreux et considérables ont essayé de reproduire, et que le génie de Bossuet a pu seul surpasser ? Aristote a tracé, avec la même force et 1x même précision, les mœurs de l'âge mûr et celles de la vieillesse. Le même génie qui analyse avec finesse les opéretions de l'entendement, décrit avec une délicate sagacité nos sentiments et nos habitudes morales. La rhétorique, ainsi constituée, était, pour ainsi dire,

Y1 PRÉFACE. une science faite. Reposant sur la politique morale, soutenue par la dialectique dont elle empruntait les arguments, elle semblait devoir vivre aussi longtemps que les sciences auxquelles elle se rattachait. Sa mission, d''ailleurs, était nettement définie. Abandonnant à la dialectique la démonstration de la vérité, elle ne s'occupait que de l'opinion, matière contingente, il est vrai, mais très-importante, car les hommes sont conduits par l'opinion plutôt que par la vérité. Mais à quoi devaient aboutir ces belles espérances ? Peu d'années après Aristote, peutêtre même de son vivant, la rhétorique abdiquait. Elle sortait de la philosophie pour rentrer dans la sophistique. La Rhétorique à Alexandrie fut le signal de cette décadence qui commença peut-être dans l'école du maître. Aristote a consacré le troisième livre à la disposition et à l'élocution. Il dit peu de choses de la première. Sans rien déterminer d'une manière absolue, il subordonne le rang et l'importance de chaque partie du discours à la diversité des genres et aux circonstances de la cause. Ii n'en est pas de même de l'élocution. Aristote en a donné une théorie, qui, sans être complète, était néanmoins suffisante. Cette théorie était neuve au temps où elle parut, elle est restée originale. Vous n'y trouverez pas ces divisions inutiles, ces détails oiseux, qui, plus tard, ont appauvri plutôt qu'enrichi la rhétorique ; mais des. vues générales, quelques observations profondes, et, comme l'a remarqué Voltaire, un chapitre entier dans lequel l'auteur enseigne les moyens de parler avec esprit. De même que dans la Poétique, Aristote, conformément aux habitudes de son esprit investigateur, arrive à considérer les éléments mêmes du langage, c'est-à-dire les voyelles et les consonnes, de mème, dans la Rhétorique,

PRÉFACE. vit il descend aux notions les plus élémentaires de la grammaire, par exemple, à l'accord des genres et des nombres. Mais il s'élève en même temps aux questions les plus hautes de Ja science du langage. Il fait connaître les principales différences qui séparent la langue de la poésie de celle de la prose; et, ramenant toutes les figures à la métaphore, il en donne une théorie qui serait trop ingénieuse, si elle n'était très-exacte. Les deux premiers livres de la Rhétorique tirent leur principal intérêt de la philosophie, dont ils relèvent directement. Le troisième est plus littéraire, et d'une plus grande importance pour l'histoire de la rhétorique ellemême. Il est en effet probable qu'Aristote y résume, avec une grande liberté de jugement, l'enseignement des rhéteurs et des sophistes. D'ailleurs les nombreuses citations, qu'il fait à l'appui des préceptes, sont une source précieuse pour la critique grecque, bien que souvent il se contente de les indiquer. Ces phrases mutilées, ces fragments de vers, ces indications rapides, sont utiles pour la révision de quelques textes anciens, et pour l'attribution de certaines pièces de théâtre à leurs véritables auteurs. On dit souvent : Aristote n'a pas de style. Mais que veut-on dire par là ? Qu'est-ce que le style ? Est-ce l'ordre et l'arrangement des idées? Mais nul écrivain n'est plus vigoureux dans ses déductions, plus sûr dans sa méthode. Est-ce l'ensemble de ces qualités qui, laissant à la pensée tout son relief, font connaître le caractère de l'écrivain, et découvrent, pour ainsi dire, le fond de son âme? Mais ces qualités se trouvent dans Aristote à un degré éminent. Il paraît obscur quelquefois, parce qu'il est profond. Il ne prodigue pas les ornements du langage ; mais il est juste dans ses comparaisons, heureux dans ses

 métaphores, créateur d’etpressions neuves et inattendues: Si c’est là le sttle, comment le refuser à Aristote? Mais si on entend par ce mot l'emploi de ces artifices extérieurs qui ne tiennent pas à l’idée, qui l’étouffent au lieu de lui laisser la liberté de ses mouvements, et qui $'a- : dressent à l'imagination et à l'oreille plutôt qu'à la raison, on peut dire qu’Aristote n’a pas de style; mais en s'exprimant ainsi, on fait son éloge. Quintillen a loué la douceur de son élocution dans une phrase que nous dimons à répéter ici, parce qu’elle résume avec une élégante concision les divers titres de gloire d’un auteur, qu'une longue étude nous apprend tous les jours à aimer, « Quid Aristotelem ? Quemt dubito sclientia rérufn, an scriptorum Copia, an eloquéndi suavitate, an inventionum acumine, an varietate operum CRoeRe putem » (Bb. X, cap. 1). Un mot maintenant sur cette nouvellé traduction. Le texte reproduit celui de l'édition stéréotype de Tauchnitz (Lipsiæ, 1831), avec la plupart des corrections que Bekker ÿ a faites dans son édition spéciale de la Rhétorique et de. la Poétique {Berlin, 1842). La première prodigue les vir< gules et les points avec un luxe qui nuit quelquefois à Ia clarté; nous en avons diminué le nômbre. Nous n'avons admis les corrections de la seconde, que lorsqu'elles nous ont paru suffisamment autorisées par les manuscrits, leé anciennes éditions, et Je seris général du contexte. Nous avons profité beaucotip, pour éclaircir certains passages difficiles, d’un excellent article, inséré par M. Rossignol dans le Journal des savants (octobre 1840, septembre 1842 et février 1843). | La Rhétorique d’Aristote a déjà été traduite six fois en notre langue. Voici les noms de ceux qui nous ont précédé dans cette œuvre difficile. ne nous appartient pañ

PHÉrPacE. + de dire jusqu'à quel point ïls ont réussi, puisque nous avons profité de leur travail, et que notre reconnaissance doit faire taire nos critiques. 1608. La Rhétorique d Aristote, traduite par Jean du Sin, Paris, in-8°. 1630. La Rhétorique d'Aristote. Les deux premiers livres traduits du grec par le feu sieur Robert Estienne, poëte et hrterprète du roy, ès langues grecques et latines; et le troisième par Robert Estienne, son nepveu, advocat au parlement, Paris, in-8°. (Les deux premiers livres avaient paru en 1624.) 1654. La Rhétorique d'Aristote, en françois. Paris, chez Louis Chamoudry, in-4. (Publiée de nouveau avec de nombreuses corrections de l'auteur, François Cassandre, Paris, 1675, avec une lettre de Nicolas Perrot d'Ablancour; en 1691, Lyon, in-12 ; et en 1698, Amsterdam, in-8°.) 1669. Rhétorique d'Aristote, traduite du grec, par le sieur Bauduyn de la Neufville, Paris, in-12. 1892. La Rhétorique d'Aristote, sis par M. E. Gros, Paris, in-8°. 3837. L'Art de la Rhétorique par Aristote, traduit en a français par C. Minoïde-Mynas, Paris, in-8°. Nous avons serré le texte d'aussi près qu'il nous a été possible de le faire en traduisant un auteur dont le style nerveux et précis concentre la pensée; et arrive quelquefois jusqu'à la concision. Heureux, si nous avons pu suivre, même de loin, ceux que nous aimons à regardæ comme nos maîtres, MM. Guérouilt et Burnonf, dont la

x PRÉFACE, mémoire est si chère à l’Université de France, et MM. Villemain, Cousin, J. V. Le Clerc et Naudet, qui sont encore aujourd’hui notre honneur et notre soutien | Notre intention était d'abord d'écrire une assez longue introduction, dans laquelle nous aurions discuté, Marte nostro, les principales questions que soulève la Rhétorique d’Aristote. Mais le sentiment de notre insuffisance, et le désir de ne pas grossir inutilement notre volume, nous ont déterminé à supprimer cette partie de notre travail. Nous prions MM. les aspirants au grade de licencié ès lettres, d'y suppléer en se procurant deux ouvrages dont la lecture nous semble indispensable pour la parfaite intelligence de la Rhétorique. Ils trouveront dans l’Étude sur la Rhétorique d’Aristote de M. Havet et dans l'Histoire de la critique chez les Grecs de M. E. Egger, tous les secours nécessaires pour la préparation d’un auteur qu'on ne saurait trop étudier. Nous pouvons, à lappui de ce conseil, invoquer notre expérience personnelle. Le livre de M. Havet nous a inspiré le goût de la Rhétorique ; celui de M. Egger a contribué beaucoup à nous la faire comprendre. Notre traduction était déjà finie, quand nous avons lu, dans les Souvenirs contemporains d'histoire et de littérature, tom. I, p. 393 et suiv., un fragment de la Rhétorique d'Aristote, traduit par M. Villemain avec une perfection si désespérante, que nous avons été sur le point de renoncer à l'impression de notre travail. Nous avons repris courage en apprenant que M. Villemain n'était pas dans l'intention de traduire la Râhéforique en entier, et qu’il consacrait une partie de ses nobles loisirs à une traduction de Pindare, que les amis du grec attendent comme un événement. « Nous prions nos collègues de l’Université d'accueillir

PRÉFACE, XI avec indulgence une œuvre qui nous a coûté six années de recherches et de pénibles efforts, pendant lesquelles nous avons été soutenu surtout par le désir et l'espérance de leur être utile.

LIVRE PREMIER

The text on this page is estimated to be only 43.01% accurate

" APLTOTEAOYZ TEXNH PHTOPIXH TEXNHZ PHTOPIKHZ A’. KEDAAAION A’. A.H pnropui égtiy avtiotpopos Th diakextixÿ" aupétepar Jap TEE TOLWUTUY TIVY ElOLV, & KOIVG TPÔTOY TIVX ÉTAVTOV écti yvopibeuw, xat oÙdepuds éniomiuns à&puwpiouévns. Auo XAL TAVTES TOÛTOY TLVG JLETÉYOUOIY @pApoiv” TAVTEG YAp éXpe mivôs xai éÉeraber ai Unéxey ÀAdyov, xai émokoyeio da xai xatnyopeiy éyxetpolot. Ty pv oÙy moAÂGy, oi pëy ein TaÜta Opéouy, oi dE dix ouyibeay and Ébsws. Éxe; d œuporépus évdéyerau, dfAov ête Ein &v œÙTa Kai OGOTOLEiv. Av 0 yap émrvyydvouaty où te ut ouvbetav, #at où &mo TaUtouatou, Thy aitiav Jewpely ÉvOÉYeTa” To OE TouoÙToy , Tdvtes HOn à Ouohoymoctey TÉxyNç Épyov elvar. , - t Ki , Ci ’ B'. Nüv péy ouy oi raç téyvas Tüv Adyuy ouvribévres, O}tyoy menopixaouwy ati MÔpLoy* ai YAp MIOTELS ÉVTEXVOV ÉOTL Les notes de la traduction, indiquées en petits chiffres, et dont la série recommence à chaque chapitre, sont placées à la suite des trois livres de la Rhéorique.

RHÉTORIQUE D’ARISTOTE LIVRE PREMIER: ‘CHAPITRE PREMIER. La rhétorique est une science d’an ‘genre indéterminé comme la dialectique ; son utilité;‘sa fonction n’est pas de persuader, mais de considérer dans chaque sujet ce qu’il y a de propre à persuader. £ I. Rapport de la dialectique et de la rhétorique. La rhétorique est le pendant de da dialectique ‘; leur objet à toutes-deux est en quelque façon accessible à tous les esprits, et ne réclame aucune connaissance spéciale. Aussi n’y-a-t-il personne qui ne possède l’une et l’autre dans une certaine mesure; car tous entreprennent, jusqu'à ‘un certain point, d'attaquer une opinion ou de la soutenir, d’accuser ou de se défendre. Mais, dans la foule des hommes, les uns le font au hasard et sans règle ?, les autres par une habitude qu'ils tiennent de l’exercice 5. Puisque ces deux manières existent, il est évident qu’on pourrait les soumettre à dhe marche et à des règles certaines. On peut en effet examiner la raison qui fait ærriver au même büt l’habitude et l'instinct. Cet examen, tout le monde en.conviendra, est l'ouvrage de l’art. STI. ‘Ayistote accus les anciens rhéteurs de n’avoir écrit sur l’art de la parole que des traités incomplets. Ceux qui jusqu’à présent ont composé des traités de rhétorique, n’ont touché qu’une petite partie de cet art. Eneffet, les preuves en sont l’objet essentiel ; tout le reste n’est qu’acces

The text on this page is estimated to be only 30.48% accurate

4 PHTOPIKH. C2 pévoy, 12 d'a Too za. Où dE Rent pey EyÉvurudroy oudév ÀÉ/ovoiv, GTEp ÉOTL COX Ts TIOTEUS, Tepi ÔE Toy EE TOÙ TpA/ATOS; TA T/sigta TpæyparsVoytar. AtaGo)r Jap, xai DES, zut OpYN, X@U TA TouaUtTa Rabn Ts Yuyñs, où TEpi ToŸ Tpaypatés Ectiv, &ÂAÂ% Rpos Tov dixaotiy. (dar ei TEpi Técas hv Ta DITES, kaÜanep Êv Evlaig te vÜv éoTti to mé DEuv, xai para ëv Tats ebvopouuévats , oÙDEy &v elyoy _ ?, e L ” L, 4 pa tu LéJuGtv. ÂTavtes yap oi pEy oiovrau dei at Tobs vououg dyopebeuv, où dE xx Ypovta xxi xWAVOUGIY ÉËU ToÙ Tptyua= #? > - L 2 tros Aéyeuw, xafanep xai év Apelw ny 6pOGs Toùto vo ibovtec. OÙ yap ei tov dtxaotry diactpépew, els ôpynv ’ À , A e Ld 4 * v Te mpodyovtas, ñn pÜévoy, n ËÂeoy* Opoioy ydp, xav ei TG, © me: ypñadar xavôve, roûtoy nome otpebdéy. re dé pavspôv, ête tToÙ Ey aupioËnrobvtos oÙdéy éotiy Ébw Toù detéar td npéyua, dre ÉcTuw oùx Éotw, ñ yéyovey à où yéJovey. Ei de péya h puxpov, h dtxaioy h &dixov, Ga ph 0 # # 1 A] e , 1 2° ? vouobérns dubprxev, adrov dirou toy Oixaothy t ywcoxew x OÙ LavÜdyELy Tapa Tüv aupoËnToUvTuY. L'. Maliota pv où mpoafzet , todc OpOtis' xemuévous vo pous, ôoa évdéyetar, rdvra dumpibew œbtols, ai On ÉdytoTx xatadeïrety éri toits mpivouor” mpüroy pv, Gr: Êva AxGeiv x 2" ? € A 4 7 ae Q dv Le ddiyous p&ov , h ToAAoUG, EU ppovoUvtas Kai Ouvauévous vouo— Bereiv ai dinciberv”. Éneud” ai pév vopoealau Ex roAoù ypévou osbauévey yiyvovtar, ai dE xpicets 6 Umoyuiou* ote yale. , , 4 ’ « 4 é) t , mèv, aro0dovar ro Dirauoy Kai To ouupÉpOY xx)GG TOUS xpivoyrag. To dé néyruy uéy1otov, êtu n pLËY ToÙ vouoBérou zotous,

LIVREI, CHAPITRE I. 5) soire. Et cependant ils ne disent rien des enthymèmes, qui sont le corps même de la preuve, et ils traitent longuement des choses qui sont en dehors du sujet. L'invective, la compassion, la colère et les autres passions qui agitent l'âme, ne regardent pas le sujet même ; mais elles s'adressent au juge. De sorte que si les jugemen!s se rendaient partout, comme ils se rendent maintenant dans quelques cités, surtout dans celles qui ont de bonnes lois, ces rhéteurs n'auraient rien à enseigner. Tout le monde, ea effet, s'accorde à penser que les lois elles-mêmes devraient prescrire à l'orateur de se renfermer dans le sujet ; il y a même des endroits où ces lois sont en vigueur et interdisent cet abus comme à l'AréopageS. Cette mesure est pleine de sagesse. Il ne faut pas pervertir le juge, en l'excitant à la colère, à la haine, à la compassion ; autant vaudrait courber la règle dont ou vent se servir. N'est-il pas évident que celui qui plaide n'a qu'une chose à faire ? C'est de prouver que la chose est ou n'est pas, qu'elle est arrivée ou qu'elle n'est pas arrivée. Mais est-elle importante ou non, juste ou injuste, toutes les fois que le législateur ne s'est pas expliqué, c'est au juge à le décider ; ce n'est pas aux plaideurs à le lui apprendre. $ INT. Dans tous les gouvernements, la loi doit laisser aussi peu que possible à l'arbitraire du juge. Il est donc très important que la loi soit bien faite, et que décidant elle-même tous les cas quise présentent, elle laisse le moins possible à l'arbitraire du juge; d'abord, parce qu'il est plus facile de trouver un ou quelques hommes capables de faire de sages lois et de rendre la justice, que d'en trouver un grand nombre ; ensuite, parce que la loi est le fruit du temps et dela méditation, les jugements au contraire sont l'ouvrage d'un instant, de sorte qu'il est bien difficile que le juge statue comme il faut sur le juste et sur l'utile. Mais la plus importante de toutes les raisons, c'est que la décision du législateur ne s'applique pas à un cas particulier, mais à tous les cas en général qui peuvent se présenter dans l'avenir : l'ecclésiaste 6 au

The text on this page is estimated to be only 24.89% accurate

6 PHTOPIKH. OÙ XAT HLÉDOG, OÙTE TEPL TOV TAROVTEV, GÂÀG TEpi MEAGVTOY te xai xaOGAou éotiy” à à ÉxxAntaoms xat Owaganc HO nepi TapéVTOY xai APOPIOLÉVOY xpiVOUGL TEÈG oÙç xaœ To quheiv H0n xaœ To puoeiy, kœi To Édioy cuupépoy ouvñpntar ol dus" Gate peréte dÜvaolar Sewpeiv ixavGs to a)nbec, SAV érionoteiv th xoéges to diov OÙ ÿ Aurmmpôv. ILepi pv oùv tüv &AAwv, Gonep éyopev, dei ce EAxyiotuy mousty wÜpiou Toy xpitiv' TEpi de toÙ yeyovévar N pn yeyovévar, n ÉcegO oh jun ÉceaOa, h elvar ñ (0 Eva, avdyxN ET TOUS xpirais xaraheiteuw* oÙ yap dLvatoy Tara Toy vouobétay rpoidely. A". EC dE rois” obroc Éyeu, pavepoy te tè EE toÙ rpdyparos exvohoyoüowv, &oo TéXha dopbovau, ofny vi det To TPQOLLLOY M TAY dynauv ÉxEU , «ai Tüv &AAOY Éxagtoy popiov ovOEv YAp Ev aÙtois &o RAY AATEVAUTE F TÀEV gx us Tau XDUTHY TOLY TIVA TOMOWAIV* TEQUOË TOY ÉVTÉQUGUA TLGTEUY QUdEu deuxvvouauu* roro d'éariu, ddeu &y ti yévorto évOuunuatuxdc. Aux yo toûro, This aurñs oÙons meBddou nepi t& Onunvopixæ Kai Œxavixt, xt xx lovOs xœi malirimatéoac Thic Onunyoprxñs Rpaypateixs OÙONS, n'Ths Repi té auva]EyUaTE, TEpi pév éneivns OUdE Aéyouor, nrepi dE toÙ dixdbeoPar mavtec Tetpéyta Tepvohoyew" te nTTOv vtt pa Épyou td ÉEW ToÙ Rpdypatos Àéyav Ev toi Onuryopumals, xaf ATT0V ÉaTL xaxoÜo— you Onunyopix duxoloyias, &AÀ& xouydTEpoy" &vTaÜQa pe yap 6 xpurne api Tüv olxetwy xpiver” Got obdev de di, TAnv drodstéa être oÙtws ÊYEL, Ge pnoty 0 aupéou}etwy. Év dë rois Dixayexols oÙy ExavOv toÿto, dAÂG npo Écyou éotiv dvalabeiv Toy dkpoariv mept &ÂÂoTRiuv yap % xplais” DOTE TPÔS TO aUTOU

 contraire et le juge donnent leur suffrage sur des cas présents et déterminés, dans lesquels ils se laissent bien spuvent entraîner par la faveur, la haine, l'intérêt privé ; de sorte que des préventions favorables ou fâcheuses couvrant leur raison comme d'un nuage, ils ne peuvent plus suffisamment distinguer la vérité. Il faut donc sur tout le reste, ainsi que nous venons de le dire, laisser le moins possible à l'arbitraire du juge. Mais quand il est question de savoir si la chose a été ou n'a pas été, sera ou ne sera pas, est ou n'est pas, il faut bien alors s'en rapporter au juge ; car le législateur ne saurait le prévoir. 8IV. Raisons pour lesquelles les anciens rhéteurs se sont beaucoup plus occupés du genre judiciaire que du délibératif. S'il en est ainsi, il est évident que ceux-là ne traitent pas ce qui est véritablement l'objet de l'art, qui donnent des préceptes sur ce qui est on dehors de la preuve, et qui recherchent ce que doit contenir l'exorde, la narration, ou chacane des autres parties du discours. Car la seule chose qui les occupe en tout cela, c'est d'inspirer au juge telle ou telle disposition. Quant à ce qu'il y a de plus essentiel, aux preuves, ils n'en disent rien; et cependant c'est par là qu'un orateur pourrait apprendre à donner de la force à ses enthymèmes. Aussi, quoique la méthode soit la même pour le genre gélibératif et pour le genre judiciaire, quoique l'éloquence politique soit plus noble et plus importante pour l'État que celle qui s'occupe des conventions particulières entre citoyens, ces rhéteurs dont je parle ne disent rien de la première, tandis qu'ils s'efforcent tous de donner les règles de la seconde. C'est que dans les discours qui s'adressent au peuple, il est beaucoup moins avantageux de sortir de la question; une harangue prête moins aux ruses oratoires que ne le fait un plaidoyer, car elle est d'un intérêt plus général. Le juge 7 décidant ici de ges propres intérêts, l'prateur n'a qu'à prouver la vérité de la proposition qu'il avance. Mais dans les plaidoyers cela ne suffit pas ; il importe alors de captiver l'auditeur, car il va se prononcer sur des intérêts qui pe sont pas les siens; aussi, ne se eonsidé

The text on this page is estimated to be only 29.39% accurate

8 PHTOPIKH. oÂsToUpevor, Kai rpÔS Xapiv axpouuevor, Gao rois au puoËnrodaiv, &)À” où xpivouai. A0 xai moaæyoÿ , Gonep xai npirepoy eirov, à vôpos xwVEr Aéyev é£w Toù NRYRAENE Éxei d” aœÿtoi oi XPLTAL TOUTO TNPOUGIV EXAVONG « E’. Énei d pavepôy éotiv Gre % ev évreyvoc pébodos repi tas Riotew éotiv" n niotis AnOEË IS tis” (TÔTE yap mioretouev uœliota, Gray node Bai UnoktGwuev") or: érdderbis Prropun évOüunpa" xat Édte ToÛto, wç an AGÇ eireiv, xupuwraToy Tüv riotewv” to dE evOuunua auAloyiauée tu” nepi dE auÀAoyiouoû opoiws &äravros This diahextuxñis éotiy ide, h authc Enc, h pépous tivéc* dMiloy Gt © paliota toûro Juvduevog Sewpeiv, éx tivov xai Ts yéyverair ouloyiouos, oùtos Kai évOvunpatixos &v ein palota, rpocAa«ËW nept noicd v” éott td évOvpñpata, rai tac Éœer iapopäs Tpôc toc Aoyixols auAÂo= yuopoûs. Té re yaép &Anbës, xai 10 Gporoy TS nb, Tic abris éoti dbvauens ideiy Ga dE xai où &yBporor npôc Tô &An0ëçs nepÜxaotv ixavéis, xai té RE TUyYavouar Tic &ÀnBelag. Aud npôç Ta ÉvdoËR otoyaotintis Eye, toù pois Éxovtos xai pos Tnv GÂñOELdY éatiy. Ou pév oùv 1& Eu toù npæypatos oi &Aor reyvohoyoüor, nai duôre uäÂov anovevelAOL TpOG to CxOÀoVEV, pavepéy. ZT’. Xpñouos d'étiv ñ pnroprxh, did te to qÜaer elvau xpEUTTO TÂNON Kai Ta Dixaix TOY Évavtioy* Gate ÉAY jh xaTæ TO RpOñxOY ai xpioeis yéyvwvreu, &vdnm OÙ abrov ATTéo fau roëro d” éariv &Eroy énuruñoeuc. Et: dt TPôc ÉVIOUG , OU” ei

LIVRE 1, CHAPITRE I. 9 rant que lui-même, et n’écoutant que pour son plaisir, il se livre aux plaideurs, il ne juge pas. Voilà pourquoi dans beaucoup d’endroits, comme je l'ai dit plus haut, la loi défend à ceux qui plaident de sortir de la question. Dans l’éloquence délibérative, les juges eux-mêmes se tiennent assez en garde contre les artifices de l’orateur. £ V. L’enthymème est le syllogisme de la rhétorique. I est donc évident que les règles de l’art ont pour objet les preuves; que la preuve est une espèce de démonstration 8, puisque nous sommes convaincus surtout, lorsque nous pensons que les choses nous ont été démontrées ; que la démonstration oratoire, c’est l’enthymème, le plus fortsans contredit de tous les arguments, et que l’enthymème est une espèce de syllogisme. Or, tout syllogisme, sans exception, est du ressort de la dialectique en général, ou d’une de ses parties ?. D'où il suit clairement que celui qui connaît le mieux la matière et la forme du syllogisme, sera en même temps habile dans la dialectique oratoire, puisqu'il saura déjà ce que c’est que l’enthymème, et en quoi il diffère du syllogisme logique. En effet, le vrai et le vraisemblable tombent sous l’examen d’une même faculté. Or, la nature ayant rendu le vrai possible pour l’homme, celui-ci parvient souvent à atteindre la vérité. Pourquoi donc, pouvant arriver à la vérité, ne serait-il pas en état de conjecturer le probable par le même moyen ? Nous voyons maintenant sans peine pourquoi les autres rhéteurs donnent des préceptes qui sont en dehors de l'art qu’ils professent, et pourquoi ils se tournent plutôt vers le genre judiciaire. & VI. Utilité morale de la rhétorique. La rhétorique est utile, car le juste et le vrai sont nécessairement préférables à leurs contraires; et cependant, si la justice n’est pas bien rendue, ils succomberont nécessairement dans la lutte; résultat déplorable. De plus, l'orateur, ayant à parler d'une science devant certains hommes, ne pourrait pas

The text on this page is estimated to be only 25.42% accurate

10 PHTOPIKKH. au quoifectaérny Éxouueu éntotiuny, pédioy an Éneiynç Teiaeu Aéyoutac Aidaaxakiacs yép étui 0 KaT& Tv émiqtiunv À6yoc* roûro À ddbvatov® 4} dvcyxn dia TV row moucigdeu tas TrloTELs Kai TOUS ÀdyoUs" GOTEP HAL ÊV TO TOmLXOÏc éÂéyOuEV nepi Te Tps Tols noloUs ÉVTEUÉ Eu. Érce dE révavtéa di duvaobou neideuv, xaÜcnep rat Ev rois oulAoyispuois, oÙy Groix dupérepa npérrwuev où yap dei Tà paila neideuv* &} Tva pére lavOoivn nés Exer, xat ôrwe, &Aou ypmpévou tois }dyoig airois un dixalws, Mer Exwuey. Tv piv où Amy reyvüv oùdepuia sévautia avAhoyiberar" ÿ de diakextixn xai à prropuen pLôva roÜro norobauv* Opotwg 7 dép clou ALPÔTEpAL TÉV ÉVAVTIGY. Ta pévror dronstusva rpæypata oùy pole Ëyer, dAX œiel Takn0% xai ra Behtéw Ti qÜocs, ebauloyuotétepe rai miOavetepa, 6 amÂûç einelv. Jpos dE roûrois, dtarov, ei tü qouars pv aisxpôv ph düvaadar Banbei Eauré, Adyw à oùx aioypéy* 0 puéAloy div éatiy &vOpwmou This ToÙ cwpatos ypeias. Ei dE, Gt peyoha Bhdberev àv 0 yowpevos ddirwc Ti ToLabtn duvduer t@v ÀdYWV, ToÛTO TE noWwdy ÉOTL xaT4 Téutuy Tüv gyalv , rANv apetis, «A MAIATE HAT TOY YONGULNTÉTHV, O1OY ÎTYUOG, byuiag, TAOUTAU, otpatnyiac TOUTOG Yan dv Ti DpeAñoete T& péyiota, xpouevos dirais, rai (Bhdberey ddixes. Z'.Üu péy oÙv oÙx Éatiy otre Évdg TiVOS YÉVOUS apwpropévou À pNTopuXN, ad& xaÜänepn dialextin, xai OT YpGULOS , pa vepéy® xaœi Ôte oÙ To nelsæ ëpyoy ati, GÂÂ& To idiy t& Urdpyovta maya rept Exaotoy, xaËanep xat Ev taig &Aœts réxvais nécaus. (OUdE yap larpeuñs T0 byit mouñoar, Xe, uéxpr où Suféyerar, méxpt taÿtou mpoayæysiy" Éott yép xaf

LIVRE F, CHAPITRE I. 11 facilement, par le seul moyen de la science, lors même qu'il la connaîtrait parfaitement, persuader ses auditeurs ; car le langage propre de la science est destiné à l'enseignement. Il faut bien alors qu'il appuie ses preuves et ses raisonnements sur les notions communes, ainsi que nous l'avons dit dans nos Topiques, relativement à la manière de parler à la multitude 1°. Ce n'est pas tout : l'orateur doit être en état, comme le logicien, de prouver le pour et le contre, non pour faire lui-même l'un et l'autre, car il ne doit pas chercher à persuader ce qui est mal, mais afin dene pas ignorer comment cela se pratique, et de pouvoir déjouer les artifices de celui qui se servirait de l'éloquence pour l'injustice. Les autres arts n'enseignent pas à prouver le pour et le contre ; la dialectique et la rhétorique sont les seules qui le fassent, car l'une et l'autre s'occupent également des contraires 1. Cependant les questions qu'elles se proposent ne se ressemblent pas; mais, généralement parlant, le vrai et le bon sont toujours plus faciles à prouver et plus persuasifs. Il serait étrange qu'il y eût dela honte à ne pas savoir se servir de son corps pour se défendre; etqu'il n'y en eût pas à ne pas savoir se servir de la parole, dont l'usage, bien plus que celui du corps, est particulier à l'homme. Si on objecte que celui qui fait un mauvais usage de cette puissance de la parole peut faire beaucoup de mal, cette objection peut être également dirigée contre toutes les bonnes choses, excepté contre la vertu, et surtout contre ce qu'il y a de plus utile, comme la force, la santé, les richesses, l'art militaire. Toutes ces choses sont très utiles, si vous en faites un bon usage; si non, elles deviennent nuisibles, $ VIT. La fonction de la rhétorique n'est pas de persuader, mais de trouver ce que chaque sujet contient de propre à persuader. Il est donc évident que la rhétorique n'a pas d'objet déterminé, mais que, sous ce rapport, elle ressemble à la dialecti- : que ; de plus, qu'elle est utile, et que sa fonction n'est pas de persuader, mais de voir dans chaquesujet ce quis'y trouve de propre à persuader. Il en est de même dans tous les autres arts. La

The text on this page is estimated to be only 29.37% accurate

12 PHTOPIKH. rodg aduvérous petalaGeiy byueiuc, uws Separeücar xaÀd. ITpoôs dE voûtou, ôter tic abris vô te miPavoy «ai To paœuvéueyoy ideiv miÜavoy, Gonep xai éri mis ixhextixñ auÂAoyiouôv te «ai pavoueEvos GuAloyIouv. Ô y4p copiorixès oùx év th duvduer, XX évy Th Tpoaupéde" nAñv évrala pEv Édtar © jLEv XATA TV ÉTIGTAUNV, Ô dE KATA TV TPOWIDETIV Phitwp' ÉkEL ÔE CopLoths HEV X@TA THY Tpoalpeoiv, Makextixoc ÀE OÙ XATA TNV mpouipeow, GAAd mart tiv üvautv. ITepc dE abris Hôn th e06dov nepouelx }éyeu , nüç Te xai Ex tivwy duynoduebx Tux deu tüv mpoxeuévov. Tél oùv oiov #Ë bnapyñc do pevor adtny tic ÉoTi, Àéyopev t@ hot, KEDAAAION B. A'. Écto d ñ Pntopixn dUvapus TEDI ÉKAOTOY tou SEWpha a to évOEyuevoy ravév. Toûro yap obus étépas Éoti téyvns épyov" Toy yap GÂAWY EXNGM, TEPE TO aUTH UTOKEUMEVÉY ÉOTL Adaoxakun xaë miorimi® ofov latpuen mepi byteuvov ka vocEpÔv" xaœi yEwpretpia rep ta cuubEËnrOTa raôn trois meyédeor" xœi api Opnrixn mepi puy Gpoiws dE nai ai lourai Tv TEXVOY Kai ÉTIOTNUV. H où pntopun mepi toÙ dobévros, ds eineiv, done dÜvagbat Sewpeiy ro rBavév dd rai pauiv abrTiy oÙ meEpi ti yévos idioy dpwpiapévoy Eye To Tepvixév.

LIVRE 1, CHAPITRE I. 13 tâche de la médecine, par exemple, n’est pas de rendre la santé, mais de s’avancer vers ce but autant qu'on le peut ; de sorte que ceux-là même qu’il est impossible de guérir, on peut cependant les soigner selon les règles de l’art. 11 est évident en outre, qu'il appartient à la rhétorique de découvrir ce qui peut persuader, et ce qui semble pouvoir persuader, de même qu'il appartient à la dialectique de savoir distinguer un véritable syllogisme d’un'raisonnement qui n’en a que l'apparence. Car ce qui fait le sophiste, ce n’est pas l’habileté, mais l'intention. 11 y a cependant une différence. Qu'on ait recours à la science véritable ou qu'on préfère les arguments spécieux, on est toujours orateur ; tandis quedans la dialectique, c’est l'intention qui fait le sophiste; le dialecticien est celui dont les arguments reposent, non sur l'intention, mais sur la science elle-même. Essayons maintenant de parler de la méthode que suit la rhétorique, et voyons de quelle manière et par quels moyens nous pourrons atteindre notre but. Revenons donc sur nos pas, et, après l'avoir définie de nouveau, nous passerons à ce qui suit. CHAPITRE IT. Définition de la rhétorique. Quelle est la différence qui se trouve entre le probable, lesigne et l'argument certain ? Qu'est-ce que l'exemple? & L. Définition de la rhétorique. La rhétorique est la faculté de considérer dans chaque sujet ce qui s’y trouve de propre à persuader. En effet, cette fonction n’appartient à aucun autre art, puisque chaque art enseigne et persuade en ce qui forme son objet propre : ainsi la médecine traite de la santé et de la maladie ; la géométrie des modifications qu’éprouvent les grandeurs; l’arithmétique des nombres, et semblablement pour tous les autres arts et toutes les autres sciences. Mais la rhétorique semble pouvoir, pour ainsi dire, considérer, dans un sujet donné, ce qu'il y a de propre à persuader. C’est pourquoi nous disons que les règles qu’elle donne n’ont pas un objet propre et déterminé.

The text on this page is estimated to be only 31.25% accurate

14 PHTOPIKH. B. Ty dE miotewv, ai uév dreyvor eiouw ai dE Évreyvor. À de é e h ds = , >) . texva dE }éyo, ca un Où muy rendpuota, &ÀÂ& npoüripyer oioy péprupes, Bacavor, ovyypapai, nai 6oa rouadra” Evreyva dE, Cou dia This Le0ddoU rai À uv xaraoxevaobiyar duværéy* dote de toUTuy Tois éy ypiouoôa, Ta ÔE ebpeiv. I”. Tv Où di toù ÀAdyou mopiéouévey TLLOTEWY Tpix eh éotly" ai p£v yép lai ëv t@ Ye toù Aéyovtoc, ai dE Ev à Toy axpoatny diabeivai nu, ai dE év abro 16 Adyw, dia tob Betevdver h palveodar dexvbvar. Ait juèv odv toù HOouc, Gray oÙto) Aey0n 6 Adyoc, Dore détémiotoy nouioa Tov }éyovte. Toës yap érieuxéar miotevouey ua})ov xai Party, nepi Tavruiv Ev énkwc" év ois dE T0 axpi6Es pri Éotiv, &AÂG To aupiO0Ëe ; xat navtehds. Ai dE xai tToûto ouuôaive dux tou Aéyoy, Gihà un Cid To npoddoËdoBar notdy riva Elvar Toy éyoure. OÙ y&o, wonep évuor Tv tegvoloyouvtuy tibéaow Év Th TÉyUNn KA THV Emuetxetay ToÙ Àéyoytos, &x OUdEv ouu6xAopévyv mooç 10 mbavdy aÂÂX oyxedov, 6x eineiv , xupiwTéTmnv Éyer niotiy td 006. Au dE rüv axpoary, 8taÿ ei; Tafos Ùro tou Àdyou rpoxyBéouw" où Jap ôpotws arodidouer tas xploëts Auroÿpevor nai Yaipoytes, h puiobvres xai pusoÜvtec” Tpôs 0 xaptôvoy TepsÜ pauër roayuateveobar robe vÜv teyvoloyoûvras. ITepi uey oùv toütuv OnAwbioetar xaféxaotoy , étar Tepi toy nabcy Aéyousy. Aux Ôë 1üv Àdywy niotevouor , étay Andes n pavduevoy deibwpey Ex Toy Tepi ÉxaoTa mt Oavidv.

LIVRE I, CHAPITRE IL 15 $ II. Division des preuves. Quant äux preuves, les unes sont en dehors de l’art, les autres eù viennent. J'appelle preuves en dehors de l’art, toutes celles que nous ne troavons pas nous-mêmes, mais qui existaient déjà, comme les témoins, la question, les écrits et autres semblables. J’appelle preuves qui viennent de l’art, toutes celles que nous pouvons nous procurer par la méthode et par nousmêmés ?. Il fiut employer les premières et trouver les secondes. 8 LIT. Préuves intrinsèques ; division de ces preuves. Les preuves que l’art de la parole nous fournit sont de trois espèces. Les prèmières dépendent des mœurs de l’orateur ; les secondes des divers sentiments qu'on inspire à l'auditeur ; les troisièmes se trouvent dans le discours lui-même, en tant qu’on démontre ou qu’on semble démontrer. L’orateur prouve par les mœurs, lorsqu'il parle de manière à inspirer de la confiance dans son caractère personnel; car l’homme honnête nous persuade mieux et plus vite dans toutes Îles circonstances en général, mais surtout et d’une manière absolue, quand la vérité n'est pas facile à saisir et qu'elle reste dans le doute. Il faut que cette confiance naïsse du discours luimême, et non de l'opinion que nous avons déjà sur le Caractère de l’orateur. Car il ne faut pas croire ce qu'ont écrit quelqtes-uns de ceux qui se sont occupés de M rhétorique, savoir que l’honnêteté de l’orateur ne contribue en rien à k persuasion; c’est au contraire dans cette honnêteté que consiste, pour ainsi dire, toute la force de la persuasion 2. L’orateur prouve par le moyen des auditeurs, lorsqu'il excite les passions ; Car nos jugements ne sont pas les mêmés, quand nous Cédons ä la douleur ou à la joie, à l'amitié ou à la haine. Voilà, disons nous, la seule partie de Part que les rhéteurs de nos jours essaient de traiter. Nous en parlerons en détail quand nous nous occuperons des passions. Nous prouvons enfin par le discours lui-même, lorsque, par ce qu’il y à de persuasif dans chaque sujet, nous établissons le vrai et le vraisemblable.

The text on this page is estimated to be only 31.45% accurate

16 PHTOPIKH. A'. Énei d ainioreus dut roüruv elai, pavepôy ête TaÜtatpéx » égti AaGeiv, toù auloyicaobar duvauévou, xai toû Sewpñaa ca Tepi Ta Kn nai tas dpetas, xai tpitoy Ta nepi Tà néôn, TÊTE ÉnaOTÔY Eat Toy Taby, Aa Moicv Te, xai Ex TIVOY éyyivetar, aa nés" Gore cuuOalver Triv pntopimiv, oioy rapapuéc re thiç diaextixñis elvar, ua Tic REpi TA Kn Tpayuateixe, fiv dixaudv éott npogayopevew molirixfv. A1 xai bnrodUerar UTO TO GAL TO Ts ToÂTUXNS M PNTOpUN" XaL OÙ AUTITOLOUUEVOL Tadtns, Ta ev A amadeuciar, ta dE À &Aabovelay, Ta dE xœt dv ha airiaç avOpantace. Écu yap pépiôy tu this diakex tuxñç ka Ouoiwux, xaÜdTrEp nai àpyôpevor eirouev nepi oÙdevos yap wprauévou oùdetépa abtüv ÉGTIY ÉRLOTÉUN, TA ëxer, &X@ Juvdueu Tivës toù mopioa Aéyous. ITeoi pév oùv Ts dbvdueus avt@y, xai ns Époucr pos Aa, eiontau cxedov ixxvéig. E'. Tv dE dix roù dexvüvar, n paiveolar dexvüvar, x ; t > re ES | \ , » 9 \ N Banep nai év vois dixhentimots TO pv éræyuyf éote To dE ovÀAoyiouôc , T0 dE pauvépmevos ouÂhoyiouds" xat évreübx ôpoitos. - : CS , ? 4 Y N > An? Éote yap to pev rapaderyua énaywyn, to dE évOtuNUa auÀJoyuouds. Kaïd d évfiunpa uév, pnropxdv audloyiouéve. , Où 3 Ù € ? , ù Ü ? rapdderyua dE éncywynv pnropuxñv. Ilavres dE tac notes . Ü 2. , , , , A 2 rouobvrart O4 tou deuxvÜvar, h Tapadeyuora ÀÉVOUTES, h ÉvGupruora vai rapad tata oÙdév nus Gor, elreo xai 8) avan ouMoy1Eôpevos n étéyovra eravbvas OtioDUN ovrevoüv" (ddov à Apiv Toro Ex Tüv avalurunby") avæynatoy Éndtepoy abrv éxatéow ToûtTwy to œÙro elvau. Tiç © éoti Ciapopa , A 3 ? 4 9 æ . ranaÿeypatos ai ÉVÜUUÉUATOS, PayEpoy Ex TÜY TORIXEY

LIVRE I, CHAPITRE II. 17 S$ IV. Rapport de la rhétorique à la morale politique. Puisqu'on prouve de ces différentes manières, il est clair que pour les employer toutes trois, il faut être en état d'argumenter, connaître ce qui concerne les mœurs et les vertus, et, en troisième lieu, savoir ce qui regarde les passions, quelle est la nature et le caractère de chacune d'elles, pourquoi et comment elles s'émeuvent. 11 se trouve donc que la rhétorique est, pour ainsi dire, un rejeton de la dialectique et de cette partie de la morale que l'on peut justement appeler politique 5. Voilà pourquoi la rhétorique revêt en quelque sorte le costume de la politique, comme le font aussi par ignorance, par vanité, ou pour toute autre raison humaine, ceux qui font profession de cet art. Cependant la rhétorique n'est qu'une partie, un simulacre de la dialectique, ainsi que nous l'avons dit en commençant ; car ces deux sciences n'ont pas d'objet déterminé, qui leur serve de substance ; elles sont des facultés qui nous aident à trouver des arguments. J'ai maintenant parlé d'une manière presque suffisante de ces deux arts, et des rapports qu'ils ont entr'eux. 8 V. De l'enthymème et de l'exemple. Pour démontrer ou paraître démontrer, la dialectique n'a que deux arguments l'induction, et le syllogisme réel ou apparent. Il en est de même de la rhétorique, puisque l'exemple est une induction, et l'enthymème un syllogisme. Or, j'appelle l'enthymème un syllogisme oratoire, et l'exemple une induction oratoire. C'est à l'exemple ou à l'enthymème qu'on demande les preuves qui servent à démontrer; il n'y a rien, pour ainsi dire, en dehors de ces arguments. De sorte que, si, pour établir une question quelconque de fait ou de personne, il faut, ainsi que nous l'avons démontré dans nos Analytiques 4, recourir au syllogisme ou à l'induction, il est nécessaire que ces deux arguments correspondent à ceux de la rhétorique. Or, quelle différence y a-t-il entre l'exemple et l'enthymème ? Nous l'avons montré dans les Zopiques , lorsque nous avons parlé de l'in2

The text on this page is estimated to be only 27.97% accurate

18 PHTOPIKH. ext yap Tepi ovAloyiquob xai énayoyñs elontær mpétepoy dre to péy to Ent mollGy xai époiuy debwyolar re oÙtue Éxet, Exel Lévy érayoyn ot, évradla dé Tapaderyua’ Ta dù, Toy évrou, Étepéy tu did Tabca ouubxive napæ tadra, té Tata elva, h xaOGdou, h dc éri To Trob, êxel uv ou) loyiouôc, évrabda 0 évbüpnua nadsitar. Davepôy dE Ste nai éndrepoy Éyez dyaBdv to eldos This paropucñs" xabénep PL at Ev tois ebodixqie eipnrai, «ai êy taUtoug Ouoiox ge slot yap ai pév rapadtrypatôais Énrepeiar, al dE vou texal+ xai phtopes bpoiuwc, of péy rapaderyparodexs, oi dE évdupnuotixoi. Jlidavoi pév oùv oùy frrov où déyor oi dia Ty rapaderyudtuu" Jopubagyras dE paloy oi évBupnpatoi! Ty d airiau atrdv, xgi ns ExaTéow Ypnatéov, épobpes Dorepoye vôy dé nepi abri œoûruv pälloy dwopisousy 4 Oapéic. ZT’. Énei yap 70 mOavôy, ravi muavdv êqre, wa to pv, edbe ündpyes dé auto muPavèy xal moto, 70 dE, r@ Oefxyuobau Joue dit couvrovt cÜdeuix dE réyvn oxonsi vo xaÜéxaotoy , olov % Larpuxn, ti Zwxpdres ro Dyueuvéy éotu,n Kaka * &1l@ té ré ronde , n rois qouoja de * roÛto yap ÉVTEYvoy * ro dE xaDË= XAGTOV ATEIPOY ka OUx ERIOTNTÔY * OÙdE n Pnrapixn To xaÿ Exaotoy év0éoy Jewpriae, olov Zoxpétes ñ Inrie* &Ada rè touoiode, nabanep xai ñ Cuahextimi ? nai yap énein evAlo= Yibeta, oùx ÉË y ÉtuyE* palverai yap dtra nal tois rapaAnpoëoiv® &AN éxelvn ue x tüv Adyou Oeouévov # dE Énrope àx rôy nn BovAceobas ciaéruv, Éove d ro Enyou

LIVRE 1, CHAPITRE II. 19 duction et du syllogisme. Le premier de ces arguments, qui consiste à prouver qu'une chose est telle ou telle par un grand nombre d'autres choses semblables, s'appelle dans la dialectique tnduction, dans la rhétorique exemple. Le second, qui conclut gne chose de certaines antres choses, certaines ou probables, s'appelle dans la dialectique ayllogisme, dans la rhétorique enthymème. I] est évident que la rhétorique jouit pour sa part de ce double moyen de prouver; et ce que nous avons dit dans nos Méthodiques trouve ici son application 6. 11 y a des discours qui procèdent par l'exemple, d'autres par l'enthymème; il en est de même des orateurs, qui emploient plus fréquemment, les uns le premier, les autres le second de ces arguments. Les discours qui s'appuient sur l'exemple ne sont pas moins persuasifs que les autres ; mais ceux qui reposent sur l'enthymème ébranlent plus fortement l'auditeur. Nous en dirons plus tard la raison, et nous enseignerons comment il faut se servir de ces deux espèces d'arguments. Tâchons maintenant de définir clairement ce que nous venons de dire. & VI. Des auditeurs et des sujets que traite l'orateur. Les choses qu'on veut persuader, on veut les persuader à quelqu'un; les unes sont par elles mêmes, et tout d'abord, persuasives et convaincantes; les autres ne semblent persuasives que lorsqu'elles sont prouvées par d'autres qui le sont elles-mêmes. En outre, aucun art ne se propose pour objet le particulier. La médecine, par exemple, ne s'occupe pas de ce qui peut être bon pour la santé de Socrate ou de Callias, mais des choses bonnes pour telle ou telle personne en général, affectée de telle ou telle manière. C'est là l'objet de l'art ; ear le particulier est indéfini, et ne peut être saisi par la science. La rhétorique ne s'occupera donc pas de : ce qui peut être persuadé à telou tel individu, comme à Socrate ou à Hippias, mais à tous les hommes en général. Il en estde même de la dialectique, qui ne prend pas pour matière de ses raisonnements les premières choses venues; car il en est qui semblent probables, même à des idiots; mais celles qui ont besoin de

The text on this page is estimated to be only 31.34% accurate

20 PHTOPIKEH. admis mené Te touwûtuv, nepi @v PouAcuduela rai réyvas ph ÉxouEv, ka Ev Toig rouoUtous dxpoatalg, où où dÜvaytær da roÂÀGy auvopay , oUdE Àoy@eofar méppwley. BovAcuopeba de nepi Toy pauvouévuv ÉvOÉyE TD dupotépus ÉXEW* TEpl yap Tv aduyaruy &AÂmç h yevéoôar h évcelar N Éxev oÙdeig BovAetereu , vbtws dnoAau6dvov * oÙdEv yap mhéoy ñ oùtus EvdÉyETat ouubouAEvEL. Zre Évdéyerar d avXdoyiteobar rai auvayerv, ta uv éx audAchoyiopévuy npétepoy, ta de éË &aulloyiotuy pëv, dcouévov dE auXoyiopod , dix to ph elvar évdoÈ x. ÀAvdyan dE , TOUTUY TO pév un elvar eberaxoloüGntov, dix To pixos 0 yap xpirhic Undksutau elvar dnhouc* ta dE, un miBavd, dit ro un €ë Oo loyouuévay elvar, und" évd6Ewv * Gare GVXYKAÏOV, TO TE Eve Hpnpa elvar aaiTto napaderypx Tepi Tüv ÉvOLOULÉVOY Ta TOÀ% Eye ai SAÂwG * To uèv Tapddtryua éræywynv, T d° évbtpnua ouoyopéy + nai éb OÂéyov te xœt moAAdXIG ÉÂattévuv, ñ éË Gy 6 rpôros oulloywoués. Éay yap à we Tour Jvwpquov, oÙdE der }éyetv* abros yàp toto npootiänouw 6 dxpoatis * olov, ôte Awpuedc OTEpayry AYGVX VEVÜLNEY, xavôy eireiv, Ote Oiurix veybnxe * to dE , Ôt OTEpayins TE Olüpria , oÙdE dei npoobeivar* yivcaxoudt yap Tavtec.

LIVRE I, CHAPITRE II. 21 démonstration. Quant à la rhétorique, elle trouve sa matière dans les choses qu'on a coutume de mettre en délibération. Elle s'exerce sur les choses que nous mettons en délibération, et pour lesquelles nous n'avons pas les règles d'un art ou d'une science, et cela, en présence d'auditeurs qui ne peuvent ni saisir un vaste ensemble, ni suivre bien loin un raisonnement, Or, nous ne délibérons que sur les choses qui semblent pouvoir arriver de telle ou telle manière; quant à celles qui dans le passé, le présent ou l'avenir, ne peuvent être arrivées ou arriver que d'une seule manière, celui qui les juge telles ne les met pas en délibération ; car alors on n'a rien à décider, si ce n'est que cela est ainsi. $ VII. Nature des propositions dont se forment l'enthymème et l'exemple. Le syllogisme et l'induction se composent, tantôt de propositions déjà démontrées, tantôt de propositions qui ne l'ont pas été, et qui ont besoin de l'être, parce qu'elles ne sont pas évidentes. Dans le premier cas, le raisonnement est nécessairement difficile à suivre, parce 'que l'éloignement fait perdre les choses de vue, et que nous supposons l'auditeur simple et ignorant. Dans le second, la persuasion s'opère avec peine, parce qu'elle s'appuie sur des propositions contestées, qui n'ont pas encore été démontrées. Il suit de là que l'enthymème et l'exemple, qui sont, le premier une espèce de syllogisme, le second une espèce d'induction, sont le plus souvent composés de propositions contingentes 7 ; et de plus il faut que ces propositions soient plus courtes et moins nombreuses que celles du premier syllogisme, celui de la dialectique ; car s'ils contiennent des propositions connues, il ne faut pas les énoncer, l'auditeur pouvant lui-même les suppléer. Ainsi, par exemple, si Doriée a mérité la couronne dans les jeux publics, il sufft de dire qu'il a été vainqueur aux jeux olympiques, sans ajouter que le vainqueur aux jeux olympiques a droit à une couronne, car tout le monde le sait 8.

The text on this page is estimated to be only 30.33% accurate

22. PHTOPIKH. H'. Êxe! dé éonw GAya pv Tüv avæyraiwy, EE Ov oi pnropot oulloyispoi eioi (r& yap roÂÂ&, repi @ÿ ai xpiceis ai ai axées, évoéyere nai GAS Éyerv" Repi @y ME yp Todérrouor, fBouletoyrar rai axonoüar* td ÔÙ rhattéueya movræ roroitou yÉvous Étl* xat oÙOèv, à tros eireiv, eË avdyxns TOUT * td dd ént To noXd ouuÉaivoura ai ÉvOEypEVX , 8K ToLoUTuY avdyxn étépuy auAoyibecbcu * ra À avayraïia 66 avayraiuy * OfAoy d° mpiv Kai toûro Ex Tüy avalutixdy *) pavepoy, Gt, ÉE Gy ta ÉvOuurñpara Aéyerar, tà uèy dutyxaia. Evrai ; td reiora dç émi to ro. Aéyérau yap évévphuate £Ë eixétuv xai onpeluv * dote dvdyum Toûtuv éndrepov énatéow tabtè elvar. To pév yap eixdg écriv ts êni rè noAÙ yryvépevoy * eby dnAdic dE, xabdrep épibovrai rives * dXAd ro tepi td évdey6s eva duc Épeiv, oÙTws ÉYOY pos éxeivo mpôs Ô EÔG , GG TO | xa406)ou TPÔS TO KATY JMÉPOGe Tv de CNHELOY TO [LEV OÙTUG EL, 6 Tv xADERAGTÔY Te TpOg T0 xADGAeU , TO dE, Gé Tor xx béou vinpôs Tô xerd pépoc. Toutuy dE, T0 LEV ayæyuaioy, texupuoy * «0 dE ph is 5 out éotL X@T Ty Àttpopéy. Âvayraîa pé oùv Réyw , éË &y yéyveteu ckloyiaps" (10 xœi a TO TOLOUTOY TOY ONUEÏWU ÉGTIV. Orav yap ln évdéyeaOas olwvtai Aüoar to Àey0ev, tre péprsy biovtTal Tew phpuov Ge Oedérypévoy nai nenepasuévoy * 10 ap TÉxpLap xœi répas, tabrév éd kart viy épyalay yAGtrar. Ére Où tv ONpElDv, To LE &ç TO xaû ÉxanToy rpôs T0 xabGhou , GE * otov cb ric etneus onpeiov elvau, Gte où gopoi dinauos, Zwxpérns yap copôs nv xai dixatoc. Toûro pv oÙv onpeidu éats" Auto 06,

LIVRE I, CHAPITRE IL 23 $ VIN. Du vraisemblable et des signes d’où se tirent les enthymèmes. Puisque parmi les propositions dont se compose le syllogisme oratoire, il y en a peu qui soient nécessaires, et que la plupart des choses que nous jugeons et que nous examinons peuvent être autrement qu’elles sont, les actions humaines qui sont l’objet de nos jugements et de nos délibérations étant toutes contingentes , et aucune, à vrai dire, n'étant nécessaire ; puisque d’ailleurs les choses contingentes et qui arrivent le plus souvent ne peuverit être démontrées que par des propositions de mêtne nature, et les choses nécessaires par des propositions nécessaires, ainsi que àous l'avons établi clairertient dans nos Anuli}6tques, il est évident que quelques-unes seulement des propositions dont se composent les enthymèmes sont nécessaires, tandis que le plus grand nombre sont contingentes. Or, le vraisemblable et les signes étant les éléments de l’enthymème, il faut que ces deux éléments correspondent à ces deux espèces de propositions, et s’identifient avec elles. En effet, le vraisemblable, c’est ce qui arrive ordinairement ; non d'une manière absolue, ainsi que le veulent quelques rhéteurs ; mais, parmi les choses oontingentes, celles-là sont vraisemblables, qui ont avec la proposition qu'oti veut établir le même rapport que le général a avec le particülier, Parti les sighes, les uns concluent du particulier au général, les autres du général au particulier. Les uns, qui sont nécessaires, s'appellent rexmñprov (signe certain) ; les autres ne sont pas nécessaires, et n'ont pas de nom qui les distingue. j’appelle signes nécessaires ceux qui peuvent donner lieu à un syllogisme; et c'est pour cela que cette espèce de signe prend le nom de rexuñpov) car lorsque l'orateut pense que l'argument qu'il donne est invincible, il croit donner alors un rexu#ptov, une preuve qui met un terme à toute discussion ; les mots réxuap et mépaç étant synonymes dans l’ancienne langue. Parmi les signés, il en est qui concluent du particulier au général, comme si quelqu'un disait: Un signe que tous les sages sont justes, c'est que Socrate était sage et juste. VoilA un signe ;

The text on this page is estimated to be only 29.21% accurate

24 | PHTOPIKH. xäv nbèc % Tô elpnuévo * aauAléyuatov ya. To dE, ofov ef tug elreue onpelov, ête vogel , nupéttet yap* h téroxev, Ori yaÂx eu" avæynalov* ênep Tüv anpeiwy texuñpuoy pévoy édrti* vo yäp, &v &An0ëç n, &hutéy ou. To PS 3 Gç To xaxUdhou Tpôc To xaræ pépos Éyov" olov el Tis ele, êt: nupérrer, onpsiov elvar, nuxvôv yap ävanvet® Autoy dE xai Toûto, xàv &Anbës n° ÉVOEçETAL yap nat jun rupétrovta nvevoriv. Té pv odveixéç éott, xai ti cnpeloy Kai Tl texpuipiov, ai té dix pépououv, sipntau pév xai vÜv® péllov dE pavepéis xœi TEpi ToUtEv, ka Ou TIV' atiay tæ LEv aovAÀGyiaté Éore, Ta CE quÀAcloyiopéva , Ev trois avalurixois dudpiata nepi adrv. O". Ilapaderypa dE, dre uév éonuw éraywyn, nai mepi noix 9 UN EX e. * OË w_ 'e » * À o vw © énaæywynèl elontau" Éote dE oÙte ie pépog Tpôs Ghov, où dx Ghoy moôç pépos, où wç EÂoy mpos ko" dAÂ dx pmépos Tpôc , o Q o œ U Y € À SJ + pépos, Ojo1oy mpos Opotoy, Otay Œupuw EV n UTO TO xUto yévos, yvopuwtrepoy dE Saxepov À Jatéoou, Tapaderyuæ éotuv oiov, dre émeGovAeve Tupauviot Atoybotoc, ait Tv quamy nat yap Tlesiorparos mpôtepoy émibouAetey, Yiret nv puhaxnv, xat Axbwv, étupévveuce xat Oeæyévns y Meycpoic xai &Aou Gcouc icaat, Tapaderyuuax TŒVTES VlyVOVTæL TOÙ Auovuatou, dy oùx iouat nu, et Oiæ toüro airei. Ilévræ dE taûta Üno tô abro xab6lou, ôte 6 ÉmÉouAEwy Tupavyidt , puAaxny œitel. ÉE @v pv oby Aéyovtau ai doxoügar elvaæu mriOTEG AMOJEUXTINAL, ELONTAL.

LIVRE I, CHAPITRE II. 25 mais, bien que l’exemple choisi soit vrai, l'argument peut être réfuté, car on ne peut en faire un syllogisme. Mais si l’on disait : Un signe qu'il est malade, c’est qu'il a la fièvre; un signe que cette femme est accouchée, c’est qu'elle a du lait; voilà des signes certains, auxquels nous donnons le nom de rexuprov ; car si le fait est vrai, l'argument est invincible. Mais si quelqu'un, concluant aussi du général au particulier, disait : La preuve qu'il a la fièvre, c’est qu'il a la respiration pressée ; le fait serait-il vrai, que l’argument ne serait pas invincible; car il peut se faire qu'on aït la respiration pressée sans avoir la fièvre. Nous venons de dire ce que nous entendons par vraisemblable, signe, et signe certain , et en quoi ces trois choses diffèrent entre eHes. Maïs dans nos Analytiques, nous avons traité cette matière avec plus de clarté, et nous avons expliqué pour quelle cause certains signes peuvent donner matière à un syllogisme, tandis que certains autres ne le peuvent pas *. $ IX. De l’exemple. Nous avons dit que l'exemple est une induction, et nous avons fait connaître en quoi consiste cette induction. L'exemple n’est pas le rapport de la partie au tout, ni du tout à la partie, pi d’un tout à un autre tout, mais le rapport d’une partie à une partie, d’un semblable à un semblable, lorsque tous deux sont compris sous un même genre, et que l’un est plus connu que l’autre. Si l'on voulait prouver par un exemple que Denys aspire à la tyrannie, lorsqu'il demande une garde, on dirait que Pisistrate qui y aspirait, demanda une garde, et qu'après l’avoir obtenue, il exerça la tyrannie ; Théagène en fit de même à Mégare. Tous les autres tyrans connus de l'auditeur peuvent servir d'exemple à l'égard de Denys, dont il ne connaît pas encore les intentions 1°. Tous ces exemples sont compris dans la * proposition générale : Que celui qui aspire à la tyrannie demande une garde. Voilà comment se forment les arguments qui semblent propres à démontrer une vérité.

The text on this page is estimated to be only 26.42% accurate

26 PHTOPIKH. 1’. Tüv dE évéuunudruv peycn diagop, nai livre Aenôvia oyedcv mavtas éctlv, fnep nai nepi nv Aakextuenv téBodoy rüv oulloypouGv. Ta pe yap avrüv Éctt xata tv Pnropunv, Gonsp xai matt tnv ixdextixnv pélodov Tüv ovAñoyiouv* væ de ar GÂÂaç Téyves nai dUVéuEs, TŒé LEv oÙTac, Tac dE vÙre ratecAnuuévas. A0 ka AxvyOdyouci re toUé dxpoarac, xai uÆNloV éntépevor xatæ tpôtios petabaivoudiv € œbtüv* paédloy dE capes Éctau vo Àcypevov, dia Thctüvuy pnbév. Aëyu yap diaheucumobs te Aa pnropuxouc ouXoyiapols elvas, nepi v tobs rémous kéyouev* bros d° eiaiv oi xou Tept Ciclo Kai GUY, Ré TTEbÈ TOATIXGY KA TEpi TOÀAv diapepévrev t& Elder” olov, à tob mal Aoy rai mrtov TÔmoc" oÙdEv ya pakhoy Écra Éx toutou ouAloyicaôa, ñ évOüunpa eine TEpi Cixalov N UOLRRV, h TMeEpi OTOUOUV* xœTOL Tata aider dapépet® Ita 0, Ga En Tüv nepi éxaotoy eldb xal évos rpotéoeuv éctiv* blov, Repi quotxüy elol rpotdoes , ë& y otre évBumua oùte ouÂhoyiouis éate nept roy HOty* ai TEpi toutwy &Xkœ, É Dy oÙx DTA REpi TOY pUaIXDV* Opoix de roûto Éyer éni ndvrwv, Kausiva péy où rouices mepi oùdey 7évos Éuppoya” mepl vldéy ydp Ünoxeluevéy Écti” vaüta dë, Goes Ti &v Pélriov exhégnrer tds npordouë, Afoeu momiaas ny émomipnv Tic diahextixñs xai pnropuxñc* &v yap Ève TÜXN apxais, oÙx Ëti diadextuen, cùdë Énropur, GAN éxeûn Éctou 6 ÉXELTAS pois Éoti dé va nhcista tüv évOuunuaTu éx toûtuy Tüv eidaw Àeyépevz, tüv xatx péno ai me

LIVRE I, CHAPITRE II. 27 s X. Des argurents spéciaux et des lieux communs. Il y a entre les enthymèmes une très grande différence, différence entièrement inconnue presqu'à tout le monde, quoiqu'elle existé aussi entre les syHogismes de la dialectique. Les uns, en eflet, appartiennent spécialement à la rhétorique, de même qu'il y a des syllogismes qui appartiennent spécialement à la dialectique ; les autres appartiennent à d'autres arts, à d'autres sciences, les unes existant déjà, les autres inconnues encore. C'est pourquoi ils échappent à l'auditeur; et l'orateur qui s'attache trop à ces enthymèmes spéciaux, sort en quelque sorte des limites de la rhétorique et de la dialectique. Mais ce que nous disons sera plus elair, quand nous nous serons plus longuement expliqué. J'appelle donc syllogismes appartenant à la dialectique et à la rhétorique ceux que nous fournissent les lieux communs; cenx-ci conviennent sans distinction au droit, à la physique, à la politique et à beaucoup d'autres sciences qui diffèrent ehtre élles par l'espète ; iel est lé lieu commun du plus et du moins, qui fournira des syllogismes et des enthymèmes aussi bien au droit qu'à la physique ou à toute autre science, quoiqu'elles soient d'une espèce différente. Les enthymèmes particuliets sont ceux qui se composent de propositions appartenant à telle ou telle espèce, à tel ou tel genre de connaissances. Ily a, par exemple, des propositions de physique qui ne pourraient fournir ni enthymème, ni syllogisme relatif à la morale; et il y a des propositions de morale dont on nè pourrait tirer aucun parti pour la physique. Il en èst de même pour toutes Îles sciences 11. Les premiers de ces enthymèmes ne rendent habile ni dans un genre, ni dans un autre, parce qu'ils n'ont pas de matière qui leur soit propre. Quant aux seconds, plus on sera heureux dans le choix des propositions, et plus on s'éloignera à son insu de la dialectique et de la rhétorique; si bien que, s'il arrive de remonter aux principes, ce n'est plus de la rhétorique vu de la dialectique

The text on this page is estimated to be only 32.96% accurate

28 PBTOPIKH. ex À roy xouwüv, ékdrrw. KaËdérep oùv ai Ev Tois tomixoic, xat Évratba duæuperéov tOv évOuunparovy té te eldh xat Tolc troc, éë &v Anntéov. Aéy dE eldn pv ras xaOÉxaoTOy yévos Idixs npordoers, témous dE Tobs xowobc Ouotwg névruy. IIpérepoy oÙy elnwpev nepi tüv eidüv" mpürov dE Ad6wpey ta yÉvn Ts pnropueñs, nus duÂdpevor néda Éoti, Tepi ToUTWY APIs AapÉcdyouey Tæ oToLyEix Kai TAG TPOTÉTELG KEŒDAAAIÏION T". A". Éort dE tic pnropuxñc eldn vpla rèv dpuôuév* rogoÿro yap vai oi dxpoatai tüv Adywv Urdpyoucw Üvres" olyraTar pv yap Ex tpuv 6 }dyoc, Ën te toû Aéyovtos, xai mepi où Aéyer, xat Tp0ç Ôv° Ka To tédos mpôs toûtéy éati" ÀéyW dE TOY xpOUTV. Avyx dE Toy déxpoarny n Jewpoy elvat, ñ xpeoiy® xournv ÔE, N Toy yeyeunuévav, h Tov pe} vTOy. Éot d 6 pèv nepi tüv peXGvroy xpiywy, oloy ÉxxAnstaots" 0 dE TEpi TÜy yeyeynpévey, olov 6 Ouxaomic" à de mepi This vd eue, oloy 0 Sewpés. (or ét dvéyxnç àv en tpla yévn Tüv ÀC= yav Tüv pnropedv, aupéouheurixèv, ixavixôy, ÉTudELxTix dv. Zuuéovdñs dé ro uv motpomi, ro dE émorpomi- dei yäp xai où idix ouuouhevovtes, xai oi xoivñ OnpnyopobvTes, TOUTUV Sarepoy mood. Aéenç dE T0 pév xaæTnyopia; ro dE ærooyla roUrwv yo Onotepovoly nouiv véyen ToUs upobnEouvtas"

LIVRE I, CHAPITRE III. 29 qu’on fait, mais bien de la science dont'on développe les principes. Ajoutons à cela que les enthymèmes les plus nombreux sont ceux qui se rapportent à des sciences spéciales et déterminées, et que les moins nombreux sont ceux qui se rapportent à toutes indistinctement. De même donc que nous l'avons fait dans les Topiques, nous devons distinguer ici les espèces et les lieux d’où on peut tirer des enthymèmes. Or, j'appelle espèces les propositions particulières à chaque genre, et lieux celles qui conviennent à tous également. Parlons donc d'abord des espèces ; mais commençons par les genres de la rhétorique, afin qu'après en avoir fixé le nombre, nous puissions dire quels sont les éléments de chacun en particulier, et les propositions qui leur appartiennent en propre. CHAPITRE IIT. Des trois genres de rhétorique ; quelle est la fin de chacun de ces genres, et la matière des propositions oratoires. $ I. Division des trois genres. Les discours de rhétorique sont de trois espèces ; division qui s'applique également aux auditeurs. En eflet, le discours se compose de trois choses, de celui qui parle, du sujet qu'il traite, et de celui à qui il parle, je veux dire l’auditeur, qui est même la fin du discours. Or celui qui écoute peut être simple auditeur ou juge : et dans ce dernier cas il est juge, ou des choses passées, ou des choses futures. Il l’est des choses futures, par exemple, quand il est ecclésiaste ; des choses passées, quand il est juge ; quand il ne s'occupe que de l’habileté de l’orateur, il est simplement auditeur !. IL y a donc nécessairement trois genres d’éloquence dans la rhétorique, le délibératif, le judiciaire et l’épidictique. Le genre délibératif conseille ou dissuade; ceux qui délibèrent sur un intérêt particulier, et ceux qui haranguent le peuple sur un intérêt général, font l’une ou l’autre de ces deux choses. Le genre judiciaire accuse ou défend; car

The text on this page is estimated to be only 28.59% accurate

30 PHTOPIKH. Éridcmrooù dE rô péy érauvog, vo O8 déyoc. Xpavos dE Exdir stou toûtuv eioi, T@ pév auuGoudetoyrt, 6 ÉAv" rep: as rov écouévoy ouubouheter, h Tpotpérwv, h énorpéruv to dE Gxabouéve à yevépevos" nepi yap Tùv er pæyuévOV Get Ô Ey narnyopet, 0 dE anoloyeirar to À ÉMIEIRTINÉ KUPWITATOG UEV 6 napuv* xatt yap ta Yndpyovra ErauivoUaty n Yéyouct Kdv— tes rposxp@vrar dE roldu mai re yevépeva dvapuyGrovtEs. xai tœ ÉA\oYTE TpostxdEoVTEs. B'. Téhoc Où éxdatois torwy Éxepéy éotu Kai TPIgIV oÙat, Tpla t@ pv oupéouAetoyte, to ayugépou mai Plaëspôv à pv yap npotpéruv, &G (Béltioy ouuéoukeer à dE dnotpéruy, &ç Xetpoy dnotpéne té dé &].x rpôç ToÛto cuuTrapahapédve, ñ Otxaoy n Edtxov, n xxÀOY ais xpôv. Tois dé dtuabopévorg T0 Jluaoy xai To dima” 7& À AÂG Kai ovror cuurapalaubdyouar mpûs Tabta. Tois dE énauvoüar xai dé youot, TÔ xa)dv xal TO œisypév t& d’ Ada nai oùtou pôc raüræ énayvapépouct. Znueiov dE te ro elonmévov Éxcdotou Télos" mepi pv yap Tüv &Xwy Éviore oÙx &v &upioËnrioaey" olov 6 dixatépevos, wç où yéyovev , hd aûx ÉGAagey” 8x d ddiuet, odémate &v Gpohayigeuv oùdE van du Éd denç” Opoins dE xai ai auuboukefovres, st pév SX 1x roÂÂœxLs rpoltyta” GG À œabupopx auubouhetouow, h dm” dpEluwy arotpérouow, qùx àv éuoloyioauev de d oùx ddtxoy Tobc doruyeirovag xatadovAoÏGOa, Kai tobg unôèu axovvrac, roÂÂdIc oÙEV ppovritouqiy. Opoiys d mai où énaaveüvregual oi JéyovTes, OÙ oxonoÛouy , el auupépoyra énpaËev h Bhabipdt da XL v énaivw noÂÂœxs Tiéaoiy ôte oMyopioac toÿ ati Avaureloüvros, ÉnpaËé tu xadop* oioy, AxAEx énavoUquw, ÉTI

 dans les débats on fait nécessairement l’un ou l’autre. Le genre épidictique loue ou hlâme. A chacun de ces genres se rapporte un temps qui lui est propre : au délibératif, l'avenir; l'orateur, soit qu’il conseille, soit qu'il dissuade, ne traite que des choses futures ; au judiciaire, le passé ; c'est toujours sur les faits que l'un aceuse, et que l’autre défend. Au genre épidictique s6 rapporte principalement la temps présent; car c’est la situation actuelle des choses que considèrent tous ceux qui louent ou qui blâment ; il n’est point rare cependant qu'ils fassent des retours sur le passé et des conjectures sur l'avenir. $ LU. De la fin de chacun des trois genres. Chacun de ces genres a une fin particulière, et comme il y a trois genres, il y a aussi trois fins. Le délibératif se propose l'atile ou le auisible ; car l'orateur conseille ce qui est préférable, ou il dissuade de ce qui est pire; il emprunte néanmoins aux autres genres ce qu'il ajoute sur le juste et l’injuste, sur le beau et le déshonnête. Le genre judiciaire se propose le juste et l’injuste ; mais il a aussi recours aux autres genres. Ceux qui blâment et ceux qui louent se proposent le beau et le déshonnête; mais ils mettent aussi à contribution les autres genres. Et la preuve que la fin que nous attribuons à chaque genre est bien la véritable, c’est que l’orateur ne conteste pas quelquefois le reste. Devant la justice, par exemple, il ne niera pas le fait ou le dommage; mais il n’avouera jamais qu'il y ait injustice ; car dana ce caa un jugement ne serait pas nécessaire, De même, dans une délibération, il abandonne souvent le reste ; mais il ne conviendra jamais qu'il conseille des choses inutiles, ou qu’il dissuade de ce qui est utile. Est-il juste, par exemple, d'asservir les peuples voisins et ceux qui ne sont coupables d'aucune injustice ? Souvent il ne s'en préaccupe pas. De même ceux qui louent et ceux qui blâment n’examinent pas si on a fait des choses utiles ou des choses nuisibles ; mais ils trouvent souvent matière à éloge pour un homme d’avoir fait une belle action au mépris de son propre intérêt ; par exemple,

The text on this page is estimated to be only 31.26% accurate

32 PHTOPIKH. Coñbnos à étaiow ITatpéxde, etd: te der auroy artoba veiv, éEoy Env. Toute dE 6 iv rotoutos Oadyatos, xdovS ro dE Eñv, auupécov. Davepiy dE Ex tüy eipnuévuv, Gt avdyyn TEPI TOUTWY ÉVELV TPUTOY TES APOTÉGELS TA JAP TEXUTPLX, Kai Ta ElXÔTA, AI TA ONpLER, TPOTAOELS EL PNTOPINAL. Ülus pv Jap, ouAloyeruos x nootdseuv Ecru 70 d évbüunua ouhdcJiOU05 ÉdTI, GUVEGTNXUX Ex TOY ELLNUÉV@Y TPOTÉGEUY. > ® T'. Énei dé oùte rpayOñvas oidv ve, oÙte npayOnacoUau ra dôvyata, &NX ta duvatæ, oUdE Ta un YEVOuEVA , h Eh ÉcOuEVA, 9 T9 | L . J + t ? s Le OÙY oidy te, tœ UE Tera Oo, ta dE npaybioecdar" &væyxatoy ai t@ cuuÉouheoyte, xœi T@ dixabouÉvU, xai T@ ÉTIdELXTEXG, Egeuv npotdoers mepi duvatob xai aduyatou" xai ei YÉOVEV, ñ poi xai ei êcrai, h pri. rte dE, érei &navtes rai érawvoÿvzes xai (Véyovtes, xai TPOTPÉROVTES LA GROTPÉTOVTES, KA KATNYO= poDVTES xai aroloycÜpEvOu, où pLÔOYOY TA ElONpLEVE dEuxvÜvaL Het ne Ts 4 t + , 4 "NN 1 4 « A 4 potes, al nat Ôtu Léya ñ uxpoy % T0 «ya ÜOv N TO xaxOV, h TO ka] dv ÿ T0 aio Ypo ,h T0 dixaov ÿ to EXO, ñ xaf’ aura }Ëyovtec, ñ pos AXmha avurapabd)}ovtes" Ônlov Gtu déor &y mept peyéGouç xat ouuixpérntos, Kai toû peibovog xœi tou Élétrovos, Tpotéoes Xe, aa xaGkoU xaï mepi Endotou" olov, té peiboy œyabèv n Éartov, h adtemua h dixuimua Opotos dE xai Tepi tv Au. ILepi Gy péy oÙv êË avcyxns dei Aabely Tèç Tpotéoeus, elpntas. Meta dE tata Oixipetéoy dix mepi Exdotou , + 1 T + 0 1 T e +: 4 toUTuV" oiov, REpi y ouubovAN, nai TEpi Dy Où EROEXTIXO! Aggou tpitov dE, nepi y ai dinar.

LIVRE I, CHAPITRE III. 33 ils louent Achille d’avoir vengé son ami Patrocle, sachant qu'il devait lui-même mourir , tandis qu’il aurait pu vivre. Il y avait plus d'honneur pour lui dans une telle mort, mais l'intérêt lui conseillait de vivre 2. 11 est clair, d’après ce que nous venons de dire, qu'il faut d'abord avoir Îles propositions qui se rapportent à ces fins particulières ; car les signes certains, le probable et les simples signes sont des propositions oratoires ; et tout syllogisme étant formé de propositions, l’enthymème, qui est un syllogisme, se compose des propositions dont nous parlons 5. & IX. L’orateur doit connattre le possible et le plus et le moins. Comme ce ne sont pas les choses impossibles, mais les possibles seulement qui peuvent être faites ou se faire un jour, que de plus ce qui n’est pas ou ce qui ne doit pas être ne peut pas être fait déjà ou se faire plus tard, il suit que l’orateur, dans le genre délibératif, ou judiciaire, ou épidictique, doit connaître les propositions sur le possible et l'impossible, sur ce qui est ou n0D, sur ce qui sera ou non. En outre, puisque l’orateur, qu'il loue ou qu’il blâme, qu’il conseille ou qu'il dissuade, qu'il accuse ou qu'il défende, ne s'efforce pas seulement de démontrer ce que nous venons de dire, mais encore que le bon où le mauvais, le beau ou le déshonnèête, le juste ou l’injuste, le sont plus ou moins, soit qu'il les considère en eux-mêmes, soit qu'il les compare entre eux, il est évident qu’il devrait aussi avoir des propositions sur le grand et le petit, sur le plus ou sur le moins, aussi bien en général qu'en particulier, pour savoir si une chose est plus ou moins bonne, plus ou moins juste ou injuste, et ainsi du reste. Ainsi nous avons dit quelles sont les choses sur lesquelles il faut de toute nécessité avoir les propositions. Nous devons maintenant distinguer chaque genre en particulier, pour savoir ce qui convient au genre délibératif d'abord, puis à l’épidictique, et troisièmement au judiciaire.

The text on this page is estimated to be only 28.23% accurate

34 PHTOPIKH. KEDAAAION 4, A. Hpäürov pév ebv Anrréou, repli noïa dyalà h want 4 dupéouAstwry ouuboudete” énedh où nepi &ravra, 41) 8oa évOéyetas Kai yevédbau ai ur. Üca de EË dvépens h Éctuv, À Éotau, h adbyatov slva h yevéaleu, nepi ToUruy oÙx ÊGEs quLGun. Où dh nepi Tüv évdEyopéyev dnavruv Éot: yäp xai pÜaer EVA xai ano TUyns yiyVOEya ayalx , TüV ES YOUÉVOY nai ylyvesËa rai ph, Repi @v obdEy rpo épryou rÔ auuéou}eberv aAA& dfhov Eru nepi 6gwy écri to fHoudeteoôxr, rouadta Éorw, Goa mépuxey dudyeabou els Aus, nai Gy dp{n Tiç yEvÉ GERS ëp” nuiv éativ” mÉype yap Toto gxomoÿpEy, Éwe àv Ebpuev, El fpuiv Juvara h édüvata rp&tar. KaGËxaotov puëv oùy dxpi6is, dapibuhaaTBat ai Mahabeiv els elôn, nept ©v elbOaot xpnuatibeuv, te 9” Gaoy EvdéyeTa mepl abtüy Mopioa xata TNv &}hOsuay, où OEt xata tov mapôyra xaupoy Enteiy, ut 70 pute Th Enropxñs elvou véyync, &ÂN épppoyegtépas ai Uä&l)ov Am Gifs” mod dE nheiw dedéobar nat vÜv abrh tüv oixelwy S'Ewpnétoy . Orep Jap xai npôtepoy elprrôtes TuyYdvomev, Glndéc éotw, OT % Pntopixn GUYXELTEL ÉV ËX TE TG ayahutixñc ÉTUOTAUNG , KA This REpi TA HOn TOUTE ôprolæ d° ÉQTL TA pév Ti Oixhentix, ta O6 vois opigrixois Ados, Ücy d du ri h Tv diaexreunv , h taûrmnv, un nabdnep &v duvdues, Ad ÉTLOTAUAS TelpÜTAL RATAOKEUAEEU , AGETAL TNY pÜaty aUTav &pavioaxs, 1T® perabalvew émioxeudbwy els ÉTiOTÉUaS UToXEULÉVOY TGV npayATUY, &AÂ& A pévov Àdyov. Ouws d,

LIVRE I, CHAPITRE IV. 35 CHAPITRE IV. Quelles sont les propositions qui conviennent principalement au genre délibératif. $ I. Du genre délibératif en général. Il faut d'abord examiner sur quels biens ou sur quels maux donne son avis celui qui prend part à une délibération, car il ne traite pas de tous sans exception, mais seulement de ceux qui peuvent être ou ne pas être. Quant à ceux qui sont ou seront nécessairement, ou à ceux qui ne peuvent niêtre ai arriver, il n'y a pas lieu à délibérer. On ne délibère pas même sur tout ce qui est contingent ; car, parmi les choses contingentes, il en est qui deviennent bonnes par le fait de la nature ou du hasard, et sur lesquelles il n'y a aucun profit à délibérer. Il est évident que nous ne pouvons délibérer que sur les choses qui par leur nature dépendent de nous, et qui ne commencent à exister que par le fait de notre volonté ; car nous ne délibérons sur une chose qu'ei tant que nous avons découvert s'il nous est possible ou non de la faire. Maïs devons-nous énumérer ici et classer avec soin toutes les choses qui sont la matière ordinaire des délibérations'? Devons-nous en donner des définitions aussi exactes que possible ? Non sans doute. Ces questions n'appartiennent pas à la rhétoriqué, mais à une science plus sérieuse et plus positive ; et d'ailleurs, nous avons attribué à Ja rhétorique des théorèmes beaucoup plus nombreux que ceux qui lui sont propres. Car ce que nous avons déjà dit est vrai, savoir que la rhétorique se compose de la dialectique et de la politique morale, et qu'elle ressemble, d'un côté à la dialectique, de l'autre aux discours des sophistes. Mais si on s'efforce de faire de la dialectique et de la rhétorique, non de simples facultés, mais des sciences positives, on détruit leur nature, et on passe à son insu à des sciences qui ont un objet déterminé et qui he consistent pas seulement dans la parole. Néanmoins, tout

The text on this page is estimated to be only 32.38% accurate

36 PHTOPIKH. Oaa mp5 Écycy péy écte Queheiv, te d’ Uroheine oxé lu ri rokiTIXA ÉTIOTÉUN, EÉRGLEY KO VÜV. , % | , + , #’ D 0 , à B'. Zyxedov yao, nept Gv Boudetovtar navres, xai nepi & æyopetouaw où ouuouhevovres, Ta LÉyiTTa TuyYdveL TÉVTE TÔv oMuov Jvra tadta d EOTI RENL TE TÉpUY, xx Tro)ÉUOU 4x! ao1p DÙ TE TÉPUY, xx TO)ÉUOU aa eionvnç" Éte dE TEpt pul axe Tç XUPAS, KA TOY EÏOXYOUÉVEV 1 d t L xai ébayouévoy* xat repi vouobeotxs. {dote KEpt pLEv Tépuy Toy méÂlovta ouuouAetoerv , déor &v T&s npooëdous mis TohEUS eiéva, TIVES, Xai TOO ÊTRE, EÙ TÉ TL TAPAEITLETAL, T£OOTEOf ai el vi Élarrov, avërOn. re dE td dandvas ti nédewc dndoaç" ênwg, el Tu TEpispyos, apapebn Kai ei ti: pEbov, array yévpras. OÙ yap uôvov npoç Ta Unäépyovta rpootiBévres ? ? * C] 4 « ET PA ’ mhouawteoo: yéyvortau, GA xal apapobvres Tüv daravnud? LL 9 ° 3 - t . y 9 ? ? # ruwy. Taëræ d où pévoy Ex his nepi ta (dia Épreipias ÉvOÉyETær ouvopav, GX duaxyxaiov, xat Toy Tapa toi LAJOU EUCRUÉVEY e NU À + \ Le , ‘ à: ‘ ’ itoouxov elva, pos try nepitoutuv uu6ouhiy. ITept dé rohéuou ai elcñvns, Mv Ovaue eidévar Tic TOEUG, ONOON TE UTGpyEu #0n, rai nôonv évhéyetar UnapEar” aa noix Tis À TE RAP YOU 4 A = ëote, Xai ftis évOégerar npoo/evEo Oo. Etu dE, nolépous tivas, Lai nûx Tenoiéunxer. OÙ pévoy dE this olxelas nékeuc, &À)& xœi = ? 9 = , - ; dév . À 3 s A NE Tüv OuécUY Taïta avayxaïoy EdÉvEL" N xal TPOS OÙ ÉRICDE CV noÀepeiv* ne, TDÔS JLEV TOUS RPETTOUS, El /E UT" TPÔç DE TOUS æ » 9 9 Lund La N «= Led t A s ’ fnrous, én” abtois n T0 noïcpeiv. Kai ts duvapeic, nôtepoy pour h avépox” Éote yap xai Tautn TAcovexTE ty h ÉÀaATTOU3 $ v - ” ofar. Avayxaioy À xat TPOG TaÜta, IN AÔVOY TOUS olkeiouc « ? ." L] 4 Ca s LA u noképous tebewonxéver, GA nai Tous tüv &Muv, n&s ancÉxivoudtv” ano yép Tuy éuoluy Ta Guoux yÉyVEG a TÉpUrEV.

 * en laissant à la science politique les spéculations qui lui appartiennent, disons maintenant tout ce qui est avantageux d'en connaître. $ IT. Les objets des délibérations se réduisent à cinq. Les choses les plus importantes, sur lesquelles on puisse délibérer ou donner des conseils, sont à peu près au nombre de cinq : les revenus, la paix et la guerre, la défense du pays, ce qu'il faut importer ou exporter, et enfin la législation. Ainsi, l'orateur qui se propose de parler des revenus, doit connaître les recettes de l'État, leur nature et leur quantité; afin que, s'il y en a une d'oubliée, elle soit ajoutée, et que, si elle est trop faible, elle soit augmentée. Il doit aussi connaître toutes les dépenses publiques ; afin que, s'il y en a une d''inutile, elle soit supprimée, et que si elle est trop grande, elle soit diminuée ; car on s'enrichit, non-seulement en ajoutant à ce qu'on a, mais aussi en faisant des économies sur ses dépenses. Pour cela, non-seulement on peut considérer l'expérience de son propre pays, mais il faut encore demander à l'histoire ce que les autres peuples ont trouvé, pour s'en servir dans la délibération. S'agit-il de la guerre ou de la paix, il faut connaître les forces de l'État, combien elles sont grandes déjà, et combien elles peuvent le devenir ; quelles sont ces forces et celles qu'on peut y ajouter ; quelles guerres on a déjà faites et comment. Il faut connaître, non-seulement les forces de son pays, mais aussi celles des peuples voisins; ceux avec qui il est probable qu'on aura la guerre, afin de rester en paix avec ceux qui sont plus forts, et de décider la guerre contre ceux qui sont plus faibles. Et les forces, sont-elles semblables ou non ? car de là aussi dépendent la victoire ou la défaite. Il faut en outre avoir bien examiné l'issue, non-seulement des guerres qu'on a faites soimême, mais aussi de celles des autres, car le semblable engendre le semblable. Si l'orateur parle de la défense du pays, qu'il n'ignore pas en quoi elle consiste, mais qu'il connaisse le

The text on this page is estimated to be only 32.18% accurate

38 PHTOPIKH. 4 v = > - ? » »” æ < » Érede, rept quais Ts Jupas ur 2aySdvew rx gu)dtretar" &))a xai T0 5/%906 EtDEVaL T5 cuaRs, RAI TO EËDOS; RAË TOUG TOrOUS TOY Eu)axnciav" Toro J’ aUvaTov, pui ÉUTELDOY Ovta This oo y, € v Eérces À çulan,, roootef mai ei ru REPLET/05, aPapEbr" aa To): Érer Eos TÉT0US LOL LA.) ov. Ere dé rept tposñs, réor Oxravr, ua, 7 T9bet, xaù Koia Ÿ GUTOŸ TE YCYVOHÉVN xai ETx/E/L10S" LA TOY TV ÉS «YA déovtat, xai toy elsæyeryis va T5 Tourous rai ouvbreo xu ouubolai-yeyvovrzx. Flo2s Oo 25 dass) avayxztov & e /77V0 e e i » / Fe r de œyx dyspn)ftous tÙs Tolttas, TCOS TE TOUS MGEUTOUS, AA TGÔS TOUS ei; zadta ypnoiuous. Eis d' assticany, &ravra ev taÿta avoærpnaioy Jovacar Jempem* oùx ééyuotov dE ntpt vouobeciæs énatew év yap toi; vôpors éotiy À outrpia Ts rrédeux. lov + æ »97? ? # 9 = . æ ayæœpuaioy eidéva, TéSa TÉ ÉTTUTOMTELDV EÙM, rai TOUx GUUpécer ExdTM, ai V0 TOY ÇOELLES OA TÉQULE, AL OÙXEÉHY TAG nodrteixs Rai évaytiwy. Âéye GE to Uno out pSeinecha, ôn be this Pedtiomns rohreias œi ar RAT rai dyréueves ai érirewôpevo OSeiooytas. Oiov, Éruoxoxciæ, où pivoy œvuepévn , &ofeveotéca yiyvetar, Gate tédos et els O)ryapyiav, a))2 rai ÉRUENVOUÉM GEÉÎpa" GMT Xai À CUTTNS KA CuLÔTNS, OÙ pôvoy aytépEve ÉDYETOL El: TO (LÉGOY, GÂÀX Rai GO dpa ypurà yryvôueva n cup, 0ÙTw datiferat TV piva, GYTTE prdë puxrñoa Joy ebvar. Xcrsiuoy dE 725: tas vouoTestas, +0 A pévoy Eratey, TG TOÂTEX CUUTÉOEL, EX TV rapchrluGsrwv Sewposvrr la nai tas rapa tots &dots eidéyat, ai rouu tot; rotoius doporrouow. (hote dxlov, Gte REOs pv Try # € = + + ? pi > - 4 22 vopobeciar ai ts 7e Tectodbt yoñaiuor ÉvresGey y&p ÀaGeiv re , _ » - , Q " * = * . Este tods Tv Édvv vépous" Tpès O Tæs ronds vu6oU)As, ai TOY TEpi TAs Rpabels Jpaçévtuv ictopior Exavta dE tadta,

LIVRE 1, CHAPITRE IV. 39 nombre et l’espèce des trotipes employées à sa garde et les postes qu'il faut défendre : ce qui lui est impossible, s’il ne conpaît parfaitement le pays; afin que, si une garnison est trop faible, on la renforce ; si une autre esttrop nombreuse, qu’on la diminue, et qu'on défende de préférence les postes les plus importants 4. Est-il question des subsistances, il connaîtra la quantité et la nature de celles qui suffisent au pays ; si elles viennent dans le pays même, ou si elles ysont introduites; quelles sont les choses qu’il faut exporter et celles qu’il faut importer, afin de faire, dans ce but, des traités et des conventions ; car il faut mettre les citoyens à l'abri de toute contestation avec deux sortes de gens : ceux qui sont plus puissants, et ceux qui rendent des services dans tu commerce d'échanges. Il est nécessaire de pouvoir traiter toutes ces questions, qui ont pour objet la sûreté publique ; mais il importe surtout de connaître ce qui est du ressort de la législation, car c’est dans les lois qu'est le salut du pays. L'orateur saura donc combien il y a dè formes de gouvernement, cé qui convient à chacun d'eux, et les causes qui les détruisent paturellement, soit qu'elles se trouvent en eux-mêmes, soit qu'elles viennent du dehors. Je dis qu'une cause intérieure peut détruire une forme de gouvernement, parce qu’en dehorsde la forme par excellence ?, toutes les autres se perdent, lorsque le ressort en est trop lâche où trop teridu. La démocratie, par exemple, »’affaiblit et finit par se changer en éligarthie, nonseulement quand le principe en est trop lâche, mais encore quand il est trop tendu. De même, non-seulement un nez aquilin ou camus devient un nez moyen, quand l’un de ces défauts s’affaiblit, mais encore , en devenant très crochu ou très apläti, il arrive à ne plus même avoir la forme d’un nez. Il est utile, pour la discussion des lois, non-seulement de jeter les yeux sur le passé, pour connaître la forme de gouvernement qui convient, mais aussi desavoir quelle espèce de gouvernement convient à chacun des peuples étrangers. 11 suit de là que pour parler sur les lois, il est utile de voyager, car on peut ainsi connaître les lois des nations; et que pour les harangues poli

The text on this page is estimated to be only 27.36% accurate

40 PHTOPIKE. nolmxñs, &AÂ où pnropixés Éoyov ati. ITeac &v pév oùv Eyerv dei rôv péMdovra auuéousbew tæ péyiota, rogaÿté éonv. ÉE y dE JE ai nepi Tout, ka nent Tv EAAWY rpotpéretv h érotpéreuw Àéyopey réiv. KEDAAAION FE' A'. Zyedoy dE nai ide éndotw, mat xouwÿ not GxOTÉG Ti éotiv, OÙ otoyabôpevor, xat aipobvrai xœi pEUyoUL" ka TOÜTO éotuy, év xEpahat eireiv, HT EVOauovia, xai T& dôpux aUTRG. Oote rapadetyaros Xcpuu AdGwuev, ti Éoti, os AmAGÇ ELRELV, f EVOaovia, nai Ex TÜGV TA LÔpLX TAÜTNS" MED YAP TAUTN, XAi TOV Elg TAUTNV GUVTELVOVTUV, xai TOY ÉVAVTIOY TAUTN,. ai te Tpotporai nai ai anorporai räcai eior. Ta pëv yap rapacxevaovTa TAÜTNV, N TOY opiov te, n pelbov avt éAdtTovos TouoÜvræ, dE npcærteuv to dE obeicovra, n Eurodbovta, ñh T4 évavria rouvre, pi mparruv. Cou dh ebdaunovia, ebrpatix meta aperñs® h aUtdpreix Éuñc n Ô (Bloc à puera acpaÂelas fdiotos" n elbnvia xmmudtuy xai couétTov, met duvdueux puhaxteñs TE Kai Tpaxtitñs TOUTUV* CHE yap ToUTuY Êv, Ÿ ndelo, Tv EVdauuovlay duoloyodorw elvar &ravtes. Ei di éoruv % edauovix TouÜroy , dvdyen aÙtñç Elvar Lépn EU yÉVELRY , Trohvuay ; ypnotomuiay , nhobtoy, ebtexylav, noÂvtexv{av, EUNpLAV* ÊTL TAS TOÏ OUULATOS apetas, ooy Uyieav, x@))0S, iyuv, péyebos, dvapuy éyoviorxiy* DEA, tuuny, EbTuy lv apernv, N Kai Ta UÉON AUTAG, PPéNOUW, àvOpelxy, ixaogU—

LIVRE I, CHAPITRE IV. 41 tiques, il est utile de connaître les ouvrages des historiens. Voilà quelles sont les choses les plus importantes à connaître pour l'orateur qui veut s'exercer dans le genre délibératif. Disons maintenant quelles sont, dans ces questions et dans les autres, les sources où ä doit puiser les arguments pour conseiller ou pour dissuader. CHAPITRE V. Quelle est la fin du genre délibératif. Du bonheur et de ses diverses parties. $ 1. Le bonheur est le but que se proposent tous les hommes; définition du bonheur. Les hommes, en particulier et en général, se proposent presque tous un but, et pour l'atteindre, ils choisissent ou ils " évitent. Ce but, pour le dire en un mot, c'est le bonheur et les parties dont il se compose. Etablissons donc, comme pour servir de règle !, ce que c'est, à parler en général, que le bonbear, et ce qui en constitue les différentes parties; car c'est du bonheur, et de ce qui peut l'amener ou l'éloigner, que parle toujours l'orateur soit qu'il conseille, soit qu'il dissuade 2. Ce qui procure le bonheur lui-même ou une de ses parties, ou qui la rend de plus petite plus grande, il faut le faire ; les choses qui le détruisent, ou produisent ce qui lui est contraire, il faut les éviter. Supposons donc que le bonheur, c'est réussir par des moyens honnêtes, se suflire à soi-même, vivre le plus agréablement possible et sans inquiétude, avoir ses biens et son corps dans un état florissant, qui mette à même de les conserver et de les employer selon leurs fins. Presque tous les hommes reconnaissent que le bonheur est une ou plusieurs de ces choses. S'il en est ainsi, les différentes parties du bonheur sont nécessairement la noblesse, de nombreux amis, l'amitié des gens de bien, la richesse, l'heureux naturel et le nombre des enfants, une vieillesse heureuse; et puis, les vertus du corps, telles que la santé, la beauté, la force, la taille, l'adresse dans la lutte ; et encore la renommée, l'honneur et une heureuse chance;

The text on this page is estimated to be only 29.90% accurate

42 PHTOPIKH. ynv, cwppooUvNy. Oro yap av abraprétaros ein, ei rép xor ar ta v év «Ut, xat ta éxtôc dyaña” où yap Éotiy #) x Tapa Tara. Éort Où èv œbt@ Ev Ta TEpi Yuynv, xai Ta ëv doper Eu 8k, ebyéveie, nai io, nai Xpiuate, rai run. Éce dù npochxety oiôueba duydueis Urapyeuv x&i t6ynv coûte yap dy &spahédtatos 6 Piog ein: B. Ad6wpey rouy Ouoiws at voütwv 'Exaatoy té ét. Ébyéverx pièv où éotiv, élves uév nai nié +9 abréy0ovæs À apyaiouç eva, nai NyELLÔVAG TOUS TPUTOUG éTipavels, xœi TOÀdos éripaveis yeyovévos éb aür@v émi toiç énAouuévois* idiæ dE, eVyévex n &r avOpüv h dd yuvarxdv, nai YVNOLÉTNÇ ET augotv, xdi Gottep mi RéÂEn, TOUS TE TPWTOUS yYWpUoUS, h ér apetÿ, à note, h AD To TÜY TuwuÉVEY , xat ToÂÀoÙg eripavel Ex TOÙ YÉVOUS , xœi ävdpas xæi yuvaixa, XAL VÉOUC mat npecGutépouc. Ebrexvia de nai noutexvix, oùx &OnAx* éoru de T@ xoIvG Ev eutenvéa, vedtna àv n noÂÂAN xai œya0 dyaln dE xat apernv owuatos, olov uéyelos, xéhdos , iaybv, Jüvauu yoviotimiv * duyñc dE, awppociyn xai avôpeix, véou dpetai” dix dE eUtervia xai noÂutexviæ, t0 ta Üdix TÉxva ro, nai Touxÿta elvai, xai OfÂex nat dôpeva, OnAexdy dE apern, oduatas pv, xdXkog nœi péyedoc* buyñc dE, appoouyn rai quspyia äveu dve>eudèpias. Ouolus dE rai Ida rai xovÿ, nai at” GyOpas xaL XaT& yuvainas , ei ÉntEiv, ÉKAGTOY UTADYEUV TU ToioUTEy ” veu Yap za nata yuvaixag, paÿla, WOTEp A 2eOauuoviots, oxedbv xara +0 Huugu oùx éUOæumovoürs. ITAoûrou de péon, vodibtiates rAñlos; yñé, xwplait miideus” Êtr 0 éré

LIVRE I, CHAPITRE V. 43 enfin la vertu, qui comprend la prudence, le coùrage, la justice et la tempérance. Celui-là se suffirait entièrement à luimême, qui posséderait tous les biens qui sont en nous ou hors de nous, car il n'y en a pas d'autres. Ceux qui sont en nous sont les biens de l'âme ou du corps ; hors de nous, la noblesse, les amis, les biens, l'honneur ; on peut y joindre, à notre avis, le pouvoir et la fortune. À ces conditions, la vie serait exempte d'inquiétude à. $ If. Éléments extrinsèques du bonheur. Reprenons maintenant, et définissons chaque chose en détail. Une nation, une cité sont nobles, quand elles sont autochthones et anciennes, quand elles ont eu dans l'origine des chefs illustres, desquels sont issus beaucoup d'horhmes illustres dans les choses qui excitent l'émulation. Un particulier est noble par les hommes ou par les femmes, quand il descend légitimement des uns et des autres, et que, de même que pour la cité, ses premiers auteurs se sont fait connaître par leur vertu, leurs richesses, ou par quelqu'autre des choses qué les hommes honorent, et quand leur fainille compte un grand nombre de personpages illustres, hommes et femmes, jeunes géns et vieillards. On sait ce qu'il faut entendre par l'heureux naturel et le nombre des enfants : pour l'État, c'est une jeunesse nombreuse et bonne ; bonne en ce qui concerne les vertus du corps, telles qu'une grande taille, la beauté, là force, l'adresse dans les combats du gyinriase ; la tempérance et la force sont les vertus de la jeunesse : pour un particulier, ce sont des enfants heureusement doués et nombreux, tels que ceux dont nous venons de parler, quel que soit leur sexe. S'agit-il des femmes, les vertus du corps sont la beauté et la taille; celles de l'âme sont la tempérance et l'amour du travail, mais sans bassesse. Un particulier et un État doivent désirer, dans les hommes et dans les femmes, chacune de ces qualités ; car lorsque l'éducation des femmes est mauvaise, comme chez les Lacédémoniens, on n'est, pour ainsi dire, heureux qu'à demi. La richesse comprend l'argent, l'étendue des terres, les domaines: ajoutez-y des meubles, des

The text on this page is estimated to be only 34.58% accurate

44 PHTOPIKH. ruv xviceus, xai Bosxnudtuv , xa aySvandony, Tr0er xai peyéber xat xAMer dixpepévrwr. Taÿra dE navra xai acpahñ xœi Ehevbéoix xai ypioupa. Éon dé Xpñcuua pEy p&lloy, ta xépriua" éevdépra JE, t& rpos anédauory. Kapriua 0 léyw, àg Ov ai rpésodot" anohavorixa dE, àp Gy ndEv ap Tv Xpiow yéveta, à vw Xai GE LV. Opos dE, acpabsias Ev, To évraïôa xai odto xextiobat, Got ép' avt eva Ty XPñow * toù Ô€ olxeiou efvau n pen, ta Ep aùt® 7 aral}otciwüoa * Aéye dE ara))otoiwoty, dan xat Tpäsuwy . Odws dE ro rhovreë éoTiy Ev T© Ypño0œ pa&llov, n év T@ xextñcbar" xai Jap à évépyeué Edtu Tv Toiobtuy xai n ypñoi nhoutos. Ebdoëix de Égte 10 UTO Tavtuy orovOxtoy UrohaubdyEG Ga , n TowoUTé Ti Éyew, où navtes épievtar, oi modo, ñ oi æyalor, n oi ppévepor. Tip dE, Éoti pév onpeiov edepyeruñs dSEns" tiuüvra dE ÉcxatIG LEV Lai padiTTE Où EVEpYETMRÔTES" OÙ iv &})& TT xoi 6 Guvauevog evepyeteiv. Eepyecix dE, ñ eis curmpiav, xai 6x aïrta vod elvar, h els Thoutoy, n els ti tv &Alwv æyabév, @y un padta n xmiou" n 0lws, ñ évraÿ0a, n roté. IloÂdot Jap dix puzoa Conobvtra Tuñs TuyYaévouoiv * a où Téor xai où xaupoi aitu. Mécn 0 tuñc Ouoiar, uvñpar év pétpois rai GVEU JLÉTPOV, Yépa, TEUÉVN, TPOEÔpIXL, TdpoL, ELXÔVES ; TPOPAL Onpôcuu ta fBapbapuxx , oiov npooxuyicets, xai ENOTAGEU * düpa ta rap Enxdotois tua. Kat yap to Oüpoy Ectr xtiua— Tos OS, Kai TUuñs onpelov * 10 mai où puAoYphUaTOL Xai 0 puhdtor, Épievtat aÙtuv. À potépois yap ÉXEL, Wy dÉovTau * xai yap xTÂu ÉdTI, OÙ Épéevtai où QUOYPUATOE" Kai TUNV ExEu, où où puhérmpor.

LIVRE 1, CHAPITRE . 45 troupeaux, des esclaves, remarquables par le nombre, la grandeur, la beauté. Ces biens doivent être certains et servir à l'ornement ou aux besoins de la vie. Ils servent plutôt aux besoins, quand ils sont productifs ; ils ornent la vie, quand ils ont pour objet l'agrément ; j'appelle productifs ceux dont on tire un revenu, et d'agrément, ceux qui n'offrent aucun avantage considérable autre que la jouissance qu'ils procurent. Les biens sont certains quand on les possède dans certains lieux et à de certaines conditions qui font qu'on a la faculté d'en user. Ils sont propres ou non, quand on a le droit de les aliéner; j'appelle aliéner, les donner ou les vendre. En un mot, la richesse est dans l'usage plutôt que dans la possession ; car disposer et user librement de ses biens, c'est être riche. La bonne renommée consiste dans l'opinion qu'on a généralement de notre mérite, ou dans la possession d'une de ces choses que désirent tous les hommes, ou la plupart, ou les gens de bien, ou les personnes sensées. L'honneur est la marque de l'estime qu'on a pour la bienfaisance; ceux-là surtout sont honorés justement qui ont déjà fait le bien ; néanmoins ceux qui peuvent le faire sont honorés aussi. La bienfaisance a pour objet ou le salut d'un homme ou ce qui le fait vivre, ou la richesse, ou quelque autre de ces biens qu'on ne peut se procurer que difficilement, ou absolument, ou dans tel lieu, ou dans tel temps; car plusieurs obtiennent l'honneur pour des chosesqui semblent peu importantes ; mais cela dépend du lieu et du temps. Nous entendons par honneur, les sacrifices, les souvenirs en vers et en prose, les récompenses, les lieux consacrés, les préséances, les tombeaux , les images, la nourriture aux frais du public ; chez les Barbares, on se prosterne ou on s'efface devant celui qu'on veut honorer, mais partout les présents sont regardés comme honorables. C'est que les présents sont à la fois un don et une marque d'honneur ; aussi sont-ils recherchés par les avares et les ambitieux. C'est une acquisition pour l'avare, un honneur pour l'ambitieux, et c'est ce qu'ils désirent l'un et l'autre.

The text on this page is estimated to be only 29.78% accurate

46 PHTOPIK EH L'. Zwparos dE àpern uyica” adm Ôë oraux, Gore &vocous elvar ypopévous toi, couaoi molloi yap Vyiaivousw, Gorep Hpédixos Aéyetau, oÙs oùdels àv eddapovraers ts Vyuias, dd to navtav anéxeobos tov &vfponivey, à tv mAciotuy. Ka)Âos dE, Erepov af” éxdotny nluxiay écti. Néou pv oùv x Doc, to rpôç tous Rôvous Yohouuoy Éyev to Güpa, Tos TE TPÔG Jpôpoy nai rpôs Pia, É0uv ôvra ideiv rpos anéhauaiv did oi évrafor aéhyotor, être Tpôs Éiay xat pos Téyoc au nepÜxaGU. Axpatovros dE, pô HLEV Tôvous TOUS ROÀELXOUG, fOby dE elvar doneiy per& poGepémtos. T'épovros dE, rpôs pv réyoug tabs évayualous ixavv, urov dE, ÊLx To ndËv ÉEL Ov To yhpas lwÉTOL. Ioyds d, Éate péy Ovauts ToÙ xLVELV ÉtEpoy, @G Bouketou avdyun dE xuveiv Étepov, ñ É)xovta, ï @foüvtæ, ñ aipovta, n mébovtra, n ouvDAGovTa" bote à iaxupôs, ñ RAT, ñn tourwy Tuotv écruw ioyupéc. Meyélous dE aperñ, to Unepéyev xata ixos, al (dfos, 4ai matos toy nollüy Tocoûtw peibovr, Gore un fpadutéoas nouciv tés xuvñoeus die Tv ÙrEpÉoXiy. Ayuviatxt dE ToÙ-cwpatos ApetR, OUYAELTAL EX pLEVÉ Gous xat iayvos xai téyous xaiyap 6 Taxds ioxupés Éctiv. Ô 7ap duvduevos tà oxËAN penteiv nuç, Kai KIVEËY TayÙ, xai TOppw, Opopuxde" à dE OABey nai xatéyew , rahatorixdc" 6 dE Da TÀ Tnyn RuxtIkÔg" 0 À @pApoTÉpOIs TOUTOL, TæykpaTix= otuxôç" 0 dE néou, névrabhos. Evynpia dE, on Ppadurns yépox per &Aurias" oÙte ydp el Tayd ynpaoxet, edympuc, oÙT ei 16 vis pév, Junnpos Gé Eare dE mai Ëx Tüy Tod CUULATOS APETOV mai TÜqns. Mn &vooos yàp üv, pndë isxupôs, oùx Ectau anaônc, oùd’ œhuros xai TroXuypéyuos, oÙùT veu TÜyn dia

LIVRE J, CHAPITRE V. 47 $ LT. Éléments intrinsèques du bonheur. La santé est une vertu du corps; elle consiste à ne pas être malade, quand on use du corps selon ses fonctions ; car beaucoup se portent bien à la manière d'Hérodicus, et personne 'envierait une santé qui force à s'abstenir de tout ou presque tout ce qui convient à l'homme 5. La beauté est différente selon les Âges. Daps le jeune homme, la beauté consiste à avoir un corps propæ à tous les exercices de la course et de la lutte, agréable et faisant plaisir à voir ; c'est pourquoi les athlètes du pentathle sont les plus beaux, parce qu'ils sont à la fois agiles et vigoureux. Dans l'homme fait, le corps doit être propre aux fatigues de la guerre, et unir la grâce à un air qui inspire la crainte, Dans la vieillesse, il doit suffire aux travaux nécessaires, etne déplaire par aucune de ces infirmités qui affligent les vieillards. La force consiste dans le pouvoir d'ébranler son adversaire comme on veut; pour cela il faut, ou le tirer à soi, où le pousser, ou le soulever, ou le terrasser, ou l'étreindre: On est fort, quand on l'est dans tous ou dans quelqu'un de ces mouvements. La taille est belle, quand on surpasse la plupart des hommes en hauteur, en profondeur et en longueur ; mais il ne faut pas que l'excès de ces qualités rende les mouvements plus lents. Le eorps est heureusement disposé pour les combats du gymnase, quand il réunit la grandeur, la force et l'agilité ; car être agile, c'est être fort. En effet, l'athlète peut-il mouvoir ses jambes d'une certaine manière, et faire des pas rapides et longs, il est propre à la course ; peut-il étreindre son adversaire et le contenir, il réussira dans la lutte, et s'il peut le pousser à coups de poings, dans le pugilat; s'il excelle dans ces denx exercices , qu'il se destine au panerace, et si dans tous, au pentathle. La vieillesse est heureuse quand elle vient lentement et sans incommodité; car elle n'est pas heureuse, si elle vient vite, ou si, venant avec une lenteur insensible, elle est affligée d'incommodités. Cela dépend à la fois de la constitution et de la fortune ; car celui qui n'est pas exempt de maladie, et qui manque

The text on this page is estimated to be only 32.85% accurate

48 PHTOPIKH. peiveuy &. Éotr dé vis xai Xupis syuos xai vyuias @n à vas paxcobidtrntos roh)oi /&p GvEU av TUÙ GWLATOS AETUV paxc6Bioi ein. AN) oÙdiy ñ depio)oyta pñmuos à repi toTUV El: TA VÜY. A. Io)vpuix OE rat yonstopuix oùx &dnla, Toù pédou mpiopévou, Ôte guy Ô Tosobtros piios, Ootis, & oictat æyab , ,’ ’ 3 3 —» 9 > — KA \ (elya éxaivo , Tpaxuxiç éotw avtav À Exciyov* & 0n root E ? + d , Loud Ad # TowbTo, TolUpuoc* © dE xaL ÉRUEXES VÔPES , Xpnotépuoc. Eruyia dE Ecru Ov à tüyn dyafiiv attia, todta yéyveo Ia xai € r 4 » 4 4 - A 1 ’ ss ? 3 ? UTdp EL, N Ravra, N Ta TAEOTA, n Ta péyiotæ. Attix d° éctiv e , ® p? 4 T t € ” - | U + ? ñ TÜAN, ÉVLOY pv Ov ai ai TÉVaAL, To}ÂGY ÊE xai atTÉyuV, oioy Gswv M qUas" ÉvdEœETaL dE nat Tapæ qÜouv Elvœu Vyuslas L L # i + ’ ? " pv 7ap, téxun aitia” xdhhous dE «ai ueyédous, quais. OAus dE, ta rouxèta tüv ayaltv éctiv axo tuyns, Ep oi EOTIy Ô pHvos. Ecte dE xai toy Tapaléyuv æyaby abktix tôyn° oiov, el oi &)Jor aicypor ade).por, 6 dE xahds* n oi “AOL un EËdov tov Insavpiy, 0 d Edpev" n ei toÿ r/notoy Étuye To (Bélos, toutou dE ph” het pr ME pévos, œei poirv* où dE &naË Eire, depIapnsav* ravta ydp T& touadta, evtrvyñuata Jonsi elvar. ITepi dE avertis, émeirep cireidtatos à mepi tobs Énaivous TéTro6, , ® , . » _ | Gtay nepi Étaivou rowueôa toy Acyov, tôte diopiotéov. {dv pv + nd # e ’ ouy dei otoydbeafou mpotpénovtas, GG Écouévuy ñ bTapy y T ,» a , tv, Xai WY GROTpÉTOVTAS, pavspéy* Ta yap Évayvtlæ ToUtwy » ETTIY.

LIVRE Ï, CHAPITRE . 49 de force, ne sera ni sans souffrance ni sans incommodité, et sans la faveur de la fortune, il ne pourrait subsister longtemps. 11 y a un autre moyen de prolonger la vie, même lorsqu'on manque _ de force et de santé ; car beaucoup vivent longtemps sans avoir une bonne constitution ; mais il est inutile d'insister sur ce point pour le moment. & IV. Des biens qui nous viennent de la fortune. On saura ce qu'il faut entendre par le nombre et la qualité des amis, en donnant une définition de l'ami. L'ami est celui qui s'attache à faire pour un autre ce qu'il pense lui être avantageux. Avez-vous beaucoup de personnes ainsi disposées à votre égard, vous avez de nombreux amis ; sont-ils vertueux , vous en avez d'excellents. La bonne chance fait que les biens qui viennent de la fortune nous arrivent ou nous restent, ou tous, ou la plupart, ou les plus importants. Parmi les biens de la fortnne, il en est qnelques-uns qui dépendent des arts, d'autres qui n'en dépendent pas; tels sont ceux qui nous viennent de la nature; il peut se faire même que la nature n'y soit pour rien; si c'est elle qui nous donne la beauté et la taille, c'est un art qui nous donne la santé. En général, les biens qui nous viennent de la fortune sont ceux auxquels s'attaque l'envie. C'est de la fortune que viennent aussi les biens qui nous arrivent au hasard et sans raison. Donnons des exemples : les autres frères sont laids, celui-ci est beau ; les autres n'ont pas vu le trésor, celui-ci l'a trouvé; la flèche a frappé celui qui était à côté, et non celui qu'on visait; ou bien enfin, celui qui fréquentait un lieu est le seul qui n'y soit pas allé, et ceux qui n'y étaient allés qu'une fois y ont péri. Dans tous ces exemples, il semble voir autant de faveurs de la fortune. Comme la vertu est le lieu commun qui convient le plus aux éloges, nous ne la définirons que lorsque nous parlerons de la louange. On voit maintenant quelles sont les considérations relatives à l'avenir ou au présent, dans lesquelles doit entrer l'orateur qui conseille. Celui qui dissuade doit entrer dans des considérations contraires f. #

The text on this page is estimated to be only 29.78% accurate

50 | PHTOPIKH Li KEDAAAION ST'. A’. Êrei dE npémerrou r@ auubouelovt: gxon0g ro cuupépoy" BovAsbovrai dE où mepi roÿ téhous, al ÂS nept Tv mp0 T0 TÉdoc" tata d éati ta ouupépovta xark ras npdbe:s" 10 dE auupéoev, dyaBév" Annréby &v ein otoyéta mepi dyxbof mai auppécoutos dndûc. Écro d &yaBov, 8 &v aüto éauro Evexa 7 aiperéy* xx où évexx Ado aipoupela * xai où épistai névra, ñh Tévra Tà aiocÛnou Épovra à vobv, h ei AaBor vob" xai 0ax 6 vos &v Engta Gnbdpin" nat Goa 6 mepl Éxagtoy vouç érodmoY Exdotes, toûré don éxdntw &yabéve mai où mapévroc, EU Oidxetor nai abrdpuwg Éyer xal To aÜtaprec Kai T0 Tomreuxôv n pUAaxtxÔV tv touobruv* xai © dxodoubei ra Toraÿta” xal té xwdurixd TV ÉVAyTIY, x TA pÜaptinc, Axoouber dë dx n yap äua, h dorepov” olov, ti pey uavbovery to ÉriotaaGæi Dotepov* ti) de yiaive +0 Eñv aux. Kai Tà nomrina tprytc" td pév, de to Dytaivey Dytelas” t@ dE, O6 qutia, Üyteias. tæ OÙ, üG T0 yuuvabesfar, Ote os émi to noÂU moust Vyleav. Toutuy dE meuéyov, dvdyan tés te be Tüv yaËGv dyalas elvau, oi tds tTév xaxtiy dnobolds" œxvAoubet yàp, r@ pEv, ro un Éqeu +0 xaxo0v, Œuu to DE, vo Eye to aœyxbov, Üotepoy. Kai ñ avt” éharrovoc &yaboÿ, meibovos Adi” Kat dvti petGovog xaxoû, élarrovos © yap UnepéEL to Elboy ToÙ Ehdrtovog, toûto yéyvete ToÙ pv Añds, toû 0” ano6odi. Ka tag perds de dvdyun dyafnv elvar xata yap Taltag EU te Die neuvta ôù Eyovtes, kal rormrixai ty dyabtüv elar, Kat Tpaxri

LIVRE I, CHAPITRE VI. 51 CHAPITRE Vi. Da bon et de l’utile. $ I. Considérations générales sur le bon. Puisque celui qui délibère se propose un but qui est l’utile, et qu'on délibère non sur la fin, mais sur les moyens, qui sont les choses utiles à nos desseins ; puisque d’ailleurs l’utile est bon, tâchons de saisir à la fois les éléments du bon et de l'utile. Le bon sera ce qui est désirable pour lui-même, et ce pourquoi on désire une autre chose; ce que recherchent tous les êtres doués d’instinct et de raison, ce qu'ils rechercheraient tous sans exception s'ils avaient la raison. Ce que la raison conseillerait, ce qu’elle conseille à un homme sur chaque chose en particulier, est un bien pour lui; et la présence de ce bien produit le bienêtre et la satisfaction ; le bien est encore ce qui se suflit à soimême, ce qui produit ou conserve les choses que nous venons de dire, ce qui les suit, et ce qui empêche ou détruit les choses qui leur sont contraires. Or les choses se suivent de deux manières ; elles vont ensemble ou l’une après l’autre; par exemple, la science vient après l'étude, mais la vie accompagne la santé. Les choses produisent de trois manières; par exemple, être sain produit la santé, voilà la première ; la nourriture produit la santé, voilà la seconde; l'exercice produit le plus souvent la santé, voilà la troisième. Cela posé, choisir les bonnes choses et rejeter les mauvaises, sont deux actes nécessairement bons ; il suit du premier que dans le même temps nous n’avons pas Île mal, du second que nous avons le bien ultérieurement, Il est bon aussi, entre deux biens, de préférer le plus grand au plus petit, et entre deux maux, le plus petit au plus grand; car ce qu’il y a de plus ou de moins fait choisir celui-ci et rejeter celui-là. Il faut bien aussi que les vertus soient une bonne chose, puisqu'elles assurent le bonheur de ceux qui les possèdent, et

The text on this page is estimated to be only 31.65% accurate

52 PHTOPIKH. , VU € _) + 9 _/ 4 ’ \ Le / ? Û ai" Tepi ÉndoTns dE, vai tés, ax noix, Yropts Grtécv. Kai ty fdcvry dyafoy elyar ravta yap épietat ta Éda «ut Tÿ pÜoer. sd L Lé | 9 4 4 Qgre ai ta ËX, xaï Ta nada, avdyxn dyalx eva ta pv ydp, Adovñs Tomtxd Tüv dE xalGy, ta mer, Kdéx Ta E, avta xaû éauta pet ÉGTLY. € ’ : 5 B'. Qc dé xata Ev eineiv, &væyen, &yaba elvau rade. Eùdaprovia” xai yap xaË adto aipetôy , xai aÙrTapnes, xai ÊVExX avtoû mod aivouueba. Auxatogüvn, avdpeix, awppooivn, peyalobuyix, ueyæhonpéreux, nat ai &AÂœ ai touadrau Ébeis” LL A A = ve ? t ‘ 4] C2 aperai yap Vuyñs. Kat Uyieux, nat ékdoc, Kai T& Touaüta” dpetai YAap GUATOS, KA Roumrixæi ToÂAADV" OÙov M VyEIX, xœE dovñs ka toÙ Gñy. Auo xat puotoy dozel elvau ête OUo Tüv tois nohdots TuuwtéToy œiriév éotiv, Oovñs xat ToÙ Eñv. ILAoüroc, , Ü , t 4 : oi À # apetn yaæp xmÉoEmS, xai Tomtuxüy moAlGv. Drilos xat quAix (Û , e e 4 e 1 4 xat yap xaÛ acebtoy aipetos © quhoç, xai Tomtix0s TroXGy. Tyn, dia xai yap KéX nai romrix& ToAGv* xai axoAovbeï autos, &s ÉTE TO ToÂd, To Undpyetv pois TMEVTæL. Aüyapis Toù Âéyeuw, Toû Tpattaw Tomtixt yap TAVTA T L'4 Totadra œyabdy. Er ebquix, uvñuar, edudfex, &yyivoux, Tévra ta touaÜta" TomtTixai ydp abra ayalGy ai duvapuit eloiv” Opoiuc dE xai ai émiotiuar nécat, xai Téyvar. Kai To Eñv* el yap undëv &Ao éroro æyabov , xab’ auto aipetév A4 a + À ’ # ’ + 2 Ld * égtu. Kat 10 dixaiov* cuppépov yap tu row éatt. Toûra pv 3 4 e , , oUY Gxed0v Ouohoyouueva ayaËc ÉdTi. I. Év dé rois éupioënmatuous, ëx rüvde oi avAloyiopol

LIVRE I, CHAPITRE VI. 53 que d'elles viennent le bien et la pratique du bien. Mais nous devons traiter à part de chacune d'elles, les définir et les décrire. Le plaisir est aussi un bien, car tous les animaux le désirent naturellement. Il suit de ceci que les choses agréables et les choses belles sont nécessairement bonnes; les premières produisent le plaisir, et parmi les choses belles, les unes sont agréables et les autres désirables pour elles-mêmes. $ II. Des biens positifs. Si nous voulons énumérer exactement les choses nécessairement bonnes, les voici : le bonheur, qui est désirable pour luimême, qui se suffit, et à cause duquel nous faisons beaucoup d'autres choses : la justice, le courage, la tempérance, la magnanimité, la magnificence, et les autres qualités semblables, car ce sont des vertus de l'âme : la santé, la beauté et les autres choses semblables, qui sont les vertus du corps, et qui produisent de nombreux avantages ; c'est ainsi que de la santé viennent le plaisir et la vie; aussi est-elle regardée comme un bien excellent, parce qu'elle produit deux des choses que les hommes estiment le plus : la richesse; c'est par elle que nous pouvons acquérir et faire beaucoup : un ami et l'amitié; un ami est désirable pour lui-même et pour les avantages nombreux qu'il nous procure : l'honneur et la réputation ; car ces deux choses sont agréables et avantageuses, et suivies le plus souvent de ce qui nous fait honorer : l'éloquence et l'habileté dans la conduite; car de tout cela résultent des avantages. Ajoutez-y une heureuse nature, la mémoire, la facilité à apprendre, la sagacité et toutes les qualités semblables, qui peuvent par elles mêmes produire le bien : ajoutez y encore toutes les sciences, les arts, et même la vie; car lors-même qu'il n'en résulterait aucun bien, elle est désirable pour elle-même ; et de plus, le juste, qui est, pour ainsi dire, l'utile en général. Voilà à peu près les choses généralement reconnues comme bonnes. $ III. Des biens d'opinion. Voici maintenant d'où il faut tirer les syllogismes pour celles

The text on this page is estimated to be only 34.81% accurate

54 PHTORIKH. & to évavtiov xaxôv, toËr” œyabév. Kai où Tü évaytiou vois ExOpois auupéoer” oo, et to dechos elvar pdAiota quupépet rois ExOpois, dkov êtt avopeie paligræ pélipou toiç rohtac, Kai Ghuc, 0 où éyOpoi Boudovre, h ép © yaipauor, robvavtéoy rot oopéluoy patverar du ed etontau, FH xev ynôout Ilplœpos. Éotu d’ oùx dei toûro, &AA' de émtorod" oÙdèv yép xwbe éViOTE TAUTO GUUPÉDELV Tols ÉVayTiou" é0ev Aëpetar (6 Ta xaxZ cuvaæyer tros avbpwnous , êtay n rœutro (BlaGepoy auçpoiv. Kai oÙ un Écriv Urep6ohn, todto &yañ6v" 6 dE y n peibov n dit, xaxôv. Kai où Évexa mo nendyntas, h dEdardyntar" P ŒLVOELEVOV Jap dyabv HÔn° xai ax TÉkos On Ta Touoÿrou irohauÉdvete, xat véhos nolAGv" to dE téloc, æyabôv" 60ev taüv slomræ* Kaô 36 xev edbywkkr Tor. Aicxoôv 01 Onpév ra péverv. Kai naporuia dE, Tè « êri Oüpous env Vdplav . » Kai où Kat, roll Épévtat , xal T0 mepuudyntov pauvduevoy ‘ oÙ 7àp raytes dpievtai, toûr’ æyaboy ñv* où dŒ noÂoi, Ganto névre paivortas. Kai ro éneuverôv* oldeis yap to un ayafov émauvet. Kai à où éybpol mat oi paÿor émauvobaiy * @OTEp yap Taytes on ôpoloyoÏaty, EË nai où xexds merovBétes” da ap TÔ paveoôv , Gpoloyoiev. dy" Ganep xai pabkor, oÙs oi praot Wéyouor- xai æyaboi, oùs où éxüpoi Émaivaïquv du AEaotOppñolar vréAaboy Kopivior Uno Ziuuvidoy romigautos , Koprvôlots à où pépgscer td "Larov. | Kai 6 tv ppoviuuy ti, à Tor +yaÜGy &vdguiv h yuvauxv TOOËXPIVEV* io, Odbacéa AGnva, xai Édkémy Ones, xal AéËavOpoy ai Seat, xai À y kéæ Ounpos. Kai dos ta » e : + , 9 ‘ « moocpeta. [oocpobvrar dE mpadtreuw té te elpnuéva, xai ta

LIVRE I, CHAPITRE VI. 55 dont la beauté est contestée. Le bon est le contraire du mauvais, le contraire de ce qui est utile aux ennemis ; par éxemple, s'il est très utile aux ennemis que les adversaires soient lâches, il est évident que le courage est avantageux aux citoyens. En général, le contraire de ce que les ennemis veulent, ou de ce qui fait leur joie, semblent présenter des avantages. C'est pourquoi on a dit: « Oui, Priam se réjouirait... % » Jl n'en est pas toujours ainsi, mais le plus souvent ; car rien n'empêche qu'une chose ne soit quelquefois utile aux deux partis contraires; ce qui fait dire, que le malheur réunit les hommes, quand un même danger les menace #. Ce qui n'est pas excessif est bon ; mais ce qui serait plus grand qu'il ne faut, serait mauvais 4. Ce qui nous a coûté beaucoup de fatigues et beaucoup de dépenses semble aussi être bon, et peut être considéré comme une fin et une fin de beaucoup de choses ; or, une fin est une chose bonne, ce qui a fait dire : « Quel honneur pour Priam ! 5» et: « Il est honteux de rester longtemps ; » et le proverbe : Casser la cruche à la perte. Ajoutez-y : ce que beaucoup désirent, et qui semble digne qu'on se le dispute; car ce que tous désirent a été reconnu comme ban, et beaucoup, c'est pour ainsi dire, tous : ce qui est louable ; car personne ne loue ce qui n'est pas bon : ce qui est loué des ennemis et des méchants; car on peut dire qu'il y a unanimité, lorsque ceux-mêmes qui ont eu à souffrir font un aveu qui ne peut avoir pour cause que l'évidence ; ainsi, ceux-là sont méchants qui sont blâmés par leurs propres amis, ceux-là sont bons qui sont loués par leurs ennemis; c'est pourquoi les Corinthiens se croyaient outragés par ce vers de Simonide : « Ilion n'en veut pas aux hommes de Corinthe 8 : # ce qu'ont préféré les sages, ou les meilleurs d'entre les hommes ou les femmes ; ainsi Minerve préféra Ulysse, Thésée, Hélène, les déesses Paris®, Homère, Achille. Ajoutez en général tout ce qui est préférable. Or, les hommes préfèrent : les choses dont nous venons de parler, celles qui sont mauvaises pour les ennemis, et celles qui sont bonnes pour les amis : les choses possibles, qui sont de deux sortes, celles qui peuvent arriver, et celles qui arrivent facile

The text on this page is estimated to be only 36.04% accurate

56 PAHTOPIKH. tois ÉxÜpois xaua , xai tatois quo æyabé. Kai ra duvaræ. Tata Je iy@s ÉOTI, TE TE YEVÔEVA &V, Kai TA Dax yr/VOeva pédia dE, Goa n aveu Avrns , ñ év 0fye pévw" to yap Xahenôv épiberai n)ürm , n Ter goévou. Kai éav x (fouAovtaus * Poudoyrar dE, n jndëy xaxcv, ñ ÉAatroy toù æyæBoù * toûro À éctai, Eav n Aavbdvn ñ tTuwpia , n puxpa n. Kai ta ia. Kai & undsiés. Kai r@ neprrté* tiun yo oùtw uæ)hov. Kai ta douôrroura abrois* touxira ÔE sd te rpooñxovta xat& yévos xai Güvapuy. Kai y EAÂeirety olovtat, xav auxpa 7° oÙdEv yap Hrtoy Tpoæpoüytar tata rparreiv. Kat tœ EUxætépyaota" OUVAT& ap, Wç badix evxatépyacta dE, à av tés , noi RoÂÂOL, n où Goiot, où frrous xatwpÜwoav. Kai & Xaouobvrau vois quoi, n à anexÜñoovta tois ExOpois. Kai ôga , oùç Baupbouat, rpoœpobvra rparteuw. Kai rpoç & eù— puels eiot xai éurespot" péov yap xetopÜüwaewv olovr. Kai & undeis pauhos" énaveræ yap pählov. Kai Ov émbupoüvres TUyXSvoUoLv * OÙ yap puovoy OÙ , aa nai (éATioy paiveras. Kai péhota Exaotor mpôç & touobtor * oioy oË pudvunot, Et vixn Égtai* où pudtimos, ei ru où ouoyphuatot , et yoñuata, xai où &Xdoc ooaitus. Ilepi pv oùv æyalod xai toù avupépoytos , Ex TOUTWV ANTTÉOY TAG TIOTELS. . KE®A AAION Z! A'. Énei de noldxis Guo)oyoüvrec äupo GULPÉPE, Ep toÙ alloy aupiobntoüaw, épebñs &v ein Aextéoy mept où

LIVRE I, CHAPITRE VI. 57 ment ; j'appelle facile tout ce qui se fait ou sans peine ou en eu de temps; car la difhiculté se détermine par la peine ou par la longueur du temps : celles qui arrivent comme on veut; or, on veut une chose, ou lorsqu'elle n'est mauvaise en rien, ou lorsque le mal est moindre que le bien, ce qui arrive, par exemple, quand la punition qu'elle attire est cachée ou légère : celles qui nous sont propres, que nul autre ne possède, ou qui sont d'une qualité supérieure; l'honneur en est ainsi plus graud : celles qui nous conviennent, c'est-à-dire, qui sont en rapport avec notre naissance et nos moyens : celles dont nous croyons manquer, si petites qu'elles soient, car nous ne les en désirons pas moins 1° : celles qui sont faciles à bien faire, car elles sont possibles en tant que faciles ; et j'entends par là celles dans lesquelles tous ont réussi, ou beaucoup, ou ceux qui nous ressemblent ou ceux qui sont plus faibles : celles qui seront agréables à nos amis et désagréables à nos ennemis : celles que font de préférence ceux que nous admirons : celles pour lesquelles nous nous sentons des dispositions naturelles ou acquises ; car nous espérons y réussir plus facilement : celles qui ne sont approuvées par aucun méchant; car elles en sont plus jouables : celles pour lesquelles nous avons du penchant, parce qu'elles nous semblent, non-seulement agréables, mais encore plus avantageuses : et enfin, par-dessus tout, celles qui sont l'objet de la passion particulière de chaque homme, comme la victoire pour celui qui aime à'vaincre, l'honneur pour l'ambitieux, l'argent pour l'avare, et ainsi des autres. Voilà d'où il faut tirer les preuves touchant le bon et l'utile.

CHAPITRE VII. Du plus et du moins dans le bon et dans l'utile. £& I. Raisons de préférence tirées de la nature des biens. Puisqu'on accorde souvent que deux choses sont utiles, mais qu'on dispute sur celle qui l'est d'avantage, nous devons dire

The text on this page is estimated to be only 32.69% accurate

38 PHFOPIKH. peifovec dyeheÿ, nai voÏ paoy ouugépovros. Éote dù UTEpÉYOY LV, ToGoÛTay xatËti” VTEpEAÔUEYOY de, To ÉVUrdpYoy. Kai petkoy pév ei ai nheiov rpèç Éattov” péya dE xai uxnôv, xœi To) D xai 6). Éjov, T:pôs to Toy Ro) Gv péyElos * xai Une pEçOy pv, vo péja 10 dE élheirov, pupéy* xai no)Ù xai Ghiyou, boxes. Énei oùv dyabèy Aéyouev, +6 te adrd abroë évexæ, xai un jou aiperév” xai où ravta épieta” «ai Ô vobv &v xai ppévnaiv Àabôvtæ Edorto, uœi T0 romtpov xas T0 quÂaxtea 0, & Eretau t@ touxra” +6 d' où êvexa , To tédos Éorl” tédaç d éotiv, où Evexa ta &)a" abri dE tyalov, to rpôs aùro rate æenovbéc" avdyur, td Te Tëiw Toù Evos xai toy ÉlaTEÉ vu, ouvapAuoupévou to5 Evos ñ tüv Éhertévev, ueioy ayaB5s elvou” Unepéyer yap” vo dE evvrapyou, Unepéyetas. Kai éay vo péyiotoy toD peyiotou bnepéyn, nai abra orüv, nai 6oa adta at@v, «at T0 uéyiotoy ToÙ pueyétou * olov, ei 6 MÉVLOTOS vip Yuvauxd6 This AEYIOTMS LEGUV, xai GAS oi EVÔPES TV YUUAXGV etbous” zxai el où dvôves TOY Yuvaixdv CÂus pElgous , xai avip d péioTog Ti eyioms yuvvaixos péibov" audhoyoy van Éxovouy ai Dnepoyai tTüv yeywv, ac Tüv jueyiTtwv év aÜToic. B'. Kai Gtav 10e pev tüde Énmrau, éxsiva d8 toto px” Enetou dE N TO ua, n TO épebñc, N TD uvauEL ÉvuTépxer ydp % yphois À To énouévou év tÿ Sarépou. Éreter

LIVRE Ï, CHAPITRE VIL 59 maintenant, de deux choses bonnes et utiles, quelle p#st calle qui l'est le plus. Une chose en surpasse une autre, lorsque, étant aussi grande, elle a quelque chose de plus; et elle en est surpassée, quand elle y est contenue : plus grand et plus nombreux expriment un rapport avec ce qui l'est moins ; grand et petit, beaucoup et peu, expriment des rapports avec la grandeur des choses en général; ce qui excède est grand, ce qui n'est pas complet est petit ; il en est de même de beaucoup et de peu. Puisque d'ailleurs nous appelons bon ; ce que l'on choisit pour lui-même, et non pour autre chose : ce que tous les êtres désirent, ou qu'ils choisiraient s'ils avaient en partage le sens et la prudence : ce qui nous sert à faire et à maintenir le bien, où dont le bien est la conséquence ; puisque la fin est ce pourquoi nous agissons, qu'une fin est ce pourquoi nous faisons les autres choses, et que le bien pour nn homme est ce qui de lui-même présente ces conditions ; nous tirerons cette conséquence nécessaire : qu'un plus grand nombre de choses est un bjen plus grand qu'une seule ou qu'un nombre moins grand, puisque le plus grand nombre renferme un ou moins, et qu'il surpasse et comprend le contenu. Si la plus grande chose d'un genre surpasse la plus grande d'un autre genre, le premier genre surpassera le second, et si un genre en surpasse un autre, la plus grande chose du premier surpassera le plus grande du second; par exemple, si l'homme le plus grand est plus grand que la femme la plus grande, les hommes en général sont plus grands que les femmes ; et si les hommes én général sont plus grands que les femmes, l'homme le plus grand sera plus grand que la femme la plus grande; caril y a proportion entre la supériorité des genres, et celle des plus grandes choses qu'ils contiennent. '$ IT. Raisons tirées des principes et des conséquences. Un bien qui est suivi d'un autre est plus grand que celui qui n'en est pas suivi, parce que l'avantage de celui qui suit est contenu dans celui qui précède. Or, les biens se suivent, ou immédiatement, ou successivement, ou en puissance ; ainsi la vie suit immé

The text on this page is estimated to be only 37.31% accurate

60 PHTOPIKAH. dE, œua LEvV, To Vycaivery To Év, ToUtu QE ExELVO OÙ‘ ÜGTE= > CURE, LV, TO UY 1 | pov dE, ‘tù aybdve To ériotacœ duvouer dE, Tà LEDOGU— Agiy To anootepeuv" à yap lepoqu)foas, xay Gnoctepioeus. L € ’ = + 9 æ Li / . L re es Kat ta Unepéyovra Toù abroU pelbovt, pellw' avéyxn yap € ’ LU - , t 4 0 æ 1 drenéyeu xat toù eibovos. Kaï ta peibovos dyafo romtixæ, ’ , + 4 L. + … 0 ” 1 La % pEibw* tabto yap &v nv 1 pebovos romrix® elvau. Kai où vo TOUMTIXÔY MERL OV, GoaVtUs" El VAO TO VYLELVOY &IDETWTELOY TOÙ ndéos xai ueiboy æyabov, rain Uyicia This %0ovn LEibwv. Kai 4 e , 9 € _« + Û (] € y +7 » L TO GIPETUTENOY xaË” œUTO, TOU ui 4xŸ œuto* oiov, ioyUc € CT (] s t L e A] t e æ (2 T VytevoÙ * To tEy /4p, oÙy æToÙ Évexa" T0 E , atoÙ , ÔEp nv À , , # Li 4 Ü , . . ’ . , ns ta yaboy. Kav n to mev télos, to dE pi téAos” To Ey yap, lou Evexa * to dE , «btoù * ofov, to yuuvabeobar , ro ed Éyetv Tô … t 17 ? ’ A € ? 9 coua. Kai ro nrrov rpoodeéuevo Satéoov n Étéouv" aurapL # + 0 End 4 L A e ’ xéotepoy yép' ntrov dE npoodëitar T0 ÉAaTTÔVUY N Pavor npocdeéuevoy. Kai Gta T60e peév veu ToUdE un 7, n un duyatov LE # , , ’ Q ’ V - LT n yevésÜar, Sarepoy dE dveu ToUtou* xtapnéotepoy dE to jan dcopevov” Gore paiveres peibov yabév. Kav ñ apyn, to de . . ’ « La v L Ü y 4 \ U ee » + un apyxñ. Kav n afriov, to d” oÙx airioy, du 70 abtd* dveu yap œtiou xat apyñs, @düvatov elyau n yevéaau. Kai dvoiv , Y |] *. | æ . re t æm s ? ApXaLvV, TO GRO TS eibovos apyñs , ELDOv* xat dvoty œiriotv, tÔ ano toÙ melsovog airiou, petïov. Kai dvéraliy dn, vor , e + (4 , Ü .! 5 U 0} … > y 4 > GoYaiv, ñ TU EC OVOs ADN ; MELGUV * KA OUOLY ŒETIOUW, TO TOU æ 3 Cd La melbovos airiov, pelbov. Añlov oùy ëx Tüv etpnpévov, ôti aupotépos pelbôy ét xaxi yap et dpyn, T0 dE UN apyñ, O6bet peitoy elvœu* xai El un apyn h 10 € apy#ñ° To yap

LIVRE I, CHAPITRE VII. 6! diatement la santé, mais la santé ne suit pasimmédiatementla vie: la science vient après l'étude; voler est contenu en puissance dans voler des choses sacrées, car celui qui vole des choses sacrées pourra aussi bien voler autre chose. Les biens qui surpassent un même bien en ce qu'il a de plus grand, sont plus grands que ce bien lui-même, puisqu'ils surpassent nécessairement ce qu'il y a de plus grand en lui. Les choses qui produisent un plus grand bien sont aussi plas grandes, car c'est tout comme si elles produisaïent une chose plus grande. Il en est de même de celles qui sont produites par une cause plus grande; par exemple, si ce qui produit la santé est un bien plus désirable et plus grand que ce qui produit le plaisir, il suit que la santé est un bien plus grand que le plaisir. Ce qui est désirable pour lui-même est plus grand que ce qui ne l'est pas pour lui-même ; ainsi la force est un bien plus grand que ce qui produit la santé; car ceci n'est pas désirable pour Ini-même, tandis que la force l'est, et c'est en cela, avons-nous dit, que consiste le bien. La fin est un bien plus grand que le moyen; celui-ci n'est pas comme celle-là, désirable pour lui-même : par exemple, on ne fait de l'exercice que pour acquérir une bonne constitution. Une chose est plus grande quand elle a moins besoin d'une ou de plusieurs autres, car elle se suffit plus facilement; ce qui arrive quand elle a besoin de choses moindres ou plus faciles. Quelquefois une chose ne peut ni être ni arriver sans une autre qui est indépendante d'elle ; dans ce cas, celle qui est indépendante se suffit plus facilement, et semble être un plus grand bien. Ce qui est principe est plus grand que ce qui ne l'est pas ; et pour Ja même raison, ce qui est cause est plus grand que ce qui n'est pas cause ; car, sans principe et sans cause, rien ne peut, mi être, ni arriver. Supposons deux principes : ce qui vient du plus grand est plus grand; deux causes : ce qui vient de la plus grande est plus grand. Réciproquement, de deux principes, celui-là est plus grand qui produit la plus grande chose; et de deux causes, celle-là est plus grande qui produit le plus grand effet. Il est évident d'après cela qu'une chose peut être plus

The text on this page is estimated to be only 34.51% accurate

62 PHTOPIKH. téloç, pebov, xai oÙx apy. Conep 6 Arwdduas KATY 0 pay Epn Ka%uotodrou , tov BouAsüsxvta roù pa avroe 14} hov dOt xeiv * où yap &y mpaxbñvar, un PBouheucauévou. ITéAiv dE xœi XaGpiou 3 Tov npéié ayra toû fouAeÜoavros* eÙ yap &v yevéoOe, ei un v 6 npaëwvy® torou yap Évexa émubouevouatv , Er TpRÈUL. Kou to GRAVUDTEGOV TO apÜivou * oiov, XPUGô Gudi= pou , æypnotéteooc &y" pelbov yap hxthois, dia 10 YaletuwTéoay etyas. AXdoy de Tpônov, T0 äpbovsv Toû oraviou, être ñ xpñou Ürepéyes" rÔ yap noÂlaki toû dlrydxie Urepéye Ge ÀéyEtat, *Aptotov pv Udtp. 7 Kai Gms to yaheroteooy tou pdovos" onavwepov yap. À Nov détpérov, tè béov to xahemwrépou Eye yap, &c Bou) peôx. Kai @ T0 évavriov peïtov. Kai où % atépnuis peiguw. Kai ape ph dpetñc, ral xaxia ph xaxias elbov" T& LEv yæp, téin" ta dE, où tén. Kai Gv ta Épya aa) Mo h ais gi, pe aùré. Kai @v ai xakIAE KA M ADETAL HLELSOVS, KA TE ÉDya etbn® éneirep, Gta aitux nai ai apyai, xat Ta aroÉRIYOVTa" nai Go ta anobaivoyta, rai ta aitia at ai dpyai. Kai &v » drepoyn aipetutépa ñ ka) } toy oiov, ro xpi6ws opay, aipetwTEpOY ToŸ OGppaivecbxt ka 7ap ôdus écpphoeux, xai TO QtAetaïpoy elveu toù puoypipatoy &hoy xé\)ov* GOTE xai quAetapla puoyxpnuatias. Kai avrimemuéves dE, rüv Behriévur ai Urep6okœi fehrious, xai xaAldvuv xalkious. Kai &v ai

LIVRE I, CHAPITRE VII. 63 grande de deux manières : si elle est principe et que l’autre ne le soit pas, elle semble plus grande ; si elle n'est pas principe, et que l’autre le soit, elle semble encote plus grande, parce que la fin est plus grandé que le principe. Aussi Léodamas, accusant Callistrate, disait que celui qui avait donné le conseil était plus coupable que celui qui avait agi; car, sans conseil, le crimé n'aurait pas été commis. Êt un autre jour, accusant Chabrias, il disait que celui qui agit est plus coupable que celui qui conseille , car le conseil serait sans effet, s'il n’y avait personne pour agir; en effet, ce n'est que pour faire agir qu’on donne des conseils. Ce qui est rare est préférable à ce qui est abondant; ainsi l'or est préférable au fer quoiqu'il. soit moins utile ; mais c’est un bien dont la possession est d’autant plus précieuse, qu'il est plus difficile de l'acquérir. Dans un autre sens, ce qui est plus abondant est préférable à ce qui est rare, parce que l'usage en est plus fréquent; ce qui se fait souvent étant préférable à ce qui ne se fait que rarement. C'est ce qui a fait dire au poëte : « L'eau est la meilleure des choses 2.» En général, ce qui est plus difficile est préférable à ce qui est plus facile, car c'est plus rare; et dans un autre sens, ce qui est plus facile est préférable à ce qui l’est moins, parce que nous en disposons à notre gré. Une chose est plus grande, quand celle qui lui est contraire est plus grande, et quand on en sent plus vivement la privation. Ce qui est vertu ou vice est plus grand que ce qui n'est encore ni vertu, ni vice; ce qui est vertu ou vice est paryenu à son terme, et ce qui n’est qu’un penchant, non. Les choses dont les effets sont plus beaux ou plus honteux, sont elles-mêmes plus grandes ; et supposez les vices plus grands ainsi que les vertus, les effets seront aussi plus grands ; car il y a, entre les causes et les principes comparés aux résultats, le même rapport qu'entre les résultats comparés aux causes et aux priacipes. Il faut préférer aussi les choses dont l’excès est plus désirable ou plus honnête #; ainsi une bonne vue est préférable à un bon odorat, parce qu'il vaut mieux voir que sentir. Aimer ses amis est plus honnête qu’aimer l’argent, d'ou

The text on this page is estimated to be only 36.45% accurate

64 PHTOPIKH. érubupiat rarhious ñ Bsitious ai yao peous ôpébes, peëévey eiol xai Toy xaudywy dE n xai fedtiévoy ai émuBuplo, Be)tious xai xadhious, dx to abts. Kai @v ai entomiua xa))ious h onoudaudtepar, ai tà npéyuata xa})iw xai OROUdXÔTEP A" &ç yap Éqe n enotipun, xai 10 @AnbËs" xehever dE to autic exdom. Kai toy onoudasorépuv dE xai xx) uévwy ai émioté= pou, dvdlcyoy dit Taita. T'. Kai à xoiveuy &y n xexciuaouw où ppéymor, n TavA € Q 4 e a U A € ? ® Li Tes, N où mod, % où mAciouc, n où xpatuoror, æyabüv N peigov, avdyxn oÙtus Eye, h anAdç, n el xatd Ty , 4 : s * « t - v» 2 ppévnouw Éxpivay. Éotu de toûro noivov xai xara tüv &)}wv xai ap T, X@i TOGO ai OL, OÙTUG ÊJEL » G AV À ET » A ce , w 4 199 9 - 2 » eo omiun rai ñ ppôvnaus etror. AX) x" ayadwv eiphxapey" Gpiotar PES, 9 Gc + a 1 , Û , » z) 9? «+ Jap æyaboy eivou, 0 AxGGyra Ta Tpdypara ppavnatv ÉhoiT av ELagtov* dfhoy oÙy, Êt: xœi peitov, © p&lov à ppéynats }éyer. A Kat ro vois Beltioo:w Unépyov, h arc Nn à (Bedriouc" oiov ñ « € ayôpeix , loyvos. Kai 6 Eour" àv à felriuv, n énüc, h Berriwv* olov ro dixeiofar uANov h adteiv* roëro y&p 6 ÀœuÔTEpoc &v Éhouto. Kai to Hoov, roû toy Roc" Tv y&p H0%\ Ü ' 1 U - œ æ > +? nv navra Oubxet, xai aUtoÿ Évexx tToÙ Mdeubat Opéyovtat* Gprarar de toërors T0 æyaltv xai To téhoc Mdioy DE, té te ' GAUROTENOY Ki TO To}uxportepoy HÔÛ* xœi TO KAM1OV, TOÙ

LIVRE I, CHAPITRE VIL 65 il suit que l’amitié est préférable à l'avarice ; et par contre, plus une chose sera bonne ou honnête, plus l’excès en sera bon ou honnête. Les choses sont d’autant plus belles et bonnes qu''ellesexcitent en nous des passions plus belles et plus honnêtes ; car les désirs grandissent avec leur objet; et, pour la même raison, les passions sont d'autant plus belles et honnêtes, qu’ellesont un objet plus beau et plus honnête. Plus les sciences sont belles et estimables, plus leur objet est beau et estimable ; car telle est la science, telle est la doctrine, chaque science donnant des préceptes qui lui sont propres ; et par analogie, plus l’objet d’une science est estimable et honnête, plus la science est estimable et honnête, $ TILL. Raisons tirées de l’opinion des hommes. Un bien qui serait ou qui a été jugé plus grand par les sages, ou par tous, ou par plusieurs , ou par la plupart, ou par les plus considérables, est nécessairement tel, sans qu’on ait à rechercher s’ils ont jugé simplement ou en tant que sages. On peut en dire autant du reste : la nature, la quantité, la qualité des ‘choses, sont telles que les définiraient la science et la sagesse. Mais nous avons parlé des biens ; et nous avons dit que le bien est ce que préféreraient tous les êtres, s’ils avaient la sagesse en partage; il est donc évident que si la sagesse accorde la supériorité à un bien, c’est qu'il est réellement plus grand. Ajoutons aux choses préfèrables celles que possèdent les hommes meilleurs, ou simplement, ou en tant que meilleurs ; ainsi le courage est au-dessus de la force: et aussi celles que choisirait un homme meilleur, ou simplement, ou en tant que meilleur ; ainsi il vaut mieux souffrir l'injustice, que la faire; car c’est le parti que prendrait celui qui aurait plus de justice 4. Ce qui est plus agréable est préférable à ce qui l’est moins; le plaisir, en effet, est poursuivi par tous les êtres, et il est recherché pour lui-même, conditions que nous avons posées en définissant le bien et la fin. Une chose est plus agréable, quand elle cause moins de peine, et qu'elle est agréable plus longtemps. Ce qui est plus beau est préférable à ce qui l’est moins ; car le beau est, ou bien l’agréable, ou le 5

The text on this page is estimated to be only 38.39% accurate

66 PHTOPIKA. ftrov RalOÛ- +0 Xp xakdy dort, fre +0 nd, à ro xab” œbrb aiperiv. Kai Gowy adrot abrois h io Pobovtar aïrior tva pahov, raëta uen æœyaôd Gawv dE fxiotæx, pige naxd, Kai t@ noluycovtwtepa tüv dtyoycovtwtécun" xai r& PeGatGtepa rüv pn (ebauotépov" bnepéyer yap n xpñoi s TOY jèv, to xpôve tv dE, 77 PouAriau Era y&p Bovdaivtar, Urépyet udhlov n toû Pebaiou. Kai we &v Ëx Tüv ouatolywv xai . Oproiwy TTWOEwY , al TÉAAA axodouGe oioy, ei To avÔpeiwe, xG}loy nai aipetwrepoy TtoÙ cwppÜvax, xai dvÔpElX GWppoTU1 à vns aipetetépa, wat to avôpetoy elvar ToÙ cwppoveiv. Kai 6 a ndvres aipoüvtai, Toù un O0 navteg, Kai 6 oi rAetouc, h où élarrous* œyañoy yap nv, où Tavtéc épievta” Gote xai peiboy, oÙ paéhhoy. Kat 0 oiaupioËntoüvtes, ñ oi éxApoi, n où xpivotss, h oùs oÙtot xpivoutr: +0 pv yäp, de dy el navrec paitv , éat{* ro Œ, où xupror ka où cidéres. Kai ÔTÈ Ev, où navte petéxouor, sito atuia yap, to ph petéyeuw" Ôte Ôb, où unôtis, fn où dAyor oravwrepoy Yap. Kai tà énauvetwtepa” xx] io Jép. Kai Gy ai tiuai peigous, maadtus" n yap Tin, Wanep @bla vis été. Kai @v ai Enulat pe&ouc. Kai tà tir éptoÂoYoUUÉVUY N pawouËvoy pEyahwv, Leo. A'. Kai diaupodpeva dE eis té pépn tà adrd, peibw paitr

LIVRE I, CHAPITRE VII. 67 désirable pour lui-même. Ce qu’on veut faire de préférence pour soi ou pour ses amis est un bien plus grand; ce qu’on veut faire le moins est un plus grand mal. Les choses qui durent plus longtemps sont préférables à celles qui durent moins ; et celles qui sont plus solides 4 celles qui le sont moins ; car le temps augmente la jouissance des premières, et la volonté celle des secondes, puisque nous pouvons, à notre gré, faire un plus grand usage des choses solides. Les choses suivent les rapports qui se trouvent entre les termes conjugués et les cas semblables : par exemple, s'il est plus beau et plus désirable d'agir courageusement que prudemment, le courage est plus désirable que la prudence, et il vaut mieux être courageux que prudent. Ge que tous choisissent est préférable à ce que tous ne choisissent pas; ce qu'un plus grand nombre, à ce qu’un nombre moins grand ; car nous avons dit que le bien est ce que tous désirent ; et par cpnséquent, un bien est plus grand, quand on le désire d'avantage. Il en est de même des biens qui sont reconnus plus grands par nos adversaires et par nos ennemis, par les juges et par les experts qu'ils choisissent : les premiers représentent, pour ainsi dire, tout le monde; les seconds sont nos maîtres par leur juridiction et par leurs lumières. Tantôt un bien est plus grand, parceque tous y participent ; car, dans ce cas, c’est un déshonneur de ne pas y avoir part : tantôt il est plus grand quand il n’est partagé par personne, ou qu'il l’est seulement par un petit nombre; car dans ce cas, il est plus rare. Ce qui est plus louable est un plus grand bien, parce que c’est plus beau. On peut en dire autant de ce qui nous attire de plus grands honneurs ; car l’honneur est comme une mesure de la valeur des choses ; de même un mal est plus grand, quand il nous attire de plus grandes peines. Les choses qui en surpassent d’autres reconnues pour grandes, où qui le paraissent, sont aussi plus grandes. & IV. Raisons tirées de diverses circonstances. Un tout, divisé en ses parties, paraît lui-même plus grand, parce qu'il semble surpasser un plus grand nombre de choses. Le poète

The text on this page is estimated to be only 32.17% accurate

68 PHTOPIKH. vetat® TÀE:0YtY Jap Vnepoyn paiverai” OÛey xai Ô TomTric pnot, Teioa Aéyouoay toy Mesléaæypoy avactiveu, “Ocox xax’ dvôpéroret édet, rüiv Zoru &Àu * Auot paèv oÜtvüBouar, xéliv Gé te nÜüp auabüves Téxva 8€ tr’ ŒXXoL d'youst. Kal ro ouvriBévar dE xai Enouxodopeiv, Worep Éréyapuog du te TO aÙro Th dmpéger” à yap oUvDEGI Unepoyhy dsixyuat roÀDiv' nai ôte Spy paivera peyaAwy xai œitiov. Énei dè rè Xahendrepoy xai omavuirepoy pelboy, xai oË xaupoi, xœi ai fhinlas, zac où Tômo, nai où Ypévor, xai ai Ouvapec rouoUa: peycha. Ei yap mapa dvauuv, xai rap” fAixiay, xai rap ToÙs uoious, xat ei oÙtuc, n évraÏba, n To, be péyedoc xx xa)Gy xat œyaby ai dnalv, Ka TOY Évavtiov, Oley rai ro ETÉypaLULa TÉ Oduuriovien. Lpécôe iv up” Gporoiv Épuv rpæyeïav dorXlay, ’Ixôù &£ "Apyous sis Teyéav Épepov. Kai 0 louxpdrn adtov évexmuiabe Àéyov, ÉE Gv dmhpée Tata. Kai T0 abroqués, to émuxmitou” xahencrepoy yap° 80ev xai d Roms PNA, Aùroôläaxros siui. Kai 70 peyahou péyuotoy pépos” ofov, ElepexAñc roy émirapiov Àéywv, nv vedtnta Ex This nihews Avnpñola, bonep tô Éap x toÙ évuautoÿ ei éboupelein. Kai T@ êv ypsie melpoyr Xpñoiua* olov t@ ëv yipa xai vécus. Kai dvoiy ro éyyiTepoy ToÙ téhouc. Kai to ar, n dnAuç. Kai to duvatov, toÙ adbuadtou* 10 iv yao abt@, vo d où. Kai ra êy te

LIVRE I, CHAPITRE VII. 69 nous dit que c'est le moyen dont se servit la femme de Méléagre, pour lexciter au combat : « Elle lui retrace tous les maux affreux qui menacent les citoyens, lorsqu'une ville est prise, les guerriers immolés , les murs que le feu réduit en cendres, et les soldats entraînant lesenfants °.....# Réunir etaccumuler, comme le fait Epicharme $, produit le même effet que diviser, pour la même raison ; la synthèse montrant les objets plus en grand, et paraissant être le principe et la cause des grandes choses. Puisque ce qui est plus difficile et plus rare est aussi plus grand, il suit que les occasions, l'âge, les lieux, les temps et les moyens, peuvent rendre grandes certaines choses. En effet, si l'action que j'ai faite est supérieure à ma force, à mon âge, à ce qu'auraient pu faire mes égaux ; si elle a été faite de telle manière, ou dans tel lieu, ou dans tel temps, elle pourra avoir la grandeur des choses belles, bonnes et justes, ou de celles qui leur sont contraires. Voyez, par exemple, l'épigramme de l'athlète vainqueur à Olympie : « Autrefois j'avais un lourd crochet sur mes épaules, et je portais du poisson d'Argos à Tégée 7. » Iphicrate se louait lui-même, en disant : « Et tout cela, comment a-t-il commencé ! 8 » Ce qui vient de nature est au-dessus de ce qui est acquis, parce qu'il n'est pas si facile de se le procurer. Aussi le poëte a dit : « Je n'ai pas eu de maître. » De toutes les parties d'une grande chose, la plus grande est la plus désirable; aussi Périclès, dit-il dans son Oraison funèbre, que la jeunesse a été enlevée à la République, comme si le printemps avait été retranché de l'année. Un bien est aussi plus grand quand il est utile dans une nécessité plus grande, comme dans la vieillesse et dans les maladies. De deux choses, il faut préférer celle qui est plus près de la fin qu'on se propose ; celle qui est utile à nous-même est préférable à celle qui est simplement utile; ce qui est possible à ce qui ne l'est pas; car c'est le possible qui nous est utile, et non l'impossible. Les choses qui entrent dans la fin que se propose la vie humaine sont aussi préférables, car cette fin se trouve plutôt dans les choses qui y tendent 10. Les choses réelles sont préférables aux choses d'opi

The text on this page is estimated to be only 31.67% accurate

70 PHTOPIKH. toù Biou* tÜn yap pÆlov n va rpôç ro véde. Kai t& npôg dierav, Tüv noôs d6Eav: äpos OE toù rpôs OGEay, 6 Av Odve péMwY oùx &v Eoro, Aud xai to ed nager to ed mouiv dôberey av aipetwtepoy elvar" Tô pey yæp, xäv Aavôaun, aipñsetai* rouiy de }avOdvwv où dcxei &v Eés I. Kai 5aæ eau päloy ñ doxety fotlovrou mpôs aAideixv yap mov * duo xat tv Oxo gd unv pari puxoov elvau, Gti Joxetv n elvar æipeTUTEPOY* TO dé Vytaivew où. Kai vo TOOG FOX YPNGHMITEROU* otov, rô npôc to Env, Kai EÙ Ev, Ka Thv Adovv, xai npdreerv t& xaXd" duo xai 0 mAoÛTOS, xai n Uyieux, méyrota done elvat" ATavra yap Exu tabra. Kairo aÂunétenou, xai to ue0" "dovñc" nAcia yap évéc* Gore drépyer ai n Kdovn æyabov, xai n dAuT ia. Kai doiy 6 tÿ abr@ npootuPéuevoy, peibov T0 Ghov muet. Kai & pun AavÜdva rapévra, h à Aavdve* noôç &libetav yap telver raÿra * do To nhoureiv paveln &v peibov &yxBoy roù do xeiy. Kai to œyarmtôv" nai tois pv môvoy, tois À pst" &AÂw* Do nai oÙx ion Enuia, y Tis Tov EtepépÜauoy Tuphion rai toy OÙ' Éyovta" æyarntoy yäp aphpnrat. Êx thov uëv oùy det TAG HIOTELG PÉDE EV TO TPOTPÉTEI AA GTOTOËRELY » OXEÏOV elontau. KEDAAAION FH. A'. Méuotov Où xai xupuitatov érdyruy xpôs tà dévæabau reldeu xai xx) de cupéouAeVer , tas rodtelas andious habeiv, xai ta ÉXGOTNe ÉON, Kai vopuua, xat ouupépoyta dieheiy. [er

LIVRE J, GHAPITRE VII. 71 pion ; j'appelle choses d'opinion celles qu’on laisserait de côté si elles devaient rester inconaues, Il semble donc qu'il vaudrait mieux recevoir qu'accorder un bienfait ; en effet, on aimera à recevoir un bienfait, quoiqu'il doive rester inconnu ;.mais on n'aimerait pas à l’accorder, s’il devait rester caché. 1] faut préférer anssi les choses qu’on voudrait posséder plutôt en réalité qu'en apparence, parce qu’elles se rapprochent de la vérité, Aussi dit-on que la justice est une chose peu importante parce qu’on aime mieux paraître juste que l'être réellement ; ce qu’on ne saurait dire de la santé. Il en est de même des choses qui sont utiles à plusieurs fins, comme, par exemple, celle qui nous aident à la fois À vivre et à bien vivre, à goûter des plaisirs et à faire de grandes choses; aussi semble-t-il que la fortune et la santé soient les biens les plus grands, parce qu’elles renferment tous ces avantages. Une chose est plus désirable quand elle ne cause aucun chagrin et qu’elle est accompagnée de plaisir ; en effet, deux biens valent mieux qu’un, et on y trouve à la fois le plaisir et l'absence du chagrin. De deux choses, la plus grande est celle qui jointe à une troisième produit le plus grand tout. Les biens qu’on voit sont préférables à ceux qu'on ne voit pas, parce qu'ils semblent plus réels; être riche, par exemple, semble un bien plus grand que le paraître. Une chose qui nous est chère a plus de prix, lorsqu'elle est seule, que Jorsqu’elle ne l’est pas ; c'est pourquoi on ne punit pas également celui qui a enlevé un œil à celui qui n'en avait qu'un, et celui quien a enlevé un à celui qui les avait tous les deux ; car on a enlevé au preuxer ce qu'il avait de plus cher. Voilà à peu près les lieux qui peuyent fournir des arguments pour conseiller et pour dissyader. CHAPITRE VIII. Des différentes formes de gouvernement. $ I. Combien de formes de gouvernement. Le plus grand et le plus important de tous les moyens de persuader et de conseiller comme il faut, c'est de connaître

The text on this page is estimated to be only 30.33% accurate

72 PHTOPIKH. Bovrar yap Anavres t& cuupépoytc* cuupéper Ë ro oûéoy Try nodurelav. Ére d xupia pév éouv ñ tou xuplou drépaais* tà dE mbpia duipnrou xata ras Totelas* Goar yap ai roureiar, tooabra xai T& xÜpué éotiv. Eioi dE moueiar récoupes, Onuoxpatia, Oryapyia, dpiotoxpatia, povapyla* @ate 70 pv x puoy xai To xpivoy, toUtwy ti édriy et uépiov, ñ ÊÂov toUtwy. Éote dé, Gnpoxpatix pév, rokrela, êy % xApw diavéuovte tas apydç" Cyapyia dE, Ev À où Aro Tuunpétuv * dpiotoxpatia dE, év % où xara maudelay" maudelay À kéyw, Ty UTO To vépou XEURÉVNY * OÙ AD ÉLLEUEVNKÔTES ÉV TOÏGVOpLMOLS , ÉV TH GpLoTO— xpatia dpyouaiv*® &vdyxn dE toutous paiveobar apiotouc* é0ev xat toûvoua etAnpe toûto. Movapyla d éati, xata roûvoua, ëv ÿ els andytoy xÜpiôs ÉGTL TOUTUY DE, À MEY xatæ Tibiv Tivæ, Baoreix® n d dépiotos, tupavvi. B'. To 0n télos éxdarnc modutetug où dei AavOaverv- ai pobvtTau ydp Tà mpôs to TÉÂoG. Éote dE, npoxpatiag pLEV TÉ— Âoç ékevbepia® Gliyapyias dE, hotes apiatoxpatias dE, tæ Rpôs Raudtlay xaita VOA" Tupayyidoç dE, pulaxh. Aflov oùv Gt Ta npis To TÉhos Exdo ms ÉÛN, xx VOpUUX , xAL CUUPÉPOVTE Étxipetéoy* Einep æipoÜyTat Tpôs TOÙTO ÉTAY APÉPOYTES. Érei dù oÙ paévoy ai niotess yépvovta À amodeuxtixoû Àdyou, &ÂÂG ai à nOmoù* (rS yap roidv tiva paiveoBau tov éyovta, miatevopev* toûro d'égtiv &y &yafoç paivntau, h eüvouc, n upu,) déoc &y Ta Hôn Toy nolTeudy Exdotnc ÉpELV Aus" TO LEV y@p EST #06 , Tibavwratoy dvadyxn npôs Éndomy elvau. Taûta 6

 toutes les formés de gouvernement, et de distinguer, pour chacune en particulier, les mœurs, les institutions et les intérêts : car l'universalité des citoyens obéit à l'intérêt, et l'intérêt, c'est le salut de l'État. Ajoutons que l'autorité est la manifestation de la volonté du souverain, et qu'on distingue selon les gouvernements, différentes espèces d'autorité; en effet, autant de gouvernements, autant d'autorités différentes. Or, il y a quatre espèces de gouvernement, la démocratie, l'oligarchie, l'aristocratie et la monarchie ; de sorte que l'autorité qui décide réside dans une partie ou dans l'ensemble des citoyens . Dans le gouvernement démocratique, les magistratures se distribuent selon les suffrages ; dans l'oligarchie, selon le cens ; daus l'aristocratie, selon l'éducation ; et j'entends par éducation celle qui est fondée sur la loi. En effet, dans l'aristocratie, le pouvoir est aux mains de ceux qui sont toujours restés fidèles aux prescriptions de la loi, et qui doivent nécessairement paraître les meilleurs ; c'est de là que ce gouvernement a pris son nom. Dans la monarchie, ainsi que l'indique son nom, un seul est maître de tous ; si la monarchie est soumise à certaines règles, elle s'appelle royauté, si elle n'a pas de limites, tyrannie. $ II. Fin et mœurs de chaque forme de gouvernement. 11 faut aussi connaître la fin de chaque espèce de gouvernement; car on se détermine pour ce qui se rapporte à la fin. Or, la démocratie a pour fin la liberté, l'oligarchie, la richesse, l'aristocratie ce qui concerne l'éducation et les institutions, et la tyrannie la sûreté du souverain 2. Il est donc évident qu'il faut distinguer les mœurs, les institutions et les intérêts qui se rapportent à la fin de chaque gouvernement, puisque c'est en considérant la fin que les hommes se déterminent.. Mais comme les preuves s'établissent, non-seulement par la force démonstrative du discours, mais encore par son caractère moral; car nous accordons notre confiance à l'orateur qui nous montre certaines qualités, c'est-à-dire, à celui qui est vertueux ou bienveillant, ou l'un et l'autre à la fois; il suit que nous devrions connaître

The text on this page is estimated to be only 28.25% accurate

74 PHTOPIKH. AnpÜnaeras dix Tüv abrav ta uév Yan #ôn qayvept ata cv npoxipeciv” h dE npoxipeous évapépatos rpô to tédos. T”. Ov pv où dei ôpéyecüai TPOTPÉTOYTAS , WG ÉCOÉVEV h évrwv” xai Ex tivwy dei ta TEPI TOÙ GUMPÉPOVTOS TICTEL AauGdveuv" dr dE, mepi Toy mata tac nodirrias HÜGY xœi voue" dia tivoy te, ual nés ebnopioouev, ëp” ao #v _T TA pÔVTL xp oüpuuertpoy, elpntat OmxpiBwyar yap ëv vois Iodurixois mepi toto. KEDAAAION 6. A’. Meta dE raûra Àéyauey sepi apethe nai xaxiss, mai xa)où Lai aioypoÿ obres y&p œuonoi r@ émauvoüvre xai dé yovtu® quubiostar yAp ŒUX THERE TOUTUY ÀÉYOVTAG, NAXEUVE Ondoûv , ÉË y TOuoË TIVE UroAnpÜnoduela xaræ ro oc, rep ny deutéoa miotig Êx TOY AUTGY Yap NAS TE nai À dou dErériotov duvnaéusa rouiv spûc épemiv. Ênei à ouur Éalver nai ywpis onoudñc aa uetæ omovdñs érauveiv old xus OÙ pmôvoy &vbpuwrov h Geèv, aa xai äbuya xal tv &wy ÉWwvy To TUYOV' Toy aÙTtOoy TPÜTOY xai Ep roûruy Annrégy tag Tpordoc" (hors, Onov mapañilypatog {dpuw, elrwpey xai mepi Tobtuv, Kaïdv uév oùy éariv, à y OÙ aÿro aipetôv ôv, énaverov 7° h O0 àv ayaboy 0 nÔù #, êtt àyaOiv. Et dE toëré éatutd xxlov, dydyan Thv apernv xahov elyar àyaliv yap OV y ÉTAUVETOY ÉdTLy. Âperh Œ , ÉOTL JUEV

LIVRE 1, CHAPITRE VIIL 75 les mœurs de chaque espèce de gouvernement ; car danschaque gouvernement, les mœurs qui aident le plus à la persuasion sont nécessairement celles qui lui sont propres. Or, ce que nous venons de dire fera aussi connaître les mœurs, car les mœurs se révèlent dans les principes qui déterminent les citoyens, et ces principes se rapportent à la fin. 8 III. Conclusion. Nous avons donc fait connaître la route que doivent suivre ceux qui donnent des conseils sar les affaires futures ou présentes, les lieux où il faut prendre les preuves de l'utile, et de plus, antant que le comporte le moment présent, les moyens et la manière de trouver des ressources dans les mœurs et dans les institutions de chaque espèce de gouvernement, matière que nons avons traitée à fond dans la Politique, CHAPITRE 1X. De la vertu et du vice ; de l'honnête et du déshonnête; des sources de l'éloge et du blâme. $ 1. Définition de la vertu et de ses différentes espèces. Parlons maintenant de la vertu et du vice, de l' honnête et du déshonnête, car c'est là le but que se proposent celui qui loue et celui qui blâme. Il nous arrivera d'ailleurs, en traitant cette question, de montrer en même temps les qualités qui nous feropt paraître tels ou tels par rapport à nos mœurs; ce qui, avons-nous dit, est une seconde manière de prouver. En effet, c'est par les mêmes moyens que nous pourrons, pour nous et pour autrui, inspirer la confiance qui est due à la vertu. Mais comme il arrive souvent de faire, sérieusement ou non, l'éloge, non-seulement d'un homme ou d'un Dieu, mais encore des êtres inanimés et d'un animal pris au hasard, nous devons également connaître les propositions relatives à la louange et au blâme. Ce que nous allons dire pourra servir de règle. Le beau est ce qui, étant désirable pour lui-même, est en même temps digne d'éloge, ou çe qui, étant bon, est agréable en tant que

The text on this page is estimated to be only 30.53% accurate

76 PHTOPIKH. düvais, Os doxet, ropiotuxi ayadv, xai quAaxtimf xæi JÜvaus evepyetuan nolAGy nai peydA@Y, xai TAviV Tepi ravra. Mépn de apetñs, dixauorüvn, avdpeix , amppoouvn, meyahonpéneux, peyahobuyix, éleudeouitre, rpaëtns, ppôvnais, cola. À vdyxn dE peyiotas elvar dpetas, tas tois &Xdots xpnoumeTatas, einep Éotiy M apern væus evepyerui. Au toëro robs dixaious nat @vOpeious éliota TWO" f LEv yap, Ev rokéuo % dE, xai év elpñvn xpñouuos dois. Eîræ ñ éhevbepiétnc" Tpolevtar ap, xai oUx ævtaywyiGovta TEpi TOY XpnUATUY, Gv padlata éplevtau &Ado. Éotc de, Oxao— oÙvn pEv, apetn À hy T& aUtOy ÉLAOTOL ÉXOUOL, Xi GX Ô vépos® aduia dE, OÙ y Ta GXÂtpuu, oÙy 6x Ô vôpos. Àydpeix dE, À y rpaxuxol cit TV xaAGY ÉpymV Ev Tots «YOU vous, xai ds Ô vôpos xekebe, xt Urmperixot T@ vôpuo" derAlx dë, tobvaytiov. Zwppoobvn dE, àpern à fiv mpos Täs H0ovds ToÙ aüpatog oÙtus Éououw, Go 6 vôuos xeAEvEt” duoacia dE TOUV&YTIOY. Éevbeptérne dE, repi {pÂUATA EÙ TomTixN, àve= Aeudepia de, tobvavrioy. Meyæhobuyix dE, àpern peyaéhuv Tomtun EVepyetnuarTwy" puxpohuyix dE, tovavtiov. MeyaAonpéreux dE, apern év Oanaviuaor ueySBous Tomrtixi® pu xpoWuyix dE Kai puxporpéreux, tävavtix. Dpévnou dE, Éctuw dperñ diavoias, xaB” fiv eù PBoueeaôar Dvavtrai nepi +yabüv xai xaxGY TOY eionuévav eiç ebdauuoyiay. Ilepi pév oùv àpeTÂç xai xaxaç xAÏOÀOU, Ka TEpi TV Hopiwv, Elpntat xaTa TOY ÉVECTUTE KAPOY IXAVUIG. B'. ITspi dE rüv &Xwv où yaherov ideiv* pavepoy ydp, Ge avayun, T@ TE Tomrixa Tic pers Elvat xaÂd* Tpos ape Thv ydo* «ai TA an dperñs Yiyvépeva" touatæ CE, T te

LIVRE I, CHAPITRE IX. 71 bon. Si le beau est tel que nous le définissons, la vertu est nécessairement une chose belle, car elle est louable en tant que bonne. La vertu est, à ce qu'il semble, une faculté de se procurer et de conserver les choses bonnes, et une faculté de produire des biens nombreux et grands ; en un mot, elle est tout dans tout. Les différentes espèces de vertu sont la justice, le courage, la tempérance, la magnificence, la magnanimité, la Hbéralité, la douceur, la prudence, la sagesse. Les vertus les plus grandes sont nécessairement celles qui sont les plus utiles à autrui, puisque la vertu est la faculté de faire [e bien. Aussi la justice et le courage sont-elles les vertus les plus honorées, celle-ci étant utile aux autres dans la guerre, celle-là dans la paix. Vient ensuite la libéralité qui abandonne et qui ne dispute point les richesses dont les autres sont surtout avides. La justice est une vertu qui attribue à chacun ce qui lui appartient, conformément à la loi; l'injustice s’arroge les choses d'autrui, contrairement à la loi. Le courage nous fait faire de belles actions dans les dangers, selon les prescriptions de la loi à laquelle nous nous soumettons ; son contraire est la lâcheté. La tempérance est une vertu qui règle, d’après la loi, les plaisirs du corps ; son contraire est le libertinage. La libéralité fait le bien au moyen des richesses: son contraire est l’avarice. La magnanimité ést la source des grands bienfaits ; son contraire est la pusillanimité. La magnificence est une vertu qui se montre grande dans les dépenses; son contraire est la pusillanimité et la mesquinerie. La prudence ést une vertu de réflexion par laquelle nous pouvons prendre de bonnes déterminations relatives aux biens et aux maux que nous avons dit se rapporter au bonheur. En voilà assez, pour le moment présent, sur la vertu et sur le vice en général, et sur leurs différentes espèces. S 11. De l’honnête et de son contraire. Ce qui nous reste à dire ne présente pas de difficulté. En effet, il est clair que ce qui produit la vertu, se rapportant à elle, est nécessairement honnête, et qu’il en est de même des

The text on this page is estimated to be only 30.92% accurate

78 PHTOPIKH. onpela tfç dperis, ai rà fpya. Énsi dé ra onueit, xai td ouate, ox elaiv &yaboÙ Epya h naéôn, xald &voyxn, Gta te avdpelag Épya, À onpeit dvôpelas, à vdptiws réroætar, xah® elvau nai Ta dinaux , mai ta Ja Éoya® nan dE, oÙ* éy pévn yap TaUtn 16y apetüv oÙx mel TO duxtwe Xxa— Aüv" dAN rt vo énpubaa, aisypôov to Axaluç pæAdov, Ÿ To dXxwc ai xata tac XÂae de dperds aavtec. Kai ëp” Goo ra dla tun, rad. Kai y” Goois tu pÆloy n xpñpata. Kat Gox un avtob Evenxa mpdrtrer vis tüv œipetov. Kai ta and ayaba, dau Unép This marpidog tiç Énoince, rapiduv to aëroë. Kai ta en qÜeer &yabd. Kai & ph adré aœyafd" abroÿ yap Evexa ta voiabra. Kai va teBvedre êvdéyetar Undpyew pékov, n E@vri to yap abtoÿ Évexa pé)Aov Exes ta Güvt. Kai ox épya tüv &)Âwv Évexa* Mrrov yèp œÙtoÏ. Kai Gvar evnpæyior nepi &Adouc, aXÀ& ph spi autév. Kai TrEpi toc ed nougaytac® dinaioy yo. Rai tà EVEPYETAUATAT OÙ ap ei adtéy. Kai ta évavtia, h ép’ ol ais{Üvaytai® td ydo aioypa aisyüvoytau, rai ÀéyovTEs, Kai TOIDUVTES, xœé HéAAOVTES GOTEp Kat Zarpo TETOMXEY, ELTOVTOG tèv Alxa bu, Ou rl r’ einv, &AÂG pue xw UE: Aid" | X. Ai 9" elyec ÉcOMGv ue pov À xxAGv, Kat pan ve einnv yAüao” ExÜxa xaxdv, Ados né o° oùx àv siyev ppt” "AMV eyes repli Tù Gixalw. $ Kai nept y dyuviGor un pobolpevo nepi yap Tv rpûc DEay pepévrov œyabéiy, voûte ndayouor. Kai ai toy pÜos éroudauvtépuy ëperal xæ)kous, nai té Epya* olov, avèpos,

LIVRE I, CHAPITRE IX. 79 choses qui viennent de la vertü et qui en sont les signes et les effets. Mais puisque les signes de la vertu, et les choses qu'un homme de bien fait et souffre pour elle, sont honnêtes, il suit nécessairement que les effets et les signes du courage, et les choses faites courageusement, sont honnêtes aussi. Nous en dirons autant des choses justés et de celles qui sont faites justement, mais non de celles qu'on souffre pour la justice; car, dans cette vertu seulement, ce qui se fait justement n'est pas toujours honnête, et une punition juste est plus honteuse pour celui qui la subit qu'une punition injuste. Ce que nous avons dit plus haut s'applique également aux autres. vertus. Les choses dont l'honneur est le prix sont honnêtes, ainsi que celles qu'on fait pout l'honneur plutôt que pour l'argent. Nous reconnaissons encore comime honnêtes les choses désirables qu'on nè fait pas pour soi-même : les choses simplement bonnes qu'un homme a faites pour la patrie, en s'oubliant lui-même : les choses bonnes de leur nature, mais qui ne le sont pas pour celui qui les fait, car autrement il les ferait pour lui-même : celles qu'on obtient après la mort plutôt que pendant la vie, 'car ce qu'on obtient pendant la vie s'adresse plutôt à la personne : tout ce qu'on fait pour les autres, car on s'oublie soimême : les succès qu'on obtient, non pour soi-même, mais pour autrui; et pour ses bienfaiteurs, car c'est justice : les bienfaits, car on n'a pas en vue ses propres intérêts ; les choses cogtraires à celles dont nous rougissons, ét nous rougissons de ce qui est honteux, dans les paroles, dans les actions, dans l'intention ; comme on le voit dans la réponse de Sappho à Alcée, qui lui avait dit : « Je veux dire une chose, mais la pudeur me retient. » «Si ton désir était bon et honnête, si ta langue ne méditait pas une parole honteuse, la pudeur ne serait pas dans tes yeux, et tu parlerais comme tu as Île droit de lefaire2, » Ajoatons aux choses honnêtes celles pour lesquelles nous combattons sans crainte, car nous souffrons alors pour les biens qui conduisent à la gloire. Les vertus et les actions sont plus belles, quand elles partent de ceux qui ont une supériorité naturelle,

The text on this page is estimated to be only 33.66% accurate

80 PHTOPIKH. Nn,yuvarxés. Kat ai anohavotixat how paäkloy n ævroic Go To Jluaov xai ñ dixaroaüvn, xaldv. Kat T0 tobs éyBpous tupwpeioBar pélkov, xai un xatallarteoBar" té Te yan àv= Tanodidévar , Jékæioy® To dE ixauoy , xaGV* xai dvdpelou, to un hrtaabar. Kai vu, xai tir, Tüv xaAdy* aipeté ve Yap, dxapra Gta, xaï Unepoyny àpetñç Onhot. Kai ta punpoveuta® rai v@ ud))oy, u&ov. Kaï & ph ÉGvr Enerar. Kai OÙ, run axodoubet. Kai ra neprera. Kai rà pôve Ürapyovta, xx euuvnuoveutorepa yap. Kai rriuata äxapra* éheuBepureoa yép. Kai ta map" Endotois dE idix, ad Kai ca onpeid égte tüv map' éxdotois éraivouuévuv" ofoy év Aancdauovr xouav, xakdv" éleubepias y&p onueioy® où 7œp éote xoudvta padioy obdEv mouctv Épyoy Jntixév. Kai ro umdepuiay épydbeoôar (Pavaucoy réyynv* éAevbépou yäp, to un pos &hAoy Er. T'. Anmréoy dE xai t@ oûveyyus rois bndpyouciv, éx tadta Ovra, xal Rp0ç Éravoy, xaË #pôs Yéyo * oioy rov Ed) «6% rai ebQuyov, detlôy xat éniboudoy * xœi rôv HABiov, xenativ * ai toy avahyntov, npdov. Kai Exagroy dE, êx tüiy rapaxo)ouBoùvtoy del xat& T0 (BEAriotoy olov, tov épytAov xai tov pevexov, Grhoûv * ka toy aUbaôn, ueyakonpent «ui ceuyév * ai roùc &v tais UnepÉohals, Ws éy als dpetais Gras" oiov Tüv Spaay, &ydoetoy* aœt toy &autov, ÉAeubËpuo* déber te Yan Tois modos" A o 4 - 2 + , nat Gua rapaloyioTumiy êx TAç aitéxs* ei /@p OÙ pi Gvctyxr

LIVRE I, CHAPITRE IX. 81 d’un homme, par exemple, plutôt que d'une femme. Il en est de même de celles qui profitent aux autres plutôt qu'à ceux quiles possèdent ; c’est pour cela que le juste et la justice sont honnêtes. Se venger de ses ennemis est plus beau que de traiter avec eux, Car il est juste de rendre la pareille, et ce qui est juste est honnête. D'ailleurs l’homme courageux ne doit pas se laisser vaincre. La victoire et l'honneur sont honnêtes, car on doit les désirer, même quand on n’en retire aucun fruit, et l’un et l’autre prouvent une vertu supérieure. Il en est de même des monuments, qui sont d'autant plus beaux qu'ils conservent plus longtemps le souvenir ; ajoutons-y ceux qui nous suivent à notre mort ; ceux que l'honneur accompagne ; ceux qui se distinguent de tous les. autres. Ceux qui ne sont accordés qu'à un seul sont encore plus beaux, parce qu'ils vivent plus longtemps dans la mémoire des hommes. Les biens sont honnêtes quand nous n’en retirons aucun fruit, car ils annoncent plus de générosité. Ce qui est propre à chacun est beau ; il en est de même des signes de ce qui est loué chez chacun en particulier. Ainsi, il est beau, à Lacédémone, de porter les cheveux longs, car c’est le signe de l liberté , et là, il n’est pas facile à celui qui porte le signe de la liberté de faire une œuvre servile 3. Il est beau de n’exercer aucun mélier mercenaire, car l’homme libre ne doit pas vivre sous la dépendance d’autrui. & III. Comment on peut louer ce qui n’est pas louable. Il faut aussi prendre ce qui ressemble le plus aux qualités réelles, et s’en servir, comme de celles-ci, pour l'éloge et pour le blâme : la prudence sera traitée de lâcheté, l’intrépidité d’’injuste aggression; d’un autre côté, la niaiserie s’appellera loyauté, l’indolence, douceur. Chaque vice prendra le nom de l'excellente qualité à laquelle il correspond ; l’homme colère et furieux s’appellera simple et franc, l’arrogant sera digne et magaifique. Nous représenterons comme vertueux ceux qui tombent dans l'excès; le téméraire sera courageux, le prodigue libéral 4. La foule s’y laissera prendre, et un reproche nous fournira des conclusions spécieuses ; si on brave le péril sans néces6

The text on this page is estimated to be only 32.93% accurate

82 PHTOPIKH. xoduveutixss, Tol@ päloy &y doSeuv, Enou xadôv al ei Fpoetuxis Tois TuyobTt, xat Toig pidoss” UrrepÉO)N y&p dpethe, to Tayras EU rousi9. Dnorsty dE xai, Ta” ol: 0 Érxtvo;* @3T-Ep Jao 6 Zwnpérrs Eheyev, où Yaher:ov, AGrvalous év ÀGrvaibis énauveiv. Âet dE to map” Exdotous tipuoy }éyew, 6x UT Xe” oiov, éy Zrvdauc, h Acdxwow, # ouocéqors. Kai Ge dE, tÔ tiuuov Œyeuy eis to xa)ôv' énelren doxet yecrnidv. Kai 85a XATA TO TPOGEXCY * oiov, Et GÉLX TOY TPOYÉVUV, Xai Tüv TCOÙTApYHÉVOY" EUTaUOVIXOY yap Xat XAZOV, TO TPOGETIXTATIAU rviv. À ei rap vô npooxoy éni 10 (Béktiov, xœui T0 xd))uov” oiov, el ettuywv puev, uérpios atuy@y À, psyahépuyos" ÿ eibov yu7vêpevos, Bstiwy rai re Toroüroy LE) dE to toÙ lococrous » É& OÙuV Ets OÉX* Ka TO TOÙ Oupriovixou ; Hpdode piv duo” Gpororv Épuv tpœpetuv — xat TO ToÙ Zuuwyidou, °H rorpds re xal dvôpos ddeXpüiv T’ oûca Tupéwvur. Énei 9’ êx r@v npdËewy à Érauvos, io dE rod antoudæioU To XATA TPOIDEGUW, TELDATÉOV OELXVUVAL TPÉTTOYTR LATA POLE ou. Xpioucy de T0 nokidxis paivecdar renpayéta. Ad xai ta GUUTTOUATA, LOL TA ATO TÜYNS, WG ÉV RPORIPÉGEL ANTTÉOV* &y Jap No xai époux rpopépntei , onutior dpetfis elvar OGEe: xAL TPOXLDÉGEL. A’. Eorr d” Enauvoc, Adyos étpavébuv péyelos dperñc. Act 3 Ü , Ê . »? e + 4 9? # e oUy tas npdËels ÉTITELXVÜVEL, oc TOLAÜTAL" T9 Ê” ÉVXUUOV, TOY Ld 3 ? \ 4 La s ’ T , » \] épywv égti. Ta dE xüwAw, els Tiotiv” olov evyéveux, xai Tatdia eixoç yap, ÉË cyalèv dyalobs, xai toy oÙÜTw Tpapévta

LIVRE I, CHAPITRE IX. 83 sité, à plus forte raison quand il sera beau de l’affronter ; si on prodigue sa fortune aux premiers venus, à plus forte raison à ses amis, car le comble de la vertc, c'est de faire du bien à tout le monde. Nous devons examiner aussi devant qui nous louons, car, ainsi que le disait Socrate, il n’est pas difficile de louer les Athéniers dans Atlienes. Îl faut aussi louer, comtne réellement estimable ce qui a du prix chez chacun en particulier, par exemple, chez les Scythes, chez les Lacédémoniens, chez les philosophes. En un mot, il faut que ce qui a du prix soit représenté comme honnête, puisque ces deux qualités semblent voisines. Nous louerons aussi ce qui se fait selon les convenances, comme si on se montre digne de ses aïeux et de ce qu'on a déjà fait; car t’est unie cliose liéureuse et honnête d'ajouter à sa gluire. Il ex sera de mêrhe si on montté plus de vertu et plus d’honnêteté qu’on n’en attendait, par exemple, si on se montre modéré dans la bonne fortune, magnanime dans la mauvaise, meilleur et plus conciliant quand on est devenu plüs grand. De là ce mot d’Iphicrate : “D'où suis-je parti pour arriver si haut!» Celtii du vainqueur à Olympie : « Jadis j’avais sur mies épaules un lourd crochet ; » et celui de Simonide : « Fille, femme et sœur des rois!7* Puisque la louangé se fonde sur les actions, et que le propre du sage est d'agir d’après un dessein déterminé, il faut tâcher de montrer qu'il agit d’après un dessein, et il est utile qu'il paraisse l'avoir fait souvent. Aussi faut-il rapporter aux principes qui le dirigent même les accidents et les choses qui viennent de la fortune ; car si on cite un grand nombre d'exemples semblables, on croit y voir un signe de vertu, et une conduite arrêtée à l’avance. & IV. Différentes espèces de louanges. Nous appelons louange un discours destiné à faire ressortir la grandeur d’une vertu ; il faut donc démontrer que la conduite est conforme à la vertu qui l’inspire. Nous appelons éloge un discours ayant pour objet les actes d’un homme, dans lequel on peut s'appuyer sur les circonstances extérieures, comme sont la noblesse et l'éducation; car il est probable que l’homme ver

The text on this page is estimated to be only 32.43% accurate

84 PHTOPIKEH. ES $ 4 4 : ? # % 3 : rouwdrov elvœu” O0 xai éyawpudbouey npébavtas. Ta d’ Ecya, onpeia Thc Ébends ÉcTiv” érei ÉTauvoiuey &y xai un RETpayÔt, ei muotevouuev ele rouoürov. Mamapiopos dE xai eudauuoviauôs, abrois LEvV, Tara” toutouc dE, où tabtrd” æ}\ Gorep ñ EVda— HOVIG TV ApETnv, Kai Ô EVdRULOVLTLÔG TEPLÉYEL TaÜTæ. æ E’. Éyec de xorvoy eldoç 6 énauvos, xai ai auubovhai à yap 3 æ Lé 2, r€ Lé # æ # … ” ëy t@ ouuéouAetew Urébouo &v, Taûta uetarebévra th AéËer, 3 épypropua yiyveras. Énei oùv Eyouev à dei npœtrew, xai mrotôv tiva elvar, dei radta ds UnoBnxac }éyovtas, th AéËer meratiDévau nai otpépeuy* olov, Gte où dei péyæ ppovely Emi tois OX TÜYNV, da roiç À abrév. Oütu pv oùv Acybev, drobieny düvateu * Oi dE, Érauvov * mÉya ppovdv, où tois dLX TUyNv Ünaépyouotv, ah AG voiç O1 æœbrôv. (lote Étav énauvety BotAn, Gpa ti &v UnôGoto* uat Gray UnobéoBa, 8pa ti àv énaivécerxs. FI de Xébis étar ayrixempéyn Ë vdyxnç, Ctav to LE, xwXDov* Tô dE, po) x@Abov, uetateü. ZT’. Xpnotéov de nai toy abËntixy moÂoïg "olov, ei pôvos, , … # 2 2"? À 1 à , . £ ñ Tpütos, N [ET Oiyov, h xai 0 péliota TEnOinxEV* ETavTA Jap taûra xakd. Kai ra Ex Toy ypévuy xai Toy xatpov* Tadta dE napa 10 npooñxov. Kai ei noA dx T0 aUto xatwoBwxe* péya Jap, AA OUX GT0 TUyns, GAÂ& OÙ autoy av Ooëeus. Kai eitaæ) Xi

LIVRE I, CHAPITRE IX. 85 tneux a des parents vertueux, et que nous sommes tels que l'éducation nous a faits. C’est pourquoi nous louons ceux qui ont déjà fait leurs preuves. Les actes, en effet, sont le signe de la disposition intérieure, à tel point que nous louerions même celui qui n’a pas encore agi, si nous avions la confiance qu'il est disposé à le faire. Il n'y a aucune différence entre un discours destiné à célébrer la félicité, et un discours destiné à célébrer le bonheur d’un homme ; mais ces discours ne ressemblent pas à ceux dont nous venons de parler ; car, de même que le souverain bien contient la vertu, de même cette dernière espèce d’éloge renferme les deux autress. $ V. Rapports entre les deux genres, épidictique et délibératif. La louange et le discours délibératif ont un aspect commun. En effet, ce que vous donneriez comme précepte dans le genre délibératif, devient éloge par un changement de phrase. Ainsi donc, connaissant ce qu’il faut faire et les qualités qu’il faut posséder, nous devons, pour en faire un précepte moral, changer et tourner la phrase, par exemple de cette manière : Il ne faut pas s’énorgueillir des biens de la fortune, mais de ceux qui sont en nous. Ainsi construite, la phrase a la forme du précepte, Voici maintenant l'éloge : il s’'énorgueillissait, non des biens que donne la fortune, mais de ceux qui étaient en lui. Ainsi, voulezvous louer, voyez ce que vous conseilleriez ; voulez-vous conseiller, voyez ce que vous loueriez. La phrase sera nécessairemeut tout autre; elle était prohibitive, elle ne l’est plus, après le changement. $ VI. Le genre épidictique emploie tous les moyens d'amplification. Il faut employer aussi la plupart des moyens d'amplification ; par exemple : celui qu’on loue a-t-il agi seul ou le premier, ou avec un petit nombre ; a-t-il été l’auteur principal? Toutes ces circonstances rendent une action belle. Il faut encore faire ressortir les temps et les circonstances ; c’est-à-dire, celles qui font que notre attente a été surpassée. Ce n’est pas tout : a-t-il plusieurs fois réussi dans la même chose ? L'action alors paraît grande, et venir de Jui plutôt que de la fortune. Est-ce pour lui

The text on this page is estimated to be only 30.38% accurate

86 PHTOPIKH. mpatpÉROVTA nai TUGyTA ÊLX TOUTOY EMQNTEI Kai RATES KEUG OR" Lai els OV TPOTOY Eyxwuoy ÉROUÛN * ofoy, els Irrédoyoy > koi Apuédioy xai À puotoyetroveæ , T0 év yopà otabryau. Oprotwg dE xai éri toy évayriov. K&y pu xa0” avtoy ebnopñs, pos &).haus avtirapabahhey * Gr ep Icorpérns énqlet, dix Tv GuvOELXY ToÙ dirodoyeiv. Aeë dE npûç évocéous auyapivew adEntixoy yap xal xaov, et onoudximy (Pertiuv. ITénrer d° ebAdyus ñ aüEnais ets toÙs ÉTraivous" Év UrEpoyà ydo Éotiy* hd” drEpoYN, Tv xaGY. Ad ay pun mp0 tobs EvOcÉOUS, ah ÀQ Rp06 TOUS Sous JE rapaBéleuw, éreirep ñ Unepoyn donei prvveuv aperiv. Duc de rév xouwGy eidüy Gnae Toig ÀAdyoIs, n HEV abENOLG ÉTITNOELOTETN rois émideuxtixois * Ta yap Rpdb es Ouoivyeuuévas AauÉdyouo * bote Aoumov, méyebos nepibeivar nai xéAÂoc" tœ dE rapadetypata, tois auu6oudeutixois" x yap Tv Npo/eyoyotwy té péAAovtæ aTauavtEuouEvor, xplvopey * ta d’ évuuiuata, tols Oixavixois* aitiay yap xai andeË y ualiota DÉVETAL TO VEYOUOS , QLX rô doués. Éx révwy pêv obu oi Érauvor xai oi déyor Aéyovreu dxEd0v Ravtes, ka rpôc noix dE (PAËrOyTES éTaivelÿ xai déyerv, xai EX TVOY TA ÉVXOUX YÉYVETAL KO TA OVELUN, TAÜT .ÉOTE”* ÉXOUÉVOY Y&p TOUTWV, TA ÉVAYTIX TOUTOLG payEpÉ* 9 ap Ÿ670$ EL TOY ÉVAYTIWY EOTIY. KE®DAAAION Tr. A’, Ilepi dé tiç xatnyoplag nai anokoylas, Ex Tôcwy nai :

LIVRE I, CHAPITRE IX. 87 qu'ont été trouvées pt établies les distinctions qui sont à la fois un encouragement et un honmeur ? A-t-il le premier obteau un éloge public comme Hippolochys*, ou une statue sur l'agora, comme Harmodius et Aristogiton 1°? On procédera d'une mapière semblable pour les contraires. Si celui que vous louez ne vous fournit pas par lui-même une matière abondante, comparez-le à d'autres, comme le faisait Isocrate, à cause de son expérience dans l'éloquence judiciaire '4. Il faut le comparer à des personnages illustres, car l'amplification est facile et belle, si vous prouvez que celui que vous louez l'emporte sur les hommes célèbres. C'est avec raison que l'amplification se place dans les éloges, puisque sa matière est la supériorité, et que la supériorité est au nombre des choses belles. C'est pourquoi si vous ne pouvez le comparer aux hommes illustres, il faut au moins le comparer aux autres, parce que la supériorité paraît une preuve de vertu. En un mot, en considérant les genres dans lesquels se classent les discours, l'amplification convient surtout à ceux du genre épidictique, qui prennent pour sujet les gctions qu'on ne conteste pas, de sorte qu'il ne reste qu'à les agrandir et à les orner. Les exemples conviennent surtont à ceux du genre délibératif, car c'est par l'examen des choses passées que nous devinons et que nous décidons celles qui sont à venir. Les enthymèmes conviennent à ceux du genre judiciaire, parce que le passé surtout, à cause de son obscurité, est susceptible d'être mis en cause ef démontré. Nous avons fait congaître la matière de presque tous les discours consacrés à la louange et au blâme, les choses que doivent envisager ceux qui louentet qui blâment, et les sources des éloges et des invectives. Cela connu, les éléments du blâme sont clairs et faciles ; on les trouve dans les contraires, CHAPITRE X. De l'accusation et de la défense ; quelles sont les propositions relatives au genre judiciaire. $ I. Définition de l'injustice. Nous avons à dire maintenant quel est le nombre et la qualité

The text on this page is estimated to be only 32.00% accurate

88 PETOPIKH. rroiwy rouioÜe dei tou auÂÂoyiauols , Éxéuevoy &v en Xéyeuv. Aeï 0h Aabeiy tpia® Ev pLEv, Tivwv, xai récuwv Évexa dixoüar" evrepoy dE, nüs avroi diaxeluevor* toétov E, toÙg Toious xœi Tag Épovtas. Aropiodpuevor oùv to Gdineiv, Léyuuev En. Éotu dh ro aduxeiv, TO Plante Exévra, mapa tôv vépor. Nôuos d° éativ, 6 puëy, doc" 6 dE, noue, Aéyo dE, Edio pev, xa0" ôv JEypauuévoy roltevovtai* xotvoy dE, Êcx &ypapa Tapt Raoiv Guo)oyetolar doxei. Éxévrec dé mooow, Sax eidôres, xai un évayrabépevor Oca pèv oùy Éxévrec, où Ravra rooæpobmevot" Êgo dE rpoæoopevor, eld0tes éravta" oÙdeis yap à Tpoapeitar, ayvoet, Av à de npoapobvre Pldnretv, xai païa nouiv rapa TOY vÉpOY, xaxix ÉGTI KA AXPAGIA" ÉXY Yp TIVES ÉXWOL LoYOnpiav, n pay, Nn TAElOUG, TEpL Toro 0 ox Ünpot tuyyaévouaiv Gvteç, xai &duwol sic" olov, à pév ave)s0epos, nepi pñuata® Ô dE dxéaotos, TEpi Täç ToÙ awuaros H0ovds" © dE LaaxoG, Tepi T& pabupa* 0 dE duos, mepi toÙs xivdbvouc* vos yap auyxuwdbvetoytas éyaataluTrävouor, dia to péboy * à dE puÂé— tuuoc, da ripiv * 0 0" GEVDUUOS, Où Gpyhv * 6 GE puhdvexog, dit vÉenv * 0 dE mixpos, a tiuwpiav * 6 d" äppuv, Did T0 aratä= dû nepi ro dxaoy nat Sdixov * à d' évaisyuvros, À dÀrywpixv OdEnc. Opotwc ÔE nat toy GAÂWY ÉxaOTOS, TEpi ÉRAOTOY TOV Üroxemuévwv. ÀX& mepi pEv toUtuv, Olov, té HV, Ëx Toy TEpi TA à pete Elpnpévey * Ta dE, Ex Tv Tepi TA Taéôn PnOnonuévov. B. Aouxov d eineiy, tivoç Évexa, ai Tu Éxovtes &dixoÙce, A Ü - 0 7 ,» / , , , xai tivas. [odroy mé où Dsluecx, tivwy opeyouevor, xac

LIVRE I, CHAPITRE X. 89 des propositions dont se forment les syllogismes qui ont pour objet l'accusation et la défense. Il faut pour cela considérer trois choses : premièrement, quels sont les motifs qui portent à l’injustice et combien il y en a ; secondement, quelles sont les dispositions de ceux qui commettent l'injustice ; troisièmement, quels sont ceux qui la souffrent, et quel est leur état. Nous traiterons ces questions successivement, quand nous aurons défini ce que c'est que d’être injuste. Être injuste, c’est causer volontairement un dommage, contrairement à la loi. Or, la loi est particulière ou commune. J’appelle particulière la loi écrite qui régit les différents états, et commune la loi non écrite qui semble reconnue par tous Îles hommes. On agit volontairement, quand on connaît ce qu'on fait, et qu'on n’y est pas forcé. Ce qu'on fait volontairement, on ne le fait pas toujours avec intention ; mais ce qu’on fait avec intention, on le connaît toujours, car personne n'ignore ce qu'il fait avec intention. Les motifs qui nous portent à nuire et à faire le mal contrairement à la loi, sont la méchanceté et l’incontinence. En effet, si un homme a un eu plusieurs vices, c’est précisément en ce qui le rend vicieux qu'il se montre injuste. Ainsi, l’avare est injuste pour l'argent, l’intempérant pour les plaisirs du corps, l’efféminé pour la mollesse, le lâche pour le péril, car la frayeur lui fait abandonner ses compagnons au milieu du danger ; l’ambitieux à cause des honneurs, l’irrascible à cause de la colère, celui qui aime à vaincre à cause de la victoire, le rancuneux à cause de la vengeance, l’insensé à cause de l'ignorance du juste et de son injuste, l'impudent à cause de son mépris de l’estime publique. Il en est de même des autres relativement au vice qui les domine. L’évidence de cette observation ressort en partie de ce que nous avons dit sur les vertus, et en partie de ce que nous dirons sur les passions. 8 II. Motifs qui portent les hommes à l'injustice. Il nous reste à dire, à cause de quoi, dans quelles dispositions, etenvers qui on est injuste. Exposons d’abord les choses que recherchent ou qu'évitent ceux qui entreprennent d’être in

The text on this page is estimated to be only 32.32% accurate

00 PATOPIKH. noix pelyovtes, Éyxeipoëuev dâxeiv. Añlov yäp, &c e@ pv xæmyopobvTt, Réca nai TOÏx TOUT ÜTapyet t& avridire, GLENTÉOY, GV ÉDLÉMEVO TAVTES, TOUS RAnoioy adxobor- to d" anohoyouuéyg, toi xai méga tour oÙy Unépyes. Ilavres dù apérrouor névra, T4 pv, où À avrobe, t@ dE, & abtobs. Tüv uv chv un À abroùs, t& pèv, dux tÜyny npérrouar ta dé, &E dvéyxns. Tôv d éE dvæyarc, ta pv, Pia ra dE, quo. (orte rdyra Üaa un QU aUTCUS RPATTOUOL, TA HEV, T0 TÜYnc' T& CE, puae: ta À, fix. Oca dé d abrobç, nai Du abtoi airipr, té paëv à Edoc ta de, à dpeËiv" xai ta pv, dæ Royioruenv ôpcËr rè de À dAéyiotor. Fort de % pv Boudnats perd Aéyou ôpeËrc dyaboÿ* oùdeis yap PobAerar, a h à T àv oinben elvor œyabiy &oyor À OpébEts 0py} xaL éTsfupia. Qote TAVTa ôca mpdtroUau, Éudyan npartEu À aitins ENT, OL TUYNV, Jia Biav, du quauw, d& Bloc, dix loyuauov, di Bupoy, à ex Gvpuiay. I". To dE rpoodtauperodar na flixias, h ébeuc, n SIN tra ta rpartôueya, repiepyov. Ei ap cu6ËËnueE Toig véots 0pylAotg clou, ñ émbuunrixoï, où dix Tüv vedtpra Tpdtrougt Ta ToLaÜTz, alla d ôpynv nai Enbupiav. QUO dix nhobtoy xai meviav" alla ouubé6nus, rois uev névnor, dut env Évdeiav, émibupeiv Xpnpérwv* rois dE mhoucioug, dut Tv ébouolay, érOupety tv ph dvayxaioy kdoväv: AX& mpatouar sai obrou, où did rA0= TOY #at Tépiav, G\& due ny énuPuiay. Qpoipg D xœi oi dxou0s xai pi Œinor, gari où d))qu où ÀFyOHEYOL KaTA TA ÉbEL Fpartuv, dia tadta ravra medbouciw h yap da hoyiopuoy, à

 justes. Car il est évident que l’accusateur doit examiner attentivement parmi les choses dont le désir porte l'homme à être injuste envers autrui, quelles sont celles qui se trouvent dans l'adversaire, et combien il yen a; et que de son côté le défenseur doit examiner quelles spnt celles qui ne s’y trouvent pas. Dans l’ensemble des actions hnæ@aines, il en est que l’homme ne fait pas de lui-même, et d’autres qu'il fait de lui-même, Celles qu'il ne fait pas de lui-même ont poyr cause, les unes le hasard, les autres la nécessité ; et parmi celles qui viennent de Ja nécessité, les unes doivent être imputées à la violence, les autres à la nature ; de sorte que les choses que l’homme ne fait pas de luimême viennent toutes ou du hasard, ou de Ja nature, ou deja violence. Quant à celles qu'il fait de lui-même, et dont il est responsable, les unes viennent de l'habitude, les autres de l'appétit; et parmi ces dernières, les unes viennent d’un appétit réglé par la raison, les autres d'un appétit déraisonnable. La volonté est un appétit du bien réglé par la raison; car personne ne veut une chose, à moins qu’on ne la juge bonne. Les appétits déraisonnables sont la colère et la convoitise. Ainsi tontes les actions des hommes se rapporient nécessairement À sept causes qui sont : le basard, la nature, la violence, l'habitude, la raison, la colère et la conyoitise. $ II. Inutilité d’une autre division. Il est inutile d'établir une seconde division des motifs de nos actions, fondée sur l’âge, sur les habitudes, ou sur toute autre chose; car s’il arrive que les jeunes gens soient irascibles ou pagsionnés, ce n’est pas à cause de la jeunesse qu'ils sont ainsi disposés, mais à cause de la colère et de la convoitise. On ne doit pas s’en prendre non plus à la richesse ou à la pauvreté ; car les pauvres conxoitent les richesses à cause du besoin qu’ils en ont, et les riches les plaisirs inutiles, parce qu’ils. peuyent se les procurer. Ce ne sera donc pas la richesse on Ja pauvreté qui les fera agir, mais bien leur propre convoitise. Nous en dirons autant des motifs qui feront agir les hommes justes ou injustes, et les autres qu'on dit agirselon leurs habitudes. Ces motifs sont la raison ou

The text on this page is estimated to be only 29.76% accurate

92 PHTOPIKH, da réboc’ XX où pv, dÙ HOn rai raôn xonata où dE, dix ta vaytia. Zupéaiver pévror, tais y tosxbtaus Ébeat T& TouaÜta œaodoubeiy* taig dE touaiode, ta roudde” ebOU: ap iouç, T® pEv apport , dia To adippou, dE te ai Emibupiar ypnotai éraxo)ouBouot nepi Tv hfovüy" to d' axoÂdotw, ai évavtia TEot TOY adtwv toUtwv. A0 Ta pëv tTosaÜtas OLæipÉGELS ÉaTÉOV" dxentéoy OE, noix Toious elwbev Éreodœr" el pév yac leuxos n péhas, ñ péyas h puxpos, oUdEy TÉtaxTaL TOY ToLoUTOY æxo}oUBeiv. Et d6 véos n npeoGume, n dixaios n &dimoc, HOn duapépes. Kat Gus Goa Tv ouuôavéyruy roue dtapépery Ta AÜn TUV avOpénwv * oinv, nhouteiv doxy éauré n névecbar, Oioicer tu xai dtuyeiv à ebtvyeiv. Taëta pèv oùv Dotepoy époÿpuev” vÜy dE repi Toy AonGy Elrupev rp@toy. A. Écre d” amd tÜynç pèv ta toraÿtæ YuyvÉpEVX , Écwy À TE æitiæ GOpLOTOG , AG UN ÉVEXÉ TOU YÜ/VETAL* KL JUTE QEL , [TE &s énitonoV, puite tetayuévms. Añlov d’ £x toù ôpiouoÿ tThç TÜyns epc toutuv. DÜoes dE, domv te airiæ év autois, xai TETAYLÉVN® N AD ae, N Wç ÊTRE TO RoÂU WIaUtus ATobavEL” Tè yap Tapa pÜoty, OÙdEv dE axpibohoyeicbou , TôtEpa nat pÜaiv ti, ÆAnv aitiav yéuetar. AdËers À av xai % TÜyn aitia clvar tüy toubtuv. Bix dE, dca rap’ émibupuiay ñn tobs Aoyiopods péyvetau OÙ avTOy TV TPATTÉVTUV. Éer dE, éaa duà To modAug Tenomxévar moroûos. Aux Royouov dE, t& doxodvræ cuppépeuw. êx Tôv etonuévuv œyabüiv, ñn ex télos , n de TLÔS TO télos , étay da TO ouppépoy Tpatintai * Évia Yap Kai oi axOAaoto: auupépovta npdtrouciv, &AN où dix to auupépoy, al\d

LIVRE I, CHAPITRE X. 93 Ja passion ; mais chez les uns, les mœurs et les passions sont honnêtes ; chez les autres, tout le contraire. Il arrive cependant que telle ou telle habitude est suivie de telle ou telle conséquence. Ea effet, il peut se faire que la tempérance, dans celui qui en est doué, produise immédiatement des sentiments et des désirs honnêtes, relativement aux plaisirs, tandis que l'intempérant aura sur le même sujet des sentiments et des désirs contraires. Il faut donc laisser de côté de pareilles divisions; maisil faut examiner quelles sont les conséquences ordinaires de certaines choses. Qu'un homme soit blanc ou noir, grand ou petit, vous ne tirerez aucune conséquence de ces qualités. Mais est-il jeune ou vieux, juste ou injuste; voilà ce qui importe. En un mot, il y aura un certain intérêt à examiner toutes les circonstances qui peuvent produire des changements dans les mœurs comme, par exemple, si un homme se croit riche ou pauvre, heureux ou malheureux. Nous parlerons de cela plus tard; occupons-nous d'abord des causes de nos actions. $ IV. Causes des actions humaines. Les choses qui viennent du hasard sont celles qui n'ont pas de cause déterminée, qui ne se font pas pour un but, et qui n'arrivent ni toujours, ni le plus souvent, ni dans un ordre réglé; c'est ce que rend évident la définition même du hasard. Celles qui viennent de Ja nature ont leur cause en elles-mêmes et sont soumises à une loi; elles arrivent de la même manière, ou toujours, ou le plus souvent. Quant à celles qui arrivent contrairement à la nature, il ne faut pas rechercher si elles arrivent suivant une certaine force de la nature, ou par une autre cause ; il semblerait d'ailleurs qu'on doit les attribuer au hasard. Les actions ont pour cause la violence, quand elles arrivent contre le désir ou les desseins de ceux qui les font. On agit par habitude, quand on fait une chose pour l'avoir faite plusieurs fois. On fait par raison les choses qui paraissent utiles, comme fin ou comme moyen, et que nous avons classées parmi les biens, pourvu qu'on les fasse à cause de leur utilité; car les

The text on this page is estimated to be only 29.73% accurate

94 | PHTOPIKEH. dÙ ndoviv. Art Supèy dE ral épyñy r& tupispnrné. Atapépet dè Tutwpla rai xÉÂaoiG* % MEY Jap xÂaGts, TOÙ Taédyoytos ÉvEnG EoTw * n dE Tiuwpia , toÙ nosoûvros, va amorAnpobÿ. Hp pév où tiva éctiv ñ épyh, dov Éatau Ev toi mepi raÿüy. A érifvuéay de nporrerar, êva paiyerar Ka: Éore de xxi td oÜvnôes, kai to ébiorov, év trois H%a1° rod ydp ka Tv pÜoer jun Mdéwv, Gray eduslouw, Mdéws Trouwiouw. otre auAdaËéyrs eineiv, êca æbrodc TPATTOUOLW, GTavTA ÉGTIV M ayala % paivipeva &yaba , ñ ndéa h paivéuevx Hdéx. Érei 6° Gca @ avrous; ÉxdvTes rpartouai* oùy Endutec OE do un À aUrous * nat äv ein, Ga Éxdvres npaérrovow, à àyd0a À pawsueva œyaba, ñ ndéx À pavdueva Hdéx. Tin yap xœi TV TOY XAXOY N PLVOLÉYOY xaxwy ATaN}ayNv , N AYTL [EG OVOS , éhaërtovoc perénbuw, év trois dyæboïs" aipeta ydo nwgéoTt* xœi TV TOY AvTmpÜY h pauvouévov, h ana) haynv, n petéAnbrv ayti Leb6vuy ÉAatTtévuy, Hoaxutws y Toës Rdéduw. Anrtéoy äpæ té duupécovta nai ta MJéx, mésa at noix. [lepi pév oÙv rod uupépovtog » Ev toù ouuéouheuruxoig elontar TpÔTEpoy * Tepi dE roù nO6os , einwary vÜv. Aei dé vouibeuv ixavous elvau tobg épous , ÉdY DS: Tept ExdotoU puite AOapEU, TE dxpieïs. KEDAAAION IA’. + 4 A’. Troxeioüw d fiv elvar thv JovNy xNO tv Tia Tic Yu APS, Kai xatdorTaow abpéay xai aloëntrv els iv UTécyouaay Üow* Aürny dE, tobvartiov. Et di éctu ñ ndbyn to touobtov,

LIVRE I, CHAPITRE X. 95 hommes intemrérants font certaines choses ttiles, mais ils les font à cause du plaisir et non de l'utilité. On fait par ressentiment et par colère ce qui tient à la vengeance. Il y a une différence entre la vengeance et le ctiâtiment : le châtiment s'exerce dans l'intérèt de celüi qui le souffre, et là vengeaïñce dans l'intérêt de celui qui $e venge, et qui a pour but de se satisfaire, Nous dé: finirons la colère quand nous parlerons des passions. On fait par convoitise tout ce qui paraît agréable. Les choses qui nous sont familières et auxquelles nous sommes accotutüumés, sont au nombre des choses agréables ; car oh fait avec plaisir, quand on y est accoutumié, beaucoup de choses qui ne soft pas naturellement agréables. Pour nous résumer, tout ce qu'on fait de soi-même est ou semble bon, est ou seniblé agréable. Mhis puisqu'on fait volontairement tout ce qu'on fait de soi-même, et involontairement tout ce qu'on he fait pas de soi-même, il suit que tout ce qu'où fait volontairement est ou semble boh, est ou semble agréable. Jé place at nombte des choses bonnes l'éloignement de ce qui est ou semble mauvais, et le changement d'un mal plus grand en un moindre, parce que ces deux choses sont en quelques sorte désirables ; et je mets également au nombre des choses agréables l'éloignemetit de ce qui est vu semble pénible, ou le changement de ce qui l'est plus en ce qui l'est moins. 11 faut donc connaître le nombre et la qualité des choses utiles et des choses agréables. Nous avons déjà parlé de l'utile à propos du genre délibératif ; parlons maintenant de l'agréable !. On doit regarder nos définitions comme suffisantes, qüoiqu'elles ne soient pas rigoureuses, pourvu qu'elles ne soieñt pas obscures: CHAPITRE XI. De lagréable. £ I. Quelles sont les choses agréables. Supposons que le plaisir est un mouvement, un retour soudain et sensible de l'âme à son état naturel, et que la douleur

The text on this page is estimated to be only 33.54% accurate

96 PHTOPIKEH. Hihov Gre xœi HOU Éare To romTixôv Thç elpnmévns CraDécewz® To dE pÜaprixov, ñ Tic Évavtias naTATTÉTENS TOwTIXOV, Avrmpüy. Avæyyn oÙUv OÙ elyau TO TE els TO xatæ pÜaiy LÉvæt @s ET TO mo}V* rai Lélota Êtay arEnpéTE n MY ÉAUTOY pÜa TE xaT" abtiy yiyvépeEva* xai ta En nai yap T0 elbiouévov, GorEp TEpuxÔ ŸOn yiyvetar* Époroy yop ru To dos Tÿ pÜoEL* ÉyyÙs yap xai ro mod ldxig t@ aist. Éor dE , ñ pèy qÜatc , toù aiei * to À ëdoç, toù noAaxs. Kai to un Biaov dE napa qüoiy yap à ia. Aio to ayæynatoy Aummpoy, nai dpOs eiontes, lv yäp dvayxaiov rp&yu" dviapèv Épu. Ta; d ermideias, nat tas amoudas, xal Tas ouvrovixe, Aurnpds' dvaynala yap wat (la tadta , éty un édobüov oÙro Où ro éos noue %00. Ta à éxavtix, fdéx" d10 ai e ' A CE) ? ._ e > , € \] palupiu, nai ai æmoviou, nat ai œuéheæ, xat ai mæidtai, ai ai avaraugeux, xai 6 Dnvoc, Tüv XOémv * OUOEV /&p TD0c > y , Ut TT 4 € F. 3: o e L'o ! 4 avayanv toûrwv. Kai où &v ñ éribuuia évn , äray OU f 7ap éntfvpia voù dés éotiv Gpebis. Tov d' émibupuév, ai pèv, Œhoyoi eisiv° ai dE, peræ Àdyou. Aëyw dE, &\dyous év, Gaas un ëx toÿ Unolau6dæyeuw tu émiBupoüauv Eloi de tosaUtar, Goæt Aéyovtou elyar qÜoer , bonep ai Ga ToÙ cwuato; Undoyoucau * + e - N/ , = ee ? v. u = oloy, ñn tpopñc, Ca x nelva, xat 44° Éxaotov eldos tpogñc mpix" Ha ai REpi TA YEUOTA , Ka TEpi TE AppOÎTIX , Kai D À Û (s Ü t 4 Ê 9 dt " A Y GAWG TA ANTE , NA MEPL OOUNV EUWOLAG , KA AXONV , KA Ouv. Meta)dyou À, ox Ex voù neiodñva émBupoÿot* not yæp ai Jedoacba nai xrioacÜas ériBupoüoiy axoUTavte at rer obévres. Ene: d' éoti 10 Hdeolar êv to aœisbayeobai tiwvos rabous, ñ dE pavtaaix éctiv aïabnals tis dobernc, x&y Tù piuvnuévo xai t@ éAnlbovte éxoloubot y qavtasia ts où

 est le contraire. Si le plaisir est tel que nous le définissons, il est évident que ce qui produit cette disposition dont nous venons de parler est une chose agréable, et que ce qui la détruit ou produit l'état contraire est une chose pénible. 11 suit de là qu'il est ordinairement agréable de tendre vers ce qui est selon la nature, et surtout lorsque les choses qui se font par elle sont elles-mêmes dans leur état naturel. Les habitudes sont aussi une chose agréable; ce à quoi nous sommes habitués devient comme naturel En effet, l'habitude ressemble en quelque sorte à la nature ; car il n'y a pas loin de souvent à toujours; et si la nature dit toujours, l'habitude dit souvent. Ce qui n'est pas forcé est agréable; car la violence est opposée à la nature. C'est pourquoi ce qui est nécessaire est affligeant, et c'est avec raison que l'on a dit : «Tout ce qu'on fait par nécessité est affligeant !. » Les soucis, l'application, les efforts sont pénibles; car tout cela est nécessaire et forcé, quand on n'y est pas habitué ; mais l'habitude le rend agréable. Les choses contraires à celles-là sont agréables. C'est pourquoi l'indolence, l'oisiveté, l'insouciance, le jeu, le repos, le sommeil, sont au nombre des choses agréables, parce qu'il n'y a en elles rien de forcé. Ce que nous désirons est agréable, car le désir est l'appétit de l'agréable. Nos désirs sont ou irraisonnables, ou conformes à la raison. J'appelle irraisonnables tous ceux qui viennent sans le concours de la réflexion. Dans ce nombre sont ceux qu'on appelle naturels, par exemple, ceux qui partent du corps : tels sont l'appétit, la soif, la faim, le désir de tel ou tel aliment en particulier ; ceux qui naïssent du goût, des plaisirs de l'amour ; en un mot, le tact, les plaisirs de l'odorat, l'ouïe, la vue. J'appelle conformes à la raison ceux qui nous viennent quand nous sommes persuadés par la réflexion. En effet, il y a un grand nombre de choses que nous désirons voir et acquérir, quand nous en avons entendu parler, et que nous les jugeons agréables. Mais puisque le plaisir consiste à éprouver une certaine sensation, et que l'imagination est une sensation affaiblie, on peut dire que l'homme qui se souvient et celui qui espère conservent dans 7

The text on this page is estimated to be only 30.86% accurate

98 PHTOPIKH. mépynrai h éhnibei ei de toûro, flou dre xai nOovai Gua dEpvnpévois xai éArlgouoiv, éneimep 2ai aïcônots. (or dvcyan Toivra ta Kdéx h év TS aisBdreoBau Elvai rapéyra, ñ év t& meuvhoda yeyevnuéva , h ëv tù Édniberv LéAlovta* aiobcVOYTAL LLEV Yp TA TApÔVTA , MÉUYNVTE O Ta yeyEvnpEve , ÉXTibouar dE ta uéAkovta. Ta pév où uynuoveuta , KdËa éativ , cb uôvoy 8oa éy T@ napôut, Ôte napñv, AJÉa Av, GÂÂ Évix nai oÙx dé, à&y n Üatepoy xa)oy xai dyalov To peræ Tuto. Oley xat roÿto Elontæt , "AR AG Tor, cwbévra meuvñalar révuv. Kai, | — Mer yap ve xal year tépretar dvhp Myiuevos, atis noXÀà ram, xat moXÀù édpyn. Toutou d’ atriov, &te OÙ «xl ro pn Éyeiv xaxdv. Ta dev ÉriQ , ca naoévra h euppalvew, h Wpehely paiveta peyaa, ñn dveu ÀUTns wpeAetv. Üdwc 0dë > ÊGa Tapôvra EUppaiver xai EATILOVTAG KA MEUVNUÉVOUS ; WG Eri T0 OA. À10 xaœi TO 6pyt= Geabau, n0v, Gonep xai Üpnoos éTroinoe ep ToÙ Oupoÿ , Os re zoXd Vluxluv pékurog xxruer Goprévoo * oUdELS Yap dpyisetar 1 AdUVÉTO paVOUÉVE TIMWPIAG TUXELV. OÙE rot roAv Unéo abtobc fi Ouvduer, h oÙx Gpyiovrar, h Frrov. Kaï éy rats mhstotaus émiBuulous axolouBet vis doux: ap pepvnuévor Gs Étuyov, h ÉÂmigovtes Ge Teuéovras, xaivouoi tivæ Moov" clov ol ” év tois mupetoig EXÔUEVOL Tals Oifous, Kai peuvnmévor @s ÉTuov, xai éimitovres nusiaOee, Xaipouar. Kat oi épüvtes rai dixheyéuevor, Kai ypadpovtes, xœi HOLOÜVTES ŒiEl TL TEL TOÙ ÉPHÉVOU, YAPOUGUY ? éy &raat ap Toës touUtois ueuvnuévor, oloy aicQciyeoôau oiovrau toù pee pévou. Kai apyn dE toù Épuros yiyvetau abrn néouwv, dtav un

 l'imagination l'objet de leur souvenir ou de leur espérance. S'il en est ainsi, il est évident qu'il y a du plaisir à se souvenir et à espérer, puisqu'on éprouve une sensation. Il faut donc que toutes les choses agréables soient, ou présentes dans la sensation, ou passées dans le souvenir, ou futures dans l'espérance. En effet, on seat les choses présentes, on se souvient de celles qui sont passées, on espère celles qui sont à venir. Nos souvenirs sont agréables, non-seulement quand ïls nous rappellent des choses qui, présentes, étaient agréables, mais aussi quelquefois des choses désagréables, dont la suite a été plus tard belle et bonne. C'est pourquoi on a dit : «31 est doux de se souvenir des dangers auxquels on a échappé 2. » Et aussi : « Il se complait dans ke souvenir de ses douleurs l'homme qui a supporté beaucoup de fctigues et de travaux 5. » La cause en est qu'il y a du plaisir, même à se trouver à l'abri du mal. Les choses que nous espérons sont agréables, lorsque leur présence semble devoir nous apporter du plaisir, eu un avantage considérable, ou un biea exempt de tristesse. En un mot, ce qui nous réjouit par sa présence, nous réjouit aussi presque toujours par l'espérance ou par le souvenir. C’est pour cela qu’il est agréable de nourrir son ressentiment, et c’est ce qui a fait dire à Homère que la colère «est beaucoup plus douce que des gouttes de miel 4. » On ne s’emporte ni contre celui que la veangeance ne saurait atteindre, ni contre ceux qui sont beaucoup plus puissants ; contre ces personnes, il n’y a pas de colère, ou il y en a moins. La plupart de nos désirs sont accompagnés d’un sentiment agréable. Le souvenir d’un plaisir passé, l'espérance d'un plaisir futur, font naître la joie dans notre âme. Ainsi, dans la fèvre, le malade, tourmenté par la soif, aime à se souvenir qu'il a bu et à espérer qu’il boira encore. Les amoureux aiment à s’en‘ tretenir de leur amour, à écrire, à s'occuper sans cesse de la personne qu'ils aiment. Il leur semble dans tout cela que le souvenir rend sensible et présent l’objet de leur affection. L'amour commence toujours ainsi : non-seulement on est heureux de la présence de l'objet aimé; mais en son absence, l'amour se nourrit

The text on this page is estimated to be only 32.74% accurate

100 PHTOPIKH. pLôvoy Tapéyros Yaipouciv, &AÀG Kat ETOVTOS MELVNPLÉVOL EPGIGL. A10 xai étay Àurnpos yévntar T@ ph mapelvar, nat EV Toïs révÜeor xai Dphvols EyyÉyvEtai Ti doi. H pEv yap ÀdmM, Ent TO un Unapyeuv * Kdovn dE, év T@ pEeuvñobær xai OpAv Tu EKEVOV, Kai & ÉMPATTE, Xat oùog nv. Auo xœi tot' elonteu , "Os péro* roïor SÀ mäotv bp' Üuepov Wpae yéoro. Kai ro rimmpeïobar, ndb° où yap to ur Tuyydvew Aurnpoy , vo ? € L e Ù » En , AN p tuyxavey HU où À .épyibépevor Aumobvrai dvunepÉdtes, un timmpobpevor éAnigovtes dE, aipouar. Kai To vixdv, e NN , a ' 3 \ " ' Ü #0b, où pévoy trois puovixow, aÂk& néci* pavtagia yap drepoyñs yéyvetau, où navtes Éyouoiv émifuuiay , ñ npéua, n pahroy. Ernei dé To vixdy K00, avayan xai tas Taudi Hdeias elvar, Tdc payntinas at Tds aUANTIXGS Ka ÉpuaTixdis" Tous Yang Ev aUtais yiyveta to vixdv. Kat œotpa/ \ #? 1 ? { U ! yahioex, Kai apapiceis, nai xubelac, nai merteëxs. Ka mepi tés ÉonoUOuTpévas dE naidiès Opoliws ai EV yap %deiou yiyvovrau, dv tis À auviôns ai d evbu; Dei, otoy xuvnyia, xai nâca Énpeutixi" énou yap &puhæ, évraïôa ' , , , , 1 e a A t € Û e = nat vin êoté Ad xai n dixavuen, Kai M Épiotixn, HOëta rois eldiopévots xai Quvauévois. Kai run nai eudoËix, Tv fdioruv, dt To ylyveo0a oavtaciay EmdTW , ÔTL TOLOUTOS + ° À , . e = A y « , olog 6 anovOæios" xai u&l)ov Étay péouw, oÙs olstar a AnDevery. Touotor dE où éyyos uélloy tüv néppo" xai où cuvhbets, xal OÙ yvwpuot, xai où nolita, TV ATwWbEV" ai 0 ÔVTES, tv pelévrov" xai oi œpévimot, dppévey" mal modoi, 3" / e t s , , A » ? La Atywv* päélloy yap exo andevey Tobs ElLnÉvOUS, Tüv ÉVAyTIV" ÊTRE, OV TG TOÂD XATAPPOVEL, DOTEP TOI 7 Snpluv, CUdEy péhe Tic ToUtuy Tuñs N Dis OOÈNS) AÛTRS JE

 de souvenirs ; et c’est pour cela qu’on trouve du plaisir à s’attrister de l’absence de ce qu'on aime; il y a même du plaisir dans le deuil et dans les lamentations. On s’afilige parce qu’une personne n’est plus, mais on trouve du charme à se souvenir d'elle, à la voir, pour ainsi dire, à se rappeler ses actions et toute sa personne. Aussi le poëte a-t-il dit avec raison : « Il parla ainsi, et dans « tous il excita le désir des larmes, » 11 est doux de se venger ; car s’il est pénible de ne pas réussir dans une entreprise, il est agréable d’y réussir ; or, l'homme irrité ressent une douleur insurmontable quand il ne se venge pas, tandis que l'espoir de la vengeance le réjouit. Remporter la victoire est encore une chose agréable, non-seulement à ceux qui aiment à vaincre, mais encore à tous les hommes, parce que l'imagination s’attribue alors une supériorité que nous désirons tous avec plus ou moins d’ardeur. Mais s’il y a du plaisir à vaincre, il y en a nécessairement dass les jeux, dans les combats du gymnase, dans les concours de musique, dans les disputes, car on y remporte souvent la victoire ; ajoutons-y les osselets, la paume, les dés, les échecs. Ilen est de même des jeux sérieux ; les uns deviennent agréables par l'habitude, les autres le sont aussitôt, comme la chasse et tous les moyens qu’on emploie pour prendre les bêtes féruces, car la victoire suppose le combat. Il suit de Jà qu'il est doux de plaider, et de soutenir une dispute quand on y; est accoutumé, et qu’on le fait d’une manière habile. L’honneur et la bonne renommée sont au nombre des choses les plus agréables. En effet, nous nous imaginous tous avoir les qualités qui en rendent dignes, et encore plus lorsque l'éloge vient de ceux dont l'opinion nous semble fondée. Tels sont les voisins plutôt que ceux qui habitent loin de nous ; nos amis, nos connaissances, nos concitoyens, plutôt que les étrangers ; nos contemporains plutôt que la postérité ; les sages plutôt que les insensés ; le grand nombre plutôt que le petit. Il est probable que ces personnes sont dans le vrai plutôt que les autres. Quant aux êtres pour l'opinion desquels on n’a que du mépris, comme sont les enfants et les animaux, on ne tient nullement à leur considération ou à leur estime, et si

The text on this page is estimated to be only 34.50% accurate

102 PHTOPIKH. The Joëns xépuw &Â einep, d' &)o tn. Kai 6 oidec, rw ndémve Tô te yap queiy, OU oùdeis yap pélowos, un xaipoy oivw" at to pusioleu, 00. Pavraoix yäp xai Eve tadla toù Urdpyeu auto to æyabov elvau, où navres énubvmoüatv oi aisbavéuevor. To dE quicicôai, œyandobai ectiy adrov dv abtéy. Kai 10 SauuabeaBou, ndd, 07 abro to tiu&oOar. Kai ro xohaxeveodat, rai d nOÂGË, HOU paivduevos yap av pastis, xai privéuevos pÜoc, 0 x6AaË éotiv. Kai to tadra rporrew mods, M0 T6 yap cûvndes, HO %v. Kai to ueraGdhhew, O0 els pÜauwy yap yiyvetar petaGdhAewv" tô yæa œùro aist UrepOoÂny nou rs xaDesTons ÉËeus. Ôdey elontar* — — Merabohn mavrwv yhuxiGa ToÛto xai T4 Qt ypôvou ndéx Ecti, xai GvOpwror xai Tpdypata* peraËoAn yap x ToÏ Tapdvtos éctiv® ua de xai ondvioy, T0 Oià xpivou. Kai to pavÜdyew, xaœi To Jaupabew, KÔU, dç RE T0 noU* Ev pEy yäp TD JavudGeuv, To énudupeiy uabely éotiv® Gate 10 Savuactüy, éntfuunrôv y dE 1% uavbdvey, eis TO xara quoi nablotacôcœu Kai to eû nouciv, Kai T0 eÙ naTyev , Tüv Oéwy* Tô pév yap EÙ naoyew, Tuyxaiveuv Éstiv @y émibuueÿar to dE ed mouiv, Éœeuy xai TEPÉAEN, y auporépoy épéevtat. Aa de ro %ÔÙ eva T0 E0 nomrixov, xaë 10 émavaæplcüv %0ù vois dvpérous édti Toùs TAnoiov, Kai To Tæ Ehhermñ émireheis. Énei dù vo pavBaivery te KÔÙ, nai T0 Jauuabtiy, xat tx roiadta, vayxn MOËX ElVAt TO TE MEJUUMUÉVOY, GOTED pa Quen «al avOpuaytonoux, XAL TOMTIXN, Kai Tév © &u eù LEpuurévoy 7, x@v pñ 7 K0Ù où to pipnua® «Ù yap Ti Toute xaiper, œAdæ auvhhoyiuôs Édtiv, être Toûro éxeivo" Gate HavOoiveuwy te ouuéaives. Kat ai repinéteuxr, xai T0 Tapa u

LIVRE I, CHAPITRE XI. 103 ony tient, ce n'est pas pour l'estime elle-même, mais pour quelqu'autre motif, Un ami est une chose agréable, car il est doux d'aimer ; si on aime le vin, n'est-ce pas parce qu'on le trouve agréable? Il est doux aussi d'être aimé. On s'imagine alors être réellement doué de bonnes qualités ; et cette pensée plaît à tous les hommes de sens. Être aimé d'ailleurs, c'est être chéri pour soi-même JIl est agréable d'exciter l'admiration, parce que ce sentiment nous honore. La flatterie et les flatteurs sont agréables, le flatteur étant un semblant d'admirateur et d'ami. Il est doux de faire souvent les mêmes choses ; l'habitude, nous l'avons déjà dit, étant une chose agréable. Il est doux aussi de changer, le changement étant dans l'ordre de la nature; car l'immutabilité est au dessus de notre condition. C'est pourquoi on a dit : « Le changement est agréable en tout 7. » Aussi trouvons-nous agréable ce que nous ne voyons que par intervalle, hommes ou choses ; outre qu'il y a changement de l'état présent, ce qu'on ne voit que par intervalle devient rare. Apprendre et admirer sont le plus souvent deux choses agréables ; car l'admiration implique le désir de connaître, de sorte que ce qui est admirable excite le désir; et en apprenant, nous obéissons à une loi de notre nature. Il est agréable d'obliger et d'être obligé ; quand on est obligé, on obtient ce qu'on désire ; et quand on oblige, c'est parce qu'on possède deux avantages bien enviés, celui d'avoir, et d'avoir plus qu'il ne faut. Puisqu'il est agréable de faire du bien, il l'est aussi de ramener dans la droite voie ceux qui nous touchent de près, et d'achever ce qu'ils ont commencé. S'il est agréable d'apprendre et d'admirer, il faut en conclure qu'on trouvera du plaisir dans ce qui s'y rapporte, par exemple dans les arts d'imitation, comme la peinture, la statuaire, la poésie, et dans tout ce qui est bien imité, quoique la chose imitée ne sait pas par elle-même agréable; car ce n'est pas l'imitation qui plaît, mais le raisonnement, qui nous découvre qu'il n'y a aucune différence entre l'imitation et la chose imitée, ce qui est une sorte de nouvelle connaissance. Nous en dirons autant des changements soudains, des périls dont on ne

The text on this page is estimated to be only 33.97% accurate

104 PHTOPIKH. 4 ’ 9 > , # L L = xpoy owberfa ëx toy x/dvuv" Tavta J4p davuasta Tara. Kai énet 70 xatæ qua Mb, t& ouyyevñ dE xatà qÜouw &)Aou dti , &navra Ta ouyyevñ xai ôpota, JE, ds ET ro noAv” oiov, ävOpunos avÜpure, xai innos nre, xœi véos véo. Ofey xat ai rapoymiar elpnvras, &ç, MAË HAuxa Tépret xai, aie Toy Oproioy* xai, Eyvu dE Jp Jipa* ka, aiei xo9 Joudç napæ xokouv* xai aa GÂÂa touxlre. Erei dE vo Gprosoy aa TO OUYYEVES AOÛ Éaut® Gray, paliota d’ aUtès Tp0s Éautoy Éxaotos ToÛto TÉROVÜEY , avdyxn Tavtag LAaUtous eva, n péhAoy, h Artov* Taévra yäp Ta TouxÜTa UTrapyel > C : , . e Toôs abrov péhota. Émec dE pilautor mavtec, xai T& av ” Ê ’ e Ny 3 e + # ’ \ roy avayan Ndéax elva récit" oiov, Épya, Àdyouc. Aid quAondÂanes, GS RE TO MoÂU, mat quAspagtai, xai puAéTuor, A ’ , = À no t #? 4 \ 3 ai putexvor” abtév ap épya ta téxva. Kat ra Aer énursheiv , AO abr@v yap épyov ÿon yiyvetau. Kai érei vo ,» y À \ N ad e N7 9 t &pyew ; MOuoTov, xat To aopôy doxety elvar, Hd apyrxov Jap To ppoyelv® Éote À % copix moÂAGy xai Jaupaotüv 4 1 4 e 3 t L d émoniun. Ete, émet quiérmor ds éni to noÂd, dvdyxn xai ro émruév tois nélas, Mb elvar. Kai ro y © (élites doxet elyar abrôç avtoë, évraÜla Gatpiôeuw" Ganep nai Evpt= TLÔNS PAoi * Käri vor’ énelyeros, Népuov Exdornç Âuépas mAeïotov pLépos, FAv aûrèç abroë ruyyavn BéAriotos dv. Opous dE nai énei h maudit Tüv Méwv, xal Tdca dveots, vai d yEws rüv Hé. Âvdyxn dE xai r& yehoïa Hdéa elvou, | xai dvôponous, nai Adyous rai Épya. Aupiotas dE mept yEhoiwy xwpie év tois mepi Ilomruxñc. ITepi péy oùy hdéwy eipicôu tadta® ta dE Avrmpa, Ex TOY EVAYTIOY TOUTOIS payepée

 se sauve qu'avec peine. Tout cela excite notre étonnement, Mais puisque ce qui est selon la nature est agréable, et que c’est par le fait de la nature que certaines choses appartiennent au même genre, il suit que les êtres congénères et semblables se plaisent les uns aux autres, comme l’homme à l’homme, le cheval au cheval, les jeunes gens aux jeunes gens. De là viennent ces proverbes : « Chacun se plaît avec ceux de son âge ; » « On cherche toujours son pareil ; » « La bête connaît la bête; » « Le geai perche à côté du geai; » et d’autres semblables 8. Puisque toutes les choses congénères et semblables se plaisent entr’elles, et que c’est surtout à l'égard de lui-même que chacun est aïnsi affecté, il suit que tous les hommes ont l'amour d'eux-mêmes plus ou moins; car c'est surtout en se considérant eux-mêmes qu'ils trouvent ces conditions remplies ; et si nous avons l’amour de nous-mêmes, il suit que nous trouvons agréable ce qui vient de nous, nos œuvres et nos paroles. C’est pour cela que nous avons ordinairement de l'amour, pour nos flatteurs, pour ceux qui nous aiment, pour les honneurs, pour nos enfants; car nos enfants sont notre œuvre. Il est agréable aussi d'achever une chose commencée, parce qu'elle devient presque notre ouvrage. S'il n’y a rien de plus agréable que de commander, il est agréable aussi de passer pour sage; car la sagesse donne le droit de commander, et elle consiste à savoir un grand nombre de choses qui excitent l'admiration. Comme nous sommes ordinairement amis des honneurs, il suit qu'il est agréable de reprendre ceux qui sont près de nous. Si nous croyons exceller en quelque chose, nous aimons à en faire notre principale occupation, ce qui a fait dire à Euripide : « Il s’y porte avec ardeur ; il y consacre la plus grande partie de chaque jour, parce qu’il croit en cela se surpasser lui-même ?. » De même, si le jeu, si toute espèce de repos, sont au nombre des choses agréables, nous y mettrons aussi le rire, et par conséquent ce qui est ridicule, hommes, paroles et actions Nous avons défini à part le ridicule dans notre Poétique{°, Voilà quelles sont les choses agréables. On connaîtra par les contraires celles qni sont pénibles.

The text on this page is estimated to be only 35.89% accurate

106 PHTOPIKH. KE@AAAION IPB. L 4 A’. Qv pu où Evexx édixadau, tadr” éari. IIdie dE éyoyrec, oi tlvas, héyouey vÜv. Aÿtot pév oÙv érev okwytar duyatoy elvar To Tpdyua mpayOñvar, Kat Éautois Ouvatéy. Eù te &v hafeiv npdbautes, h ua AxOôvtes, po Jobva dy n douvat pv, GAP éldtre my Enulay elva toÙ xépdous Éaurots, h œv xñES 4 Li] , \ "= s N7 , 2 dovtar. Toix pv ouy duvata paiverau, ai noix aduvata, év rois o € , . Ü A + ? ” , 3 \ UOTE poy pnôñoetar® xoiva Yap Tara navrwy tv Adywy. Arot d otoutar duvaroi elvai ultra &bnuuot adxev, où eireiv duva1 € 4 A e æ , ’ t pevor, zai où mpaxtixoi, gai où Éurepor roy &yovev. Kai dy ToXÿpuot oo. Kai édy robot. Kai paéliota pëv, àv ns \ 3 , = ’ , y , : , * . aÜtai wa Ev Tois etonpévos, oloutar dUvasar” ei dE un, 4 e , + 3 ” A € ? L) LA x@y UTdpYWOL TOIOÙTOL aUTOis UAOL, N UTNDÉTAL, n KOIVWVOE ä « t = dy ! , \ | b ARE CE: æ yap tabta Éyaytar xat mpdrrew, xai AuvÜdver, xat un daüvau env. Kai éay qilor Got rois ddixoupévois, à C2 Ld € 4 + , ’ + + , roës xpirais où mEv yap pilot, apÜhaxTol TE TP To ad xéiofor, nai npooxatalAdrrovrau, mpiv énibehbetv où dé xpitat Xapébovra , ois &y pilot @ot, xai N CÀn apiiuw, n puxpols Enpuodare Aabnrmot dE clou, où T évavti toi; ÉyxAñpagu" oivv, aofsns Tepi ainias, ai Ü TÉVMS, te a s ES , 1 * ’ , "A , » xai 6 aiaypos nepi poryelas. Kara Aïay éy pavep® nat ëv

LIVRE], CHAPITRE XII. 107 CHAPITRE XII Dans quelles circonstances , an quoi et contre qui on commet l’injust ice. $ I. Dans quelles circonstances on est injuste. Voilà les choses pour lesquelles on commet l'injustice. Disons maistenant dans quelles circonstances et envers qui on est injuste. L'homme est injuste : quand il pense que la chose est possible, et qu’il peut en venir lui-même à bont ; quand il espère que son action restera cachée, ou que, si elle est découverte, elle demeurera impunie, ou bien que, si elle est punie, la peine sera moindre que le profit qu'il en retirera, ou pour luimême, ou pour les personnes auxquelles il s'intéresse. Quant aux choses qui semblent possibles ou impossibles, nous en parlerons plus tard, ces notions étant communes à toute espèce de discours. On croit surtout être en état d'être injuste impunément, quand on est éloquent, versé dans les affaires, rompu aux luttes judiciaires par une longue expérience ; quand on a de nombreux amis; quand on est riche. C’est principalement lorsqu’on possède soi-même ces avantages, qu'on se décide à agir; sinon, quand ils se trouvent dans les amis, les serviteurs, les complices. Grâce à tout cela, on peut commettre l'injustice, la tenir cachée, et se soustraire au châtiment. Il en est de même quand on est l'ami de ceux à qui on fait tort, ou des juges : Les amis ne se tiennent pas en garde contre l'injustice, et ils préfèrent une conciliation à un procès ; les juges favorisent ceux qu'ils aiment ; ils les absolvent entièrement, ou les condamnent à des peines insignifiantes. L'’injustice n'est pas découverte, quand le coupable se trouve dans des conditions qui semblent repousser l'accusation ; comme si on accusait de voies de fait un homme sans force, d’adultère un homme pauvre ou laid. Il en est de même : quand on dérobe des choses exposées au grand jour, à la vue de tout le monde ; des choses qu’on ne garde pas dans l'idée que personne n'’oserait les prendre : quand le crime est si

The text on this page is estimated to be only 39.18% accurate

108 PHTOPIKH. 6pOalpois* apÜharta yap, dit To pndéva &v oïcoôar. Kai ta mmAuwata, ai Ta toiadta, à pndë sis” ApÜÂaxtTa yap xai Cl e , 7” LU (ÿ # œ se , taita® navres ap ta eluÜ6tæ, Gorep dphwariuata quAdrrovta xai ta adixipara 6 dE undels To APpSOMoEr, où ” 0 + , * « € (] deis ebhaGeirar. Kai oi, undsts éxOpos, n roAdoi* oi pv yap, oiovtau Anoeuv, Oux To un ouAdtreaBau où dE, AxvBovouat te, t 4 1 A æ ? a Ê L Da To pun doneiy &v Émixeupñoæ puhatromévois, xœi Ôæ To , ® » o 9 4 » ? t + «© , anohoyiay ÉYelv, OÔte OÙx @v évEXE no ay. Kai où UTAD'Y EL Us, n Tomas, n tônos, h Oiibeois eüropos. Kai Goox un Aañobaiv Écte dois dune, ñ avaboln xpévou, n Aaxplopot xpurüv. Kai oïs, éav yéonrar Enpuia, Éoti duos Ti ÉxtiGeux n avabokn xpôvios, ñ À anoplay undiv Éber, 6 tu dmodéTer, T t 1 ? 4 A pa 4 3 L « e t Kai oiç, ta pEv 2é00n paveod,n psyaha n Éyyus ai dE Enpaiau, À \ A Ù ” À 3e 1 + e. » ñ purpal h apavels, n robpu. Kat wy pri édtt Tipwpix ion + Ü T y e » \ »© . « tm wpeheix, oiuv donet Éyey n tuoavvis, Kai Goo, ta mév aduipata, Aiupata® ai dE Énpiau, Oveiôn pôvov. Kai os TOUVEYTIOV, TA HEV GOXÉUATE El; ÉTAIVUY T° OÙ0V, EË GUvÉOn Œua Tiuwpirasdar drEp Tatpôs N prtpôc, onep Zivevt’ ai dE Enpries, els xphpata, h puynv, h Touwtéy T° éupôrepor U , ” V 4 »” + 9 e , A , 9 yap adixobot, Kai aupotépus ÉXOVTES, TÂNV oÙy où abtot, &)À où évavtior rois “ect. Kai où nolkdui n Aelnôôtes, à un éénuiwuévor. Kat oi moAldux anoteruynxôtes" Eloi ydp Tives XL EV TOUS TOLUTOLS, GOTEP Ka EV Tois TORELUXOÏG, oiot vaut Xe00e1. Kat oi av rapaypñua n vo Hd, to dE Xurmpoy Üotepoy” ÿ td xépdos, à dE Enix Üatepoy® oi yap dxpareis, Toucdror

LIVRE I, CHAPITRE XIL 109 grand et d’une nature telle, qu'il n’a pas encore été commis ; dans ce cas, on ne cherche pas à le prévenir. Il en est des crimes comme des maladies : on prend des précautions contre les maladies ordinaires, mais on ne se tient pas en garde contre celles dont personne n’a encore été atteint. L'homme peut cacher l’injustice, quand il n'a point d'ennemis ou qu'il en a un grand nombre ; dans le premier cas, il espère échapper aux recherches, parce qu’on ne se défie pas de lui ; il y échappe, dans le second, à cause de l’idée où on est qu'il n'aurait pas osé attaquer des personnes qui se tiennent sur leurs gardes, et parce qu'il peut se justifier en disant qu’il ne l’aurait pas osé. Il en est de même quand il peut cacher l'objet volé, le changer, le déplacer, le vendre facilement. Quoiqu’on ne puisse pas cacher l'injustice, on est cependant porté à la commettre : lorsqu'on peut repousser l'accusation, gagner du temps, corrompre les juges : lorsque, dans le cas où on serait condamné, on peut opposer à l’exécution de la sentence ou des délais indéfinis, ou une indigence qui fait que nous ne pouvons rien perdre : lorsque le profit est clair, important ou immédiat, tandis que la peine est petite, incertaine, éloignée : lorsque le châtiment n'égale pas les avantages qu’on retire de l'injustice, comme par exemple, dans la tyrannie; lorsque le crime est un profit réel, et que la punition ne consiste que dans le déshouneur; lorsqu’au contraire l’action injuste nous fait quelque honneur, par exemple, si on venge à la fois son père et sa mère, ainsi qu'il arriva à Zénon, tandis que Ja punition n'entraîne qu'une perte d'argent, l'exil, ou une autre peine semblable. Dans les deux cas, il y a injustice, malgré la différence des situations; mais entre les auteurs de l’injustice, il y a une grande distance et une complète opposition dans les dispositions morales. On est porté à être injuste, lorsque l'injustice est souvent restée cachée, ou qu'elle n’a pas été punie : lorsqu'on a échoué plusieurs fois ; car en cela, comme à la guerre, ilest des hommes qui reviennent souvent à la charge : lorsqu'on espère sur-le-chample plaisir ou le profit, tandis que la douleur ou le châtiment sont encore éloignés, comme font les

The text on this page is estimated to be only 33.90% accurate

110 PAHTOPIKH. éore de dxpasia nepi névta vuv eépéyoyta. Kai os &v roi vaytiov, tTÔ péy Avrnoov %ôn %, n % Enpla” T0 dE HOb xai @pélapov, Üatepa xai ypovwtepa® OÙ YaO ÉYRPATEL Kai PPo= vupurepor, Tæ totaita Guoxouoi. Kai ols &v évOéynrar dix roxnv da npéba, h À dvayxnv, h da qÜow, n À Eos nat Cloç duaprew, &kA& un ddtueiv. Kai oïs &v 7 toù éruerxoÛs tuyeiv. Kai Gcot &v évdecis wot. Aryis dE eioiv Évdteic ñ ap 6 avayxaiou, GOTEp où TÉVNTES" N @s UREDOOAFG, Do Tep oi rAoëduot, Kai où opédpa eldbrimoüvtes, xai où spédpa adoËoüvreg” oi pEv, doc où Gééovtes” où dE, &s oÙdEv a AÀoy , CI L Li LA e&doboüvres. Adtot pLév oùv oÙtos Éyovtes, ÉmixEiLoUo uw. B'. Adixoÿar OE robe roubrouc » Kat T@ voiaÜtæ Toûs Éyovtac y adroi évdeets, h els TA dvaynaila , h Els UREPOYNV, N Els dncAavorv. Kai tous rébpu, xui tous EyyÜs * T@v pév 7ap, ñ Añbis rayein Tüv dE, ñ tuwplx Ppadeia” oiov, où ou)Gvtes vos Kapyñdovious. Kai tobs un ebAaGets, undë quhæxtimous , À XX | MioteutixoUs" padioy y&o névras Aabeiv. Kai toùc PaBuuoüvtasénuueloës yap vô émebe}betv. Kai tous aiayuyTmaous" où yap paynruxoi nepi réodous. Kai toûs ÜTo mod)ov adimnbévraç, rai ph érebe}Gévras, &ç êvrac, rate my mapouuéav, oUrous, Mvoûiv Aelay. Kai où; pndsnsnote, xal où nolkdxis" aupérepor yao apÜlantor” où uëv, &s oUdérote" où dE, ds oÙ àv Etre. Kai tros iabeblnuévous, h ebdiaxGGhous" où rosoÜtor ap, oùte mooaupouvrar, moboumevos Tous xputds” oÙte Uvaytræs Reldev i tp) ? F * » Xp $,

LIVRE I, CHAPITRE XIL {ai intempérants, l’interhpérance étant le désir déréglé de toute choses : lorsqu'au contraire la douleur ou le châtiment sont présents, tandis que le plaisir et le bénéfice viennent plus tard et sont plus durables, ainsi que le préfèrent les hommes sages et tempérants : lorsqu'il peut se faire qu’on passe pour avoir agi au hasard, ou par nécessité, on par un mouvement irréfléchi de la nature ou par habitude, en un mot, avoir commis une faute plutôt qu’une injustice : lorsqu'on espère obtenir l'indulgence : lorsqu'on est dans le besoin, ce qui arrive de deux sortes, quand on manque du nécessaire comme le pauvre, ou du superflu comme le riche : lorsqu'on a une bonne renommée et lorsqu'on ne jouit d’aucune estime ; dans le premier cas, on est au-dessus du soupçon; dans le second, on n’a plus rien à perdre. Telles sont les circonstances qui nous portent à l'injustice. $ II. Quels sont ceux envers qui on est injuste. Voici maintenant envers qui on est injuste, et pour quelles choses. Les personnes à l'égard desquelles on est injuste, sont : celles qui possèdent ce qui nous manque à nous-mêmes, pour le nécessaire, le superflu ou la jouissance : celles qui sont loin, et celles qui sont près ; les dernières sont vite volées, les premières se vengent tard, comme quand on pille les Carthaginois ! : cellès qui manquent de précaution, qui ne se tiennèat pas sur leuts gardes, et qui sont plein$ de confiance, car on les trompe facilement : celles qui sont négligentes, car il faut de l’activité pour se faire rendre justice : celles qui sont modestes et timides, et qui ne veulent pas engager une lutté pour une question d'intérêt : celles qui ont été souvent offensées sans qu’elles aient recouru à la justice, et qui sont, comme dit le proverbe, {a proie des Mysiens ? : celles qui n’ont jamais subi l'injustice, et celles qui l'ont subie souvent; ni les unes ni les autres ne se tiennent sur leurs gardes , les unes parce qu'elles n’ont jamais été attaquées, les autres parce qu’elles ne doivent plus l’être : celles qui sont diffamées ou qui peuvent l'être facilement ; car elles n’osent pas tenter un procès parce qu’elles craignent les juges, et qu’elles

The text on this page is estimated to be only 35.01% accurate

112 PHTOPIKH. y oi perobpevor xai plovoüpevori eict. Kai mpos oùs Eyouot TpÜpaow, n TpoyOVY, n abtav, h PUY, h Tomodvtwy xxxD, N ENG VTOV, N abtoUs , h Tooyévouc , ñ Ov xidovTar* worep yap % raporuix, Ilpopésews deitar poëvoy ñ rovnpiz. Kai roÙ; éxOpous, nai tobç mihous" tous jLEv y&p, Padiov* ToUc dë, 500. Kat tobs apikous. Kai toûs un devobs eineiv, h rpä&Éau n yap oÙx éyyepodow Enebtévar, h xatalAdrrovtau, à oÙdEy repalvoucr. Kai oi un Aucireheï diatpibeiy érempoüotv À , A T Ce xp 4 9 ? 3 a ee ñ Jxny N Éxtuow" oiov, où Cévor xai aUTOupyol ET [URGG TE yaæp diakvoytar, xai padiws ci ToswÙtor xataravoytæ. Kai tous rod& Kôunxétas, h roiata dla édinodvrar Éyyds ap Te Joxet ToÙ un adixsiy elvar, Gray tu toioütoy dduenfñ ti, oiov eiwfer xai œÙtos adixeiv déye dé, oioy el is toy ElwbdtTa UÉpiew S 7 1 + A , = à Le LR! aixicouto. Kai tous n renomuñtag xaxds, n PouAnGévrac, n , L) H 4 | A 1 eN A 4 #? Bovhouévous, n towiaovrac Eye yap xai T0 Hd, xai T0 xx) 6v nat ÉyyUs ToÛto toÙ un adunetv paiveras. Kai oiç Yaproüvta, ñ) , A 2 , , , , À ouais, n Daupabomévors, à épopévors, n xupiois, ñ ÜXWG TPOs A - 9 / \ 3 œ 3 3 ' ed VV + ous Gwaty auroi. Kai npos où; éariv émuerxelag tuyeiv. Kat ois V ÉVREXÈNAÔTEG OIL, XAË ROOÏAXENWENRÈTES" KA AP TA TOLAUTa, EyyUs ToÙ un aûmeiv paivetau oiov K@AlimTos noter ta repi Atwva. Kai tous Un" &wy péAovtas, &y un adroi, à obxéte EvdEyôuevoy fBoukeboudôa* Gorep Aéyetar Aivecidnuos léowve réphar xotradGix avôparodisauéve, ête Épaoev, ds xai autos éAwy. Kai oùs adixioavtes duyoovtai noklæ di, e € , , ? e _# Tr, e AUX TOGTTELV, WG Dane lucôuevor" Donep 'Ëpn Idowy Ô Oetrah0c, div adixety Eva, Or Qyntar rai Maaux To notiv.

a ——— 2 — ———— ou = RE LIVRE I, CHAPITRE XIL

113 n’inspirent aucune confiance ; de ce nombre sont les personnes en butte à la haine ou à l'envie: celles contre lesquelles nous pouvons prétexter que leurs ancêtres, ou elles-mêmes, ou leurs amis, ont fait ou ont étésur le point de faire du mal, ou à nousmêmes, ou à nos ancêtres, ou aux personnes auxquelles nous nous intéressons; car, ainsi que le dit le proverbe, « La méchanceté ne cherche qu’un prétexte » : les ennemis et les amis; il est facile de faire tort à ceux-ci, agréable d’en faire à ceux-là : ceux qui n’ont pas d'amis : ceux qui ne savent ni parler ni agir d'une manière habile ; car, ou ils n’essaient pas de plaider, ou ils transigent, ou ils en restent là : ceux qui ne peuvent perdre le temps à attendre la sentence des juges ou la satisfaction qui leur est due, comme sont les étrangers et les ouvriers ; car ils accommodent à peu de frais et s’appaisent facilement ; ceux qui ont commis des injustices nombreuses, et pareilles à celles qu’ils subissent eux-mêmes; car il semble presque juste de faire souffrir à un homme l'injustice qu'il a coutume de faire souffrir aux autres ; comme si, par exemple, on maltraitait un homme qui aurait l’habitude d’outrager les autres : ceux qui nous ont fait ou voulu faire, qui nous font ou nous doivent faire du mal; la vengeance alors est agréable et honnête et semble se rapprocher de la justice : ceux que nous attaquons pour plaire à nos amis, aux personnes que nous admirons ou que nous chérissons, à nos maftres, en un mot, à ceux dont la volonté règle notre vie, et dont nous attendons quelque faveur : ceux que nous avons accusés ou avec qui nous avons été les premiers à rompre, comme fit Callippe à l’égard de Dion#; il semble presque, dans ce cas, qu'on agit avec justice : ceux qui vont être attaqués par d’autres, si on ne le fait pas soi-même, de sorte qu’il n’y a pluslieu à délibérer ; c’est ainsi, dit-on, qu’Ænésidème envoya le prix du cottabe à Gélon, qui, ayant réduit une ville en servitude, l'avait prévenu, en faisant ce qu’il allait faire lui-même {: ceux auxquels on pourra, après l'injustice, rendre une justice plus grande, ce qui rendra la réparation facile ; c'est pourquoi Jason le Thessalien disait qu'il faut être injuste quelquefois, afin de pouvoir être juste souvent 5. 8

The text on this page is estimated to be only 32.38% accurate

114 PHTOPIKH. L”. Kai & navreç n noldoi &duuiy elwbOaot” ouyyvopns yap oiovta teûbeobar, Kai ta Pda kpübau touxüta CE ox TayÙ dvahickestar do tà édodipa" ÿ té ebuerd6lnta à oyhpacty, ñ XPOUaTW, N XpAGEGw. H à roXdayoÿ dpavicai EUropoy" totaûta dE ta EVOdotanta , al ÉV [LXPOÏG TÜROWK APAVISOMEVX. Kai oi adidgopa xai Guoix moXla tpoënipye 1$ adexoüvtz. Kai 6ox aisyüvovrer Àéye où éduendévréc olov yovaixä oixctwy Dépets, n els abrobs, h eis vieis. Kai Coa pihodixeiv Eeusy &v 6 énebwy: touadra Où ré te puxpæ, xai ëp” os ouypou. % Léy oÙùv Éyovtes aOtxoUdt , Ka HOËX , Mai ROLOUG, AA La ti, ayeboy taüté #ott . KE@AAAION If". A’. Ta 0’ adiiuara névra ‘xat dixudpara doper 3 àpE dHLEVOL TPOTOY ÉVTEUDEY. Opiotar dh ta dxara nai ta dite, mpôs te véuous do, xai rpôc où éctr, Oiyiôs. Aéyw dE vépor, TOv MEv, (dtov' toy dE, xotÿôv. dc ueEv, toy 'Exdotots Spiouévoy Tmpog aUtoUs* xai TOUTUY, TV JE, kypapoy - Toy 6, yeypauuéov. Kowdv dE, tov ar quoi” cu yap, à pay TEVOYTAL TL TOVTES, QUOEL Koivôy Jixœuoy xai GOLXOY, K&V (an dE= Li 4oivwvix pos &hñhouç 7, und6 ouviian" otov dat Zopoxhëéaus Avtryévn paivera Aéyouou, être déntuov, XTretpnltévoÿ Jdou roy TToluveben, ds pÜder üy toûro dtaoy *

LIVRE I, CHAPITRE XII. 115 $ III. Circonstances propres à favoriser l'injustice. On commet facilement Îles injustices qu'ont l'habitude de commettre ou tous les hommes ou le grand nombre, parce qu'on espère en obtenir le pardon. On dérobe les choses faciles à cacher; telles sont celles qui se consomment vite, comme les choses bonnes à manger : celles dont en peut facilement changer la forme ou la couleur, ou qu'on peut dénaturer par les mélanges : celles qu'on peut aisément faire disparaître de plusieurs manières ; telles sont les choses d'un transport facile, et qu'on peut cacher dans un petit coin : celles dont le coupable possédait déjà un grand nombre tout-à-fait semblables et difficiles à reconnaître. On est porté à commettre les injustices dont n'osent pas se plaindre ceux qui en sont victimes, comme sont les outrages d'une épouse infidèle, ou ceux qu'on fait à nous-mêmes ou à nos enfants : toutes les injustices contre lesquelles on ne peut réclamer sans passer pour aimer la chicane; par exemple si elles n'ont pas d'importance ou si elles méritent pardon. Voilà à peu près dans quelles circonstances, en quoi, contre qui et pour quoi on commet l'injustice. CHAPITRE XII. Du juste et de livjuste, & I. Division du juste et de l'injuste selon la loi et selon les personnes, Il nous faut maistenant distinguer les actions en général, selon qu'elles sont conformes ou non à la justice. À cet effet, nous dirons d'abord que le juste et l'injuste se définissent de deux manières, selon la loi et selon les personnes. Or, il y a deux sortes de lois, l'une particulière, et l'autre commune. J'appelle particulière celle que chaque peuple a établie pour lui-même, et qui se divise en loi non écrite et en loi écrite ; j'appelle commupe celle qui est fondée sur la nature. En effet, il y a, selon la nature, un juste et un injuste communs, que tous les hommes devinent en quelque sorte, sans qu'il y ait entre eux communication ni traité. C'est là ce que semble dire Antigone dans So

The text on this page is estimated to be only 34.96% accurate

116 PHTOPIKH. OÙ yap ve vüv ye x@y 06, EX’ aiel note Z3 roëro, xoëdele ofdev, € Srou pévn. Kai os ÉpredoxAñc Aéyes mepi toÙ un xreiveuw To Euuyov* CS (] 9 LT A » | \ 9 / toûro yap, où tioi pLEv Oxæuoy, Tioi dE OÙ Jixætoy * AA rù uv mévruv vépupov, dia T° eüpuédovroc Aîbépos fvexéwc tératar, di& r’ émérou aÙ yhc. Kai ts héyer év to Meconviax@ Aludduxs. ITpôç oùç dE Oui protai, dyéx dubpiorar” n yap TPÔÇ TO xOLÔV, N pos Ëva Tv xowwvobvTwv, & de rpdtrety xai un npérreuw. A5 xai ta ddixipata ai tt dxouduara, Oiyiç Est ddixeiy xai dxaLOTpayEL * h Yap TPÔS VO WPLOHLÉVOY, N TPOG TO XOLVOY” Ô Yap ouxebuy ai TÜnTwv, AE TG TOY Wpiopévey * À dE LM atpateuépevos , TÔ xouyOv. B'. Ardvtov dn tüv ddumpatov dinpnpéver, rai Toy uEv # | 4 % Ce A! \ » L A A GvToY Tpô6 TO xouvOy, Toy dE npôs &Aloy xœi Tpos &AAoUs, s » |] 2 ? # ” Q dyahaGdvtes Ti Eott ro adixetoBar , Aéywuev td houmä. Éati Ôn 4 , æ L e 4 € y 4 » # 4 t To adinslolat, TO Uno Exévros Ta dix Tdcyew* T0 yap * = e ’ € ? 2 \ 9 ’ \ aduwelv, piora mpôtepoy éxoüaioy elvar. Enei d’ àvæyxn rov adtxoüpevoy Bhanteobar, ai axouatox Planteobar, ai juev Bio , x Tüv npétepoy pavepar eiri* Ta yap «yañx nat Ta ax Ouipnrat xaf abta npôtepov, Kai Ta ÉxoUGIX, Gti ÉGTIV, e 3297 " ? 9 , , * 2 r 4 Q Q ca eidôtes. (lot avéyan, Tavea ta éyxAñpata , n Tpoç tô 4 4 Q V y 1 » + à » 4 xOLVOY, h Tpos To duo Eva” h xai dyvooÿvros, h dxovtos, ñ Exivros nat EldOTOS* Xi TOUTOV, TA LV, TPOEOUÉVOU * TA dE, 0 , L 4 LA æ € , , æ t + dia mébos. ITepi pev oùv Ouuoÿ fnôiaetar vu rois noi ta Taôn. Iloïx dE mpoatoodvra , xai nos Éyovres, elontas mp6tepov. Eret d’ Ouo)oyouvres noAdxis nerpayéva, h to Enr

LIVRE I, CHAPITRE XIII. 117 phocle, quand elle déclare qu'il est juste d'ensevelir Polynice, malgré un ordre contraire, et qu'elle invoque ce droit de nature, « qui n'est ni d'aujourd'hui ni d'hier, mais qui vit de toute éternité, sans qu'on puisse découvrir d'où il vient !. # Empédocle veut établir qu'il ne faut pas tuer ce qui a vie ; ce n'est pas, dit-il, une action juste pour les uns, injuste pour les autres, « mais un précepte universel, qui s'étend aussi loin que la voûte des cieux, et que la terre infinie®.» Alcidamas parle aussi de ce droit dans son Messéniaque 3. Relativement aux personnes, il y a deux sortes de droits; car ce qu'il faut faire ou ne pas faire regarde la société ou un de ses membres. Il y a donc deux manières d'agir selon ou contre la justice, puisqu'on peut le faire contre une personne déterminée, ou contre la société. L'adultère et les coups portés avec violence sont des crimes contre une personne déterminée ; la désertion est un crime contre l'État, & II. Conditions nécessaires pour qu'une action soit injuste. Après avoir ainsi distingué tous les genres d'injustice, dont les unes attaquent l'État, et les autres un ou plusieurs particuliers, nous allons rappeler ce que c'est que recevoir une injustice, et puis nous passerons au reste. On reçoit une injustice, quand on souffre des choses injustes qui sont faites volontairement ; car nous avons déjà établi qu'il n'y a d'injustice qu'avec Ja participation de la volonté. Celui qui reçoit l'injustice éprouve nécessairement un dommage, et cela malgré lui. Or, on peut connaître, d'après ce qui a été dit, en quoi consiste le dommage, car nous avons distingué dans leur nature les biens et les maux. Nous avons dit en outre qu'on agit volontairement, quand on agit en connaissance de cause. D'où il suit : que toutes les accusations regardent l'État ou les particuliers ; que l'accusé a agi ou par ignorance ou malgré lui, ou volontairement et avec connaissance de cause ; et que dans ce dernier cas, il a agi avec préméditation ou avec passion. Nous parlerons de la colère quand nous traiterons des passions, et nous avons déjà dit en quoi et dans quelles circonstances on agit avec préméditation. Mais souvent

The text on this page is estimated to be only 32.11% accurate

118 PHTOPIKH. Jpaupea oÙy ôuonoyolaiy, h repi 8 ro éréypaupa® olov AxGeïv pév, &AX où xAëbau” xai nataË au mpérepoy, &)} oby d6pioæu” xai ouyyevéoBou pEv, &XV où pouyedda” ñn xdébar, GX oùy ispoouhñoa" où yap Seoû T° ÿñ érepydaaobar pév, &XÀ où Onpociav * h uudéy ar uev rois modepiouc, XX’ où rpodoüvau Aa Tadra Jéot av nat TEpi ToUtwy Jopioasda, ti xAONN , ÜGpis, TE potyela ÔTWG ÉGY TE UTÉDYEU, ÉMY TE [UN UTAPYEW Bouluelx demvuvar, Équuey éppavigeuw tô dixaov. Éott d Tévta Ta ToaÜtæ, mepi ToÙ Goixou elya xat pabhoy, ñ pin äduxov, rept où ñ dupiobimoun" Ëv y&p Ti Rpoæpédet ÉcTiv À poxOnpia , rai ro adixeiy * Ta dE ToLaÜta TOy Ovoudtwv TpooOnpalver Ty TpOxipEGUw * OLoy Ü6pis xat xAoni' où yap El énataë, névros Üépioev” GA ei Évexc tou , otov To atipäsau éretvov, n aœbtôs ho0ñva. OÙdE navtus, ei éôpa Ekx6ev, éxkepey- AV el éri Blain Exkede, xai aperepioué Éaurod. Oproiug dE nai TEpi Tüy 4) \Ov ÊXEL, OTED KA TEDI TOUT. T. Érrei dE rôv dxaiuy nai rüv ddirov %v do eldn" td pv yäp yeypaupéva t& dE, dypapa* nepl y pEv oi vouor &yopetouaiv , elontau * t@v dE œypaépuy, duo éotiy eldu. Taüta 2 éoti, ta puév, xaÛ UnepboÂïy aperis xai xaxéac, ëp oïc éveil xai érawvor, dia xai Tiuai, Kai dwpeai* oiov, to Yéouv Éqerv té ronidavtt Ed, xai durevrouly To EŸ nowioavre, xai PorOnrimov eiva rois pÜdous, at Ôox &A a TouaÜta * tæ Œ, toÙ iOiou vépou xai yEypappévou ÉA}EUUUX" TO YA ÉTUELRES, doust dixauoy elvar. Éote À érucixèc, T0 Tap@ TOV VE/PAUHÉVOY vôpoy dix. Euubaive Ôë toûto, Tà Ev, duévruv® td Of,

LIVRE I, GHAPIFRE XIII. 119 où avoue ke fait, et on nie la qualification qu'on lui donne, ou le sens qu'on attache à cette qualification. On reconnaît qu'on a pris, mais non qu'on ait volé; qu'on a été le premier à frapper, mais non qu'on ait fait une injure; qu'on a eu des rapports avec une femme, mais non qu'on ait commis d'adultère ; qu'on a volé, mais non qu'il y ait eu sacrilége, l'abjet n'étant pas consacré à un Dieu ; qu'on a défriché une terre, mais non qu'elle appartint à l'État; qu'on a eu des entretiens avec l'ennemi, mais non qu'on ait trahi.C'est pourquoiil faudrait, dans ces cas, exactement définir le vol, l'injure, l'adultère, afin que si nous voulons prouver qu'il y a ou n'y a pas crime, nous puissions clairement faire ressortir le droit. Dans tous ces exemples, la question est de savair si ce qui fait l'objet de la discussion est injuste et mauvais, qu jusle ; çar la méchanceté et l'injustice consistept dans l'intention ; et ces noms, comme outrage, vol, indiquent l'intention. Un homme a frappé; il ne s'en suit pas absolument qu'il aît fait une injure, mais seulement s'il a frappé dans tel but, pour déshonorer autrui on se faire plaisir à luimême ? ; un antre a pris à Ja dérohée, il ne fant pas copslure d'une manière absolue qu'il a volé, mais seulement s'il a pris pour causer un dommage ou s'approprier une chose. Ce que nous disons de ces deux exemples peut s'appliquer aux autres. $ III. Distinction de l'équité et de Ja justice. Nous avens reconnu deux espèçes d'actions justes ou ipjnstes, les unes prévues, et les autres non prévues par la loj écrite, et nous avons déjà parlé de celles qui sont écrites dans les lois. Quant à celles qui n'y sont pas écrites, il en est de deux espèces. Les unes dérivent d'un excès de vertu ou de vice, et ont pour sanction Je blâme, l'élege, l'infamie, l'honneur, les récompenses, comme, par exemple, être recongaissant envers un bienfaiteur, rendre le bien pour le bien, secourir ses amis, et autres choses semblables. Les autres sont le complément de la loi particulière et écrite. En effet, il semble que ce qui est équitable est juste. L'équité est un droit en dehors de la loi écrite. Ges

The text on this page is estimated to be only 34.86% accurate

120 PHTOPIKE. ÉxovrOY TOY vouobetov andutoy pev, dray Adôn* Exévroy dE, Étay pen dÜvoyrai dtopicat * GX dyayraioy LEv ñ xaB6hou eiretv, un À dE, &}N 6 éri ro roXÛ. Kai ôca jun pädiov diopioou à œretPlay" olov, ro Tpüoat odipw, xai rnhix®, xœi mob twi UnoherTrou yap àv à aiwv duapibpoëvtas. Ày oÙv 7 &Oiéprotov, On dE vouobeticar, dvotyxn ms eireiy * Gore xav JaxrÜ do v ÉXOY , érdonte Ty Helpe, h TatdÈN , XUTA EY TOY VEYPAULEVOY vopov, Évoyôs Eoti nai aire * xatæ OE T0 dAnbéc , oùx adixet * Mal to émueuxés ToÛTO ati. E 0° os ro cipnpévoy vo émueuxës, pavepoy old dti Ta énueux , ai OÙX ÉTUELX , K&L TOiOL OÙ émuetxels évOpenor * ëp" os ve yap del cuyyvounv Éyerv, émieuuh Tata. Kai vo T@ duaptiuara nat ra adtxiuata ph Toù {ou dErodv, undë Ta duapripata uai ta atuyhpara" Édti dE , atuxipara Lëv, 6 rapéhoya, nat un &n0 moyËnpias * duaptirata d,Goa un rapéhoya, xœi un arû rounpias" adixiuara dE, ca pri te rapadhoya, anû Toynpias té te " Ta yap du ÉmuPuuiav, àno novnpias. Kat T0 vois àvÜpunivous auyyivwaxetv, émuetxés. Kai To un mp0c Toy véuov, 4} npos toy vouobérnv oxoneiv. Kai to pen rpôç toy Adyov, &\1& rpôç Thv icivouxy Toû vouoBérou oxoneuv. Kai un mpôc nv npäËv, dÂAX& TP0G TA mpoaipectv. Kai un mpôç to mépos , &A@ npôcrd 6dov. Mnde rois vis vÜv, dXÂ& noïéc vis nv aiel, n dc ént 70 no. Kai vo pwnpovee uéhhov @v érabev dyañov, à xaxdy* vai dyabv @y érade &Alov, n éroince. Kai to avéyeobar adixoupevoy. Kai ro uæ&hAov Adyw éBéley xotveodei, n évyw. Kat to eis doutay pad)ov, n eis Jiunv BouñecGou lévor * 6 yap diaurntns, to ETUEIXEG OpA* Ô D OAAOTNS , TOY VOUOY * KA TOUTOU EVE OLATNTNE eupéOn » nus T0 énuuxés ioyün. Ilepc puëv OÙy TOY enueuxy Oiwpialc Toy TpÜTOY ToÛToy,

LIVRE I, CHAPITRE XIIL 121 lacunes de la loi écrite s’y trouvent, ou sans la volonté, ou par la volonté du législateur ; sans sa volonté, quand c'est à son insu; par sa volonté, lorsque ne pouvant tout déterminer, il est obligé d'employer des formules générales qui ne s’appliquent pas à tous les cas, mais au plus grand nombre ; et aussi, lorsqu'il ne lu est pas facile de déterminer toutes les circonstances, à cause de leur nombre infini. Ainsi la loi qui défend de frapper avec le fer ne peut spécifier ni la longueur ni la forme de l'arme, car la vie suflirait à peine à cette énumération. Si donc il faut régler par une loi une matière indéfinie, il faudra bien recourir à des formules générales. Il suit de là que si un homme, portant un anneau de fer, lève la main et frappe, selon la loi écrite il est coupable, il viole la justice; mais en réalité, il ne la viole pas. Voilà comment nous entendons l'équité. Si notre définition est exacte, on voit sans peine quelles sont les choses et les personnes qui sont équitables oa non. Il faut juger d’après les lois de l'équité les choses qui méritent de l’indulgence; ne pas punir d'une manière égale les fautes et les injustices, les fautes et les accidents. J’appelle accident, ce qui se fait sans intention et sans malice ; faute ce qui se fait avec intention, mais sans méchanceté ; injustice ce qui se fait avec intention et par méchanceté; tout ce qui se fait dans la passion dérive de la méchanceté. I] est équitable de pardonner aux faiblesses de notre nature ; de considérer non la loi, mais celui qui l’a portée; non la lettre, mais la pensée du législateur ; non l’acte lui-même, mais l’intention ; non une partie, mais le tout ; non ce qu’un homme est actuellement, mais ce qu’il a été toujours ou le plus souvent, Il est équitable encore de se souvenir du bien qui nous a été fait plutôt que du mal, du bien que nous avons reçu plutôt que de celui que nous avons fait ; de sapporter avec calme l'injustice ; d’en appeler au jugement de la raison plutôt qu'aux voies de fait 5 ; de recourir à un arbitrage plutôt qu’à un tribunal; car l'arbitre envisage l'équité, le juge ne voit que la loi, et les arbitres n’ont été établis que pour faire triompher l'équité. C’est ainsi que nous définissons l'équité.

The text on this page is estimated to be only 33.25% accurate

122 PHTOPIKH. KE®AAAION I4'. À'. À duofuara de ebova , Ga &y nd ueËovos À ddixlas 10 rai ta Éléyuota, péyista® oïov à Melavérou Kal)istparo: xatmyéper, tr napekoylaato tpia NUpOËLX lepd TOUS vao— rouavc êmi dxarootvnc dé, tobyvavrion. Éat dé raüra êx toù evurdpyeuv Th uvauer à ydp tpla lepa mu nhébas, xäv orov dduaiocuv. Ork pt 8h coûte ro ueltoy, &tE dE êx roÿ Pha6ous xplvetar. Kai où pi éativ Ton tiuwpia , a))}4 näca éérray, Kai où pri équiv faoiç" yadendy yap xai édiyarov, Kai ob px éate Sens labeiy tou rabévra- avfærou ydp * à yag Jéem nel xaoiç, Taoiç. Kai ei 8 rally, xal et 6 ædombets abros abroy peydhws Énéhacev" Ëti yäp pebovt 6 nouiaac ôtxa10G x0)agOiyæs* oiov, ZopoxAñç Unëg Ebxriuovos ouvnyopdiy, énet améapabey éavrôy UÉpiqQeis, où ruufiqeuv Épn éAéTIovec, ñ où 6 nabdy érlunaey éausév. B'. Kai © pôvos, À npéroc, h per GÂbyev nero. Kai ro mollduis td ar duaprévew, péya. Kai OÙ 6 &y Enmb zai ebpeôn Ta xwAvoyTa wat Enprobvra * olov, €y Âpye Enpoïor, 0 bv àv véuos teôÿ, #ai QU oÙs 70 decputipiov auodopién. Kai eo Onpuwdégrepoy ddunue, msi Gov. Kai 8 éx npovolas , u&hov. Kai 6 ol dxotoures poboüyTai éAov, n EAeoUot. Kai ta pv bnropixd Éoti touaÿta,

LIVRE J, CHAPITRE XIV. 193 CHAPITRE XIV. Dans quelles circonstances les actions sont plus ou moins injnstes. $ I. Injustice plus grande en raison du dommage. Une action est d'autant plus injuste qu'elle suppose un plus grand oubli de la justice. C'est pourquoi de très petites injustices en deviennent très grandes, comme dans l'aceusation où Callistrate reprochait à Mélanape d'avoir frauduleusement retenu aux ouvriers du temple trois demi-oboles sacrées 1. C'est tout le contraire pour les actions justes. Mais ici on considère l'acte dans sa puissance ; celui qui a volé trois demi-oboles sacrées est capable de tout. L'injustice est jugée plus grande, tantôt pour cela, tantôt en raison du dommage. Telles sont : l'injustice dont le châtiment ne saurait égaler l'énormité, mais resterait toujours en dessous : celle qui est sans remède ; car ilest difficile, il est impossible de la réparer : celle dont la victime ne peut obtenir justice, car elle est irrémédiable, la justice et le châtiment étant une espèce de remède. Il en est de même lorsque celui qui a souffert l'injustice s'est, dans sa douleur, infligé à lui-même quelque grande peine ; le coupable mérite alors une peine encore plus grande. C'est pourquoi Sophocle, plaidant pour Euctémon, qui s'était donné la mort après une injure, déclara qu'il ne demanderait pas une peine moindre que celle dont la victimes'était punie elle-môme 2. $ II. Injustice plus grande pour d'autres motifs. L'injustice est aussi plus grande, lorsqu'on l'a commise seul, où le premier, ou avec peu de complices : lersqu'elle provient d'une grande faute dans laquelle on tombe souvent : lorsqu'il a fallu, pour la prévenir, chercher et établir des prohibitions et des peines nouvelles, comme à Argos, où on frappe d'une amende le citoyen à cause duquel il a fallu faire une nouvelle loi, ainsi que ceux pour lesquels il a fallu construire une prison ?. L'injustice grandit, quand elle est accompagaée de circonstances brutales ; quand elle est longtemps

The text on this page is estimated to be only 34.39% accurate

124 PHTOPIKH. x rolÂ& avipnxs dlxaux, N Unep6éGnxer + olov, Gpxouc, dits, Tiotets , énryauias roAüy yap adumpatuv brepoyi. Kai ro évraüda, où xoAdéovra oi &dtxobvtec” Ep RouoÿdLy où Weudouaprupes* noû yap oùx av adixiceuv, el ye xai Ev td dxaornpio ; Kat ëp oiç aicyüvn paliota. Kai ei roûtov dy” oÙ ed nénovbe* nheiw yap aduxer, Gte te xaxüÇ Tour, xai ti oùx ev. Kai & napa tà &ypapa dixœaux” dueivovos yap, un di dudyxnv Axaioy Elvar. Ta uv oùy yeypaupéva , Ë dvdyans* ta 0 éypapa, où. A Nov d TPÔROY, El Tapa TA yE/paupéva” Ô 7ap Ta pobepa adiny Ka TA ENG TUE , MA TA UN En pue ddiuñaerev &v. Elepi pév obv &dimiparos eltovas nai ëkdtTOVOG ; ELDNTAL. KE®DAAAION IE’. Av. ITepi d tov atéyveoy xahouuévoy nioteuv, éyôuevoy éore tv elonpévov, émidpapeiy* ar yao abtar TOv Oxayrnv. Eioi de névte tov apiBuov, vépor, paorupe 65 xüY. piÜuov, voor, péorupes , ouvbñxeu, Baaavor, épuos. ITpüroy uév oùv ciropey mepi véuwv, rü XPnOTÉOY ral TPOTPÉTOUTE KA ATOTPÉTOUTE , KA KATNVOLOUVTE xai arohoYoUEvOU * payEpOy ap, ÊtL ÉGU HEV ÉVAVTIOS 7 Ô VE YPAHUËVOS TO TPÉYLATL, TW XOIG VO YPNOTÉOY, nai Tois , L e ’ V + Ÿ ’ Ps, 2,9, p + 9 émistËTiv, @e dxatorécots. Kai ôter T0 yvoun m dpiotn toit « \ A] 1 Pa ” y] t + 1 , égti, T0 un navtuws pa tois ysypaupévors. Ka Ote, To puev érueuxés aœiei péver, xœi oUdénote merabæAer, oùd” 6 xouvéc*

LIVRE I, CHAPITRE XIV. 125 préméditée ; quand le récit en inspire la terreur plutôt que la pitié. L'orateur trouve des moyens d'amplification , en disant que le coupable a méconnu, violé plusieurs droits à la fois, comme serments, gages d'amitié, foi donnée, sainteté du mariage ; qu'il a accumulé injustices sur injustices. L'injustice est plus grande : lorsqu'elle est commise dans le lieu même où on punit les coupables, comme font les faux témoins; où donc respectera-t-on la justice, si on l'offense dans un tribunal ? Lorsqu'elle est accompagnée de la plus grande honte : lorsqu'elle est commise contre celui dont on a recu un bienfaits on est alors d'autant plus coupable qu'on fait le mal et qu'on ne rend pas le bien : lorsqu'on viole la loi non écrite, car il y a plus de mérite à ne pas être juste par nécessité ; or, la nécessité nous soumet aux lois écrites, mais non à celles qui ne le sont pas : dans un autre sens, l'injustice est plus grande, quand elle offense les lois écrites ; le coupable qui n'est pas effrayé par la crainte de la peine, violera facilement une loi qui n'a pas la sanction du châtiment. Voilà comment l'injustice peut être plus ou moins grande. | CHAPITRE XV. Des preuves indépendantes de l'art. 6 I. Des lois. Après ce que nous venons de dire, nous passons naturellement aux preuves indépendantes de l'art, qui appartiennent en propre au genre judiciaire. Ces preuves sont au nombre de cinq : les lois, les témoins, les conventions, les tortures, le serment. Parlons d'abord des lois, et disons l'usage que doit en faire celui qui conseille et qui dissuade, celui qui accuse et qui défend. Il est bien évident que si la loi écrite est contraire à notre cause, nous devons recourir à la loi commune et à l'équité, comme étant plus justes ; que le juge promettant de juger en conscience !, veut dire qu'il ne s'en tiendra pas rigoureusement aux lois écrites ; que l'équité reste toujours et ne change jamais ; qu'il en est de même de la loi commune, qui est fondée

The text on this page is estimated to be only 35.00% accurate

126 PHTOPIKH. xeta quoi ycp cu * où dé yeypapgévor, moÂUG * Gôes clontu té éy ti Zopouléous Avryém” émoloyitext yap, Gt | &Baÿe napd r6v toù Kpéovros vépoy, &AŸ où rapa tov &ypapoy ° Où yép ve vüv ye xéy0k, 4A aiel noreTaür” oùv éyi oùx ÉusXdov évôpè oùdevés. Kai ôtt vo dixaréy ot GAn0& T1 Kai auupépoy, a eù tù doxoëv® bot’ où vémos, 6 yeypapuévoc où yap mouË rô épyoy ro roû vépou. Kai tu Donesp apyupoyvouwv 6 xpumis Éotiv, ÉTuc ax pivy ro xÉONAoy Jtxaov xai T0 AANDÉs. Kai Ets (ed tlovos avOpog, T0 Tois aypaipois, h rois yEypapuévois XPRCËE, Rai éupévew. Kai el mou Évartiez vôuw ebdoxipoërti, à vai œbrés abri olov, évioté , 6 puëv, xesUEL xüpta elvem, rt” &v aüvbwvta à dE, énayopeber ph vuvtidecÜa Tapa Toy voprov. Kai ei aupolos, bote otpépeu nai pv ép’ OTOTÉpAY Tv dywynv, h To Jaoy Épapudoe, ñ T0 cuuoépoy Elta Toûte Xpñobou. Kai ei ra ppév Tpéypatæ ép' ol Étéôn 6 vépos, pnxére uéver, Ô dE véuos* meipatéoy toûro dnkoûy , xai éyeobat tab mpôc abrév. Éav d 0 JEYPapHÉVOS À TPÔS TO RPÉyUA, tô te yveoun TA apiotn Àextéoy, Ôte OÙ ToÙ Tapa Toy véuoy êvena dindgew éotiv, AÂV Îva, éav &yvoñon ti ÀéyEL Ô vp:06) pen éruepni. Kai Gte où vù dx &yabov œipeirur vudttc, ad 10 œbr. Ka &te oùdéy Atapéper , h ph reioBar, h ph yprobr. Kai être y Tais GAÂaiG Tépvaug où Auortedet rapacopiéecba, olov rôv larpév* où yæp togoûta (Blénte ñ duaptix voÿ tatpou, Gooy to EbigecBa anedetv to épyovr. Kai ôte To toy vépoy copwrepoy Enteiv elrar, toët Édtiy à êv rois émaivouuévoiç vépois émayopetetar. Kai mepi pév Tv vépov, cbr du picôw.

LIVRE I, CHAPITRE XV. 127 sur la nature, tandis que les lois écrites varient souvent. C'est pourquoi, dans la tragédie de Sophocle, Antigone se justifie d'avoir enseveli Polynice, en disant qu'elle a agi contre l'ordre de Créon, mais non contre la loi non écrite : « Cette loi, ditelle , n'est ni d'aujourd'hui, ni d'hiét ; elle est éternelle... Devais-je, cédant aux menaces d'un homme, [entourir la veugeance des dieux ? 2]* Il faut ajouter que Je droit n'est pas ce qui semble, mais ce qui est réellement vrai et utile; que per conséquent la loi écrite n'est pas une loi, puisqu'elle n'en fait pas la fonction ; que le juge, comme celui qui vérifie le titre de l'argent, doit distingüer ce qui est droit et vrai de ce qui n'en a que l'apparence ; que l'horame d'une verte sapérieure doit recourir et s'attacher aux lois non écrites platôt qu'aux lois écrites. Il faut voir si la Toi n'est pas éh opposition avec quelqu'autre bi respectable, ou avec elle-même. Une loi, par exemple, veut que ce qui a été convent äit toute Ba force, mais une autre défend de faire des tonventions illégales. Si le sens dé da loi est éqaivoque, et qu'on puisse le détourner à son profit, il faut voir quelle interprétation convient mieux à notre droit et à notre intérêt, et y avoir ensuite recours, Si les motifs pour lesquels la loi a été faite ne subsistent plus, et que la loi reste, il faut t4cher d'établir ce fait, et la combattre pat ce moyen. Mais si La bi écrite est en notre faveur, nous devons dire alors que les mots que prononce le juge, en disant qu'il jugera en conscience, ne signifient pas qu'il jugera contrairement aux lois, mais que, s'il ignore le sens de la loi, il ne sera pas parjure; que personne ne prétend à ce qui est bien d'une manière absolue, mais 4 ce qui est bien pour lui-même; qu'il n'est pas besoin de faire des lois, si on ne les exécute point; que dans les autres arts, par exemple dans la médecine , il n'y a aucun profit à éluder les préceptes par des sophismes, et cependant que l'ignorance du inédecin est moins nuisible que l'habitude de désobéir à l'autorité ; que vouloir paraître plus sage que les lois, est précisément ce que défendent les lois les plus vantées. Voilà ce qui concerne les lois.

The text on this page is estimated to be only 33.55% accurate

128 PHTOPIKH. B’. Tlepi dE paprÜpov: paéprupés eist ditroi, où pEy raAuot, où dE npéoparor. Kat vToutuv, oi pEy , metéyovtes toù xuvOyou” oi dE, éxtôc. Aéyu dE, Ta}œOUS [LEV, TOUS TE Tountäc, rai Guy &}\wv yvwpiuuy Eloi HOIGEL pavepai" oiov, À Gnvaioi Opipo péprupr éyphoavto repi ZExlapivoc* nai Tevédine évayX05 ITepuvdcw r@ Kopivbiw npôos Zryeusts. mai Kcopty xata Kpuriou rois ZéAwvos éeyeiog éxpñoato, Aéywy ôt That aoe)yñs % oixia* où yap dy note Enoënce Z6ÀwY, Eineïv pot Kputla nuppôrpiyt rutpès dxobev. TTept pv oÙy Tv yEVOUÉVEOY, OÙ TouoÛTOL péprupes. [eoi de rüv écopévov,, xai ot xonauo}dyor" oiov, OepuctoxAñç, Êtt vauuaxntéov, to Evluvoy Àéyer teiyoc. Éxe xai ai RAPOUIGL, DOTEP elontar, paprÜpié cru" ciov, el ris oup6ouheve un noueioler oioy yépovta, roûtw paprupet ñ rapoquia, My nor’ eù Epdei Jécovra. Kai to tobs vicUs dyæpeiv, @y xaœi ToÙs ratépas" Nénuoc, 8 rutépa xrelvac, raids xarahelner. ITpécporor dE, 8cou yvwpquor xexpixaoi ti° phouot yto ai TOUTUY MDIGEL TOÙs TEpi To autüy auptoËntoëguw * oluy, EvÉouÀoc év tois dixagTmoots EXPÉGATO xATA X apntos © IDcrov EÛRE Tp0G Apxi&ioy , étuémdédwnE Ev Th néEL TO duohoyeiy Trovnpous elvar. Kat où petéyovres rod xuvduvou, ày DEwat bit DeaBar. Où puy oùy Touobror ty rouoütwy uévoy papruoës etre yéyovev, % ph” Éotiv, n px. [ep dé roù noiov, où éctupes" oicv, ei dixauov ñ ädixov, n cuupécoy h éouppocoy. Où à” érwber, rai moi toUrwy miotétatos. [liotérator d, où mahaoi* adépOooo:

LIVRE I, CHAPITRE XV. 129 $ II. Des témoins. Les témoins sont de deux sortes, les anciens et les nouveaux, et, parmi ces derniers, les uns courent la même fortune que l'accusé, les autres sont hors de cause. J'appelle anciens les poëtes et les autres personnages considérables, dont les jugements ont eu de l'éclat. C'est ainsi que les Athéniens, pour réclamer Salamine, eurent recours au témoignage d'Homère ÿ, et que naguère les habitants de Ténédos recoururent contre les Sigéens à celui de Périandre le Corinthien 4. Cléophon se servit aussi des vers élégiaques de Solon, pour prouver que la maison de Critias était depuis longtemps l'asile de la débauche ; autrement Solon n'aurait jamais écrit ce vers : « Dis au blond Critias qu'il doit écouter son père °. » On doit recourir à cette sorte de témoins, pour le passé ; mais pour l'avenir, on peut citer les interprètes des oracles. Ainsi Thémistocle disait que les remparts de bois signifiaient qu'il fallait se battre sur mer 6. Les proverbes même, comme on l'a dit, sont aussi des témoignages. Veut-on conseiller de ne pas contracter amitié avec un vieillard, on peut citer le proverbe : « Ne faites jamais de bien à un vieillard 7. » Pour conseiller de tuer les enfants, quand on a tué les pères, on dira : « Insensé celui qui ayant tué le père, laisse vivre les enfants ! 8 » J'appelle témoins nouveaux tous les personnages connus qui ont donné leur avis sur quelque point. Leurs décisions sont utiles à ceux qui plaident dans une cause semblable. C'est ainsi qu'en présence des juges, Eubulus tourna contre Charès ce que Platon avait dit contre Archibius, savoir, qu'il avait introduit dans Athènes l'usage de faire profession publique de méchanceté ?. J'appelle aussi nouveaux les témoins, qui, dans le cas où leur témoignage paraît faux, partagent le péril de l'accusé. Ces témoins ne servent qu'à établir si le fait a eu lieu ou non, si la chose est ou n'est pas. Mais s'agit-il de qualifier le fait, de dire, par exemple, s'il est juste ou injuste, utile ou inutile, ces témoins ne sont plus compétents. Au contraire, les témoins qui sont en dehors de la cause sont dignes à 9

The text on this page is estimated to be only 31.50% accurate

130. PHTOPIKH. Jép. [Miorwpara dE rapa paprupüv” uéprupas uv ph Éxovte, te Ex TOY ElxéTuY Oet xDIVELV* Kai TOÛT’ ÉOTL, TO YVOUN th apidrn. Kai 8e oûx Éaruv éÉaratioat tà Eixéra nr” apyupiw. Kai ôtr oùy dlioneter Vevdouaprupiüv ta eluéta. Éyoyn & rpôç un Éyovta, Ste oÙy Urédixa ta eixdta. Kai Gr odEv &v Éder paptupiv , ei ëx Tüv Adyow lxavèv fiv Bewpñacu. Est à ai paptupiar, ai per, mepe abroÿ* ai dE, ntpi toÿ dpprsôntoüvros. Kai ai pév, mepi toû rpdypatoc” ai de, mepi roû #bouc. (ote pavepôv, être obdénoré éoruw émopñaat paprupias XENGinc’ el ph yap xata To Tpdyuatos, h abttà OpoloyouuÉvRs, à td Aupuobnroëvt: évavtias AXE repli toÙ MOous, h abtob eù étueineuay, ÿ ToÙ dupuoënroïvtos ets pavAdmra. Td 0’ x rep uéprupos, h pÜou, h Éxbco, h meraËt, h ebdoxmmobvroc, ñ adoéobvros, n petaËt, ka Gcœu ŒA la Torabtar diapopai, Ex tov alty rémev Aextéoy, &6 olwvrep xai Ta évOupiuare Àéyepeey. LT". Llepc de tv ouvbnxr, tonoven roù Agyou xpñei ét, Gcoy ab&euw, h xaOcupeiv, h mors nouer, n émterovc* &v pév aUt® UTdpywot > TUOTAS KA XUpiAS" ni dé toù aupioËntoüvTOC, TOUVaYTIOY. ITooç uv OÙ TO HITS M ÉTITTOUG XAT& oxeudgeuv, OUEV diaméoes Tic TE TOUG MÉDTUPRE TOAYAATEEG" omolot yap &v TivEG daiv oi éniyeypapuévot, h puhderoures, robrous ai ouvres maotai eiotv. Opoloyouuéne d sai this duvbrxns, olxetag pv oÜonc, abËntéov* à yap auvOiun, véuoc égtiv (to , nai xara pépoc. Kai ai pév ouvOixa où mosoÿct

LIVRE I, CHAPITRE XV. 131 cet égard de la plus grande foi, et Les plus dignes sont les anciens, parce qu'il est impossible de les corrompre. Voici maintenant comment il faut employer les témoignages. Si vous n’avez pas de témoins, vous direz qu'il faut juger d’après les probabilités ; que c'est là juger en conscience ; que l'argument des probabilités ne peut être faussé à prix d'argent, et qu'on a6 peut le prendre en flagrant délit de faux témoignage. Si vous avez des témoins, et que l’adversaire n’en ait point, vous direz que l'argument des probabilités n’encourt aucune responsabi lité en justice, et qu'on aurait aucun besoin de témoins, s’il suffisait d'examiner Les raisons. Les témoignages regardent, ou pous-même, ou notre adversaire, ou le fait {uni-même, ou la moralité des parties, Xl est donc clair qu'on ne peut jamais manquer de quelque témoignage utile. Si vous n'avez pas sur le fait lui-même de témoignage qui soit pour vous ou contre votre adversaire, vous en aurez toujours pour établir votre moralité ou attaquer celle de la partie adverse, Pour toutes les antres questions relatives à mn témoin, s’il est ami, ou ennemi, ou indifférent, s’il est bien ou mal famé, ou s’il n’est connu ni en bien ni en mal, et pour toutes les diverses considérations de cette nature, il faut recourir aux mêmes lieux La fournissent les enthymèmes. & TITI. Des conventions. Ea ce qui concerne les conventions, l’orateur qui en fait usage doit leur donner de la force ou les infirmer ; prouver qu’elles méritent ou ne méritent pas créance. Si elles sont pour lui, il doit en établir la bonne foi et l'autorité, et faire le contraire, si elles sont pour la partie adverse. Veut-il les rendre dignes ou indignes de créance, il doit procéder absolument de même que pour les témoins ; car les conventions tirent leur force des qualités morales des signataires ou des dépositaires des titres. L'existence de la convention étant reconnue des deux parties, si elle est en votre faveur, vous devez l’appuyer ainsi : la convention est une lei particulière, faite dans l'intérêt d’une partie; ce

The text on this page is estimated to be only 32.02% accurate

132 PHTOPIKB. Tv véucy xüpuoy” où dE vôuvt, T&s xatT Tov vôuoy ouvbixac. Kai)w5 auto; 0 vôuos, auvn té égriv” @Tse Ootis an: otét, xai avaupei suvhienv, ToUs vôuGus; ayaipel. Ér dé, TpatTETAL TA NO})4 TV ouYA))a/UATOV, xAL TZ EXOUOIG, XATA ouvBiras Gore axÜpay 7ryvopévev, avaipeter ñ pos AN rdous ypela tév avicaruy. Kat tél) dE Ta dpuorret, érimoAvis UBeiv éotiv. Âv d’ évayria ÿ ai uetà tôv aupuo6nToUvTwy, Rpüroy péy ànep dy Ti pô véuoy évayt{oy payésauto, Ttaü0’ dppôrre dronov yap, el, tois LEy vôuou, av pen OpÜic xctusvor wow d))” ébaudpruat oi tibËuevor, oùx oioueOa Beiy neideou” tais dE ouvbixaus, dvayxaiov. Eîra ôru toù dixxiou BpaÉeuris éatiy 6 Oixagtic® oÙûxouy tToûro aoxentéov, &À} dcuuôrepoy. Ka ro p£y dixaoy , oùx Éore puetaotpébat, oùr andtr, oÙT avæyxn® nepuxôs yép éot. Zuvbixar dE yryvoytai xai éEararnbévtov, xat avayxaoBévrev. ITpôs dE roûrois oxo= Tely, el évavtia TV ÉOTIV, N TOY VEYPAUUEVOY VOUOY , N TOY xouwGy, xal Toy yeypapuévoy n Tois olxelous n toi a} XoTpious. Ére te, el &AÂous ouvOixau botépous, n Tpotéoais n yap ai botepau xüpiat, éxupor d” ai mpétepou” h ai rpétepat 6plai, ai d? Üotepar Aratminaoty, Onotépus àv n XpAGHOY. Érte d, to dumpépoy ôp&v, el mn évay tuoûtau vois xpitais, xaï Caa Ga rouddta” nai yap Tadta eUbempnta Opoiuwe. A', A dE Baaavor, paprupl mivés eioiv. Eyeuw dE doxoUdt TO Tiotoy , Gt avayxn tie Tpôcesre. OÙxouy Yaæerôy OÙdE mepi roûtwy ideiv, xai ta évdexéueva eiretv® éE &v,

s LIVRE I, CHAPITRE X. 133 ne sont pas les conventions qui donnent force à la loi, mais ce sont les lois qui donnent force aux conventions légitimes ; dans un sens général, la loi elle-même est une convention ; ainsi quiconque manque de foi et viole une convention, viole les lois elles-mêmes. Ajoutez que la plupart des affaires et des obligations volontaires reposent sur des conventions, de sorte que si vous détruisez l'autorité des couventions, vous détruisez entre les hommes les relations et le commerce. Il vous sera en outre facile de voir les autres arguments qui conviennent à la circonstance. Si la convention est contre nous et pour nos adversaires, faisons valoir d'abord les raisons que nous opposerions à la loi, si nous l'avions contre nous. Il serait bien étrange en effet, si, tandis que nous ne croyons pas devoir obéir aux lois, quand elles ne sont pas fondées sur la justice et que le législateur s'est trompé, nous pensions que les conventions nous obligent. En outre, le juge est le dispensateur du droit, et par conséquent il ne doit pas s'en tenir aux conventions, mais considérer ce qui est plus juste. Ajoutez qu'on ne peut détruire le droit, ni par la fraude, ni par la violence, parce qu'il est fondé sur la nature, tandis que les conventions reposent sur l'erreur ou la violence. Il faut aussi examiner en outre si la convention est contraire à quelqu'une des lois écrites ou communes, aux lois du pays ou aux lois étrangères, à d'autres conventions postérieures ou antérieures. Si les dernières sont valables, les premières ne le. sont pas ; si les premières sont justes, les autres sont entachées de fraude. Examinez le parti qui vous est utile. Voyez aussi le motif d'intérêt, etsi la convention ne porte pas atteinte en quelque point aux droits des juges. Vous chercherez de même tous les autres arguments de cette nature, et vous n'aurez pas de peine à les découvrir. $ IV. Des tortures. Les tortures sont une espèce de témoignage, qui semble certain, parce que l'aveu de la vérité y est en quelque sorte nécessaire. Il n'est pas difficile non plus de trouver des raisons pour

The text on this page is estimated to be only 34.75% accurate

134 PHTORIKEH. dy re Ündpywow oixeia, aEew éorty, &rt dAndex péver ray papropuiy Eloi abrau édy te Vrévavri dot, xai Etæ to dupioËmroëvros, Aua)dor &v tu taAn0ñ, Aéywv xaË Gou ro yévouç toy (acdywv oÙdey yap nrrov avayxaëôpevor ta deudn héyouoiv, n Tan" xai dianaprepeüvres un Àéyerv tdAn0f° xai padlws natadesGôuevor, &s Taudôpevor Särtoy. Act d Eye éravapépeuy ëni touaÿra ysyenupéva mapaderyuata, à Ioaoiw oi xpivoytes. E'. Ilepi Gprov, terpayds êone Oueheiv h yap ddwot nat hapbdve, h oÙdérepoy" h To uév , to d° oÙ* xœi ToUtuy ñn didwor pév, où Aaubdyer dE h Aapbave péy, où Oidwer ot. Éu 4) wc napa taÿta, El Ouwuootas oÙtos } ÙT" ab= ToÙ, h Un" éxeivou. OÙ didtsar pev oùv, Er bals emioproÿdu. Kai ire, 6 mév ôuéqas, oùx dnodidmar" Toùs dë, un Opéoavtos, oietar xatadixaoev. Kai dc oùtos 6 xivduyoc MpEiTTUY Ô Ev Toig Axagtais" Tois HEV YAPy; MAOTEUEL" TU 0€, où. OÙ Aaubdver de, Ort avri ynonuaërter Gpuos. Kai Gr el #9 pahoc, ratwpiaauro äv* npeîtroy yap Evexd tou paÿhoy eva, h pndevés doudous uév obv, ÉËe" un Ouéoaç CE, où. Oüre d À aperiv àv sn, AN où OÙ értopxiey To pu Hal TO To Esyopavouc dppôtte, Ôtu oÙx lon Tpéxnais abtn' dacbet mpôç euceôn, a\ Gpoix nai ei loyupos aobevñ ratdËor, à rhryñvar, tporaïéceuro. Et GE AapiGdyer, Gte ni» 0 = , d° , « è «+ tn , , OTEUVEL AUTU , ERSIVU) OV. Kai TO TOU =£yOpavoug METAOTLE—

LIVRE 1, CHAPITRE XY. 135 faire valoir cette preuve; dans le cas aù elle est pour nous, nous dirons que ce témoignage est le seul véritable. Si elle est contre nous et pour la partie adverse, on en contestera la vérité en s'élevant contre les tortures en général. L'homme soumis à la torture déclare également le faux et le vrai: l'un endure tout plutôt que de dire la vérité, l'autre ment aisément pour en finir plus vite. Il faut là dessus donner des exemples qui soient connus des juges 10. $ V. Du serment. Quant au serment, il faut distinguer quatre cas : ou bien nous déférons le serment en l'acceptant pour nous même ;: ou bien nous ne faisons ni l'un ni l'autre; ou bien nous faisons l'un ou l'autre ; et, dans ce cas, ou nous déférons le serment sans l'accepter pour nous ou nous l'acceptons pour nous sans accepter celui de l'adversaire. Outre cela, on peut considérer encore si le serment a été prêté par nous, ou par la partie adverse. Refusons-nous le serment de la partie adverse, nous dirons qu'on se parjure aisément ; qu'après le serment, notre débiteur serait quitte envers nous, tandis que, s'il ne prête pas serment, nous espérons qu'il sera condamné ; que, chance pour chance, nous aimons mieux nous en rapporter aux juges ; que nous avons confiance en eux, mais non en lui. Refusons-nous de prêter serment nous-même, nous dirons qu'on ñnous demande un serment dans une question d'argent ; que, si, nous manquions de probité, nous le donne rions sans peine, attendu qu'à être improbe, il vaut mieux l'être avec profit que gratuitement ; que le serment nous ferait gagner notre cause, tandis qu'en le refusant nous la perdrons ; et que par conséquent, si nous le refusons, c'est par délicatesse, et non par crainte du parjure. Nous pourrons citer dans ce cas l'opinion de Xénophane, qui disait qu'il n'y a pas égalité quand un impie provoque au serment un homme pieux; que l'impie ressemble à celui qui étant vigoureux proposerait à un adversaire chétif de vider leur querelle à coups de poing. Acceptonsnous le serment pour nous-même, nous déclarerons que nous avons confiance en notre bonne foi, et non en celle de l'adver

The text on this page is estimated to be only 37.29% accurate

136 PHTOPIKH Yavra, patéoy obtus, iov elyeu, êay év 6 àceôns id, Ô edae6ônç à uvün" desvév ve, Tô ph éBée aUtoy, UTÉp y éxeivouc dbrot Oudoavracs Oixdéev. Ei de duo , re svocGëç ro Jélev rois Jeois énutpéreuw. Kac te oÙdEy dec œroy Mouv xprrov deobar aœùro yap Ddwor ape. Kai ôr éromoy ro un SéÂewv Ouvbvar, mepi y ous dEtoë ouvuvou, Énet dE af Exaorov dilov, nüc Aextéoy, xai ouyduaÉduevoy nûs Àextéov, dAov* olov, ei abtos év déher au Écyeuw, didôvar dE pi xat et Oldwgr pEv, Aaubavey dE un Séer rai el Rauédvev rat Oidévar éDéXe, eù te undérepov" éx ap Tüv elpnuévoy avdyxn auyxelobau" Gate nat Tous Àd3 4 a Lo 3 22 » ? youc avdyxr GUyRETOEL Ex TOY Etonpévoy. ' 2 Ü Ci ZT. Eav de n yeyevnuévos Ùn' aœbroü, xai évavtios, [2 , 3 ' e , À Q Û _ 3 4 V 9 Ou oÙx Eriopxia" Exoügioy yap to ddixeiv éoti" 10 dE énuopæ en \] »" A PA xeiy, dde éoti" ta OE Pia nat dndm, éxovoia. Evraï6a < LL. d PS # OÙY ouyaxtéoy xœi TO Émuopxeiv, Ôtu ÉGti TO Tn Oavoix, GX où To otépar. Edv dE 1 dynidixw 7 éuwuosuévos, eo / 3 = € Û 9 ? " Ü Ü + Ote Tévta dvaupel 0 un éuuévey ols Wuoce dix yap Toûre xœi Tois vépois YpÈVTA Ouôcavtes Kai « Us [LE dEtoÛqev 3 , T2 , 9 ! À 9 2 + R éppévery ois Ouéoavres Oudbete" abtol dE oÙx éLmevoULEy; s 1 % 9 LA æ Kat 6ox &)}x &y adéwy tu elneu. ITept iv oÙv Tüv aréyvuv Riotewv, eloñoc Togaÿre.

 saire; et, renversant alors le mot de Xénophane , nous dirons qu'il y a égalité lorsque l'impie défère le serment, et que l'homme pieux l'accepte; qu'il serait extraordinaire de refuser nous-mêmes le serment, tandis que nous voulons que les juges le prêtent avant de rendre la sentence. Déférons-nous le serment, nous dirons que c'est un acte de piété de vouloir s'en rapporter aux dieux ; que notre adversaire n'a pas besoin de chercher d'autres juges, puisque nous lui offrons d'être son juge à lui-même; qu'il serait étrange qu'il ne voulût pas prêter un serment qu'il demande aux juges. Si nous avons clairement démontré comment il faut traiter chaque cas en particulier, on comprendra ce qu'il faut dire, quand on en traite deux à la fois; par exemple, si nous voulons prêter serment nous-mêmes, et ne pas accepter celui de l'adversaire ; ou accepter celui de l'adversaire, sans le prêter nous-mêmes; ou l'accepter pour nous et le déférer à la fois ; ou ne faire ni l'un ni l'autre. On ne peut réunir que les cas dont nous venons de parler; il faut donc réunir les motifs que nous avons fait connaître. $ VI. Du serment déjà prêté. Mais si nous avons prêté un serment contraire à celui que nous prêtons actuellement, nous dirons qu'il n'y a pas pour cela parjure de notre part ; car il n'y a injustice qu'avec le concours de la volonté, et le parjure est une injustice ; mais il n'y a pas de volonté quand il y a fraude et violence. Il faudra ensuite serrer la définition du parjure, en disant qu'il est dans l'intention, et non sur les lèvres. Si c'est l'adversaire qui a prêté le serment, nous dirons qu'il détruit toute justice en ne s'en tenant pas à ce qu'il a juré ; que ce n'est qu'en respectant leur serment que les juges appliquent la loi. « O juges, nous voulons que vous respectiez votre serment quand vous prononcez la sentence; et nous, nous violerons le nôtre!» Et nous ajouterons tous les moyens d'amplification. Voilà tout ce qu'il y avait à dire sur les preuves indépendantes de l'art,

The text on this page is estimated to be only 32.88% accurate

TEXNHZ PHTOPIKHEZ B. KE@SAAAION A° A°. Éx touv pév oùv dt xai porpérew ai ärurpérew, xai Yéyey nai éxanet, xai xæoyyooëiy xaï éredoyeioüa, nat noiu OdÈE nai KPOTAOEKG HPÂGLMOL KOÔC TAS TOÜTRY HICTEL, tadr éoté. Ifepi yæp toûrev xai êx touruv z4 évéuimiuara lé YETOu, GG TEpi ÉLATTOY ERERY 1ix TO VEVOS Tv ÀG/@y. Éxe! d évexa xpiceux Ectw À Onropoen (eat yap tas cuu6ou)æs xp vougt, xai ñ OU 2piTis OT") avdyen JM JLÔVOY TPÔG TÔv Aéyov épav, Grues anodemtucos Éctas xai Tutos, AA nai aroy noiéy zwa ual toy ep xararxudbev. Ilo}d yap duapécer roûc riorw , paurta piy év tas ouuéoulais, elra xai v Tai; Jüeaus, TO Te Toiôy twa paiyecbar toy Àéyovta, xai To Tpûs avtous Unolaubdvev Éyew Tu atôv" Rpôç dE tourou éay mai avtui Oiaxtiueyoi Toç TUyAdvmot. To puy oùy nouy tua oaivecÜat toy Àéyortæ ypnomwtepor els tas cvuéoulds éorr 10 dE Dtaxctoôai Tax TOY axpoarnv, els Ta dxas. Où yap Tata para quoïct xai pusoëow, oùd' OpyLopévou xat Todes Éqouoiv" M 7% to Kaparav Étepa, ñ xata 70 péyeboc Etepa. TS pe yap péoëvre, Repi où moust

LIVRE DEUXIÈME. CHAPITRE PREMIER. Des mœurs et des passions. $ I. Considérations générales. Nous connaissons maintenant les moyens qu'il faut employer pour persuader et dissuader, blâmer et louer, accuser et se défendre ; nous avons dit quelles sont les opinions et les propositions qui peuvent servir à convaincre dans ces diverses circonstances;: car ces opinions ét ces propositions sont la matière et La source dés enthyimèmes qui tonviennent en particulier à chaque genre d'éloquence. Mais, un jugement étant la fin de toute espèce de discours, puisqu'il y a jugement dans les assemblées du peuple aussi bien que dans les tribunaux, il faut non-seulement considérer le discours en lui-même, afin de le rendre démonstratif et convaintant, mais il faut encore que l'orateur possède certaines qualités, et qu'il dispose l'auditeur d'une certaine façon !. Car il est très important pour l'orateur qui se propose de persuader, dans le genre délibératif surtout, et aussi dans le genre judiciaire, de se montrer doué de certaines qualités, et disposé à soutenir les intérêts des auditeurs ; et de plus, que les anditeurs eux-mêmes soient bien disposés pour lui. Dans les discours politiques, les qualités personnelles de l'orateur ont une plus grande importance ; mais dans les plaidoyers, ce sont les dispositions de ceux qui écoutent. Nos jugements varient selon que nous sommes poussés par l'amour ou par la haine, que nous sommes en colère ou de sang-froid. Les choses nons paraissent, suivant nos dispositions, ou entièrement opposées, ou d'une tout autre importance. Si nous sommes prévenus en faveur de celui que uous allons juger, il

The text on this page is estimated to be only 33.57% accurate

140 PHTOPIKH. Tai Tv xpiow, h oÙx ddixsiy, h puxpa Vouel àdteety* T@ dE puooëvu, tobvastio. Kai 1ù pév énmupoüvre xai evékrudi Gvru , édy mn 10 éciuevov nOÙ, xai éceclœu, xai ya Boy Éceodar paiveræu" t® 0' drabei xai dvayepaivoyte, ToùYAYTLOY. / + t 4 9 L 0 4 # ? . Toû puy ouy autobc elyau miotouc tous Àéyoytas, tpia + + + » 4€ , = éari ta afriu' tooadra ydp éort, OÙ & ruotevoue ÉÈR TOY ETO A U L4 dalbewv. Éote taûra, ppéynots, xai ape, xai ebvoux. AuxYeudovrau yao , nepi y Réyououv h ouu6ou}esdoucty,% dia révra À La 3 æ toûra, h ux toûrwy ti. H ap à appoouvny oùx 6püüs doËYouaiy* h doËdhovtres 6pbis, it oy6npixv où ta Boxoüvra Aéyououw h ppévor ev xai émueuxeis elgiv:, &AN ox ebvor9 t \] LA ? : Auénep évdéyeta, un r& Bériora ouubouhetew yryvwaxovtas #? ? » # U C4 æ Sd al rapa taûta oUdév. Avdyxn äpa Toy &ravra doxodvra TaÿTa Eye, elya Tols AxpOWLEVOIS TLITÔV. Odev HV TOiVUY œp6vapor Xai onoudœior paveley &v, Ex Tüv TEpl tas dpetas Ênpn9 pévoy Anntéov. Ex t@v abtoy y@p, xav Et:pdy vis, x&v ÉavTôv xatagxeudigee touoûrov. [ept d° euvoixs ai qulas ëv rois mepi Ta naôn Àextéoy vüy. L'. Écu dé té raôn > À Ga perabæhhovtes, dixpépouot pos tas xpiceu, OÙ Énetar AUTn xai H0ovi" olov, dpyn, ÊMEOG, pébos, rai Gax &AÂ« toiaÿra, mai Ta toutous évaytiæ. Aceë dE

LIVRE II, CHAPITRE I. 141 nous semble, ou qu'il n'a pas commis d'injustice, ou que sa faute est légère ; le contraire arrive, si nous sommes prévenus contre. Poursuivons-nous de nos désirs et de nos espérances une chose dont la possession nous serait agréable, il nous semble qu'elle ne peut manquer d'arriver, et d'être pour nous ‘un bien. Il en est tout autrement pour l'homme indifférent ? et pour celui qui doute du succès. 8 II. Des mœurs oratoires. Si l'orateur veut que sa parole produise la conviction, il doit posséder trois qualités, qui, indépendamment des preuves, sont pour nous autant de motifs qui nous portent à croire. Ces qualités sont la prudence, la probité et la bienveillance. Dans les discours et dans les délibérations publiques, on ne s'écarte de la vérité que parce qu'on manque de ces trois qualités, ou même d'une seule. Car c'est l'ignorance qui égare notre jugement; ou bien, le jugement étant droit, c'est la méchanceté qui nous empêche de dire franchement ce que nous pensons ; ou bieu encore, nous sommes, il est vrai, prudents et probes, mais nous manquons de bienveillance; ce qui fait que nous ne donnons pas les meilleurs conseils, quand nous pourrions le faire. Ces trois qualités sont les seules. Tout orateur qui paraîtra les posséder portera nécessairement la conviction dans l'esprit des auditeurs. Mais comment paraître prudent et probe ? Il faut voir à cet égard ce que nous avons dit quand nous avons parlé des vertus. Car les mêmes moyens qu'on emploie pour faire paraître les autres prudents et probes, on peut les employer pour soi-même. Quant à la bienveillance et à l'amitié, nous allons en parler maintenant, en traitant des passions, $ II. Des passions. Les passions sont des mouvements de l'âme, qui changent nos jugements, et qui sont accompagnés de douleur et de plaisir 5, Telles sont la colère, la pitié, la crainte, et toutes les autres émotions semblables, ainsi que leurs contraires. Mais en

The text on this page is estimated to be only 28.38% accurate

142 PATOPIKH dvoupeis té nepi Exaover cl pla Léyu 9’ elos mept opyhe, ns te Diaxeiusvor écyDo: elot, xai tion etoaciy dpyeoÛau, nai éri roious. El yäp 70 pév Ev n ta bo Eyomey toutuv, äravta 0 un, adbvatoy &v in Thv dpynv ÉpRouy" pou de nai ént 1@v lv. Üenep oùy nai éri y mposipruévuv Me ae pis tas Tpordoets, OT xat ÉTi ToUTUY id Los ris 5 xai Ouélwuey Tôv cionévoy Tpérov, KESAAAION BP’. A". Écro 8 % épyh Gpebus era Aümnç Tplac qœcmévne did qaivouéyny élywplar vév ei adrèv h sig avr tva un mpoonxévros. EÙ On roûr’ éotiv ñ épyr, dvdyxn vôv épyséuevoy épyléecBar dei rüv xadéxaotoy tivi oiov KA£ove, &)N oùx avüporw. Kai te abrôv, h tüv abtoÿ Tiv w mnoënxev, n Muele, Kai néon ôpyñ Eneodai tiva fdovry, env æno cs EATIdeS Toû riumpiousba HÔÙ pêy yap, ro oïscou rebEesbe, y épéerau” oùdeis ÔE c&v parvouévoy &dvaruv Éplerar abri 6 d° épybômevos Épietar avt duyarür. A10 ag élentar nepi Guuod, O6 re roÀd yhuxlwv pËrros xara)erGouÉvoro "Avôpüiv êv atÂlecaiv &dEfrau, 4 4 » - , Axo)oubet yäp xai ndovñ tie, id te voûto, nai Ouéte dia tpléaucuw £v to Tuxwpeiobar Th diayoix, H oùv torse éyyuppére avracia, Ndovnv Rousi, GOTEp À TOY ÉVITE,

LIVRE ÎT, CHAPITRE I. 143 chacune d’elles, il faut considérer successivement trois choses : relativement à la colère, par exemple, quels sont les hommes sujets à se mettre en colère, qui sout ceux contre lesqnels on se met ordinairement en colère, et enfin, qu’elles sont les raisons pour lesquelles on se met en colère. En effet, si nous connaissions un seul, ou même deux de ces points, et non tous les trois, il nous serait impossible d'exciter la colère. I en est de même pour les autres passions. De même donc que nous avons déjà décrit les propositions qui conviennent à chaque genre, nous allons maintenant procéder et diviser d’après la méthode que nous venons d'indiquer. CHAPITRE Il, De la colère. $ I. Quels sont les gens sujets à se mettre en colère. La colère est un désir de vengeance apparente ! accompagné de douleur contre ceux qui ont montré un injuste mépris pour nous ou pour quelqu'un des nôtres. Si cette définition est exacte, il est nécessaire que celui qui se livre à la coïère le fasse toujours, non contre un homme en général, mais contre un homme particulier, par exemple Cléon, et que cet homme ait fait ou ait été sur le point de faire quelque chose contre lui, ou contre quelqu'un des siens, et enfin, que tonte colère soit accompagaée d’un certain pluisir, celui que donne l'espoir d’une vengeance future *. J1 est doux de penser qu'on viendra à bout de ce qu'on désire; or, personne ne désire ce qui semble impossible, et celui qui est irrité ne désire que ce qu'il lui est possible d’atteindre, C'est pourqmei on a très bien dit en parlant de la colère : « Beaucoup plus douce que le miel qui tombe goutte à goutte, elle s'élève dans le cœur des hommes 5. » Un certain plaisir accompagne la colère, peur cette raison d’abord, et aussi parce qu'on se venge d'avance par la pensée, et on savoure alors en imagination une jouissance pareille à celle qu'on gode dans Les songes.

The text on this page is estimated to be only 33.54% accurate

144 PATOPIKEH. B'. Erei d” n GArywpix éotiv évépyeua dGËns Tept To pndevôs GErov oaivuevov" (xat ydp t& xaxt nai rayala, &Eux oiôuea onov Mis Elvar, xai T@ auvteivovta rpôs abtd® Ga dE A! À , ,’ 3, D... * vY e À £ , é ’ undëv, h navu puxpd, obdivos dGux UnohauÉdvouev) tpia d éativ eiôn dhrywpias, XAaTappONO TE, KA ÉTNPEMTÔS , xai D6pis. O te yäp xatappovüv, drywpet* à yap ciovtar urDevos &bia elvar, toUtuv xatappovoÿar toy dE pndevos dEtuv Ouywpobor at Ô ÉNRPEMGOV paivetæt KATAPEOVELV* ÉTL V@p Ô émnpeaouoôs, éurmodopos tais PouAñoeow, oUy tva ti «UT, GX va pn éxcive. Éret oùv, oùy ivæ abt ti, Arympet" didov ya, être oùte Bhabeuw Uno).auÉdver épobeiro ap &v, xai oùx Glrywper oÙt wpelñoat &v oUdEv &Etoy Adyou* époévtibe yap àv, wote quos elvar. Kat 6 UÉcibwy dE, olrympei Eat Ü o 4 , t « æ 3 9 + da ’ 3 t = yao Dépis, 10 Phdntew xat Aureiv, ëp” oi aioyUvn éott To nédyovtt, un va ti yévnrau ar® &))o, h Ôt Eyévero, a ônws %o0ÿ* où yap avrumorobvtes oÙy VÉpiouotv, &AÀ Tu poüvreu. Afriov dE ts #dovñe tois VÉpibouow, Gte oiovtær xa= = = , 4 € ? + \ 4 e , (RE xGs Opovres abtoUs, Unepéyxeuw &hAov. Ad xai où véor xai oi mAoûgrot, UÉprotai” Unepéyetv yap oiovteu UÉpiGovres” V'Épecxc de, étupia” 6 dE atuudbuv, dArywpel” to yap undevos &Erov, ob piav Eyes tiuny oÙte xaxoû, oùte ayaBoë. A0 Aéyer dpy1èdue€ ? ’ voc 0 AyuAAEUG" "Hrlynosve Ev yhp per yépus, adrèc émobpas. Kai, “Qocl iv” étlunrov peravdorm: e L LA #? Lé rs GG Dit Tara 6py1bémevoc. ITpooixeuv d° olovrar, movepete es ’ | : Cat TO Ty Pttévuy xatæ yévos, xat& JUvapy, XaT ApETRY,

LIVRE II, CHAPITRE II. 145 $ II. Du mépris et de ses diverses espèces. Le mépris est un acte de l'esprit jugeant qu'une chose ne semble avoir aucune valeur. Ce qui est mal, ce qui est bien, et ce qui tend à devenir l'un ou l'autre, nous paraissent dignes d'attention ; mais ce qui n'est rien, ou presque rien, nous ne pensons pas devoir nous en occuper. Il y a trois espèces de mépris : le dédain, l'esprit d'opposition, et l'outrage. Celui qui dédaigne, méprise; car on dédaigne les choses qu'on croit n'avoir aucune valeur, et celles qui n'en ont aucune, on les méprise. 11 semble aussi que celui qui contredit, méprise; car l'esprit d'opposition est un obstacle que nous portons aux volontés d'autrui, non pour qu'il nous en revienne quelque chose, mais pour qu'il n'en revienne rien aux autres. Si donc on ne contredit pas pour son propre intérêt, on ne le fait que par un sentiment de mépris. D'un côté, il est évident qu'on ne redoute aucun dommage ; car, dans ce cas, on craindrait, on ne mépriserait pas. D'un autre côté, on espère aueun avantage digne d'être pris en considération; car autrement on chercherait à devenir l'ami de celui qu'on moleste. Celui qui outrage, méprise aussi. L'outrage consiste à causer du dommage ou du chagrin en des choses qui font rougir ceux qui les endurent, et cela, non pour en retirer du profit, ou pour rendre la pareille, mais seulement pour son propre plaisir. Car ceux qui rendent la pareille n'outragent pas, ils se vengent. La cause du plaisir qu'éprouvent ceux qui outragent, c'est qu'en maltraitant les autres, ils croient s'élever eux-mêmes d'autant plus. Voilà pourquoi les jeunes gens et les riches sont portés à outrager les autres; en les outrageant, ils pensent s'élever. Mésestimer quelqu'un, c'est l'outrager, et celui qui mésestime, méprise ; car ce qui n'a aucune valeur, on n'en fait aucune estime, ni en bien, ni en mal. Achille irrité s'écrie : « Il m'a outragé, car il retient la récompense qu'il m'a enlevée, qu'il a ravie lui-même 4. » Et ailleurs : « Il m'a traité comme un vil transfuge . » Voilà les motifs de sa colère. Nous croyons avoir droit aux égards et à 10

The text on this page is estimated to be only 27.79% accurate

146 - PHTOPIKH. ai GÂuç Év © àv Talt® Ürepéyn moÂV* oiov Ey Yprpaotv d nAoUoios TÉVATOG Hat Év T@ ÀËyeuy Ontopuxoc, dOuvaærou Elreiy" xœi Gpymv, dpyopévou" nai &pyerv Eros oiduevos, ToÙ àpyegôai akiou. A1o elonteu, Ovude dt prépas art rorpepéuv Basthfwv, Ko, "ANG ye xl perémodev yes xérov. Ayavaxroÿor yäp À Tv Ünepoxiv. Éu, dg' Ov tw oferæ ed nadoyew déiv obror dE elow, oÙs ed memoëmxev, h Troui, h abrôg, à tüv airoÿ tic, h À abro, h fouActar, ñ 6oudéôn, T'. Davepoy cv êx tobrey fôn, nc tv Éyovres dpyiboyta ædroi, mai tit, mai dut noix. AUroi peu yap, étau Avrävteu égletau ydp +uwoc, 6 Aumobpevos" édy te nat" ebfvwpiav oÙy avTixpoUn Tis° ofov, TÉ dubovre TOÔG T0 TUE" ÉGY TE UN, épous Tabto palvetat TO" KA ÉGV TE AYTIMPÉTIN TIG, SV TE A ovunparrn, édy te &Ao rs Évoy AR oÙtes Épovra, rois näow dpyéeetat. A0 naduvovtes, Teyéuevor, épüvres, Aÿüytes, Eu Émiupoüvres, nat un xætopBoüvres, dpylor eloi ai ebrapépumror paliota pv npôç TOUS ToÙ Tapôyrog GkrywpolyTag Div, täUVEY EU, Toi Tpôs Tv voue mevépevog À, this pô Tiv Teulay* noleuév dE, tois mpôç Tov né épav d, tois mpôc tèv éputa® polos 8 nai rols &doiç TpooÎoTOLEITæL Yap Énaotos npôs Tv Éxdotou Ôpynv, ÜTO ToÙ Urdpyovtos TxboUg. Éx Où, éàv révavtia TÜXN TPOGEX Op vos" Aunet yäp uäloy 10 noÂd.rapg Eau, Morep aa tépr

LIVRE II, CHAPITRE II. 147 la considération de ceux qui nous sont inférieurs en noblesse, en puissance, en mérite, et enfin en tout ce qui nous donne une grande supériorité sur autrui. Le riche se croit sppérienr au pauvre à cause de ses richesses; celui qui est habile dans l'art de la parole à celui qui ne sait pas parler ; celui qui commande à celui qui obéit; celui qui est digne de commander à celui qui doit obéir. C'est pourquoi il a été dit: « Grande est la colère des rois, fils de Jupiter 6. » Et encore : « Mais plus tard il conserve son ressentiment 7. » Car les rois sont portés à la colère, à cause du rang élevé qu'ils occupent. Nous nous attendons encore aux égards de ceux par qui nous croyons devoir être bien traités; comme sont les personnes auxquelles nous avons fait ou nous faisons du bien, ou nous-même, ou un autre À cause de nous, ou quelqu'un des nôtres ; et celles auxquelles nous voulons ou nous avons voulu en faire. $ IH. Quelles sont les raisons pour lesquelles on se met en colère. On voit déjà par ce que nous venons de dire quels sont ceux qui sont portés à la colère, ceux contre qui on se met en colère, et pour quels motifs. On est porté à la colère quand on souffre ; car l'homme qui souffre désire quelque chose. Si donc on s'oppose directement à son désir, comme en J'empêchant de boire quand il a soif, ou indirectement, mais en semblant faire la même chose ; si on lui résiste, si on ne l'aide pas, si on le contrarie d'une autre manière, on est sûr qu'il se met en colère. C'est pourquoi les malades, les nécessiteux, les amoureux, ceux qui sont altérés, en un mot, ceux qui désirent et qui n'obtiennent pas, sont colères et portés à se fâcher, surtout contre ceux qui tiennent peu de compte de leur état présent, comme le malade quand il est question de sa maladie, le nécessiteux de ses besoins, le combattant des choses de la guerre, l'amoureux de sa passion, et ainsi des autres ; car la souffrance présente ache. mine chacun de nous vers la colère qui lui est propre. Nous nous fâchons encore quand il nous arrive le contraire de ce que nous attendions. Plus une chose est inattendue, plus elle nous

The text on this page is estimated to be only 32.72% accurate

148 PHTOPIKH. TEL To ROÂU mapa déav, éav yévntou, 0: fBouAerar. A10 xa @pat, xat ypôvor, xat Aabédes, xai Maui Ex ToUtTWY pave= pat, moiar EUxNTOL TPOs Opynv, Kai HÔTE, ka HOÛ, xœ ÔTL, ôte méhAov éy toUtoic elat, pLélhoy xai EUXIYNTOL. | A'. Aùrot pe oùy obrus Éyovres ebxivntot pos Gpyiv' Opyitovrer dE rois te xatayeAwat, xai yAeudbOUIL, xœi ax mrouciv® VÉpRoudr ydp° nat tois Ta touara Phdntouoiv, dox Üépeus onpela® avdyxn de touaita elvar, & Hite &vti tivog, pit Dpélua rois nouobouv* Hn yep donei À D6o1v. Kai rois naxGiÇ ÀËYOUGIY, Kai XATAPPOVOÜCL, TEpi à aœUtoi édiOTE onouddbouaiv* olov, oi Ent puaogopia pihorunümevor, éd tis els Tv puocoplav® oi dE Ent Th IdËx, édy vus els nv (éav" ôpolg dE xœc Êni Toy dAlwv. Taûta dE moAlg élov, éau Urontetowor un Ündpyew aœdtois, h Gluç, N [un ÉXUpÈ, 1 un doxeiv. Éreidav ap cpédpa olwvtat UTdpYEL Ev TOUTOIS Ev À ol oxômrovta, où œpovriGouor. Kai vois qrhois pä&lov, à à rois un pÜotç olovrar yän Tpocixev éÂov Ür aœbtüv EU Tüoyev, n pri. Kai rois eliauévous tiudv, n ppovribeu, édv Thu jun oÙtu OuuAGOL XI YA UTP TOUTUY olovtæat atappoveiobeu" tabta yap &v noueiv® xai tois ph évTimorobdiy e, unde tv ionv avtanoMdoüaiv. Kai rois tévavtia mono au toig, ÉdY HTTOUS (A1 XATAPPOVELY YAp TÉVTEG OÙ TOLOÜTOE ai

LIVRE II, CHAPITRE IL 149 afflige, de même que nous sommes dans la joie, si, contre toute attente, ce que nous voulons arrive. On voit donc quelles sont les circonstances, les occasions, les dispositions, les conditions d'âge, de lieu, de temps, qui nous portent à la colère; et on voit aussi que plus nous sommes dans ces conditions, plus il est facile de nous irriter. | $ IV. Qui sont ceux contre lesquels on se met en colère. Voilà donc quels sont les hommes qu'il est facile de mettre en colère. Nous nous mettons en colère contre ceux qui rient de nous, nous bafouent ou nous raillent: car ils nous offensent: contre ceux qui font des actes qui nous nuisent et qui prouvent qu'ils veulent nous offenser ; mais il est nécessaire que ces actes n'aient pour mobile ni un désir de vengeance, ni l'intérêt de celui qui les fait, pour qu'il nous semble qu'on veuille nous offenser : contre ceux qui disent du mal de nous, et qui font fi des choses auxquelles nous attachons le plus d'importance, par exemple, si on déprécie la philosophie devant quelqu'un qui se pique de philosophie, ou la beauté du corps devant celui qui s'en fait gloire, et ainsi du reste. Nous nous fâchons beaucoup plus quand nous pensons que nous ne possédons pas ces qualités, ou entièrement, ou d'une manière incontestable, ou quand on pense que nous ne les possédons pas. Car les railleries que l'on fait contre nous pour des choses que nous croyons posséder à un degré éminent, nous n'en tenons aucun compte. Nous nous mettons en colère contre ceux qui sont nos amis plus que contre ceux qui ne le sont pas; car nous pensons que nous avons droit à recevoir de leur part du bien plutôt que du mal : contre ceux qui étaient habitués à avoir pour nous des égards et des soins, si maintenant ils ne sont plus les mêmes envers nous; nous croyons qu'ils nous méprisent, car autrement ils agiraient comme par le passé : contre ceux qui ne paient pas nos bienfaits de retour, ou ne nous rendent pas la pareille, et contre ceux qui agissent contrairement à nous, s'ils sont nos inférieurs. Les uns et les autres semblent nous mépriser ; Ceux-ci, comme

The text on this page is estimated to be only 31.61% accurate

150 PHTOPIKH. voyTau" Xi OÙ pEV, O6 TT VRY" où d° 6x rap” Étrovwy. Kal toi év pmdévi Àdyw obou, dv ti éÂrympar, paæXdov* ÜnéxerTat yap N 6pyn Ti CÂrywpias, RpÔs TOUS UN TPOCfxoYTAG" npoorwem Ô tais frtoou, pé Ghrympely. Tois GE pÜors, édv te un ed héyoow, ñ roudat” xai Er u&AÀov, av taévavtla” nai éay un àis0vwvrai dopévay* @OTEp 0 Âvripüvroc IL Etnroc rS Meetypo- Slywpias yap, to un aishdvealer, an_péiov® @v yap pporrbouev, où AavBdve. Kaï toïs ériyais püvai this atuyluis ai Oo, EVBupouuévots êv taic Éavtüv dquxious n yo Éx0po5, h élywpoüvros onuetov. Kai toïg un gpovtifousiy édv Aumriawat” diô xai roiç nana &yyÉA}ouT épybovtal. Kai tois h sxobouar Hrepi abrov, ñ lose ta abré@v alla" Gporos ydp eloty n OÂrywpoloty, h éxBpois oi 7ép pÜor ouvayéüoi Geduevol DE ta oixeix pale havre &lyoÿdiv. Ére roig oÂrywpouat mpos TÉVTE, Tp0G oc puotimodvTai, DOG OÙS Oauuabovai s VP @v fouaovtar GauudbesBat, rpos 6Ùs aidybvotas, f Ëv rois æicyuvopévors abtouc* év routou édv ti Olywpn, épylovtar päéllov. Kai vois ei 54 rouxûta éMywpobdtv, vnép dy arois al poy ui Pontet olov yovetç, Téva, yuvalxas, apxopévous. Kai roi pau ph &noOidoüar rapa 10 mpoaixoy yäp n GAywpia Kai vois elpws véubuévols, mpûe arouddboitas kuTappountix0v D % Elo vela. Kai vois toy &AAwy Ed Tomrixois, dv jun ai aÙtüv" al ydp toûto atappoyntinèv, to ui GÉtwÜv, üy ndvtag, xl 4 U C1 » { " s ? abrôy. Ilomrimoy d dpyñs xat % Añôn° ofoy xat tüv dvoud

LIVRE Ii, CHAPÎTRE II. 151 si iotis Etlotis leurs inférieurs, ceux-là, totnrie s'ils étaient obligés par des gens qui sont au-dessous d'eux. Nous nous fâchons encore plus contre les hommes de rien, quand ils nous méprisent. En effet, nous avons supposé que la colère häft dd miépris que font de nous ceux qui ne devraient pas nous mépriser ; or ik ne convient pas à nos inférieurs de nous mépriser : contre nos amis, lorsqu'ils ne disent et ne font rien de bon pour nous, et encore plus s'ils font le contraire, et s'ils ne s'aperçoivent pas " de nos besoins, aïtisi que le dit Pletippe à Méléagre, dans ià tragédie d'Antiphon 8 ; ne pas voir les besoins de ses amis est tn signe de mépris, car on n'oublie pas ceux dont on fait quelque cas : contre ceux qui se réjouissent de nos malheurs, ou qui restent alors dans une complète indifférence ; car c'est un signe de haine ou de mépris : contre ceux qui ne s'inquiètent pas de laffliction qu'ils nous causent ; c'est pour cela que nous nous irritons contre ceux qui nous portent de mauvaises nouvelles : contre ceux qui écoutent Îe trial tjd'ofi dit de DOUS, Ou qui arrêtent complaisamment leurs yeux sur nos malheurs ; car ils agissent comme s'ils nous méprisaient ou nous haïssaient. En effet, un ami souffre avec nous, et nous souffrohs tous efi contémplant nos malheurs. Nous avons encore de la colère quand on nous témoigne du mépris en présence de cinq espèces de personnes, qüi sbht : nos rivaux, ceux que nous admirons, ceux dont noùs vouloris être admirés, ceux que nous respectons, ceux qui ñotià respectent. Quand on nous méprise en présence de ces personnes, notre colère est plus grande. Nous nous fâchons aussi quand on nous méprise dans des personnes dont il serait honteux pour nous de ne pas prendre la défense, comme sont nos bärents, os Enfants, notré femme el tous ceut qui dépendent dé nous. Nous nous thèttoïis aussi En colère tüntre cetik tqüi né sont pas reconnaissants; car il ne letir convient pag de nous mépriser ; contre ceux qui plaisantent quand nous sommes sérieux; la plaisanterie alors a quelque chose de blessant : contre ceux qui font du bien aux autres et qui ne nous en font point à nbds-thêmes ; nous ïous sentons inéprisés quand on ne nous

The text on this page is estimated to be only 29.30% accurate

152 PHTOPIKH. tuv oboa Rep puxpôv” Cryapias y@p Joxeï xat n }fOn onueïov élyau ia auéheuy pv ap ñ Aiôn ytyvetu à d° apékeux, CArywpia éotiv. E’. Où pe oùy opyibovtar, rai (G ÉXOVTES, KA ÊLA TOLX, Œua elpmai. Añlov d” Gr: Oéor àv adtoy xatacxevdÿew tù Aéyw vouwbroug, olou ôvres épyiluws Exovau, xai Tods évavtüus Tobtous évéyous ôvtas, ëp” ois 6pybovta, xai touwvrouc, ofotç opybovtau. KEDAAAION T”. A’. Éret dE ro épyGeo@a évavriov ri npaïveofar, xai dpyn mpaôrmti, Ammtéov , Tr ÉXOVTES pol eigt > KA POS Tia pau Exovor, xai dia Tivwv rpabvortas. Ecru dn rpaüvau, xardotaois aai npéunou Opyñc. Et où épyibovrai toiç dkryepoÿaw, GÂrympla ÔÉ éctwy Exobaiov, payepoy Ôte xai toiç unÔëv TOUTWY TOLOÛGLV, N AXOUOIUXG TOLOÜGIV, N PALVOLÉVOLG TOLOUTOLS, npéol eici. Kai vois révavtiu, &y énoinaav, Boudouévou* xai Éaot xai abrol els autoug Touwbror” obdeis yap abtoc alto] Joxei Ghrympeiv. Kai rois Ouoloyoüat, xat perauelouévorc à yäp éxovres Joey tè Auneioler êni rois merompévos, rabovrar vhs ôpyñc. Enpeiov de eni Ts To oixerüv xokédeux* tobs év yo apvouévouc xai avriléyovras, päAloy xoAdbomEv* Tp0s ÔE TOUS buoloyouvras dixaiwç xokdbeolar, mauduelx Suuobevor.

LIVRE II, CHAPITRE II. 153 joge pas dignes de ce qu'on accorde à tous les autres. L’oubli produit aussi la colère, comme lorsqu'on ne se souvient qu'à demi de notre nom°?. L'oubli semble un signe de mépris; car l'oubli naît de l'indifférence, et l'indifférence c’est du mépris. $ V. Conclusion. Nous avons fait connaître à la fois ceux contre qui on se met en colère, ceux quise mettent en colère et les motifs qui exci* tent cette passion. Il est donc évident que l'orateur doit par son discours disposer les auditeurs comme sont disposés ceux qui se mettent en colère, et montrer dans l'adversaire les motifs qui sont propres à exciter cette passion, et le rendent semblable à ceux contre qui on se met en colère. CHAPITRE III. De la douceur. $ 1. Quels sont ceux envers qui nous sommes doux et bienveillants. Puisque s’irriter est le contraire de s’apaiser, et que la colère est le contraire de la douceur, il faut examiner quels sont les hommes qui sont doux, quels sont ceux à l'égard de qui ils se montrent tels, et pour quels motifs. La douceur est le repos et l'apaisement de la colère 1. Si donc nous sommes irrités contre ceux qui nous méprisent, parce que le mépris est un acte volontaire, il est clair que nous traiterons avec douceur ceux qui ne nous méprisent pas, où qui font involontairement des actes qui annoncent le mépris: ceux qui veulent le contraire de ce qu'ils ont fait, et qui sont pour nous ce qu'ils sont pour eux-mêmes ; car il n'est pas probable que personne se méprise soi-même : ceux qui avouent et qui se repentent ; car la douleur de ce qu’ils ont fait nous tenant lieu de satisfactiou, nous mettons fin à notre colère. On en voit une preuve dans ce qui arrive quand nous châtions les esclaves. Nous punissons davantage ceux qui nient et qui contredisent, mais notre colère cesse à l'égard de ceux qui avouent qu'ils sont justement punis. La raison en est

The text on this page is estimated to be only 31.14% accurate

154 ___ PHTOPIKH. À Eruov dE, éte avai yuvtix, T0 T4 pavepa &pyeloat" À d avagvvtia,)tywpila xxi ratappéynais Gv yoby ok xatappovoÜpey, ox aiayuvôuelx. Kai tois taneivoupévyots npô$ autobus, xoi un avtuéyouct * qaivoytai ya&p ouodoyey frrous elvai” oi 9 #rrous, poboüvrai” pobrumevos dE oùdeis dArywpet. Ou d TPÔG TOUS TATELVOUUÉVOUS TaVetæi M Opyh, Ka OÙ xUVEG An oUoiv, où ddxvovreg tols xxÜléovrac. Kai rois onoudædbouvs rpg tous oroudabovtas* Vox ydp onouddreafmr, &XX où xata= ppoveiolar. Kat rois pelbw xexapiouéyors rai rois eoguévous, xl Tapourouuévoss" tamewvôtepor yap. Kai toig un Uépratais, pndE xAevaotais, und” Gliywpois, ñ els undéva , N pu Eis Xp otoUc, ñh jun els Tououtous, olof nep æÿrol. Ouç d’ x Tov évaytoy dei oxoneiy t& noaïvrud. Kai oÙs pobobvTa xat æiaydVOyTaL" ÉWG YAp &V. OÜTUG ÉYWOLV 9 oÙx Opyibovtai® àdivatoy Jap, &ua pobeiolar xai dpylGsadar. Kai toi À” Gpynv Touiact, h obx dpyovras, ñ nirrov épyGobra bÙ y&p À SAtyuplay péiyovtar Trp@Ë ai O0OEEs yap dpyibémevos élywpel* À pv èp EMywpia, élurov* % d ôpyn, era Aümne. Kai rois æioyuVOLÉVOLG GUTOUS. B'. Kai éyovres de évaythos to ôpybeaûeu, Ac être npgac clive olov dy nœud, éy yÉhwrt, év Éopt, Év Etnueplæ, Ëv naropOwoe, dv nrpüdel Ülws, év dhuriæ, tai hdovf ln Ubptotuxÿ, Kai Éy EATIÔ ÉTUEUKEL. Éc HEXDOVLXÔTES, KA UP UTO YO Th pyh évres” made yap épyny à xpévos. [laver dE ka érépou

LIVRE II, CHAPITRE III. 155 que c’est un manque de respect de nier l'évidence; et le manque de respect vient du mépris ou du dédain: aussi manquonsnous de respect pour ceux que nous méprisons beaucoup, Nous traitons avec douceur ceux qui s’humilient devant nous, et qui nié hoüs tontredisent pas ; car ils semblent reconnaître qu’ils sont #Hôs iüférieurs ; of, üti inférieur craint, et ut hornrtié qüi craint ne méprise pas ; lesS chiens même sont une preuve que la colère cesse à l'égard de ceux qui s’humilient, car ils ne mordent pas ceux qui sont assis ? : ceux qui agissent sérieusement quand nous sommes sérieux; car il semble alors qu'ils font état dé tidus, et qu’ils ne noùs méprisent pas: cetix dont les b'enfaits surpassent les torts ; ceux qui tious adressent des prières et des supplications, car ils se mettent au-dessous de nous: ceux qui n'outragent, ne raillent, ne méprisent personne, ou qui respectent du moins les hommes vertueux, Ou ceux qui nous ressemblent: en un mot, c'est par {es contraires qu’on peut connaître lès raisons pour lesquellès oti $’apaise $: ceux quë nots craignons et que nous respectons{ tant que nous sommes dans ces sentiments, nous sommes sans colère, parce qu'il est impossible de craindre et de s'irriter en même temps. On nes'irrite pas ou on s’irrite moins contre ceux qui ont agi par colère ; car il ne semble pas qu'ils aient agi par mépris. En effet, on ne méprise pas quand on est en colère, puisque le mépris est sans douleur, tandis que la colère est accompagnée de douleur. Il en est de même à l'égard de ceux qui nous respectent. $ IE. Quels sont ceux qui sont doux et bienveillants. Il est évident aussi que ceux-là soht doux, dui sorit dans des dispositions contraires à celles qui excitent la colère; comme dans les jeux, le rire, les fêtes, les jours de réjouissance, les succès, l’accomplissement de tous les désirs ; en un mot, quand on est sans douleur, et qu’on jouit d’un plaisir qui n'offense personne, ou d’honnêtes espérances. Ajoutons-y ceux dont le courroux a vieilli, et qui n’ont plus, pour ainsi dire, la colère sous la main, car le temps li falt cesser. Une première vengedhce

The text on this page is estimated to be only 28.26% accurate

156 PHTOPIKH. pris pate, ñ rap’ lou Anpheioa tupwpéa rpôrepoy. Au eù Pooxpéms, eirivros twôc, épybouévou toù déuou, téoux medoyei; oùno Ye, Épn° Ga nôte; Gray &))ov id dtabe6Anuévoy. ILpGor 720 yiyvovrau, êtay ets &oy tv 6pynv avaliaugty* oloy ouvéôn éni Épyooto- péloy yap yahenaivovres ñ KaluoBéver, épeicay, dia 10 Ka}}1o0évous mm nporepaiz xatayv@vat Oéyaroy. Kai éav Ehewor, nai Eav petboy xaxdv renov… Béres mar, à où épybéuevor &v Édpacav* &Tep yap np twpiay oiovras. Kai ay àdixeiy oluvta abroi, xat Gixats RÜTYEUWV” où yéyvetat yap À Opyn TpÔs TO xæuoy* oÙ ap Et Tapa to Tpooñxov oiovtar récyeuw ñ dE épyn toûto nv. Au rü d6yw Bei rpoxo) deu" dyavaxtobor yap ftrov xoAabuevot xai oi doëhos. Kai éav un «icbnaeaôau oiuvra, te dÙ œurobc, nai av® &y érabov ñ yäp opyn, Tüv naBéxaatév éarr dAov d° èx tou ôpiouoë. Au 6pOG renoëreu Décôar "Oôvosha rroA(rophov* ds où terumopnuévoc, el un abeto xœi bp” où, xœi &vB” Grou. Lote oùre rois #dous, ôcou ph aisfdvovtat, épyovtai oùre rois telvedauv ti, ax memovOGat te To Écyatov, xai ox &Àyi= aouciv, oùd” aisnaouévou, où oi épyibémevor épievras. Aud ed TEDL TOÙ Éxropos 6 romtn, naÏoœ BouAéuevos rèv AyuAéa The doc Tebvediros* Kophv yhp Ôù yaiav derxltes meveutvuv. Añlov oùv, Gre vois xatampadveuw (Boulouévors, Ex Toûtuy Tüv réruv Aexréov* abrobs pe mapageudboucr Tosobtous" os d’

LIVRE II, CHAPITRE III. 157 que nous avons tirée d’une offense apaise une colère plus grande que nous avions contre un autre. Aussi Philocrate répondit sagement lorsqu'on lui demanda pourquoi, le peuple étant irrité contre lui, il ne se justifiait pas4 : « Il n’est pas temps encore, dit-il. — Et quand donc? — Lorsque j’en verrai un autre accusé comme moi. » En effet, on s’apaise quand on a épuisé sa colère contre un autre. C'est ce qui arriva à Ergophile 5. Les juges étaient plus irrités contre lui que contre Callisthène ; et cependant ils le renvoyèrent absous, parce qu'ils avaient la veille condamné Callisthène à la mort. Nous nous apaisons aussi à l'égard de ceux qui nous inspirent la pitié 6, et qui ont suffert des maux plus grands que ceux qu'ils auraient eu à souffrir de notre colère, car il semble que nous sommes vengés, Nous sommes sans colère, si nous croyons avoir tort et mériter ce que nous souffrons ; on ne s'irrite pas contre ce qui est juste ; on ne croit plus alors être traité autrement qu’il convient, et c’est de là, avons-nous dit, que vient la colère. Aussi la punition doit-elle commencer par des remontrances, car les esclaves même se fâchent moins quand on les punit ainsi. Il en est de même, si nous pensons que celui qui est puni ne saura pas d'où et pourquoi lui vient le mal qu'il souffre ; car la colère, ainsi qu'il résulte de notre définition, s’en prend à un homme en particulier. Aussi le poëte a dit justement : « Réponds-lui que c'est Ulysse le destructeur des cités 7.» Ulysse ne se regardait pas comme vengé, si le Cyclope eût ignoré quels étaient l’auteur et la cause de ses maux. Nous sommes donc sans colère contre tous ceux qui ne pourraient savoir qui les punit ; nous ne conservons aucun ressentiment contre les morts, parce qu'ils ont subi la dernière peine, et qu’ils ne doivent ni souffrir, ni être sensibles à la vengeance, résultat que désire l’homme irrité. Homère a donc eu raison de dire, quand il veut arrêter la colère d'Achille qui s’acharne sur le cadavre d’Hector : « Dans sa fureur, il outrage une terre insensible 8. » Il est donc évident qu'il faut avoir recours à ces lieux, quand on veut apaiser les auditeurs, et les rendre tels que ceux que nous venons de dé

The text on this page is estimated to be only 35.04% accurate

158 PHTOPIKH. opyibovra, ñ poéegolc, n aisyuvns &bious, n xr{apigmévous, ñn dnovtas, h Unepa}y/CÜVTAS TOUS REROMUÉVOIS. KEDAAAION 4’. A’. Tivas dE quobot , xai puoobor, ai Qu té, Tv puhiay xai To queiv Opioduevor, Àéyouey. Ecru dn ro que, vo , ? a y d t 3 # œ , Ü Ü € ” Bov)eoai rie, à oïetau dyaôa, éxcivou Évexa, a& un autoÿ, Xai To xar@ CUvapuy mpaxtixoy Eva TpÜtwy. Diog d’ éativ 6 puy xai avripuhoüpeyes. Otovtas dE gilor elvau, où obtux éxery oémevoi rpôs &AMhous. Toûtov dE Uroxeuévov, évdyxn plloy elvar roy ouvndduevoy trois dyabots, xai ouvakyoüvta tois ÀUmmpois, pr did ti étepov, &ha OÙ Excivoy. ['ryvouévay yap @v Boblovrai, Yaloouos TévTEs" TON Évaytiwy dE, du roûvta Gore thç Boukiceus onueiov, ai Aürou xai œi “douar. Kat of fn taire dyala xal xaxd' nai où tois dutois por, al of trois abrots éybpol” tata yap toûtois Boik:od dvéyxn. otre &rep «br, xai &Xw fBouAduevos, toute paiveto géo eva. FA Q , ee CA » LB. Kai tolc memomxütas ev, prhoïouw sh abrobs, h @v xÿdora N ei peydha, h ei rpoËbpuc, h Év touoûtous xaupois,

LIVRE IJ, CHAPITRE III. 159 crire ; il faut aussi représenter ceux contre qui ils sont irrités comme des personnes redoutables, ou dignes de respect, ayant rendu de grands services, ou agi involontairement, ou vivement affligées de ce qui est arrivé. CHAPITRE IV. De l'amour et de la haine. $ L. Définition de l'amitié. Disons maintenant quelles sont les personnes que nous aimons ou que nous haïssons, et quels sont les motifs qui nous déterminent. Majs définissons d'abord l'amitié et ce qu'on appelle aimer. Aimer c'est désirer à quelqu'un les choses que nous croyons bonnes, par intérêt pour lui et non pour nous, et de plus, agir selon nos forces pour les lui procurer. L'ami est celui qui aime et qui est payé de retour. On se regarde comme amis, quand on est ainsi disposé l'un pour l'autre. Cela posé, il suit nécessairement que celui-là est notre ami qui partage notre joie dans le bonheur, et notre douleur dans l'affliction, non pour quelqu'autre motif, mais à cause de nous-mêmes. En effet, tous les hommes se réjouissent, quand ce qu'ils veulent arrive ; quand c'est le contraire, ils s'affligent; de sorte que la tristesse et la joie sont des signes de Ja volonté, Ceux-là sont amis qui s'accordent sur ce qui est bien et sur ce qui est mal, qui aiment et haïssent les mêmes personnes, puisque dans ce cas ils veulent nécessairement les mêmes choses. Ainsi donc celui qui veut pour nous ce qu'il yeut pour lui-même, celui-là semble notre ami. $ IT. Quels sont ceux pour qui on a de l'amitié. Nous aimons ceux qui ont fait du bien, ou à nous-mêmes, ou aux personnes qui nous intéressent, s'ils ont agi avec grandeur, ou avec empressement, ou quand les circonstances le deman

The text on this page is estimated to be only 33.71% accurate

160 PHTOPIKH. xai aÜTOy Évexa" ÿ oÙg &v oiwvrat Bouhedlar nouiv ed. Kai toÙs Tüv plu qéAoug, xai toUs quhobvtag où atoi piloüat" A \ ’ € \] - e L.d t 4 xat Tous quoumévoug Uno Tüv quounévwy Eautois. Kac tous toi abrois éyôpols, nai puoobvras oÙs aœtoi puaoot, xat tols puoouuévous ÜTO Tüv aUtois [UOOUUÉVOV* HAL AP TOU(9 + > 4 ’ | t € = e 4 Tous T& abta æyala paiveraelvar nai Éautois” &ote PouAecüas Ü 3 = r, © 7 CO . A Li 4 » ta avtois œyald Énep nv toù piâou. Etc tous eu momrixos eis Xphpata rai els cumpiay® du Tobe éleuBeplous nai tous dv Ôpetous Tudor” mai Tous duxiouc. Touobrous d’ Ünolau6ayoucu, \ Ü 3 9 © _» ” æ \ € \ æ 3 ? ToUe un &p” étépuy Éüvtes rouoûtor dE, où &Tro toÙ Épyabecbat" t , e 9 A / Q ei se e 9 À u Hat TOUTUY, OÙ GO VEWp-ylas" Kat TOY LÂÂWY OË AUTOUPYOE put Mota. Kai robe oppovas, ëte oùx dot” xai toùs Grpdyuo= vas, du to arts. Kai of Bourouela péor evo, Et paivwv= tat Boulduevos. Eici dE tocoÿror, ol re dyaloi xata àpethv, nai où evOGxuor à év now, ñ êv rois BeAtlotoig h év vois Sav ’ æ = A pabopévois do” abrüv, h v toic Jauuébouaiy abroëc. Ets roc hdeus ouvdiæyæyety nai ouvdmmepeoa" touoûror à où ebxodos, \ 4 A ” e # { 4 ’ t xai un Eheytixoi TOY GuapTavouÉvUv, Kai un piÂdveoL, pd Ovaépides. Ildvtes yap oi rooutor paynrimoi: où dE Layépevor, Tévaytia paivoytrat BouAscôœ. Kat of émidEE or, wat To Twbdca, xai TO Uropeivær” mi TœUro yo dupôrepos nEUdbUoT T Lt rAnciov' duyduevoi ve oxnteaba, nai ÉUUEAGS CHÔTTONTEG. Kat tous émarvoüvras ta Ürapyovta dyaô&, Kai Toütwv pa Auota, & poboüvra un Ünapyetv aUroïc. Kai toùs xaBapious mept Obiv, repi aureyéynv, nepi Ghoy toy fBiov. Kai roùs un Gveudiatds, pire Tv duapmudruv, pire Tv ebepyemuétuv"

 daient, et cela à cause de nous. Nous aimons aussi ceux que nous pensons vouloir nous faire du bien : ceux qui sont les amis de nos amis, qui aiment ceux que nous aimons nous-mêmes, et qui sont amis de ceux que nous aimons : ceux qui sont les enne- * mis de nos ennemis, qui haïssent ceux que nous haïssons nousmêmes, ou qui sont haïs des personnes que nous haïssons. Tous ceux-là . semblent s'accorder avec nous sur les choses qui sont bonnes ; et c'est là, avons-nousdit, un des caractères de l'amitié. Ajoutons-y ceux qui font le bien, soit avec leur argent, soit en défendant les autres; c'est pour cela que nous honorons ceux qui sont généreux et braves. Nous aimons aussi ceux qui sont justes ; nous présumons tels ceux qui ne vivent pas aux dépens d'autrui; tels sont aussi ceux qui vivent de leur travail ; ce sont, parmi les premiers, les laboureurs, et parmi les seconds, les artisans surtout : ceux qui vivent sagement, parce qu'ils ne sont pas injustes, et ceux qui vivent loin des intrigues, pour le même motif : ceux dont nous voulons être les amis, s'ils paraissent le vouloir aussi; tels sont ceux qui excellent par leur vertu, et qui jouissent de la considération générale, du moins de celle des honnêtes gens, et de celles des personnes que nous considérons ou qui nous considèrent nous-mêmes : ceux avec qui il est agréable de vivre ou de passer le temps; tels sont ceux qui ont une humeur facile, qui ne relèvent pas nos fautes, et qui n'aiment ni les altercations, ni les disputes ; quand on a ces défauts, on a du goût pour la lutte, et la lutte est le signe d'une opposition entre les#olontés : ceux qui savent avec adresse lancer et supporter la raillerie; en effet, supporter la raillerje et railler avec mesure, tendent au même but, qui est la familiarité.: ceux qui louent nos bonnes qualités, et surtout celles que nous craignons de ne pas posséder : ceux qui sont irrépréhensibles dans leur extérieur, dans leur mise, dans toute leur conduite : ceux qui ne nous reprochent ni nos fautes, ni leurs bienfaits, car ces deux choses nous choquent également : ceux qui n'ont pas de rancune et qui ne gardent pas le souvenir des offenses, mais qui se réconcilient facilement, car nous présumons qu'ils seront pour 11

The text on this page is estimated to be only 29.64% accurate

162 PHTORIKEH. | Appütepos yap éleyuruxoé. Kai tabs pi pumaceduouc, undè quAaxtuxous Tv éyxnuatuv, À ebxatal}dxtouc® olous väp av UroldGwoiy elvar mpos TtoUs &Adoug, xœi pos abrous oloytas. Kai roùs pi xaueddyous, pnde eidérag, pts à téy rAntuv Maxt, pote Ta abtüv, dAa tà ayabd 6 ap &yabos Toûro PE. Kat vol ph dvnreivovtas tois épybouévous, à onoudiSouci paynrixot ya&p oi touoûtor. Kat tous mpôç abtoùs nov dal ros Éxovtas® oloy Jaupasovras avtouc. Kai onoudaxlouc Unolaufévouras. Kai Yaipovrag œbrois. Kai tata uœliota renovOdtas, nepl à prœliota Poñdovrar œuroi ñ Davpat eobcu, ñ onovdaior doneiv elvau, n Môets. Kai tobs poioug, at Tadta rm devoutag, Éay Mh Rapevoy Go, HAËE Rd tabraÿ 7 à fkoc* pévetar ydp oÙte Tè, xepaueus xepauei. Kai tobc tv adrüy éribyuobvtac, &v Évdéyerat ua peréyew arab" el dE ph, vauto Lai QÜta cumbaive, Kai npds oÙs bras Éyovauy, @ete ui aloyuveoBar ta npôs dEav, un katappovoüvtres. Kal rpos ods œioyüyovrar tæ mpôs dAñbeav. Kai npos oùç quormuoüvrau, D Vp" y Guhoëodat Bolhovtas, xai mn plovsisdas, tobrous ñ pulodaiv, h Boëloytar quo: cv. Kai ofs &v tayabà auu= npdrroow, ay un LÉMn adtolg Écebai peu xax. Kai mai époinc val vos énévras nai vobc mapévras piâoÿar- do al tobs mepi tobc tefvedras touotrous mavtes quhoëat. Kai 8Xwç Tous apédpa puoplhous, xai un Éykataeitovtag udMota yap pos tou æyalie vob puheiv dyaboûc. Kai tous ph rlartouévous noûc abroûc" rououtos dE xai où Td pal t& éautoy Aéyaureg elonta 7ap, te mpôg TaUs quÂove TA Tp0S

LIVRE II, CHAPITRE IV. 163 nous ce qu'ils sont pour les autres : ceux qui ne sont pas médisants, qui n’étudient ni les défauts du voisin, ni les nôtres, mais bien nos bonnes qualités ; car c’est ainsi que se conduit l’homme qui est bon : ceux qui ne nous contredisent pas quand nous sommes en colère, ou que nous sommes sérieux, car de là naftraient des disputes : ceux qui se conduisent honnêtement avec nous, ce qui est une marque de respect : ceux qui nous craient honnêtes, et qui se plaisent avec nous, et principalement ceux qui se trouvent ainsi disposés à notre égard à cause des choses pour lesquelles nous tenons surtout à être considérés, et à passer pour hommes de bien, ou pour des personnes agréables : ceux qui nous ressemblent, et qui ont les mêmes goûts que nous, pourvu qu'ils ne nous causent aucun embarras, et qu'ils ne vivent pas du même métier, car alors « le patier est jaloux du potier ! » : ceux qui désirent les mêmes choses que nous, pourvu que nous puissions les partager avec eux, sinon, le proverbe trouve encore son application : eeux en présence desquels nous ne rougissqns pas des choses que l'opinion seule condamne, pourvu que ce ne soit point par mépris : ccux devant qui nous rougissons de faire des choses réellement mauvaises : ceux qui excitent en nous, ou dont nons voulons exciter l’émulation, mais une émulation sans envie ; nous les aimons, où nous voulons les avoir pour amis : ceux que nous aiderions à acquérir quelque bien, s’il ne devait en résulter pour nous un mal plus grand que ce hien : ceux qui nous aiment également, que nous soyons absents ou présents ; aussi notre amitié ne manque pas à ceux qui aiment leurs amis, même quand ces amis ne sont plus : en un mot, ceux qui ont pour leurs amis un vif attachement, et qui ne les abandonnent pas ; car, parmi les gens de hies, nous aimons surtout ceux qui se montrent bons amis : ceux qui ne dissimulent pas avec nous; tels sont ceux qui conviennent de ce qu’il y a de blâmable en eux-mêmes ; car nous avons dit que devant les amis on ne rougit pas de ce qui est cosdamné par la seule opinion; si donc celui qui romgit des chases de cette nature n’aime pas, celui qui n’en rougit pas semble au contraire

The text on this page is estimated to be only 34.23% accurate

164 PATOPIKH. Day oùx aisyuvouedx" ei oÙv 6 ais uviuevos 5 Ut, © un airyuvôuevos ouobvte Éouxe. Kat to un pob:pous,xat ols S'appoluev- obdes yap Gv pobertær, qui. Eiôn dE quixs, étaipela , OlxElCTM—S, GUyyÉVEUX, rai Go touadta. ITomtuæua dE pias, xépis, xai 10 un enbévros rois, xai TO Tonicayta un OnAdaat abroÿ yap oÙtus ÉVEXX PAlVETAL, KA OÙ did Tu Étepoy. LI". Ilepi © ÉyOpas nai toù puoeiv pavepov, dx ëx Tüv évaytiwy de Oewpeiv. Ilomrixæ dé Éyôpas, ôpyh, érnpeaouôs, abohi. Opyh év oÙv éctiv Ex Tv Tpôs Éautôv' Exp ÊE Kat GVEU TOY TPp0s ÉautÔv' Eav yap Uro)aGwpev elvau toudvde, puoobuey. Kai ñ pEv dpyn ai nepi ta xaféxaota" oiov Kaki ñ Zwxpater To dE picos xai pos Ta yén" tôv yap xhérmv puoet xai Toy ouxopévrrv &nac. Kai to pév, latôoy ypôvw to à, dvlatoy. Kai ro pv rod Aurñcou épietau" to dE to xaxoa pälhov. Aicbéoôa yap Boudera 6 opyibduevos zù dé, oÙdév dixpéosr. Écu dE t& uv durnpa, aivünré navra té dE péliota xaxæ, Huiota aicürta, adixia xai &pposuvn oÙdEv yap Autre h Tapoucix Thç xaxias. Ka To pEv peta AUTns" T0 0°, où ETæ AUTNÇ. Ô HE yap opyôpevos, Aunstrau" 0 dE puodv, où. Kat o pev, nokkv &v yevouévuv, éhefaeuv" à dE, obdevéc. À pév ap, avtirabeiy Bouderar, © dpyiberar 6 CE, un elvar. Davepoy oùv x ToUtuy , Ôte EvOéyeras ÉyBpols mai oilouc, xai ôvtaç anodetxvÜvat, Xai un OvTas Toi, kai Héoxovtas OixAUe, nat n OÙ opynv n À ÉxOpay dupuoËnrodrrac, Ep' Ondtep? GY TROMPATAUTIS, ŒYEUW.

 aïmer : Ceux que nous ne craignons pas et en qui nous avons confiance ; car on n'aime jamais celui que l'on craint. La camaraderie, la familiarité, la parenté, et les autres liens de cette nature, sont des espèces d'amitié. Ce qui engendre l'amitié, c'est le bienfait, le service qu'on rend sans en être prié, et qu'on ne publie pas après l'avoir rendu; autrement il semblerait qu'on a agi dans son intérêt propre, et non pour un autfe motif. $ III. En quoi l'inimitié diffère de la haine. IL est clair que c'est par les contraires qu'on doit examiner ce qui concerne l'inimitié et la haine. Les causes qui produisent l'inimitié sont la colère, les vexations, la médisance. La colère naît des choses qui sont faites contre nous; l'inimitié, de celles mêmes qui ne sont pas faites contre nous ; Car si nous Supposons telle ou telle qualité à un homme, nous le haïssons. La colère s'attache toujours à l'individu, comme, par exemple, à Callias ou à Socrate ; la haine s'attache même au genre ; chacun déteste, par exemple, le voleur et le calomniateur ; la première guérit avec le temps, la seconde, non. Celle-là veut affliger, celle-ci veut plutôt faire du mal. Quand nous sommes en colère, nous voulons qu'on sente d'où vient le mal; quand nous haïssons, peu nous importe. Les choses qui nous affligent nous sont toutes sensibles ; tandis que les choses les plus mauvaises, comme l'injustice ou la folie, ne produisent en nous aucune sensation ; en effet, la méchanceté qui se trouve en nous, ne nous cause aucune douleur. La colère est accompagnée de douleur, la haine ne l'est pas. Celui qui est en colère souffre, celui qui haït ne souffre pas. Celui-là pourrait s'attendrir dans beaucoup de circonstances ; celui-ci, jamais. Le premier veut faire souffrir à son tour celui contre qui il est irrité; le second voudrait que son ennemi cessât d'exister. Ce que nous venons de dire montre comment on peut établir que les hommes oat de l'amour ou de la haine, inspirer ces sentiments à ceux qui ne les ont pas, démêler si ceux qui prétendent les avoir disent vrai, et faire pencher ceux qui balancent encore entre la colère et l'inimitié, du côté que l'on préfère.

The text on this page is estimated to be only 29.56% accurate

——— —— - mm = —— 166 PHTOPIKE. KEDAAAION E. A'1 Toëx 96 poéoëvrur, mai rivas, ai mi Éyovtés, GO édtar pavepoy. Écru ôn pébos, AUim ris ñ Tapayn, Ex PAV= tTagixg péAAovtos xaxoÙ , h pÜaprixod, n Aumnpoi. OÙ yap Ravta Ta xaxt poboDvra" oov, ei Écrau ädixpc n Bpads" 41 ox h Avmas peydhas, ñn phopas var” nai taûta, Édy ph méppw; Ad oUvEyyUs ouivnrat, wote mÉA AE" ta y&p TÉPpu) cpébba, bÙ poboüvtau. Toi Jap rdvtes, Êti drobavoivra GX te oùx GODER OUOEY ppoutibouaiv. Er 6 pébos Tor éotiv, avadyun t@ toualta pobepd elvou, dou paiverar Ov pau éxerv peyaany ToÙ pÜeloetv, n Bhdnrew Phdôns, es AÜrnv eydiny duVrewoÿaas. Au ke Ta anbEla rüvy TouoUtuy pobepd: éyydé yap paibetar à obepôy* Toûro ydp éctt xivduvos, oo6epoÿ nAnciaoués. Touxüra dE, Éy0pa te xai épyh duvadévoy nouiy wi Oiloy yap, ôte (fovloutai te xai OUvavtou dote éyyos clou toù mousiv. Kou adixfx düvapuy Époudat to npoapéisa yep 6 ädixbe, ädixoc. Kal dpetn VEpEouéun, Diva Éxouax" dñhov y@p, 8ti mpoaupeitat èv, Étav V6pI= Entau, dei, duvarau dE vüv. Kai pébas tv duyauéyoy ti TouOQ EV TAPATHEUT Jap avcdyan elvai xal tv Totoÿtoy. Émei d oi modoi yeéoouc %ai #rtouç Toÿ XEpÔMVES , xl délhol dy rolg xivdUvols; pobepôr ds Émiromodd, to ër” &Alw ts, Ts e : , ti j { abrè élu. (late oi auveudéres nemomxôte vi deuvèv, pobepoi,

LIVRE ÎI1, CHAPITRE v. 167 CHAPITRE V. De la crainte. $ I. Quelles sont les choses et les personnes que l’on craint. Nous verrons maintenant quelles sont les choses et les personnes que l’on craint, et ce que nous éprouvons alors. La crainte est une douleur où un trouble dé l'imagination, à la vue d'u inal imthinent, qui peut hoüs perdre vu nous äfiliger. Nous ne craignons pas tout ce qui ëst mal, par eterhple de de= venir injustes ou lourds d'esprit, mais tout ce qüi peut caiser une grande affliction ou de grandes pertes ; surtout quand le mal ne paraît pas loin de nous, mais tout près et sur le point d'éclater ; cär on ne craint pas le mal qui est très loin. Nous savons que nous devons mdurir, mais commie Id mort est loin, on ne s’en inquiète nullement. Si la crainte est bien ce que nous venons de dire, il suit nécessairement que nous devons craindre tout ce qui semble avoir un grand pouvoir de nous perdre, ou de nous faire éprouver dés dornimages; dti aurdhit pour résültat une grande afflictiod. Voilà pourquoi nous craignons méaie lés signes de ces malheurs ; ; Car il nous semble que le malheur luimême suit de près ; et le danger, qu’est-il, sinon l'approche du malheur Au riombre de ces signes sont : l'inimitié et la colère de. ceux qui ont le pouvoir de fairé quelqüe chosé contre houë, car il est évident qu'ils en ont la volonté; de sorte qu'ils shit près d'agir : l'injustice qui a de la puissance !, car l’hommê n’est injuste que parce qu'il a déjà la volonté d'agir : la vertu outragée, quand elle a le pouvoir ; car il est évident qu'elle a toujours la volonté; ddñs le caë où elle est outrägée, et maintenant elle a le pouvoir : la crainte qu’éprouvent cedi qui peuvent quelque chose contre nous; car sans doute ils se tiennent prêts à agir. Comme la plupart des hommes sont méchants, dominés par l’envie de s'enrichir, et lâches dans les dangers, il faut craindre le plus souvent, quand on est à la merci d'autrui. En conséquence, celui qui a fait une action coupable doit craindre ses complicés, qui peuvent le dénoncer ou l'abandonner. Les

The text on this page is estimated to be only 33.88% accurate

168 PHTOPIKH. N xarerneiv, n éyxatahmeiv. Kai où duyauevor ddineiv, œei rois duvauévois adixetobou® @c yap éni T0 no adixobouw oi &yôpunor, ôray düvavra. Kai oi ndtenuévor, n vopubovtes ddtketoOa àet yap mpodar xapév. Kai oi dumxôtess, éav düvapuy Éywot, poGepoi, dediôres To avrimabeiv* Unékerto yap to vouoûto pobepov. Kat of toy aùrüv avtayoviotai, ôox pn évdéxeter ua Ündpyew œupoiv r&ei yäp rolepoÿat pôs tosoutous. Kai où vois xocétroou aut@y pobepoi, xai abroïs pobepoi: uéAlov yap &v düveuvro Bénrev œùrobs, ñ toc xpcÉrrouc" xat oÙs moboüvtar où xpeirrous «Ut, did TaUté. Kai où ToUs xoitrous autüy GynpnRÔTEs. Kat où toig ftroow abrüv émtbéuevor" h ydp fn pobepoi, à avEnbEvtes. B'. Kai toy ndomuévor xai éylpév ñ avuréluv, cÙy où GÉUOUor xai Tappnouaotixot, &AÂ où mpéot xat Eipuves xai Tayvoüpyou GOnAot yap, El EyyUs" @OT OÙdÉTOTE pa vepot, re nôppu. Ilavra dE ra poéepa poéeputepa, Go, ay dœudpruoiw, éravop@woao@ar un évoéxetar, GX h 6Âux ddbvara, h pi Ep” Éavtois, @AÂ ni vois évavtious. Kai &v Boñderar pi eioiv, h pr Pédiu. Île d énldc eireiv, pobepd éotiv, Ôda Ep étépuy yryvouevx h péAAoyta, ÉÂeeud EotL. Ta péy ob pobepa, rat & poboüvra, oyedov, mc eineiv, tä HÉyLOTA TaÜTE ÉTIV. 1". "Qc dé dtaxciuevor adtoi poboüvre, vüv Aéyauey. Ei

 bommes qui peuvent être maltraités impunément doivent craiadre ceux qui peuvent être injustes; car généralement l’homme est injuste quand il le peut?. Il faut craindre encore : ceux qui ont subi ou qui pensent avoir subi l’injustice, parce qu'ils épient sans cesse l’occasion de la vengeance : ceux qui ont commis quelque injustice, quand ils sont puissants, parce qu’ils craignent la pareïlle; or, nous avons dit que c'est une chose à craindre : ceux qui sont nos rivaux pour une même chose, toutes les fois qu'elle ne peut être partagée à deux ; car nous sommes toujours en lutte avec eux : ceux qui sont redoutables à plus forts que nous ; car is pourraient nous nuire plutôt qu'à ceux qui sont plus forts que nous; ceux devant qui tremblent de plus forts que nous, pour le même motif : ceux qui ont triomphé de plus forts que nous et ceux qui attaquent de plus faibles que nous; car ils sont déjà redoutables, ou:ils le seront, quand leurs forces seront devenues plus grandes. $ IT. Dans quels cas on doit craindre davantage, Parmi ceux qui sont victimes d’une injustice, qui sont nos ennemis ou nos rivaux, il faut craindre, non ceux dont la colère éclate aussitôt, et qui n’épargnent pas les menaces, mais au contraire ceux qui sont calmes, dissimulés, capables de tout; car on ne les voit pas quand ils sont près de se venger, de sorte qu’on ne sait jamais s’ils sont loin de nous. Toutes les choses que nous devons craindre sont encore plus redoutables, lorsque, la faute une fois commise, on ne peut la réparer, soit parce que la réparation est absolument impossible, soit parce qu’elle n’est plusen notre pouvoir, mais au pouvoir de nos adversaires; et aussi quand le secours n'existe pas, ou qu'il n’est pas facile. En un mot, nous craignons tout ce qui arrivant ou étant sur le point d'arriver aux autres, excite notre pitié. Parmi les choses qui sont à craindre et que nous craignons, voilà à peu près les plus importantes. 6 III. Quels sont ceux qui craignent. Disons maintenant quelles sont les dispositions qui nous portent à la crainte. Si la crainte est accompagnée de l'attente où

The text on this page is estimated to be only 32.95% accurate

170 PHTOPIKH. On Éotuy 6 pobos jeta mposdox tas roù retoeobai t1 phaprixov Tabos, pavepoy Gte ovdets pobeitar Tüv oiouévav pnôEv ay nabeiy, où tadtra à un oiovtar mrabeiv ; oùdE reutoug do” y un oïovraty oùde téte te pen viovtat. Âvayxh toivuy poBelobar tous oiouévouc tu mabeiy &v, Rat toc Uno toUtœÿ, xat taïra, xat tére. ÜÙx ofcvrau dè mabeiv àv, oùte oi ëv ebtuyiaus peydhau Ôvtes, nai Ooxoûvres” Oo UEpiotai ; xai oÂéywpor, xat Bpageis mout dE touwbtous nhoëtos, loc; nodvquia, Obvagus® oÙte of fdn mendybËvar vouiÿovres td diva, xai ameuypévor mrpôs T0 MÉMAov, Wonep oi anoruuras vuduevor Hôn° GG dit Tiva EXT Vreivar curmpixs, Tepi oÙ dyœvior anpeioy dé à yap pé6os Bovheutixous nroui* kaitor OUdeis Bouheusrar nepi Toy avelniotmy. Üore dt rouoÿa tous rapaonevaéeuw, Gray n PéAtiv to pobeiofar aUrous, ôr tosoûror eiou oiot nabeiv* xæ yap Got uebeug Enaoy" koi ToUg OLOTbUS dexxvüvar ndéoyovtus h nenvvbdtac, ka bird télrtoy Up” dl oÙr Gouto, xal tufrd, mc vôtre re büx Goyto. 7 A". Éret dE mépl gé6ou bavepôv, ti éoti, na mepi rüv pobepüv, xat Wg Éxaotot Éyovtes dEdIaOL, PavEpoy x TOUTUV, nai T0 Dappety vi éotu, xaË mepi noix Oappahées nat nés dtaneluevot Onppañéor eivie ré te ÿap Sépode épaytioy +8 gi: Éw; kel +0 Oañbakéor ré GoBepde Doté jletà btaclat ñ ETS TOY cumpiuv dc éyyds Ovrv, toy de oobepüv ñ un OvrwY | n TPE Évrw. Éct dù dappnhËE, vd te cire H8pbo Byrat, nai ra Oappdléa Eyydé. Kai érdopéiders É&y

LIVRE II, CHAPITRE Y. 171 nous sofnmes que nous allons souffrir quelque malheur funeste, il est évident que lorsqu'on pense n’avoir rien à souffrir, on ne craint ni les choses, ni les personnes, ni les circonstances dont on ne redoute rien. D'où il suit que ceux qui pensent avoir quelque chose à souffrir, redoutent, ou ces personnes pour tels et tels motifs, où ces choses, où cés éirconstances. Ceux-là perisent n’ävoit rie à souffrif qui soht on qui semblent être datis une grande prospérité; c’est pourquoi ils bont insolents, pleins de morgue et d’audace ; et ce qui les rend tels, ce sont les richesses, la force du corps, le crédit, la puissance. Il en est de même de céux qui pensent avoir déjà souffert tout ce qu'on peut sôuffrir, et doni l’âme glacée n’attend rien de l’avenir ; tels sont ceut qui souffrent déjà la torture. Car il faut pour craindre conserver quelque espoir de salut, qui nous soutienne dans la lutte et la preuve, c’est que la crainte nous porte à la délibération, tandis que personne ne délibère dans le désespoir. Si donc il est avantageux à l’orateur que ses auditeurs éprouvent de la crainte, il faut qu'il les mette dans l’état de ceux qui craighent quelque malheur. Il faut leur représenter que d’autres plus grands qu'eux ont eu à souffrir, et leur montrer aussi leurs semblables souffrant ou ayant souffert de la part de certains hommes qu'ils ne redoutaient pas, pour des choses et dans des circonstances dou ils croyaient n'avoir tieï à craitidte. $ IV. Dans quelles circonstances on a de l’assurance. Puisque nous avons clairement expliqué ce qui eonterne la crainte, les choses qui sont à craindre, et les dispositions de ceux qui craignent, on peut voir par là ce que c'est que l’assurance, quelles sont les chosés qui la donnent, ét les personnes qui en ont. L'assurance est le cotitraire de la craïhte, et ce qui rassure le contraire de ce qui effraie, C’est donc l'espérance que nous concevons, quand l'imagination nous montre à côté de nous ce qui est salutaire, et ce qui est effrayant, comme n'’existant pas, ou comme loin de nous. Nous avons de l'assurance, si le danger est loin, et si ce qui nous rassure est proche : si le remède

The text on this page is estimated to be only 31.96% accurate

172 PHTOPIKH. @at, xai Boiôeuu, à roÂdai, ÿ peydha, n dupu. Kai pre fdumpévor, pire %dumxéres Dow. Âvræyuviotai te, ÿ ur Dow Gus, h pri Éxuot düvauv h Jüvauey Éyovtes Got qiAou à remomusres Dow ed, h menovbres. H év nAsiouc Dow ol, Tadra auupépa, h xpelrouc, h &upw. Adroi d oùtu éxovtes, Oappahéor eloiv, édy roÂÂ& xatwpOwxévat oiwvtau, AaL in TEroyÜËvaL H roddus EAnAuBores oaow ei Ta deuwa, xai dianepeuyéres" Oxo yap arabets yiyvoytar oi &vBpuror, h T@ ur renepdsôm, h T® Ponbeias Éqew" Gonsp éy vois xata Odlattay xwdüvois, of te Greupoe yeuuüvos, apbodar tæ uélhovta® xai oi Pordexs Éyovtes, à ny éurepiuv. Kai êtay toïs époiou un 7 pobepov, pndë Tois frroon, xai Gy xogirrous olovreu elvœu" olovrau dE, y xexpatixaotv, h avrov, h Toy xpertévov, h toy époiwy. Kai éav UrdépXEuv abrois ciwvtar nhelu xai pEiGw, où UTEPÉOVTES, pObEpoi eiou® taûte d' éoti, mAñlos Ypnpétey, xai loys cuudruy, xai pÜuv, 4at XOOUS, KA TOY Tps TOXEUOV TApaTxEUdy, ñ ragüv, n toy eyiotuv. Kai éav un nôrmxéres wotv, à undéva, ñ pn moldous, h ph Tosoûtouc, mepi &y poboüvro Kai Gus, &y Ta npôs Beous abrois xaküç Eyn, té te Aa, xai TA amo onpElwY xat À0yoy" Bappahéoy yap n ôpy° to dE un aduueiv, GX aduneiofar, Ooyñs Toumrixéy* To dE Oeïoy dnolauGdvetor fBondeiv rois adixouuévors. Kai ëtav npoentXEtpoèvtes, ñ undév &v made, UndE nelvecbai, h xatopGwoety olwvro. Kac nepit pév Tüv pobepüy nat Gappakéur elpnta.

LIVRE IT, CHAPITRE V. 173 est possible : si les secours sont grands, ou nombreux, ou gands et nombreux tout ensemble : si nous n'avons ni souffert ni commis d'injustice : si. nous n'avons pas d'adversaires, ou s'ils n'ont aucune force : si ceux qui ont de la force sont nos amis : s'ils nous ont fait du bien, ou s'ils en ont reçu de nous : si ceux qui ont des intérêts communs avec nous sont plus nombreux ou plus puissants, ou l'un et l'autre tout ensemble. Nous avons de l'assurance quand nous sommes dans les dispositions suivantes : si nous croyons avoir souvent réussi et n'avoir pas souffert : si nous avons plusieurs fois affronté le danger, et que nous y ayons échappé; car l'homme devient insensible à la crainte de deux manières, ou parce qu'il n'a pas subi l'épreuve, ou parce qu'il a du secours ; ainsi, dans les dangers de la mer, ceux qui n'ont pas essuyé de tempête, et ceux qui comptent sur des ressources déjà éprouvées, ont confiance dans l'avenir. Nous sommes rassurés, si la chose n'est pas à craindre pour nos semblables, ni pour nos inférieurs, ni pour ceux au-dessus desquels nous nous croyons; or, nous nous croyons au-dessus, quand nous les avons vaincus euxmêmes, ou de plus forts qu'eux, ou leurs semblables : si nous croyons avoir des avantages plus nombreux et plus considérables, qui font notre supériorité, et qui nous rendent redoutables, comme l'abondance de l'argent, la force que nous donnent nos troupes, nos alliés,'le pays, toutes les ressources de la guerre, ou du moins les plus importantes : si nous n'avons été injustes envers personne, ou si nous l'avons été pour un petit nombre, ou pour ceux que nous ne craignons pas : et enfin , si la protection des dieux nous est promise par des signes, par des oracles, ou de toute autre manière. Aussi la colère donne-t-elle l'assurance ; car la colère naît de l'injustice qu'on souffre et non de celle qu'on fait souffrir, et nous pensons que la divinité protége ceux qui souffrent l'injustice. Nous avons aussi de l'assurance, lorsqu'au moment d'entreprendre, nous ne craignons rien, ni pour le présent, ni pour l'avenir, et que nous espérons le succès. Voilà quelles sont les choses qui inspirent Ja crainte, et celles qui font naître l'espérance.

The text on this page is estimated to be only 28.56% accurate

174 PHTOPIKH. : os, KEDAAAIÏION ZT. A". Iloïx dE alayüvovrar, nai dvacyuvroot, xœi mpôs tivas, xai müç Éxovtes, êx tüvde OAov. Éqtu À aioyôm, ürn Ti h Tapayh nepi Tà els AdoËlay avoue pépeuw TOY XAXGY, N TapÜvTO h yeyoudtuy, n EXAGUTEY" % À ayacyuvtia, 0hryopla tis xai andbeux Tépè TA aÙtæ Taÿre. Et df éorv aioyüvn éprobeioa, dycyxn «loybveabar pèv émi toig TouoUtois Ty xax@v, & done aioypa Elvat adr®, ñ Gv ppovniter rouavta d° éoriy, dax 4md xaxiag Epya éoqiv" oloy, 10 anoGahciy &anida h quyeiv amû duÂlaç aa nai TÔ énootepñoo rapaxataBiunv: dr" dôtixs yaa. Kai ro ouyyeVéoOa os où dt, h Gnou où dei, n Être un dei ar" axoaoixs 74pKai 70 xepdaivey &Tro puxpav à an0 aic{pov, ñn &n" &dbvaétov, clou nevitqo à tevawrey" Ge Kai 9 Rapoiuia, TO, xGU and vexpoÿ pépein" dnû aioypoxepôins yap nai dvekeubspias. Kaito pñ Bonbeiv, duvduevov, els ypfpara, h #rrov BonSetv* eai vo Bonbeïoa rapa rov frrov cbrépuv. Kai Javeiteodou, dre dB ŒTELV® HAL GTELY, ÔTE ATAUTELV" KA ATAUTEÏV, ÔTE ŒUTELV" Xi énauwveiy, iva On aireiv® gai TO ATOTSTUANXÔTA, MAGEU HTTAY* rdvra yaa avekeudepiag taÿta enueix. To dB érouvEi Ra pévra, xokaxelxc" nai Tô téyal péy Urepereuveiv, tœ 0 paiha ouvañeiqetv, xai To UnepaAyeiy &Àyovtt Tapivta* xai ta) Aa Tavta Cou TolaÜtTa" KOÂGKELXG Jap mueix. Kal ro un Ünouévas névovs, qùc oi mpeaGÿtepos, à oË Tavq@v

LIVRE JI, CHAPITRE VL 175 CHAPITRE VI. De la honte. $ I. De la honte et des choses honteuses. Voici maintenant quelles sant les choses dont on rougit et celles dont on ne rougit pas, et de plus en présence de quelles personnes et dans quelles dispositions on éprouve de la honte. La honte est une douleur ou un trouble à l'occasion des choses mauvaises, présentes, passées ou à venir, qui semblent devoir amener le déshonneur. L'impudençe est un dédain et une in: différence pour ces mêmes choses, Si notre définition est exacte, il en suit nécessairement que nous rougissons de toutes les mauvaises actions qui semblent honteuses, ou pour nous-mêmes, ou pour ceux qui nous intéressent. Felles sont toutes celles qui semblent venir d'une mauvaise nature, comme : jeter le bouclier * ou prendre la fuite, çar c'est lâcheté : nier un dépôt, car c'est injustice : avoir des relations illicites eu égard à la personne, au lieu et au temps, car c'est jimtempérance : chercher à tirer profit de ce qui est chétif, honteux ou impossible, comme des pauvres ou des morts, d'où vient le proverbe: « Prendre sur un mort; n çar c'est Le fait d'une âme hasse et intéressée : ne pas secourir de son argent quand on le peut, qu ne pas le faire autant qu'on le peut: recevoir des secours de ceux qui ont moins de ressources que nous : emprunter à celui qui semble demander : demander à celui qui réclame ; et réclamer à celui qui demande : Jouer, au point d'avoir l'air de demander; insister quand on n'a pas obtenu ; car ce sont des signes d'une âme bassement intéressée : louer une personne présente, car c'est flatterie : exagérer le bien, atténuer le mal, se montrer plus afftigé que celui qui souffre, quand on est en sa présence, et toutes les autres choses semblables, qui sont des signes de flatterie : ne pas supporter des fatigues que supportent des personnes plus âgées, délicates, pées dans une meilleure con:

The text on this page is estimated to be only 33.28% accurate

176 PHTOPIKH. Tec, n où y ébouoia Ado ôvtes, h 6e où aduyatotepor* ravta yap pahaxiag onusia. Kai To dy” Etépou ed néoyew, Mai to RoM dues" «al, & Ed énomoev, éved@ev" mxpobuyixs Jap TévTX Aa TATELVOTNTOS OnEiX. Kat T0 Repi aUroÙ ravta Aéyew zat énayyékAobar mai To tæ ahÀGtpia, abtoû paoxeuw* alaboveiag yap° ôpoluç dE xal and tüy &)oy Ékaoms tüv toÙ Hfouc xaxwy ta Épya, xal ta onueix, al 1 s » Ü] Q HI : , 4 2! , A ta Gpoua aicyp yap nai aloyuvmAd. Kai ét rourouc, to tTüv xaÂGY Wy Tate pEtÉqOUIw, N oi poto Mavtes, h oi mhetotou, un metégev. Oroious de éyw ôuoelveis, roÂivac, fluxac, ouyyevelg ; GÂws toûs éê Üsou* aioypôy yap ôn to Û , a sd à , » ! 2 t = y À un petéyeuv" olov, nœidedaswg Ent togoutov, xai tv &AÂcy opoime. IFévra dE raÿta u&}Aov, av d\ Éautoy paiyntai” oÙtuw Ü », , | ’ … 4 9 « + y æ e ? yap Mn and xaxias pd))ov, &v aùros n aitioc Toy Una pE dv tov, ñ Urapyôvruv, n peXAôyrwv. Tldoyovtes dE, h nenovOdres, h Retsüpevor ta TouaÜta aisyüvoytau, 8oa El AtuLIXY péper «al dveiôn. Taÿta d° éotiv, 8oa el bmperioets. n au atos n épyuv aisypôv, y éati 10 Uépibeabcu. Kai té puy, els axoacixy, xal Exdvta xai œnovta” T@ dE, els (Blav, Œxovta* anè avavopias yap h deiag UTOUOVR, ka TO M ŒuUvecu. B'.A pv oùv aisyüvoyreu, taÿta éoti mai ta voraÿra. Érei de mepi ddoËlas pavraoix écris ñ aidyüvn, xai Tabrne abris Xdpw, là pi rüv anoGævéurov oùdeis dE ris GENE ppoy tEer, GA\ h x tobs Cobdibovtag" dyvdyun tourous aioyüve

 dition, et en général toutes celles qui sont moins fortes que nous, car tout cela est un signe de mollesse : recourir à la bienfaisance d'autrui, y recourir souvent, et reprocher le bien qu'on a fait, ce qui est le signe d'une âme basse et petite : parler de soi-même et annoncer merveilles ; s'attribuer ce qu'un autre a fait, car c'est de la jactance. Il en est de même de chacun des autres vices, des actions qui en sont la suite, de leurs signes et de ce qui leur ressemble ; car tout cela est honteux et doit nous faire rougir ; comme aussi de ne pas avoir sa part des choses honnêtes que possèdent tout le monde, ou nos semblables, ou le plus grand nombre. J'appelle semblables ceux qui sont de la même nation, de la même cité, du même âge, de la même famille, et en général tous ceux qui sont égaux; car il est honteux enfin de ne pas avoir sa part des choses honnêtes dont je parle, par exemple, de ne pas avoir autant d'éducation, ou d'en avoir une qui diffère de celle des autres. Tout cela est encore plus honteux, si la faute en en est à nous; car il semble que nous soyons plus méchants, quand nous sommes nous-mêmes la cause de ce qui a été, est ou sera mauvais. On rougit quand on a souffert, ou qu'on souffre, ou qu'on doit souffrir des choses qui sont de nature à amener le déshonneur et l'opprobre, comme tout ce qui tend à asservir le corps à des actions honteuses, qui soulèvent le mépris contre nous. De ces actions, les unes qui ont pour principe l'intempérance, sont honteuses, qu'elles soient ou qu'elles ne soient pas volontaires ; les autres, celles qu'on peut imputer à la violence, le sont quoiqu'involontaires, car il y a faiblesse et lâcheté à les supporter, à ne pas les repousser. £ II. Quelles sont les personnes devant lesquelles nous avons de la honte. Les choses qui nous font rougir sont donc celles-là et celles qui leur ressemblent. Mais puisque la honte est une imagination qui nous fait craindre le déshonneur pour lui-même et non pour ses résultats, et puisque nous nous inquiétons, non de l'opinion qu'on a de nous, mais des personnes qui ont cette opinion, la conséquence est que nous rougissons devant les personnes dont 12

The text on this page is estimated to be only 30.98% accurate

178 PHTOPIKA. GÛaœ, @v Aôyov Eyer. Aéyoy dE Eye Toy Baunabévrav, xat bÙc Bauudger, nai dy &v fBovAeteu Bauuaÿeobar, nai TPOS oùc poorusitor, mai &y ui xatagpovel tic dns. Oaupéteaba pév oùv Boñlortar dro roruv, nai Oavmafouer retroue, ou: Exbuot ru dyoboy Tüv tpiwv ÿ rap" y tuyyavovor dEépever apédpa Tivôc, @Y xEtVOL xÜpLoL° otoy oi éDOVTES. Duloroüv— tou dE mpôç cols uoiouc. Dpoyriboucr dE, dç Gnbevdyrav cv ppovéuwv tecoüror dE, ol re mpeobbtepos mai où nERatDevpéver. Kai ed éy BpBalpbis, rai tA à pavepa" 60 ai Ÿ rapoquia, to, À GpOaAuois elvar aido. Aid roûro ToÙs dei rapesopévouc péAhoy aloyüvoytar, xœi TOUS TPOTÉGOUTAL adrois, dit T0 ëv OpÜauols aupéreoa. LI". Kai todç un mepi tabra évéyouc or y4p Êt rdvavria doues toutou. Kai Tous un euyyvumoymeus cois panuomévox Apaprdvev" & yap ti autos roui, tar Aéyeras vois mÉÂæg où veutoëy' dote & ph mou, dflov dre veueod. Kai tobc EEayyehtiodg moddois" oÙdEv yäp Aapéper un doneiv, h un ét ayyédXe. ÉË œyyehrinoi dE, of te Rdtenpévor, did T0 raparnpeiv xai dE xaxo}dyot- elrepydp Lai toÙs ph duaxprévoutas, tr W&XAo0 vole mmoprdvoyrac. Kai of ñ Gt puËh emi vais tôv réAag dsaptas ofov, jAtuaotais xai rwpmBorvbts" 'xaxo}Gyor yo mac oÙtou, xai ébayyenrixoi. Kai év olç undèv énoreruyixao * Gonep ydp Baupaÿdusvor Gévavran Aid ai Todc Rpéxéy ui denbévras aiqyüvonra:, dc obdéy mu Dolmmées & nm.

LIVRE 17, CHAPITRE VI. 179 nous tenons compte. Or, aous tenons compte des personnes qui nous considèrent, de celles que nous considérons, de celles dont nous youlons être considérés, de celles avec qui nous sommes en rivalité, ét de celles dont nous ne méprisons pas l'opinion. Or, les personnnes dont nous vonlons être considérés, et que nous considérons nous-mêmes, sont celles qui possèdent nn de ces biens qui honorent, ou auxquelles nous demandons ayec instance une chose qui dépend d'elles, comme il arrive à ceux qui aiment, Ceux avec qui nous rivalisons, ce sont nos pareils. Ceux dont nous ne méprisons pas l'opinion sont les hommes prudents, parce que la vérité est avec eux ; tels sont Îles vieikards et les hommes insruïts, Nous rougissons aussi de ce que nous faisons à la vue des autres et en plein jour ; de là le proverbe, «la honte loge dans les yeux; » voilà pourquoi nous rougissons davantage devant ceux qui doivent toujours être près de nous, ou qui veillent sur nous, parce que nous sommes sous les yeux des uns et des autres. $ II. Quels sont ceux dont nous craignons les reproches. Ajoutons-y ceux qui ne sont pas sujets aux mêmes fautes que nous, car il est évident que leurs sentiments sont contraires aux nôtres : ceux qui ne sont pas indulgents envers les personnesqu'ils voient se tromper ; car si on a raison de dire qu'on ne reproche pas aux autres ce qu'on fait soi-même, il est clair qu'on leur reproche ce qu’on ne fait pas : ceux qui révèlent nos fautes à beaucoup de monde, car il n’y a aucune différence entre la faute qui reste cachée et celle qu’on ne publie pas. Or, les porsonnes quisont portées à publier nos fautes, sont : d’abord, celles qui ont souffert une injustice, parce qu'elles ont les yeux ouverts sur nous, et ensuite, les personnes médisantes qui, n’épargnant pas les innocents, épargnent beeucoup moins les coupables : ceux qui passent leur temps À épier les fautes du voisin, camme sont les raillenrseties poëtes comiques; car ils sont en quelque sorte médisants et bavards : ceux dont nous n’avons reçu aucun refus, car ils semblent nous avoir en grande estime. C’est pour cela que nous avons de lg honte devant les personnes qui nous demandent une chose pour

The text on this page is estimated to be only 31.73% accurate

180 PHTOPIKH. Tosoÿroe d” of re &pr Bouhduevor por elyau” ta yap Békriota teféavtau” 10 eû Éyer ñ toù Eÿpiridou anéxpiois npôs toÙc Zu paxouaiouc* gai tüv nada yvwpluwy où undëv auveddtes. Aicyüyovtar d où uôvoy abra t& pnôévta æicyuvmAz, \& xai tœ ompeia® oiov, où uévoy &ppodiouthoytes, &\À& xat Ta qnpeix abroÿ xœi où pévoy mouobvres t& aioypà, &AÂ& Kai Aéyovr:g. Opoiws dE où robç elpnuévous aisyÜvoytea uévoy, &XÂG nai tobs Onhwrovtag abrous” olov, Bepdrovtras xai péAous tobtuv. OAwç d ox aivybvovrar, où Gv rod XATAPPOYOÜGL The JoËns Toù &Anbetew" oÙdeis yap rœudta rai Enplx aicyuvetot” oÙte t@ at Tous yvmpiuous xai Tolc æyvaTas, ME TOUS pév yvwpipouc, t& Tpôs XAñBetay doxobvra" Touc dE änodev, ta DOG TOY VOpLOY. A'. Aùtoi dE de diaxeiueyor, æicyuveisv &y* npütoy pëv, si Undpyousv Tp0ç aUToUS Éyoytes OÙtu) TIVÉS, ofouc pape Elyar oùç aivyüvovrai. Haay dë obror 3 ñ Oavpabôuevo, n BauudEovteg, ñ Up’ @v Boukovrar Bauudtecda, ñ @v déovrai tua Ypelar, y un teboytas édoËor ôvres. Kai obroi, ñ GpGvtes” @orep Kudias nepi Tis Zéuou xAnpouyias édnuryépnaev" Etou yap UroAabeiy ToÙc AOnvalouc > MEpLEO TA AL KUXAG TOUS Édnvac ,; Opüvras, ai un pévoy doucouévous, & àv fmpiawvtar à &y 3 ol » Q = RAndioy wow où touoUtos, n HÉAWIL aigbiosclar" A0 xai 6oZ

LIVRE II, CHAPITRE VI. 181 la première fois, parce que nous ne leur avons jamais donné mauvaise opinion de nous; telles sont les personnes qui recherchent depuis peu notre amitié, parce qu'elles considèrent ce qu'il ÿ a de meilleur en nous. C'est là ce qui fait 18 mérite de la réponse d'Euripide aax Syracusains. Telles sont aussi, parmi les personnes qui nous connaissent depuis longtemps, celles qui ne savent rien de mal contre nous. Nous rougissons, non-seulement des choses honteuses dont il a été parlé, mais encore de celles qui en sont les signes : par exemple, nous avons honte, non-seulement de nous livrer aux plaisirs sensuels, mais nous rougissons encore des signes de ces plaisirs. Nous avons honte, non-seulement de faire des choses honteuses, mais encore d'en parler. De même nous sommes honteux, non-seulement devant les personnes dont nous avons parlé, mais encore devant celles qui doivent leur faire connaître nos fautes, comme sont leurs domestiques ou leurs amis. En un mot, nous ne rougissons pas devant ceux dont nous méprisons l'opinion en ce qui concerne la vérité; personne ne rougit, par exemple, devant les enfants ou devant les bêtes. De plus, nous ne rougissons pas des mêmes choses devant ceux qui nous connaissent, et ceux qui ne nous connaissent pas: devant les premiers, nous rougissons des choses véritablement honteuses ; devant les seconds, de celles que condamne la loi ®. $ IV. Dans quelles circonstances on a de la honte. Voici maintenant dans quelles dispositions nous aurions de la honte : premièrement, si nous nous trouvions en présence de certaines personnes devant lesquelles nous avons dit que l'homme éprouve de la honte. Ces personnes sont celles que nous considérons, ou dont nous voulens être considérés, ou auxquelles nous demandons un service, que nous n'obtiendrons pas, si elles ne tiennent aucun compte de nous. Ou bien ces personnes sont présentes : Cydias, haranguant le peuple sur le partage des terres des Samiens, priait les Athéniens de penser que les Grecs étaient rangés en cercle autour d'eux, et que non-seulement ifs entendraïent, mais encore qu'ils verraient ce qu'ils allaient

The text on this page is estimated to be only 28.81% accurate

182 PHTOPIKH. oder aruyebvres bro rév Enloüyrur rort où Poñlovrar- Baup otai yap oi EnAwrai. Kai êtay Éyuotv, à xaTæo YUvoD ai épya nai npéypata , h Éautôv, h npoyévev, h Au TiwGv npèc OÙg ndpyer Ti adtoig dyyiarein" nai Su, (0TEp nv æloyüvovras abroi. Eioi d oùror où eionpaévor, mai où els abroûs * dhatepôuevor, vu ddsrado F oùubouAo: yeyévaor. Kal édv ay Érepor Gporor, rpôc oÙs pulormobvrar moÂÂ& ydp aiauvopevor dia Tobg ToubToug, xœi Toubar, kai où moueüat. Kai pédJovtss Opéoôar, nai Ev pavepo avastpépeabar rois auveidéauv, aidyurmAot Mé\A‘Y eibiv. Obey val AveipGy 0 Rontrne, peé= Xov &notburauléeabar uno Auovuaiou , etnev, idoy tods auvarobvnaxe éllovtas éyxakunrouévouc , dx fisoav dit té rdv" Tiéyuavnrecbe, ëgn, n un aÜpiév vis dus (On toutuv; Hlepi pév oùv «iayüvnc, tadra* nepi de évarayuvtlas, dfAov 6x Êx +09 évavtiny EUrobñdouey. KEDAAAIÏION 7°. A. Tic d8 papuwv Éyouor, war ni riiv, h re aùtoi éyovreg, épioauévors nv yépty, OMAov Este. Écrow Xéocs, xaë" ñv à Eyw Aéyetar yépuw Droupyeiv tù doué, un dvti twoc, und’ Tate adt® T@ Uroupyobvre, dAX Tva éneive 11. Meycn d° &v, h opédpa diouéve , h psydhev xai {aherRGv, h év naipoïc

 décréter , Ou hien ces persannes sont près de nqus, et daivent avoir connaissance de nos actions. C’est pourquoi nous ne vouJons pas, dans le malheur, être vus de ceux dont nous avons jadis été les émules, car l'émulation suppose la considération. Nous rougissons aussi de ce qui doit faire rejaillir de la honte sur les actions ou les choses de nous-mêmes, ou da nos ancêtres, ou des autres personnes avec lesquelles nous unit un lien étroit, en un mot, de ceux pour qui nous avons à rougir nous-mêmes. Ce sont, d’abord ceux dont nous avons parlé, ensuite céux qui nous intéressent, dont nous avons été les maîtres ou les conseitlers. Il en est de même quand nous sommes en rivalité avec d'autres hommes, nos pareils ; car la honte que nous éprouvons à cause d’eux nous porte souvent à faire ou à ne pas faire. Nous sommes encore plus honteux, quand nous devons être vus et nous trouver en présence de ceux qui savent ce qui noua regarde. C'est pourquoi le paëte Antiphon 7, pendant qu’on le conduisait au supplice par l’ordre de Denys, ayant vu ceux qui devaient mourir avec lui se couvrir le visage sur la porte de la prison, leur dit: « Pourquoi vous cachez-vous ? craignez-vous qu'un de ceux qui sont ici vous voie demain ? à Voilà done ce qui concerne la honte. Quant à l'effronterie, il est clair que naus ne se= rons pas embarrassés pour la connaître, en étudiant les contraires. CHAPITRE VII. De la bienfaisance. $ 1. Définition du bienfait. À qui fait-on du bien, pour quels motifs, et dans quelles dispositions ? On Île verra clairement, quand nous aurons défini la bienfaisance. La bienfaisance est, dit-on, le sentiment par lequel celui qui a vient au secours de celui qui n’a pas, non en échange d'un service, nj dans son propre intérêt, mais daps celui de l'obligét. Le bienfait est grand, ou parce que les besoins sont pressants, ou parce que le service est grand et difficile, ou parcè que les circonstances le sont aussi, ou parce que le bienfaiteur

The text on this page is estimated to be only 31.87% accurate

184 PHTOPIKH. Towbtow, à pôvos, n KCGT0s, aura. Âefoers dé eiow ai ôpébeis, xai totuy piste ai per2 dns toÙ ph ryvopévou tosadrou de ai eriupiar oioy © Épux. Kai ai ëv tais roù couaTOG LAXDGEOL, LA EV XIVOUVOLS" Xa YA p 0 XOOUVEURV ÉTIDUUEL, xai 6 Aunoïuevog. Auo où Ev nevix Tapiotduevor rai quyais, xay uxpa bimpemiowaot , Ouæ To éyelos This dEriceux , xai Toy Xxaupôv, xEXapuruévor" oiov, 6 Év Avxeiw toy oopuôv Goûs. Avéyen oùy péluota piy elç totabta Exes ty broupyéay- ci dé ph, eic isa, à web. B'. Dov érei gavepèv, xai ëre, xai ép" OÙç YCYVETAL XD, ai nés ÉXOUTL, OAAoy ÊtL EX TOUTUY TAOATKEUAGTÉOV TOUS JLÈV deuxvbvras ñ Ôvras, N yeyeunuévous év TouaÜtn ÀÜTN xat Orne roÙç E, UTNPETAOQL ÉV TOLXUTN HPEUX TOLOÜTOY TL UTMPETOUVTAS. Davepoy dE, nai Gey dparpeladar évdéyerar Tv Yépuv, xai Tousiy dYapiorous" h ap, Êtt aUT@y ÊvExx UTmpeToÜ IV, h ÜTN= pérnaav* roro dE oÙx ñv xdpls" n tu àxo TÜynç ouvÉregEv, à fvayrionaav" hête érédoxay, SAN oùx Édwxay, ire eidOTES, cite ph° dupotépos yap Tu avt tivoc" Gore OÙOE oÙtTus &v Ein Xépus. Kai nepi dndoas tds xæTmyopias, axentéov" n yap xdpis éotiv, h Ôte vod, h Tocovoi, à rotovdi ; NOTE, n TOÙ. Ênpeïoy dE, eè Éartoy un Ümmpémoav' xai ei tois ÉxOpois ñ talra, h lou, n peu dihov yap, Êti OUdE TaÜTa MUWY ÉvExX. FL ei pabla, etduic" oÙdEis y@p ôpoloyet dicôar pau. Kai TEpi pe To Yapibecfar ai dyapioteis elonta.

LIVRE HT, CHAPITRE VII. 185 est seul, ou le premier, ou celui qui oblige le plus. J’appelle besoins les appétits, et surtout ceux des choses dont le manque est accompagné de douleur; tels sont les désirs, par exemple, l'amour; tels sont aussi les dangers et les souffrances du corps ; car on désire quand on est en danger et quand on en souffre. C’est pourquoi ceux qui sont dans la pauvreté, ou en exil, si peu qu’on leur vienne en aide, sont cependant obligés à cause de la grandeur de leurs besoins et de la circonstance, comme lorsqu'on donna? une natte dans le Lycée. Il faut donc obliger surtout dans ces circonstances ou d’autres semblables, ou de plusimportantes. $ II. Conclusion. Puisqu’on sait dans quel temps et pour quels motifs, et envers quelles personnes le bienfait a lieu , il est évident qu'on trouvera là des arguments pour montrer que les uns ont été ou sont encore dans telle douleur ou tel besoin, et que, dans cette nécessité, les autres leur ont rendu ou leur rendent tel service. On voit encore par quels moyens on pourrait prouver que le bienfait n’existe pas, o1 qu'on est dispensé de la reconnaissance en disant : ou bien que ceux qui nous rendent ou nous ont rendu service, l'ont fsit pour eux-mêmes, et, dans ce cas, il n'y a pas bienfait : ou bin qu'ils l'ont fait par hasard et par nécessité : ou bien encre qu'ils ont rendu, mais qu'ils n'ont pas donné, n'importe qu'ils l’aient su ou non; car dans les deux cas, ce n’est qu'un échange; ainsi il n’y a pas bienfait. Il faut aussi examiner l’action d’après toutes les catégories : car, s’il y a bienfait, c’est par la substance, ou la quantité, ou la qualité, ou le temps, ou lelieu. Et la preuve, c’est qu’on peut dire que, dans une circonstince moins importante, on n’est pas venu à notre aide; qu’or a rendu à des ennemis des services pareils, ou aussi importants. ou plus grands : il est donc évident qu'on n’a pas agi ainsi à cause de nous. On peut dire encore que les choses données n'avaient aucun prix, et qu'on le savait; or, personne n’avcue avoir besoin de ce qui n’a pas de valeur. Voilà ce qu’ {ant entendre par obliger et ne pas obliger.

The text on this page is estimated to be only 30.82% accurate

186 PRTOPIKH. KEPBAAAION H. A’. Iloia dé élec, xai tivas éAseüqu, xai né abtai éxuvres, kéyupev. Écte dù eos, An vis émi PaæLVOLÉVE) EX pOaprind xat Aummp® , tou avaËrou wypdves > Ô H&Y «toc réoodomoeey &y nabeiv , h <@v avr] Tivd xæi touro, toy rAnoloy pañnre Glov yép , te dudyun tôv péovta édefdeuw , Unapyeuv vouÿroy oiov oieabe nabev y te xauov à aùTOV, N TOV @UTOU TVA, MA TOLOŸTOY xauÔw, oiov Elantra éu to 6p@, à pour , } raparAñotov. Au coûte ei ravrs] dc éne= Rowddres Eeolauv oùdev ydp &v Er nav ofovra* rendvOaot yap* oùre où Urepeudœpovety oiéuevor, di VEpibouau ei yap &navta olavrau Unéoyeuw téyala, Ohou fre Kai 10 pi ÉVÔÈXE» aéar madeiv ti xaxév nai yap roro van &yalüv. Eisi à rouoÛros, los vouléecy ræfecy dy of re nertyBéres dn, xæl dc mepeuyôtes. Kai ol mpeobirepor nai did Ti ppoveiv, xai OÙ éprerpiay. Kai oi aobeveis. Kai où deuhôtepoe padlov. Kai oi renaudeupévar sukéyigrar yap, Kat oïs Yrépyouar yoysic, à téava, h yvvaixest aÿrou ve yap taÿta, mu ola nabeiv + cionuévæ. Kai ol urive êv dvôpelas modes Gvris: olov êv 6p;n, ñ Odbper dAéyiara yap roû écouévou tavra* pit” Ev bépiotuxt Dabége rai yap obtor dAdyioros roû nelgeaba: ve &ÂN’ oi paTaËv robruu pi ad poboumeror apédpa" aù yap éhsoügi oi éxrenAnyudéver de ro over npôg vis ob rÿei Rdv olusra

LIVRE Il, CHAPITRE VIII. 187 CHAPITRE VIII. De la pitié. $ I. Quels sont les hommes compatissants. Disons maintenant quelles sont les choses et les personnes qui excitent la pitié, et quels sont ceux qui éprouvent ce sentiment. La pitié est une aflliction que fait naître la vue d'un malheur qui peut perdre ou attrister une personne indigne d'un pareil sort, malheur qu'on peut s'attendre à voir tomber sur soi-même, ou sur quelqu'un des sions, et cela quand ce malheur est proche. Car il est évident que pour être émus de pitié, il faut que nous pensions que nous, ou quelqu'un des nôtres, nous pourrions souffrir un malheur tel que celui dont nous avons parlé dans notre définition, ou un semblable, ou un qui en approche. C'est pourquoi ceux qui sont entièrement perdus n'ont pas de pitié; ils pensent n'avoir plus rien à souffrir, parce qu'ils ont tout souffert, Il en est de même de ceux qui se croient au faîte du bonheur, ear ils sont plutôt insolents. En effet, s'ils pensent posséder tous les biens, il est évident qu'ils espèrent n'avoir à souffrir aucun malheur ; et cet espoir même est un bien. Or, les personnes qui pensent qu'elles pourraient souffrir quelque malheur, sont : celles qui ont déjà souffert et qui ont échappé: les vieillards, à cause de leur sagesse et de leur expérience : les faibles, et encore plus les timides : les hommes instruits, parce qu'ils raisonnent bien : ceux qui ont des parents, des enfants, une épouse ; car ces personnes sont à eux, et peuvent souffrir . les maux dont nous avons parlé : ceux qui ne sont ni dans une des passions qui se rapportent au courage, telles que la colère et l'assurance, car ces deux passions ne calculent pas l'avenir; ni dans une disposition qui les porte à outrager autrui, car dans ce cas on ne réfléchit pas sur ce qui peut arriver de mal; mais bien ceux qui sont placés entré les deux : ni ceux no plus qui craignent vivement, car la compassion n'entre pas dans les

The text on this page is estimated to be only 31.67% accurate

188 PHTOPIKRH. tivas elvar émxeis” © yap UndËva oiÔpEVOg, TAVTAG OBTETAL abious elyau xaxoÿ. Ou dn, Gray Éyn oÙtus , GOT avauvnoGñva toradta ouu6ebnudta % œbtü, h Tüv avtou* n éÂricai 7Evéobou n «bt®, ñ Tüv œuroÿ. B' uév oÙv Éyortec éheoÜoty, eipntau” à dE éAeoUdiv, ëx toÙ Opropoÿ dAAov. Ooa ve Jap Tüv Avmmpéiv xai GOuvnpüv phactixt, névra ÉÂsewd* xai Gaa dvaupetixé* xai Gowv À TÜYN aitla nanüv, péyelos éévrov. Éore dt éduvnpd pèv xai pOaptuxa Oavator xai aixiat, Nat COUATOY XAKDGEU, KA YAPAG, x véoou, Xi Tpopis évOerx. Qy dë # TÜyn aitix xamv, pui, dAcyopuliæ" Ào nai ro ucondobar ro toy puy xai cuviôuv, é)eervéy" dloyoc, àobévex, dvarmpia nat T0, 60ey npooñxer cryaËüy ti Tp&i au, naxôv ti aupbivar" «ai to noÂÂdXIG TouoUto. Kat to menovbtos yevéaÜau ti cyabév* olov, Auoneider ta rapa Bacihéme rever xarenéuoln. Kai T0 ñ pnÔëv yeyevñabeu yabèv, h yevouévuv ph ele énéhavaw. Ep’ ols mév oùv éheovor, TaÜta Kat TouxÜTÉ ÉOTLV. L'. Édeoïo dE roûs ve vwpiuovs, EG un cpédpa ÉyyÜs wat olxeuéTnTi” mepi OË toUtouc, Gomep mepi œbtous ÉAlovta«, éyovar. Au xai Apraoie, éri èv 16 vieï dyouévo éni to émolaveiy, ox édanpuoev, Ge paru, Ent to pi Tposœetobvrr

 âmes abattues par la prévecupation de leurs propres souffrances. Joignons-y ceux qui pensent qu'il existe des hommes vertueux ; car celui qui croit qu'il n'en exisle pas un seul, estimera que tous méritent leur malheur : en un mot, ceux qui viennent à se souvenir que de semblables malheurs sont arrivés!, ou peuvent arriver, à eux-mêmes ou à quelqu'un des leurs. : $ II. Quelles sont les choses qui excitent la pitié. Nous avons dit quelles sont les personnes qui ont de la pitié, Quant aux choses qui excitent ce sentiment, notre définition les fait clairement connaître. Nous sommes émus de tout ce qui causant de l'affliction et de la souffrance peut perdre ou faire mourir nos semblables, et de tous les grands malheurs causés par la fortune : or, les choses qui peuvent faire souffrir nos semblables, ou entraîner leur perte, sont les divers genres de mort, les mauvais traitements, les blessures, la vieillesse, les maladies, le manque de nourriture. Les maux causés par la fortune, sont : le manque ou le petit nombre d'amis ; aussi la pitié s'émeut, quand nous nous séparons de nos amis, de nos compagnons : la laideur, la faiblesse, la privation de quelque membre : un malheur qui vient d'où on pouvait attendre quelque chose d'heureux, surtout si cela arrive souvent : un bonheur qui arrive trop tard, quand le malheur a éclaté, comme lorsque le grand roi envoya des présents à Diopithe qui était déjà mort 2. Il en est de même de ceux à qui il n'arrive rien d'heureux, ou qui ne peuvent jouir de leur bonheur. Les choses qui excitent la pitié sont donc celles-là et d'autres semblables. S III. Quels sont ceux pour qui on a de la pitié. Nous avons pitié de ceux que nous connaissons, pourvu qu'ils ne soient pas nos très proches parents ; car à l'égard de ceux-ci, nous sommes dans les mêmes sentiments que l'approche du malheur nous inspire pour nous-mêmes. Voilà pourquoi Amasis ne pleura pas, dit-on, à la vue de son fils conduit à la mort,

The text on this page is estimated to be only 25.93% accurate

190 PHTOPIKE. roûro év yæp Ehcesvôv Exeivo dt Gsiyv, To yap deiyov, Étepoy roû Éheervod , xal éxnpouotimoy toû Ekéou, xal mods <@ évaytio YpñGwLOY. Érr &eodouv éyyos abtob toû devou Gvros. Kai tous Opotous Édeobde, xar& MÂAuwige, xata Hôn, xata Ébeu, XATA GÉLOLATE, KATE VE TA yep Tobtous palier palyetai, xt alt à Ündpé ar. Ou Jap x évralba dei haGeiv, être, Goa ép" abr@y poboüvrau., taûra En" Au yryvéuevæ Becdoiv. Énei de éyyde puevépee cé naôn édceund éace, eà d pupioatov Eros yevépeva h écépeva oùT EÂnibovtes oÙTe pepunpévor n 6Âwç oÙx Eheoboty, h oÙy Opolus" &ycyxn, ToÙc quyaTepyabouévouc C{haOL, xai puvais, ai ÉoOrL, wai GÂGG Th Unoxplos édeevorépous elvas. Éyyds y&p Touwÿcr paives has TÔ xaxôv, mpô épuéruy nooÛvrec, h ms MÉÀ OV, h de yeyovés. Kai ra yeyovéta &ptu, h péovra da Taykwy, Eheervétepa ua to abro. Kat ta onueia, ai tds npéËers" otoy, édOñTag TE Ty renoy06twv, xai Üca tougüta Kai Adyoug rtny Év 7 mafer ru, oo HOn televravtey. Kai maliota, ro sxoudaioug ina, êv vois touoUrois xæipols Gvrac, Acervér. Âravre 74 TOÛTE, Ôua T0 ÉyyÙs paivecba, pélAoy roieï toy ÉAeoy* xai Ds dyabiou te Oytoç, ai Ev OpÜaApois pavopévoy ToÙ raédovc,

LIVRE 11, CHAPITRE VIII. 191 tandis qu'il pleura à la vue d’un ami réduit à mendier ÿ ; ce dernier spectacle excitait la pitié, et le premier la terreur. Le terrible est autre que le pitoyable ; il chasse la pitié, et souvent il sert à produire le sentiment contraire. Le terrible lui-même, quand il est proche, excite la pitié. Nous avons aussi pitié de ceux qui nous ressemblent par l’âge, le caractère, les habitudes, le rang, la naissance ; car tous ils nous montrent mieux que leur malhear pourrait aussi nous frapper. On peut conclure en général qne tout ce que nous craignons ponr nous-mêmes excite notre pitié, quand les autres en sont victimes. Les malheurs que ous voyons de près nous touchent, tandis que les malheurs passés ou futors, dont nous sommes séparés par un grand nombre d'années, n’excitent point ou excitent moins notre pitié, parce que nous ne craignons pas l’arrivée des uns, et que aous avons perdu le souvenir des autres, Il suit de là que nous sommes plus émus de pitié, quand on représente l’infortune devant nous, par Île geste, la voix, le costume, en un mot, par limhaüon théâtrale. On fait ainsi paraître le malheur près de nous, on le place sous nos yeux comme sur le point d'arriver, ou cemme déjà arrivé. C’est pour cela aussi que la pitié est plus vivement excitée par les malheurs arrivés depuis peu, ou par cux qui doivent bientôt arriver. La pitié est émue aussi par les signes et par les actions, camume sont : Les habits de ceux qui ont été tués, et des autres choses semblables : les paroles de ceux qui subissent actuellement leur malheureux sort, par exemple, de ceux qui vont rendre le dernier soupir. Ce qui touche le plus, Cest la vertu restant ferme au milieu de pareilles circonStances, Toutes ces choses excitent davantage notre pitié, parce qu'elles semblent près de nous, que de malheureux ne mérite pas son sort, at que le malbeur éclate sous nos yeux,

The text on this page is estimated to be only 29.08% accurate

192 PHTOPIKH KEDAAAION 6. Ar. Âvtéxerta de «@ desiv, poluota iv, à xædoïor vepe= ddv* r& yap Aureiolas Ent taiç avabiou xaxonpæyios, ævtiXEILEVOY ÉOTI TOÔTOV TLVG , Kai TO ToÜ aUtoû HOouc, To AuTetoÛar ni tais dvabiars ebnpaæylais" xai up tx Taûn HPouc xpnotou. Aer yap éni péy to& àvablue Tpérrouct xaxi, ouvdyBeobar xai ÉÂesiy® vois d" ed, veueodv* &dov yæp, to Tapd TV Gblay yryvéuevoy® dû nai toic Peu anodidouEv To "veusodv. AdËeu d &y xai d pObvos tà élesiy Toy tou avt xeioÜat Tpônov, à ouveyydc dy xai Tabroy to veueogv" Éoti dE étepoy. Avr yo tapaywôns xai Ô pÜévos Écti, xai eg EUTrpayav, &AX où tou dvablou, æX)à toù ioou xai ôpolou. To 6, pin ête adr@ ti cuuénaetas Étepov, &AÀ& Où œbrov tov mAnaioy, dnagw opoiws der Undpyeuw. OÙ yap Éte ÉdTaær, T0 Ev, pÜdvos ro dE, vémeoic GAX& péboc, Eav dia tobto Unépyn ñ ÀUTM, xai À Tapayn, Gti «ré ve Éctau pañño y no Tüç éxelvou ebrpaë as. Davepoy dE, Êri dnohouOoer nai Ta Évavtia Taôn ToUTous. Ô LLEY y&p Aunodpevos éni trois avaËlus xaxonpayoüouw, noOñoetaz, à &luros Écrau éri toi évavtiws xaxonpayoüaw. Olov, toùc ra tpalolas mai puapévous, êtay TÜywat Tuwplxc, oi &v hurnbein ypnotôc dei ydp xalpew éni rois touourois" Gi d" ad TuG xai Emi Tois EÙ nparrouot xat dE av" Œupu yap ax, ai Tout Haipeuy_rov émuux" Gvayxn yap ÉATGew dndpéar àv, dTEp TD Opoi, xat auto. Kai Éare toû atoÿ #0ouç éravta

LIVRE II, CHAPITRE IX. 193 CHAPITRE IX. De l’indignation. £ I. Définition de l’indignation ; en quoi elle diffère de l'envie. Avoir pitié a surtout pour contraire ce qu'on appelle s'indigner !. En effet, à la douleur que cause un injuste malheur, est opposée en quelque sorte une douleur qui vient du même sentiment moral, celle que cause un bonheur immérité. Ces deux affections naissent d’un sentiment honnête ; car, si, à la vue de ceux qui souffrent injustement, nous devons compâtir et avoir pitié, nous devons également nous indigner à la vue de ceux qui sont heureux sans le mériter. Ce qui arrive en dehors du mérite est injuste ; et voilà pourquoi nous attribuons l'indignation, même aux dieux. Il semblerait aussi que l’envie est en quelque sorte opposée à la pitié, puisqu'elle se rapproche de l’indignation, et qu’elle se confond avec elle ; mais c’est une tout autre chose. L'envie est bien aussi une douleur qui nous trouble à la vue du bonheur d’autrui; mais elle ne s'attaque pas à l’indigne:; elle s’at- . taque à notre égal et à notre semblable. Un caractère commun à l'une et à l’autre, c’est que, dans ces deux affections, nous n’a_ avons pas en vue ce qui peut en résulter pour nous-mêmes, mais seulement pour le prochain; car, dans ce cas, iln’y aurait ni envie niindignation, mais crainte, notre douleur et notre trouble venant du mal qui peut nous arriver par suite du bonheur d'autrui. Il est clair que ces passions amènent des passions contraires. En effet, celui qui souffre à la vue de ceux qui sont malheureux sans le mériter, se réjouira, ou du moins n’éprouvera aucune douleur, en voyant malheureux ceux qui le méritent. Ainsi, lorsque les parricides ou les assassins reçoivent leur châtiment, aucun homme de bien ne pourrait en être affligé; il faudrait plutôt s'en réjouir ?. Il en sera de même si quelqu'un est heureux selon son mérite. Ces deux choses sont justes, et font la joie de l'honnête homme, parce qu'il espère nécessairement que ce qui arrive à son semblable pourrait arriver à lui-même. Toutes ces 13

The text on this page is estimated to be only 34.02% accurate

194 PHTOPIKS. tata" 1 dE évavria, toû évaytiou. À yap abrés éctw érryaupéxaxog xai pÜovepés” ë? © Jap tu lunettes yryvopéve xai Ündpyovt:, œvæyuaioy toÿtoy Eni mn otepioet xai th pÜop& Th toûrou yaipew. A6 xwvtixx pv éléou tévte tait éotl: diapéper de, dia tx eipnpévas aitias” Gate Rpôç T0 ph éÂstiva Rouiy, Aravta duos pie. B. [poroy puy oÙy nepi toû veucodv Àéyouey, Tioiy te vepeodioi, xai En tit, nai RôG ÉVOVTES auto: Elta put taÜta, repi tüv Amy. Davepèy d éx rüv elpnuévuy” ei yép Ecrt tù veueoav, Auneioôau ni t@ paivouéve dvabius enpayety, Tpütoy mév flo, Ote oÙy old 7” ER TOUL Toi Gyaboiç VERLEG AY. Oùdeis yap, ei dinaos, h &vdpeios, n sù aperiv Aibetor, vque» give roûrw® oùd ap oi Fleoc éni vois évavtioig toûtur elcly* GXX Emi mhoûtw, xai duyauuet, Rai Ttois TouoUtois, 6cwv, 6x dn)@ç einetv, &Etoi etou où dyalol, xai oi td qÜoer Éxovts ayala, oiov, evyévauay, xat xaÂÂo6, xai Gou ToLaÿta. Éradr dé to apyaiov Éyyds Te paiverat TOÜ GEL, dVdyxn , TOËs TO auto Eyoucu &yalôv, édy vewart Éyovtes tvyydvuwot, xai dia roûro eUrpaywaoi, mäkhoy veueoäv. Ma}hov 1äp Avroüauw oi yewoti TAOUTOUVTES, TOY Ta Kai OX YÉVO. Opotoç dE xai poutres, 4ai Ouvdueyor, ai roAUpilor, Kai eUTEXVOL, nai btuoûr ty touutuv xäv dut taÿtæ dAlo ti œyabov yépymrat abrois, boauruc. Kai yäp Evrabla p&llov Auroüdiy où veéa mAouror, épyovres dià rôv mhoutoy, ñ oi épyaérdoutor, Ouoisx dE xai ni Toy &AAwy, Aïtioy d Grue où pv doxoüas ta at

LIVRE 11, CHAPITRE IX. 195 affections viennent d’un même sentiment moral; les affections contraires naissent d’un sentiment contraire. Celui qui se réjouit du mal d'autrui est en même temps envieux ; puisque l'envieux s’afflige du bien qui arrive ou qui existe déjà, il est nécessaire qu’il se réjouisse si ce bonheur n’arrive pas ou s’il est détruit. Voilà pourquoi ces deux passions, qui diffèrent pour les raisons que nous avons exposées, empêchent l’une et l’autre L pitié de naître ; aussi sont-elles également utiles pour faire qu’une chose n’excite pas la pitié. & II. Quelles sont les choses qui excitent l’indignation. Parlons d’abord de l’indignation; disons contre qui on s’indigne, contre quoi, et quelles sont les personnes qui s’indignent ; nous passerons ensuite aux autres passions. Ce que nous venons de dire jette du jour sur la question. En effet, si l’indignation est la douleur que nous éprouvons à la vue d’un bonheur immérité, ilest d'abord évident qu'il n’est pas possible de s’indigner contre toute espèce de biens. Qu'un homme soit juste, courageux, ou qu’il embrasse la vertu, personne ne s’indignera pour cela ; car on n’a pas pitié de ceux qui ont les vices contraires. Mais on s’indigne à l’occasion de la fortune, de la puissance, et, en un mot, de tous les avantages dont sont dignes les honnêtes gens et ceux qui possèdent les biens que donne la nature, comme la noblesse, la beauté et autres semblables 5. Comme ce qui est ancien semble se rapprocher de ce qui est naturel, suit qu'entre ceux qui possèdent le même bien, nous nous indignons dayantage contre ceux qui les possèdent depuis peu, et qui lui doivent leur bonheur. Ceux qui sont riches depuis peu nous font éprouver une douleur plus grande que ceux qui le sont depuis longtemps et par héritage. Il en est de même de ceux qui possèdent les magistratures, du crédit, ue grand nombre d'amis, des enfants heureusement doués, et tout autre bien semblable ; et si ces biens leur en procurent quelque autre, nous nous indignons également. Aussi, les parvenus, que leurs richesses portent aux honneurs, nous indignent plus que ceux

The text on this page is estimated to be only 31.78% accurate

196 PHTOPIKH. ëyeuw , où d où To yap del obte paivéuevor Eye, &Anbës donet” Gate of étepor où ta abroy Éyetv. Kat érei Exaotoy tüv Û = Ü + ? % s , 3 ! 9 0 t œyaËty, où toù tuyévtos &5tov, &ÂÂd Tic Éotiy dvæhoyla, xai + € L4 « 4 U Ü LL Ü € # 3 ÿ to dppérrov* olov, érAwv xéAos où T@ dinaiw épuôrre, XX to &vOpelw" La 7Jœpor DiaxpépoyTEs OÙ Toig VEWOTI TAOUTOUALY, Ü Ü = , # 2 ñ . 4 4 s - € , aAÂa voi evyevéoiv. Eay ouy æyabôc &v un toù Gpuaétrovtos TUYXSVR, vEpEoNTOY Ka Toy frTw TO xpelrrout aupuaËnrey® palota pEy oÙv tobs év t@ abri" GÛev xai toûT elpntau, Aovroc ©’ &Aleuve uéynv Telauuwviédæo * Zebs yap ol veésuoy”, 87” auelvorr our payorro. , 4 + ñ € ea € > ’ + e Et de ph, x@v énmooûv à ftTwy T@ xpeiTtovi” oloy, el 0 poucuoc tù dan” (Peltiwy yap % dixaioouvyn This poudixñc. Où pev oùv veuesadar, xai OÙ à, êx toutou dfÂov* Taÿtæ YAP, KA TA TOUNÜTÉ ÉGTIV. [". Avroi dE veusontuxoi elow, Éay &Eior tuyYcvwoty Ôvtec TV peyiotuv œyabuv, xai TaÜta xExTNMÉVOL* TO YAp Tùv ôproiuy HELD Tous un époioug , où dixauov: Aebtepoy 0”, àv ôvtes œyaloi rai snoudaior Tuyxavuar” xpivoudl € ydp EÙ, na à | s + \ 21 / \ 9 ? « ta dde puaoïot. Kai ëty qudror, nat peyduevor Tivèv TpAËEUV, xai palioTe Tepi TaÛta puAGTMOL DOI, WY ÉtEpor 3 , L'a ’ \ e æ 9 \ e À avaEor dures ruy{avouar. Kai lus, où &Eroüvres adrot aëtods, T 4 LI il , y étépouc un détobot, vemeontixoi toûtois, xœi Toütwy. Auto A € ’ À Te . D , , xai où avOpanodOEls xai paudor xai apiAGTIMOL, OÙ VEjLEON; U > » 3 Ci + Q Ü y ,°p? y tuxoi* OUOEY ap éote TouoÜtov, oÙ abtous olovtou GÉioUG elvau.

LIVRE IT, CHAPITRE IX. 197 qui sont riches depuis longtemps ; ainsi du reste. La raïson en est que ceux-ci semblent posséder ce qui est à eux, et ceux-là, non. Ce qui semble rester toujours dans le même état paraît vrai, de sorte que les premiers semblent posséder ce qui n'est pas à eux. Toute espèce de bien ne convient pas au premier venu; mais il faut une certaine proportion et de la bienséance. Ainsi de belles armes ne conviennent pas au juste, mais au courageux ; de hautes alliances ne conviennent pas aux nouveaux riches, mais au nobles. Si donc un honnête homme n'obtient pas ce qui lui convient, nous nous indignons. Il en est de même si l'inférieur entre en lutte contre quelqu'un qui vaut plus que lui, surtout s'ils prétendent au même genre de mérite. C'est pourquoi on a dit : « 11 évitait de combattre Ajax, fils de Télamon, car Jupiter l'aurait vu avec indignation combattre on guerrier plus brave que lui 4. » Ou bien encore, si la lutte s'établit pour des mérites d'un ordre quelconque, par exemple, entre le musicien et le juste ; car la justice vaut mieux que la musique. Ce que nous venons de dire montre contre qui et pour quels motifs on s'indigne ; ces motifs, les voilà, avec d'autres semblables. S EI. Quelles sont les personnes portées à s'indigner. Les personnes portées à s'indigner sont : d'abord, celles qui méritent et possèdent les biens les plus grands; car il n'est pas juste que ceux qui neleur ressemblent pas soient jugés dignes des mêmes avantages : secondement, celles qui sont honnêtes et pleines de sens; car elles ont le jugement droit, et elles haïssent l'injustice. Ajoutons-y celles qui aiment les honneurs, et qui ambitionnent certaines fonctionss, et surtout quand elles recherchent des honneurs, que d'autres ont obtenus, quoique indignes. En général, ceux qui s'estiment dignes des biens dont ils croient les autres indignes, sont portés à s'indigner contre les autres, à cause de ces biens. C'est pourquoi les hommes qui ont des sentiments vils et serviles, et qui n'ont point d'ambition, ne sont pas enclins à l'indignation. En effet, il n'y a rien dont ils se

The text on this page is estimated to be only 32.34% accurate

198 PHTOPIKH. Davepôv d’ èx robrwy, Ent naiou atuyeUat, xxi xaxoTperyoÿoù, à un Tuyxévouot, yalpeuv, h A&lUrox Eye dei êx yap tüv elpnuévoy té dvuxeiueva OfÂd ÉdTUw. Dore dy vos 1 xomtag TouoUtous Tapagrevdon 6 Àéyoç, xai ToÙs abuoüvrag diable, nai ép ol éMcioüa, sin avabiouç peu Ôvtac ruyydvew, déious dè pr cuyyéues, ddüverou éleciv. KE@AAAION T°. : A', Aou dé, xai émi ia plovoïor, nai téoi, xai Tü Éxovves, cirep éoriy à @Üéuoc ÀÜTn Tic ERI eUmpaæyla paivopévn rüv eionuévoy æyalüiv, nepi tols dpoious, un lux ab, «Ad À Éxeivouc” pÜoviaouor pév y&p où rouobrou, ol eioi mives pour, h paivoyræu. Opoloue dE dy, atæ yévos, xatæ auyyéveiov, xa0” mliuxlav, xaË EEiv, nat dGEav, xata ta Undpyovræ. Kai ols puxpoÿ EdXeine, to un ravræ Urdpxeuwr dtô, oi ueyéha nparrovrec , wa ebruyoüvres, plovepoi elgtv' Tdvrac yäp olovrar t& abrüv péoeuv. Kat où Tr pevor Ent tive Oapepéyrws, xai paliota Ent dopia , h ELdœpovix, Ka oi phériuor phoveporepor rôv &puotinwv, Kai aë doëdgogor" puldtuuar yap éni capix. Kai Slug oi puadèoËa rep tu, plovepei nspi roro. Kai où puxpéQuyor navra ydp adtois dont peydAa elvau. B.. Ëg' où; OE povolar, td pv éyala elonra* èp” Boou yäp puodobabat, ai puormmobvrar Épyou N xiuaat, Kai

LIVRE II, CHAPITRE IX. 199 croient dignes. On voit d'après cela quels sont les hommes dont l'infortune, le malheur, ou l'insuccès, doivent faire notre joie ou nous laisser insensibles : car les contraires ressortent de ce que nous avons dit. Si donc l'orateur dispose ainsi les juges, et qu'il prouve que ceux qui sollicitent notre pitié, et les motifs pour lesquels ils la réclament, sont indignes de l'obtenir et méritent que nous la refusions, la pitié sera impossible. CHARITRE X. De l'envie. $ I. Quelles sont les personnes envieuses. ll est facile de voir, pourquoi, et contre qui on a de l'envie, et quelles sont les personnes envieuses, En effet, l'envie est une douleur qui naît en nous à la vue du bonheur que procurent à nos semblables les biens dont nous avons parlé. Comme ce n'est pas notre propre intérêt, mais le bonheur des autres que nous considérons, ceux-là seront envieux qui ont ou semblent avoir des égaux. Je dis égaux par la naissance, la parenté, l'âge, l'habitude, la gloire, les richesses. Il en est de même de ceux qui possèdent tous les biens, à peu de chose près ; et c'est pour cela que ceux qui tentent de grandes choses et qui réussissent, sont envieux, parce qu'ils pensent que tout le monde prend ce qui leur appartient. Ajontons-y ceux qui reçoivent quelque honneur extraordinaire, surtout pour leur sagesse et leur bonheur, Ceux qui recherchent les honneurs sont plus envieux que ceux qui na les recherchent pas. Ceux qui se piquent d'être sages sont envieux, parce qu'ils cherchent à se faire honneur de leur sagesse. En un mot, ceux qui veulent se distinguer en une chose, sont envieux en ee qui concerne cette chose. Il en est de même des hommes pusillanimes, parce que tont leur semble grand. & IT. Quelles sont les choses qui excitent l'envie. : Nous avons déjà parlé des biens qui excitent l'envie. Les Actions.et les avantages qui nous portent à la gloire et aux hon

The text on this page is estimated to be only 31.40% accurate

En 200 PHTOPIKH. ôpéyovtar dns, «ai ôox ebtuyñuaré Eat, oxeddv nepi mavra bévos Éoti, nat paliotæ, y aÙtot ñ Gpéyovtau, ñ oïovrau dei abrobs Éxev, n @v abroi Tÿ xMIGEL jLUXpÉ ÙEpéxououw, n puxp@ éAAcirouot. L'. Davepôy dE mai, oi; péovoboiv* Aux yap élonrar" rois 7ap Éyyds ka xpôvw, ai TéTw, xai Hluxiæ, xai O6Ën, pBovou * Obey eipntat, To ouyyevès yap xal p0oveiv Erfororet * xai mpôs OÙ puhormmovræt* piloruobvrat Ev yàp TpÈs ToÙc eipnpévouc mpôç dE tobç pupiootôy Ëtos Üvtas, h TPS To écopévous, n relvetrac , QUO ES" OUDE TOÛS TOUS EP H pax}elau gtihatc* oùd" @y TroÀù otoytæ Tap' aÙtois h Tao toi AAXOIG ÀcéreaBau oÙùd" &y ro ÜTEDÉYELV. Qoaituc rai TPOG TOUTOUE, - Xl HEPI TA TOUXÜTE. Érei 0 TPÔG TOUS GYTAYWVLOTAE , XGA avTEpatas ; Ma ÂGG TOUS TOY AUTY ÉPLEMÉVOUS pLAOTOUVTAL, ayæyun Toûtous péliara ploveiv G0ev elpntai Kai xepaueds xepapuet. Co \ Lé ; Kat toig Tayd, oi h plis Tuyévtes, h ph tuyévres, obo+ v + # À , w * , voloi. Kai Gv h xexmmuévoy, ñ xatopbouvytuv, ôveudos ad æ s | tt + 9 4 VV > . Û ed 9 rois" Eloi dE mai oÙtor éyylç tai Gpouor" Elo ydp, Ëtt rap aüroUs où tuyyavouor Toû aæyaboÿ dote toûto AuToUv Trouei toy pléyoy. Kai trois h Éyouar taûta, n xextnmévouc, & arois Tpogñxev, h Exéemuté more" Où mpeg OUTepor ye VEGITÉDOIS. Kai oi nola darauaavtes elç T0 auto, rois dAiyæ, pBovoÿüor. Añhoy dE, xœi ëp" oiç Xoupouaiy of touûtos, xœc Été Tice,

 neurs, le désir de la rerommée, les faveurs de la fortune, voilà à peu près les biens qui excitent l'envie, surtout lorsque nous les poursuivons nous-mêmes, ou que nous pensons y avoir droit, ou lorsque la possession de ces biens doit nous mettre un peu au-dessus ou au-dessous des autres. $ III. Quelles sont les personnes auxquelles on porte envie. On voit aussi à qui nous portons envie, car nous venons de le dire implicitement. Nous portons envie à ceux que rapprochent de nous le temps, le lieu, l'âge, la renommée ; ce qui a fait dire : « La parenté connaît aussi l'envie. » Nous sommes envieux contre nos rivaux dans la poursuite des honneurs; or, ces rivaux sont ceux dont nous parlons. Personne ne porte envie à ceux dont la naissance ou la mort est séparée de nous par des milliers d'années ?, non plus qu'à ceux qui habitent vers les Colonnes d'Hercule, ou à ceux que dans notre opinion ou dans celle des autres, nous regardons comme placés bien au-dessus ou au-dessous de nous. Ce que nous disons des personnes peut s'appliquer aux choses. Comme nous nous trouvons en concurrence avec nos compétiteurs, nos rivaux en amour, en un mot avec ceux qui désirent les mêmes choses que nous, il suit nécessairement que c'est à eux surtout que nous portons envie ; de là le proverbe : « Le potier porte envie au potier 3. » Ceux qui n'ont réussi qu'avec peine, ou qui ont échoué, portent envie à ceux qui ont réussi promptement. Nous portons envie à ceux dont les richesses ou les succès sont un reproche pour nous; tels sont nos proches et nos égaux. Comme il est évident que c'est par notre faute que nous n'obtenons pas les mêmes biens, cette pensée nous afflige et excite notre envie. Nous portons encore envie à ceux qui ont ou qui ont acquis ce qui nous convenait où nous appartenait jadis. Voilà pourquoi les vieillards portent envie aux jeunes gens. Ceux qui ont dépensé beaucoup portent envie à ceux qui, pour une même chose, n'ont dépensé que peu. On voit aussi à l'égard de quelles personnes et de quelles choses l'envieux se réjouit, et dans quelles dispositions il se trouve

The text on this page is estimated to be only 28.17% accurate

202 PHTOPIKH. xaë néiç Épovtes" Ge dp un Éyovres Aunoüvros, obus Éyovres ëri voie évævrious hoËaovrar. (ore àv adrol pEV Tapaoxevaofüatv oÙtus Éyeiv, où à éAcciofer h tuyyaye tuvôg dyaËoÿ dErobpevor ou ofar oi elonpéyor, dfâou GX où , >° 3A A ” L4 tetËovtat EMÉOU Tapa TOY xUplY. ‘KEDAAAION IA A”. Iléç d' Éyovres Enlobar, xai té moix, xat éni Tia, évOévd” éart Midqv° ei ae éqte Gas ÀVIM Tic ET PaLvapÈMT rapauoix gyaldy évrilay, rai ÉVOsxoUÉVEY abréi A«Geiv, rep roÙs Ouoiouc rÿ qUoer , oÙy Get à, GA ts oÙyl xai cbr éorit (du vai émueumés Éotiv 6 Éñhos, xai émuexdv” td Ô pBovei, paÿhoy 3 XXL DaUÀGY * Ô JLEV 72e œUTOy TApaEULE EI da Tay BAAov Tuyyadyetv Tov éyalu * à dE Toy TÂnGIOU LA ÉFEIN Da r0v pOvov*) avdyxn 0h, Enkwrmous pay elvar eobs &E robe Ta Éautebs ayaldv, y un Éyouav * obdtis ydp dEtol tà pau vôpeva ddvara* do oi véou, xai oi meyæXGQuyor, Touobtor * xai oig Ünapyet roaÿra ayalé, 4 TON évriuuv GËiS gr avopiy Éoti Yan TAÏTE> RAOÛTOS, MAC TOAURUAIE, MAI APE ; xat Êaa totaite. B'. Qc ydp moocñxoy abroïs dyaBots eat , &ni npooñxe role ayaléis Éxouot, Éndoëor ta toiabra Tüy éyaÿau, Ka oÙs of &ar aboûge. Kai @v npéyevar, à ovyyevsic, à olusios, D vd

LIVRE II, CHAPITRE X. 203 alors. Puisqu'il est affligé quand il n’a pas ce qu'il désire, il se réjouira dans l'hypothèse contraire. Si donc les juges sont ainsi disposés, et que ceux qui sollicitent leur pitié ou toute autre faveur, soient tels que nous venons de le dire, il est évident que ces derniers n’obtiendront pas une pitié dont les premiers sont maîtres de disposer. CHAPITRE XI. De l’émulation. $ I. Quels sont ceux qui ont de l’émulation. Nous allons montrer quels sont ceux qui ont de l'émulation, quelles sont les choses et les personnes qui la font naître en nous. L'émulation est une douleur que nous éprouvons, quand nous voyons des biens honorables, que nous pourrions posséder housmêmes, possédés par ceux que la nature a faits nos égaux, douleur qui ne vient pas de ce qu’un autre les possède, mais de ce que nous ne les possédons pas nous aussi, L’émulation est donc un sentiment honnête, qui naît dans les âmes honnêtes, tandis que l'envie est un sentiment vil, qui naît dans les âmes viles. Celui que l'émulation excite, cherche à se rendre digne de ces biens; l'envieux cherche à en priver les autres. Il est donc nécessaire que ceux-là aient de l’''émulation qui se croient dignes de ces hiens qu'ils ne passèdent pas, car personne ne prétend à ce qui paraît impossible 4. Tels sont les jeunes gens, ceux qui ont de la grandeur d'âme, ceux qui possèdent les avantages dont sont dignes les hommes honorables. Ces biens sont les richesses, un grand nombre d'amis, les magistratures, et tous les autres setmblahles, $ Il. Quels sont les biens qui excitent l’émulation. En effet, comme il leur convient d’être honnêtes, ils trouvent un motif d'émulation dans ces biens qui ne conviennent qu'à ceux qui sont honnêtes, et à ceux que les autres jugent dignes de ces avantages. L’''honneur des ancêtres, des parents, de

The text on this page is estimated to be only 33.21% accurate

205 PHTOPIKH. Evos, n ñ rôK, Évtiuot, ÉnAwremoi Repi Taÿta oixEla Yan olovtar aùtots elvar, xat &Eu toutuv. Eli dE ect énAura ta évtiua dyaba , vpn tds Te apetas Elva touautas, xai ôca tois &) ou pda KA EVEPYETAS" TUUGIOL YAp TOUS EUEpyEToÜvtas, Xai Tous æyabouç* xai Gouv æyabv anéhavoux rois Rnotoy éoté oioy, nAoûtog xai ré] Âoç , A4))ov Vyutac. T'. Davepoy dé, nai oi EnAwroi riveç" où yap Tara mai ta rotabra xexmuévor, Énrwroi® Eote dE taûra ta Eipnuéva , oiov dvlpela , opia, apxñ* oi yap äpyovres roXAoùe ÉUvavtat Ed Tousiy * Otparnyoi, DÜTOPES, TévTes oi TA ToLaÜTæ Juvæquevor, Kai oùç noddoi éuouor Boñlovte elvær, h noÂkot yvwpuor, ñ gihor modo. H oÙs nokdoi Bauuabouaiv, h oÙc aùroi Baup our. Kai wv Erœvor xai éyxuix Aéyovtar, h dTO TomTüy, n doyoypapuv. Katappovobar dE rüv évavtiuv* évavtioy yap biÂw xataxppôynots Eti, xai To ÉnAoUY TD xaTappovELv. Avéyxn dE toUs oûrus éyovtas, Gore énAaal twaç n EnÂoGÛa, xatappoyntimoc elyou roûtuv te, xat éme ToUtous, ôgoi ta évaytia xaux your tv dyalüy té EnAwrüv. Au roll XATAPPOVOÜGL TOY EUTUYOUVTUY, Êtay dveu Toy évriuwy dyabciv Urapyn abtois % tÜxn. AC @y pv oùv ta ndéôn éyyiyvetau xat dalvetar, ÉË y ai Tite yiyvoytaL, Rept aÙTav Elpnrau.

LIVRE II, CHAPITRE XI. 205 la famille, de la nation, de la ville natale, excite aussi l’émulation; car nous regardons cet honneur comme un bien qui est à nous, et dont nous sommes dignes. Si les biens honorables sont l'objet de l'émulation, il faut y comprendre les différentes vertus, et tous les avantages qui nous permettent d’être utiles et de faire du bien aux autres, car la bienfaisance et la vertu sont honorées; joïignons-y tous les biens dont nos proches jouissent avec nous, tels que les richesses, et la beauté plus encore que la santé. 8 III. Quelles sont les personnes qui excitent l’émulation. On voit aussi quels sont ceux qui peuvent être l’objet de l'émulation ; ce sont les hommes qui possèdent ces biens ou d'autres semblables. Ces biens dont nous avons parlé, sont, par exemple, le courage, la sagesse, l'autorité; car ceux qui ont l'autorité sont en état de faire du bien à beaucoup de monde. Il en est de même des généraux, des orateurs, et de tous ceux qui ont un pouvoir semblable. Ajoutons-y ceux qui servent de modèle au plus grand nombre, et dont beaucoup cherchent à se faire connaître ou aimer : ceux que la foule considère, ou que nous considérons nous-mêmes : ceux qui sont loués et célébrés par les poëtes et par les prosateurs. Nous méprisons ceux qui ont des qualités contraires. En effet, le mépris est le contraire de l’'émulation ; celui qui a de l’émulation est opposé à celui qui méprise. Ceux qui ont les qualités qui donnent l’emulation ou la font naître chez les autres, doivent nécessairement être portés à mépriser les hommes et les choses ayant les vices contraires aux qualités qui excitent l’émulation. C’est pourquoi nous méprisons souvent ceux que la fortune favorise, lorsque chez eux la fortune n’est pas accompagnée des biens qui honorent. Voilà comment on peut exciter et calmer les passions qui fournissent les moyens de persuader,

The text on this page is estimated to be only 33.35% accurate

206 PHTOPIKH. KEDAAAION 1B’. A. Ta dé %ôn noir rives, xata 1a naôn, xai tas EËeus, xai tac hong, xai Ts TUyac, ŒEÂBwpuey pra tabra. ÂAéyu dE Tréôn pév ôpynv, émibupiay, ai Tà TouaÜtæ, nepi Gv eiprixapey mpôtepoy * Ébeug À, apetac rai aaxtas. Elontar ai nepi toütwv TPÔTEpOY, AL ROËX TPOMPOÜVTEL ÉXAOTOL , XXE TOUIY TPAXTUXOL. Huxiu dé los, veérne , xai dx, xai mpas. Tüyry dE Aëyu, eVyéveiay, xai TAoÛtov, xai duvaqueig, Rai TAVAYTÉA TOUTOW, xai Ghoç ebruylay rai dvotuyiar. B'. Où pv oùy véor, Tà ôn etai éruumrixot, xai oo mousiy ov àv ériPuurouat. Kai rüv repi ro cûua émBvuuir, paluora axohouËntixol elor taïç mepl t& appodioix, nai éxpateie tabtnç. Evueta6ohor dE at ddixopor rpoç ras émbupias. Kai Gpodpa pev émiluuouor, tayd dE naovtas. OËcias yap ai Bou Ace , nai où peydhat, Gonep ai toy xauvovrwy Difar waœi néivar. Kai Oupuxoi, xl GÉbBuuor, nai oïor anohoubeiv Th opuñ. Kai frrous etat toù Guuoÿ* dit yap prhormiav, oÙx dyéxovtes dhywpouuevor, &}) &yayaxtoboi, &y olwvteu adtxeicOa. Kalpuéruor pév clou, moy de pudvixos” Vrepoyñc ap énwfuuet ñ veérnc* ñ dE véen drecoyn tic. Kai dupe Toüta päoy, ï puoyphparor puoypipator dE Huotæ, LA To pérw évdeiag neneipaoba" onep to Ilirtaxoÿ Eyes dnépleyua els À Upidpaov. Kai où xaxofBeuc, &AÂ ebrbeu , Out To pine te

LIVRE (I, CHAPITRE XIL 207 CHAPITRE XII. Des mœurs. De la jeunesse. $ I. Considérations préliminaires. Nous dirons maintenant quelles sont les mœurs des hommes sælon les passions, les habitudes, l'âge, et les diverses situations de la fortune. J'appelle passions, la colère, le désir et les autres affections semblables dont nous avons déjà parlé ; j'appelle habitudes, les vertus et les vices. Nous en avons aussi parlé précédemment, et nous avons dit quelles choses les hommes préfèrent et pratiquent, chacun suivant ses habitudes. Les différents âges sont la jeunesse, l'âge mùr et la vieillesse. J'appelle fortune, la noblesse, les richesses, l'autorité et leurs contraires; en un mot, le bonheur et le malheur. $ LI. Des jeunes gens. Les jeunes gens !, considérés quant aux mœurs, sont pleins de désirs, et ce qu'ils désirent, ils osent le faire. De toutes les passions du corps, ils obéissent surtout à celle de l'amour, et ils ne peuvent la maîtriser. Ils sont inconstants dans leurs désirs, et prompts à se dégoûter. Ils désirent avec ardeur, mais ils se lassent bientôt; car leur volonté, semblable à la faim et à la soif des malades, a plus de vivacité que de force. 1ls sont colères, emportés, et, s'abandonnant à leur fougue, ils ne peuvent se rendre maîtres de leur colère ; avides d'honneur, ils ne supportent pas d'être comptés pour rien, et ils s'indignent quand ils croient qu'on a des torts envers eux. Ils recherchent les distinctions, moins cependant que la victoire ; car la jeunesse veut s'élever, et la victoire est une prééminence. Ils sont avides de ces deux choses, plus que de l'argent ; ils n'attachent aucun prix à l'argent, parce qu'ils n'ont pas fait encore l'essai du besoin, comme te dit Pittacus dans son apophthegme sur Amphiaraüs?. Ils ne sont pas méchants, mais simples et candides, parce qu'ils n'ont

The text on this page is estimated to be only 30.87% accurate

208 PHTOPIKH. dewpnrévo mo}Âas rovnpias. Kaï ebriotou, it T0 pérw roÂd& éénrarñodou. Kai ebéArudEs* GTnep yap oi oiveuévor , oùtw téOeppoi eioiv où véor dreo Ts GÜoEuS* ua dE xai da TO pérw nola anoteruyraëvar. Kai boot ra nheuota Amir" ÿ HLÉv ydp Anis, Toù uéllovtés. éotiy* ñ JE uyñun, ToÙ Taporyouévou. Toës dE véous to pev pédhoy, mod to À rapeln}vbs , Bpaxy. Th yap nporem fuépa peuvioôa pEv oùdE olovto , édnierv de navta. Kai ebebanamror elor dix to eipnuévoy * émitoust yap padius. Kai avdperérepor” Supwders yap nai brides * Gv vod uév, pi pobeiodau* to dE , Oabpeiv noueï. OÙre ap ôpyibduevos oÙdeis œobeirau, to ve éAnibeu dyabéy tu, Oapbañéoy éori. Kai aicyuymaol® où cp rw xa« Etepa Uno) au6ayouor , &\Â& meraideuvra Uno toù véuou évoy. Ka peyæ)oQuyor oùte ydp Uno toù flou no rerareivovtar, &})& Tv dyayxaiwy &netpoi eldi ai To abioby æbtov peydwy, peyaloÿuyx* toto d° “ebéAridos. Kai p#))ov aipobvra parte ta xa\& Tüv cup pepévrev* to yap Eder bat pékdov, h T® Aoyioud* Écte À d pv Aoyiopuos, toù auupépoytos” % d’ &pern, toù xaloë. Kai piléquhor xat quhëéræipor pälAoy tüv &Awy HhuuGv, da To Xaipeuy T@ OUERV, xai UT TPOG TO UUYÉDOY xpivELv LrOÉv" dote pndë Tous pirous. Kai äravta éni ro mæhhov xai avo= pôtepoy éuapraävouor, rapa T0 Xuwvetoy* ravta yap &yay mpætroug” quAooi te yap &yav, xai muaodoiwy dyav, xai té) Aa naévyra Ouoiws. Kai eidévar navta oiovtau, ai tioyupRovtau® toûto yap aitiév Ett xai to, navra äyav. Kaita adpata adixoüouw eis DÉpu, xai où xaxoupyiav. Kai éhentTutct, du ro navras ypnotous mai PBektiouç Unolaubaverv * tÿ Jap abt@v axœxix toUs mA“ etpobaiv ” Dot” avdéia TT YEw Uroau6dyoucuw aürouc. Kai puoyékutes ” 0 nai evrpanedor.

mm LIVRE II CHAPITRE XII. 209 pas encore eu le spectacle de nombreuses perversités ; confiants, parce qu'ils n'ont pas été trompés souvent; pleins d'espérance, parce que leur nature bouillante ressemble à l'ivresse du vin, et que d'ailleurs ils n'ont pas encore éprouvé beaucoup de mécomptes3. Le plus souvent ils vivent d'espérance, car l'espérance appartient à l'avenir, comme le souvenir au passé. Pour les jeunes gens, l'avenir est long, et le passé court ; car, au matin de la vie, on croit n'avoir à se souvenir de rien, mais au contraire tout à espérer ; et par là même ils se laissent facilement tromper, car ils espèrent facilement. Dans la jeunesse, on a plus de courage, parce qu'on est porté à la colère et à l'espérance : la première fait que nous ue craignons pas, la seconde que nous avons confiance; en effet, dans la colère on ne craint pas, et l'espérance d'un bien inspire la confiance. Les jeunes gens sont portés à rougir, car ils pensent qu'il n'y a de beau que ce que l'enseignement de la loi leur a appris à regarder comme tel. Ils sont magnanimes, parce qu'ils n'ont pas encore éte rapetissés par la vie, et qu'ils n'ont pas subi l'épreuve du besoin 4 ; il y a d'ailleurs de la magnanimité à se croire digne de grandes choses, et ce sentiment naît dans l'âme qui espère, Dans leur conduite, ils préfèrent le beau à l'utile; leur vie est plus honnête que calculée ; car le calcul poursuit l'utile, et la vertu le beau. A cet âge plus qu'à tout autre, ils aiment leurs amis et leurs camarades, parce qu'ilsse plaisent à vivre en compagnie, et que ne jugeant rien d'après la règle de l'utile, ce n'est pas d'après cette règle qu'ils jugent leurs amis. Toutes les fois qu'ils pèchent, c'est par excès et par ardeur ; ils ne suivent pas la maxime de Chilon, car ils font tout avec excès 6. Il ya excès dans leur amitié, dans leur haine, et dans tout le reste également. Ils croient tout savoir, etaffirment avec force, ce qui est la cause de l'excès qu'ils mettent en tout. S'ils font mal, c'est par envie d'offenser, et non par méchanceté. 1ls sont portés à la pitié, parce qu'ils croient tous les hommes honnêtes et meilleurs qu'ils ne sont ; et cela, parce qu'appliquant au prochain la mesure de leur innocence, ils pensent qu'il souffre 14

The text on this page is estimated to be only 31.66% accurate

210 . / PHTOPIKK. H yp ebrpamehix , menedeupém DGpic éonr. To pv oùv Tv véww ToubDToy O6 ÉCTL. KEDAAAION IT". A'. Où dE npeaGürepor, xa napneuandtes, myadov Ex Tay eat Toro nx Rheita Éypouoiu On. Act ydp To role en Beéionéver, rot nsiu éEnmatñobar, xai nuaprmeËsa, xat ra new pañla elvau Tüy noxypétuv , oÙte dabebaoUvra dde, mrrév te dyay dravra, n di. Kai oiovtau, iaaas dE OLOË" Lai appiobnrobvtes Tpootiléase &et vo ions, aœi TéXa' mai névra déyavouw coûte, mayios de oudév. Kat xaxonBerg etc Son yap xaxoñBex, to Emi T0 yelpoy bnokauÉciver &ravta. Éte dE xayÜmonroi eior, id Div ériotiav* énuoror dE, À” éurerpiav. Kai oÙre pulobos apédpu, oûte puaoüar, à Tadça” àl@ nata try Béotos droûnenv, mai polar &ç proñoortes, Kai puooUouw 6 puraovres. Kat pæpoduyor, dix To teTanev@obar Uno Toû (flou obdevos yap peyacu , oDdE me= purtoü, &Al@ tv mpoc. tov Biov émibupoëar. Kai &veheuBepor" Éy Jdp TU Tüy &yaynaioy h OUoia® ua dE xcu À TM EURE» piav icacw, «x yadensy T0 maachas, at paédioy T0 anoÉahety. Kat deuoi, nai navra npopobnraol: évautios yap Odxewvra Tois véouç xatebuyuévor yo elotv” où dE, Oeppol. Qote npomdonenoinne 10 yñpas M dei" xai yan 6 pobos xardQuËl tu éotl. Kai gÜétuos, ai péluotæ éni sÿj vekeue

LIVRE II, GHAPITRE XII. 211 sans le mériter. Ils aiment à rire, ce qui fait aussi qu'ils sont railleurs, la raillerie étant une offense polie. Voilà quelles sont ls mœurs des jeunes gens. CHAPITRE XIII. De la vieillesse. ù $L Des vieillards. Les vieillards, et ceux qui ne sont plus dans la vigueur de l'âge, ont le plus souvent des mœurs contraires à celles des jeunes gens. En effet, comme ils ont vécu un grand nombre d'années, que souvent ils ont été trompés on se sont trompés eux-mêmes, et comme la plupart des choses humaines sont mauvaises, ils n'assurent rien, et en tout ils font moins qu'il ne faut. Ils pensent, ils ne savent pas; dans leur irrésolution, ils ajoutent toujours, peut-étre, il peut se faire. Ils disent tout ainsi, et n'affirment rien. Ils sont malicieux ; car la malice consiste à prendre tout du côté pire. Ils sont soupçonneux, parce qu'ils sont incrédules ; incrédules, parce qu'ils ont de l'expérience. C'est pourquoi leur amour est sans force comme leur haine ; car, selon le précepte de Bias, ils aiment comme s'ils devaient haïr un jour, et ils haïssent comme s'ils devaient aimer 1. Jis sont pusillanimes, parce qu'ils ont subi les humiliations de la vie. Aussi ne désirent-ils rien de grand, ni de superflu, mais seulement les choses nécessaires à la vie, Ils ne sont pas généreux, parce que l'argent est une des cheses nécessaires; ils savent d'ailleurs par expérience qu'il est difficile d'acquérir et facile de perdre. Leur timidité leur fait tout craindre à l'avance ; car ils sont le contraire des jeunes gens: le vieillard est de glace, le jeune homme de feu; c'est pourquoi la timidité suit la vieillesses car la crainte est une espèce de refroidissement. Ilss'attachent à

The text on this page is estimated to be only 34.44% accurate

212 PHTOPIKH. aix fuéca, Oa T0 TD arévros elvar Try énifuuiau” xai où de évdests, toûrou pauore Erifuucüs. Kai oi)avro pä)ov, ñ dEt° pixpoduyia do tu xai arr. Kai roc: to cuupépov bai, @ÀW OÙ Tpos T0 xaov, alloy n dei, Aa ro ofhautor elvar” to Ev yo ouupécov, adta Zyaéy éatu vo dE xoov, arlws. Kai avairyuvrot ua&htov, ñ aisçurmaot dx yo T0 un œpoyrigew dpolws To9 xxou xai ToÙ ouugépovtos, Gluympoüar toû doxsiv. Kai ducérmiodes, dia Triv éu? ‘ | ë à | Lg - < ’ Cd # 3 é . ME Teuolav” TA YAp TAEÏTTA TOY Tpæypatuy pallé ÉGTIV" ao Gate you ta ToÂAX éni T0 yeipoy” xut ëre dut Ty OeuAlay. Kai Eco: mm uvépn u@loy, ñ Th Elrid toù y&o facu vo L£v Rocmov, Ohyoy* vo dE ragein)ub5;, mov” Écte dE À pEv 3 1 ” ne € > , C2 e ? 4 éAnic, ToÙ pékovros" % dE uyñun, Tv Taporyouiévoy. Üreo atnoy xai tie adnleoyias avrols Ouate)oUOt ydp T4 yevépueva dégoutes" avauiuvnoréuevor yap Mdovrer. Kai ci Bupuor, o'ets pv eiriv, aofeveis dé. Kai ai érvulor, ai pey éxdeloirae CE, = Ô ? ” 3 4 v.* uw, ai de aodevets. (lot oÙte émibuuntixot, oÙte rpaxtuoi LU Ü 3 La 3 . Ü LU # ® * xata Tas ÉTUumias, ha xatæ To XÉOd0s" O0 cwppoyixoi paivoytar où TAuxoÿtot” ai te yap EntÜumiar dvelract xai douheougr To xéode. Kai paælor Est xara 1cy1su0v, mat to M0os" à pêv yap ÀoyiTUÔds , TOÏ cuppécovtos" To 3 + * + L , t Ü ® , * æ 93 905, Ts aoetas éoté. Kai ta ddixfuata aduxobary els xaxouc/tav, obx eiç DGpiv. ÉXentimoi 6 xai of yépovtéc eiauv FAR 16; VER JROPEES , GRX où dut Tabro tois véois" ol dév ya, da puavbpurtay où de, d aodéycray. ITdvra yäp ciovtar éyyds elvat œdrots mafeive roûro à ïv S)enruxév. Über oduprimoi elot, nai OÙx cotpænelor, oùdE puhoyéloou* Éévavtioy y&o to GdLpTixov TE eo Û Li - , eo puoyéluri. Tov pe ouv véwv tai tüy mpeaGutépoy ta %ôn ” à LU U # ”æ ? Ua Touaura. flot. énel anodéyovtar ravtes tobc T6 apetépe wbe

 la vie, et surtout dans les derniers jours, parceque le désir poursuit le bien qui est absent, et que nous désirons surtout le bien qui nous manque. Ils s'aiment eux-mêmes plus qu'il ne faut, ce qui est encore une faiblesse d'esprit. Ils ne vivent pas pour le beau, mais pour l'utile, qu'ils poursuivent plus qu'il ne faut, parce qu'ils sont égoïstes. En effet, l'utile est un bien qui n'a pour objet que lui-même, tandis que le beau est bon absolument. Les vieillards ne rougissent pas; ils sont plutôt effrontés ; car ne faisant pas le même cas du beau que de l'utile, ils dédaignent l'opinion. Leur expérience fait qu'ils espèrent difficilement ; car la plupart des choses humaines sont mauvaises, et beaucoup aboutissent au pire; d'ailleurs les vieillards sont timides. Ils vivent de souvenir, plutôt que d'espérance; ce qui leur reste à vivre est court, ce qu'ils ont vécu est long, et l'espérance appartient à l'avenir, comme le souvenir au passé. Voilà pourquoi les vieillards sont grands parleurs; ils racontent sans cesse le passé, parce qu'ils aiment à se ressouvenir. Leur colère est soudaine, mais sans force. Quant à leurs passions, les unes les ont abandonnés, les autres se sont affaiblies ; aussi n'ont-ils pas de désirs. Ce n'est pas la passion qui les fait agir, mais l'intérêt. C'est là ce qui donne aux personnes âgées une apparence de modération : les passions ont cédé, et l'amour du gain a pris le dessus. Il y a dans la vie du vieillard plus de calcul que de sentiment moral, parce que le calcul vient de l'intérêt, et le sentiment moral de la vertu. S'ils commettent des injustices, c'est par méchanceté, et non par le désir d'offenser. Les vieillards sont aussi portés à la pitié, mais par un motif autre que celui des jeunes gens : ceux-ci compatissent par humanité, ceux-là par faiblesse, parce qu'ils se croient sur le point de souffrir tous les malheurs, et c'est là, avons-nous dit, un des motifs qui nous portent à la pitié. Voilà pourquoi les vieillards sont chagrins, pourquoi ils n'aiment ni la plaisanterie ni le rire, l'humeur chagrine étant le contraire de l'humeur enjouée. Telles sont les mœurs des jeunes gens et celles des vieillards. Ainsi, comme nous écoutons volontiers les discours

The text on this page is estimated to be only 29.34% accurate

214 PHTOPIKH. Jeyomévouc Déyeuc, xat vobc ôporious, oùx &dnkov, rx Xpopevor tois Jéyois, touoûtor paivovtat xai adtoi, xai où Acyor. KEDAAAION IA. A’. Où dé dupadbovtes, pavepov ri ueraËd rourwy T0 #ôes égovtau, Exatépuy dpaupobvtes nv Urepéoly" rai oÙte api Êpa Oappoüvtec” Soacütns yup To toroûtou* oÙre Aixy pobauever, xxlox de moûç dugw éyovres. OÙre ndte niotevovte, oÙte nécuw &riotevres, & À nat +0 dnde xpivovres paAov. Kai oÙte Tps T0 xaxÏOY ÉGVTES pévoy, oÙte TPOG TO cuupépor, ah rpôs duguw. Kai oûte mpôç ped, oÙte Tpôc ächuriav, &Alà npûç tè douétron. Oo dE xai npèc Cuudr, xat pos étiiuphas. Ko onippove: perd dvdostac, xœi du dpeior per owppoauvns" év yan vois véois ral rois pour Ofpnrai tadra eiot yäp oi pév véo, avdpeior xal axélaatou” où dE mpeaéUrepos, appoves al dechoi. Us dE xæBéhou cineiv, aa pév duipntos à weôra xai to yhpag Tüv epelipou, traûtæ up Éyouorv* Gax S UrepOdlhouce à Ellen TOUTt, tOUTy TÔ éÉTELO xaË T0 dpuittov. Âxudÿet dE To pév oùua, Gnû Tüv TuÉxOVTA ÉTOV , HÉYOU TOY TÉVTE xal tpurouta® % À Yuyh, Tepi ta évog diu nevmixoytæ. Ilepi pév OÙ pedtnres xai pipi xal œxuñic, rois AY éoriw Éxarroy, clpolw togaûre.

LIVRE II, CHAPITRE XIII. 215 où nous retrouvons nos propres mœurs, et les orateurs qui ous ressemblent, on voit clairement quel langage il faut tenir our paraître tel ou tel dans ses mœurs et dans ses discours. CHAPITRE XIV. De l'âge viril. $1. Des hommes parvenus à l'âge mûr, Il est clair que les mœurs de l'âge viril tiendront le milieu entre celles des ages précédents, et que nous n'aurons qu'à retrancher l'excès des unes et des autres. À cet âge, l'homme n'a pas trop de confiance, ce serait de l'audace, ni trop de crainte. Des deux côtés, il se tient dans de justes bornes. Il ne se confie pas à tout le monde, il ne s'en défie pas non plus; il juge plutôt selon la vérité. Il n'a pas pour règle de conduite le beau seulement, ou l'utile, mais les deux à la fois. Il n'est ni parcimonjieux, hi prodigue, mais sagement réglé dans ses dépenses. Il en est de même pour la colère et pour les autres passions. Sa modération est accompagnée de courage, et son courage de modération, qualités séparées dans les jeunes gens et dans les vieillards ; car les jeunes gens sont courageux, mais intempérants, et les vieillards modérés, mais timides. On peut dire en général que tous les avantages, que la jeunesse et la vieillesse possèdent séparément, se trouvent réunis dans l'âge viril; mais tout ce qui dans elles est un excès ou un défaut, se trouve, dans l'âge viril, soumis à la règle et à la mesure. Le corps est dans toute _ sa force de trente ans à trente-cinq ; et l'esprit vers la quaranteneuvième année {. Telles sont les mœurs qui appartiennent particulièrement à la jeunesse, à la vieillesse, et à l'âge viril.

The text on this page is estimated to be only 28.37% accurate

216 PHTOPIKH. KE®A A AÏION IE’. A’. ITepi de rôv ani tÜyns yryvouévov yabuv, de ca a tov, zat Ta KÜn nota ETta auubxiver sois avIpwnos, }ÉJœey épsËñs. Evyevelas pëv oùv n6é6s éctu, vo puuriuétecoy Elvar tôv 2EXTAUÉVOY abri” Ravtes ao, Éray Ünaoyr tu, TGOS TOŸTO otoevay etéôaotv® ÔE elyéveta , éVTIUdMS T0/CVWY ÉTTI Kai xatappovntix0v, xxi Tüv Opoluwy Tois Tpoyévotg Tols aÙ= s@v* dt: Téppu Tabra péddov, à Eyys yryvOpEVX, ÉvrimétEpa zai ebahatéveuta. Éot dë EUYEVEG LEV, 2GT@ TV TOŸ YÉVOUG apetiv” yevvaioy dE, xata T0 uÿ Ébloraobat Ëx Tic pÜIEU" ÔTEp @s éni to roy où ouubaive rois ebyevéoiv, al” eësiv oi noÂoi eutshets. Do Jan T's EOTIY EV TOUS 7/ ÉVEOL AvOPOV, DoTEp EV Tols 2@T4 TS YWpas YU/VOUÉVOIS" XAL ÉVIOTE, &V D dya90Y TO YÉVOs, Eyytyvovta Qué TIVOs HO6VOU ÉYÔDES TEpuTTOi" xäreure né avadiuouw. ÉEisrerar dE, tà uëv ebpua yévn es paviatepo #9n° ciov où ar” AmBiddou rai oi mo Arovusiou toù rootécou" TA dE ctaviuæ, els ade)Tnoiay at vw pérnTa" oioy oi 2n0 K iuwmvos, xat Ieouzéou:, xat Ewxpdtouc. KEDAAAION IZT, A". Tô dé motte à Eretar Hôn, émirods émriv ieiy &ra= au Vépistai yAp nai Unepipavor, TATYONTÉS TL UTO Thç KT = ciw; toù novrou. (srep an Éyevtss &ravta + ayabaæ, oùtw

LIVRE II, CHAPITRE XY. |. 917 CHAPITRE XV. Des mœurs des nobles. £ I. Des nobles. Parlons maintenant des biens qui viennent de la fortune, et disons quelles sont les mœurs qui résultent de chacun de ces biens. Les mœurs de la noblesse consistent en ce que celui qui la possède est plus avide d'honneurs. En effet, tous les hommes, lorsqu'ils possèdent un bien, ont coutume d'entasser pour l'accroître ; or la noblesse est un héritage d'honneur légué par les ancêtres {. Le noble est porté à mépriser, même ceux qui ressemblent à ses ancêtres, parce que les choses sont plus honorables et donnent plus de vanité, de loin que de près. On est noble par la vertu même de la race; on est généreux, quand on conserve ce bien qui vient de la nature ; ce qui n'arrive pas généralement aux nobles, dont la plupart au contraire s'avilissent. Il en est des générations humaines comme des fruits qui naissent dans les champs. Quelquefois, si la race est bonne, il naît pendant quelque temps des hommes supérieurs, et puis la race dégénère 2. Les races heureusement douées s'abâtardissent et produisent des caractères extravagants, comme on le voit par les descendants d'Alcibiade et du premier Denys ; les natures s0lides et reposées tournent à la sottise et à la lourdeur d'esprit, comme le prouvent les descendants de Cimon, de Périckès et de Socrate. CHAPITRE XVI. Des mœurs des riches. £ I. Des riches. Tout le monde voit sans peine quelles sont les mœurs qui accompagnent la richesse. Les riches en effet sont insolents et orgueilleux, et leur humeur change, quand ils acquièrent de la

The text on this page is estimated to be only 32.27% accurate

218 PHTOPIKH. diéruwrau. À Jar Th63705, olov Tiux Tis gr ts Gblas T@y &hov" O0 qaiveras Trévra bia elvar aùtoë. Kai toupepoi XAL CARÉADVES" Toupepoi MEv, da TAV TOUGV, Lai TV ÉVOELE LV Th eVDauuovias" Gahdxmysg dE xai GéhcuxoL, tx T0 Tutos Elu bévou DiaroiGeu epi to épousvou xai Javuabéuevoy Ur’ adriv, zai 70 ociechaui Gn)obv torts dou, & nai œvror. Âpa dE xai eixôtos Toto raéTyougu” moi ydp eloiv où O:uevor Tv ÉYÉStv. OBey ai 10 Zynovalou cicaver mepé Tv cupéiy æxi TAOU— GiWY, POS Try yuyaixe Ty Jéovos, Écopém, rôtenov yevébar npeëtroy mhobaiov, % oopôy ; nhobsioy eireiv” Toùs ap gopous Gpéy éni tous toy rAovoiwv JÜpauc, Ëpn, GLatpi6avtaz. Kai 70 ol:obœu akiou eluar äpyeuw” Eye yàp oëovrou, @v évensy &Ewoy äpyew. Kaï &ç Ey xeoaate, duorrou ebdainovec ous, 6 mhoûtés écts. Auagéper dE rois vewatt xextmnpévors xæt Tots Réhou re YOn, T@ Eravta pdlhoy xai pau} itex TE xaxæ Ex ToÙs veondoutous" Gonep yap arawdeudix TAOUTOU ÉGTI TO veéndoutoy ele, Kai adimipata adimoüciv où zaxoupyuxa , al ta pi Véponxd, Te de axparevtinx" olov ei aixias XAi potyelxy. KEDAAAION IZ'. A’, Onoius dE rai mepi duvduass oxeddv Tà mheiota pa= vec Eotiwv n° Ta pév y@o, ta abtà Êyet ñ OUVauE TW TAOUTU ta À Beatiu. Duormérepor yap rai avdpwdérepor elTt Ta #6n oi dyduevo tüv mhouoiuv, dix to Égieafau épyuv, äca éÉoucix abrots noartewy dix tiv divauuy. Kai cnoudasuus

LIVRE II, CHAPITRE XVI. 219 fortune. Ils se croient possesseurs de tous les biens ; car, les richesses représentant en quelque sorte la valeur des autres choses, il leur semble qu'ils peuvent tout acheter par leur moyen. Ils sont délicats et fastueux ! ; délicats, à cause de leur mollesse et de l'étalage qu'ils font de lear bonheur, fastueux et absurdes, parce que tous les hommes ayant l'habitude de s'occuper de ce qu'ils aiment et admirent eux-mêmes, ils pensent que ce qui excite leur envie excite aussi celle des autres. Ce sentiment d'ailleurs n'est pas déraisonnable, car ceux qui ont besoin de ceux qui possèdent sont nombreux. C'est là ce qui explique la réponse de Simonide, concernant les savants et les riches. La femme d'Hiéron lui demandait ce qui est préférable, être riche ou savant : « Riche, dit-il, car on voit les savants attendre à la porte des riches. » Ils se regardent aussi comme dignes de commander, parce qu'ils croient posséder tout ce qui en rend digne. En un mot, les mœurs du riche ressemblent à celles d'un fou heureux. Il y a cette différence entre les mœurs des nouveaux riches et celles des anciens, qu'on trouve plutôt chez les premiers tous les défauts, et que ces défauts ont un caractère plus vil, parce que le nouveau riche ignore encore l'usage des richesses. S'il est injuste, ce n'est pas par malice, mais tantôt par insolence, et tantôt par incontinence; c'est là, par exemple, ce qui le rend violent et adultère. CHAPITRE XVII. Mœurs de hommes puissants et heureux. £ E Des hommes puissants. Il est également facile de connaître presque en entier les meurs des hommes puissants. En effet, elles sont en partie Les mêmes que celles des riches, en partie meilleures. Il y a dans le caractère de l'homme puissant plus d'amour de l'honneur et plus de courage que dans celui du riche, parce qu'il désire des choses que sa puissance le met à même d'exécuter. L'homme

The text on this page is estimated to be only 28.67% accurate

220 PHTOPIKH. 1 \V , , + . , æ « teoot, Out T0 Év Eruusheix clvat, ayayaaGOpeEvot cuorely 7 nept try Oüvauv. Kat osuvirepor h Papurepor” nouet y&p éupavectéoous T0 aéluua O0 paetpudboucey ÉTL DE % GEUYÔTRG, ‘ 4 9 , , 1 5x Û es , palaxs nai evdyñpov Bapurnc. Kai éiv adixoiv, où puxpaduntal sisi, ait Le/aAddixor. B'. H d evtuyia Ta pôpie ver Tv elonuévev T& %fn° ets ao Tadta cuvtelvousty ai MéyioTæ Joxoÿoa Elvar EUTUy io” Mal Ëtu els EUTEAVÉAY" AA TA XAT4 TO GUX ayalx Trapa= CREVAÈ EL N EUTUYIX TAEOVERTEL. d'repnpavdrepor LV oÙv, xaœi Ghoyiotéripor dia thv ebtuylav eioty. Év d axo)oubei Bériotov #0o$ tn ebtuyia dtu œukdBeot elaiv rai Éyouor npos T9 Deléy Tu muotecytes Dix Ta yuyvopeva ayaba and is Tüync. Ilept pev oùy tüv ab hulay xai tÜynv H0Gv elontau ta yäp Évavtia TOY ElCNUÉVOY ÊL TOY ÉvavtiWv pavepd ÉGTIV" OÙov TÉVNTOS nai atuyoÙs n00s, XXL CÔUVAETOU. KEDAAAION IH, ? Q . e = en , ec % A". Enei d n tv mbavov Acyov ypñois TPÜg XPÜTUW ÉCTL D y : Ü ” DO r Dei A6 . de TEpL Gy YAo IopEv tal xexsixauev, OUOEY Etre ei Adyou" ÉGTL dE, dv TE TPOS EVA Ts HOWMEVOS T® ÀdYW TLOTOÉTN N AKOTpÉTN* oloy où voufetobvres rouodatv, n metfovtecs" oÙdEy ydp Htrov —$ 9 FT. 4 .# NN. … T p.23 ee ou ÉGTIV is" Ov ap Oel neioat, OUTÉs ÉGTIY , Ws TA elreiv, HXOUTNS, Édy TE TpOs AupobnToUvTE, Edy TE RpOs UT CUE— ou AËyn Tu, Ouotus" 7@ yao Jdyw avdyan {PA GÜœ, rai avae

»LIVRE II, CHAPITRE XVII 221 puissant a plus d'activité, parce que, obligé de veiller au maintien de sa puissance, il se tient sur ses gardes. Il a plus de dignité que de hauteur ‘ ; car l'éclat de son rang le mettant en lumière, il évite les excès; or, la dignité est une gravité douce et bienséante. Est-il injuste ? ce n’est pas dans les petites choses, mais dans les grandes. $ II. Des hommes heureux. Les hommes heureux ont les mœurs que nous venons d’attribuer séparément ; ear c’est là ce qui constitue le bonheur qui semble le plus grand. Ajoutons-y des enfants heureusement doués, et les avantages du corps, quand nous avons la chance d’en être abondamment pourvus. Aussi la fortune favorable inspire-t-elle à l’homme plus d’orgueil et moins de raison. Néanmoins une qualité précieuse accompagne l’heureuse fortune. L'homme heureux aime les dieux; il est disposé à placer sa confiance dans la divinité, à cause des biens qu’il tient de la fortune. Nous avons parlé des mœurs selon les différents âges et les différentes conditions. Les mœurs contraires à celles dont nous avons parlé, par exemple, les mœurs du pauvre, du malheureux, du faible, sont facilement connues par les contraires. CHAPITRE XVIII. Lieux communs aux différents genres, $ I. Quel cst le but de l’orateur. L'orateur cherche à persuader dans le but d'obtenir un jugement; car, dès qu’une chose est connue et jugée, tout discours devient inutile. Or, ce but existe : soit qu’on parle devant une personne seule, pour l’exhorter ou la dissuader, comme on le fait quand on admoneste ou qu’on cherche à persuader; un juge, par cela qu’il est seul, n’en est pas moins un juge, puisqu’on appelle juge, d’une manière générale, celui qu’il faut persuader : soit qu’on parle contre un adversaire, ou sur une question posée, peu importe; puisque, dans ce dernier cas, il

The text on this page is estimated to be only 27.88% accurate

999 PHTOPIKEH. pely tavavtia, mpôs &GOTEp dupoËNToUvTe toy Àdpoy Tourrar Doairus dE al év troie émdrrxteoïs GOTEp ap TPOG XPITH, toy DJewpôy à Adyos auvéomxv" dla dE pévos én@s écti xpcnis © éy Tolg Todurmaic aywot T& EntoUueva xpouw" té te Yap dupuobntoupeva Énteitar mic Ëxe , LAÏ TEpi 6 Boudeovtau mept dE ty xata 1as Todreixe y Ev toi ouubovisvtuxols Elpntai Tpétepoy" G@Qte dwpiopévoy &v El, müc TE, xai a couv Toùs }éyaus KÜoUs Trocs. B. Érei dE TEpi ÉXAOTOY JLEV 7ÉVOG Tüy À0ywy Érepéy ti Te To 7, TEpi drdytoy d altoy eiinupévas CE xai RpOTATELS ELOW, EE @V TAç éTTEL pépoust xai oupbouheoyte, rat érudeuxvovtes, xai Gupobntoüvtes Êtu dé @v nrxoûe tros Adyous EvdÉyeta noustv, Kai TEpi TOUtTwY Jwprotat" ÀorTov npuv Œehbeiy repi tov xouwdv. [ct yap avorynaiov, tà epi ToÙ duvatoÿ xai aOuyatou rpocxpobcu E vois ÀAdyoiç nai ToÙc pëv, ds Éctau" Toùc dE, GX yéyove, Tep& T0 deuxyüvas. Ét dE nept peyéous xowvdy dnavrwy éoti Tüv Àdyov® yp@vtai Jap Tdvreç T@ metoly xai abbev, xai ouéouhetovtes n anoTpénovtes, rai énaivobvtes n àrohcyoÿuevos. Toutruy dE du piodévtaw , rept Tüv Evbounpatov xouwn nepabwpey einetv, el Te ÉxOuEV, nas nepé rapaderypéter" éna Ta loue npocOEtes, Gnorehégupuey Try ÉE pyñc RpObeoty. Éct: de ty xonr T0 UEY ædbetv, oixcuétatoy vois émideurixoïs, Gonep Elprtai" T0 dE VEyoyos, tois dixayuxcts" Tepi toUtwy yap ñ xploig" TO dE dyaroy xai éaépevov, toi; auubovaevtanois.

LIVRE II, CHAPITRE XVIIL 223 faut se servir de la parole pour détruire les preuves qu’on nous oppose, tout comme si on parlait contre une partie adverse : soit enfin dans les discours épidictiques, car l'auditeur qui assiste fait fonction de juge ; quoiqu'il soit vrai de dire que celuilà seul est juge dans la simple acception du mot, qui, dans les débats civils, décide ce qui est en question. Or, c’est dans les causes judiciaires et dans les assemblées délibérantes qu'on a des questions à examiner. Nous avons déjà, en traitant du genre délibératif, parlé des mœurs qui conviennent aux différentes sortes de gouvernement ; de sorte qu’il sera facile de déterminer comment et par quels moyens nous conformerons nos disCours à Ces MŒUrS. SIT. Des lieux communs aux trois genres. Mais, comme chaque genre d’éloquence a une fin particulière, et que nous avons parlé des opinions et des propositions qui fournissent des preuves aux discours épidictiques, délibératifs et judiciaires ; et comme nous avons déterminé aussi les règles d'après lesquelles nous pouvons rendre nos discours conformes aux mœurs, il ne nous reste qu'à parler des lieux communs aux trois genres. En effet, tous les orateurs, dans leurs discours, sont forcés de faire usage du lieu commun du possible et de l'impossible, et de tâcher de prouver, les uns qu’une chose sera, les autres qu’elle a été. En outre, le lieu, commun de la graneur appartient à tous les genres ; car tous les orateurs attéauent ou amplifient 1, soit qu’ils conseillent ou qu'ils dissuadent, soit qu’ils louent ou qu'ils blâment, soit qu’ilsaccusent ou qu'ils défendent. Une fois ces lieux communs déterminés, nous essaierons de dire ce que nous savons des enthymèmes en général et des exemples ; et puis, ajoutant le reste, nous arriverons au but Que nous nous sommes proposé dès le principe. Or, parmi les lieux communs, l’amplification est le plus familier au genre épidictique, ainsi que nous l'avons dit; le passé appartient au genre judiciaire, puisque les choses passées sont la matière du jagement ; le possible et le futur au genre délibératif,

The text on this page is estimated to be only 35.45% accurate

224 PHTOPIKH. KEDAAAION 16. e- L + - . À’. Tortoy pis où mept Suvatoy zai aduvérew Xéyoue. $ Û + + , + . » Av 5 to évaytioy % dvvatoy ñ eiyau ñ yEVÉT Da, zai TO évaytioy OSbaey à elvxr Ouvativ otov, ei Juvatos %vÜowmey dyuao var, ai vorioa % 40 avr Covaquts TOY ÉVAYTIwY, 7 évay-iæ. Kai et 15 Suousy duvarov, xai to Guoicv. Kat si 7 xa)srwT:007 Ovvatôv, vai T0 £dov. Kai ei -0 oroudaios ñ xaôy YevéT Ia Juvatov, xai Ghus yevédOa Quvativ yalems Û > ? 4 > y L À V4 TT »e , 4 Tepoy 20, xadny oixiay, % oixiay, elvœu” Kai où apyr Jvaton yevésho, zai 10 téhos” oÙdév yap yéverar, COÔE = u /evésñau, nai Tà Tédos Jèp yépveres, cod & xEtou Yiyvaoxr toy advydrwv* oloy, 79 cüuuscocy my Îd9 A ”» ? w ’ Fr A LA petoov clvar oÙ” y Gofcuro iyvec0œ, oùte yéyoetou. Kai où to Téog, za ñ dpyn Ovvati” Gravta yap éË ApAñs yÉVEtaL. Kai ei 10 Oateoov rn pocix h Th yevéoet duvatoy evéoOa, xai to Tpéreoov® oiv, Eù Gvox yevésOa duvatoy, xai naidx" ? 2 «" ve NL æ . , +7 V » e nd RLÉTECOY 20 ExEVO yiyverou" zai ei Tai0z, xai &VOpa" apr Q D. K "+ ” 4 Q , Pos 3 2e , \ Ü 7ä0 éxcivo. Kat wy éco: ñ erifupia œuoe éctiv* oÙdet: yao tüv dôbvdrwvy épa, oÔ Eribuuet ws éri 19 no. Kai wv ëmiothpal slot «ai Tépvor, Jvvatéy tata xai Eve Kai yevéGO&. Kai écuv n apyn Tic yevésews év robots Éotiy, & MpElS Avay= « , æ y K 4 XÉTOULEV QU, N TETOUEV" TaÜtx À ÉTTIV, WY XPEETTOUS, , 4 ” AT t ,» A Ü , * © € LE. aout, ñ gÜor. Kat @y Ta pécn dvvatz, mai 70 GÂoy t ER to 502.9. Ki Gv to Giou duyaréy, nai ta péon. Et yap mpce

LIVRE I, CHAPITRE XIX. 295 CHAPITRE XIX. Du possible et de l'impossible. $ EL. Des choses possibles et de celles qui ne le sont pas. Parlons d'abord du possible et de l'impossible. Si de deux choses contraires, l'une peut exister déjà ou arriver, il semblerait que l'autre est également possible ! ; par exemple, s'il est possible qu'un homme ait recouvré la santé, il l'est aussi qu'il ait été malade ; car la puissance des contraires, en tant que contraires, est la même. Supposons deux choses semblables, si l'une est possible, l'autre le sera aussi. Si le plus difficile est possible, il en sera de même du plus facile, S'il est possible qu'une chose soit estimable ou belle, il est possible aussi qu'elle existe absolument ; en effet, il est plus difficile de construire une belle maison, qu'une maison. Si le commencement est possible, la fin l'est également; car aucune des choses impossibles ne peut ni être, ni commencer; par exemple, la mesure commune de la diagonale et d'un côté du carré ne pourrait ni commencer à exister, ni exister, La fin est possible quand le commencement l'est aussi ; car tout vient d'un commencement. Si ce qui suit l'être ou la génération est possible, il en est de même de ce qui les précède ; ainsi l'existence de l'homme fait étant possible, celle de l'enfant l'est aussi, car l'existence de celui-ci précède ; et de rnême, supposez l'enfant, l'homme fait devient possible, puisque l'âge mûr commence par l'enfance. Les choses que nous aimons et que nous désirons naturellement sont aussi possibles ; car personne n'aimel'impossible, et généralement personne ne le désire. Les choses qui sont la matière d'une science ou d'un art, peuvent aussi exister et arriver. Il en est de même de toutes celles dont nous pouvons, par la force ou par la persuasion, déterminer le commencement et l'exécution, lorsqu'elles dépendent de ceux dont nous sommes les supérieurs, les maîtres ou les amis. Quand les parties sont possibles, le tout l'est aussi en général ? ; et réciproquement, si le tout est possible, les parties 15

The text on this page is estimated to be only 34.80% accurate

2% PHTOPIKH.. oxuua xai xepalis xai yrrov 7evéoÜa var, ai Uno para düvora. Kai ei brodiuata, xai rpécy:qua xai xepalis ai yrrv. Kai cë +0 yévos Glov Tüv duvatüv yevéoôat, xai to eldos. Kai ei.vè eldos, nai 10 yéac. Olav,. ei roioy yevéobar duvatow, xai tmp” al et tpoipn, xu rhoion. Kai et Særepon Tv. npoc: nl tepoxituw, Lai. Suérepew” oëov, ei inAdowv, rai Huuov° war El uv, not Oemhdoiov. Kai el Gveu téxyns xai Tapaoxevñs Ouyatoy yevéoÜœ tu, p&))ou dut téyns nai érueheias duyarév. Obey xai À ya elpntær, Kat pv td pév ye tn TÜuyn rodocerv- Tà Où Hutv évéyen xal Téyyn rpooylyreras. Kai .ei toig feipooms N roc 7 appoveorépous Ovyatoy, xai tois evavrins paXÀov" GOTEp at looxpérns- ëpn devoy elveu, ei Ô pév Eübuvos Euabev, abrôs dE un Ouvioetau evpety. ITepi dE aduvatou dhov , ëte Ex tüy Évaytiay. toic. eionpévoic UTGDYEL. B'. Eé.d.yéyoves n un yéyones, x Tüvds axenvéov. Ils Toy fLëm VAp,. EË TO NTTOV yéyyeTÜet KEPUXOG VÉYOVE, VEyOVOc &v etn ai T0 pæilov. Kat ei ro Üarepoy eiw0èc yéyveclas YÉYOVE , nai TO mpôtepoy yéyovev” oiov , et nuÉAnITaL, xai pale note voüro. Kou el édüvaro xai éGouAeto ,. néxpaye” rävtes. yap,. Gras. Csauevor: BavAnGéor, rpoartoucw* éurodv yap oùdéy. Éru, eë éGobheto, xœi undtv tüv Eu éxèue. Ko: ei édivato, xat wpy@eto. Kai et Édüvato, xat érebdue" x yap éni ro noÂÙ, y ôpéyovtes, àv dvuvtæs, xal Touwbou,

LIVRE H, CHAPITRE XIX. 227 le seront ; si l'on peut faire, par exemple, l’empeigne, le rebord et la tige, on peut faire la chaussure; et si on peut faire la chaussure, on peut faire également l’empeigne, le rebord et la tige. Si le genre entier est possible, l’espèce l’est aussi, et si c’est l'espèce, le genre le sera aussi ; ainsi, un navire étant possible, une galère Île sera aussi; et, une galère étant possible, on navire le sera également. Si, de deux choses relatives, il y en a une de possible, l'autre est possible aussi ; si le double est possible, par exemple, il en sera de même de la moitié; et, si la moitié est possible, le double le sera également. Si une chose peut être faite sans art et sans préparatifs, elle pourra d'autant plas être faite par le moyen de l’art et des soins. De là le mot d’Agathon ®: « Nous faisons certaines choses au hasard; nous en devons d’autrès à l’art et à la nécessité. » Ce qui est possible à ceux qui ont moins de force, de pouvoir ou de sagesse, le sera encore plus à ceux qui possèdent les qualites contraires ; ce qui fit dire à Isocrate qu'il serait étrange s’il ne pouvait pas trouver lui-même ce qu'Euthyaus avait pu apprendre #, Quant aux choses impossibles, il est évident qu’elles sont contenues dans les propositions contraires à celles que nous venons d’énoncer. $ II. Des preuves fondées sur la conjecture. Voici maintenant comment on établira qu’une chose est on n’est pas arrivée. Et d’abord, si une chose, qui par sa nature arrive moins souvent, est néanmoins arrivée, celle qui arrive plus souvent a dû arriver. Si ce qui vient ordinairement après a eu lieu, ce qui précède a eu lieu également ; ainsi, celui qui a oublié une chose a dù l’apprendre autrefois. Celui qui a pu et voulu, a fait ; car tous les hommes font une chose qu'ils peuvent et qu’ils veulent, puisque rien ne Îles arrête. Il en est de même : de celui qui veut et qui ne trouve aucan obstacle extérieur : de celui qui peut, et que la colère pousse : de celui qui peut et qui désire; car l’homme fait ordinairement, toutes les foïs qu’il le peut, les choses vers lesquelles il penche ; mais l’homme vicieux agit par intempérance, et l’homme

The text on this page is estimated to be only 38.00% accurate

e * en BY >» ? e 9 »? = ee ps . Pa où LE paroi, OÙ axpasixv" où d’ Émistrels, ÔTL TRY ETLELROY : ET Te TT émibvuorar. Kai el pere yévecfe, rai nouwiv* eixôs yap toy péhovra xai rouñoat. Kai ei yéouiv, Êa reguxer rpô 9 , À © > 7 é + 9 + V , éxzivou, % Évexu Éxsivou" oiov, El HTtoaÿe, xai éGpéytnge aa et éneipaos, zut Éroabe. Kai ei, Gox Dotepoy mequxa T7 , + Jiyvecôœ, N OÙ ÉvVEzX YiYVETOU, YÉ/OYE, Kai To TPÉTECOY, xai ro toutou Évexæ 7éyovey* oloy , et éGpdvmoe , xai fatpaÿe9 ; Le “A J , * ai et Énpabe, xat émeiougey. Eote dE toutuy dnavrev, 1 pv EË avdywns" ta dE, ds Ent To mod cts Éyovtæ. ITeoi d ToÙ un VE/OvÉVaL, Davepoy ÔTL Éx TOY ÉvavTiWY TOËs Ep HÉVOIS. I”. Kai nepi toû écouévou, éx Tüv abr@y day" té te yap éy duvduer xai Poudroe: Gv, Écran Kai Ta v émbumiæ, xat 9 + Q = \ La 7 à LA t > pyA , xat hoyiop uett Ovvduews évra. Aix rare xai ei èv bou toÙ rousiv h MEXANOEL, ÉOTAL GS /@0 ERI TO TOÀŸ /ÉyvEtat gen Pete en LU $ 74, à / VE p&dov ra péloyra, n tæ un ué)}ovta. Kai et npoyéyovey, 8ca npérepoy nepÜu yiyveoban* otoy et ouvyepet, eixôc dou. Kai et TO ÊVEXA TOUTOU VÉYOVE, Ha TOUTO ELOS VEVÉGOML ofov, ei JEus}oç, xai otxla. A'. ITept dE peyédous xai puxpétntos Tüv Tpaæyuétwy , et= bovdç 1e rai EAdtrovos, xat Ou pEydhwY xai UXDGY, x TOV Rpoapnuévoy uitv éoti oavepôy. Elontor yup év rois ouuéouAeutexoïs mepl te ueyédous dyabv nat mrept roÙ peloyos dr AG Y ° » F 9 » [9 = ° \ , wat éAdtroyos. (or’ énei xaû” Éxaotoy tv Adywv To Tpoxetuevoy rétos dyabdv évriv* oiov, T0 cuppépov, xai TO x2)0V, xai To

LIVRE II, CHAPITRE XIX. 229 honnête par le désir des choses honnêtes. Si unie chose a été sur le point de se faire, elle a dû être faite; car il est probable que l'homme agit, quand il est sur le. point d'agir. Il en est de même, si tout ce qui arrive avant une chose, ou à cause d'une autre chose, est déjà arrivé; l'éclair a brillé, donc il a tonné; un homme a essayé, donc il a fait. Réciproquement, supposez la conséquence ou l'effet, l'antécédent ou la cause existent déjà ; il a tonné, donc l'éclair a brillé; un homme a fait, donc il a essayé. De toutes ces choses, les unes sont nécessaires, les autres arrivent le plus souvent. Pour établir qu'une chose n'est pàs arrivée, il est évident qu'il faut prendre le contraire de ce que nous avons dit. & II. Des preuves qui se rapportent à l'avenir. La chose à venir sera connue par les mêmes moyens. En effet, si nous pouvons et si nous voulons une chose, elle arrivera. ll en sera de même de celles vers lesquelles nous poussent le désir, la colère, l'intérêt, quand nous avons le pouvoir de les faire. C'est pour cela que si on est porté vers une chose et qu'on soit sur le point de la faire, cette chose sera ; car ordinairement, ce qui est sur le point d'être fait arrive plutôt que ce qui ne l'est pas. Si tout ce qui précède naturellement une chose est déjà arrivé, cette chose arrivera ; le ciel est couvert, il est probable qu'il pleuvra. Quand on fait une chose en vue d'une autre, il est probable que cette dernière sera faite aussi. Voilà les fondements, la maison sera probablement construite. & IV. Du plus et du moins. Ce que nous avons dit précédemment fera connaître ce qui regarde la grandeur ou la petitesse des choses, le plus ou le moins, et en général les choses grandes ou petites, Car, en traitant du genre délibératif, nous avons parlé de la grandeur des biens, et en général du plus et du moins : et puisque chaque genre d'éloquence se propose pour fin un bien, comme l'utile, le beau et le juste, il est évident que c'est dans ce que nous

The text on this page is estimated to be only 26.49% accurate

230 PHTOPIKH, d'éccnou pavepon dre OC Exsiser Xerrnloy tic avéreerc Tde:. To Œ mana raûté mn Énrets nept peyéoss dns xat Drepoyñs, aevodoyetv Éoti xvoutepa ydp Éotu npôc Tv Ypeixy Toy ab Àav, t& rabéraota Tv roayuétuv. spi uév oby duaroÿ xai dduudtou, «a HéTEpAY YÉPOVEN, 4 OÙ YÉYOVE, Kai ËTRe, N Dm ton, êrs CE vepi jeyélous mai moxpétnroc er rpaypéren, #ore0w raüre.. KESAAAION K°. A’. Aounoy dt mrepi e@ nomëy mioteuv dmœnty etreiy, énenco dlpwtas mepi née een. Etrs d’ai ze more, ÊUe vi péves, Tapdôerypa wat éme n y&p yvoun, pépos ÉvOu— pporés éorr. [Ipéros pv où TEL Tapadei)yLatos déyopuev* Gposoy ya Étayoyñ to rapdderyua" à Étayuyd, épxé. B'. Tlapaderyudruv 9 élôn Oo & pEv ydp éott zapaÉéfypatos eldoc , 10 Aéyew mpdypata Tpoyeyemquéya" fy dE, 2 abrov nrouiy. Touroy 0’ Év pv, sæapaGoè" ày dé, ému ole oi Adswmæsros nai Aufswoé. Écer dE vù mév repdfcyma roïovôf tu, onep el ris Aëépor, Pre dei npos Pauihéa raparreudteodar, xat pñ édy Atyuntov xapwomebes nai y&p TpÔtepoy Aapeios où Tpôtepoy défn, npiv Aïyvzroy Aabey- Labo dé, déên. Kai ré, EépËnc OÙ Tpérepav ÉREMRIANE, Tpu à AGE Andy dE, dééu* dore za vos, dm Héôn, dabiaerer 86 oÙx Émtpentéov. [epabokn 8, t& Zmxpatimd-olov El tige ÀEyou, n où Gi xAnpurobs Gpyeu Guouy ydp, Gotep el ru Toùg dbnras xnporu, 0 of 4 Alone dyunkscfo, ai ai av

LIVRE II, CHAPITRE XIX. 231 avoas dit, qu'on doit toujours prendre les moyens d’emplification. Rechercher en dehors de cela ce qui concerne la grandeur ou la supériorité d’une manière générale, ce serait parler en l'air ; car, dans la pratique, le particulier est préférable au général. Ainsi donc, pour connaître si une chose est possible ou aon, si'elle-est arrivée ou non,.si elle sera .ou non, -et pour connaître ce qui a rapport à la grandeur ou à la petitesse des choses, ce que nous avons dit suffit.
CHAPITRE XX. Des exemples. $I. Des preuves communes à tous les genres. 21 nous reste à parler des preuves communes à tous les gonres, puisque nous avons déjà parlé des preuves particulières. Les preuves communes sont de deux espèces, l'exemple et l’enthymème, la sentence n’étant qu’une partie de l’enthymème. Nous parlerons d’abord de l'exemple, parce qu'il ressemble à l'induction, et que l'induction est.ua commencement. ‘$ H. Des exemples. H'y a deux espèces d'exemple ; l’un qui consiste à rappeler des choses passées, l'autre à inventer. Celui-ei se subdivise en comparaisons et en-fables, comme sont les fables d’Ésope et les fables libyques !. Ainsi, il y aurait exemple, si l’on disait : II faut armer contre le grand roi, et ne pas permettre qu'il s'empare de l'Égypte; car, une première fois, Darius ne passa dans la Grèce qu'après avoir pris l'Égypte ; et, après l'avoir prise, il marcha contre nous. Plus tard, Xerxès ne marcha sontre nous qu'après avoir pris ce même pays; mais l'Égypte prise, il passa en Grèce. Par conséquent, si le roi actuel prend l'Égypte, il viendra chez nous; donc il ne faut pas le permettre. La comparaison était familière à Socrate. Veut-on prouver, par exemple, qu’il ne faut pas choisir les magistrats par la voie du sort ? Autant vaudrait, dira-on, tirer au sort les athlètes, pour les

The text on this page is estimated to be only 29.20% accurate

232 PHTOPIKH. Adywow°" Nn Toy rhwmipuy Gv tua GE kuÉ:pvdy 2}nowTEtEv , ns Dcy tüv Aayôvra, dla pr Tôv émistdu:vcy. Âdyos dE, otos 0 Zrrriyôpou rept Paicdioudos, xat À iswnou brio 109 nuayw;cT. ZrnTixopos péV YO, EOÉVOY GToaT/v AUTCXPATOPX TGV € lueocioy Délapiv, rat perhéurey quäxrky Aidévar To5 oouxtos , Ta diareyBeis , elnev œurois Àcyov* (ls nros natsiye Aeuudya ivos" E)fôvtos d° Éldmou, xai OuxpDe'poyros thv vo . , ,» 4 " , , 92 » iv, Boutouevos tuumpñoardo tv ÉAavov, pute tu" vÜpwmov, Et Ouvarto puit" œUroÙ zoÂdaat Toy ÉAapoy. Ô d' Éprice, 3 « LU ù A 3 + « On 3 _9 » _* > * Exy Jdôn Xahw0v, xai autos avaôn £T" aÜTOv, ÉYOY æx0vTux. Zuvouoloyfaavros dE xat avabduto;, œuti toù TUwphoaTOEL, abros édouheucey Hôn tù avBpume. « OÙre dE nai Vusts, Ëpn, pére, ph, Tous mohemious fouAduevor tiuwcñoasôx, Tavto , Fe > © À , À & Ü t À p e » RoÜntE T@ INR Tv éy yap Yahivoy On ÉpETE, ElOEVOL oTpaTny0v abtozodropo Exy À œu'axnv Outre, at avabiva ÉdONTE, dovAeugete #0n Dalapid. » Atzwmos € év Eduw cuynyopüiy ÔxuaywyS xotvouévo Tepi Savarou, Éon, AlüTexa abaivoucay oo at Ad dr ce Le ed LE ; TOTAUOV, Anwo Over els paépa/ya* oÙ duvauévny CE éx6rivar, TO}UV YpÜvoy xænonaEty, xat AVVOpaigtas roA)ovs Éyeo at , > — Û , e » , avtns Eyivoy dE nAayouevoy , 3 EldEv aUTV, XATOLATELPOYTA éoctäv, El doéor avths T0U: uvooaistaç" Thv dE ox ÉAV" épopévou dE, dia Ti, pdvau, re cUtoL uv mAñosts OU K0n EËT!, Aa dIÉ/07 ÉlxOUGUY aiua" Eay Ce Toutous avéin, Étepor 5) ÿcyl Li e _ , , = , & TG MELVOVTES, ÉxITIOUVrA LOU TO AourÈV aux. &ÂTAP GUY #xi bus, en, © dydoss Sduo:, obtos mey oùdëy Er Planet nhoûTio; yds ému" Edy dE Toïroy aroxtelvrte, Érepor fÉouct ' a © _ . « sr ELA * «? F9 1 NN (TÉVATES, OÙ Uuuy avawooust ta rotvæ HRÉRTOTEG. » Est 0" où Àcyou Onpnyonuxoi, nat Égousuw @yañèy toûto, ête npdypara pEy ebceiy Guoix yeyewnuéva, yalendv* dyous dE, O&ov.

LIVRE II, CHAPITRE XX. 933 faire combattre, non selon leurs forces, mais selon la désignation du hasard ; ou bien encore tirer au sort celui des passagers qui doit tenir le gouvernail, comme s'il fallait s’en rapporter au hasard plutôt qu’à la science. On appelle fable, par exemple, le récit de Stésichore à propos de Phalaris 2, ou celai d’Ésope au sujet d’un démagogue. Les Himériens ayant nommé Phalaris dictateur, et étant sur le point de lui donner des gardes du corps, Stésichore, après avoir donné les autres raisons, leur raconta la fable suivante : * Un cheval possédait seul une prairie. Un cerf étant venu et faisant des dégâts dans le pâturage, le cheval, qui voulait se venger, demanda à l’homme s'il ne pourrait pas l'aider à punir le cerf. L'homme consentit, à condition que le cheval recevrait le frein et le laisserait monter sur son dos, les armes à la main. La condition est acceptée, et l’homme monte. Mais le cheval, au lieu de se venger, devint l'esclave de l'homme. — Vous donc, ajouta-t-il, prenez garde, en voulant punir vos ennemis, d’être traités comme le cheval. Vous avez déjà le frein, puisque vous avez choisi un dictateur ; si vous lui donnez des gardes, si vous le laissez monter, vous serez ses esclaves. » Ésope défendant à Samos un démagogue qui était sous le poids d’une accusation capitale, raconta la fable que voici 3 : « Un renard, qui traversait une rivière, fut entraîné dans un gouffre. Comme il ne pouvait en sortir, il eut à souffrir longtemps, et un grand nombre de tiques s’attachèrent à sa peau. Un hérisson, qui errait à l'aventure, le vit, et, ému de pitié, lui demanda s’il voulait qu'il lui enlevât les tiques. Le renard refusa, et comme le hérisson lui en demandait la raison : C’est que celles-ci, dit le renard, sont déjà repues de ma substance, et ne tirent que peu de sang. Si tu les enlèves, il en viendra d’autres affamées qui suceront le peu qui me reste. — De même, Samiens, celui que je défends ne vous fait plus de mal, car il est riche ; mais si vous le mettez à mort, il en viendra d’autres, pauvres, qui voleront et épuiseront la fortune publique. » Les fables conviennent quand on s’adresse à la multitude ; et elles ont cet avantage, qu'il est difficile de trouver daus

The text on this page is estimated to be only 26.24% accurate

234 PHTOPIKH. Hodicai yap der Gonep xai rapæbo}æ=, &v tes Dyrrarro Opeovov pay, ôrep Paiy écrw éx pihogopias. Pés pèv oùv rocËradüai Ta x Toy Adywv' ypnouwrepa dE pos 70 Bourstraodau, t& da Toy Tpr/pétov" Éuoia /&0 5 ÉR TO TWD TA MÉLAQUTA TOUS yEY/0VÉGL. I", Act ypñoba vois rapad:£yaoi, MG ÉXAYIS JLEV Ev— Bupiuare, oc amodebeciv % pp Trot DE TOUTUY* époux d', dx paptupiox, émAdyox ypoueves Ent Toi évéuepavt. TporPéueva pév yao Écuxev Érayeæy# vois dE Pnropwots oùx olxetoy éræywyn, Tony Év OÂtyous énuheyOuEvæ dE, LapTuLiots" 0 dE pasruç, Travrayoi raw. Ad xœi npomévrt jy du dyun Tol2 hépev émdéyovte dE, xx 8v ÉxAYOV" [LAPTUÇ ya trioréc Kai ets ponoupoc. éra uv uv en rapaderyuærev, xaL TG AÛTOIS, KA TÔTE XpNOTÉOY, Etvntat. KEDAAAION KA'. A° Tlept À yvepoloylas, bnBévros ti Édtt yvôun, pat" av éyoito pavepôr > EPL TOÏWY TE, KA TÔTE, MA TIGLV Sp JOTTE: XCD Tù uwaoloyely Ev Tois Àdyots. Écosse ju, éTOpayEs, DU VIN Tepi Tüy xæebéxæTtoy" oi, Zalig TG Torxpcrne- œldn xab)ou- xai où Tepi raévruv xaB5kou* -otuv, Ge ro eUDÙ t& xaunüAw Éévavtiov® al)@ Tept Gcwy ai rpabets elot, x&i apet& h pEuXTÉ EOTL HE0S TO TPAIGEY" Oct érei té Évbvppata % Hepi TzowUTE ,cwA OPUS ÉOTL, CYEÏQY TA

LIVRE LU, CHAPITRE XX. 235 le passé des choses semblables à celles que nous traitons, tandis qu'il est plus facile d'inventer des fables. Il en est des fables comme des comparaisons ; celui-là les crée, qui peut saisir une ressemblance, ce que la philosophie rend facile. Les fables sont donc d'un usage plus facile; mais dans les délibérations, les exemples ont plus d'utilité, parce que l'avenir ressemble ordinairement au passé. ù $ III. Emploi des eyemples. L'exemple doit servir de démonstration à défaut d'enthymèmes, car il produit alors la conviction. Dans le cas contraire, on emploie l'exemple camme iémaigaege, et-en dait le placer après les enthymèmes, en forme d'épilogue. Placés avant, les exemples ressemblent à l'induction ; or, l'induction ne convient pas à la rhétorique, si ce n'est dans peu de cas ; placés après, ils ressemblent à des témoignages: or, un témoin est partout croyable. C'est pour cela aussi qu'il est nécessaire de citer un grand nombre d'exemples, si on les place avant; si on les place après, un seul même suffit; car on peut tirer parti, même d'un seul témoin, s'il est fidèle. Nous venons de dire combien il y a d'espèces d'exemples, comment et quand il faut s'en servir. CHAPITRE XXI. Des sentences. $ I. Définition de la sentence. Quant à l'emploi des sentences, la sentence une fois définie, on connaîtra facilement à propos de quoi, dans quelles circonstances, et par qui îl convient que les sentences soient employées dans les discours. Or, la sentence est une déclaration qui ne tombe pas, il est vrai, sur le particuiier, comme, par exemple, sur les qualités d'Iphicrate, mais sur le général ; qui ne tombe pas même sur tout le général, comme si on disait que la ligne droite est le contraire de la ligne courbe, mais sur tout ce qui est action humaine, sur tesrtes des choses que nous devons

The text on this page is estimated to be only 32.19% accurate

236 : PHTOPIKH. r8 GUUTEpadsuara Tuy EvÜupnudtwy, xat ai apyai, apatosbéyros <09 cutloyrsus, yvuai eisiv* Oiov, Xp} 9 où xo0”, 8orts dprlppuv mépux’ évip, Ilutdus rspraaui ÉxddGoxes Out aopous. PET Q Li , é / LUN M > #? A - (] L'oùto pv cv yvwun" roootebelons € Ts aitias, ai ToÙ Cid . , s’ LA e ti, évfburnux Estar 10 Xrav* oiov, Xopis yhp SAAnç, Re Épouarv, épylas, Dôdvov rods dotiv &Apavouat Ouomevh. Kai vo, Oùx lativ, dati névr” évhp ebdapovetKai vo, Oùx Éoriv évOpüv, Boris Eat’ &Aeüe po" L " SI 4 > ® Le 3 L l'youn* po; de r@ eyouéro évbounua" H gonuaruv yhp DouAds ÉoTiv, À TÜyns. ,v/ 49 > . » 4 s , * , ’ D’. Et of ect yvwun 79 elopnpévov, avdyan tétraca elvar ours En n yap pet éruAdyou Écrau, &veu émudyou* ? ‘ * , , » ArodsiËeuc dev oùy deépevai elotv, Go mapadoËdy 1)éJouotv, ñ auwurénrouuevoy* écar dE unTEv Ta0G00Ë0v > AVE s , r , + L L : Ü À oo érutyou. Touruv d' avdyan, tas pEv, Dia To mposyvüobcu, undey Osisbar Er125you" oiov, "Avôpt 0° byralverv Sprorév éoriv, &ç y' Auiv doxetGaVETAL LEV 20 vois noÂdois cÜtTu tas À ua hEyouÉVas, Mas sua ErtOLéacty oùuy, OÙôsis épasrhe, 6oriç oùx dei pret. + d: 0? * 1 ’ e L * à » ? > ? . l'ov 0: pit entl,ou, al peév , évbuuñuatos égos elTiv OFTEP) Xp 9 où ro0’, Serie dprippev®

LIVRE II, CHAPITRE XXL 237 rechercher ou éviter dans notre conduite, Or, comme l'enthymème est l'espèce de syllogisme qui a ces choses pour objet, il arrive presque toujours que, le syilogisme disparaissant, les conclusions et les antécédents des enthymèmes sont des sentences. Ainsi, par exemple : « L'homme sage ne doit jamais donner à ses enfants des connaissances trop étendues !. » Voilà une sentence. Ajoutez-y la tause et le pourquoi, le tout formera un enthymème : « Car, outre l'oisiveté à laquelle ils se livrent, ils trouvent dans leurs concitoyens l'envie et la haine. » Voici un autre exemple : « Il n'y a pas d'homme qui soit heureux en tout » Ou bien : « Il n'est aucun homme qui soit libre. » Voilà une sentence; mais rapprochez ce qui suit, c'est un enthymème : « Car il est l'esclave des richesses et de la fortune $. » $ I. Combien il y a d'espèces de sentences. Si la sentence est ce que nous venons de dire, il suit qu'il y a quatre espèces de sentences. En effet, la sentence est suivie de sa preuve, ou elle n'en est pas suivie. Toutes celles qui disent une chose contraire aux idées reçues, ou une chose contestée, ont besoin d'être démontrées: mais celles qui ne disent rien de contraire aux idées reçues n'ont pas besoin de preuve. Celles-ci n'en ont pas besoin, ou bien parce qu'elles sont admises à l'avance, comme, par exemple. « Bien se porter est, à notre avis, une chose excellente pour l'homme #; » car telle est l'opinion générale ; ou bien, parce qu'à peine exprimées, elles sont évidentes pour ceux qui sont attentifs, comme, par exemple : « Celui-là n'aime pas qui n'aime pas toujoursÿ. » Quant aux sentences suivies de leur preuve, les unes font partie d'un enthymème, comme celles que nous avons citée : « L'homme ne doit jamais, etc. : » les autres tiennent de la nature de l'enthymème sans en être une partie, et ce sont les plus estimées,

The text on this page is estimated to be only 28.63% accurate

238 PHTOPIKEH. ai d évbupnpatixai pv, ox Evôvmipates dE pépoc” atrep ao paliora ebdbxmoëoiv. Eist d abtor, à cars Éugaiverer to eyouévou rô œriov* oloy Ey Tde" ’Aüdvarov épyhv ph quhasre Gvarèe üv. Fo pév yap pévar, ph des si quAdrtnr Ty pe, Yvon” ro Où mpooxeïuevov, Jynroy Gvra, ro did ri Xëyer. Otorov dE Xi TO, Ovark 4pà Thv Svurèv, ex dfévara tou Svatèy ppousëv. TL". Duuepôy oùv éx Tüy etomuévev, rca te éd pvdpens, ai repli moiov énaovoy apuérre. Efepi Lév jap Tüv dpproËnruspévov, h rapaddeuv, un dveu énudyou, À n npobévræ Toy énioyov, yvoun oAo0a T@ ouurepdouari oiov, El tie eërou, Éyà pv oùv, éreudn oùre ooveioar dE, oùt” dpyov elvar, où pnui Xpñvar mœudeveofar n Toro npouundvta, éneureiv t& Êur rpoobey. Ilepi dE ré ph rapaddEwy, àdiAwvy dE, rpootibévra TO: Quôre aTpoyyuAWTATE. Àpurres d éy Tols TouoUtats, xx T& Aaxovxt dmoplémuata , xai T& œiwyarwdn" oo, ef tx Aéyor émen Ztnotyopos év Moxpois elnev, deu où dei bépeoras clou, ému un où térriyes xau6bev äMwowv. Âpuôrrer dE yvupodoyeiv, faux pEv RpecOUTepoy" mepi dE toUtuwy, Gy Éuretpôs. Tis ÉGtiy. Qc. to uéy un TrAwouroy ôvræ yvopoloyeE, dnoenEs, WoTEp xai T0 uubaloyeiv" tà dE repi Gv érecpog, AM Drew xt dnaidiuron. Znueior À uavdv* où yèp æypoiror pd Auotæ yywuotünor Eloi, xai padiws aropaivoyras. KaËGlou dE un dvros, aÜdhcu eireiy, péliota dpuôtrer EV HET au, XAL SUOUEL ai ÉV TOUTOIG , N AÇHGUEUOU, à Aro auTz. Xpñolos de di wa tais ThpurngévæLs 2e muvax vom, dy bar xphouoi" À ydp To ebvou rowvat, dc OproloyoUytur

LIVRE II, GHAPITRE XXL. 23% Ce sont celles dans lesquelles on voit la raison de ce qu'on dit, comme dans celle-ci : « Mortel, ne garde pas une haine immortelle 6. » Dire qu'il ne faut pas toujours garder la haine, c'est une sentence; maïs ce mot qu'on ajoute, « mortel, » dit le pourquoi. Il en est de même de celle-ci : « L'homme mortel doit avoir des pensées mortelles, et non des. pensées immortelles 7. » : $ III. Emploi des sentences. On voit par ce que nous venons de dire combien il y a d''espèces de sentences, et à quoi il convient de les appliquer. S'agit-il d'un paradoxe ou d'une chose douteuse, n'employez la sentence qu'avec sa preuve; mais, ou bien commencez par la preuve, et la sentence vous servira de conclusion; comme si on disait : « Pour moi, comme il faut échapper à la haine et fuir l'oisiveté, je crois qu'il ne faut pas d'éducation ; » ou bien, commencez par la sentence, et ensuite dites le reste. S'agit-il d'une pensée qui, sans être paradoxale, n'est pas cependant évidente, ajoutez la preuve dans un tour concis. Dans ce cas employez les apophtegmes à la Lacédémonienne et les tournures énigmatiques, Imitez Stésichore parlant aux Locriens, et leur disant qu'ils ne doivent pas être insolents, de peur que les cigales ne chantent à terre 3. L'usage des sentences convient à celui qui est avancé en age, et pour les choses dont il a l'expérience. Parler sentencieusement, quand on est moins âgé, est une inconvenance, aussi bien que raconter des fables ; parler de ce qn'on ne connaît pas, c'est sottise et ignorance. Ce qui le prouve suffisamment, c'est que les hommes grossiers surtout parlent par sentences, et en débitent à tout propos. Exprimer d'une mamère géuérale ce qui n'est pas général convient surtout dans la plainte et dans l'indignation, et cela dans l'exorde, ou après la démonstration. On peut aussi au besoin faire usage des sentences communes et souvent citées. Précisément parce qu'elles sont communes, elles semblent reconnues par tout le monde, et vraies

The text on this page is estimated to be only 31.05% accurate

240 PHTOPIKH. on ; x 4 e T + , . ardyrov, oc@s Eyes Joroïsiy" cioy racaxa)obyte sbs T6 k:yduyevey uñ Sucapévous, Eîs oluvos &protos, duuveodar repl rétpnc” t 3] A) LOL ErL TO K:TOUG OVTAG, A Æuvèc évuæhuoc. , + + . æ SE ® D: à L Q A! CN ZA Ent TO OVALDELV TOY EYJOUWY TA TÉXVX, KA UNOEV XOt#09YT&° Nnios, à Tatépa xrelvas, maiduc xatadelnes. # à > Et Evuar TV mapoudy, 2xt yyduol sêTuw" ciov Taçouuix, > … , ‘ . 1 Atruxôs nacouxog. Aeë À vas yyôuas déyeiv, nai maca ta dé Onuooueuuéva Aéyu JE dednpocivuéva, ciay to, l'vdt cœurérxoi 19 Mndéy &yav* êtay ñ 70 %00s paivecbar mékn (Pédrrov, Ki S \ es * . N Trabntudxc etpnpévn %. Eott dé, nantes pév, el vus ôp bôpevos ain, Le:üdos elvau, 5 dt yryvwauetY ati oùtos JHOUEVOS Dan, GEU70: ELVAL, W3 Où 717 UTOU* OUTO: yoûv ei ÉyÉyvwoxEy abtoy, oÙx dy note crpatmyeiv KËtwge. To de n6os BEdt.ov, Éte où dei, Dorep paai, ouksiv 5 puoiaovr / » vhibe 3 » C 3 Ep ® 3 ot [ra GS [AOTGOUTA, aka ualoy puseiv Ws quicoytra. Aeï dE Tn Aéter try Tpoaiù pe Ê] 4 « . 3 y à : # Le A em peow Onaobv" et dE ur, Thy œitiay EntAËyew" oioy, M oÙtas eëndvtx, te dei puhetv, oÙy @greo pasiv, &))° &wz: dei œuX 9 © P 3 X de l ? e 9, CAS = EL œt Ÿ,= coyta* éruGoukou ap Sérecoy ñ GE, oÙx apédner OË pot to Deyémevou det yao tév 7” &nfivéy pÜoy 6 œuraoytra ei ouketv. Ka oùdE vo, und dyav* dei Jap TOUS Ye KAXOU; &yav pce. A”. Éyouar d els vod: 26yous foiOesav peyc)nv, péav pèv A x es ” ie : A US On) OX TV COPTIXUTNTX TUY AXDOUTUV" YOILOUTL 7 XD, EX tis x 06) ou LÉ/ov, enuvyn Tüv doËdy ds éxsivor xatd éco: : T LA & CE = Éyououv. À dE éyw, dñlov Écrau de dua À, rat n@s Os atas Tnpsbeiv” M év ydo yvoun, bot: elontar, 4a0}OU

LIVRE II, CHAPITRE XXI. 241 par conséquent. Faut-il exciter des soldats qui n’ont pas sacrifié, à braver le danger? On dira : «Il n'y a qu’un augure, le meilleur de tous, c’est de défendre la patrie ®. » Parle-t-on à des soldats moins nombreux que l'ennemi : « Mars pour tous 0. » Conseille-t-on de faire mourir les enfants des ennemis, quoi qu'ils n'aient fait aucun mal : « Insensé celui qui ayant tué les pères, laisse vivre les enfants 11! » Quelques proverbes même sont des sentences, comme celui-ci : « Voisin athénien 12. » Il faut aussi employer les sentences, même contre les maximes les plus populaires; et je donne ce nom à celles-ci, par exemple : a Connais-toi toi-même ; Rien de trop. » Il faut le faire lorsque nos mœurs doivent en paraître meilleures, et dans le langage de la passion. Or, la passion parlerait, si on avançait dans la colère qu'il n’est pas vrai de dire qu'il faut se connaître soi-même; car si tel général s'était connu lui-même, il n’aurait pas demandé le commandement. Les mœurs sembleraient meilleures, si on soutenait qu'il ne faut pas, comme on le dit, aimer comme si on devait haïr un jour; mais qu'il faut plutôt haïr comme si on devait aimer. Il faut manifester nos sentiments par l'expression même; si non, ajouter la raison ; par exemple, en disant qu'il faut aimer, non comme on le dit, mais comme si on devait toujours aimer; autrement ce serait trahison; ou bien en s’exprimant ainsi: « Cette maxime ne me plaît pas, car le véritable ami doit aimer, comme s’il devait aimer toujours. » Je n'admets pas non plus la maxime « Rien de trop,» car on ne peut trop baïr les méchants. $ IV. Double avantage des sentences. Les sentences sont d’un grand secours dans l’éloquence. Le premier avantage tient à la vanité des auditeurs, qui éprouvent du plaisir, lorsqu'un orateur, parlant en général, rencontre les opinions qu'ils ont chacun en particulier. Voici comment je prouve ce que je dis, et on verra en même temps comment on peut trouver des sentences. La sentence, ainsi que nous l'avons dit, est une déclaration du général ; or, les auditeurs aiment à 16

The text on this page is estimated to be only 27.01% accurate

242 RETOFIK EH; cnépauais éan” Xaipoust: OÙ aubédes Aerouévou, 5: mer pré pos npoünohaubäyoures Tuyyavouow. Ofov, ef tu yeitoou TÜXoL xEtpnpÉvOs 7 Téxvoig pallous, drodéEur” &v Toù eérévT06, jte. oÙdEu 7atovias jahenwrepos" h &ts oùdEu nAamiesnon teowonotias, Mate di croyaboolac,, mis mymceuct:, mi rpuonolopédvaure- £i9 ot mepk rouen xabéou Aéyer. Tarn te dh Exer pie por T0 yvwpoloyeÿ, xai été pay xpelrru" os yap mou toc. Adyouc. Ho, ou. ai Ado, én Gsais, dKân %, rpauigea. Ai d yvüpen: mine Toro naaÿos, dE T0 dnoprimobar: tou wie 7rdum héyoyræ xaÜGhov: repli Tv rpomtpetür Got’ à Xpnotai Gay af Jrüpoi, rai fpnotoñôn paiveafar moroUcr Tèv Aéyoveæ. Ilepi pév oÙy yvounc, xai tÜ éort, xai néca eldn, alrñc,. ai Tüs; XENGTÉOU TR, Mu. Tux. Gpélucy, Eye, céoGsbmn BOITE. KEBAAAION K5. A", Fepi dé énupmearen aféiou te elrupcer | tx tp mov ét Enreiv, nal'uer® taÿta, toc rémouc* &Alo yap eidos ÉXATÉDOU TOUTWV ét. Ori pv oÙy to évOüumux avAdoytouôç ris éotiv, elonter mpérepor” xall mi oudoyiouos xai té | Sapépes ton diadeurindn.. Oise YA Téppañes, aùcs Toiura Et lopéavora cumyeur 1 pr 7ap dompes.. dé ro pixse” ro dé, ddokeoyix, dix To oavepæ Jéyey. Toëra yap aœËtuwy mai Toÿ mifavorépouc eau toûs dmœudettouc toi Tencudtupéums êu toic éxlos, Gozen qaoty où raocai toûs. ardt tou map’ ÔxAn pousuunréqous, Aéyay. Q pis yap. à mod

LIVRE If, CHAPITRE XXL ÿ43 entendre affirmer, sous une forme générale, l'opinion qu'ils sé sont déjà faite dans les cas pertieuliers. Ainsi, celui qui a des voisins ou des enfants méchants, entendra avec plaisir un orateur disant que rien n’est plus importun qu’un voisin, ou plus stupide que de chercher à avoir des enfants. 11 faut donc chercher” à deviner les dispositions et les opinions des auditeurs, et parler ensuite, sous une forme générale, d’une manière cons forme à ces observations. Voila donc un des avantages qu'on doit trouver dans l'emploi des sentences. Il en est un autre encore plus grand; c’est qu'elles donnent au discours un caractère moral. Les discours ont ce caractère quand ils font connaître les sentiments de l’orateur. Or, c’est l'effet de toutes les sentences, parce que cel qui les énonce d'une manière générale fait ainsi connaître ses préférences. Si donc les sentences sont bonnes, elles prouvent que l’orateur a des mœurs honnêtes. Voilà tout ce que nous avions à dire sur les sentences, leurs différentes espèces, léur emploi et leur utilité. CHAPITRE XXIL. Des enthymèrnes. $ I. De l’enthymème en général, Parlons d’abord des enthymèmes en général, de la manière: de les chercher, et ensuite des lieux qui les produisent, choses qu’il faut distinguer et ne pas confondre. Nous avons déjà dit que l’enthymème est un syllogismé, comment il l'est, et en quoi il diffère de‘celut de M dialectique. Ea' conclusion: de Pen thymème ne doit, ni être tirée de loin, ni tout-embrasser ; dans le premier cas, la longueur produit l'obscurité; dans le second, c’est un pur bavardage, parce qu’on dit des choses évidentes, C'est ce qui fait qu’auprès de la foule l’ignorant persuade plus facilement que lé savant, et que les ighorants, cornme disent les poëtes, parlent à la foulé un langage plus harmonieux". G'est

The text on this page is estimated to be only 29.96% accurate

944 PHTOPIKH. xai ta xaB6kou Xéyouoiv oi à, ÉË Gy isaat, xat t& Éyyuc. (ot oÙx £Ë érévrov Tv Coxoûvtuy » AN) Ex TOY Gprouévar Rextéov* oiov, ñ vois xotvouoiv, ñ oùs drodéyorrar. Kai ; A roùro d', te oÙtw œaiverar roy elvar n Tésw, ñ toi À t t % La 7° LL « RheloTOIS xai LU (AÜVOY GUYSYE Ex TRY dvaya inv, &)À& koi EX TOY GG ÉRI TO TOAU. B'. Ilp@tov pév oùv dei Aabeiv, Gr mepi où dit 2éyew xal ovAdoybealer, etre modurixd quhoyout, ed" émousov, dyaykaioy xai TX TOUT EYE UTADYOVTA, N TAVTA, ñ ÉvLX" pndëv yap Éxuy, €Ë oÙdevos av Éyous ouvdyeu. Aëyw dë, olov, rüç &v dbyatuea auuéousvery ABnvaots, et Tozeuntéov, N A Toepntéov, un Épovtes, ti À JUvapus aùtüv, T6TEpOY vauTtxn, à TEbUAN, À dupo xai aÜTn Té0n" xai Tp6godou tiveç" n pior, xai ÉxOpoir être À, Tivas Tohéuous REno}ExaOL, ka To, Kai TŒAÀ« tæ totaÿta. Kai érauvety, el pn éxomuey Tiy év Zalapiyr vauuayiay, n Try ëv MapaBüye paéynv, n Ta Unép H paxhe dv rnpaybévra, ñ &))o rüv touwbruv. Ex /2p tv Ürapyévruv , h doxobvruv rap qe xa)Gv, érauvoÿar névrec. Opoins dE nai déyououw Ex TÜV ÉVAYTIOY, CXONQUVTES TE URGDYEL TOIOUTOY AUTOS, n JoxEt UT@PpyYEtv* Olov, TL TOUS Édnvas xatedov)woavto, xai tods Tp0s 70 Pdp6æpoy cupuaæyesauévous xai Apuoretdaytas 79 Oparodigavro Atywitas nat Tloridautas® xat ôox &)z toualta, mat EË tt &A)O dudprnux TotoÏToy UTapyEt aUrois. (5 d atuc xai oi xamiyopoüvres, ai oi amoloyoüpevos, ëx

 que le savant a recours aux lieux communs et au général, tandis que l'ignorant dit ce qu'il sait, et ce qui touche la question de près. IL ne faut donc pas s'appuyer sur toutes les choses probables, mais bien sur les choses déterminées, admises par ceux qui jugent, ou par ceux dont les juges suivent l'opinion. De cette manière, ce qu'on dit semble évident à tous ou au plus grand nombre. Ajoutons que l'enthymème ne conclut pas seulement du nécessaire, mais encore du probable. £ II. La première source des enthymèmes est le sujet lui-même. Il faut premièrement savoir que lorsqu'on doit appuyer son discours ou son raisonnement sur un syllogisme qui tient à la politique ou à une autre matière quelconque, il faut connaître les choses que renferme le sujet, ou toutes, ou quelques-unes ; car si vous ne connaissez aucune de ces choses, vous ne pourrez tirer aucune conclusion. Je demande, par exemple, comment nous pourrons conseiller aux Athéniensde faire ou de ne pas faire la gaerre, si nous ne savons pas s'ils sont puissants sur mer ou sur terre, ou l'un et l'autre tout ensemble ; quelle est l'étendue de leur puissance, quels sont les revenus, les amis, les ennemis ; et de plus, quelles guerres ils ont déjà faites, et de quelle manière et ainsi du reste. Comment pourrons-nous louer les Athéniens, si nous ne connaissons, ni le combat naval de Salamine, nila bataille de Marathon, ni ce que les Athéniens ont fait pour les Héraclides 2, ni les autres choses semblables? car l'éloge se fonde toujours sur ce qui est réellement beau, ou sur ce qui le paraît. De même on blâme par les moyens contraires, en examinant ce qui est ou ce qui semble. On dira, par exemple, que les Athéniens ont asservi les Grecs, qu'ils ont réduit en esclavage les Eginètes et les Potidéens qui avaient combattu contre le Barbare 3, et qui s'étaient distingués dans la lutte; ainsi du reste, en rappelant les fautes qu'ils peuvent avoir commises. * Semblablement, lorsqu'on accuse ou qu'on défend, on ne le fait

The text on this page is estimated to be only 26.60% accurate

246 PHTOPIKH nv DrapxÉviur JTomoUUEVOL xaRTy0pobes xel ÉRNepoivtes. Qide à Dapéou rep Afrauw, à Amcbainovk, à dyBpérou, h 008, rorb robro pv. Kai yëp ouuÉovAsvorte t@ À xt , Xai ÉnavoÜvta xai YÉ7ovta À xai aTTYOpOÜVEA xal änoloyoüpeyoy brie abrob, 18 Drdpxarra ÿ doubyse népysy Anriéov, W' éx roÿsur Aéyeuey Éscvourec 6 4éyovres, el tu xakby Érdoyer h aloypév: xerryopoüvres GE ÿ dnohoyoëuevor, el tu Oixauoy n &dixov* ouuéouhetoutes dE, El tu ouugépoy 4 PaGepév, Opoins dE robrnç aa mepi Tpéyuetos érovoÿv" ofov nepi dixaombvns, ei dyabov h un ayaboy, ke rûv inepxévruy 7 Pinaeoivs, h 9 éyeh@, or’ énedn mot roues ob paénonras cnobcsxvbvees, lciy ve axpédecpey, édy se praandreecoy avloyBovto où yép € éndvrov Aapte Sévouoiv, &X Ex t@y ep! Exaotoy Urapyévruv® xai Ou Foû Aéyou* for yep, 6r Advetov Mu dEpebuar pause por ôrs éuaynalev, do7Rp éy roic coroulc, rame mepi Bar asoy Eye Ébndeypéya mepi Gr évésyopéver nal sûr érexecpordeonw. Tepi dE <Gv ËË Unoyviou yryvouévuv, Enteiv têv. abtôv rpémoy, Gnoblénovta un sis dépot, AN el; à répxove, rep} y à Myos nel miprypégovrec êu rhdeex xal éyyeare tai nodypascs ce péy ap &v mel Éynces té drapyévruw, ecsudes Édo Berxvbvarr Cou 8 Eyyürepoy, togobre oixeutepa, xal frroy notvd. Aéyw GE, xotva juËv, T9 ÊnauvEiy TOY Axa ôtt dvÜpuTos > AO GT TOY npuféuv, Lai ds mé 50 ÎAuy écrpetetoazo raÿre 7èp xal doi rdp Aa modos or oùdiy uéley à rowüees AxdAée érauvel, h Awnrônv Mix dE, & pnlerf AV ouubéênev, h +® À yOeE, oloy Th dnroxtelvar Toy Éxtopa » TOY dpiotoy Tüv Tpogv nai roy Küxwoy, 66 Exwlyoey dnaytas dnefawe,

 qu'en examinant les circonstances imhérentes au sujet. Peu importe qu'il s'agisse des Athéniens ou des Lacédémoniens, d'un homme ou d'un Dieu ; c'est toujours le même procédé. Faut-il donner des conseils à Achille, le louer ou le blâmer, l'accuser ou le défendre, recueillons tout ce qu'il y a de réel ou d'apparent dans la question; et, dansnotre discours, louons ou blämens,selon qu'une chose est honnête ou honteuse ; accusons ou défendons, sélon qu'elle est juste ou injuste ; et donnons des conseils, selon qu' elle est utile où nuisible. De même pour tout. Par exemple, la justice est elle ou n'est-elle pas un bien, examinons les cheses que renferme la justice ou le bien en général. Ainsi, puisqu'on voit ce procédé constamment suivi dans la démonstration, et lorsque l'argumentation est plus rigoureuse, et lorsqu'elle est plus lâche; puisqu' on ne tire pas les arguments de toutes les choses indistinctersent, mais bien de celles qui sent mhérentes an sujet; puisque la raison elle-même prouve avec évidence qu'il est impossible de démontrer d'une autre manière; il est clair qu'il faut, comme dans les topiques 4, avoir d'abord fait, dans chaque sujet, un choix parmi les prenves qui se présentent et qui conviennent le mieux, Quant à celles que l'on emploie dans l'improvisation, il faut les traiter de lamême manière, et jeter les yeux, non sur celles qui sont indéterminées , mais sur 'celles qui se trouvent dans le sujet même qu'on traite. 1l faut aussi en parcourir le plus grand nombre possible, et surtout celles qui tiennent intimement à la question ; Car plus on a de ces preuves intrinsèques, et plus facilement on démontre ; plus ces preuves tiennent au sujet, plus elles sont propres, et moias elles sont communes. J'appelle prenves communes, par exemple, leuer Achille, en disant qu'ä est homme, qu'il est un des demi-dieux, qu'il alla à la guerre de Troie; car tout cela convient à beaucoup d'autres; de sorte que cet éloge ne canxient pas plus à Achille qu'à Diomède. J'appelle particulières les choses qui ne sont arrivées qu'à Achille, comme d'avoir tué Hector le plus brave des Troyens, et Cycaus%, qui étant invoinérable, voulait s'opposer seul au déharquement de tous les Grecs; d'être allé à cette guerre,

The text on this page is estimated to be only 31.29% accurate

248 PHTOPIKH. étpwroç Qv” Lai ÜtL VeUTat0; zai OUX ÉVOLZ0; OV ÉGTOATEUGE" LA pe - . = = 02 S . œai Con &ha touaïra. Ets pv cov zc0r0: trs Edo is, xai # 7 € FCI CUTOS 0 tOT-LXÔG T'. Ta dé ovocysia roy evfuurudrwy léjwusv crocysioy dE déyo xai térov évhuuñuatos 75 aë6. [prey d eirupev, Trepi OV &yxyxaloy EÉTElv TPUTOY. Éct 7ap toy Evivymutv, Elôn duo ta juiv yap, deurtund ÉOTV, ct ÉGTIV, N oùx ét” ta de, éheyxtixd” xai dtazépe, @anEo Ev Tois Axe xTuxois, Êdeyy0os xai Gud)oy1oud. Éote dE, vo pèv drtixdv évGüunua, 10 éË ouohoyouuévey ouvæyew 10 dE Édeyztiex5v, to ta avopo)oyodueva cuvæyev. Zyedoy uëv ob Auiv repli Enxdatuy TOY EUDY TOY XPNTLOY LOL AVXYRAIGY ÉYOVTAL OÙ TOOL” éÉedeyupévar yao ai rootagers nepi Éxantôv eisuy Got ëË @y dei pépew ta Évéuphuara téruv, nept æyafct ñ xaxoÿ, n XaÀcÙ n aioypod, ñ daiou ñ Gdixou, Kai TEPI TOY FOGV xai rabnpatuy, xat Ébeuv, Goxitus elinuuévor zuiv UndpXOudr npétepoy où TémoL. Éte dé xai &)}ov Tpôrov xx06kou nept anéyruy AdÉWUEY, xat DÉJOUEY, rapacrpavéuevce ToUs éheyxTixoU Xal TOUS anodetrTixOS , Kai TOUS TOY palvouévEy évyfvunpétuv, cux évrwv dE Evfuunuatuy, éxeinep nùdE ou)loyiouüy. Anlofévroy de Totuy, nepi Tüv Avgeuy xai évotaoewy Oiopiowpey, Tôbey de pos ta Évvuiuata vépay. KEDAAAION KT”. A’. Eat dE els pEy Toro tv deuxr. x, Ex TOY Évavtiuy * dei yap oxonelv, el to Evaytiw T0 EvayTioy UT pYEL” avaLpoëvræ

LIVRE II, CHAPITRE XXII. 249 encore très jeune et sans avoir prêté serment ; et toutes les autres choses semblables. Le choix des preuves se fait de cette manière ; c'est le premier des procédés indiqués dans les topiques. $ II. Deux espèces d'enthymèmes. Faisons maintenant connaître les éléments des enthymèmes. Pour moi, élément et lieu d'enthymème sont la même chose... Mais parlons d'abord de ce que nous devons dire d'abord. Il y a deux espèces d'enthymèmes : les uns sont démonstratifs et prouvent qu'une chose est ou n'est pas; les autres servent à réfuter. Ils diffèrent de même que, dans la dialectique, l'argument qui réfute diffère du syllogisme. L'enthymème démonstratif tire la conclusion de prémisses qui ne sont pas contestées; l'enthymème qui réfute conclut ce qui est contesté. Nous connaissons à peu près tous les lieux d'arguments utiles ou nécessaires dans chaque genre ; car nous avons fait un choix des propositions qui se rapportent à chacun dè ces genres; de sorte que nous avons déjà établi tous les lieux où l'on peut puiser les enthymèmes sur le bon ou le mauvais, le beau ou son contraire, le juste ou l'injuste, les mœurs, les passions et les habitudes. Examinons maintenant les enthymèmes en général sous un autre point de vue, et faisons remarquer ceux qui servent à réfuter ceux qui servent à démontrer ; disons aussi quels sont les enthymèmes apparents qui ne sont pas réellement enthymèmes, puisqu'ils ne sont pas réellement syllogismes. Cela démontré, nous tracerons les règles relatives aux solutions et aux objections, d'où l'on peut tirer des raisons contre les enthymèmes. CHAPITRE XXIIL Lieux des enthymèmes. $ I. Contraires. Un des lieux des enthymèmes qui servent à prouver se trouve dans les contraires. Il faut voir en effet, si l'un des deux con

The text on this page is estimated to be only 31.05% accurate

25b PAHTOPIKE. pév, e ph Undpyet” xataozeudtovta OE, Et Drop yet 0609, Bte 10 cwpcoveuw, yaDéy * to ap tuchactaiverv, BhaGepüy. ü a éy t© Meconviaxé, El yap 0 r6Âeuos airios toy Tapérter xoxGy, pete sens Êe Éravophésacüæ. Kai Etap yhp ob roïç xaxëic BeBpaxôorv ’Axouolux Glxaov lg Bpyhv recëiv, OS” ely dveyuuodels mic ed Bpdoer tv, Ipootxôv ot rad” Gpellecter yapiv. AAA” efnep Écrrv év Bporotc Yeubryopétv Hdavèv, vopÉterv yof ye xat Tobvavrlo, Amor’ SAn0n xoXAd cuubalver Bporoïc. B’. AXos êx tüv Guoluy Trégeur- oiwg y&o ÊE itép= Xe, à 410 Vudpgeuw" olov, ête 10 déxasoy où nav, éyañéy" nai yép 20 0 Minas vüv d’ oÙy æiperov 10 dnaimc œroAxvers. I’. AZdoc £x zpôc Amie. Ei yap Oarépe Umeépyes 50 LA N 10 Oixaes noce , arépe 25 renevbéves. Kai ei we Acôge, mac to nenoimrévæ véoy x à teküyns Arouéduy TEpi toy telov, «Et yæo und” Uuiy airypoy to nwetv, oud ui To ovetobcu. » Kai ei r@ nerovOérte to nas n dixaios Unapyer, nai T@ romoavrt” rai ei T@ Touioavti , xai t@ TErovOGtL. Écr d év toüto napa)oyremoBer. Et yap dralws Eradéy tv, dxalus mérovbev, &A\ aus oÙy Uno aoû. Auo def oxoneiv Xwots, et &btoc 0 rabwy rabew, xai 0 romaaç romoa” Eire XPñ00ar, ônorépus dpuérre. Éviore Jap Dapmvet T0 Tu

LIVRE II, CHAPITRE XXIII. 251 traires est contenu dans l'autre : s’il n'y est pas contenu, dans le cas où on nie; s’il y est contenu, dans le cas où on prouve. Par exemple : la tempérance est un bien, car l’intempérance est nuisible ; ou comme dans le discours Messépiaque ! : « Si la guerre est la camse des analbeurs présents, nous devons en chercher le remède dans la paix. » Ou bien : « Puisqu’il ne faut pas s'irriter contre ceux qui ont fait le mal sans le vouloir, # ne convient pas de se montrer reconnaissant envers celui qui ne nous 2 fait du bien que par force. » Ou bien encore : « Puisque le mensonge trouve créance parmi les bommes, vous devez aussi admettre le contraire, c’est-à-dire, que l’homme souvent n’ajonte aucune foi à la vérité?. » $ II. Cas semblables. Un autre lieu est celui des cas semblables, dans lesquels le semblable est nécessairement ou n'est pas contenu. Par exemple : le juate n’est pas toujours un bien, car il en seraît de même de ce qui arrive justement ; or, mourir justement, n'est pas une chose désirable 4 IN. Relatifs. Un autre leu æ fre des relatifs. Une chose est-elle belle et juste pour celui qui l’a faite, elle l’est également pour celaiqui l’a soufferte. La même relation existe entre celui qui a -ordonné et celui qui a exécuté. C'est ce qui faisait dire au fermier Diomédon à propos des impôts : « S’il n’est pas honteux pour vous de vendre, il ne l’est pas pour nous d'acheter. » Une chose est-elle belle et juste pour celui qui l’a soufferte, elle l'est également pour celui qui l'a faite; et si elle est belle et juste pour celui qui l’a faite, elle l’est aussi pour celui qui l’a soufferte. Cependant ce lieu peut amener un paralogisme. Un bomme a souffert justement, donc îl a souffert justement ; mais peut-être n'est-ce pas juste ment qu'il a souffert par vous. Il faut donc examiner séparément ai cui qui a souffert a souffert justement, et si celui qui a fait souffrir a agi justement, £t pnis tirer de cet examen le parti

The text on this page is estimated to be only 34.35% accurate

252 PHTOPIKH. oùro- xai odEv xw}UEL, @oneo év T@ Adxuatwv To Oeodentou, Mntépa SE tv oùv oùris éorüyer Bporüv; Dnoi d anoxowduevos, AAA GtahabovTa ph axoxeEïiv. Épouévnç dE ris Alpeoiboia:, r&s; LnoÂaGtiy qnou, Tv pv Oaveïv Exprvav, uè G Lh xraveïv. Kai oïov ñ nept Anmoofévous dxn, xat Tv aroxtevayrov Nixdyopa* éne yap dxaiws Éxplônday droxtetvar, dixaiwç édoËey anobaveiv. Kai nept toù Oénoiv énobavévros, nepi où 9 = 3 ’ si ù ”æ € » F2 EA éxédeue xpivou, ei dixaios v arobaveiy, 6 oùx &dixov ôv anouteivau toy dixalwc æroavivta. A'. Adàoc, êx où p&dAoy xat frrov* olov, « ei und’ oi Beoi Trovra loaot, oyodñ oi y” dvipunor » toûto yo Éctwy, ei, © p&lov à drdpyor, un bndcyer, dñhoy Etc oùd & ftrov. To À Gte Tous RAnoioy TÜnTeL , Gc e «œL TOY TatéoR TÜNTEL, Êx TOÙ, ei To frtoy Undpyet, xai To u&hoy Unépyei® ra omotepoy av dén deibau, Elf” Ge Unapyer, Elf” Gte où. Ére el poire péXdor, pire frrov* GÜev etpnrat Ka oùç prèv oixtpèç muïôuc érohécas rurhp x Oivedc 9° &p” oùyt, rèv EXAdOS érokéoas Ketvotatov yôvov ; Kai du, et unde Onaeds ndixnasv, oùd’ A ét avdpos. Kat et , : ph où Tuvdæotdeu , oO Aléavôcos. Kai et ITcérpoxhov Extuo, xai Au éa AXE avdpos. Kai ei pen où ÆAXor teyvitar paddor, où9” oi uAdaopor. Kou ei und oi orparnyoipaÿhos, Ste frrvtat mo) Adxig ; QUO où copiatat. Kai Gru, ei dei row idudmnv mic Upetéoac doËns énumeheïolet , nec Ü LAS TAG TOY Élévov.

LIVRE 11, CHAPITRE XXIII. 253 qui convient. Quelquefois, en effet, ces deux choses ne s’accordent pas entr'elles, et rien n'empêche le raisonnement qu'on lit dans l’AZcméon de Théodecte ? : « Quel est l’homme qui ue détestait pas ta mère? » Alcméon répond : «# Il y a ici deux choses à examiner. — Comment! » dit Alphésibée. Alcméon reprend : « On la condamna à mourir, mais ce n’était pas à moi à la tuer. » On en trouve un exemple dans le procès de Démosthène et de ceux qui avaient tué Nicanor 5. Comme il fut décidé qu'ils l'avaient tué justement, il parut qu’il était mort justement. Ajoutons-y l'exemple de celui qui mourut à Thèbes 6. On donna ordre de décider s’il avait mérité la mort, celui qui mérite la mort pouvant être tué sans injustice. $ IV. Le plus et le moins. Un autre lieu consiste dans le plus ou le moins. Ainsi, les dieux mêmes ne savent pas tout, à plus forte raison les hommes. Cela revient à dire : ce qui n’est pas dans celui qui a plus, n'est pas évidemment dans celui qui a moins. Mais dire qu’un homme qui bat son père peut aussi battre son voisin, c’est dire que si on admet ce qui arrive moins, il faut aussi admettre ce qui arrive plus. Prenez l’un ou l’autre de ces raisonnements selon qu’il faut prouver qu'une chose est ou n’est pas. Ce lieu existe encore, : bien qu’il n’y ait ni plus ni moins. C'est ainsi qu'on a dit :. « Ton père est digne de pitié parce qu’il a perdu ses enfants; mais Onée ne l’est-il pas aussi, lui qui a perdu un fils, l'honneur de la Grèce 7?» Voici d’autres exemples : Si Thésée fut innocent, Pâris le fut aussi 8 ; si les Tyndarides ne furent pas coupables, Pâris ne le fut pas non plus; si Hector a pu sans crime tuer Patrocle, Pâris a pu tuer Achille; si les autres professions ne sont pas méprisables, celle de philosophe ne l’est pas non plus; si les généraux ne perdent pas toute estime, quoique souvent ils soient battus, il en est de même des sophistes ; si chaque citoyen en particulier doit défendre votre honneur, c'est à vous tous de défendre celui de la Grèce.

The text on this page is estimated to be only 28.15% accurate

A FRIORTKE. F. AVos, &x roÿ roy APÉvOY oxoTeEtD * oiov ds food Êv TŸ Tps À puédtoy » 1, ae npiv nomoa nÉloUy This eixôvog œyeiv, éu nooiow, édore dy nooavts Œ, &p’ où daste ;, Mn Toiuus LéMoutes, pu, Urrisrqueloe raléwes à, dpapeiabs. » Kai ru mpèç 0 Onéatouc. Diem dispo ch: Ty Ar rod, Sn eé mpiv Porbñoar ci; Doxes REto0, Orécyuvro 4” + SJ , : U Fr &ronov oùv, eË Auôrs mpoeito xai Émioteude , 1h Oioudw . ©T'. « Adoc En Ty cipnpévav: xaf autos, Tpôg, Tour einévce dlapéosc dr & Tpéros:, diou eu où Faixpes,. muù de éxprr gro loveodrne. TPÜG Aptoragiéoer, Tr € Rpodb _ Tès vaÜc êTi xpibaces ; où paoxovtos dé, elta efte, SÙ pèv À guoroqüs dv, oÙx. &u mpodoinc; ÉYE-d” @y loupe: d’ ündpyew matos &u doxoüura dduñoc énsiuov* eù GE ja, Jai du qaveln, el tpùc Àprotelye mosryamvre , robré: nc dv rev, dd moe émorlrs: wÙ xmmyépou. OÂy Jap Botkerar 6 xatmyopéiv Peñrin elvar toù qelyovroc roùr” oùy éfehéyygew dei. Kaëéiou d’ äronos outés éoeeu,. Gray to. émuud dog, & abros Rouet, }: Rondes dw ÿ FOOT QÉER mis, darts pr Auui, une rowivaeu dv. Z'. Aloc, êE Gpuonoÿ* olby:, er: rè Gmubev: cbdéy éotur,

LIVRE II, CGHARIERE XXIII. 23% $. V. Le temps. Un autre lieu se tire de la considération du temps. C’est ainsi qu’Iphicrate, dans son discours contre Harmodius ?, dit : « Si avant d'agir, je vous avais demandé une statue, dans le cas où je réussirais, vous me laurier accordée ; et maintenant que j'ai réussi, vous ne me La donnerez pas ? Ne promettez pas quand vous attendez, et ne refusez pas quand vous avez reçu. » On veut conseiller aux Thébains de donner à Philippe la permission de passer en Attique ; on leur dit que si Philippe lear avait fait cette demande, avant de les secourir contre les Phocidiess, ils le lui auraient permis ; il serait donc étrange qu'ils ne Le lui permissent pas, quand il s'était confié à eux avec abandon. $ VI. L’argument personnel. Un autre lieu consiste à retourner contre l'adversaire ce qu’il adit contre nous. Cette manière de rétorquer est un argument des plus forts. On en voit un exemple dans la tragédie de Teucer. Iphicrate se servit de cet argument contre Aristophon *°, quand il lui demanda s’il aurait livré la flotte pour de l'argent ; Aristophon ayant répondu que non : « Eh quoi! reprit Iphicrate, toi, Aristophon, tu ne l'aurais pas livrée, et moi, Iphicrate, je l'aurais fait ! » Mais il faut alors que l’accusateur semble capable de commettre une injustice plutôt que celui qui rétorque ; si non, ce moyen serait ridicule ; comme si on allait, par exemple, l’employer contre un accusateur tel qu’Aristide. Il sert à prouver la mauvaise foi de l’accusateur. Ne faut-il pas en effet que celui qui accuse soit meilleur que celui qui se défend ? C’est donc ainsi qu'on doit toujours le convaincre. En général, c’est une chose étrange de blâmer dans les autres ce qu'on fait ou qu’on ferait soi-même, on d'engager les autres à faire ce qu'on ne fait pas ou qu'on ne ferait pas soi-même. f VII. La définition. La définition est aussi an lieu d’enthymèmes. Par exemple :

The text on this page is estimated to be only 33.52% accurate

256 PHTOPIKEH. a % 0eoç , n 9eoû Enyov. Kaitor Goris cietau Oeoû épyov elycu, + . ’ w Lt 4 A € : L Le roûroy avcyxn oteoba xai Oeous elvou. Kai ws Iprxcamms , ôrx , É ? 1 Ü N ’ t ke ? yevyauotatos 0 (édrusros vai yap Aopodtw xxi Apiatoyeitour oÙdéy Toétepoy UTMIDYE Vevvalov, Tpiv YE/valiy Te rod a. t r”2 = 3 # = + " _ ; ? ” » Kai Gr auyyevéatepos abtôs « Ta yobv Épyæ ouyyevéatspa égte ta êua toits Apuoñou xac Apiotoyeitovos, ñ ta o&. Kac e , … à » o , A e La LU Û üs éy t@ Adcédydbw, Gte ravtes Gv éuohoyiaetay tobs uX xoopious ouy Évôs couatos ayanäv @nôékauoiy" xai 0 Zu , 9 # ? e : , . ? Ü > xocmms ox Egn Padibew ws Apyékaov* Ü6o:w yap Epn elvau, To un OuvaoÜar apüvaobar Opoiws Eù nadôvra, Gonep xai xaxGc" Tavtes yao oÙror épuoduevor, nai AaGGvtes Tô ti éoTi, guloycvrai Tepi y)Éyouauv. H'. ÂVos êx toù 5ç* ofov éy toi is, nepi to . A0 Ex ToÙ rogaytiç* oloy ÉV TOI TOTUXOUS , REGL TOÙ ob. ! ré ; 7 © , O'. A)oç Ex duaipédews" ofov, ei révrec ThiGY ÉvExEY aÔtxoUoiv* n ToÛde ap Évenx, TOUdE, N ToUdE* xai Oi& ëv A , N , 4 , Ta OVo, adbyatoy ; O1æ De to tpitov, oU0” atoi party. ? sé ? 7 æ æ J. Ados €Ë énaywyñc* otoy Ex Ti Teraenbias, Gr TEpi TOY TékvOY ai yuyaixes TayrayoD Cooibouor ta)nbés. Toûro uëv " t À 0; M e _ € p? * à C2 {| 1 ET AL Jap AUñvrot Mavriæ ro piropr aupiséntodv:: DOS TEY VESY, e PE ® ? din ‘ei À , . Q n pirnp anégnvs" voûro de Oénow Iounvbou rai EtiGvos

LIVRE II, CHAPITRE XXJIL 257 ce que vous appelez démon ne peut être autre chose qu’un Dieu ou la créature d’un Dieu; maïs celui qui pense qu'un démon est la créature d'un Dieu, doit nécessairement penser qu'il existe des dieux !t. Iphicrat: veut prouver que l’homme le meilleur est aussi le plus noble : « Il n’y eut, dit il, rien de noble dans Harmodius, nf dans Aristogiton, avant leur noble conduite. Je suis moi-même uni à eux par une parenté plus proche que la tienne; car mes actions se rapprochent plus que les tiennes de celles d’Harmodius et d’Aristogiton 12. On peut dire aussi, en faveur de Pâris, que le monde s'accorde à ne regarder comme déréglé que celui qui ne se contente pas de l'amour d’une seule femme 43. C'est aussi ce qui fit dire à Soerate, refusant de se rendre auprès d'Archelaüs, qu'il était honteux de ne pouvoir rendre le bien comme le mal. Dans tous ces cas, c’est par la définition, et en faisant connaître ce que la chose est en elle-même, qu'on trouve des arguments sur tous les sujets qu’on traite. $ VIII. Sens multiple d’un mot. Un autre lieu se tire des sens multiples d'un mot, comme nous l'avons remarqué dans les éopiques, sur le mot épôüx !4, $ 1X. Division. Un autre, de la division. Par exemple : tous les hommes sont poussés au crime par trois motifs, ou par celui-ci, ou par celui-là, ou par cet autre. Quant aux deux premiers, il est impossible de les supposer, et le troisième n’est pas allégué, même par les accusateurs 15. $ X. Induction. Un autre, de l'induction ; comme dans ce passage du discours pour la Péparéthienne 16, où l’on veut prouver que, dans les questions de paternité, on s’en rapporte partout à la déclaration des femmes : « Dans Athènes, ce principe fut opposé par la mère au rhéteur Mantias, plaidant dans une question semblable ; à 17

The text on this page is estimated to be only 26.95% accurate

258 PHTOPIKH. Gpirénraiveur, à Audi: œnéleir loumlou tés vise xei At roùro Ocosadiorow lopnsiov évéuéor. Kai néku èx rod vépeou toù eodéxrou , « Et rois xs érumehknbetor tüvs ÆldotTokoy ITTUY, où rapañ dou toUs olxetoug , OUDE tois duxtpé= bas 146 aMarpias vaux cbxoïu ei Opoiar, D” ŒTAVTINV, xai vois ons oué «or Ty &À}oTpéas, OÙ YpnOTÉOY Éuriy Eï Tps obkeior owrnplov.s Kai dc Ah£nas, OTETAYTES TOC copoi rudos. «TTcépror yoüv À oytdoxov ; Xaiep (Péspnuoy ôvta, vert wixaai xai Xio Ounpoy > OÙx vra nolimy* xai Mrruinvaio: Zampis, xainep coaau yuvaiuz xaë Aaxsdoumégior Xfhuva tas yepévruu éroaau, fxiotæ palo}dyos évTes" nai House He Bayépay, rat Aapbaærmvot AvaËxyépey Eévou Sora éd, rt TOOL ÉTL xai VÜY’ xœi A Orvator tous 26) uwvoc XpNnTœuEvOL vôpors, edaupéynoav xat Aaxedaumdvior vois Avxoupyou" nai Ofénauw da oi npootätar quAddopor Éyévoyto, xat ebdaidôvnoev ñ rédis. » IA’. Aog êx xpioeu Tepi roù aÿtoë, h épolou, h évavrioupaluota pév, ei Tdyteg «ai aiei El dE uns GX of ye ThEGTOL, ñ ceçoi, à moe n ai mhriotai, & cyafor à ei abroi cé «ps vouter, } oÙs anodéyovtan ol xplyovrec, à ofs pr ofdv Te verre toy xpivetv oigy vois xupioiç ñ où un xadov T& évavtéa xpE vay* ofoy Jeois, n ratpi, Adacxahoic wonep to is Muër dpridiy cru Abromde, EL tœis péu cemuats Seais xadç elpev êv À pet ndyos devra dérau, Mibrôncldn à où; H ares Zerpu, Otr ro anobrioxe xaméve of Frot Jp oôru xexple xaGtV* ATÉGVNOROY yap A. H G Apicrummos TPOG ILœtrovæ

LIVRE II, CHAPITRE XXIII. 250 Thèbes, dans le procès d’Isménias et de Stilbon, Dodonis dé clara que l'enfant était d'Isménias, et cette déclaration fit décider que Thessaliscus avait Isménias pour père. Voici un autre exemple tiré de la loi de Théodecte {7 : « Si nous ne confions pas nos propres chevaux à ceux qui oht mal soigné les chevaux des autres, ai nos propres navires à ceux qui ont perdu les navires d'autrui; s’il en est ainsi pour tout, nous ne devons pas confier notre salut à ceux qui ont mal défendu les autres » De même Alcidamas voulant prouver que les sages sont partout honorés : «Les habitants de Paros, dit-il, honorèrent Archiloque, quoïqu’il fût médisant ; ceux de Chio, Homère, qui n’était pas leur concitoyen ; ceux de Mitylène, Sapho, quoiqu''elle fût une femme; les Lacédémoniens, si peu amis des lettres, mirent Chilon au nombre des sénateurs ; les [taliotes élevèrent un tombeau à Pythagore, et les habitants de Lampsaque à Anaxagore qui était étranger, et ils l’honorent encore aujourd’hui. Les Athéniens furent heureux tant qu’ils vécurent sous les lois de Solon, et les Lacédémoniens sous celles de Lycurgue. À Thèbes, aussitôt que les philosophes eurent la conduite des affaires, la république devint florissante. » $ XL. La chese jugée. Un autre lien se tire de la chose jugée, qu’elle soit la même, ou semblable, ou contraire, surtout quand le jugement est toujours ou partout le même; sinon, quand ce jugement est au moins celui du plus grand nombre, des sages, de tous ou de la plupart, ou des gens de bien, ou des juges eux-mêmes ou de ceux que les juges acceptent pour arbitres; ou de ceax dent il n’est pas possible de contredire le jugement, les maîtres, par exemple ; ou de cenx contre le jugement desquels il ne convient pas de se déclarer, par exemple, les dieux, un père, ou ceux qui nous ont donné la science. Telles sont les paroles d’Autocks contre Mixidémide {8 : « Les vénérables déesses purent avec honneur comparaître devant l’aréopage, et Mixidémide ne le pourrait pas?» Sappho veut prouver qué mourir est un mal:

The text on this page is estimated to be only 32.94% accurate

260 PHTOPIKE énayyeltouwtepéy tt EiRÔvtTA, We GETO, eA))& pv C y étar pos nv, êqn, oÙdéy touüroy" » }Éyuy 107 Zwxodmnv. Kai Homes éy Aelæot; Érnpota toy Seûv 2: yonpévos RpéTEcOy Ovuruwiow, Ei abt@ ravra Goxst, Ep TO TaTpi «x ALT PUY &, tévartia eines. Kai repi vis Édéme, x Îoozpéme épabev, Gr onoudaix, eirep Oneus Expive" xai repi AeEdypeu, dv ai Jeœ rpoéxpway. Kat rept Ebæyôpou, Gr onoudxios , GOTEp Îcoxpém; pnoi- Kivwy yoùv duoruyiaxs, ndvras 10% Nous rapalinov, &ç Euxyôpav nÀ0ev. IB' A Dos x Tv pephy, COTE Ev Tous TOTIROÏG, TOËX Ke noi n Quyñ fe yap, n nde. Ilapaderypa éx ro Zuxcatous toû (Oeodéxrou , Ets roiov iepoy noë6nxey ; tivas Jeüv OÙ TeTiuNxEV, Gv h Rés vouiSet ; | va e , ® æ æ IT". Ados, énedn éni tüv Tstotuv. oupôaiver, @af éneoBai ti tot; dyafoy xai xaxov, Èx t09 axoÂoufodvtos 4 9 ' 4 — A , ' TpotOÉTE ÿ roTpérew ka xæTny/opEly n Arohoyelob, xai énouvety n Yéyewv. Ofov, rfi naudevger to phovelabar axodouGet aanôv" T0 dE oopôv elvar ayaléy* où toivuy dE raudetsofau … : , = A t a ' Q * péoveiolar yap où dei dei pe oÙy rœudeealaær" copy yap æ s (S , « elvar dei O vréroc obrés dti à KaAAëmnou téyvn, TN00ÀaÉoüaga xai ro duvatéy, nai TäXÂ&, Ws elentar. I A' À) CO \] à " 4 » , 4 , + AÂOG, OTAy TEL OUOLY KA AVTIXELLÉVOLY N TPOTPETEL h anotpéneiv dén, xai To npérepoy elonpéve tpérw rm" aupoiv XPñaËœ. Arapéoes de, Gtu êxet pEv ta tuyévra avriribeteu,

LIVRE II, CHAPITRE XXIIL 261 « Les dieux l'ont ainsi jugé, dit-elle, car autrement ils mourraient.» Platon ayant parlé avec trop de présomption, au jugement d'Aristippe, celui-ci lui dit: «Notre ami ñe parlait pas ainsi. » Il voulait dire Socrate. Hégésippe 1?, ayant d'abord consulté le dieu d'Olympie, demandait au dieu de Delphes, s'il était du même avis que son père, estimant qu'il serait honteux pour lui de le contredire. Hélène avait du mérite, écrit lsocrate, puisque Thésée l'avait ainsi jugé. Il en est de même de Paris, puisque les déesses le choisirent pour juge. Evagoras était vertueux, comme le dit Isocrate, puisque Conon, dans son malheur, laissant tous les autres de côté, alla trouver Evagoras2e, $ XIT, L'énumération des parties, Un autre lieu se tire de l'énumération des parties, comme dans les Topiques 1 : Quelle espèce de mouvement est l'Ame? C'est en effet celui-ci ou celui-là. On en voit un exemple dans le Socrate de Théodecte : « Quelle chose sainte a-t-il profanée ? Quels sont les dieux reconnus par l'État qu'il n'ait pas honorés ? » £ XIII. La conséquence. Comme il arrive, dans la plupart des choses humaines, qu'elles sont suivies d'un bien et d'un mal, un autre lieu consiste à se servir de la conséquence pour conseiller ou dissuader, accuser ou défendre, louer ou blâmer. Par exemple, l'instruction est suivie d'une mauvaise chose, l'envie, et d'une bonne, la sagesse : il ne faut donc pas s'instruire, car il faut échapper à l'envie ; mais il faut s'instruire, car il faut être sage. Ajoutez à ce lieu le possible, et les autres lieux communs dont nous ayons parlé, et vous aurez toute la rhétorique de Callippe 22, £ XIV. Les choses opposées. Un autre lieu consiste à conseiller ou dissuader, en examinant deux choses opposées. Il faut employer ce lieu de la même manière que le précédent, à double fin. 1l en diffère, en ce que dans le premier on oppose deux choses quelconques, et dans celai-ci deux

The text on this page is estimated to be only 26.07% accurate

262 PHTOPEKH. raÿôa dE ravayréx. Oiov, fépeex ax ela rèv ulov OnenyopsivÉdy pv vdp, Upn, 2 unie Jéyns, où évOpemor ae purhaouotv* édy de va &dixæ, où So. Act puëv oÿy Onpnyopetr" édv pév yap T& igaix éyns, où Deal os piAñgouciy" év O t& &dma, où &Opere. Toëro d” éext rate mi Aeyouépe, 70 édos Tphemôes es Tois ac, Kac n Pluicuois To Eat, Grar vois évavriow, Exatépes dyalüy ai xaxôv Émmtat, évatia ÉndTEpa ÉRATÉPOLS. IE’. Ados, éxnds où 14 abtd PaMDES ÉTAVOUGL Kai apavds" aÂÂG pauepie LEv, T& dixaix al Ta xaÂ& ÉTALVOËOL méhigza” (0x dé, 14 aumpépovze M&dka Bathoyrar êx touts maple avdyeu Derapeu” vin vip rapadEan. obrec & Téroc xupubrorée ÉOTIV. LT’. À og, é Ex toÙ avæloyoy taïta aupÉæiverv* olov, Ô Lporpaons roy vid aDroÏ vedtepoy Ovta Ts Muxias, OT péyas "v , Xeutoupyei évayrabüvtuy , elrey , Ovs ei robs ueyd have rüv ra @uv éylpag vauitouge, robs puxpods Tv évdpov raideg sat. Jmproëures, Kad à @rodénenc és ed vue, Or: rolwac pv mroiefabe rods uroapépous, olov Etpalaxæ rai Kaoiinuov, ua Tv ÉmtusixELav quyddxs 9 où nomaete, tobs év tois puabo— pépois dvinsora damenpaypévaug ; At, AXXoc, êx toÙ, rô auuBaivoy édy 7 Tadtov, être ka, &£ œv GuuÉaivet > TOUTE" QLoy Eevogduns 87, Oz ouotae Garbouciw ai 7evéober pageovtes Tale Seaus, Fais ATaBausan

 choses contraires. Par exemple, une prêtresse ne voulait pas laisser son fils parler en public : «Si tu dis des choses justes, lui disait-elle, les hommes te haïront ; si tu dis des choses injustes, ce seront les dieux. » « Il faut donc parler en public, disait un autre, car si ce que tu dis est juste, tu seras aimé des dieux ; si c'est injuste, tu le seras des hommes. » C'est la même chose que le proverbe : « acheter le marais et le sel 25, + C'est pour ainsi dire, tourner les pieds en dehors 24, quand deux choses étant contraires, un bien et un mal suivent chacune d'elles opposées réciproquement l'une à l'autre. $ XV. Conclure d'après le juste ou d'après l'utile. Comme on ne loue pas les mêmes choses en public et en secret, mais qu'en public on loue surtout les choses justes et belles, tandis qu'en particulier on veut plutôt les choses utiles, un autre Leu consiste à tirer de ces choses une des deux conclusions. C'est le lieu le plus puissant pour établir .ce qui est contraire à. l'opinion. $ XVI. L'analogie. Un autre lieu se tire de l'analogie qui se trouve dans les choses. On en trouve un exemple dans ce que dit Iphicrate, quand on voulut forcer $on fils à supporter les charges publiques, et cela parce qu'il était grand : « Si vous prenez pour des hommes les enfants qui sont grands, vous déciderez que les hommes petits sont des enfants. » De même Théodecte, dans sa loi : « Puisque vous donnez le droit de cité à-des soldats mercenaires, comme Strabax et Charidème 25, à cause de leur mérite, ne condamnerez-vous pas à l'exil ceux de ses soldats qui ont causé des malheurs irréparables ? » 8 XVIL L'identité des causes-en.des eflets. Un autre lieu consiste en ce que de l'identité des résultats on peut conclure l'identité des choses qui les produisent. C'est ainsi que Xénophane disait 26 : « Il y a autant d'impiété à soutenir que les dieux naïssent, qu'à dire qu'ils meurent ; car d'une

The text on this page is estimated to be only 34.73% accurate

264 PHTOPIKE. Méyououw* &ppotépus y&o cuubaiva, pi elyai rote toùc eoûc. Kai Gluç de, to ouuBaivoy £Ë Exatéoou, Aau6aveuw &$ Tœbro aisi « Méete dE xpiveuv, où mepi Zwxpätous, @)& mepi énurdebuatoc, ei yon puosopeiv. » Kai Gte To Aidovar y nai DOWp, douhetetv éati nai To petéqey The xouwñc Eloi ns, Touiy +0 Tpoctattôuevoy. ÂAmnrécy d Gnétepor àv 7 X0GAOY. IH’. AXoç, êx toÿ pi tauté tToUs atous aist aipeioba, Dotepoy n npôrepov, &ÀX avaraduy" oloy té T0 évbUpunpa, « Et qeuyovtes uey Épayôpeba, nus xaté]0œpeEr xate}06vte peuËdueba, ênus ph payôueba; » Oté pèv yap td pévey GuTi TOÙ pdyecfar npoüvto® Ôte dE to un Laye vti toû ui Mévety. ‘ N e à 3 s œ IG". À Aoc, to où Évexa àv ein, El Lun yévouto, TOUTOU ÉVExX paivar elvar, h yeyevñada* olov, ei Join &v vis tivi, lux apeAduevos urrion. Üdev rai roër elontau, TToXkoïe 6 Galpuov où xur” eüvotav pépev, Mesydha dooiv ebruyAuar’, &AX {vx Ts cuupopac Adbwatv Énipavectépas. Kat To êx toÙ MsAccypou TOÙ Ayripüvtos, Oùx va xravwat Ship”, Éruç SE péprupes Aperñç yévuvrar Mehedype mpdç “EXXSB. \ + » > æ w . Kat ro éx voû Aïavros tcù Osodéxtou, Etre 6 Atouôns rposthero $ ES , w € , æ , Odvocéa, où tv, &X iva ftroy n 0 sxohoufüv évTéystar 7ap TOUTOU ÉVIXA TOIRGAL,

LIVRE II, CHAPITRE XXIII. 265 manière ou d'autre, c’est supposer qu'il y a un temps où les dieux n'existent pas. » On peut aussi, d’une manière absolue, considérer toujours comme identiques les résultats produits par l’une ou l’autre de deux causes identiques. » Vous allez juger, non pas Socrate, mais la science elle-même, et décider s’il faut étudier la philosophie 27. Donner la terre et l’eau, c’est se soumettre à l'esclavage. Etre compris dans la paix générale, c'esten accepter les conditions. Des deux conclusions, prenez celle qui peut vous servir. $ XVIII. L'inconstance des opinions. Un autre lieu consiste en ce que les mêmes hommes, avant ou après, ne donnent pas la préférence à la même chose ; au contraire. En voici un exemple dans cet enthymème : « Exilés, nous combattions pour rentrer dans la patrie; et après notre retour, nous nous exilerons pour ne pas combattre 38! » C'est que tantôt ils préféraient le séjour de la patrie à la nécessité de se battre ; tantôt ils aimaient mieux ne pas se battre que vivre dans la patrie, $ XIX. La cause apparente. Un autre lieu consiste à regarder comme cause de ce qui est ou a été, une chose qui pourrait l'être, quoiqu’elle ne le soit pas. Par exemple : donner à une personne, pour l’affliger en retirant le don. Ce qui a fait dire aussi : « Ce n'est pas par bienveillance que la fortune accorde souvent de grandes faveurs, mais afin que les hommes éprouvent des malheurs plus éclatants 2°. » Et ce passage du Méléagre d’Antiphon : « Ce n'est pas pour tuer le monstre, mais pour attester à la Grèce la valeur de Méléagre. » Ajoutons-y ce que nous voyons dans l’Ajax de Théodecte : Diomède choisit Ulysse, non pour lui faire honneur, mais pour être au-dessus de son compagnon. Car tel pouvait être le motif de sa détermination.

The text on this page is estimated to be only 35.04% accurate

266 PHTOPIKH. ré | æ L æ _ K'. Alos aouvaç was roi; ŒuguoËncobas, xai tois cum6ouArbavct, cxoneu T& TPATPÉLOTA AOL ATOTHÉTOUTE, ILE Ce EME LI » € ’ r > . < 8 a 2° « € e xai Tpdrrauot xat petyouvr Taûra yo Éorey, à, Édy prèv Ürdo= , LA s + at » 4 # 7 Xn, dei npcrteuv* ofov, et dLyatov, xai pddtov, xxi GPÉ).ULOV 7 auto, n pos n Phabeoov éyBnoi nai émibéquov" à ÉAdtrwv % Gnpia roù npayuatos. Kai nporpérovtar d° éx toute, nœi dnotpérovrau x t@v évavtiv® êx dE TV œUtTÉY TOUTOY ka Xœ.nyopoUGt, xai amoloynüvra x JEV TÜY ATOTPETÉVTEV, 5 Li ’ Ci A &nohoyoïvta” x dE Tüv TpotperÉvtTuu , xamyopoüoiv. Eat 3 6 rômos obrag, Sn téyun, à 1€ Ilaupiou, xai à KadAixrov. + | ” KA’. Aloc, êx té donoûvruv pëv yiyveolar, éniotuy dE, w , A y , TS ON 8 Te. \ »# J -. Gt oÙx &v ÉdoËbav, ei jun nv, n Éyys nv° ai Ôte péddov" à ® _» 7 e , » v yäo Ta Üvra, n Tæ elxôta UnoAauboyouoiy" st oÙy dTuotoy, koi un Eixos, &lnbës &v en où yap id Ye td EtxOS ai nt2 e Oavov, Jouet oùtws. Oioy, Ayduoxhñs heyey 0 IlerOeus xatn, 3 P Yopüm Toù yépou, énei éfapuéncav bre elmôvrt” « Aéoytæ oi véuot véuou roù dioofmaovtoc or yaæo où tyOUEc LÀGS" raœitos b CS l À obx elxoc, OÙdE nifavov, £v &lun tosoouévous derodor À" 2 2 ‘ i Q Ü , , ? ” 4 T , ai T@ gréupula Éuiou” xaitos rioTov, É Wy Édœoy yyvesai, Tata Aiobau ÉÀœiou. » y KB’. Aoç éAcyrtixos, To T4 ayouohoyoUueEvx axonet,

LIVRE II, CHAPITRE XXIII. 267 $ XX. Les motifs. Un autre lieu commun au genre judiciaire et au genre délibératif, consiste à examiner ce qui nous porte vers une chose ou nous en détourne, et les motifs qui font que nous agissons ou que nous n''agissons pas. Or, ces motifs, qui sont déterminants quand ils existent, sont, par exemple, si la chose est possible, facile, utile à nous-mêmes ou à nos amis, nuisible et préjudiciable à nos ennemis, ou si le dommage est moindre que le profit On conseille par ces motifs, on dissuade par les motifs contraires. C'est par ces mêmes motifs qu'on accuse et qu'on défend ; car les motifs qui nous 'portent à une chose, servent aussi à défendre ; et ceux qui nous en détournent, servent à accuser. Ce lieu est au reste tout ce que renferme la Rhé£orique de Pamphile ?®, et celle de Callippe. $ XXI. L'invraisemblable, Un autre lieu se tire des choses qui semblent être arrivées, mais qui sont incroyables, dans ce sens qu'on n'y ajouterait pas foi, si elles n'étaient réellement, ou si elles n'étaient sur le point d'être ; et même ces choses obtiennent plus de créance. En effet, nous ne présumons que ce qui est ou ce qui est probable. Si donc une chose est incroyable, si elle n'est probable, elle doit être vraie; car ce n'est pas parce qu'elle est probable ou croyable, qu'elle nous semble vraie. Ainsi Androciès de Pitthée 51, parlant contre la loi, et étant interrompu par des murmures,. dit : « Les lois ont besoin d'une loi qui les corrige. Les poissons n'ent-is pas besoin de sel? Cependant il n'est pas probabie, il n'est pas croyable que les poissons, nourris dans l'eau salée, aient besoin de sel. Les olives ont besoin d'huile 52; et cependant il n'est pas croyable que le fruit d'où nous retirons l'huile, ait lui-même besoin d'huile. $ XXII. Les choses qui répugnent entre elles. . Un antre Jieu, propre à la réfutation, consiste à examiner les

The text on this page is estimated to be only 34.48% accurate

268 PHTOPIKIL el Te dvouoloycourvoy èx Tay:uv xai XpCvUV, za TodEzuv, at Jéjay” Yepis uév, Eri tob duprobntoüvtos" ciov, Kai qnsi péy Gusiy Vus, ouvopose dE toi; <putxoyta” XwPIs o er acc, Kai qrai pey elyai pue quAsdixov, oùx per de anodetbar dsdixasuéyoy obdeuiay Olens* ywoi d ér aToÿ xai Toù æupubmouvros, Kai obros pev où dsdavetes TOnoT OÙdéy" éyio dE xx ToÂÂov; éluuat Vu. # : æ [] [2] KT". ADos, toits npodiabeGlnuévors, nat &vBpémors xai ’ ä æ Li # , 2 ? - #? Tpdyuaot, h Joxobdt, to JEyey Try aœitixy t09 Txpaddeou” » , A , AE: ,» Q . e ÉOTL Jap TL, d£ 0 paivetras oioy UroGEC NES TVOS TOY aUTHG et 0 % . # 9 » LA PA > ? ” # viov, dia to aonabeaba, édcxer ouveivai rt pesnaxtw” AeyOévtos de roù aitiou, é)UBn ñ duaGolr. Kai oïov év té Aïavtt 1 Osodéxtou, Oduaast; Léyer rpôs Tôv Aïavta, dure, avdpercTepos ty ToÙ Aixytos, où dons. . , e œ 2 ? KA’. Aoç, æno to aœitiou, &v te Unépyn, te Éati «av un Ürépyn, ôt ox ct" dua yap To aËtwoy xæi où airiov, xaxi @veu aitiou, oUdéy égtiv. Oiov Aeudauzxç aroAoyobuevos Éeye, xatnyopioavtos Ooausubotiou, 8t: nv ar Mitns 7eyovx Ev 19 axponôder ah} Exxôbar Emi Toy Tpiéxovtra” OÙx evdéyeobar, on u&kov y@p àv Tioteterv avr EX J qn EF ce 7 p i TOUS TEuxOVTA, ÉyyE/paupévns This ÉXOoas Tpès Tüv Ürpov. 4 s 3 la B , ? KE. Ados, ei évedéyero (S&Ariov ÆAduç, n évdéyerar, üv n oupéou)eus, n Tpétte, N TÉNPAYE, onONEV" avepov yap, Ôtuei oÙtus Êyet, OÙ Témpayev” oUdsls 74p Env

LIVRE II, CHAPITRE XXIIL. 269 choses qui répugnent entre elles, pour voir s'il ne s'en trouve pas quelqu'une dans les circonstances du temps, dans les actions, dans les paroles. On examine séparément ce lieu : dans la personne de l'adversaire; par exemple : il dit qu'il vous aime, et cependant il a prêté serment aux Trente : dans sa propre personne ; il dit que j'aime les procès, et il ne peut prouver que j'en ai intenté un seul : dans la personne de l'adversaire et dans soi-même ; il n'a jamais rien prêté, et moi j'ai délivré beaucoup d'entre vous. $ XXII. Les apparences. Un autre lieu consiste, quand la calomnie attaque ou semble attaquer les hommes ou les choses, à faire connaître la cause de cette fausse opinion; car il faut un prétexte à la calomnie pour se montrer, Ainsi, une femme fut calomniée à l'occasion de son fils. Les embrassements qu'elle donnait au jeune homme firent croire qu'elle avait des relations avec lui; mais quand on eut expliqué pourquoi, la calomnie fut détruite. Dans l' Ajax de Théodecte, . Ulysse explique à Ajax comment, sans le paraître, lui Ulysse est plus courageux qu'Ajax. £ XXIV. Les causes. Un autre lieu se tire de la cause. Si la cause existe, l'effet existe ; si la cause n'existe pas, l'effet n'existe pas. Car l'effet existe avec la cause; et sans cause, il n'y a rien. Voici un exemple, pris de la défense de Léodamas. Thrasybule l'accusait d'avoir eu son nom inscrit sur la colonne de l'Acropole, et de l'avoir effacé sous les Trente. « Ce n'est pas possible, dit Léodamas, car les Trente auraïent eu plus de confiance en moi, si ma haine contre le peuple eût été gravée sur la pierre. » $ XXV. Les préférences. Un autre consiste à examiner s'il ne s'est pas présenté ou s'il ne se présente pas une chose préférable à celle qui est conseillée, qui est ou qui a été faite. Car il est évident que, s'il en est ainsi, on n'a pas agi, personne de son gré ou de son escient ne

The text on this page is estimated to be only 28.81% accurate

270 PATOPIKH. t& pabla xal yryr@oxwy rpoapetra. Éort & roïm Ye doc" Todllduis yap Üotepov yéyverau flov , Tüx %v pate Bétuov* npôrepov dE dnzov. K2>T'. A2oç, Gtay tt évavrioy DEN Tpdtrecbar Toi TERpaypévoK, duo oxoxéiv oioy Ecyopaums Édscrauc épur réow, dé Oomor 15 Mevxobée, nai Oorvoiv, À jo, œuvre Éobhevev, et pév Oedv ÜrokauGdvouat, un Opnvebv, ei d &y. porov, un Bus. KZ'. AÂlog ténoc, To êx Tv duapmbévruv xarmyopey à dnodoyelabau" oiov év tÿ Kapxivou Mndia, oi pv xæmyopobaiy ; Ête Tû raidag dRÉATEVEN" OÙ paivegda yoùy abrots" fuapre yap à Mdua repi viv étooto}ñe rw tatôlauñ d'amohoyeirar , être oûx dv tobc raïdas, &Xd rôv Îécoya GY ATÉKTEVE" TOUTO AO MUAPTEV AV UN TOMCasa, EËnEp xat Üdtepoy EToincEy. Écu d Ô TOT0s oUtOs ToÙ évOvuiatos, xœi vô eldos On ñ rpétepoy Oeodipou rÉyyn. KH'. À No y GRÔ Toÿ Oyduatoc" oiov, üx. 6 Zopoxdis, Zapüe Zuônpd, xal popoen wep. Kai og Ev toi Tüv Getv éraivois eibbaar }éyev" xaœi Kévwy Opaouéouhoy Opaotéouloy xd xai Hpédixos Oparipayov, aie Opasiuæyos el: ui Ido, aist où radog el" roi Apdxouta Tov vouoBérmr, üre oùx &u dvôpoxvou où vépor, &ÂX Ôpéxoytos xaÀSROL yap° nai &s Eùprridou}Exd6n Ets Tv Agpodtnv ? Kai roëvou" égôus dpposéwne dyyec Osäç" at GG Xopipuav, Ilevôsès, douée auppopils émiovumos. | "#1

LIVRE IL, CHAPJIERE XXII. 271 préférant ce qui est mauvais. Cependant ce raisonnement peut être faux; car bien souvent ce n'est qu'après avoir agi qu’on voit clairement quel était le parti le meïlleur ; auparavant on n’en savait rien. $ XXVI. Réunion des contraires. Un autre consiste, lorsqu'une chose va être faite, contraire à celles qui sont faites déjà, à examiner le tout ensemble. Lés Eléates demandant à Xénephane s’is devaient sacrifier à Leucethée, et verser des larmes ou non, Xénophane répondit que s'ils la croyaient déesse, ils ne devaient pas pleurer ; que s’ils la croyaient mortelle, ils ne devaient pas lui sacrifier 55. 8 XXVII. Les fautes commises. Un autre lieu consiste à se servir des fautes commises pour accuser ou pour se défendre. Ainsi, davs la Médée de Carcinus 54, d’un côté on accuse Médée d’avoir tué ses enfants, parce qu'ils ont disparu ; car Médée avait fait une faute en les faisant partir : d'un autre côté, Médée se justifie en disant qu’elle aurait tué, non pas ses enfants, mais Jason ; elle aurait commis une faute, si elle ne l’avait pas fait mourir, après avoir commis l’autre crime qu'on lui imputait. Ce heu, cette espèce d’enthymème est le sujet de tout le premier traité de Thépdore 35. $ XXVIII. Le nom. Un autre lieu se tire du nom. C’est ainsi que Sophocle dit : « Oui, tu es Sidero 56, c'est bien là ton nom.» On l’emploie ordinairement dans les louanges des dieux. Conon appelait Thrasybule, l’homme aux hardis conseils. Hérodicus $7 disait à Thrasymaque : «Tu es toujours audacieux dans la lutte, » et à Polus, » Tu seras toujours un poulain. » On a dit de Dracon le législateur 58, que ses lois étaient, non les lois d'un homme, mais celles d’un dragon ; tant elles étaient rigoureuses. Hécube, dans Euripide, dit à Vénus : « C’est avec raison que ton nom commence comme celui de la folie59.» Et Chérémon # : « Pen thée, qui porte le nom de son malheureux futur. »

The text on this page is estimated to be only 31.08% accurate

272 PBTOPIKH. , . à - - ? , Q Q KO’. Evdoxmer dE palov tüv évfuunodtuy ta Eleyrrxt Tüv ancdextixv" AUX TO, OUV&yW/NY LEV Évavtioy Elyar Èv pop To éleyetxoy évbpnua, Tapdhin)a dE pavepa etai - . - æ # ® ù oi Le: æ * t@ aagoatÿ péiov. [lévruy dE vai tüv éeyxtixdiy x t@y Jextixv ouloyiouüv, Bopubsitas uaœliora t& touabta, éda dvyuevæ mpoooüor, ph Tu EmmoÂñs eva ua yap xai aUtoi Ëp aUtois Yaipouor Tpoxabavémevor" xaœi Oawv Togodtov Uatepiéouoiv, 669 ua clcnuévey yvooibew. KEDAAAION KA. 9 A". Ene d évdéyeraru, vôv pv elvas ouddoytopov, tiv dé un elvau Ev, paiveolar dE avdyun nai évOüunua, +0 puév elyor éyOüunua, to dE un elvar, palveslar dé éneireo vd 0 évGüpnua, aukhoyiomde tte, B’. Ténou d eici tv pavouévey évôupmuatuv, es pev, 6 mapa miv AéËiy xai roûrou Ëv uév uéooc, Gorep y rois dialentincts, To ph GuA)oyiTaUEvOY GUUTEpAGUATIXUG TO TE deutaioy etreiv, Oux pa To xai 1° dvdyxn pa To xai té. Kai to vois évbupiuat cuvectpaupéves nat autixcmmévux eineiv, paivetar évOÜumuUa" n yèp rouabm dE, xOpa Ectiv évôvpriuatos" ka Ëoue To TotoUtoy elvar Tapt 70 oyñua mis MÉËEwS. Éote dE eiz r0 th AËfer oudcycarixe Àéyetv xpiomuov, à auhoyiopuiy nolüv kepdlaux Jéyeuw" Or toùs

LIVRE II, CHAPITRE XX1IIL. 273 £ XXIX. Avantage des enthymèmes réfutatifs. Les enthymèmes qui servent à réfuter sont plus estimés que ceux qui servent à démontrer. En effet, l'enthymème réfutatif réunit les contraires dans un espace resserré, et ce rapprochement frappe l'auditeur plus vivement. Mais de tous les argo. ments qui réfutent ou qui démontrent, ceux-là font l'impression la plus forte, qui, sans être superficiels, sont néanmoins prévus "aussitôt que l'erateur commence à les produire. L'auditeur - éprouve du plaisir à les pressentir lui-même. Ajoutons-y tous ceux qui, sans être prévus comme ceux-là, sont néanmoins connus aussitôt qu'exprimés. CHAPITRE XXIV. Lieux des enthymèmes apparents. $ FT. Enthymèmes apparen!s. Comme il se trouve que, parmi les syllogismes, les uns sont réels, tandis que les autres ne sont qu'apparents, il faut qu 'Uy ait aussi des enthymèmes réels, et d'autres qui ne sont qu'apparents ; Car. l'enthymème est un syllogisme. $ IF. Conclure sans qu'il y aît enthymème. . Or, voici quels sont les lieux des enthymèmes apparents. Il y en a un qui se tire de l'expression, et qui se divise en deux espèces. La première consiste, comme dans la dialectique, à finir par une conclusion , quoiqu'il n'y ait pas de syllogisme :,ce n'est ni ceei ni cela, c'est donc ceci et cela. Dans l'argamentation de la rhétorique, on semble faire un enthymème quand on parle par conversion ou par antithèse; car l'enthymème trouve à se placer dans ces façons de parler, et l'argument semble - consister dans la forme de l'expression. Pour trouver la matière d'un sÿllogismé qui ne soit que dans l'expression , il est utile de réunir les majeures de plusieurs syllogismes : il a sauvé ceux-ci, | 18

The text on this page is estimated to be only 28.07% accurate

274 PATOPIKH. piy éouse, vois d’ Étépois ÉTIMWGNTE, robe 2” ÉAlnvas #Xeue Bépuces. Évaotey pév yap voùtuv € &) uv nedeix On" auvrebévroy dE, paiverar xai Ex ToUTuY TL ylyvEa ba. I”. Év Œ, vo Tapa Tv OUuvupiav, 6% TO ‘ave CHoUOaioy élvar pôv, à&g où y” Éctiy tjueTérn Taawy te sci” 1 yap uudtipua Tagüy uuutdm Teleri. H à vw vov xbva épanpidlen, tv éy "1 clpaut cuprapalcæuféer ñ toy Häva, Gt: Férdæpoc êpn TO péxap, Ev re peydhuc 060Ù xÜvax Tavrodardv Kadéovaiv "Ohoprior | N Oru ro pndéva elvou xÜvx, dripôtatôy Éctiv* Gore To xûva Ondovére Téuov. Kat TO ‘xow@yixOy pévær Toy Épuñy la ualiore tüv Dev pévos--yap acte xorvos Éppñs. K ou To rov Xdyov elvæ onoudxisraro êt où æyafot &vôpes où ypnpétuv, &ÂÂ& Adyou elaty &étor to yap Aéyou &Etov, oùy .an) ox léyetar. . A. ÂTo, T0 di db auvttBéyra KÉyeuv , ht ouyxeipevov Ompobvte. Êret : 7àp rabrôv Jouet élyar oÙx Ov tabrèv nous, bmézeper jpnamtepor, toûto dei nousty. Éote O8 raÿro EvGudñpou Aéyac aiov, vo cidéueu, du touipns à Ileipaues dot” Énauvov yup ofe ai rôv TA ororyeix émiotémevoy, ‘Tr, to Enoc 01% td Jap Eros to avré dote. Kai Erei to Otç Tocdstoy vordides, pride To Ev pavar dyuivov ebac* dronoy yap, Et Ta do œyala Ev naxdy ét. Oùrw pév al .dsyxtuxdv" de 6 deurwiv écre où ydpènte êr cyoñèr donné. (Okec dé vs

LIVRE II, CHAPITRE XXIV. 278 il a vengé les autres, il a affranchi les Grecs. Chacune de ces propositions a été démontrée par d'autres, mais de leur réunion il semble naître an nouvel argument. _$ IL. L'homonymie. La seconde espèce de ce lieu vient de l'homonymie : si on disait, par exemple , que le rat est un animal important, puisque c'est de lui (x) que vient la plus solennelle des fêtes , celle des mystères; ou bren, si pour faire l'éloge d'un chien, on le rapprochait de celui qui est au ciel, ou du Dieu Pan, parce que Pindare a dit: « Heureuse Divinité, que les habitants de l'Olympe appellent le chien aux mille formes de la Grande Déesse !; » ou bien, si on disait que le chien est un animal honorable, parce que l'homme qui n'a pas le signe de la virilité {rdv xüvx) est par cela même couvert d'infamie 2. C'est encore comme si on disait que Mercure est le plus communicatif des Dieux, parce que seul il est appelé Mercure commun ; et que l'estime , ou la raison (\éyoc) est ce qu'il y a de plus précieut au monde , puisque les honnêtes gens sont réputés dignes d'estime , et non dignes de richesses ; car l'expression Adyou dftoç a une double signification. $ IV. Rénnir ce qui est divisé, et vêce versa. Un autre lieu consiste à réunir ce qui est divisé, ou à diviser ce qui est réuni. En effet, cem me souvent une chose qui n'est pas la même qu'une autre, semble néanmoins être la même, il faut alors prendre le sens qui est le plus utile. Tel est le raisonnement d'Eunthydème , pour prouver qu'on sait qu'une galère est dans le Pirée, puisqu'on connaît et la galère et le Pirée 4; ou bien que celui qui connaît les lettres, connaît aussi le vers qui en est formé , car le vers et les lettres, c'est une même chose. Un remède pris à double dose fait. du mal ; on peut dire qu'une simple dose ne sera pas salutaire ; car il serait étrange que le tout fût mauvais, et que les deux moitiés fussent bonnes. Présenté ainsi, l'argament est propre à la réfutation. Voici comment i}

The text on this page is estimated to be only 32.49% accurate

276 PHTOPIKH, nos Trapaloyurtt4ôs. I)iv to ITolvrpærou: et: Opasubov)cr, 4 ÊtL TOUdROYTA TUpAYYOUs xatélugs® ouvtimst yép. H +6 êv <@ Li Le » , S Ovéstr 55 Oeodéxtuu" Éz diarpésews ya ET-w. Abxodv éotiv, el ic àv x=elvn zoo, axo0vÉguEw TaUTny, Kai To nutpl ye Tipopsiv Tèv viov. Oùüxcüy xai sabta nérpante ouvredévra ap, iows oÙxEts ? ‘ Ü 4 e 1 4 déncuov. Ein d” dv nai Tapæ tnv ÉAeey” apatpertas ap To UT TiVOs. E’. A2Jos dé téros, 10 deuvast raracxeudbers, % avacxeuce ji Et + ? D N Lg 4 # y Éd ? * , À &aw. Toÿto d” éctiv, Gray un dsiËas être éroinoev, avËxon tù + Le : Ü 0 e À e LE 3 ? En æ e . rpyua* Tout yap patyeodar h we OÙ RETOiNXEU, ÜTAU 0 TV aitiay Éyuv, adér" ñ © renoinzev, Gray Ô xamyocov cbr La 9 t ? , E] € U tar. OÙxouy éctiy évétpnua rapaloyberat yap Ô axcoatis, æ 4 ’ 4 3 9 ’ , SN Gte énoUmOEY, % oux Enolnaey, où deder/ÉvOU. + ZT’. Ados, to éx onueslou” davXléyuatov yäp vai Totc” olcv, eù vis Léyor, Taïç nôdeot cuupépououw oi Spüvtes* 6 ap Appodlou mai À puotoyeirovos Épuxs xatéduoe toy tÜpavvoy ÎrRavyov® h eù tis } éyou, Ou xhérens Aruoyboros* TOYNpOs yép° &ova}éyuatov 740 rai ToÏTO" OÙ yAD TAG TOVNPOS K}ERTNS" c))” 0 KAËTTN RAS, TOVNPOS. = L] Z'. Ados, did T0 ouuée6nxoc" -oiov, à Jéye TToduxcæm: » æ e ” ’ * e eis To mÜs, Cre éborünoæv Rotarpaycvres TAG VEUpds. Î ef Te pain, To Emi Oeinvoy xinOnvau, Tuctatoy dix ydo to

 pourrait servir à la démonstration : il ne peut pas se faire que le tout soit bon et les deux moiïtiés mauvaises. Tout ce lieu tend au paralogisme. On peut citer ici ce que dit Polycrate * de Thrasybule, qu'il a détruit trente tyrans ; ici, il y a réunion. Voici un exemple de la division, pris de l'Oreste de Théodecte f : « Il est juste de faire mourir la femme qui a tué son mari; il est juste qu'un fils venge son père. Or voilà ce qui a été fait. » Mais si on réunit ces deux choses , il n'y a peut-être plus de justice. Le raisonnement pécherait aussi par omission, car on ne dit pas quel est celui qui a tué Clytemnestre. | $ V. Amplifier sans prouver. Un autre lieu consiste à prouver ou à réfuter par le moyen de l'amplification ; ce qui arrive, quand l'orateur augmente le fait sans l'avoir établi. Il semble alors, ou que l'accusé n'est pas coupable, quand c'est lai même qui à recours à l'amplification ; ou bien qu'il est coupable, quand c'est l'accusateur qui s'indigne. Il n'y a donc pas d'enthymème ; car l'auditeur porte un faux jugement en croyant, sans démonstration, que l'accusé a ou n'a pas fait. : $ VI. Le signe. Un autre se tire d'un signe ; car un pareil argament ne saurait conclure ; si on disait, par exemple, que ceux qui s'aiment sont utiles aux cités, puisque l'amour d'Harmodius et d'Aristogiton renversa le tyran Hipparque ; ou bien que Denys est un voleur parce qu'il est méchant; l'argument ne conclut pas. En effet, tout méchant n'est pas voleur, quoique tout voleur soit méchant. $ VIT. L'accident. Un autre vient de l'accident. C'est ainsi que Polycrate dit que les rats ont été d'uliles auxiliaires, en rongeant les cordes des arts",]l en serait de même si on disait que rien n'est plus honorable que d'être invité à un festin, puisque c'est pour n'avoir pas été invité qu'Achille se mit en colère contre les Grecs à Té

The text on this page is estimated to be only 31.07% accurate

278 PHTOPIKH. pà xinbfivor à Axedc éuñnse tofs À parois y Tevédti- 6 & Gs ariuaÿuevos éufvude aouvéôn dE toûto ëri Toù ph XnOrvau # * : < H'. Ale; , ro mapa ro énôueveu olo, dy tr AXtEdydbe, Ezu peyahiQuyos" Urepulov yep mv mo) div éputas, Ev T% ln duétpi6s aË” œbtov* ni yap où pæyahébuyot touoror, xai où ros pe/aidhuyos dLEeu &v. Kai éreinadismionns , x@i vüurep rhavärar, noryôs" 6e ki où moryoi touÿros. Ouoroy dE xai ôvt éy vois spots oi nrwyot xai Écuot, xai GpyoÜvro" xæ CT Toi 4 p. ® à w , _ Le quycoiv ébeotiv otxeiy, Gnou àv Délwaiv tt yap tok doxoÿouw ebdaupoveiy brapyer Tadta, aa oës Ündcyes taûta, dbauey av ? xl ? ® me Qi à A s 9 4 eldaiuoreiv. Asapépes de 1 mie do nai is Tiv éAeubw éprinta. ©’. Aldoç, Tapa To éumitoy, & afriou® oloy to äua, à peTa toÙro yeyovévar” To yap peta toûro, ds dia Toto Aau6cvouci, at paluwotæ où éy tais rolteiuc" oion üx Ô Anpaôns tx» Anuoobivous rodrTeiav, Todtey Tv xaxüw aitiay put extiyny yap ouvbôn 0 réÂepos. Li] F, A Xce > Tape vrv ERRerbey ro mére, ai Tüic* olov, ête dix lo: À EE ay0bo; Dabz riv ÉD évrv- aloeoiç ap avtr EDGOn Tapa roù matpéc * OÙ Jap aiei iws , à)a ta mpdtoÿ" LOU Jap Ô ag, MÉYPi toutou pins. H di TIS Pain T0 TÜTTEEN Tag

LIVRE II, CHAPITRE XXIWV. 219 nédos®. Mais le courroux d'Achille venait de ce qu'il avait reçu un affront. Il se rencontra, par accident, qu'il était en colère, et qu'il ne fut pas invité. $ VIII. La fausse conséquence. Un autre lieu se tire de la conséquence ; comme si on disait en parlant de Paris, qu'il avait une grande âme, puisque méprisant le commerce de la foule, il se retira sur l'Ida, pour y vivre sul. Comme ceux qui ont l'Ame-grande agissent ainsi, ä pourrait sembler que Paris aussi l'avait. grande. Un homme soigne sa mise, il erre pendant la nuit, donc il est libertin, car c'est ainsi qu'agissent les libertins. Les pauvres chantent et dansent dans les temples; les exilés peuvent habiter le pays qu'ils veulent; et comme ces deux choses semblent être deux éléments de bonheur, on pourrait eroire.que ceux qui.les possèdent sont heureux. Mais ce qu'il importe de considérer, ce sont les diverses conditions. C'est aussi pour cela que ce lieu retombe dans celui de l'omission. $ IX. Prendre pour cause ce qui n'est pas cause. Un autre lieu consiste à prendre pour cause ce qui n'est pas cause, comme quand une chose est arrivée en même temps -qu'une autre: ou après une autre. Car la chose qui vient après, en la:croit produite par l'autre, surtout dans les affaires politiques. C'est ainsi que Démade prétendait que la politique de Démosthène était la cause de tous les malheurs, parce que cette politique avait été suivie de la guerre $ X. L'omission des circonstances. Un autre lieu consiste à omettre de: dire quand et comment. Par exemple : c'est sans injustice que Pâris a enlevé Hélène, puisque le choix d'un époux avait été donné à Hélène par son père. Mais ce n'était pas peut-être pour toujours, mais bien pour une première fois; cur c'est li que s'arrête le droit du père. C'est aussi comme si on disait que: c'est une injure de

The text on this page is estimated to be only 34.59% accurate

280 PHTOPIKH. EAevdépous , DÉpuw elvar” où 740 rdytws" 427 Gray äpyn = pay AOXONY . IA’. Ér > WOTEP év Toi; ÉPLOTIXOÙS TAG T9 GTADÇ ai LA ar) , GX)& HAT TL YU VETON pay OUEvos cuhoyuouis" où5y Èv uév rois Guxdextimois , Être ÉoTI 10 jun Ôv* ÉGTI Gp TO UN Ôv, UN Ûv° nai ÔTL ÉTITTNTOY TO VWTTOY" ÉGTL YAD ÉTIGTNTOY TO äyywotoy, êti éyvwaroy. OÙru rai év tois pnropuuols éott pa, Le , 4 4 Û e Ca 2 «À UN 7 » 7 vépevoy ÉvÜvunua, Tapa T0 un dniWs Eix0s, dE T1 Etnds. 5 4 4 Re , , Ca à , La Éort dë roùto où xabéhou, Gonep xai Aydfwv léyer, Ty” dv viç elxde œdrd Tor” ever Réyor, Bpotoïor noXÂ& tuyydvetv oùx EixoTa. , mA , 4 w 9 4 ‘ F 0 'éyvetar Yan 10 Tapa TO Elnôs" GT EltSS, HA TO FOpX T0 eirig. Et dé roïro, Écrau to un exo, elxôs" à} oùy an&;' GX @oTep Kai ER TOV ÉPIITLAGY, TO HATA TE, KA TPS Ti xai 7 , OÙ npcotibéueva, Tout guxopavtirzy, xat Evtaübe, | sn ". , Tanpa T0 elx0s Elvas ph GTA, ahho vu etxéc. Kate d” êx Toù= tou voÙ vômou n NKôpaxos tTéyyn auyxeuévr dv T5 y%0 un Évoyog n TA aitia, OioY GTDEVTS WV, QAlay QEUJE CÙ 20 eixÜg" #«àV ÉVOYOS WY, OLov œv IT YUCOs Gv* OÙ yap ELXOS, Gt eix0ç Éushe OEsty. Opoiws dE nai Ent toy Xlowy à yap s ÉJoyev. avæyxn, ñ un Évoyoy eElvar Th cdtiæ. Daivirar puEv L , , 2 ». , Q 4 y N e s £ ouy auqôtepa sixôra Évtr dE TO jEv, etxôs" T0 dE, oÙy GTA, 2NAS y SJ 8 + + Ve , We GX Gsnep elontou xai T0 TOY HTTU VE /070Y KOETTU Tout, æ e A toûr” ect. Kei évredbsv dixalws Educyépauvoy ci ävbpurot T0 Hputæyécou éndyyekua" Velos te din ëctt, xai oùx GÂn

LIVRE II, CHAPITRE XXIV. 281 frapper une personne libre; car ce n'est pas absolument vrai; mais seulement quand on est injuste agresseur. & XI. La chose considérée simpleraent ou sans condition. Le syllogisme apparent vient aussi de ce que la chose, comme dans les controverses sophistiques, peut être considérée ou simplement, ou non simplement, mais sous condition. Ainsi dans là dialectique, on prouve que ce qui n'est pas est cependant ; car ce qui n'est pas est ce qui n'est pas. On prouve aussi qu'on peut savoir ce qui est inconnu, puisqu'on peut savoir que ce qui est inconnu est inconnu. De même, dans la rhétorique, l'enthymème apparent vient de ce qui n'est pas simplement probable, mais de ce qui ne l'est que sous condition. Mais il ne faut pas entendre ceci d'une manière générale, comme le dit Agathon : « On pourrait dire peut-être qu'il est probable qu'il arrive aux hommes beaucoup de choses qui ne sont pas probables 10. « En effet, ce qui est contre la probabilité, arrive néanmoins, de sorte que ce qui est contre la probabilité, est cependant probable. S'il en est ainsi, le non probable sera probable, mais il ne le sera pas simplement. Et comme, dans les discussions sophistiques, l'argument devient captieux quand on ne pose pas d'abord la question, le but ou les moyens, de même ici il le deviendra, parce.que le probable n'est pas probable simplement, mais sous condition. C'est de ce lieu que se compose toute la rhétorique de Corax !!, Si un homme ne peut être convaincu de ce dont on l'accuse, par exemple, si étant faible, il est prévenu d'avoir battu, il sera absous, car le crime n'est pas probable; et s'il peut être convaincu, parce qu'il est fort; on peut dire: que le crime n'est pas probable, par cela même qu'il devait paraître probable. fl en est de même dans les autres cas ; car nécessairement on peut être convaincu, ou on ne peut pas l'être. Or, dans les - deux suppositions, il y a probabilité; mais l'une est probable simplement, tandis que l'autre ne l'est pas simplement, mais de la manière que nous venons de dire. C'est ainsi que l'on fait triompher la mauvaise cause. On a donc justement repoussé les

The text on this page is estimated to be only 30.03% accurate

282 PHTOPIKE. Be, æh)@ pouvépevay eixo:, wat 9 oUdEUE Tégvn, AT à bnropurñ xai épiotuxn. Kai repi pv évuunudtov, zai tüv évruy al vùv pavopémuv , eloncau. KEDAAALON KE... . À’. Ileci de }üozny éyôpevôu éote tüv:eipnprésew erreë . Lars de Me, n ævriovAloyiosuevoy, ñ évoracw éseymévre. ‘Fo pus oùv dyriqu)o7teaôa, Gihov Ori Ex Tüv abrov réruv évOËyeta noueiv* oi pév yap oudAoyiauoi, Ëx t@y ÉVdGEwV" Goxoüytæ dë. ralÂæ, évautix lois Eqtis. B'. Ai d° évatdosw, pépovtar, xaÜarep nat êv toig Torwxotg, TETRAYWS" N YAp & EaUTOÙ.,, N EL Toù OJMNOU, R EX TOÙ EVautou," Ex. vw xoogruévou. Aéye dt ap éaœucoû pv, oiov, repi époros en to évbüpmua, wc omoudxios, n Evaraots $# .. AR Le Gé) S eœ CS Eu de PRES XS<" h ydp raBdlou einévra, Gti néca ÉvOsux rounp“v° $ Lt ’ œ 3 # 3" , y s 1 Ÿ ? xatæ pépog, ti oUx &y éhéyera Kauvio:s Éous, et pr noav xai LA L D » mownpoè épars. Eni Ô5.Toÿ évautiou, évotaonç pécetau oiov 2 1 > ny z: e > « . ,» + ef to ébbumu. fu, du à dyabèc vip Tuuvox Tac piAOUE 60 mout æÀ) aug’ 6. poyônoos xaxts. Eri OÙ rüv Guolav, et #y T0 vpn, ôte où xaxds menovOUtEs ais puocÜTI, Ôtt Ê 0 + e- e (, € + AN) obdE oi ed menavbgres œisi puaoïau. Ai de MOÏGELS, @i AR D yropiuou œudov” olou, El tic, éfoumpa elne, Ga roc mebiouou di. cuymbun Épew d'vesbets 740 duuotaiseuoiv

LIVRE I}, CHAPITRE XXI. 283 pompeuses promesses de Protagoras 2, C'est un mensonge, qai n’a rien de réel, une apparence de probabilité, bannie de tous les arts, excepté de la rhétorique et de la sophistique. Voilà ce que nous avions à dire sur les enthymèmes, réels ou apparents. CHAPITRE XXV. Des solutions. $ I. La réfutation. Parler des solutions est une suite de ce que nous venons de diret. On peat résoudre un argument , ou par un argument contraire, ou par une objection. Il est. clair que les mêmes lieux peuvent fouroir des arguments contraires ; car les arguments se tirent des choses probables, et beaucoup de choses probables sont contraires Jes unes aux autres, $ II. Quatre espèces d’objections. Quant aux objections, elles se font, comme dans les topiques, de quatre manières; elles se tirent, ou du même, ou du semblable , ou du contraire, ou de la chose jugée. Je dis d’abord du même; si, par exemple, l’enthymème tendait à prouver que l'amour est une chose honnête, l'objection serait double. On pourrait dire , en général, que tout besoin est mauvais, et en particulier, que, s'il n’y avait pas d'amour mauvais, om ne par-. lerait pas de l'amour Caunien 2. L’objection se tire aussi du contraire. Si l’enthymème disait que l’homme de bien fait toujours du bien à tous ses amis, on pourrait dire que l’homme méchant ne fait pas de mal aux siens. Elle se tire encore du semblable. L'enthymème a-t-il pour but d'établir que ceux qui ont reçu du mal sont toujouts animés de sentiments de haine , on objecte que ceux qui ont reçu du bien ve sont pas toujours animés du sentiment contraire. Elle se tire enfin des jugements portés par des bommes connus. Ainsi, supposé qu’on prouve par un enthymème quil fant avoir de l’indulgence pour ceux qui sont ivres, parce qu’ n’ontpas la conscience de leurs fautes, on objectera que

The text on this page is estimated to be only 33.21% accurate

284 PHTOPIKH. ? Évitagts, Gte oÙrcuy O0 Titr2x0: otveris* où yao av petgous = Enpias vouobétnsev, Edy vis pif Suxrravr. 9 LI”. Érei de ra évfuuguara }éyevou éx rettdowy tœ@ dE rétTapa tadté EOTIY, EËxOS, TapdŸirypa , TEXUYDIOV, CNLELOV" ËSTL dE, TA LEV Ex TOY GS ÉTI TO TOOL, N ÜVTUY, JOKCUVTUV, OUYN— yuËva évôuuiuata x Toy ebxitav" 12 dE dÙ éraywyñs , O1 Toù e , A € 4 , o AA . , + opzolou , n EvOs , TAELOVOY, Gray ÀaSroy to xxBoou, eita œuÂ= Aoyionteu ta rat pécos, du mapaderypatos t@ dE À avæyxaiov, xai dvros, ia texunotou® ta dE, dia toù xxÜ6).ou , ñ Toù 3 ? 3 » À 5 » A A , | \ » « éy péper Ôvtos, Édy Te Ov, ÉdV TE UN, Out onpelwv® T9 ÔE EËXOG, OÙ T0 aici, &)}a TÙ &s ÉTri TO TO/U* pavEÔv ÊTL TA TOLRÜTX UV Ty Eupnuatuy œisl ds Rev, Décor ÉvOTAT1Y. A'. H d Aüoig paivouévr, GK oùx Anôn: aiel- où yao ên oUx Ebxog, Avec Ô éviotduevos , &X À Gt oùx cyaæynaioy. At xai at éott nheovexteu arohoyouuevoy mahov ñ-2xxtmy/opoUvte, Qui todo Tôv TapadoytTuiy. Érel 0 0 UE, xamryop@v ÔÙ eixitoy arcdséavusuwy" Egte ë cd Tadro AUGar, h ÔTL OÙX EUX, ñ dre oùx dvæyxatoy" Gel dE Eye Évotæouy TO x nt To OU" oÙ ya0 &v hy eix0s, GÂN œel ai ayayxatoy* Ô ÔE RPITNÇ Oietat, av oÙtws ÉUON, n oÙx Eixdc elvar, ñ CÙY abT xoutéoy, Tapao7ibéuevos, Gorsp Eléyouev. OÙ vas x tüv dvæyraimy ÔE abtôv pévov xoiveuw, GAÂG xai Ex Tüv elntuv" toÏTo yap ÉGTI To èpen 1% épiotn xplvev- oùxouv ixavôv, &v- }Üon ; Gt oùx

LIVRE II, CHAPITRE XXV.: 285 Pittacus n'est donc pas digne de Jouange; car il n'aurait pas porté des peines plus sévères contre ceux qui eommettent une faute en état d'ivresse 5. $ HIT. Matière des enthymèmes. Quatre choses fournissent la matière des enthymèmes, Ces quatre choses sont : le probable, l'exemple, l'indice véritable et le signe. Les enthymèmes dérivent du probable, quand ils sont fondés sur les choses qui sont ou semblent être le plus souvent ; de l'exemple, quand ils viennent de l'induction , au moyen d'une ou plusieurs choses semblables, et qu'on prend le général pour en conclure ensuite le particulier ; de l'indice véritable, quand ils sont fondés sur le nécessaire et sur le réel ; du signe, quand ils ont pour matière le général ou le particulier, réel ou non. Le probable n'est pas ce qui est toujours, mais ce qui est le plus souvent. Les enthymèmes étant ainsi formés, il suit qu'on peut toujours les résoudre en portant une objection. ° £ IV. Comment on peut faire et résoudre les objections. Mais la solution est souvent apparente, elle n'est pas toujours vraie; car celui qui fait l'objection tend à établir, non pas que l'argument n'est pas probable, mais qu'il n'est pas nécessaire. Aussi, grâce à ce paralogisme, celui qui défend a-t-il toujours plusd'avantage que celui qui accuse. En effet celui qui accuse s'appuie sur des arguments probables. Attaquer un argument, ou parce qu'il n'est pas probable, ou parce qu'il n'est pas nécessaire, ce n'est pas la même chose. Ce qui est le plus souvent, est toujours sujet à objection; autrement ce ne serait pas le probable, mais le constant et le nécessaire. Quand la solution de l'argument se fait ainsi, le juge pense ou que l'argument n'est pas probable, ou que lui-même ne doit pas juger. II tombe ainsi dans un paralogisme, comme nous venons de le dire; car son jugement ne doit pas seulement se fonder sur des arguments nécessaires, mais encore sur des -arguments probables ; et c'ést là ce qu'on entend par juger en conscience. Il nesuffit donc pas d'attaquer un argument en disant qu'il n'est pas nécessaire ; il faut aussi démontrer qu'il n'est pas

The text on this page is estimated to be only 27.91% accurate

286 : * PATOPIKAH. duxxatov" GX QE Méeur , Gve oÙx ebn6c. Toëve ÊE cumbiuere, éds 7 n Évotæous péhoy dx ént ro nokû. Évdyerer dÙ elvar roummy Dyô, h TD pÉVE, à ToG Tpdyuaot Tà xUpurata dë, el &upotv* ei yäp Ta nheovdus oÙtTw, TOUT ÉGTLV EËxOG Ad Aov. Aüerar SE mai ra onueta, al ræ dit onpeiou Evôupñuata cinpËva, xàv 7 Unépyovte, onep E)ÉYOn Év tois rpurous” Ou yap av dyiatés éou nd onueiov, dGloy nuiy éx Tüv avady, Tudr. [pes de ta napmdecyparéon # aim duo , xair@ etude. édy te yap Éxouér Touy oûte, Aékyrat, Grr ox évxynatov, À nai TA mheln mai Theovduis, &hmç" dv xal TA het nai TE TAEOVAXLS ; OÙTU) MA YNTÉOV, N TL TO KADOY OUX CLOLOY, 7 OÙ ôprolos , à Dapopdy yé rive Eyes. Ta dE tequipaa , Kal ceux pundu évfupépata , xuva pey ro audrey, oùx écrar dora. Afloy dE nai toÿt” Mu êx roy évahurexdy. Âcfrerer d” ds oÙy Undpyer vo Peyépevor dexvümat. Et de pavepôv, mai Gt Urapyet, zxl ên texuriprov, vtoy YOn ytyvera Toto" Tévra Yap iyveter dr rodeibet #ôn pavepd. KEDAAAION KZT. À". To 9” ad£ew xai peoüv, oÙx ëotw évupiuatog ave XEloy” d Jap abrd Léyu-aromgetoy mai témos, Éct: yap ororyeiov az Ténoc, Ets à rod évbouhpara éunerrer. To d' abEe val petoëv, Écriw évÜuuruate pos T0 Osièa, Ôte uéya ñ pLX OO, Gonep xai Ori &yabiy h xaxov, h inauey à Adtxny, za Ty

LIVRE IX, CHAPITRE XX V. 28 probable. Gun y parviendra en faisant une objection qui repose elle-même sur ce qui arrive le plus souvent, Or cette objection peut être telle pour deux raisons, ou à cause du temps, ou à cause des choses ellés-mêmes. Les plus fortes sont celles qui réuunissent ces deux conditions ; car une chose est plus probable, quand elle arrive plus souvent , et d'une certaine manière. Les signes, et.les enthymèmes qui en sont formés, se résolvent, même quand ils sont réels , de la manière que nous avons dite précédemment ; car nous avons établi dans nos Ana/ytiques, qu'aucün signe ne peut conclure. Pour les enthymèmes formés de l'exemple, la solution est la même que pour le probable. Car si nous avons on fait qui ne soit pas conforme à l'exemple qu'on nous: oppose, l'argument est résolu, parce qu'il n'est plus nécessaire , quoique les choses soient le plus souvent autres que Je fait que nous alléguons. Si la plupart des choses sont le plas souvent autres que nous le prétendons, il faut soutenir alors, que la chose présente n'est pas senrblable, ou qu'elle n'a pas eu lieu d'une manière semblable, ou qu'il y a quelque différence. Quant aux indices véritables, et aux enthymèmes qui en dérivent , il n'est pas possible de les résoudre en disant qu'ils ne concluent pas. Nous avons aussi établi cela dans nos Analytiques. 1] reste alors à démontrer que ce qu'on dit n'est pas. Mais s'il est évident que la chose est, et qu'elle est un indice véritable, l'argument est désormais insoluble, car tout devient évident par la démonstration. CHAPITRE XXVI. Des moyens d'augmenter et de diminuer. \ Augmenter et diminuer, ce n'est pas un élément de l'enthymème. Pour moi élément et lieu sont une même chose. En effet, un élément, un lieu, c'est ce qui contient plusieurs arguments, Mais augmenter et diminuer se dit des enthymèmes qui servent à démontrer qu'une chose est grandé ou petite, de même qu'on démontre qu'elle est bonne ou mauvaise, juste ou injuste, ou

The text on this page is estimated to be only 27.37% accurate

288 PHTOPIKH. &rdov ruôy. Taûta D’ Er révtz, Toi & où GuARv}tsuti, ai ta évhouruata" 650 ei und Tov-wy ÉxxsToY évÉuuru.x-0; tiros, oÙE T6 aber xai uswdy. OÙ à Juruet évbouiuato; eds tu éatiy &))o, Toy xatacxevaszuwüy" dlov y2p, tt 104 pi, h 6 dsiËos, ñ 6 Évotaow évryxoy" avramodtwxyiouor Où.Tà œyzixeluevoy" ofcv, et ÉfaËey Gt YÉyoysv, cUtos 8ti où Ééyoves" et dé, 8ru cd éyovev, cûtos Ori éyovev. (os aërn LLEY ox ay ein 4 diagopa tois aÿroie Jap AEGVTOL aupÜtepor ÔtL yÆp CR gti, h éstiv, évOvuipata pépavau. H 9” évotanie, oùx Eau évbunux, adà xaxarzp y Toi Tomixois To etreiv. J6Eav viva, êË fs édrau Oo, Ôte où ue) éyinTau n te eds nt ergev. Érei de dh tpéx ÉdTIy à Jet npaypateuDrvou TEOÛ TO Adyov, Unép uév rapader/patuv, xt yvou@v, «at évBuurprtuy, xat élu Tüv mrept thv duévoray,. Gen te europiaousv, ai &s abta lboouey, eioñoüm muiv togaëra. . Aoimiv de del Deiy neoi)ÉËecd, nat Tdbew. = é ; . ; à , à | Il 2 | à . " v e + 4

LIVRE II, CHAPITRE XX VI. 239 qu’elle a tout autre qualité. Toutes ces choses sont la matitre des syllogismes et des enthymèmes. De sorte que si aucue d’elles n’est un lieu d’enthymèmes, il en sera de même de l’aug.: mentation et de la diminution. Les enthymèmes qui servent à résoudre ne sont pas d’une autre espèce que ceux qui servent à démontrer; car il est évident que celui qui démontre, et celui qui porte une objection, résolvent également. Contre l’adversaire on démontre ce qui est opposé; a-t-il démontré que la chose est, on prouve qu’elle n’est pas; a-t-il démontré qu'elle n’est pas, on prouve qu'elle est. De sorte que cette différence entr'eux n'en serait pas une. Ils emploient tous deux les mêmes moyens ; car ils produisent des enthymèmes pour prouver que la chose est, ou qu’elle n’est pas. Au reste l’objection n’est pas une enthymème; mais, comme nous l’avons dit dans les Topiques, c'est une opinion qu'on allègue pour établir clairement que l’argument n'est pas concluant, ou qu'il renferme une proposition fausse. Voilà ce que nous avions à dire sur les trois choses qu'il f:ut considérer relativement au discours, les exemples, les sentences, les enthymèmes, et en un mot, sur la réflexion qui fournit les arguments et sur la manière de les résoudre. Il nous reste à parler de l’élocution et de la disposition. 19

The text on this page is estimated to be only 31.42% accurate

TEXNHE PHTOPIKHZ TT. KE@AAAION A’ A. red tpia éoriv & dei rpæyuarevbñvar nepi rèv 7er dy pév, x tivwy al niotets Esovrau Jevrepoy dE repi miv Ab roirov Ô, r@ jen Téba ta péon toù you Tepi pv Tüv riateuv elpnras, xai éx TOTUY, Ôti Ex TpiGV Eloi, xæi TaÜta Roi, nai dia ti rogatta uôva” h yap t@ abroi tu renovbévar où xptvouTes , h T@ Touoûs Tivac UnolapÉdves to Aéyoutas, h to amoDedel(Oo nellovra ravres. Eipnrar À za, tà évOvuiuata nébey del roplbeobou arr yap, ta pv, eiôn Toy évOuumpétav" ta À, témor. [Tepi dé mic Aébeus éxOmevdy Ecru eineiv” où yap anéyen To jeu À dei Méyeuw, &AX avdyun nai taûta ts Oei gineiv* xai ouuÉdA era moÂÂX Tpôç T0 pavñvaL ou Tivæ TOY Xéyov. To pév où npérov éénmiôn xara qÜow, énep mépuxe TPTOV, aUT@ Ta Tpdypata Ex Tivwy ÊVEL TO Tuavdy” devtepov ÔE, To Taïra Th Aéges duabégde” tpiroy dE roûtwy, à Jüvapuy piv yer peyiorny, or d” émixeyetontau, ta Tepi Tv Ünoxpidiv. Kai yap els tv tpæyixny xai padwdiay GE Tapñ)Bev* ÜTrexpivoyto yap aÙtoi tpæ«yWÔ RE où TouTai td TpÈTOU. B'. Añhov oûv être xai mepi vhy Pnropuiv éats TÔ rouotoy, Gonep nai nept my romtuwiv* Gnep Étepoi tiveç Énpayatetôn

LIVRE TROISIÈME. CHAPITRE PREMIER. Des différentes parties de la rhétorique. $ I. De l''élocution. L'orateur doit considérer trois choses : premièrement, les moyens de persuader ; secondement, l'élocution ; troisièmement, l'ordre dans lequel il faut placer les parties du discours. Nous avons parlé des moyens de persuader. Nous avons dit qu'ils sont au nombre de trois, en quoi ils consistent, et pourquoi il n'y en a que trois. En effet, c'est toujours ou de la manière dont les juges sont affectés, ou de l'opinion qu'ils conçoivent de l'orateur, ou de la démonstration de la vérité, que vient la persuasion. Nous avons dit aussi à quelles sources il faut puiser les enthymèmes; car il y en a de spéciaux; les lieux communs fournissent les autres. C'est donc de l'élocution qu'il faut parler maintenant ; car il ne suffit pas de savoir ce qu'il faut dire ; on doit encore le dire comme il faut ; et cela est d'une grande importance pour le succès du discours. Nous avons premièrement, selon l'ordre indiqué par la nature, étudié ce qui se présente tout d'abord, savoir, ce que les choses renferment en elles-mêmes de propre à persuader , en second lieu se présente l'élocution qui dispose ces mêmes choses ; et en troisième lieu ce qui concerne l'action, la partie qui a le plus d'importance, et que personne n'a encore traitée 1. En effet, la déclamation a paru tard sur le théâtre tragique et dans la rhapsodie ; car dans le principe, les poètes euxmêmes représentaient les tragédies. $ I. De Paction. Il y a donc pour la rhétorique, on ne saurait le nier, quelque chose de semblable à ce qui existe pour la poésie, et que Glau

The text on this page is estimated to be only 28.72% accurate

292 PHTOPIKH. 8 , 0 UN ve Éor . _» « * _» = ds = cav, xai Vovxev 6 Trios. Éote dE atn pev év tn quyñ, rüx 9 æ + « » + ’ . arf dei 4pñ70où npôis Exaotov =dBos" oloy, rôte peydn, xai née puxpZ, nai rôte pérn xai nos vols Tévous” oioy GÉEiz, xaï Bapeix, nai péon nai pubpots tie npôs énaota: tpla ap ëcu mrepi @v guorobar tadta d” écti, uéyedos, Gpuovia , pududs. T4 piv cv dla axediv ëx tüv dyGvuwv odror Aau6avouor. Kai noddrep enei peibov dbvavtar vÜvy Tüy nomtüv oi Unoxprtai, k al xard toUg nolitixoUs œyGvas, dut Thv oyOnpiay Tüv nobtready, Oüru otyxeitar TÉxyn mepi abr@v, érret nai To ne pi thv ébuy dUe npofde" rai oxei popruxou elvau, xakG Unokau6avépevov. I. AM Gne oÙone npôc DÉav Tüç Tpayuarelas Tic Tepi tAy puropunv, oÙx GpÜs Épovroe, AN 6x dvaynaiou Tnv éripékeray nomtéov* énei to ye dixarov, LnOËV TAEL Enteiv TEPI TOY AGyov, h & pire Aunetv, uit” etmpaiveuw" dxaoy ap, œbrote dynvieecfar vois npdyuaoiv* Gore Tél ÉËW To érodttbau, repispyé éariv* aN Guwç péya Dvaras, xafdnep elpnras, dia Tv ToÙ axpoaroù moyEnpiav. To pév oùy mic AéËews Êger te pu= xoÔv Gvaynaioy Ey néon didacxalix" dapéper ydp tt Tpûc TO dAdioar, Wôt n DA eireiv, où pmévrou togoütoy” &)}” &éravta pavtagig tait êcte xait mpôs T0 dxpoativ* O0 oÙdEiS oÙtu Jeuperpei dudéoxer. Éxeion pèv oùv êtav EXOn, tavro rouiou TA VRoxpITuXT. Éyxcyeioixant dE én” GÀéyoy nepi «bts eine TiVÉS" otoy Ooxgüpayos êv Tois Édéou. Kai £u pÜGEUXS, TO DORE TOY sai, rai axexvétepov” nepi dE try AE Évreyvor. 4 \ ” En AN , a er , A0 xt sul; toÿro Ouyxuivors >iyvstat ray a0a, x2627:p

LIVRE III, CHAPITRE I. 293 con de Téos a traité avec quelques autres ?. L'action traite de la voix ; elle dit l'usage qu'il faut en faire pour chaque passion en particulier, dans quel cas elle doit être forte, contenue, ou naturelle; comment il faut employer les tons, aigu, grave, ou moyen ; et les rhythmes, suivant les circonstances. Car il y a trois qualités à considérer dans la voix, l'étendae, lharmonie et le rhythme. Celui qui les possède obtient presque toujours le prix de l'éloquence, et ce qui arrive aujourd'hui au théâtre, où les comédiens l'emportent sur les poètes 5, arrive aussi dans les débats politiques, à cause de la corruption des cités. On n'a pas encore composé de traité là dessus. Bien plus, ce qui concerne l'élocution n'a paru que tard ; et, à le bien prendre, tout cela paraît méprisable. $ III. Importance de l'élocution. Mais comme le but de la rhétorique est seulement d'agir sur l'opinion, nous devons nous en occuper, non comme d'une chose louable, mais comme d'une chose nécessaire. Il serait juste en effet de ne pas chercher, au moyen de la parole, à exciter la douleur ou la joie ; il serait juste de ne combattre que par les choses elles-mêmes. Tout ce qui est en dehors de la démonstration est donc inutile ; et cependant, à cause de la corruption de l'auditeur, comme nous venons de le dire, tout cela est d'une grande importance 4. Dans tout enseignement, il y a une certaine nécessité à s'occuper du style ; car, pour démontrer, il importe jusqu'à un certain point de parler de telle ou telle manière; mais cela n'est pas absolument nécessaire. C'est plutôt une fantaisie, un désir de plaire à l'auditeur. Aussi n'est-ce pas de cette manière qu'on enseigne la géométrie. Lorsque l'élocution sera devenue un art, elle aura le même effet que l'action. Quelques écrivains ont essayé d'en dire quelques mots, par exemple, Thrasymaque, dans son Traité du pathétique. L'action est un talent de nature qui dépend peu de l'art, tandis que c'est de l'art que vient l'élocution. Aussi l'orateur habile dans cette partie obtiendra à son tour le prix de l'éloquence, comme celui qui se

The text on this page is estimated to be only 29.86% accurate

294 PRHTOPIKH xai Tols 4274 TV UnOKDIGLY phTopaiy” oi yap ypapôpevor Àdyot melroy éryüouar du Tnv ÀËbiv, h dia env didvorav. A'.H péavto pv or xwñoat TÔ mpütov, Dome TÉpUXE, oÙ nomtal t& yap ôvéuata, upfuaté Éctiu dmMipée dE ai À OYN TAVIOY LUUNTIRWTATOY TOY popiwv Mpiv A0 nai œi TéxvaL ouvéoTnoav, À te Papi, nai ñ Unoxpirun, nai SAÀ y. Énet dë oi fomtai Aéyovres ebiôn, did mi AéËw édéxouv mopioucbar mivôe thv Em, did roÛto mount npcitn Éyévero nu, ofov % l'opyiou. Kai vüv Et où modo rüv émadeutuy roÙs rooutous oiovtau dia léyec a x ugTa" touto d” oÙx Eat, &AN étépa Àdyou nai momideus AE Éati OnAoë dE re ouu6aivoy" OÙOE YA p oi TX TPXYWO LS TOLWÜVTES ÉTL MPOVTAL TOY AUTOY tpSrov" a AN Dorep xal êx TOY terpauérpoy els to lauGetoy peTÉénoay, du To rw),6yw ToÛto TG HÉtTOOY OuouTaTOy Eva Tov ÆXXwv* oÙtTw nai Toy Ovoudtwy apeixaotv, Éca rapa Tv idAentôv éotiv” oës d” oi npütoy éxdououv, xœi Etre vÜy où ta £ÈdLetpa mrotoÿvtes, dpetmaoc Oo yehotov puueioÜæ voûtouc, o œbroi-oÙx Ête JpGVTAL ÉxELVEO TO TROT. Que payepoy, Gt OÙ &ravtra ca TEpi AéËews Éotuw eineiv , dmpuéokoyntéoy pi * GA Gca nepi touxdme, olas Xéyouey ù 9” éxeiyns elpntas Év TOiS REPI-TOIMTXAS. KEDAAAION B': ! w A’. Eat oùv éneiva rebewpnuéva ai pialw XéËewç apeM, capñ elvar* onueloy yap, êtu Ô Àdyac, ay un Onoc, où

LIVRE III, CHAPITRE L 295 distingue par son action. En effet, les discours écrits valent moins par les pensées que par le style. £ IV. Distinction du style oratoire et du style poétique. Les poëtes furent donc les premiers à mettre du mouvement dans le style, et c'était naturel; car les mots sont des imitations, et de toutes les parties qui nous composent, il n'en est pas de plus propre à l'imitation que la voix. De là se sont formés l'art des rhapsodes, celui des comédiens et d'autres encore. Et comme on voyait les poëtes, tout en disant des choses vides de sens, arriver par l'expression à cette gloire dont ils jouissent encore, les premiers écrivains, Gorgias, par exemple, employèrent l'élocutiou poétique. Aujourd'hui encore la plupart des ignorants pensent que c'est la plus belle manière de s'exprimer. Mais il n'en est rien. Le langage de la prose est autre que celui de la poésie. Un fait le prouve. Ceux qui composent des tragé-" dies ne les écrivent plus de la même manière. Mais dé même. qu'ils ont quitté le tétramètre pour l'iambique 6, celui de tous les vers qui se rapproche le plus de la prose", de même ils ont abandonné les expressions qui sont en dehors de la conversation ordinaire, ces expressions dont se paraient les premiers poëtes, et qu'emploient encore ceux qui écrivent des vers hexamètres. Il est donc ridicule d'imiter une manière d'écrire à laquelle les poëtes eux-mêmes ont renoncé. Il est évident par eonséquent que nous n'avons pas à approfondir tout ce qu'on pourrait dire sur l'élocution, mais seulement ce qui se rapporte au style oratoire. Quant au style de la poésie, neus en avons parlé dans la Poétiques. CHAPITRE IL. Des qualités du style. $ 1. La clarté et la convenance. Après ces observations, nous devons déterminer les qualités du style. Il dôit être clair! ; ce qui Île prouve, c'est que ka

The text on this page is estimated to be only 32.83% accurate

296 PHTOPIKH. nomnEL T9 ÉAUTOD É/OV* xA QUÎTE TATELRV, QOTE UTEP TO ZE pa, &)a npérouday® ñ yap romtien laws où tanewn, &ÀX où npérovoa Àéyw. Tév d° évopéruv xai fnuétuv oapñ pev out ta xbpua” un Tarewnv dE, aa xexooupnuéyny , T&X\« Gvouata, Goa elpnrou y vois nepi romrodis" tù yap ÉÉaX dE œ& out paiveoPai ceuvotépay* Gnep yap npôc toÙs Éévouç oi &bpuros xai TPÔS TOUS TOUTE, TO GÙTO Régyouor rai Rpôc Tv Aéëw. Au dec noutv Éévnv Tuv didAextoy” Javuactai yap Tüv énévrwv ici: 00 dE ro Jaupaoté. Êri pév obv tüv pérpuy rol& te Trouet toûto, xœi Gpuôtter éxet* néov yap ébéotmxe, Tepi &, na repi oÙs à Aôyos” év dE rois duoës Adyous roAÏG Édrre Eioiv” à yap Unobeau EÂdrrwv” net ai évrad0æ, el dobdos xx wrroëto, ñ Alay véoç, anperéotepoy, ñn repi May puxody" &XŸ Sort xai Ev toûtous émiovate]]Guevoy xai œbEayopevoy ro npéroy. Au de AayOdvers rowüvras, rai un doxeiy Réyev ren Aaduévex, &À\& Trepuxdtos" toûro yap mubavoy, Éxeivo dE ToUvaytioy* Wç ap pos Emtbouhetovta duxbdAlovtor , xaË@rEep pos To oivous ToUs meprypévouc" xai oiov ñ Oeodépou puvn rérove rp0s Tv tv &wy droxprrov” n pév ydp, toù ÀËyoyros Écuxev Elva ai 9, ahAérou. Kdénretar d’ ed, édy tic x This elmbviag dixhéxrou éxléywv ouvtiln" ônep Ebpiridnç nouer, rai UTÉdAËE TOUITOS. B’, Ovruwy d° évondrov xai fnuatev, éë &v 0 Adyos ouvéommxe, tüv CE Ovopatuv tooaûr Éxôvtov ein, aa tebewpnra év qois mepi Touiceuxs" totey yAwrræs pev, rai OrAoïs évôpae

LIVRE III, CHAPITRE II. 297 phrase ne fait pas son office, si elle ne montre pas la pensée. Il doit aussi n’être ni bas, ni trop relevé, mais convenable. L'élocutian poétique est assurément sans bassesse, mais elle ne convient pas à la prose. Ce sont les mots propres, noms ou verbes, qui produisent la clarté. La noblesse et les ornements du style proviennent des autres mots dont nous avons parlé dans la Poétique2?. En effet, s'éloigner des locutions communes fait paraître le style plus digne. Nous éprouvons à cet égard les mêmes impressions qu’en présence des étrangers ou de nos concitoyens. Il faut par conséquent donner au style un air étranger; car ce qui vient de loin excite l'admiration, et ce qui excite l’admiration est agréable. La poésie a plusieurs avantages qui concourent à ce résultat et qui lui conviennent à merveille. Les choses et les personnes dont on y parle sont plus loin de nous. Mais dans la prose, ces avantages sont bien moins nombreux; le sujet qu'on traite est moins relevé, et le défaut de convenance serait plus grand, si on donnaït un langage brillant à un esclave, à un personnage trop jeune, et dans un sujet qui n’en vaudrait pas la peine. Cependant, même dans ces cas, la convenance permet de donner au style plus de nerf et plus de dignité. Si on le fait, il faut que l’art reste caché, que nos paroles ne sentent pas l’artifice, mais qu'elles soient naturelles. En effet, le naturel persuade, l'artifice fait le contraire. On tient l’orateur pour suspect, on se défie de ses embüûches, comme on se défie des vins mélangés. N'oublions pas l'effet produit par la voix de Théodore 5, comparée à celle des autres comédiens; on croyait entendre la voix du personnage même; celle des autres paraissait contrefaite. L'art est heureusement caché, quand on compose son style d'expressions choisies dans le langage commun, comme faisait Euripide, qui en a le premier donné l’exemple. $ II. Différentes espèces de noms. Les noms et les verbes étant les parties dont se compose le discours, et les noms étant d'autant d'espèces que nous en avons reconnues dans la Poétique+, on ne doit employer que rare

The text on this page is estimated to be only 29.45% accurate

298 PHTOPIKH. où, xal remompévois, Gheyohuis al dhryeæryo ypnotéby* Gou de, Üotepov époiey* t0 DE di réeipnrou" Érito peibov ydp ta Adrter toû npérovtos. To dE xÜprov, uœi to oixeloy, xai perapopa pôvou xphomas mpô Thv Tüv Wild Adyav Aébiv* qnueioy dE, Gre toÿTOLG [AGO TAvTEG XPDVTO Kavtes ydp perapopais dua}éyovter, xai rois olkeious, xai toi xupiots. Lote dHAov > D, É&V eù roc tte, Écran te Éeyiuov, ai AavOavew Évdéyerau, rai oapnvuet* aÿmn d' y vo Enropuxoÿ Aéyou dperi. Tüv d" évouétuv, 1& dé copiorñ éuovuular Ypñooi ap TAVTAG YA xaxoUp— yet" To nomth dE ouvwvupuas. Aéye ÔE xbpad TE xœi ouvévuua, oloy ro nopevecbai te rai To Padbew Tabra yap Mn ds xai XÜpt&, ai cuvwyuux A AoG. I". Tuer oÙy toUtwy Éxxoréy Este, xxl no x ElOn pETapops, ka te ToÛto Astro düvarou, ka êv TOuWGEL Kai EV Àd= yats, ai petapopoui, elpnrau, xadnep ÉAËyOpEy Éy Tols Ep romtuis. Tocoûre 0 y Adyw der padllos. puoonovelolar Tepi avr, Bou € éhattévor Bonünudrov 6 Aéyos Edti Tv pérpuv. Kai ro capéc, xal rô Mb, 4œl vd Éevixdv Eyer éliota À pETapopd. Kai AaBsiy oùx Éoriv abruv rap" Aou. Aëï d nai ra énidera, aai tdc etapopäs . dpuorroëcus ÀËyerv * todto À" Era êx Toù évdoyoy" ei ÊÈ un, &nperés paveitar, dt ro Tapd}Ankx td évaytio pahiota paivecbat. Aa dei oxonei, @G VÉW ouwtxis, OÙTE JÉpOvTL Ti OÙ yap À abtn npéner ÉTO NS. Kat édv te xooueiy fBouAn, no Tüv PeAtiévwy tüv Ev Tœurc yévet pÉpELY TV petapopav, édy te Wéyeiv, ànQ T&v Yetpévuv, Aéyw d" oioy, énei Ta évavtia év T@ at yÉYELs TO pévas Toy

LIVRE ITI, CHAPITRE II. 299 ment et en peu d’endroits les mots étrangers, les noms doubles et les noms forgés. Nous dirons plus bas où on doit les employers. Nous avons déjà dit pourquoi il faut s’en servir rarermènt ; c’est qu’on s'éloigne du langage ordinaire plus qu'il ñe convient. Le nom propre, le nom usité, la métaphore, suffisent au style de la prose ; et la preuve, c’est que personne n’emploie autre chose. Nous nous servons tous dans la conversation de métaphores, de noms usités et de noms propres. Il est donc évident que, si on en fait un bon usage, le discours aura un certain air étranger, tout en cachant les procédés de l'art, et qu’A sera clair. Or, ce sont là, avons-nous dit, les qualités du style oratoire, Au sujet des noms, les homonymes sont utiles au s0phiste, qui s’en sert pour tromper, les synonymes sont utiles au poëte. J'appelle prepres et synonymes, par exemple, marcher (xopeëecôm) et cheminer (Baudléav); car ces deux mots sont propres et synonymes entre eux. $ II. La métaphore. - Nous avons expliqué dans la Poétique, comme nous venons de le dire, quelle est la valeur de chacun de ces termes, combien il y a d'espèces de métaphore, et nous avons dit que la métaphore est ce qu'il y a de plus important dans la poésie et dans la prose $. Mais l’orateur doit d'autant plus travailler les métaphores, que la prose a moins de ressources que la poésie. C’est Ja métaphore surtout qui donne au stÿle la clarté, l'agrément, un certain air de nouveauté ; car on n’a pas besoin de l’emprunter d’une autre chose. Mais il faut choisir des épithètes et des métaphores qui conviennent: Pour cela, il faut avoir recours à la proportion 7; si non, il y aura défaut de convenance, parce que c’est en rapprochant les contraires qu'on les met en évidence. Prenez garde cependant; la pourpre convient au jeune homme et non au vieillard ; le même habit ne sied pas à l'an et à l’autre. Voulez-vous orner le discours, demandez à la métaphore ce qu’il y a de meilleur dans le même genre ; voulezvous blâmer, ce qu’il y a de pire. Je dis qu’en prenant les con

The text on this page is estimated to be only 29.83% accurate

300 PHTOPIKH. pév nrwyetoyta edyeodœu, rov d° ebyépevoy Trwyevew , tn dupo atAGE, TO ElPNHÉVOY ÉGTL TOLELY* GG ai locpærns Kaliav pnrpayüprnv, &À) où dadoëyoy* à dE Épn éuünroy œbtov elvou* où yap &v pntpayÜprnv adtov xa)etv, dÂÂ& Oxdouxov* äupo yap nepi Bey &Â To puëv téuov, to dE éruuov. Kai oi pEv OoyuaoxéAaxas, œbroi 9” atobs Texvitas xæÀoDaL* raïta d äupu, etapopai à LEv puravévrev, % dE ToUvaytiov. Kai oë rev Andtai, abtoue mopioras adoUat vüv. Au Ébeori léyeiv, T0 dOiTavta LEV AUapraveuw, TOv ÊE auaptévouta adixioat” xai Toy xAëbavta, xai AaGeiy xai nopôñoa To dé, ox 0 Trhepos Eboimidou nai Konaç ävacoerv xänobks sie Muclav, , Anpenés, tu pelbov to dydaasiw, h rat” &Ëtay où xéx}entat y oùv. Late dE zai éy tais oulhaGais duaptia, éav un Hdeias ei = onpeix quvñs” oioy Auovüotos mpoaæyopeuer à Xa)xoÛs Év roë- Esyetou, xpauynv Kaldiémne Thv Toiiow, rt: up puvai® palin Où % perapopt tas dofuors puvaic. Etc dE, où nébpuwÿey Jet, AIN Ex Toy auyyev@y rai T@v Ouoedy meta pépEU TA AVOYUUX Gyouauérme, à AEXOEV OHAGY ÉdTIy OT cuyyevés* ofoy y T@ aivéquati Tü eUToxaoÛvTE, *Avèp’.el8ov mupt yalxèv êr’ dvépe xoX ouvre . AYOYUUOY ap T0 Tabos. Éote d äupo npéodeais ris. Kozndu Tolyuy eme, tnv ths GUXLXG Tp0T60 y. Kai doc Ex Tœv EÙ pvtypévuv Éorr perapapdc Rae érieunels" petapopai yän aiyétovtau @ate Oflov dre eÙ merevñvextar. Kal ano xalGv adÂhoG dE Gvéuarog, T0 HEV, @anep Auniuvos Aéyes, Ev tot:

LIVRE III, CHAPITRE II. 301 traires dans un même genre, en disant, par exemple, que mendier c'est prier, et que prier c'est mendier, vous ferez précisément ce que je conseille, parce que, dans les deux cas, on demande. 1phicrate appelait Calias quéfeur de Cybèle (untpayéernv), et non pas porte-flambeau (ôxSoÿyov). Callias répondit que son adversaire n'était pas initié ; qu'autrement il l'aurait appelé, non pas quéteur, mais porte-flambeau. Ces deux emplois ont rapport au culte de la divinité ; mais l'un est honorable, l'autre ne l'est pas. On disait les Flafteurs de Denys, mais ceux-ci prenaient le nom d'habiles. Voilà des métaphores ; maïs l'une est une accusation de bassesse, et l'autre, non. Les voleurs se donnent le nom d'industriels. 1l est permis de même d'appeler faute une injustice, et injustice une faute, de dire qu'un homme qui a volé a pris, ou qu'il a ravi. Mais il y a défaut de convenance dans ce que dit Télèphe dans Euripide : « Ilrègne sur les rames êt il descend en Mysie. » L'expression de régner est plus grande qu'il ne faut; l'artifice s'y montre à découvert. Il y a faute, même dans les syllabes, si elles n'expriment pas un son agréable. Par exemple, dans ses vers élégiaques, Denys, l'homme d'airain ?, appelle la poésie La clameur de Calliope. Les deux mots ont rapport au son, il est vrai, mais la métaphore est mauvaise, parce que le son des syllabes n'exprime pas la douceur de la poésie. Il ne faut pas non plus, quand le nom d'une chose n'existe pas, tirer la métaphore de loin, mais s'en tenir aux choses du même genre et d'une espèce semblable, de sorte qu'on saisisse le rapport de l'expression nouvelle, comme dans la célèbre énigme : «J'ai va un homme qui avec du feu collait de l'airain sur on autre homme '®. » Il n'y avait pas de nom pour cette opération; mais comme, dans les deux cas, il y a apposition, on a pu dire, en parlant d'une ventouse, coller au lieu d'appliquer. En général, les énigmes bien faites peuvent fournir des métaphores convenables; et ce qui prouve que ces métaphores sont bonnes, c'est que l'énigme est une métaphore. If faut aussi prendre des mots qui soient beaux. Or, la beauté d'un mot, comme le dit Licymaius 11, se trouve

The text on this page is estimated to be only 29.10% accurate

302 PHTOPIKH. dépous à Tà onpavouérw- rai aloyoc CE Goabruc Etr dE tottoy, à Aüer tou aoquotixoy Àdyoy* où yap, üx êpn Brücwr, oUdéva aisxpoloyeiv, etxep 70 airo onpalves, 100% ävri toù Tréde sineiv® toûro ydo éoté deüdos" Éon yap Mo &A deu xupurspoy, al Guoupéyoy po, xal oixeérepoy To noueiv To rp&ypia roô dépuaruv. Ére d oùy épolux Éyov, onpaive té xal tôde Gote xat oûtewg &A)o Æiou xduov, xai algyuov Setéov" éupa uéy ydp, 10 xaÂdY xab T0 aicypoy onuaivouaty* AN oÙy n xaxôv h oÙy % aloypév h Taüta pêv, d&))aà UŒ&oy xat frroy. Taç dé uetagopds évtedbev olotéov, æœno xa)Gv, n Ti uv, n 7 duvaue, ñh Ti Ôber, h &Ân truwi aiabiae. Aragéper d° cineiv, ofou pododéxrudos Hèç p&)doy ñ povwoddxrudes, h Etu pauAdrepoy, épvôpañéxru oc. A'. Kai êy toë émiférous, otre uëv tds émibéders roucisôœ dd pabkou % aisypou otov, à umtpopévms Écte d' amd toù Betiovos® ofav, à natpoç duüvrwp. Kai à Zuuwvidne, dre uv édiOou pualèn Sie ar 6 vuiaus toic dpeüatu, oùx üsÂc mou, &ç Oboyepalvou els Mpuévous mouciy* Emei d° ixavôy EWXEY , ÉTOMGE, ° Xalpsr" éshomddov Oüyerpec Îrruvxafret xxi rôv évov Guyarépec fav. Érr, vô adrè EroxopitecBar. For: Où ê droxopiauôs, dc array rouef ai tô xaxdv mœi tô dyaldv* &onep «ai Aptatopavng oxwntet éy toiç BabvAuviots, duri pév avaiou xpuoiddpuoy, &vri d' imariou iuatidapeov, dti dE Aoidoplas Aoudbpnpairuov* xœi voonuariov. Etha6sicüar dE dei ai rapaærnpeiv éy dupoiv ro mérprov.

 dans le son ou dans la signification; et on peut en dire autant de la laïideur. Il est encore une troisième condition, qui sert à détruire les artifices des sophistes. Car il n’est pas vrai, comme le dit Bryson 12, qu’il n’y ait pas d’inconvenance à se servir d’un mot ou d'un autre, pourvu qu’on exprime la même chose. Un mot est plus usité qu’un autre, plus juste, plus propre à mettre l’objet sous les yeux. Ajoutez que deux mots ne peuvent avoir une signification semblable, et que par conséquent, il faut admettre que l’un est plus ou moins beau que l’autre. Tous deux en effet expriment le beau et Je laid, mais non en tant que beau ou en tant que laid ; ou s’ils le font, c’est en plus ou en moins. Prenez vos métaphores dans les mots qui tirent leur beauté de l’euphonie ou de la force de leur signification, et qui réveihent une sensation agréable à la vue ou à un autre sens. Il y a une différence entre l’Aurore aux doigts de rase et l'Aurore aux doigts de pourpre ; il serait encore plus mauvais de dire aux doigts rouges. $ IV. Épithètes. Quant aux épithètes, elles peuvent exprimer une chose vile et . honteuse, comme quand on dit [d'Oreste] l'assassin de sa mère +3; ou une chose plus honnête, quand on dit le vengeur de son père. Un vainqueur à la course des mules 14, offrant à Simonide une faihle somme d'argent, le poëte refusa, disant qu'il ne pouvait se résoudre à chanter des animaux qui sont ânes à moitié. Mais ayant reçu une somme suffsante, il s’écria : « Salut, filles des cavales aux pieds ailés; » et cependant ces mules étaient aussi filles des ânes. On peut encore employer les dimiautifs pour le même effet. C’est au moyen des diminutifs qu'on atténue ce qui est mal et ce qui est bien. Aristophane, par exemple, s'amuse dans ses Babyloniens 15, à employer les diminutifs des mots suivants : Or (xeucipra), habit, (iridtprov), injure (hotdopnuétuov), maladie (vornuariov). Mais il faut user sagement des épithètes et des diminutifs, et garder la mesure.

The text on this page is estimated to be only 29.49% accurate

304 . PHTOPIKEH. IKEDAAAION [”. A’. Ta de duypa éy tétrapor yéyverai xata nv AéËty, Ëv ve rois Gimdoës évépaaiv oioy Avxéppuv Tôv noAurpégwnoy oùpavov Tñç meyæhoxopüpou yhe, ai Gxrhy dE atevordpoy” xx Top/las Dvduaëe , mrwxépouos xÉAaoË , ÉTLOPXITAVT AG Xoi xatevocxisavtas. Kai ds Aduudauas, uévous uèv tvav di= xiv Tnpouuéunv, rupiouv À Tv Guy yryvouévry xai teheaoéoov Gôn Tv npobvplay avtüy yeyñoscba xœi tekes— pipoy try nel tv Jéyoy xatéotnae* xx xvayvéypuv, to mis Paldrmç Édapos. Tavra yep vabra romrixt dia tv Arhwaiw palyerar. B'. Mia péy ov adm aitla" ua à to Ypñola yhwtras” olou, Auxéppoy EépËny, néÂwpoy &vdpa® rai Zxicov, oivvis dvñp* xai Aludäuas, ddupux Th nouioer, ai Thv Tic pÜdeux atasBaiay, Kai dxpdtu This diayolas dpyn tebnymévov. T'. Tpitoy d” év vois émubérous , ro, h pæmpoic, h axaipors, h nuxvois yphoûar” Ev pév ydp Trovica- npére ydlæ Àeuxôv eineiv® éy dE Adyw, t& péy dmperéotepa” tœ Oë dy # xataXOPŸ éÉehéyyet, xat Tout ave poy s Ott Toinols Éctiv" énei Get ye xpñolar abri Éballéere yo to elwos, xxt Esvixév

LIVRE III, CHAPITRE III. 305 * CHAPITRE IIl. Du style froid, $ I. Mots doubles. Quatre causes produisent la froideur dans le style. D'abord, les mots doubles 1. Lycophron® disait : le ciel à plusieurs faces (rokvrpécwnov), la terre aux grandes montagnes (psyakoxopÜpou), un rivage à l'étroit passage (orevoxüpov). Gorgias disait : un flatteur habile à mendier (rrwyômousx), ayant exigé le serment (ëriopxliouvras), et ayant respecté le serment (xurevopx{covras). Alcidamas a dit : l'âme pleine de colère et le visage couleur de feu (zuplypuw) ; « Il pensa que son ardeur arriverait à les porter au but (rsAsopdpov.……. yevfocobm) » et « I rendit la persuasion des paroles capable de conduire au but (rehecpôpov). Il dit aussi : « La plaine de la mer à la couleur azurée (xvavéxpwv). Tous es mots semblent poétiques parce qu'ils sont doubles ÿ. $ LI. Mots étrangers. Voilà une première cause. On en trouve un autre dans l'emploi des mots étrangers. Lycophron appelle Xerxès l'hommecolosse (nélwpov &vôpa) ; pour lui, Sciron est un Aomme-fléau (clwvic évie); Alcidamas trouve dans la poésie un passe-temps (&Gvpua) +; il parle de la folie de la nature (étacôah(av); d'un homme excité (zsônymévov) par l'indomptable fureur de la pensée. $ TITI. Abus des épithètes. La troisième cause est dans l'emploi des épithètes, ou longues on intempestives, ou trop fréquentes. On peut bien, en poésie, dire le lait blanc ; maïs, en prose, ou bien les épithètes conviennent moins, ou bien, si on les emploie à satiété, elles annoncent le travail, et font évidemment l'effet de la poésie. On peut sans doute faire usage de la poésie, qui rend Le style moins | 20

The text on this page is estimated to be only 26.26% accurate

306 PHTOPIKH. mousi try Jébiv. Ad dei otoyabeolar toû puetpiou* énei peiov moui xaxdy toÿ cèxñ Aéyew, El puéy yäp oùx Eyer vô ed à OE, T0 xaxüiç. Ad ta Àluidéuavros QUYpA paivetar *oÙ y&p nOapar: xpñrar, AN WÇÉdÉduaTE, toi Émibérois, om Tuxvoi, nat Meiboor, xai EmuOMAoë" oùov, oÙy idpüræ, GX To vypov ldpüta" mat oùx, els Îabpua, XV cs may vüv Togpritov rayiJupiu" nai oVyi vépous, 4AÂ& toc rüv nrédemy Baaieis vépouc xat-oÙ Opôue, 2XÀ& dpopaix Th tic Yuyñs OpuN° Ka OÙYE pLoUgelov, &\)& rù tic pÜaeux rapalaËy pougetoy* re cxuÜpurrov Tv ppovrida Th Yuyhs x où yépiros, SAXE ravdiuou yaprros Onpuovpyéc xai oixoudpos This Tüv dnouévrov Hdovñs" ai où xddor, Ale trois this Vins xAadbuw anénpuÿe xœi où, td da ROADÉUTITYEV, GÂÂG ty ToÛ douatos aicYÜvnv, zat avriupoy Thu tüs Quyñs ériumiav" (roûro d” Gux xai di ThoÜv nai émiberov, &gte roinpa ylyvete), mai oÙtwc ÉSedcoy Tv Ts poyOnoixç Unep6o)hv. Auo noms ÀAéyoutes, Tv anpenelx vo yehoioy xai To Luypov, éprouobdr, xal T0 aoapës Da Tv adokecyiav Gray yap yryvwonovti ÉnEUÉdAAN, duÂE rù aps TO ÉTITKOTELV. Où dé éybpuros toi uhoïs XpGivTas, Gçav dyovuuoy 7, xal à A6yos ebobyBetos, olov vo gpovorpGeiye dAN y no, rdvrws romrixdv. A0 ypnomutém À GTA AëËis Tois Oiupaubonooïs" obros yäp popuidets” œË OË yAGtra tois Énomouois geuvoy yäp xai aÜOadec petapopæ dŒ vois iaubelou” tobtous ydo vÜy Ypüvre, Gonep ei pntau. A’. Kal ëce téraprov, rà duypov êv vrais perapopais y idiird euTt 740 xœl petapopal anperel, ai v dia to JE

LIVRE III, CHAPITRE III. 307 commun, et lui donne un air de nouveauté; maïs il ne faut pas perdre la mesure de vue. Autrement mieux vaudrait encore parler sans préparation ; dans ce dernier cas, on ne parle pas bien ; mais dans l'autre on parle mal. Voilà pourquoi le style d'Alcidamas semble froid ; il n'est seulement assaisonné, mais nourri d'épithètes trop fréquentes, exagérées, trop vraies. Il ne dit pas a sueur, mais la sueur humide ; il ne dit pas aux jeux Isthmiques, mais dans l'assemblée solennelle des jeux Isthmiques ; ilne dit pas les lois, mais les lois reines des cités ; il ne dit pas le musée, mais ayant reçu le musée de la nature; il dit aussi [a triste préoccupation de' l'âme ; il ne dit pas de La grâce, » mais il est dans ses discours le créateur de la grdce populaire et le dispensateur du plaisir des auditeurs; il ne dit pas dans des branches, mais «il le cacha dans les branches de la forét ; ï ne dit pas £/ lui voila le corps, mais la pudeur du corps. Il appelle aussi le désir le contre imitateur de l'âme; cette expression est à la fois un mot double et une épithète ; c'est donc de la poésie. C'est lui qui a dit aussi : « L'excès de sa méchanceté a tellement franchi les bornes. » Ces expressions poétiques rendent par leur inconvenance le style ridicule et froid, et ce bavardage engendre l'obscurité 5. Car ce langage, s'adressant à un auditeur qui sait, couvre de nuages un sens qui était clair. On emploie les mots doubles, quand le nom d'une chose n'existe pas, et que le mot est facile à composer, comme ypovoreu6etv, perdre le temps. Maïs si vous en abusez, le style devient tout à fait poétique. C'est pourquoi les mots doubles sont employés surtout par les poëtes dithyrambiques #, dont la versification est sonore et bruyante; les mots étrangers par les poëtes épiques, qui aiment la dignité et l'audace ; la métaphore convient à la poésie iambique, aujourd'hui en usage, comme nous l'avons déjà dit. $ IV. Métaphores vicieuses. La quatrième cause de la froideur du style est dans les métaphores. En effet, il est des métaphores inconvenantes; les unes,

The text on this page is estimated to be only 34.98% accurate

308 PHTOPIKA. e- A] t € L ” e t Jotov* ypüvrai yap xat où xwpwdonosoi petapopaic* ai dE Lx rd oeuvoy &yay Kat tpayidv' doupels dE, àv rÉppu0ey. Ofov l'ouylas, jAwpd nai évorua T& npdymata® où dE tadta aisyows pv Éonepas, nawbç dE Édéniox TomtixS ydp » 3 € , , \ Le LE # = ay. Kai &s Adudduas, Tv quocopiav, émiteiyiouæ Tüv 3 vépowy" rat my Odbacetav, xah0v dvBpwnivou Biou xcérontpoy. Kai, obdEy touoütoy Gfupua TA noue rpospépuy* &ravta Jap raûra àrBava due ra eicnuéva. To dé T'opytou ei; vis XEMÔVX, Énei «av adrod metouÉVn GpÂxE TO TEPÉTUUE, &ptu - , , $,» » ota tov toux" efre ydp, Aisyoéy ye, © Duouñha” épi pév yap, el énoinoev, oÙx aisypév" naplévw dé, aisypér. + , » ED oùy éloidépnaev, eindv, © %v, &AN oùy à Értuv. KEDAAAION 4’. Éote dE rat # elxty petapopa® dixpéper yap puxpôv* Gtav MEV Yan Ern Toy Aya, dc JE Aéuy érépouaev, ei muy éotiv” êtay dE, AËWV ÉMOPOUGE, petapopé did yäp To äppo dydpelous elvar, mpoonyépeuce, petevéyxaç Àéovta, rôv € Axe. Xpomoy dE n eixwv ai Ev Adyw° dhryœxs O rountixoy ap. Oiatéa dE, bonep ai perapopai” perapopal /&p cit apépouqau tà cipréveo. Etold’ eixdvec® oicv ñv Avdpotiy El: lopiéz » tu Gpouos Tois Ex Toy deauv xuvudiotçe ÉxEtud ve Jap Tpoorintovra daxvet, xal ldpiéx AvBévyra Ex Tov dec pv elyot {ahetév. Kai ds Ocodduas stuabey À pXdauoy EvEéo, Jempetpeu oÙx éristauévo. Kai ëx toë avdhoyov* Ectar yap

LIVRE FI11, CHAPITRE IIL 909 parce qu’elles sont ridicules, les poètes comiques employant aussi les métaphores ; les autres, parce qu’elles ont trop de dignité et quelques chose de tragique ; or, la métaphore est obscure, si on Ja tire de loin. Gorgias a dit, par exemple: « Les affaires pâles et sanglantes. ….. vous avez semé la honte , vous avez moissonné le malheur, » 11 y a là trop de poésie. Alcidamas appelle la philosophie le boulevard des lois , et l'Odyssée, un beau miroir de la vie humaine 7. Il dit aussi : « N’ajoutant à la poésie aucun divertissement semblable. » Aucune de ces expressions ne peut servir à persuader ; nous avons dit pourquoi. Quant au mot de Gorgias 8 sur une hirondelle, qui, volant sur sa tête, avait laissé tomber une ordure sur lui, ce mot conviendrait parfaitement aux poètes tragiques. En effet, il s’écria : « C'est honteux, Ô Philomèle ! » Cet acte n’avait rien de honteux pour un oiseau ; il serait honteux pour une jeune fille. Le reproche de Gorgias avait un sens convenable, adressé à ce que Philomèle fut autrefois, non à ce qu'elle est aujourd'hui. CHAPITRE IV. De l’image ou comparaison. | $ I. Comparaison, La comparaison est une métaphore; car elle en diffère peu. Lorsque le poëte dit d'Achille : « Il s’élance comme un lion, » c’est une comparaison ; s’il dit: « ce lion s’élance , » c'est une métaphore. Comme il y a courage des deux côtés, il fait une métaphore, et appelle Achille lion. La comparaison s'emploie même dans la prose , maïs rarement , parce qu'elle a quelque chose de poétique. Il faut en user comme des métaphores, dont elles ne diffèrent que parce que nous venons de dire. Voici des exemples de comparaison. Androtion! disait qu’Idriée ressemblait aux chiens qu'on vient de lâcher; de même qu’ils se jettent sur le premier venu pour le mordre, de même Idriée est dangereux quand il est délivré de ses chaînes, Théodamas disait qu’Archidamus serait un Euxéaus, si celui-ci ignorait la géométrie; il y a

The text on this page is estimated to be only 31.91% accurate

310 PHTOPIKH. xat 0 EUbevos Apx{dapos yemsetpenés. Kai ro èv Th noktea TA [lAdtwvos, ête oi tobç tebyedirag axuäclovteg cine rois xuvrMois, & ‘robe Alouc déavez, t@v Balévrwy oùy été eva. Kai n els roy dipov, Gti Euoros vauxAipe, loupé uv, broxipu dE. Ka nets ta pétpa Tv romrév, ête Écuxe rois dveu adAoug @palotg” où pEy yap àdnavbioavtes, ta dE Giahubévra, oùyx poux paverer. Kai % Ileprxéous eis Zaguiovs, éotuËvaær avteus vois mæutdlois, & toy Vouôy déyeræs pév, xhaiovta dE xai eg Bowwros, êre Guoror vois nptou roûs ve ao mpivous Up” abrüy xaraxénrecbar , xai rod Bou toc noôç &Aihous payouévous. Kal 5 Anpocbévns toy dÿpro, Gtc Guoidg éate trois ev tois nAoïou vauruor. Kai dx 6 Arpoxparns elxage tobs pitopas tais titécus, at To Yououx atariVoucat, To oiélw t& Taidix mapañeipouos. Kai os Avtuobévnc Krpiocdoroy roy Aentoy Abavuré elxacey , ôte dnolivuevos ebppaiver. Ildgas ap Tavras, nai ds eixévag, Xi Os ETApOpAc ÉÉSOTL déyeuv. Ôore éco àv eddoxtLDaw , &: peTagopai Acybeioat, dhov ôter abrar nai elxôvES Écovtac, xai ai eixôves, pretapopal Adyou deduevas. Ales dE dE Tv petapopav thy Êx ToU àvdloyoy, avranodidivar, at ét Gcrepa, nat émi tüv OuoyevGv olov, ei ñ quéÂn dois Awvügou, xai my Goma dppétret ÀËyeobo pudhny À peus, Ô pév où Àdyos ouvtiberai èx ToUtuv. KEDAAAION E’. A’. Éot d àpyn vis AËéews, ro EAAnvibew” roûto d’ éctw éy névre. [lpütoy uey êv rois auvdéauots, &v don ve we

LIVRE III, CHAPITRE I. 311 proportion ; car Euxénus serait un Archidamus, si celui-ci conhaissait la géométrie. Platon, dans sx République®, compare ceux qui dépouillent les morts à ces.chiens sans courage qui mordent les pierres et n'attaquent pas ceux qui les lancent, Il disait que le peuple est semblable à un pilote vigoureux, mais un peu sourd 5. Il disait aussi que les vers des poëtes ressemblent aux jeunes gens à la fleur de Pâge, mais sans beauté ; que lé jeane homme perde sa fleur, et le vers sa mesure ; ils rie sont ni l'an ni l'autre ce qu'ils étaient d'abord +, Périclès disait que les Samiens étaient comme les enfants, qui pleurent tout en prenant la nourriture qu'on leur donne. Il comparait aussi les Béotiens aux chênes verts; de même que ces arbres se brisent en se heurtant les uns contre les autres, de même les Béotiens en se battant entre eux. Démosthène comparait le peuple à un homme qui a des nausées sur un vaisseau 5. Démocrate disait que lés orateurs ressemblent aux nourrites qui avalent les morceaux et frottent de salive les lèvres des nourrissons 6. Antisthène, voyant Céphisodote maigrir, le comparait à l'encens qui fait plaisir quand il se consume. Toutes ces expressions peuvent être employées et comme comparaisons et commé métaphores. Si une expression est bonne comme métaphore, il est évident qu'elle le sera comme comparaison. En effet, ajoutez un mot, et au lieu de la métaphore, vous avez une comparaison. Il faut dans tous les cas que la métaphore soit fondée sur la proportion 7, qu'elle soit réciproque, et tirée des choses du même genre. Si vous dites, par exemple , que la coupe est le bouclier de Bacchus, vous pourrez dire que le bouclier est la coupe de Mars 5. Voilà quels sont les éléments du style. CHAPITRE V. De la pureté du style. £L. L'emploi des conjonctions. Avant tout, il faut parler grec ; et pour cela il y a cinq règles à observer. La première est celle des conjonctions, qu'il faut

The text on this page is estimated to be only 33.67% accurate

312 PHTOPIKH. TEpÜXAOL pôtepor ai Datepor yiyvealar aAdev , oloy Evo drautoÿow* Gonep Ô MEN, xai 6 ÉTN MÉN Gnraœtei tôv 4, xai toy D AË. Aëï dŒ, &uç péuvntar, avranodtddvar &) Ai Âotç, Ki LATE MAXpay ATApTÈV, JTE GUVOEOUOY TO OUVdéouou dnodidévar To dyaynaiou® Gliyayoë yap &pjaottez. Éyo d', énel por elnev* %)0e yap KAéuv deduevée ve rai tive éropsvduny rapahaby œtous. Év ToUTOLS 'yAp TOO TPO ro arodblnoopévou auvdéuou , npocu6é6)nvrai oûvdequer. À» dE mod tè pueraËd yévnreu toù ÉTOPEVOUNV, ATAPÉS. 4 - + Q 3 e ’ LA Q * B’, Ev uev On vo eù éy vois ouvdémpos. Aeürepoy Œ, w toi (Oiois OvOuag Aéyety, Xai pe TOis TEPLÉYOVOL. LT”. To&ov, un œupi66kow raëra dE, &v ph T& évavria mpocupñteu Ônep Tooûoiw, ray unOevy pév Éywot Àéyew, Tpooroudyror dé ru }éyetv* où y@p Tououtor y noviget Àéyouot tabre, oloy ÉumedoxAñs. Devaxléer yap rà xÜxde mod ôv, 1,23 , CE) U + e C Ü me , xat TdsyouTiy oi axgoutat, rep où roÂÂot rap Tois JLÈVTEdty° Ôtay yap Aëéyuoty aupibola, ouuTæpayetouot. Kpoïobç “Aduv Gabke, Leyakny &pyhv xardkoer. Kat dix To Gluws Éhartoy elvar dudpmux, da Toy yevüv ToÙ mpayuatos Aéyouaiy où pavreis. TÜyor yao àv vis Év tois apriacpois, dptia h repos sin palov h TÜva Éper xai to Ôre éstou, h 10 nôte. A0 où ypnopoÂéyor cù Tpogopigev: , ré . ” _ ne” ' , To TO TôtE, ATavta On Tata Cuota® OT, &Y L TOLOUTOU TIVOS ÊVEAG, PEUXTÉOY.

LIVRE III, CHAPITRE V. 313 placer dans leur ordre naturel, les unes avant, les autres après, comme quelques unes le demandent {. Ainsi pv et éy® pév veulent être suivies de de et de éy® à. Il faut, pour que la mémoire puisse retenir la correspondance des conjonctions, ne pas mettre entre elles une trop grande distance, et ne pas employer une conjonction devant une autre conjonction nécessaire; car cela convient rarement?. Ne dites pas : «Pour moi, lorsqu'il m'eut dit, en effet, Cléon vint me suppliant et me conjurant, je partis après m'être joint à eux. » Dans cette phrase, il y a un grand nombre de conjonctions jetées avant celle qui doit nécessairement venir ; et si vous en mettez un grand nombre avant je partis, le sens est obscur. $ U. Le mot propre. La première règle consiste donc à faire un bon usage des conjouctions. La seconde consiste à employer le mot propre et non. des périphrases. & II. Les équivoques. La troisième consiste à éviter les équivoques, à moins que le contraire ne soit préférable ; comme font ceux qui n'ayant rien à dire, veulent avoir l'air de dire quelque chose. Ils se servent alors de tournures poétiques, à la manière d'Empédocle, On est dupe d'une longue circonlocution. Les auditeurs se trouvent dans la situation de la multitude qui entoure les devins; ils entendent des équivoques et se décident témérairement. Par exemple : « Crésus ayant traversé l'Halys, détruira une grande puissance, # Comme il y a moins de chances de se tromper en parlant d'une manière générale, les devins ont recours aux genres des choses. Au jeu de pair ou non #, on se trompe moins en disant pair ou non, qu'en déterminant un nombre. On devine plus facilement en disant qu'une chose arrivera, qu'en disant à quelle époque elle arrivera: Aussi les devins ne déterminent pas l'époque. Toutes ces équivoques se ressemblent ; il faut donc les éviter, à moins de raison contraire.

The text on this page is estimated to be only 30.66% accurate

314 PHTOPIKE À". Tétaprov, &c ourtæyépas ta yévn Tüv ovoucæry duipe äppeva, nai Dhlee, xai oxeûn" du yap anodiivar Kai Tata opôa" H 9' éAGoÿaa, nai Aideysion Gyero. E'. Ilépnroy, év tv ta nola xai dhiya, xai Ev ophris voudeeiv® Oj d éAlévres, Étuntôv pe. ZT'. Olws dE dei sbavcyvwotoy élvai to YEYPAAUÉVOY, xai elppaarov. Éom dE vo abré- ëmep où noÂdot oüvdromor oùx éyouoiv où) & un fédiov Gastibai, Gonep à Hpaxksireu. Ta ap Hpaxeérou diaotiéar, Epyov, dix T0 &Ondov slvau, HOTÉGU TPOCMEITAL, TO Sotepoy, n té mpôtapoy. Oioy ëv apxñ œùroû to auyypéuuetos qnai yap, Toù Àdyou soëd édytog œiet GEVyetor &vOpwnoc yiyvortas. A dndov Y&P, TO alet TP0G OTOTÉDU) datitar, Érr dE moust ochouxerv > TO EN émod déve, av pu émieuyvÜnc appoiv, 0 Gopôrtes, oiov n Yépou, à xpaux, Tô uEy Düv, où xoivôv* Tù à' aiobipevos, XOLVOY. Âcagñ dE, & pñ npobets eirne, péAAwY no)]& petaëd éuBélen* oiov, Éuedtov Jap Aadeybets Exeive Tode Kai tas, xat @0e nopelecbeu &lÂ& un, ÉueXdoy yap diaeybeis Hopeveobeu, Elta tade mai Tade, Kai GO ÉyÉVETO.

LIVRE III, CHAPITRE VY. 315 $ IV. Genres. La quatrième règle consiste à bien distinguer les genres, masculin, féminin et neutre, comme l’a fait Protagoras 5. 11 faut les employer à propos : «Cette femme est venue, et s'étant entretenue avec moi, elle est partie. » $ Y. Nombres. La cinquième règle consiste à observer les nombres, selon qu'il est question de plusieurs, de quelques uns, ou d’un seul : « ceux-ci étant venus me frappèrent. » & VI. Ponctuation et construction. Il faut en général que ce qui est écrit soit facile à lire et à prononcer, ce qui est la même chose. Or, cela n’a pas lieu quand il y a beaucoup de conjonctions, et que la ponctuation est difiicile, comme dans les ouvrages d'Héraclite, La ponctuation dans Héraclite, est toute une affaire, parce qu’on ne voit pas si tel mot se rattache à ce qui suit ou à ce qui précède. Ainsi, au commencement de son ouvrage, il dit : « Gette raison qui existe toujours les hommes la méconnaissent. » On ne sait s’il faut ponctuer avant ou après {oyjours6. De plus, il y a solécisme, lorsque dans la construction vous n'’établissez pas entre deux mots le rapport qu'ils demandent. S'il est question d’un bruit ou d’une couleur, ne dites pas voir, qui ne convient pas aux deux choses, mais éprouver une sensation, qui convient à l’une et à l’autre’. Le sens est obscur, si vous ne dites pas d’abord ce qu'il faut dire, alors que vous avez beaucoup de choses à placer au milieu d’une phrase; si vous dites, par exemple : « Je devais, après m'être entretenu avec cette personne, de ceci et de cela, et de telle manière, partir ensuite, » au lieu de dire : « Je devais partir après m'être entretenu de ceci et ve cela, et c'est ce qui est arrivé. »

The text on this page is estimated to be only 31.05% accurate

316 , PRHTOPIKEH. KEDAAAION ZT. A’, Eï Gyxoy de this Défecs ouu6d))etar rade, to)éye XPAT0 av7 ôvépatos olov, un xüxdoy, GX” éneedov, To ën toù péoou laov. Ets dE ouvrouiay T0 évavrioy, dutt toù léyou Üvoux. Kai éàv aisypôv, h dnpenés éav pEv Ev T À6yo ÿ aisxpôv, tobvoux Déyeuw” édy Ge Év TO OYÉUaTI, TOY déyov, Kal perapopais Gnhoûv, nai toi; émuérouc, EU Ax6OUpevoy To noumtinév, Kai ro év noX]@ nouiv, ônep où nomtai mouÿaiy* Evog vros Auuévos, Gps Réyouor Dinévas els À yaixoUs, xal, Aëkrou uv als roXbupor Starruyal. Kai ph émibeuyvüvou, &2X énaréow -éndtepoy, Ts yuvauos The Muetépas éay de ouvréuus, TÔ évavtioy, Ts Muetéoas yuvaixée. Kai uera auvdéauou éyev* éav dE ouvtépus, ävev mév ouvdéouou, un dobvdera dé oiov, mopeubeis nai dire As{Üeie, nopevbeis Aeléx Env. Kai vo Avtiudyou XPAG OV, dé Gv un éxer Aéyeuw, à éxeivos mout mi toù Teupmoocd, "Eot vi veus 8Ayos Adpos* avGera yap crus sl; érerpoy. Éot dë roÿro xai éni dyabüy kal xaxGy, Êmws oÙx ÊyEL, ÜTOTÉpUs àV À YPÉGIUOV. Ofey vai Ta Gvépata où romvai pépaugt, To Axopdov, xai T0 vou médos dx Toy OTEPATEUY AP EÉTUWPÉCOUGY" eugoauet ap TOUTO év Tais pitapocais Asyépevoy, tai avd)oyov* oiou +o œavat, eV cdnyye elvar élos &upoy.

LIVRE III, CHAPITRE VI. 317 CHAPITRE VI. De l’ampleur du style. ç L Moyens de rendre le style plus ample. Voulez-vous donner de l'ampleur at style, servez-vous de la définition au liea du nom. Par exemple, ne dites pas un cercle, mais un plan terminé pur une courbe dont tous les points sont également distants du centre. Pour abréger an contraire, prenez le nom au lieu de la définition. Faites de même pour exprimer une chose déshonnête ou inconvenante. Si c’est la définition qui est déshonnête, prenez le nom; si c’est le nom, prenez la définition. Ornez aussi le style des métaphores et d’épithètes ; évitez néanmoins le langage poétique. Employez le pluriel. pour le singulier, comme font les poëtes. Bien qu’il n’y ait qu’un port, ils disent : « Dans les ports des Achéens. » Et encore : « Voici les plis nombreux d’une tablette!. » Vous pouvez encore ne pas unir les mots, mais les déterminer chacun à part, et dire : celte femme, la nôtre; et au contraire, pour être court, nafre femme. Faites usage des conjonctions ; ou bien supprimez-les, si vous voulez abréger, mais sans hacher le style ; par exemple, étant allé et ayant conversé avec lui, ou bien, éfant allé, je conversai avec lui. On peut aussi faire connaître une chose par les qualités qui lui manquent, à la manière d’Antimaque, qui a dit en parlant du mont Teumesse 2 : 4 Il est une petite colline exposée au vent, etc.» Vous pouvez ainsi amplifier à l'infini. Ce moyen, qui consiste à dire ce qu’une chose n'est pas, s’applique selon le besoin, au bien et au mal. Les poëtes s’en servent pour forger des mots, comnie une mélodie sans cordes (éyopSov), ou sans lyre (ÆAupov). Ts emploient pour cela les particules privatives, et ce procédé réussit dans les métaphores fondées sur la proportion ; comme, par exemple, si on disait : le son de la trompette est une mélodie sans lyre (&Aupov).

The text on this page is estimated to be only 33.28% accurate

318 PHTOPIKH KE®SAAAION 7! A" To Œ mpérov ébern Abus, day 7 rantog te xai 750, xai tois Unoxemuyou Rpdyuaguw avéloyov. To d° avioyér éotiw, éav poire nepi sbéyunvy œutona6ddhos Aéynteu, poire nepi ebrelGv oeuvéx® pro’ éri T@ ebtehet Ovdpart Ém xéopos à JE ph, xwpoôia paivezai” oiov Tout Kdcosüv Ouots yap évia Éeyev, nai ei ebreuev av, rétyua cuxñ. Tlafrruen dE, éay pév 7 Uépis, épyibouévou AéËis" éav d6 àoc0À nai aivypa, dvoyepovépres xai eblabouuéves kéyew” étv dE énarwvetd, dyapévos® éav dE éheeuva , taretvüc, xai Eri Toy &AÂwy dE ôpoiws. Ilifavor dE ro rpdyua rai ñ oixcix Ets" rapaloJiberar yap à dun où dAnb@s Aéyovtos, dre Ent Toi vouoUto oUtuc Épouow, Got eiovtau, el «ai oÙtuç ÉYEL, @ç à Àëyav 14 npdyuara oÙros Éyeiv. Kai ouvouoronaBei & axoümy del TS nabnreds Aéyors xäv undëv Aëyn° 0 roXot xarariitToudi TOUS axpoutäs Jopybabvtes. . B'. Kai nn dé adm n éx Tüv ompeiuv dubs, être axvAovdet n dpuérrouca Exdore yéver nai éber. Aéyo de yévos uv xa@ fixtav, olov mais, h dvhp, à yécov* nal yuyn, à avip nai Aduwv, h Oerrads. Éteu de, xa0° dc moiés ti tr Pi où yap xaf änacay rw oi flo more rives” éay oùv

LIVRE III, CHAPITRE VIL 319 CHAPITRE VII. De la convenance du style. & 1. Le style doit exprimer Îles mœurs et les passions. Le style sera convenable s'il exprime les passions et les mœurs, et s'il est proportionné au sujet. Il est proportionné au sujet, lorsqu'on ne parle pas des choses grandes avec bassesse, des petites avec emphase, lorsqu'on ne donne pas à un mot familier un ornement ambitieux ; sinon, on tombe dans le comique, ainsi que fait Cléophon !, dans lequel on trouve des passages qui rappellent cette expression, une auguste figue. Le discours est conforme aux passions, quand on parle d'une injure avec colère, d'une chose impie ou honteuse avec indignation ou avec réserve, de ce qui est louable avec admiration, de ce qüi doit exciter la pitié avec une humble simplicité, et ainsi du reste, Le style approprié à chaque passion rend le discours.persuasif. L'esprit de l'auditeur est séduit ?; il semble que l'orateur dit vrai, parce que, dans les mêmes circonstances, nous sommes affectés comine lui ; et on croit que les choses sont telles qu'il les présente, quoi qu'il n'en soit pas ainsi. On ressent les mêmes passions que lui, quand il parle d'une manière pathétique, bien qu'au fond il ne dise rien. Aussi un grand nombre d'orateurs cherchent-ils par beaucoup de bruit à frapper d'étonnement l'esprit des auditeurs, £ II. Cotnment le style peut exprimer les mœurs. On reconnaît à certains signes si le styla exprime les mœurs, parce que, chaque genre, chaque habitude a un langage qui lui convient en propre, Je dis genre par rapport à l'âge, un enfant, un homme fait, un vieillard ; au sexe, une femme, un homme ; au pays, un Lacédémonien, un Thessalien. J'appelle habiludes, ce qui fait qu'un homme est tel on tel dans sa vie; car toute habitude ne déterthine pas le genre de vie, Si donc on

The text on this page is estimated to be only 32.98% accurate

320 PHTOPIKH. xai t@ ôvépara otxsix Àëyn th be, mowicer to 005 où yao radra oùd” Goattus &ypoxoc àv xai TETAUÏUUÉVOS ElreLss. IEdoyouor dé e1 où éxpoxtal, xal © xetaxdoue yp@vtar où Joyoypaipor” ti À oùx oûev; navtes laaow* épodoye yao 6 dxoûwy aisyuvépevos , Ërus psxéyn oUnep xai oi &or RAYTEG. [To d°etxxtons % un suxaiows {pñofar, xouvoy drayv-É u … = roy toy eldoy éativ. Axoç d ent néon Urepéodñ, to Opu}Aoûpevoy® die ap aUtoy œbtT® TpocemimAntreiv * ONE y20 &hndes elva, énst où Aavôdiver ye © nouct, toy Aéyovta. Er rois avéloyoy un näciv ua ypioacba oùtw yap xhÉnTETA Ô axpouris. Aéyu dE, oiov Édy Ta Ovépara axinpa %, pi eu « , = ? il LS » is , + xal 1 puvñ, ai TO npooër® , xat Toi dpuôrrouduw® el dE uh, pavepôv yiyvetæ Énastoy 6 éoruw. Éay dE +0 juiv, 1 M à , : \ + D: u v ' to dE un, Aavbavg noudy to aœbrô. Edy oùy ta palaxz cxÂnpéis, mat T4 oxAnpa palanç Aéyutar, anibavov yiFETE | : A'. Taæ dE dvépata ta din AG rat ta émideta The, rai Ta ééva paliora dppérrer éyovte nabnrixs" ouyyvoun yào OpySouéve xuxov Gaves OÙUpavépnnes , h TÉAWpIOY eiretv. Kat ôrav Éyn #0n toûs axpoatac, xal romon évBouotaacu, h éraivous h Yéyous, h dpyñ h quiz” oloy xai Icorparns TOUL Éy To Travnyupix® nt tékeu, Diuny dE xal pviunv xat, OT niveç Eét/noav. Déyyovtal re yap Ta Tosxræ évbou

LIVRE III, CHAPITRE VII. 321 fait parler à chaque habitude le langage qui lui convient, on exprime les mœurs. En effet, un homme grossier et un homme bien élevé ne diront pas les mêmes choses, ni de la même manière. Les auditeurs éprouvent une certaine impression de ces manières de parler que les orateurs emploient à satiété : « Qui ne connaît, tout le monde sait 5, » L'auditeur donne son consentement, parce qu'il rougirait d'ignorer ce que savent tous les autres, ne $ II. L'art doit être caché. Tous ces procédés de l'art, on les emploie mal à propos, où à propos. Mais toutes les fois qu'on est allé trop loin, on trouve le * remède dans le précepte si connu : chacun doit se reprendre soi-même. Et alors, il semble que l'orateur dit vrai, parte qu'on voit qu'it n'ignore pas ce qu'il fait. Il ne faut pas non plus établir en tout une correspondanc: parfaite ; c'est le moyen de tromper l'auditeur. Je veux dire ; par exemple, que si notre langage est dur, nous ne devons pas pour cela mettre de la dureté dans la voix, dans la physionomie, dans les gestes ; si non, l'art se montre tel qu'il est. Maïs si vous faites ceei et non cela, vous cachez l'art et vous obtenez le même résultat. Néanmoins on ne pourrait persuader, si on exprimait les sentiments doux avec dureté, et avec douceur les sentiments rudes. & IV. L'emploi des mots doubles et étrangers. Les mots doubles, les épithètes plus nombreuses, les mots étrangers surtout, conviennent au langage pathétique. On permet à un orateur entraîné par la passion de dire qu'un malheur est aussi grand que le ciel (oèpavéunxss), ou qu'il est immense (mélwprov). On peut le faire aussi, quand on s'est emparé des auditeurs, et qu'on les a remplis d'enthousiasme, par le moyen de l'éloge, du blâme, de la colère, de l'amitié, comme le fait Isocrate à la fin de son Panégyrique, dans ce passage : « Quelle renommée, quels souvenirs # ! » et dans cêt autre : « Ceux qui ont supporté, etc. » C'est ainsi qu'on parle dans l'enthousiasme, ct c'est aussi avec na pareil sentiment d'enthrusiasme que les 21

The text on this page is estimated to be only 31.48% accurate

522 | PHTOPIKE. oudboures” Gore xai anodéyovrar Onhayétt éuoius Éyovres. Auû xai mm Toujoe Mpuocey* EvBeov yap » nono. dù otu dei, y per eipuveiac, ômep l'opylag éroie, nai t@ êv t Pape. : KEDAAAION Hi. A". To dé oxûpa vis Méfeus GE pire épuerpoy ba, pâte. &ppubuou to pv yap aridavoy menhäobe, y&p doxsi, Aai pa aa ÉÉLOTAO! TPOGÉE Yæp most TO Épon, nôtre Koh HÈer. Oonep oÙy tüv xnpÜxwy Tpokau6dyouor ra ral. a, *9, Tiva aipeitai ÉTITPOROV 0 ane>evbepouuevocs Ksuvaæ. To dE dppuôuov, drépavtov, Ac dE nenepdvôar pv, ui pétpu dé and yap xai &yvywotov, «0 énapoy, TTépaietar dE épi révia 0 dù To ayfuaroc mic. Aéfeuc dpibpuoc, buBuds éotiv, où nai té jiérpa turté. Auè puôuèv dei Eye roy Adyov, étoov dE pr° noimua yap éctai pubuôv dE ph cxpiéus" roro dE ‘éateu, éèv méypi tou ÿ. . B’. Tév dè pyôuGv, à pv npboc, cepvos xai où Àexrt406, kal dppovtac deénevos* 6 d Tau6oc, abri éctuv % AËbu ñ Toy rolAüv* Qi phare Tavruv Tüv pétpov laubela phéyyovtau déyovres. At dE oeuvommra yevéolar Kai éxotida. À dë tpoyaios, xopéaxmwrepog ÔnAoï dE TA terppetpa* Éatt y&p Tpoyeoùs PUOUOG, TA terpduerpa.

LIVRE III, CHAPITRE VIL 323 auditeurs entendent ces paroles. Dans ces passages, le style s’est rapproché de la poésie, parce qu'il y a comme un souffle divin dans la poésie. Mais ce n’est que dans ce cas qu’il faut s’exprimer ainsi, ou bien lorsqu'on parle avec ironie, comme Gorgias ou Platon dans le Phèdre. 5. CHAPITRE VIII. 2 Du rhythme. $ I. Définition du rhythme. Le style, dans sa forme extérieure, ne doit être ni mesuré, ni manquer de rhythme. S'il est mesuré, il excite la défiance en montrant l’artifice ; et en même temps il détourne l'attention, en’ faisant que l’auditeur s'applique à épier le retour de telle où telle cadence; c’est aïasi que les crieurs publics demandant quel est le patron choisi .par l’affranchi, les enfants le préviennent en disant, « Cléon. » Si le style est sans rhythme, il manque de cadence. Or, il faut que, sans être mesuré, il ait une cadence ; autrement il est désagréable et confus'. Le nombre est 4 mesure de toute chose ; et le nombre qui convient à la forme extérieure du style, c’est le rhythme, dont les mètres sont les divisions, Ainsi donc, la prose doit avoir un rhythme, mais point de mesure ; saus quoi elle deviendrait poésie. Et ce rhythme ne doit pas être rigoureux, c’est à dire qu'il doit être contenu dans certaines bornes. $ I. Différentes espèces de rhythme. Parmi les différents rhythmes, l’héroïque a de la dignité ; il est au-dessus du ton de la conversation 3, et demande le concours de l’harmonie. L'iambique n’est que le langage ordinaire: voilà pourquoi ce sont surtout des vers iambiques qui nous échappent dans la conversation; mais le style de l’oratear doit être digne et au-dessus du commun. Le trochaïque s’accommode mieux aux danses bouffonnes # ; ce qui le prouve, c'est que le s tétramètres dont il se compose forment un rhythme précipité.

The text on this page is estimated to be only 35.51% accurate

324 PHTOPIKE. I”, Acirerar dE mauav, © Éppüvto év arÿ Opaauuäyou apéduevor oùx elyov de hépew, vis nv. Eote dé rpéros 6 RAUXY, XAL ÉXÔPEVOG TOY ElPNUÉVWY" Tpix YAp TPS OUO ESI * € Li L ° ? C2 LÀ otiv. Excivwv dE 6 pev, Év npôç Ev* 6 dE, duo npôs ëv. Éyerou dE roy Àcywy toûtuy 6 mpuéluos" obtos d’ Éctiv 6 ray. Oi u£v oùv &hkou, did te ta eicnpéva apetéor, xai Quote pue# e 1 Ü » . U \ La A Ü H Ed tpuoé 6 dE raudv, Anntéos” dnû uévou yäp ox ÉGti puétpoy toy Pnbévrov puôuév dote poéliota XavOdvew. Nüv ue oÙy ypvra tü Évi Taudvt ai dpyôuevor. Aeï dE Gixpépew Ü t - . - e. A! + L 4 ® ? TV teheutuy Tic aoyñs. Hore dE mœudvos duo Ein, avruai9 » CA Q \ a Ù + e ’ eo t peva œXAots y To pv Ëv, apyñ GpÔttE, DOTE al Xpôvtar obros d’ éctiv, où dpyet HEy N Haxp&, TEAEUTOO dE tpets Ppayeiau. Acœhoyevé, elte Auxiav. Ko, Xpuscoxdpa “Exate, mat Ardc. 4 3 ? — w Lust e Érenos dé évavtiæs, où Üboayeïar äpyouor rpetc » 0 i J P X px l paxpa teeUtaix. Merè Ôù yüv Date T’ Gxcovèv fpdvice vus. Oùros dE reheuthv nou: à yap Poæyeia, Da ro ateknç elveu, mouet xo)oËdv. AXÂà dei m paxp& anoxémtecbar, xai Onny elyar tv teheutnv, un Jet toy ypapéa, pndé à Tv Tapæypagnv, alæ dix toy pubuér. Ou uëv oÙv eüpuuor OET clvau try Xébiv, xai un &ppvôpoy, xai tlves eüpuuoy L2 Fe L « LL T019uC1 bou, 2OÙ Ts € DYTESs ELpNTAL,

LIVRE ILF, CHAPITRE VIII. 325 $ II. Le pæan. ÿ Reste le pæan, dont on s’est servi à partir de Thrasymaque*, mais sans bien s’en rendre compte. Le pæan est une troisième espèce de rhythme , qui se rattache aux deux précédents. Il exprime le rapport de trois à deux , tandis que les deux premiers expriment, l'un le rapport de uù à un, l’autre le rapport de deux à un. Le pæan qui est en proportion sesqui-altère , se rattache à l’un et à l’autre. I] faut donc laisser les autres rhythmes pour les raisons que nous venons de dire, et parce qu'ils ont une mesure cértaine; et il faut prendre le pæan, parce qu'il est.le seul de tous ceux dont nous avons parlé qui n'ait pas de mesure; et qu’on puisse facilement dissimuler. Aujourd’hui donc on se sert d’une seule espèce de pæan, et cela au commencement ; mais la fin doit différer du commencement. Or, il y a deux espèces de pæans opposés l’un à l’autre. L’un convient au commencernent ; c'est celui dont on fait usage. 11 commence par une longue et finit par trois brèves. Agoyeves Eure AUxLav et Xpuosoxqua Éxure mat Atos. L'autre, au contraire, commence par trois brèves et finit par une longue : Mere de ya UÜGTE T'WXERVOY RPUVITE vuË 7. Celui-ci convient à la fin, parce que la brève , ne formant pas un temps complet, produit une cadence tronquée#. I faut donc eouper la phrase par une longue, et bien marquer la fin, non par le secours du copiste, ou de quelque signe d'écriture, mais au moyen du rhythme. Nous venons de dire que le style doit avoir un rhythme, et un rhythme qui lui convienne , et nous avons dit en même temps qu’elle est l'espèce de mètre qui forme le rhythme oratoire, | |

The text on this page is estimated to be only 31.67% accurate

326 PHTOPIKH. KEDAAAION @. A°. Tv dE ÀéËw dune eivat h eioouémv xai ro ovvdés piay, @onep ai y Toi ABupaubos ava6ohai ñ KATEOTPAULEVNY Ka OUOIXV Tals TÜV GPYaWY TOMTÈV dye TuoTpÉpOIS. If pv oÙv elcouéun Àébu, ñ &pyaia éotiv* Hpoérau Ooupiou 0 isropins andré. Taim yap npéreper pév &ravres, vüv dE où noXot ypovrar. Aéyo dE elpouévny, ñ oùdèv Eye toc xa8" abriy, &v un To Tpäyua Àcyôuevoy Teheto0n. Éou Où ann, Na T0 netoay" T0 yap TEA naëvteg (Boulovrar nafoodv. Auénep ëni. toi xauntépaiv êxTYÉOUGL Kat ÉM}UOVTAL" TDOODUYTES YAp TO TÉPAs, OÙ KdLvouat TpÜtEpoy. H LLEV uv ElpOUÉVN TS AéËews, Éotiw 0e. | B'. Kaïeoroapuéyn dE, év mepiôdoic }éyw dE nepiodoy, AE Éyouoay &pyñv xai tekeutny aœrnv 4a0 abrnv, xai péyelos evouvañroy* ndtix à ñ Touaum, xai euuabic * dia pv, ia To évavtine ÉXEN T® GREpaytw ai TL miel TU OiETa Éxeuw à akooaTnç, T@ aie menepavbau te æbré * ro 05 LnfEv mpovoeiv elvar, undt dyvev, andés. Ebuabnc de, ôte euuynpôveutos® roro dE, ôtu dotôuôy Éyer à êv meprodous ÀËcis, Ô Tdytoy eluynuoveutérarov. A10 xai T& étox Tavres punpovssoucr alloy Tüv {U0nv" dpiluiv yap Ëyer © pue tpeltou, Act ÔË ny mepiodov xai m Gavoig TETE AUD

LIVRE III, CHAPITRE IX. 307 CHAPITRE IX. Deux espèces de style. 1. Style continu. Le style est nécessairement , ou bien continu et lié par des conjonctions 4, comme les préludes des dithyrambes, ou bien assujéti à certains tours? et semblable aux antistrophes des anciens poëtes. Le style continu est le style ancien ; par exemple : « Voici l'exposition de l'histoire d'Hérodote de Thurium 3. » C'était autrefois le style de tous les écrivains, mais aujourd'hui:il est peu en usage. J'appelle continu le style qui n'a pas de fin par lui même , et qui ne s'arrête que lorsque le sens est complet 4. Ce style est désagréable, parce qu'il n'a pas de fin par lui-même, et qu'en tout nous voulons voir la fin. C'est pour cela que les coureurs , arrivés à la fin du stade, sont essouflés et ne se soutiennent plas, tandis qu'avant d'y être ils ne sentent pas la fatigue, tant qu'ils ont la borne devant les yeux. Voilà donc en quoi consiste Je style continu. $ I Période. L'autre espèce de style prend sa forme de la période. J'appelle période une phrase ayant par elle-même un commencement, une fin, et une étendus qu'on puisse facilement embrasser. Une phrase dans ces conditions est agréable et facile à retenir. Elle est agréable, parce qu'elle est le contraire de celle qui ne finit pas par elle-même, et parce que l'auditeur croit à chaque instant saisir quelque chose dans ces phrases qui finissent à chaque instant ; il est désagréahle au contraire de ne rien pressentir, de ne voir fin à rien. Elle est facile. à saisir, parce que la mémoire la retient facilement. Cela vient de ce que le style périodique a du nombre, et que rien nese retient aussi facilement que le nombre. C'est pour cela que nous apprenons les vers plus facilement que la prose, les vers ayant un nombre qui les mesure.

The text on this page is estimated to be only 28.59% accurate

328 PHTOPIKH. cÛau, xai un diaxéntecbar, onep Ta Zopoxhéous iaubeix* Kouëdv uv 4e, yaïa Ilehonelas y6ovéc. Toùvaytioy yæp éativ no aGeiv t@ drapeiolar, Gonep rai ÉRL TOÙ ELPNMÉVOU, TNY. Kadvotüva .elyou tic ILelorovvriaove I". Iepiodos Œ, ñ pev, ëv Qu" n dE ape)nc. Écu dE, y xwlou Ev, AËËI h TETEAEOUÉUN TE xai Anpnuévn, xai EVAVÉTVEUOTOS, UN EV TI OAINÉGEL, GORE M ElRNUÉVN Tepiodoc, &)}} GAn. Küdov d’ Éoti, To Étepoy pipioy Tab. Âoedñ dE Aéyw Th povéxwaov. Act dE nai t& x@A&, xaï ts neplédous, pre peuboous elvar, pire paxpds. To pv Yap LUXPOY, Tpoontaie RoÂÂcdxtG TotEc Toy dRpOATV*. aycEy“n yap, Otay Ëtz Opudv Eni 10 TObDE, Kai TO. MÉTEOV, où Êyet Év ÉaUT® Opoy, avTIOTaoÛT TAVOaUÉVOU, OioY TLOONTEL JéyveoBau dix tnv avrixpouauw: Ta dE paxpæ àroheineabat noël, WOTEp où ÉÉWTÉOW, ÉTOXÉUMTOVTES TOŸ TÉDUATOS" dmoReéroust yén xai obtou toc ouuneocmatoüvtas. Ouolws di | ai ai nepiodor ai paxoui oùbau, Adyos yéyvetat xai àvaGoañ Spotov. (otre yéyverer, à Ésuoxde Anpéxorros 6° Xios ei; Melovmnidrv, rowioavra dvti tüvy avrirpépuv avaGold OÙ rade xaxk reûper évp, Al xuxh veyev H OÙ paxp” dvxbokh 76 rorfoavrr xuxlorn. Âppñrre yap TÔ Tolobroy ai eiç To pLaxpox}oug héerv. Ai de May Ppayüxwkor, où je TVR TPORET} oùv dyer Toy cxpoathv.

LIVREIII CHAPITREIX. 329 Mais il faut arrêter la période avec le sens, et ne pas la couper comme dans ces iambes de Sophocle $: Kau$ov pv 0e yata Ilshoneluc y0avéc, « Calydon, ce pays de la terre de Pélops, etc. » En divisant ainsi, on peut faire entendre le contraire de ce qu'on dit. Ainsi, dans le passage qui précède , il semble que Calydon est dans le Péloponèse. | 8 INT, Éléments de la période. La période est composée de membres, ou elle est simple. La période à membres est une phrase complète, formée de parties distinctes, et facile à prononcer, non lorsqu'elle est divisée comme la période citée plus haut , mais quand elle est prise tout entière. J'appelle membre une des deux parties de la période, et j'appelle période simple celle qui n'a qu'un membre. Il faut que les membres, aussi bien que les périodes, ne soient ni écourtés, ni longs. Trop courts, 1ls font souvent broncher l'auditeur. En effet, l'esprit se portant en avant vers la mesure dont il a conçu l'idée, si vous le tirez en arrière en cessant de parler, il faut bien qu'il se beurte contre l'obstacle qui le repousse. Trop longs, ils laissent l'auditeur en route, comme font ceux qui, dans une promenade, dépassent le terme ordinaire , et laïssent en arrière ceux qui se promènent avec eux. Il en est de même des longues périodes ; elles prennent les proportions d'un discours: et deviennent semblables aux préludes des dithyrambes. II arrive alors ce que Démocrite de Chio reprocha plaisamment à Mélanippide", qui avait, au lieu d'antistrophes, composé des préludes dithyrambiques: « L'bomme se fait du mal à lui même en faisant du mal à autrui, et les longs préludes sont funestes à celui qui les a faits. » On peut appliquer ces vers à ceux qui font les membres de la période trop longs. S'ils les font trop courts, ce n'est plus une période , et l'auditeur lui-même est entrainé dans la chûte. ù

The text on this page is estimated to be only 29.06% accurate

0 PHTOPIKH, A’. The € év xdloug AéËews , ñ puev, Ompnuévn Éctiy® n dE, dveeiuéyn. Ampnuévn pév, oïov, « oXœus édaiuara rüv tds Tounyopeis cuvayæyévrovy , xai Tolc Yupvixobs &yGvas xatagmadyruv.» Avraemuévn GE, év # éxatépo To Gp, À rpôc évavréo Évavtioy ayxertas , h TadTO ÉnÉDEUXTO TOËS Evaytloug® oiov, € À uporépous d” Gyyoav, Kai toc Unopelvaytas, xai ToÙs dxoloubiaavrag" tois Mév yap, The This oÙxot Tpooexpicavro® rois dE, IxavNy cv oïxor xatélirov. » Évavtie, UTouovn, dxo}oUONot Lavow, TAEOY. « (are xai voie XPnpdtoy deomévous, xai toës arohaboat Boulouévoic » énéÂauais xrhoet vrixertat. Kai Er, « Zuubaiver ro)loxç y Taôroug, XL TOUS ppoviuous TUE, Mal ToUs dpiovas xatncBoïve. a EdGès pév tüv apisretoy fÉwOmaer, où roÂd dE Üorepou mnv doyév mic Üaldaanc AaËovs . « leüoos pev dia Ti Pmelpou, nebeèvor dE dit The Outre, Tav uev ÉA}fonovrer bevbac, vov d” À 0w dtopuËas. » « Kai pÜoer note Ôvta, voue Tig nées arépeq@ar. » e Qi pv yap abrév, xaxdç an loyta” où d” aigypéx Equnoav.s « Ie pévs-vois Bap6apos oxétais xpñeBau own de, roldolc rv cuuadyuv mepopau doukstoutac ». «Ë bovrac ÉEev, h rehsumioavtas xatahsie peuv ». Kai 5 ei IleBédady ris eêre vai Avxigpcva Ey T0 Axaginpio , eQüror 9” Duc, oixor pEv Gvtec, Enwou, dABévres dx nude, mt» ÂAnavta yäp Tadræ oui tè cipnuévov. Hôsia dé dot # rouadm Débic, Be T& évavtia JVopuwtara, xai rapallnAx &))}oy Jvpuuæ* Kat ÊTE ËOUXE uAoyioud* 6 yap Êkeyyos, auvayuyh TOv dvTuaEuÉ av ÉST.

LIVRE III, CHAPITRE IX, 331 8 IV. Division et antithèse. Les membres de la période sont divisés ou opposés : divisés, comme dans la phrase suivante : « Je me suis souvent étonné que ceux qui ont établi ces réunions solennelles , et qui ont institué les jeux gymniques®, etc. » : opposés, lorsque dans deux membres, le contraire est mis en regard du contraire, ou, lorsque, dans un seul, les contraires sont réunis ; par exemple: « Ils furent utiles aux uns et aux autres, et à ceux qui restèrent, et à ceux qui les suivirent; à ceux-ci ils donnèrent des. possessions plus grandes qu'ils n'en avaient chez eux ; à ceux-là ils en laissèrent de suffisantes dans leur propre pays, » Restèrent, suivirent, plus grandes, suffisantes, sont des contraires. « Notre république convient à ceux qui ont besoin d'acquérir, et à ceux qui veulent jouir. » Acquérir et jouir sont opposés. 4« Il arrive souvent en ceci que les sages se trompent et que les insensés réussissent. — Ils reçurent aussitôt le prix de leur valeur, et bientôt après-ils obtinrent l'empire de la mer. — Pour naviguer sur Île continent, pour marcher sure la mer, il unit les deux rives de l'Hellespont, il perça le mont Athos. — La nature les fait citoyens, et la loi les prive de l'administration de ka cité. — Les uns périrent misérablement, les autres se sauvèrent honteusement. — Il est honteux que les simples particuliers se fassent servir par des barbares, et que l'État voie avec indifférence plusieurs des alliés soumis à l'esclavage. — Quelles actions pendant leur vie, quels souvenirs après leur mort!» Un orateur parlant de Pitholaüs et de Lycophron ?, s'écria devant le tribunal : + Ces hommes vous vendaient chez eux, et ils sont venus se vendre chez vous.» Dans tous ces exemples, on voit ce que nous avons dit. Ces phrases ont de l'agrément, parce que les contraires sont très faciles à saisir ; et ils le sont d'autant plus qu'on les place en regard. De plus, -elles ressemblent au syHlogisme; car pour réfuter , en rappreche les choses opposées entre elles.

The text on this page is estimated to be only 33.83% accurate

332 : PHTOPIKAK. 2 s 1 + E’. Aytieois pév obv ro toudtéy Éoti Tapiowais dE, ëxv Ida sa xüÂa° rapouolwous dE, &v époux Ta Écyara Eyn End; tt 4 9 L æ » tt! = D tépov Toy xwkwv. Âvæyxn À ñ év apyñ, n Ent teAeUThS Eve. Kai dpyn uev aisi Ta Gvépata" % dE teheuth, tas Écyatas ou)Aa6ds, n ToÙ autoÿ OvÉWaTOS -MTWOELS, N TO auto Ovouaæ. Ev , =. . À : - L. sr A #) CE 9 + Gpxñ pév ta touadta. Àypôy ;&p ÉlaGey àpyv rap” abroÿ. Awpntol r’ énéhovro, mapañénrol r’ ènéeooiv. Éni robes dE, Qiônocy abrôv rœuov tetoxévar, &XX aroÿ ŒETLOY yeyovéva. Év TAFIOTAIS dE PPOUTIOL, Kai ÉV ÉAZY ITA éirigu. [rwais À tœbrcd, AËtcs dé orafüvar yadxoüs, oùx Gbrog dv yakxod. Tairo À” Gvouu, Zù à” aërov ai Evra eyes xantç, rai vÜY GnoDavOytrx ypapels xaXDS. Ar ou) }a= Eñs dE, Tir érañes Jeuvoy, ei dydp” Elie &oyôy ; Éon dë äua noivr” Éyeuw Taro Kai AvTiDeg iv elva TO auto , kat Tdpioov, xai éprouorékeutoy. Aid” apyai tôy nepiédwv ayedov éy rois Deodexretots éénplunvra. Eist dé xai peudtis FAIR > 0i0y xai Éréyapuos à énoler , Téxa pv v révuv éyüv Av véxx Où rap Thvots Éyts. KEDAAAION F. > + : ? , = A”. Enei dé duôprotau mepi tobtuy, noey Àéyetar td œaveia, \ $ 4 ’ = A % , \ * . xai Tæ eudormuoüvra , Aextéoy. Ilousiv pév oùy éort re evpuous, h toÙ yeyupvaauévou" detbar dE , Th pebédou taums, Eirou:y

LIVRE III, CHAPITRE IX. 333 $. V. Parisose et paromoæose. Il y a antithèse quand la période est ainsi construite, parisose quand les membres sont égaux, paromæose quand les syllabes extrêmes de deux membres sont semblables. Or, ceci doit arriver au commencement ou à da fin. Au commencement, la ressemblance doit toujours s'étendre aux mots ; à la fin, il suffit des dernières syllabes, ou des inflexions d'un même mot, ou de la répétition du mot. Par exemple, au commencement : « Aypov yhp Ékaôsv épyov rap" adroÿ; il reçut de lui une terre stérile. — Awpnrot r'énéhovro mapagänrol v'éréscotv; ils accemaient des présents et se laissaient fléchir par les prières 10. » A là fin : « "Qrônouv aœûrov mmôlov Teroxévat, GA)' adroù diruov Yyeyovévat 117? — *Ev nAsiotoc GE ppovtior xul àv Éuyiotats Aria ; les plus grandes inquiétudes et les plus petites espérances. » Inflexion du mot: « 'AËioc 8 orabvar yahxoüc, oùx dEtos yuhxod ; se croyant digne d'une statue d'airain, et ne valant pas un chal. cos. » Répétition d'un mot : « Quand il vivait tn en disais du mal , et aujourd'hui qu'il est mort, tu en écris du mal. » Ressemblance d'une syllabe : « Ti àv tubes Geuvèv ei dvdp" eldes &pyév ; quel mal as-tu éprouvé pour avoir vu un homme oisif?» Tout cela peut se trouver ensemble , antithèse, égalité de membres, ressemblance des désinences. Dans notre Rhétorique à Théodecte 12, nous avons presque compté les diverses manières dont les périodes commencent. Il y a aussi de fausses antithèses, comme celle-ci d'Épicharme : « Tantôt j'étais avec eux, et tantôt auprès d'eux. » | CHAPITRE X. De Pesprit dans le style et de la beauté de l'expression. $ I. L'expression considérée dans le sens. Cela établi, nous devons dire d'où viennent l'élégance et la beauté de l'expression. On parvient à ces qualités par une heureuse disposition et par l'exercice ; mais c'est à la rhétorique à dire ce qu'elles sont, Pour en parler avec détail, posons d'abord

The text on this page is estimated to be only 30.24% accurate

334 .. PAHTOPIKH. oùv al GrapBunaüueba" épyn d” Ecrw fiv adm. To 740 pavOdvey padiws, HÔù pÜoer ndciy Éoti* Ta dE évéuata onpaivet TT GATE ÜGA TOY GVOUATHY noui nuiv pabnotwv, fdiotes Ai pv oby yAdrrar, dyvütes té dE xipia, loue. H dé peragopd mousï toûro pére êtay yap Etrn T0 yhpas naldunv, éroince pdônaw xal yvéiouw Êid roÙ yévous* duou yap dtnrOnxôte. Îotoûot pèv oùy xai ai roy Tomrav clxôveg rÔ adté” diérep, àv ed, &oteiov paivetas. Éot Jap ñ eixwv, xaÜdrep elpnrai TpéTepoy, erapopæ diapépauaa rpocBécu” 10 Arrou OÙ, te ae xpotépus" xai OÙ Àéyes oc Toro Éxeîvo" obxouv oO Enter roûro ñ bux. Âvayun 0h, xai Ni nat évbuuiuara Tadta eva aoteia , Goa moict nuiv mabnoiv TaYetay* Go oûte ta éreméhoux té évOupnudrwy ébdouuet" émendlæia ydp Àéyouev ta Tavti da, xai à und dei Emtioau oÙte dou sipnuéva, &yvootuiva éoriv, &} A’ Écuv à ua Ae/opévaiy à yVSats 7iyveta, xai et un mpétepoy dnApyev, À jauwxpôv Votepiées ñ didyoux- yiyveta ap oov béOnoic" éxEWyUG ÔE | QUDÉTEpOV. PE B'. Kazd pèy oby tny Ciévouxy toû Asyouévou, t& toraÿta ebdoxuer Toy évbvunuaruv. Kara dE env élu, T@ pv ay part, édy avrixeiuévoxs Aéynra toy, Kai rny toiç &] og xotvhy elphvny voue vtwy Tols autuv Édious néAEuov" avtixetai ROÀELOG ElDivN. Toi 0 Ovépagiv, ÉGY ÉXN METAPOpay* xai rev pit GMotpiay” paherov yap auvdeiv” pit émendAæiov"

LIVRE XII; CHAPITRE X. 835 en priveipe, qu’apprendre facilement est un plaisir naturel pour tous les hommes, que les mots signifient quelque chose, et que les mots les plus agréables sont ceux qui nous donnent une connaissance nouvelle, Or, nous ignorons le sens des mots étrangers, et nous connaissons celui des mots vulgaires. C’est donc surtout la métaphore qui nous apprend quelque chose: si on appelle la vieillesse une paille flétrie !, cette expression nous donne une connaissance, une notion, par le moyen du genre; ce sont, en effet, deux choses qui ont perdu leur fleur. Les comparaisons des poëtes produisent aussi le même effet ; c’est pourquoi, bien placées, elles semblent une élégance. La comparai son, comme nous l’avons dit plus haut, diffère de la métaphore par l'addition d’un mot. Elle est donc moins agréable, parce qu’elle procède plus lentement ; elle ne dit pas que ceci est cela, et l'esprit par conséquent n’a pas à chercher. Il y a donc nécessairement de l'élégance dans une expression , dans des enthymêmes, qui nous donnent une connaissance rapide. Aussi ne remarque-t-on , ni les enthymèmes vulgaires, et j'appelle ainsi ceux qui sont évidents pour tout le monde, et qui ne donnent aucun travail à l'esprit ; ni ceux dont l'expression ne fait pas connaître le sens; mais bien ceux dont le sens est connu aussitôt qu'ils sont exprimés, ou ceux dont le sens ne tarde pas à venir, s’il ne s'est pas présenté tout d’abord. À ces conditions, il y a . Counaïissance nouvelle ; autrement, non. & IL. L'expression considérée dans sa forme extérieure. C'est en cela que consiste la beauté des enthymèmes, si on considère le sens de l'expression. Si où considère l’expressiori elle-même dans sa forme extérieure, cette beauté consiste : dans l'opposition, comme dans cette phrase : « Ils voient dans la paix commune ure guerre faite à leurs propres intérêts 2, » on la guerre est oppposée à la paix : dans les mots, quand il y a métaphore, pourva que la métaphore ne soit, ni étrange, car elle est difficile à comprendre , ni vulgaire, car elle ne fait aucune impression. L'expression est encore belle , quand elle met

The text on this page is estimated to be only 28.68% accurate

336 PHTOPIKH. cbdé”yàp noui nécyuv. Er ei npè épuétu roui* éoay yàc dti ra rparttôueva u&hov, h ué}orte. Âet &px ToUTey otoydGeobou toi, petaçopd;, avtiéceus , ÉvEpyEtxs. L'.T@y dé perapopüy rertécoy oo ,edoriuouot péhiora ai 4 + œ - + * CG L Hd ° XOTX æyaxhoy ixy° @OTEP Iepodñs ÉQN TKY VEUTATA TNIV œno)opEvry év 16 ro} uw, CDru6 pavis has Ex Tes TOEUS, OTEP EÙ TU T0 Ëx0 éx ToÙ évuauto] EÉéo. Kat Aerzoms rôct Auxedauuoview, cz éiy recüiet try Ellada Etepégbaducy yevouévry. Kai Knotre » dédoro: , arovoarovros Xapntos EtbUvas Couvar neot Tôy OuyBaxoy rilsucy, fyavarte | GaTrwv El; Tyiyua toy Onucy Éxovta , tas eviovazs repasôa Ocüvar. Kat racaxxhy roi A : ’ 2 LE =) ù La æ _ 3 ? qobs A ivaious eis EvCotay erisctisamévous , Ëgn , dem ébrévat CE , : to Muteadou Yriousua. Kai Ipmeparre, onetcapévus À Gavaiu 9 pos Eraupoy xai rny raoakiav, Fyaævduret, otcry AŸTOY: ta épédie toù ro)éuou rapnpñoba. Kai ITeS6Aao; try répadov, porædoy roù diuou, Enotov de, tnÂtav toë Ilspaiéts. Kai Ilspuñc try Atyway apehety éxéheuce, thv Xéuriv roù Teiporées. Kat Moipoxhñs, oùbev ëgn rownpérepos eiver, OYOdTAG TVA TOY ÉTUELXNV" ÉRELVOY LEV YAD ET TPETOY TOKWY e D | Toynpebeolar, abrèy dE éni dexaruv. Kat t0 Avabavdoiduy » end € À a Hu \ \ ’ 3 lau6eioy rep Tüv Suyatépuy TpOs TOY yduov ÉyYpovcS our, Vrephuepol por rüv yépuuv ai Taphévor. Kai vo ITodveuxrou ets énomArxtuxéy tivx Zneboirrov, To px dÜvardar fouxlav &yev dno tüs TÜxns, êv nevreaust;/@ véaw dtdeuévov. Kai Knpioddoros tas rovious Eus)it pme;

LIVRE III, CHAPITRE X. 337 l'objet sous les yeux; car il est tout simple qu’on voie mieux ce qui se fait que ce qui doit se faire. Il faut donc considérer trois choses dans l'expression : la métaphore, l’antithèse et l’énergie. &III. La métaphore et l’antithèse. Des quatre espèces de métaphores qui existent, les plus remarquables sont celles qui sont fondées sur la proportion. C'est ainsi que Périclès disait que la jeunesse qui avait péri pendant la guerre avait disparu de l'État, comme si de l’année on avait retranché le printemps. Leptine , parlant de Lacédémone, disait qu'il ñe fallait pas permettre que la Grèce perdît un de ses yeux 4 Charès voulant s'empresser de rendre ses comptes au moment de la guerre d'Olynthe, Céphisodote s’écriait avec indignation, qu’il essayait de rendre ses comptes, au moment où il tenait le peuple enfermé dans un four 5. Le même orateur, engageant les Athéniens à s’approvisionner pour faire une expédition en Eubée, dit qu’il fallait aller mettre à exécution le décret de Miltiade 6. Les Athéniens ayant traité avec Épidaure et les cilés maritimes, fphicrate disait avec indignation qu'ils s'étaient enlevé à eux - mêmes les approvisionnements de la guerre. Pitholaüs appelait la galère paralienne 7, la massue du peuple, et Sestos le grenier du Pirée 5. Périclès demandait qu’on détruisit Égine, la chassie du Pirée, Mæroclès ?, ayant nommé quelqu'un qui passait pour honnête, prétendait ne pas être plus méchant que lui, parce que cet homme demandait méchamment un intérêt représentant le tiers du capital , tandis que lui-même se contentait du dixième. Tel est aussi l’iambe d’Anaxandride {°, sur ses filles qui tardaient à se marier : « Mes filles ont laissé passer l'échéance des noces. » Et le mot de Polyeucte contre un certain Speusippe, frappé d’apoplexie : « Il ne peut rester en repos, quoique la fortune l'ait enchaîné dans une maladie pentésyringe 11. Céphisodote donnait aux galères le nom de moulins peints, et Diogène le cynique disait que les cabarets étaient les tables communes d’Athènes 12. Æsion disait que la républi22

The text on this page is estimated to be only 31.07% accurate

338 PHTOPIKH. moemilous" 6 Kiew dù ra xarmheïa 1 Aenixd pecdérue. Aisiov ÔË, Ors eis ZixeAtay vhy éw éÉéyeay* roro yap merapopk xai rpô éuudruv* xai &ote Boñoa my ÉAdX* xai roùro TPÉROY tva petapopæ, xai po opudrwv. Kai üonep Knpiaédotos evAxGEL TO énéeue , pi oÂkde romiawar rés auvdpouas éxxÂnaias. Kai looxpérme mpèçtoës guvtpéyovtasév Talç TavnyUpeot. Kai oiov éy r@ émitaplo, étre &Etov nv ni Tà Tépo r& Toy év Zuhœpive reheurnadyTuv xelpaolai rnv ÉdAdda, ds GUyxaTa= Gantopévns rh àperñ abrév mis Âevdepins. Ei uev yap eîrev, être GE roy ie, avyxatabenrouéns Ti pets, ETapopa, xo KP6 Gppctav" t0 dE, Th apetñ vis éheuDepias , évrideoty tua ëxe. Kai wc lpuxpdrne etrey* «H Yäp 006 por rüu Àdycv dit mécuv tov Xdpnte nerpayuévwy gti» ETapopa xard &yalo= yéav, tai T0 dix pédoy, Tpo opuarwy roue. Kai to pévar raparaheiy tous xuwOUvous tois xuvOUvous Bonbioovtes, Tpo opprow perapopa. Kai Auxohéoy bnéo Xa6plou, e OÙde thv ixemplay aioyuvBËytes abroÿ Tny eixéva nv YaXxñv'» LETapopa ydp éy 5 rapévrs, &XN ox aiei, &A& TPÔ OLATUY 3 MIWOUVEUOVTOS yap abrob, ixeteter À Eluoy, To dhbuyov On éufuyov, to Undpynpa Toy rc RéÀcuÇ Éoywy. Ka, eILvra tpérov puxpèy ppovelv pehet@vreg" » vo yap uéheräv, adEev ve éoti. Kai er vor voÜy 6 Deds pis dvñbey Ev 19 Quyñ dupw yap dnaoïte. a Où yap Dauépeba toÙs rohépouc, AN vaba}Agueba" » dupo ydp cn püovra, xai ñ avaboÂn , xai % touxbm etpivn. Kai to 145 cuybpuas pavau tpérauov Elvar noÂd xaA low Ty Év vois rodépoiG yivouÉTOY" tœ EV y@p ÜTEp EUXDOV, KA LUS TÜUNE adtat dE, UTED TavtOg toû Holéuou* up yap vos onu, One nai ai nédeig t@ Yéye Tüv &vPpaney peydhag eUbivas iééaou* à yap ebbivn, Pleôn tic dixala éariv. Or puiy où

 que avait été versée en Sicile, expression qui renferme une métaphore et qui met la chose sous les yeux. Ces mots : « au point que la Grèce poussa un eri, » sont aussi en quelque façon une métaphore et rendent l'objet présent. Céphisodote conseillait de prendre garde que des assemblées fréquentes ne dégénérassent en chocs et en séditions 5, Isocrate parlait de même de ceux qui se précipitent en tumulte dans les réunions solennelles On lit dans l'oraison funèbre : « Il est juste que la Grèce coupe ses cheveux sur le tombeau de ceux qui sont morts à Salamine; car la liberté est descendue dans la même tombe que leur courage #4.» Si l'orateur avait dit que la Grèce devait pleurer, leur courage les ayant suivis dans la tombe, ce serait une métaphore qui mettrait l'objet sous les yeux ; mais en disant , la liberté avec leur courage , il fait une certaine antithèse. Iphicrate a dit: « La route de mes paroles passe au milieu des actions de Charès. » C'est une métaphore par proportion, et la chose est rendue:présente par ce mot, « au milieu. » Quand on a dit : « Les dangers nous exhortent à repousser les dangers 15; » c'est une métaphore qui met l'objet sous les yeux. Lycoléon défendant Chabrias : « Vous n'auriez atcun égard, dit-il, pour les supplications de cette statue d'airain qu'on Jui a élevée ! » C'est une métaphore pour la eirconstance, et non pour toujours; de plus, elle rend la chose présente ; Chabrias est en danger, la statue intercède pour lui, un être inanimé s'anime ; c'est le monument de ce que l'État a fait pour lui. « Ils s'appliquent de toute manière à avoir des sentiments bas 16: » s'appliquer à une chose, c'est la rendre plus grande. « La raison est un flambeau que Dieu allamia dans notre âme : » Ces deux mots indiquent l'action d'éclairer. « Nous ne terminons pas la guerre, nous la différons '7 : » Les deux idées se rapportent à l'avenir, délai, et paix ainsi faite. On a dit : « Les traités sont un trophée beaucoup plus beau que ceux de la guerre ; ceux-ci ont pour cause de petits avantages, une faveur de la fortune ; ceux-là finissent toute la guerre 15 : » Ces deux choses sont des signes de victoire. « Le blâme des hommes estun grand châtiment pour les cités.» En effet, le châtiment

The text on this page is estimated to be only 29.57% accurate

310 | PATOPIKHN. ta aoteix x perapopds te Thc avéhoyoy Àéyetat, wa Ted pô Ôppcëruy mouëlv, Elontar. : KEGAAAION IA! A. Azsaréoy GE, ti Aéyouey mpô éuuotwv, xai Ti motoÿos yégvero toïro. Aëyw dn npo oppdétuy raira rowiv, Üaa évepo3vra anuaivet” oiov, To dyaov ävOpa paye elvas Tetpæywvoy, perapopa &uou yap téetx GXN où onialver ÉvépyELav. ANa, 10 avboücav Éxovtes Tv axuñv, évéoyetx. Kai to, 0€ À Gonsp äperov, évépyeux. Kai, Todvrsübev oùv EXAnvec dtEavrec root, To Gbavres, évépyeux aat perapopd. Kai ws xéypnrai Opmpos rohayog to Ta dhuya éuduya Aéjerv, dix Tic uetaprpd:. Év méce GE +0 évéoyeay Tour, cbdamuel" ofov ëv rois, Ac nt déneddv ve xuAivôero Àdauc éverdfc. Kai, , Errar’ diotis. Ka, : "Ersnréoôm peveæiveov. Kai, :: ’Evyain oravro Mdudueva LPOdS &oue. Ke, Aîxuh à orépvoto Dédouto parpwon, Éy ré Jap toûrous, dix ro Eubuyae elvar, évesyoüyræ paiVETOH" TO ŒUMIOUVTEY YAp, ka auadv, xai TA A&, ÉVÉOELR. Taëre de rpoofbe dia Tic xara avahoytav petapopdis" Us yap Ô MB; pôs tov Zisupov, 6 dus quvTüv pos Tüv dvarsyuv= Tebpevoy. Ilour dE at év tais ebdcxuoldaus eixdau Emi ta chuywy Taûta Kuprk, oaAnpdevru npù dv TEA, œbräp êm” SA Xœ* YOU LEVE y4p Rai ÉGvra roust rdvra. H 0’ évépyeux, utumou.

 est un dommage qui vient de la justice. ‘Nous venons de dire que l'élégance provient de la métaphore par proportion, et des expressions qui mettent la chose sous les yeux. CHAPITRE XI. Des moyens de mettre la chose sous les yeux. 8 I. La chose mise sous les yeux. . Disons maintenant ce que nous appelons mettre la chose sous les yeux {, et comment on y parvient. Je dis que la chose est mise sous Jes yeux, lorsque les mots expriment une action. Quand on dit que lhomnête homme est un carré 3, il y a métaphore, car les deux termes sont considérés comme parfaits ; mais il n’y a pas d'action exprimée. Si vous dites: « Un orateur qui serait à cette époque de la vie où la fleur de l’âge se développe » vous exprimez une action. « Mais vous, comme délivré de vos entraves 4; » c’est encore une action. « Aussitôt les Grecs s’élancent ® : » dans ce dernier terme, il y a métaphore et action. On en trouve de nombreux exemples dans Homère, quand par le moyen de la métaphore, il anime les choses inanimées, comme dans ces passages, où la beauté vient de ce que l’expression est, pour ainsi dire, agissante : « La pierre impudente roulait de nouveau dans la plaine 6. — La flèche vole 7. — Impatiente d'atteindre la foule 8. — Les traits s’enfoncent dans la terre, brûlant de déchirer son corps °. — La lance impatiente trayersa la poitrine 10. » Dans tous ces exemples, on voit l’action, parce que les objets sont animés. La pierre impudente , la lance impatiente, et le reste; voilà l’action. Homère a rapproché ces mots ‘par le moyen de la métaphore fondée sur la proportion ; car l’impudent est pour celui qu’il ne respecte pas ce que la pierre est pour Sisyphe. Ge poëte, dans de belles images, procède de même pour les choses inanimées : « Les vagues recourbées et blanchissantes courent tantôt d’un côté et tantôt de l’autre 11. » Il donne à tout le mouvement et la vie. Mettre ainsi en action, c'est imiter 12,

The text on this page is estimated to be only 31.55% accurate

342 PHTOPIKE B'. A:ï dE perapépew, xafénep elpntæ npétepoy, &nè oixiV, Xa jt pavepy” oloy xat y quocopix To Ouosy, xai év noXù Giéyouar Dempetv ebotéyou. Üorep Apxôtas ëpn rabrôv elvar Ouarryeny xai Pœuôv en Œupo yap To AXxoUpLEvOy XATAPEUEL H dr qaû Œyxvpay Kai XPEUAOTPEY TO œiTo bou dupe yap tabro eu at dixpéoer TD dvwbev xxi xérubev. Kai to dvoualiolar tac nédeux, éy mod déyovo: tabré, ey Émipavelæ xai duvdueot to loov. I". Éon Où ral t@ doveia va nheïora dix pEtapopäs, xai êx toÙ npoocamatäv- ao yo yiyveræ OMdov, ôtr Énale Hana 10 évavtioc épeuv, wat ÉQxe Aéyew À Yuyé” os aAnbie, y dé Muaproy. Kai rüv énopbeyuérwv de tæ dote on Ex voë un 8 pnor, Aéyew* ofov ro roû Etmoryépou, 8tx où rérmuÿes Éautols xauô0ey Grovreu. Kai cè eÙ fvryuéva dià vd auto %0EX" udônois yap, rat Aéyereu petapopa. Kai © Aëyer Qeddupoc, 70 xauva Aéyeiv. L'éyveras dE, ta napadotoy ÿ, æxl ph, dc éxeivos Ayez, mpôc Ty Éurposbcsy dGéay dAl Ganep ol &ÿ vois yehaie t& Tapaneromuva. Orsp CÜvatas xai ta rap ypéupa oxdpuata" ébaraté yép. Kai y vois mépous” où ap, borep Ô dnobmv UTédaGe. "Eotuye © Éyuv md rocot y{wethu

LIVRE III, CHAPITRE XI. 343 SU. Observation sur les métaphores. . H faut tirer les métaphores, comme nous l'avons dit _. haut, d'objets qui soient en rapport, mais qui ne soient pas trop connus. H faut de même, en philosophie , un esprit très pénétrant, pour saisir ce qu'il y a de semblable dans des choses très éloignées l'une de l'autre: C'est ainsi qu'Archytas a dit : « In'y a pas de différence entre un arbitre et un autel; car c'est à l'un et à l'autre qu'on a reeours dans l'injustice. » Il en serait de même si on disait qu'une ancre et une crémaillère sont une même chose ; c'est vrai sous un certain rapport; mais elles diffèrent en ce que l'une suspend par le haut et l'autre par le bas. « Les deux cités sont au même niveau.» Dans deux choses très éloignées l'une de l'autre , une surface et la puissance des. États , il y a une chose semblable , c'est l'égalité 15, $ LIT. Différentes sources d'élégance. La plupart des expressions élégantes renferment, outre la métaphore, un artifice qui trompe l'auditeur. En effet, on est plus vivement frappé d'une expression, quand on voit qu'elle est tout autre qu'on se l'était imaginé, et l'esprit semble se dire : Comme c'est vrai! Je me trompais. Il y a aussi de l'élégance à faire entendre ce qu'on ne dit pas, comme dans ce mot de Stésichore : « Dans leur pays, les cigales chanteront par terre 14,» C'est encore ce qui fait l'agrément des énigmes bien faites. On y trouve une connaissance nouvelle et une métaphore. Théodore indique encore un moyen, c'est que l'expression soit neuve {5; ce qui a lieu, lorsqu'elle semblé paradoxale, lorsque, ainsi qu'il le dit, elle n'est pas conforme à l'opinion qu'on avait conçue, comme il arrive dans les plaisanteries où on contrefait les mots. On obtient le même effet dans les jeux de mots qui consistent dans le changement des lettres. Il ya là un artifice qui trompe, même en poésie. En entendant le vers suivant, on ne s'attendait pas! à le voir finir ainsi : « Il marchait, ayant au pied des engelures t. » On attendait « des

The text on this page is estimated to be only 32.58% accurate

344 PHTOPIKE. 6 œero nékAx épeiv. Tourou d ua Aeyouévou, dei dloy cles. Ta Ô Tapa ypéupa Tout, oùy © Àéyer Aëyeuv, GA 0 psTastpéget voa" ofoy To Ocodtipou eic Nékwova toy x1fapodv, Oparre ce npogrouirar yap Aéyey T0, Dparre 0e, nai éfanata" lo y@o Aéyer do pabévre Kdb° énei ei ph ro AauGaver Opana elvar, où dés oreiov el. Kai ro, Boike abrôv mépocu. Act dE aupérepa npoonxivrms AeyOfvar or dé nat Tæœ dgteia" otoy To pava AGnvatore Try ts Jahdérmc GpXNv, UN GpXrv Elvar Tüv xaxGy* Ovasbar ydp. H GOTED looxparns TV AUANV m The, apyñv elvou té xaxgy° auporéous yap © oÙx &v On Tiç épely, tot' elontat, xai Éyvwaûn Gru &Anbë. Té re yép Tv apyñv pévou dpynv elvar, oùdiv gopéy* &))" cÙx oùtw Déyer, xai dpyñv, oùx 0 elrev, dmtr pnotv, &AX ŒMws. Ev émaot dE toutou, av rpoonxôvres tè évoua Évéyxn épovupia ÿ perapopæ, tôre rô EU" olov, Âoye706 CUX GVAOYETOS, ODOVUUIAY GRÉPNIEV, SAÂ& Tpoonxévtx, ei ax xs. Kai, OÙx &v yévoro u&ov, 7 ce Get Esvov, ÆEvoc* ñ où p&llov, # ge dei, to auto. Kai où der vou Ééyev, Éévoy as elvau" GJXGtpioy yap rat roûto. To œÙto xai ro Avabayduldou T0 étaivoüpevoy, Kaddv y" énobuveiv, xpiv Savarou Opav dEtov tadtov ydo éoti t@ eirsiv, XEtov yao anobaveiv, ph Ovra &Eroy amoPavetv n &broy anobavsiv, pm Savorou &Eioy vra, ñ ui roobvta Javdrou &Etx. To pév oùv eldog T0 abro viç Xéfeu:

LIVRE III, CHAPITRE XL. 345 chanssures. » Il faut que le jeu de mots soit compris au moment où on l'entend. Le véritable sens du jeu de mots n’est pas celui qui est exprimé, mais celui qui résulte du changement du mot. Ainsi Théodore disant au joueur de cithare Nicon, « Opértrer ce» il te trouble, semble dire en effet « Gparret ce; » mais il n’en est rien, il veut dire autre chose. Celui qui comprend ce mot le trouve agréable ; mais si on ne sait pas que Nicon est Thrace, on n'y trouvera aucun esprit. Il en est de même de celui-ci : « BobÂer aùrov népsar 17; » (veux-tu le perdre, ou veux-tu qu’il favorise les Perses?) L'expression doit être convenable dans les deux sens. Il en est de même pour les expressions qui ont du trait et de l'élégance. Si on disait, par exemple : « Aënvatous thv rñs Ouhdrens doyhv LÀ Goyhv élvar té xaxov" ôvacüxr yap, (l'empire de la mer n'a pas été pour les Athéniens le commencement de leurs malheurs ; car ils en ont retiré un avantage;) ou bien, avec Isocrate : « Tv &pyhv t7 nôAet &phv Elvar véiv xaxôiv, (l'empire de la mer est le commencement des malheurs 18); dans les deux exemples, c’est ce qu'on n’attendait pas qui est dit et reconnu pour vrai. Car si on disait que l’empire est un empire, il n’y aurait aucun sens. Mais ce n’est pas ce qu'on dit; on ne prend pas épyñv dans le même sens, mais dans un autre. Dans tous ces cas, on réussit quand on emploie à propos un mot qui renferme une homonymie ou une métaphore. Par exemple : Acyetos oùx &vaoyeroc, (Aschétus n’est pas supportable 1%;) c’est une homonymie, mais une homonymie convenable, si Aschétus est un homme déplaïsant. Oùx äv yévoro uäldov 4 oe dei Eévos Éévos. (Étranger, tu ne seras pas traité en étranger plus qu'il ne faut); ou bien, où pählov # oe Get, ce qui est la même chose. Et encore : « l’étranger ne doit pas toujours être un étranger, » où le mot répété est pris dans des sens divers, Il en est de même du célèbre vers d’Anaxandride : « Il est beau de mourir sans mériter la mort. » C’est comme si on disait que mourir est une chose digne, quand on n’est pas digne de mourir, ou bien, que c’est une chose digne, de mourir quand on n’est pas digne de

The text on this page is estimated to be only 30.61% accurate

346 PHTOPIKH. robruv- 41} 800 dy Éhérront xai dvriuctuévuxs Àey 0%, Togoëtw eddoximet u&Nkoy. Tà d’ afriov, êre ñ péfnouc, did pEv vd à ruxsioBe , uaNov dia OE vd év éyw, Järroy yéyveru. Aeï alei mpocelvas, h To npos dy héyerau, h to GpÜs AËéyeadau, ei to Asydueyoy &An0es, xai un énuméAauov" Ëdte yap taÜta ywpis jeu oioy, anobyñaxe dt, undéy duaprdvoyra® &)}}' oùx daretoy. Try dËlay der yaueiv roy &£iov &AŸ ox doretov Gi\ éay aux äupo Éyn. A Erov y érobavei, ph GELoV ëvta ToÙ arobavely. Ücu d &v rAciw Éyn, TogoUte AUTELÉTEPOY paiverau olov, el xai ta Ovépata erapopa ein, xal puetapopa Touxdi, mai dvtideous, xœi Tapiownis, Ka ÊVOL ÉVÉDyELRY. + \ A. Eiot dé ua ai EixÔVES, @oTep sipntar Ka Ev TOiS VU, adet .eUdoxioÜGar TpéTov. tua uetagopai aiei yän x duel Àéyoytau, Wonep % audloyov. petapopd oïov, ñ doTis, av, éati puéAn À peos" rai T66ov, péputyË äyopdos. Oùrw pv oÙy Réyouau oÙx dnhoûv- ro d eimeiv ro Téboy POLE ñ TV aonida quilnv, érkoëv. Kai eixdbouar dE obtuc, ofov mix adntiv Ayvo Jarabouéve ei puma up yap cuvdyereu. To d eù éariv, écav peragopa ÿ° or yap eixdoa Thv donida, pian Âpeoct xai rà épeériov Boxer oëntage nai tèv Nœiparoy pyar Diloxtirnv la dedyymévoy To Npdruos, DOTEP Ex GE Opasüpayos, (dy tou Nuxiparov frrnpévoy UR0 Tpcrvos padwdoüvra, xopüvra dé sai abyuupèv ëtu. Év of

LIVRE III, CHAPITRE XI. 347 mort, ou qu’ou ne fait pas des choses dignes de mort, La forme de ces phrases est la même; mais l’expression a d'autant plus d'élégance, qu’elle est plus concise et plus symétrique. La cause en est que la symétrie des contraires fait mieux comprendre la chose, et que la concision donne une connaissance plus rapide. De plus, pour que l'expression soit vraie, pour qu'elle ne soit pas vide de sens, il faut toujours qu’elle s’applique à une personne, et qu'elle soit employée à propos; car l’un peut aller sans l’autre. Par exemple : « Il faut mourir sans avoir commis de faute ; » il n’y a là aucune élégance; « Il faut un époux digne à une femme digne ; » l'expression manque aussi d'élégance. Elle n'en manquera pas si vous:rémplissez les deux conditions que nous demandons : « Mourir est une chose digne, quand on n'est pas digne de mourir.» L'expression paraît d'autant plus élégante, qu’on y réunit plus de choses; par exemple, si elle contient une métaphore, et que cette métaphore remplisse certaines conditions, si on y trouve une antithèse, de la symétrie , et si la chose est mise sous les yeux. $ IV. La comparaison. Les comparaisons aussi, comme nous l'avons déjà dit plus baut, sont en quelque sorte des métaphores estimées ; car elles renferment toujours deux choses, comme la métaphore par proportion. Quand nous disons, par exemple, que le bouclier est la coupe de Mars, et que l'arc est une Îÿre sans cordes, l'expression n’est pas simple. Elle l’est, quand on dit : l'arc est une lyre, le bouclier est une coupe. La comparaison est présentée aussi sous la forme suivante : Un joueur de flûte a un singe ; un myope a un flambeau qui s'éteint en pétillant ; ce sont deux exemples de concision. La comparaison est belle, quand il y a métaphore. On peut, par comparaison, dire que le bouclier est la coupe de Mars ; que des ruines sont des haillons d’un édifice ; que Nicérate est un Philoctète mordu par Pratys, comme le disait Thrasymaque, en voyant que Nicérate,

The text on this page is estimated to be only 30.27% accurate

348 PHTOPIKH. put #ertrrovaty of romrai, tv ph Ev, xai éay eddoupot. ÂËë/o d 6tay anssw, “Qoxee célivor, côla rà oxEkn gopeï, “Rorep Dihdpuer Guyouxsén LAN Kai ta touara nadvr elwôves elsiv. Aït d’ eixôves , Gt era gçopai, élonta noladxus. E’. Kai ai rapommia , peragopat am eidous ën’ Eidic eiauv® ciov, dy Tis Ws d/aDny TELOÔUEVOS AÜTOSS ÉRX/E/NTAL, et:a (ChaËn, ©: © Kaprañiés quor t0v }œyo &upo yap ro elonpévoy TerévÜast. ZT'. OGey pév cdy ta doteta déyerar, nai dti, o4eddv elcnra to at1ov. Éiot dé nai eudoxiucüoa vrepéohai, pes Tayop at. ofoy eis Unwmicouévoy® (léfnte ya&o abroy elvai # 9 4 , tt € , è QU 4 duxapivoy tTé)apoy* épuñooy ydp tt T0 Unwnicy. Aa to . no opépa. To dE Gonep To nat T0, Unep6o)…n Th débe Oapécouoa. “Qorep Diiduunr Euyouary iv T5 xwpÜxew* NAS 9 « , « Di , Hé , eo » GAbnt &y avrov Dildpuova elyar payôpevoy TG xwpure. “Qorep aélivov oùdu Th oxéÀn popeï” bnônçs d ày où oxën, &))à aélwva Éyeuw oÙtws oùkæ. Eëzi de UrepBodoi peparuwôeg apodpérnra yap dnhobauw. Au dpr15dpevor Aéyouat méligta® OÙ” ei mor téax doin, 8x dauxdds ve xôvIG Te, Koëpnv 2’ où yauéw Ayamépvovos ’Artpeiduo, OÙG ei ypuasin Avypodlrn xxXhos épiçot, "Epyx © 'Aünvain. Xpüvra dE pére roûre oi-Atrinoi Éiroces" do rpesEvtépu déyey anperés.

 vaincu par Pratys dans un combat de rhapsodes, était encore sale et portait les cheveux longs. C’est en cela surtout que les poëtes échouent, lorsque, tout célèbres qu'ils sont, ils n’observent pas ces règles et qu’ils s'expriment ainsi : « Ii porte ses jambes tordues comme: le persil, comme Philammon luttant au jeu du ballon. » Tous ces exemples sont des comparaisons, et les comparaisons sont des métaphores, comme nous l’avons dit souvent. 8 V. Les proverbes. Les proverbes sont des métaphores d'espèce à-espèce. Si un homme, par exemple , introduit chez lui une chose dent il attend du bien , et dont il éprouve du dommage, ou peut lui dire : # Le Carpathien a voulu le Lièvre 20 ; » car l’un et l’autre ont éprouvé le même malheur. 8 VI. L’hyperbole. Voilà à peu près comment on peut arriver à l'élégance du style, et l’usage qu’on en fait. Les hyperboles non vicieuses sont aussi des métaphores. On peut dire d’un visage meurtri : « Vous le prendriez pour un panier de mûres ; » parce que les meurtrissures ont une couleur rouge; néanmoins l'exagération est tro) forte. Quand on dit : « comme ceci et comme cela ,» c'est une hyperbole qui ne diffère que par l’expression. « Comme Philammon, luttant au ballon:” vous croiriez que c’est Philammon lui-même qui combat avec le ballon ; « comme le persil, portant les jambes tordues ; » on pourrait croire que ce ne sont pas les jambes, mais le persil qui est ainsi tordu. Les hyperboles ont quelque chose de jeune; elles sont un signe d’ardeur. Aussi en use-t-on surtout dans la colère: « Quand il me donnerait autant d’or qu'il y a de sable et de poussière, je n'épouserai pas une fille d’Agamemnon, fils d’Atrée ; dût-elle par sa beauté le disputer à la blonde Vénus, et par son adresse à Alinerve, » L'hyperbole est employée surtoat par les orateurs attiques; il ne convient pas aux vieillards d’en faire usage.

The text on this page is estimated to be only 32.71% accurate

360 | PHTOPIKS. KEDAAAION IB’. A’. Aer D pn Acinbévar, dre &AÂn Éxdotw yéver dppérre Régis" oÙ ap M.abtn ypapun aa dyeviqtux" OoÙdE nurJopeen xai dixavixh, Aou de dvcyun. eldévor” tà pv yæ, éoruv Émibeu éniotæoBar vo “dE, ph dvayxabeobai xara= ctwriiv , y te (foÿAntat petadoDvau rois &}Àotc* ÔTEp aaxovaw où uh éniorduevor ypdpeu. Éore dE détre, Ypapuñ pEv, n axpiéeorétn" ayoviotixn dE, % Unoxprixutarn. Taÿnc de duo Eldn* pv yap, Rx ‘A dE, rabnrinf. Aro vai afÜnoxpirar ta rotabra Toy dpaydtuy ÊmxoUTt, xai où rom tai vobg voroütouc. Baotaéévrou dE où dyæyvwatixoi* oo Xapñpoy" dxpiôns yap, bonep hoyoypapos”. nai Auxluvies tou busaubonouy, Kai rapabaliduevor, oi LE rüv ypapuadiy Ey vois dy@at, otevoi paiyoyta où dE Tüy PrTépuy ed Aeybévrec, idiwrumoi y tais yepoiw. Aïriov DE, Gti év To ayüve dpuérre. Ad nai Ta Droxpurixa Gpnpnuévns This ÜToxpigewç, où nouobvtæ To aUtüy Épyov, paivetæu EUñOn" oloy Tà GoUvdETA, mai TO ToÂAdMIEG TO aTo eineiy &v Th papa, 6pO&s énodoxmmabereu” Ev À aymviotixf Ka où DhTOPES Apr tal ÉOTL yap UTonpiTixt. Àvyxn dE perabæAde#y To auto ÂËyovtas" énep &ç mpoodomout T@ Üroxpivecfau Obrés éotw 0 xAëdac Uudiv' obtés éotiy 6 éfanamiaag oùtog 6 To Écya= tov mpodoüvar éreyeioñoas. -Oioy vai Duüiuur 6 Ünoxotmik

LIVRE ILE, CHAPITRE XII. 351 CHAPITRE XII. Du style qui conviént à chaque génre. & I. Du style écrit et du style agonistique. n ne: faut pas perdre de vue qu'à chaque geare convient un style différent. Celui des ouvrages écrits n'est pas le même que celui des débats publics; celui qui convient au genre délibératif ne convient pas au judiciaire. Il faut être habile dans l'un et dans l'autre. Le premier demande une parfaite connaissance de la langue ; grâce au second, nous ne sommes pas forcés de nous arrêter, quand nous voulons communiquer nos idées aux autres; ce qui arrive à ceux qui ne savent pas écrire. Le style des ouvrages écrils exige le plus grand soin ; celui des débats publics doit surtout être propre à l'action. Il y a deux espèces de ce dernier : l'un convient à l'expression des mœurs, l'autre à celle des passions. Aussi les comédiens recherchent-ils les drames où se trouvent ces qualités, et les poëtes, les comédiens qui peuvent les faire valoir. Maïs on supporte avec peine les poëtes qui ne sont bons que pour la lecture. Tel est Chérémon #, qui est exact comme un prosateur, et Lycimnius, parmi ceux qui ont écrit des dithyrambes 2. Si on compare les discours entre eux, ceux qui sont écrits paraissent maigres en public; ceux que les orateurs ont déclamés avec succès semblent ridicules à la lecture. La raison en est qu'ils sont faits pour les luttes publiques. Ils veulent donc le secours de l'action, et l'action disparaissant, ils ne rémplissent pas leur fonction, et paraissent insignifiants. Les défauts de Kaison, par exemple, les répétitions fréquentes, sont mal venus dans un discours écrit, et avec raison ; maïs dans les débats d'une assemblée publique, les orateurs en font usage, parce que tout cela se prête à l'action. {l faut varier l'expression quand on répète la même chose ; on prépare ainsi les voies à la déclamation : « Voilà celui qui vous a volés, celui qui vous a trompés , celui enfin qui a voulu vous trahir. » C'est ce que

The text on this page is estimated to be only 34.03% accurate

352 PHTOPIKKH. - ’ émoier, Éy rs 9 ÂvaËaydpidou yspoytouaviæ, êre Àéyet Padapavôue xai Tlalaurñônc, nai éu ro rpoÂdye Tv Ebcebüv, vo 2 ’ r 4 N æ \ € / ’ e Eyo. Ecay ydp vis Ta touaüta ph Unoxpimrat, yéyvera 0 toy Joxov péouv Kai ta aouvera woabtus HABov, drir= nou, Ededunv' dvdyxn 7Yàp Üroxpiecat, xai. un 5 Ëv CL 4 Aéyovta To at n0e xai Tôve eireiv. Etc Éyes Wudy ti ta ’ à“ 3 y \ ? A + 3 + S 2 \ dabydera" év iaw yap xpévw molle done eipñolær. © ap quyeouos Ev moui t& moïld" Gore édy ébauoeôn , nier ° re i w 5 GTt tolvavtiov Éctau to Ey mo. Éyer oùv aüEnav* nAfov, Dshéx nv , inéreuca moddd* done dE Unepidsiv, ax emo, gx ni Toûro dé Pouderar nouiv xai Ounoos êv T5, Nipebc 9 où SüunBevNipeëç A ÿhatnc” Nupeds, 6 xd] loto. Heci où ao nollæ elontar, avayen xat rohkkdxice elorofar, [l ? i » t N 7? "= -1 ” L vw. Et oùy zai mohdus, «at nonk& doxet. (lors nÜËmrer &ira pynoôeis dix Toy rapahoyiauèv, xai LUUNV TErOMEEV, oUIxoù Üorecoy œûroù Adyov Tomoapevos. B'. H péy oùy Onunyopuxn AËe, Kai navreGséo 14€ Th , v A À , T € »” 3 * » e La Gkaypapia Êqu yap av nhewy n 0 ÉXAoS, Toppurrepou dé’ DO Ta axpiôñ Repispya nai YEipu palvetas EV dupotépots. H de dun, dmpiééarepoy" Etre dE äkhov, n évi xoutñ éÂdXuoTov yap Édtiy v Putopuxoiç" ebaüvontoy ydp p&kioy to olxetoy To rodymatoc, xœi to dAAéTptov* Kai Ô dyoy STE. Qote xobaca n xpiois. Ad cùy oi avtot êv Tést Terots

LIVRE IIT, CHAPITRE XII. 353 faistit Philémon le comédien dans la Géronfomantie d'Anaxandride-5, quand il dit « Rhadamanthys et. Palamède ; » de même dans le prologue des Eusèbes, quand ïl répète le mot. £,w. Si dans ces passages , la déclamation ne s'anime pas, on pense au proverbe : « II porte une poutre.» Il en est de même pour les passages où les liaisons manquent : « Je suis venu, je l'ai abordé, je l'ai supplié. ». Il faut s'animer alors, et ne pas prononcer ces mots du même ton et avec la même physionomie, comme si on disait une seule chose. Le manque de liaison a encore ceci de particulier ; c'est que, dans un égal espace de temps , il semble qu'on dit plusieurs choses; en effet , la liaison fait de plusieurs choses une seule ; si donc on la fait disparaftre , il est évident que le contraire arrivera , et que d'une chose on en fera plusieurs. Il ÿ a donc là un moyen d'amplification : « Je suis venu, je lui ai parlé, je l'ai supplié. » En s'exprimant ainsi, il semble qu'on laisse de côté beaucoup de choses qu'on a dites. C'est aussi l'intention d''Homère, dans ce passage : « Nirée de Simé, Nirée fils d'Aglaé, Nirée le plus beau 4... » H est nécessaire de nommer plusieurs fois un guerrier dont on rapporte beaucoup d'exploës ; si donc Nirée est nommé plusieurs fois, il semble qu'il a fait beaucoup. Au moyen de cet artifice, Homère agrandit ce guerrier en n'en faisant mention qu'une fois ; il en a perpétué le souvenir, Lu il n'en dise plus rien dans la suite du poëme. $ I. Style délibératif et judiciaire. Le style du genre délihératif est entièrement semblable à une décoration où les ombres sont fortement tracées ; plus il y a de confusion dans les nr'asses, plus il faut la regarder de loin: ici comme là, trop de soin serait inutile et même mauvais. Le style du genre judiciaire est plus soigné ; il l'est encore plus en présence d'un seul juge, parce que l'esprit saisit plus facilement £e qui est propre et ce qui est étranger à l'affaire ; il n'y a pas de lutte, et la vérité du jugement n'est pas altérée. C'est pourquoi les mèmes orateurà n'excellent pas dans tous les genres. Là où 23

The text on this page is estimated to be only 33.50% accurate

354 PHTOPIKH. ebdoxoat prropes” GA ênov paliora Unoupiceux, évraÿda uote dnpibeux êvi Toûte dE, énov purñc, nai paliota énou peyéÂns. e |] + | # | L'. H pév oûv émedeunren ébi, ypapuuuratn® to yäp doyov adtñs, évéyvucw* Outépa dE, ñ dixavumf. To de TP0G— apeiodar Try Aiv, Gt Kdéixy dei nai sya)omperh, rep La Ü A LA 4 9 ? t v je epyoy* té yap älhoy h ocwppoya nat ékeubépiov, xai eÙ ti Gin nous dperñ; ro yap elay elvau, rowioet diÂoy Gti td elpnuéva, eirep OpÜuis @osota À àpern Tic AéEeus" Tivos y&p évaxa dei cap, nai un tanewvny elvar, &}Â& Tpérouaay ; ad s > * , , ® Av te yao adoheoyñ, où oapñe, où, &y oûvrouoc. All Oéloy tu T0 pécoy dppérre. Kai 10 delay ta cicnuéva rowdeu, &v EÙ puyôn to clôt, xai Éevexôv, xai 6 puôpôg, nai tÔ mibavôv éx roù npénovros. ITepi pev-oùv ris MéËews elontau, Xi KO Tepi éndvrov, xx dix neoi Exœotoy yévos. Aocrov dE, mepi tdbens eineiv. KEDAAAION IT, A", Écu dE roû Adyou düo pépn® dvæyxatoy yap té te Tpdyua eineiv nepi ob, ua tôr dnodtibo. Au einôvra jm énodtitou, h énodeitar ph mposmévra, édüvarov. Ô x yäp dmodeuxvümv , ti drodeixvuai* nai Ô rpohËyey, Évexa toû dro— etes rpodéyes. Touruy dE, rÔ pv, mpébeots éotu* vd GÈ, méOTIS. Oorep &v ef 715 uéhoe, Gru vo pèv, Tpébinpa <ô dE, arôdebug. INUy de dapoüg JE} ox * duiynow J&p Tov çou Ouxa—

LIVRE III, CHAPITRE XII. 355 l’action oratoire a le plus d'effet, le style doit être le moins soigné : ce qui arrive, quand l’orateur doit élever la voix, et surtout quand il doit lui donner tout son développement. $ INT. Du style épidictique. Le style du genre épidictique convient surtout aux ouvrages écrits, parce qu'il est destiné à la lecture ; vient ensuite celui du genre judiciaire. Quant à rechercher, dans une division nouvelle, s’il doit être agréable et s’il doit être magnifique 5, c’est inutile. Pourquoi cela, plutôt que tempéré, noble, ou tout autre qualité morale ? Il est évident que si nous avons bien défini les qualités du style, ce que nous avons dit suffit pour le rendre agréable. Pourquoi s’enquérir s’il doit être clair, s’il ne doit pas être bas, mais convenable ? Il sera clair, s’il n’est ni diffus, ni concis. C'est évidemment au juste-milieu qu’il faut s'en tenir. Il sera agréable, si conformément a ce que nous avons dit, il renferme un heureux mélange de mots usités et de mots étrangers , s’il a du rhythme, si la convenance le rend persuasif. Voilà ce que nous avions à dire sur le style, sur tous les genres en général, et sur chacun en particulier. Il nous reste à parler de la disposition. CHAPITRE XIII. Des parties du discours. fs I. Parties essentielles. Le discours a deux parties. En effet, il estnécessaire d’annoncerle sujet, et ensuite de donner les preuves. Il estimpossible d'avancer sans prouver, de prouver sans avancer. Celui qui démontre, démontre quelque chose, et cêlui qui annonce une chose se propose de la prouver. La première de ces parties est la proposition, la seconde est la preuve. Ea divisant autrement, la première serait un problême, la seconde une démonstration. Aujourd’hui on divise d’une manière ridicule {. Et d’abord, la narration n'appartient en quelque sorte qu’au seul genre judiciaire. Com

The text on this page is estimated to be only 30.40% accurate

356 PHTOPIKEH. vex05 Déyou pévou été. Éridextixoû dE xt Onpnyopixo5 , Tüc évdéyetar slvau dima olay LÉjovow, % ta rpôc Tv dvriteoy, ñ énthoyoy toy arodeuxruatoy 3 [coco GE, xœi dvremapa6ox, xai Eravodos , EV Tals Ênprryopias TÜtE yéyvetas , Gtay &vtiloyix n° xai /ap n xaTr/opia , xai ñ arokoyix node , GX OÙ ÿ ouuooukñ" a) 6 enthoyos. Éte add dtxavoeoÿ navrôc, lo, édy puxp0; à Àdyos , n To rpdyua Ebuynudveutoy duu6alve yæp toù sous &patpeto dat. B'. Àvæyxaïx äpa pépia, npôbeots, uai niotis. Tdtx pv oby trara” ra dE nAstotTa, roooiuov, Tobeous, RiTTIS, ÉriiÀo705" T& y4p Pis TÜv ATEN OV, TOY TÉTTEWY ÉOTL* KA À ŒVTIrapabokn , adEnoiç Ty auTod, GITE HÉCOS TI TOY TITTEMV* arc debut ydp ru 6 nouv Foûro* aXA où to rpooïquov, oÙd’ à Ent2oyos , GÀ\ duapuviTaes. État oùv, dv tisté totadta Aœph, ênep énolour où nepi Osédmpoy, doiynots Étepoy, xai émômTK , xainpodimots , xai Aeyyoc , xai émebékeyyos. Aet dE eldéç te éyovta vai dixpopav, dvopa Tideodœ” ei dE un, yiJvetou xevOy xai Anp@des , oiov Avxtuyto Toul Ev Th TU; énoipaoiy GvOUAE UV, xai ATOTAMINOW , xai Obouc. KEDAAAJON IA’. A”. To pv où npooiuov, Éamv épyn }éyou* ërep ëv rouige mpéoyos, xai y abAñger mpoatliov' Tévta Gp apyai

" LIVRE III, CHAPITRE XIII. 357 ment admettre dans le genre épidictique , et dans le délibératif, une narration telle qu'on la définit, ou bien une réfutation ou une péroraïison dans les discours du genre épidictique ? Le genre délibératif n’admet un exorde, une discussion du pour et du contre et une récapitalation , que tout autant qu'il y a deux opinions contraires. Si souvent, dans ce genre, on accuse ou on défend, ce n’est plus une délibération. La péroraison au contraire ne se trouve pas dans tout discours judiciaire ; par exemple, lorsque le discours n’est pas étendu , ou que la chose est facile à retenir, on peut alors la retrancher pour être court. ” $ IL. Parties accessoires. La proposition et la preuve sont donc les parties nécessaires du discours, celles qui lui appartiennent en propre. On peut admettre tout au plus l’exorde, la proposition , la preuve et la péroraison. En effet , la réfutation fait partie de la preuve ; en discutant le pour et le contre, on amplifie ses propres raisons , de sorte que c’est encore une partie de la preuve. En faisant cela, on démontre quelque chose, mais l’exorde et la péroraison ne servent qu’à aider la mémoire. Si on adopte toutes ces divisions, on fera comme les disciples de Théodore 2, qui distinguent une narration, une postnarration et une prénarration , une réfutation et une postréfutation. Mais il ne faut inventer un mot que pour exprimer une espèce distincte, ou une différence essentielle. Sinon, la division devient vide de sens et ridicule, comme celle de Lycimnius, qui, dans sa Rhétorique, admet l'interruption, la digression!, et les branches. CHAPITRE XIV. De l’exorde. $ I. Définition. L’exorde est le commencement du discours, comme le prologue en poésie et le prélude en musique. Ce sont autant de com

The text on this page is estimated to be only 30.60% accurate

358 PHTOPIKEH. tar” eisi, xai olov Gdomofnoic t& éruévrt. Té pv oùv npoalor, uorov té Toy érudEixtExDv TCoOULD" xat y4p où aÙdntai, 0 tu av Épuotw av)roa, toÙro npoxuAioavtes, ouvrVay T évdootuu" xaï éy toig éntdeuruxots Aéyors dt oÙùtTw ypépeu* 8 a yap àv fPounrar eUDdS einévra, évdouvar xai ouvahæ* ônEto TAvtEs TOLoUoL" rapadery pa +0 TA Icoxocrou: Êe LE polo" oOUdEV ydp oixcov Urapyet Tois ÉpiotixOÏS mai Édéyn. Âua dë xai éav éxrorion, dppérre ph 8Aov tôv Acer Opoeud eivac. B'. Aëyetou dE ta <üv émdsurix dv TCOOÏLUX, ÊE ÉTAWOU à Déyou* oiov l'osytas meEv év to Ô?. vurix® À, a Ÿx0 rov ä£ror Jauudsecba, à dvdpes ÉXnves" » éravet Jap Tobs 15 raynyéper ouvéyovtas. Icoxpatns dE déyes, dre tés pèv rüv cuudtev æostas Aupeais Étiuncav* toïs d EÙ ppovoloiy, oùdty aÿ)ov érobnsav. Kai no ovubouls » Oiov ét dét trous cyañcis tuudy” Où xai ayTos À protein à ÉTOLVEL" H TOUS TOLOUTOUS, OÙ fu te ebdomuoUot, pére œaudor, GUN Gao &yaloi dvtes Oro, doTep AXéEavdpog à ITpiéuov : oUrec yap suuÉoukeusr. Éu d Ex toy dxavixdv Tpooiuimy toûto d ÉGTIV, EX TÜV TPOS TOY Gxpoatnv, el Repi Tapadceou Àdyos, n Teot XahToÙ, À TEpl tedpu}npévou noÂois, Date cuyyvounv Éxeuv* oioy Xowpüos, Nüv 9 Gte ravra dédacro. Ta pév oùv tüv émudeuxruxdiv Aéywv npootuua, êx Totwv & énœivou, éx Yéyou, x Tporoomis, ÉË GTOTpOTH, Ëx TOY TPÔG toy axpouthy. Aei dE n Ééua, h oixeix eivar Tæ évOoauux To À570. (4 t T æm ? + = = L. Ta dé to dixavæoÿ npootque, dti AmGeiv, &tu taro Myxro Onep tv dpaudtov où rodhoyor, rai tv énüv td

LIVRE III, CHAPITRE XIV. 359 mencements , et comme une introduction à ce qui suit. Le préJude ressemble à l'exorde du genre épidictique. En effet, quand les joueurs de flûte ont an morceau brillant , ilsle jouent d'abord et le rattachent à l'ouverture. C'est ainsi qu'il faut écrire les discours du genre épidictique ; l'orateur dit d'abord ce qu'il veut en le rattachant à son sujet. Tous font ainsi ; par exemple Isocrate, dans l'exorde de l'Éloge d'Hélène ; en-effet, qu'y a-t-il de commun entre les sophistes et Hélène ! ? L'orateur fait bien aussi de sortir du sujet, pour que le discours ne soit pas tout uniforme, $ II. Sources de l'exorde du genre épidictique. Dans le genre épidictique , les sources de l'exorde sont l'éloge et le blâme. C'est ainsi que Gorgias, dans son Olympique ? : « Hommes Hellènes, dit-il , ils méritent l'admiration générale ; » et il fait l'éloge de ceux qui on institué les réunions solennelles des jeux. Isocrate les blâme au contraire d'avoir institué des récompenses honorables pour les vertus du corps, et de n'avoir établi aucun prix pour les sages 5. L'exorde se tire aussi d'un conseil; par exemple: il faut honorer les hommes de bien , c'est pourquoi l'orateur va louer Aristide, ou bien ceux dont la renommée dit du bien et du mal , et dont les vertus restent cachées, comme Pâris, fils de Priam. 11 y a là un conseil. L'exorde se tire encore de ce qui est propre au genre judiciaire, c'est-à-dire, de la personne de l'auditeur, si le sujet qu'on traite est extraordinaire, difficile , ou connu du grand nombre. Il faut alors réclamer l'indulgence, comme Chærile : « Mais aujourd'hui tout a été partagé. Voici donc les sources de l'exorde dans le genre épidictique : l'éloge, le blâme, te conseil, la dissuasion, la personne de l'auditeur. Les choses par lesquelles le discours commence sont nécessairement Qu étrangères ou propres au sujet. $ II. Sources de l'exorde du genre judiciaire. Remargnons maintenant, relativement à l'exorde du genre judiciaire, qu'il produit ke même effet que les prologues dans les pièces de théâtre, et les préambules dans les poëmes épi

The text on this page is estimated to be only 32.32% accurate

360 PHTOPIKH. Tpoeëuia® TA LE yap Tüv vpaubwy, duoux toits SmidXTLXOLS° Atd où xu) vod düipu, El Te oxüAu Éy dë roi; Aéyoic rat éneot Oetyud éote voù Méyou, Wa rpoiduo, repi cÙ À © Ados, «ai uh xpépntas à Oidyoux" Tô ydp &épiotoy , rhavæ. À dods oùx, borep els Irav xeipa, on ap Xniv out Eyôpevoy àxohoubeiv 7 Àdyw. - Aux toûro, Mävev dede 0er. ‘Avipa tot Évvens Moüocu. _Hys pot X6yoy &Xkov, Tux Aclas nd yalns FHAGev ês Edowmny rÉeuOG LLÉYOS. Kai oi tpæyuxot Onlodor nept to Opdua, xav un EUbÙS, Danp Ebpinidns® AN Ev à rpoldyw yé nou doi Gonep xar ZogoxAñe, ’Euot torhp #v ITév60Kai ñ zouwa Goatwc. To pv oùv dvayxaustatov " TOÙ npoouuiou xAt LOtoY ToÏTo, MAdoa, té dre To TEAO5, oÙ évexa O0 dyos. Auinep àv dKov À Hat puepôy TÔ TpJUX où XPNOTÉOY TPOOULU). Ta dŒ &ha En ois XP@VTA, LOTpEUpara, xai xoiwvd. Aéyepar dE taÿra, ëx te «où Àé/ovtos, xal toÿ dxpoaroÙ, xai ToÙ modyuatos, xat toÙ évavriou. ITept avtoÿ pév xat To) ævriixou, Oca mépi Oixbohiv AÜTa xai rougaL. Éote d OUY OpLoius® ÆTOAOVOULÉVI) MLEV YA, TpÈToy Ta Tpoç dabokiy" XaTNy/OPOÜUTE d, y T@ érihyo. Av 0 dE, oùx &nloy* Tov pév yép dnoloyouueroy, étav péÂm clcéeeuw ‘aÜtov, avayratoy dychsiy t@ xwAVOUTA" Gate AutéOY Tpütoy Tv Daboliy to dE OuxbdAhovts, év TO ért).d7e) dar Glnréov, va uynucvevros: HA&hov. Ta dE npos Tv GApOITHY, EX TOÙ EVOUY Toudat, Aa Ex TOÙ Opyisa, KL ÉVIDTE OE' EX TOÙ TDOGEXTIZOY , M TOUVAYTIOY * OÙ ‘AD LEE OU 2 :

 Car, dans les dithyrambes, le début ressemble à l’exorde du genre épidictique : « Pour toi, pour tes présents, pour tes dépouillesÿ »; mais dans les discours, et dans les poëmes épiques, le début est une indication du sujet, pour qu’il soit connu d'avance, et que la pensée ne reste pas en suspens, l’esprit étant dans le vague, quand il n’y a rien de déterminé. C’est donc un fil conducteur placé dans la main de l'auditeur pour le rendre attentif. De là ces débuts : « Muse, chante la colères» « Muse, chante cet homme ; » « Inspire-moi un autre récit, comment de la terre d’Asie, cette grande guerre passa en Europef. » Les poëtes tragiques montrent de même le sujet de leur drame, si non dès le commencement, comme Euripide, du moins quelque part dans le prologue, comme Sophocle : « Mon père fut Polybe 7. » Il en est de même dans la comédie. La fonction la plus essentielle de l’exorde, celle qui lui est propre, est donc de montrer quel est le but où tend le discours. C’est pourquoi il faut le supprimer, quand le sujet est connu ou peu important. Les autres espèces d’exorde, dont on fait usage, sont des recettes communes à toute ‘espèce de discours. Ces exordes se tirent de la personne de l'orateur, de celle de l’auditeur, du sujet lui-même, de la personne de l'adversaire. On tire de la personne de l'orateur ou de celle de l'adversaire, tout ce qui sert à détruire ou à établir une accusation. Mais il y a une différence. Celui qui se défend va d’abord au devant de l’accusation ; celui qui attaque, le fait dans la péroraison. La raison en est claire. Celui qui se justifie voulant s'insinuer dans les esprits, doit faire disparaître les obstacles, et par conséquent détruire d’abord l’accusation; celui qui accuse, doit le faire daas la péroraison, pour en laisser un souvenir plus vif. L’exorde tiré de La personne de l'auditeur a pour but de le rendre bienveillant, d’exciter ses passions, et quelquefois de le rendre attentif, ou non; car il n’importe pas toujours de rendre l’auditeur attentif; et c’est pour cela que beaucoup d’orateurs cherchent à le faire rire. Tout contribue à rendre l'auditeur docile quand on le veut. Il faut aussi se montrer homme de

The text on this page is estimated to be only 30.36% accurate

362 PHTOPIKKH pépec nouiv mpocextméy. Ad moÂloi el yêura ma povrae npoæyew. is de ebuabeiay Gnavra avatar, dy Ts Botntoœ KG TO ÉTIELX paivecÜa" mpoTÉqoUTt Yan pdd Aov toutou. [Tpogeutmor dE vois peyæhois, vois Eots, vois Baupaorois , vois ndéa. Aud dt éprouiv, dç Tnepi ToToy 6 À6yos. Édy dé un Tpogexrmols, Gtu puapov, Êtu cUdy npoç exeivous, Ôte Aurmpdv. Aeï de un AaxvOdveuw, êt navra Étw tob }dyeu Tœ roiaüta® mpôc paÿloy yap dxpoaTV, Xi TA ÉSW TOÙ TPAyHLATOG AXOUQVTA" ÉTEL GY [AM TOLOÙtoc 7, oÙdey dei mpoomion, GX h Ggov T0 Tpdypa Eire xepahæmôDs, tva Éyn borep cûua xepalrv. Éxr, TO TP0EXTIXOUG TOLELV, TAVTUY TOY LEPGY XOLVOV, ÉGy Oén° TavtaXoÙ yao avuist äkov, h æpyxépevor. Auo yelotov év apyñ TATTENV, ÔTE HA)iOTA TAVTES TOOGÉYOVTES ŒXPOUVTEL. Üory ênov av 9 xaupoe, hextéoy, « Ka pros TPoGËYETE TOv voüy* oùdev yao a&khoY ELdv, f UUÉTEPOV* » xa, a Épô Yàp Vuiy, oiov oÙBenwnote dunniote Dervov, h oÙtw Oaumaatév.» Toùro d éotiv, wonep ëqn ITpédixos, Ête vuotatouev oi axpoatai, ra peuÉahey vis nevrmoytadpdypou abtois. Ore dE npôg Tv dxpoutnv, Ùy Yep © dxpouthc, OnloV" Tévtes ap, h ÀaÉcikouow, Fr pébouc émodovrar év Toi npoomioi, "Avaë, 806) pv, où 8rux onoudne Üro — TE pouuiaën ; Kai où Toynpov rô npdyua Éxovtes, n DoxoUvtEs Tavtayoÿ Jap Pédreoy diarpibew, n èv r@ Todypatu. Auo où dobdoi, oÙ td épurpeva Aéyouoty, &ÂÂG t4 xÜXÂO , Kai Tpoouude Govtou. Jlôdev d ebvous dec nouiy, elpntai, xai tüv &Muv Éxaotoy tüv touoituv. Érei de ed Aéyeteu, Ad ps” ds Dalnuus pliov Ebeiv, A Eauvév,

LIVRE IIXY, CHAPITRE XEV. 303 bien, paroë qu'on écoute plus volontiers les orateurs vertueux. L'auditeur est attentif, quand on lui présente des choses grandes, qui le touchent personnellement, qui excitent son admiration, ou lui donnent du plaisir. Il faut donc lui faire croire que telles sont les choses qu'on va lui dire. Pour le rendre inattentif, il faut lui persuader que la question est peu importante, qu'elle ne te touche nullement, qu'elle est triste. Mais il ne faut pas perdre de vue que tout cela est hors du sujet, et s'adresse au jugement perverti d'un auditeur .qui écoute volontiers ce qui est en dehors de la cause. Supposez un autre auditeur, vous n'avez plus besoin d'exorde, mais d'un exposé sommaire du sujet, qui soit au discours ce que la tête est au corps. Il faut aussi, au besoin, rendre l'auditeur attentif dans toutes les parties du discours; car l'attention se soutient partout ailleurs moins qu'au commencement. Il est donc ridicule de la recommander au début, lorsque tout le monde écoute avec le plus d'attention. Ainsi, quand le moment est venu, il faut dire : « Prêtez-moi votre attention, car ce n'est pas plus mon affaire que la vôtre ; » ou bien : « Je vous dirai la chose la plus terrible que vous ayez jamais entendue; » ou « la plus admirable. » C'est faire comme Prodicus, qui, voyant ses auditeurs s'assoupir, s'écria qu'il allait dire une chose qu'il n'enseignait que pour cinquante drachmes8. Il est bien évident qu'on ne parle pas ainsi à l'auditeur en tant qu'auditeur; car l'homme qui commence à parler accuse toujours ou cherche à détruire les motifs de crainte qu'il peut avoir : « Prince, je ne dirai pas que je suis venu avec empressement® ; » ou bien; « Pourquoi ces préambules 10 ? » C'est ce que font aussi ceux qui soutiennent ou semblent soutenir une mauvaise cause. Il vaut mieux alors insister sur tout autre chose que sur la cause élle-même. Aussi les esclaves ne répondent jamais à la question, mais vont chercher des détours et des préambules. Nous avons dit comment on rend l'auditeur bienveillant, et nous avons également fait connaître chacune des choses qui concernent lexorde. Mais si Homère a dit avec raison : « Faites

The text on this page is estimated to be only 32.95% accurate

364 PHTOPIKE. Toûrev dei do otoydteobar. Év de vois émedeuxtouoic oicoôar deë mouiy ouveraweiodar tov Gxpoarnv, h atôv, À yévos, ñ énmBeuuar aïto, n &A)uç yÉ Tws. Ô väp Aéye Zrxpdrne éy to émitaplw, &An0Es, ôte oÙ jaherov AGnvaious èv À valon éraiveiy, GA y Aaxedauovierc. A". Ta de toù Onpnyopixod Ex Tüv toÿ Gixavuxoÿ Àdyou éati. Düger dE fxiota Éyer xai yap Kat, mepi où, iouoi. Kai oÙdEy detre To npéyua npoomulou, &AŸ ÿ d abrôv, tobc dvriéyoytas, n éd un, nMmoy (Boule, UrolauÉdywatv, &}} Nn meiboy, n Éhartoy Où h Oabéhle, h énoÂveOœ: avdyxn, rai h adEñoa, h awaat: Toutuv dE Évena, npoomiou detTai, N XÉGUOU Ydpuy* D autoxaOGA}À& palyeta, EX in ELA touoÜroy yp to L'ooyiou eyxwuoy ele HXcouc* oùdiy ap TROEËLYKOVICOS, UE Tpoavaxwioag, EUGUS dpyEtau, Hg, ROÂG EUOaUUWV. » KEDAAAION IE’. A". Ilepi dE diaGoññs, Ëv uév To €ë Gy dv vu dnéAndw dvaxeph anehbaauto® oÙdEv ap Olapéper, EiTE ETÉVTOS TIVOG, ete pri® Dore toûro xaBéhou. A)Âoc tpéroc, Gore TpOG TA aupioËnroUueva dravträv, ñ We oÙx ÉctIy, n x oÙ flabepôv, h où toire, ñ de où mmAuxobtoy, n oùx &dtxov, n où péya, n oÙx aioypov, ñ oÙx Éxov méysloc nepi y@p tou

 que je trouve chez les Phéaciens la bienveillance ou la pitié #1, » L'orateur doit viser à faire naître ces deux sentiments. Dans le genre épidictique, il faut faire croire à l'auditeur qu'on lui donne une part dans les louanges, ou à lui-même, ou à sa famille, ou à ses habitudes, ou enfin de quelque autre manière. Socrate a raison de dire dans l'Oraison funèbre 13, qu'il n’est pas difficile de louer les Athéniens à Athènes, mais à Lacédémone. IV. Sources de l’exorde du genre délibératif. Le genre délibératif emprunte au judiciaire ce qui concerne l’exorde. Mais ici l’exorde est naturellement très peu de chose. En effet, les auditeurs savent ce dont il est question, et le sujet par lui-même n’a pas besoin d’exorde. L’orateur peut donc le tirer de sa propre personne, ou de celle des adversaires, ou de l’idée qu'il veut donner de la question, s’il juge qu’on y attache trop ou trop peu d’importance. Il doit par conséquent attaquer ou se défendre, amphfier ou amoindrir. Voilà donc les motifs de l'exorde ; ou bien, ce n’est qu'un ornement, parce que le discours, qui n'aurait pas d’exorde, semblerait écrit à la hâte, comme cet éloge des Éléens, dans lequel Gorgias, sans prélude, sans préparation 15, s’écrie en commençant : « Elis, heureuse ville! » CHAPITRE XV. Des moyens de défense. $ I. Comment on peut repousser une accusation. Pour repousser une accusation, il faut d’abord détruire l’opinion fâchense qu'on a de nous. Que cette opinion ait ou non pour cause les paroles d’un adversaire , n’importe ; ce moyen est donc d'une application générale. Un autre moyen consiste à aller au devant de ce qui fait l’objet du procès ; à dire que la chose n’est pas, ou qu'elle n’est pas nuisible, ou qu’elle ne l’est pas pour le plaignant ; qu’on exagère ; que le fait n’est ni injuste, ni grand, ni honteux ; qu’il estsans importance. Voilà bien ce qui peut

The text on this page is estimated to be only 29.15% accurate

866 PHTOPIKEH rev ñ aupuobimau Gone loupéme npèc Naucupan ëqn yap rodioai 0 eye, nai ftbau, &ÀŸ oÙx àduesiy ÿ avuuxata))drteo at adixoïvra" el Plab:pov, A4 xa)év ei Avrnpüv, &iX wpélipoy, ñ tt So touÿrov. Ados Tpéro, üç Éotw duapmnua, n ATUYNUA, n avæyxaiov" oioy Zopoxèrs Epn toËuew, oby &6 6 Daxb y Epn, lvx doxf yépuv ;. &AN ét ave où yap évovti elvou abto Ëm Gydoéxovta. Kai avrinatah)atzeafar vo où Évexa, Ge où (lélar éGouhero, dla réde, xai cd touro © dubd)heto, nouiaau auvéôn d PlaGñivar dixaucv de puoetv, eù nus ToÙto yévntTat énoiouv. ADdoc, et éurepuinmtat 0 diabd}}wy, h vÜv; h npétepey, N autos, Nn To EyyUc. À oc » € épurepuhaubdvovtæ, oùç Ouodoycüct ui évéyous elvar Ti duabolñ" oloy, eË Gte —aBapôs 6 poiyoç, nat 6 diva àpa. A)oc > Et ŒMoug dtéÉahev, h &Xos avrov, h &veu diabolñç vnelauéayovte, @orep aœùtog vÜv, OÙ Teghvaaiy oÙx Évoyos. AXiog ëx to avrudiabæ)ery Tov GiabdAloyra" &ronoy y&0 > Ei O autos Gmiotog , où toUtrou Àdyor Édoytæu miotoi. A doc > EÙ ÿéYOVE xpiois" GOTER Evperions TpOS Ÿ'yraivovta ÉV TŸ ÀytuObgeL xarmyopoüvra , ts dotônc, Êc y ÉTONGE XEAEUUY ÉTLOpXELV* H Yhüce" êmouoy", À SE pphv évomoros * pr ydp abrôv àdineiv, ras ex toÙ AtoyuotanoD éyovos mofaets els Ta Oimaothpia äyovra Énel yap abrôy GeOmwxéver Xdyoy à duoetv, ei (Bob}eTat KATY OPEL . À oc x où duabodric XaTNy0= peiv, nAlkov* xat toûto, être &ÂlaG xpioeis nou, Kai Ot1, 0Ù muioteve To mpdyuatt. Koiwès d dupoiy à Tôn06, To auubola

LIVRE II, CHAPITRE XV. -867 faire l’ebjet de la contestation. Aussi Iphicrate répondant à Nausicrate{ , disait qu’à la vérité il avait fait ce que celui-ci lui reprochait, qu’il avait causé un dommage ; maïs il niaït qu’il y eût injustice. On peut dire encore qu’il y a eu compensation , que la chose a été nuisiblé, mais honorable, fâcheuse mais utile, ou autre chose semblable. Un autre moyen consiste à dire qu'il y a eu faute, malheur ou nécessité. Par exemple, Sophocle disait qu'il tremblait , non pour paraître vieux, comme le prétendait l’accusateur, mais par nécessité ; car c'était bien malgré lui qu’il avait quatre-vingis-ans. On peut aussi substituer un motif à un autre , dire qu’on n’a pas voulu nuire, mais faire telle chose, et non celle qu’on nous reproche; malheureusement, il y a un préjudice causé: « Mais je mériterais votre haine, si j'avais agi dans le but qu’on me suppose. » Un autre moyen consiste à dire que l’accusateur a été pris en faute, maintenant ou jadis, luimême ou un de ses proches. Un autre, à citer quelques auteurs du même fait, contre lesquels on avoue qu’on n’intente pas d'acçcusation ; comme si on disait : « Tel adultère n’a pas été poursuivi, tel autre ne doit pas l'être. » Un autre, à dire que l’accusateur en a accusé d’autres, qu’il a été lui-même accusé, ou bien que d’autres, sans être accusés, ont été soupçonnés comme nous le sommes maintenant , et que leur innocence a été reconnue. Un autre moyen consiste à récriminer contre l’accusateur ; il serait étrange, en effet, d'ajouter foi aux paroles de celui qui est lui-même indigne de foi. Un autre, à dire qu'il y a jugement, ainsi que le fit Euripide dans le plaidoyer relatif à l’échange des biens?, Hygiénon l’accusait d’impiété, pour avoir conseillé le parjure dans ce vers : « La langue a juré, mais le cœur n’a pas prêté serment. » Euripide répond que c’est une-injustice de transporter dans les tribunaux les décisions du concours de Bacchus ; qu'il s’est justifié devant la commission du concours, et qu'il s’y justifiera de nouveau, si son adversaire veut l’accuser. Un autre moyen consiste à attaquer la calomnie , à dire combien elle est funeste, qu’elle dénature les jugements, et qu'elle ne s’appuie pas sur la réalité. Un moyen, commun aux deux par

The text on this page is estimated to be only 32.93% accurate

368 PHTOPIKE. 3 Aéyev- olov év t@ Teuxpo 6 Oduaceës, ôte oixsioc r& Ilpiépo % yäp Houvn ddelqui: 6 dE, Gre 6 mammp EyOpèc tS Iotés Lo … # po, à Telapuve xai Gti où xateine tüv xatasxémuv. Ao:, t® Dabdhhoute, TO ETavoUvtL px poy üç béËa, ué & VAOVTE 3 F60OYS RON > Hé7a; auvrépus, n nodÂa ayal@ npobévra, à sis 10 mpéyua Tpopépeu, êv YéËa. Tosodror dE of reyvexcirater xai adexitaror rois &yaboic yap Plénte rmaipovré, pryvüvres aÙra to 4axD. Koivoy dE ro Oixbék hour xai Ti anokvouéve, TEL TO auto ÉVOÉLETOL TAELGVUOY ÉvExX TpaYOñvas, T@ Ev OtabdiAovte, xaxonbiotéov Ent T0 yelpoy éxhauGavouti” T@ dE àmoJuoué ve, mi To Bédrov" oiov ôte à Auouñdns toy Odvooiz - ‘ ea L 4 e , à rpoetlero, T@ Ev, ôte Oit To Gpiotoy Ürokau6dve toy L » - ù œ ” Le 1 t A] , 4 d Û Odvacéa" to dE, ôte oÙ* &AÂAG id TO HLvOY un avTaywyLoTEy, wç paikoy. Kai mepi pv Mabokñs eiaioôw tooaüta. KEDAAAION IG" A". Auiynoi O ëv fév vois émudeuxruxois Éotiy oùx ÉDEËRS y dA@ xota pépos” 0e pv yap taç npdëeis dus)Geiv, ÉË @v à » A & e Q A] Ü > A t AGyos” oûyretar yap Exwy 0 Àdyog , To pLEv, WTEYVOY, oUdEV yap y e Àé : " , ‘ (d , : , ; = L aitiog 0 Àëyuy Tüv npaéeuy* to dE, Ex Ts TÉVNG* Toÿto éstiy, h Ou éoTi dela Édy N &mictov, ÿ Cru Roioy, h ÊTL Hé, n xai érayta. Au Ode toût évlote oùx éçeëñs de dinyeiobar 2 KI , navra, ôre Ovouunuôveutoy to Oeuxvbvau oûtus. Ex pêv où voutov, dvOpetos* êx dE ToudE , copôs, h dxaoc. Kai émAcuategos

 ties, consiste À faire des conjectures. Ainsi dans le Teucer: {de Sophocle |, Ulysse reproche à ce guerrier d'être parent de Priaæ, qui est frère d'Hésione sa mère ; Teucer répond que son père Télamon est ennemi de Priam, et que lui-même n’a pas dénoncé les espions. Un autre moyen, propre à l’aceusateur, consiste à louer un peu pour blâmer beaucoup, à passer rapidement sur-ce que l'accusé a fait de grand, à mettre en avant beaucoup de choses louables, pour enblâmer une seule qui se rapporte à F'affaire. Ce moyen est plein d'artifice et d’injustice ; car on essaie de nuire au bien , en le mêlant avec le mal. H est un autre moyen, commun à l'accusation et à la défense: comme la même chosæ peut avoir été faite pour plusieurs motifs, l'accusateur dois supposer le pire pour blâmer la partie adverse ; l’accusé doit alléguer le meilleur. Ainsi, lorsque Diomède choisit Ulysse, en pouvait dire d’un côté qu'il le choisissait comme le plus brave; mais d'un autre côté, que c'était parce que Ulysse était le senl qui ve pouvait, À cause de sa lâcheté, devenir-son rival #. Voilà ce que nous avions à dire touchant l'accusation. CHAPITRE XVL De la RAraONs sr. De la narration dans le genre poctque: Dans le genre épidictique , la narration n'est pas toute d’une pièce, mais distribuée.en plusieurs parties. En effet, il faut racenter les actions qui font le sujet du discours; et par conséquent, le discours se compose d’une partie indépendante de l'art, puisque l’orateur n’est paur rien dans les actions qu'il raconte, et d’une partie qui dépend de l'art, Celle-ci consiste à prouver ce qui en a besoin , à démontrer que l’action est telle, ou aussi graude qu'on le dit , ou tout cela à la fois. C’est pour cela qu'il ne faut pas ruelquefois tout racenter de suite , parce que la mé‘toire retient difftilement une démenstration ainsi faite : ceci prouve le courge, cela prouve la sagesse et la justice. D'ail2t

The text on this page is estimated to be only 29.51% accurate

370 PHTORIKH. 6 Aéyos outos* Eneivog dé, momidog , mat où Arréc. Aet dE, t&c pév yvwctuouc avapuuvioxew® 0 of modo oudEv déovteu dmpisews* otov, ei Bec Ayudéa éraveiv* ous! yap Tdvtes td npdËes" di) {pñola aurais dec" Eau dE Kputiav, dec où yo modot lcaotv. Be. Nôüvu dé yeholex nv dmiyacé oot deiv eva tœyriay. Kafror orep à r@ partout: épouéve, métepo oxdnpav h paYaxiv péËn , ti 9", Ëpn, ed ddüvatov ; rai évrabla opoimc* di 80 A paxpos dmyclolar, onep oÙdE rooomar rabat paxpüis, QUE r4s mioteis Légeuv * oÙDE yap ÉvradOé Éate tô EU, % TO Tab, % TO. ovytous, GX to metpiwg® toto À éati, to ÀË/esv Go@ Ôrnwoe Tô npayua, h 6ca roñce: brokaGEiy yeyovévou, n Be6Aapévat, n drxévar, n mAxalta Nha Pouker" ro dE évavrit ta évaytia. Iapadmyec des dE, Ga ele Thv chv apetny pépEL" oiov, Éyd 9' évoubérouv aiei té dénate, Méyesv ph tà Téva Éyratadeiruv. H Oarépou xaxiay * Ô dë drexpivaté pos , GTLOÙ ày Y aÙTo, Egtou &)a raudiær $ robe dpratapévous Atyurrious æroxplvagOai pnouw à Hpédbros. À Soa #déa roîe Jtuacraïg. ÂrodoJounéve dE, kdrtuv ñ Join. Aid" éupuoénmiaex, à un yeyovéua, n un Blabepor Elo, huh &Ôuoy, à pi. moto" Gocs repi to Ouoloyoupevoy où duatpertéov, ÉAY ui EL'Elc EMELVO auvrsbn, olov; ei rérpaxreu, &XX° obx &dixov. Ért TER pœyLÉVA dei héyerv, Éca un npartôueva , h olxtov, Ÿ OEivwaiv qépet. Mapadtrypa 6 Àdxivou éréloyos ,» ôte npôc tv Ileyeldrmmv à ébrixovta éneor nenoineeu. Kai de Daÿllos tou xÜxloy, nai 9 év to Oiver rpédoyec, |

LIVRE IIT, CHAPITRE XVL 371 leurs de cette manière le discours est trop simple, tandis que de l'autre, il est varié et nourri. On n’a besoin que de rappeler les actions célèbres ; la narration alors est inutile au plus grand nombre; par exemple, si on veut louer Achille, tout le monde connaît ses actions, et on n'a qu'à les faire valoir. Mais si on loue Critias , il faut une narration, car la plupart ignorent ce qu'il a fait. $ I. La narration doit être d’une juste mesure. Aujourd'hui, on soutient ridiculement que la narration doit être courte. Un boulanger demandait à son ouvrier s’il faisait la pâte dure ou molle : « Eh quoi ! dit celui-ci, il est donc impossible de bien faire ! » Il en est de même ici. H ne fæut pas que la narration soit longue, pas plus que l’exorde ou la preuve. Le mérite n’est pas d’être long, ou court, ou concis, mais de garder la mesure ; et pour cela il faut dire tout ce qui prouve le fait, tout ce qui peut faire croire qu'il a été nuisible ou injuste, ou que les choses sont aussi grandes que nous voulons le dire. La partie adverse doit faire le contraire. Ajoutez à la narration tout ce qui montre votre vertu, comme : « Je lui recommandais sans cesse la justice ; je lui disais de ne pas abandonner ses enfants ; » ou la méchanceté de l'adversaire, comme : #11 me répondit que partout où il serait, il trouverait d’autres enfants ; » réponse qu'Hérodote attribue aux Egyptiens rébelles {. Dites aussi tout ce qui peut être agréable aux juges. Dans la défense, la narration tient moins de place. On y conteste ou que le fait soit vrai, ou qu'il soit nuisible, injuste, aussi important qu’on le dit. Ne perdez donc pas le temps à raconter ce dont on demeure d'accord, à moins qu’une circonstance ne tende à établir que si le fait est vrai, il n’est pas injuste. Racontez aussi les circonstances qui n’excitent ni pitié, ni indignation au moment où elles se présentent. Vous en avez des exemples dans le récit chez Alcinoüs 2, réduit à soixante vers en présence de Pénélope ; dans le poëme cyclique de Phayllus, et dans le prologue de la tragédie d'Œnée 3.

The text on this page is estimated to be only 32.13% accurate

372 PHTOPIKH. TL". Huy dé der iv démrw eva. Éota dE toëro, &v eldauey ti %J0ç Rouël. Év LE Ôn, T0 roonipegiv OnAoÛV * Touv n° 8 : Ô T9 995, TO KOLAV TAUTNV. H 6 TÉOMIDETL Roux Tÿ TÉMEL Out ToÙzO CU ee où pabmuparuoi kéyor %6n, Gt QudE npoaipeoiv * 15 7àp où Évexa oÙx Epouaiv &)X où Zwxpatixol nepi Touituv yap ÀË/oucuv. Âda Hat +3 Erôpeva Éxdato über olv, nu ua héyuv éSdMEe Onot yäo Soasütentz «ai dypotMay nous. Kai pr wç an diavoixs héjauw, onsp oi wir, GX &wç anû rpoaroésews. Eux 0e E6ou}dunv, xat noocukiurv Ü — oo: 9 ? > 4 , La À L + pap roùro" GXX ei un oynunv, ÉEkouv* to pv yap opoyiuou* +, 4! , fn, ? | CU , . NV » ,. . ro dE, dyaloü" pooviuou pév 7%p, éy t@ ro DpËliuor duxew , - 4 » æ Q ' 2ya065 OF, éy T® T0 xaÂcy. À. Av d" &morov », tôte tv ation. émuhéyeuw * Gonsp 20 qoxAñs Tout a do Lee T0 Ex TAG Avrryévne » Ote jædov toù dde} poù boidsto , ñ Res 5 ñ TÉXVOY* ta pév y&p &y yevéoba aroÂGpEva , Myrods 5 êv dôov xœt | rarpbe Es ét Oùx êot" dddhobe dors à av BAtator tord, Écv de ph Eync airiav, &IX Su oùx éyvoeiç émicta }éyuv, Na pÜaèe touoUros El* amistoüot ydp A0 ti mparrEL ExÔVTA, TANV to GUppépoy. ? A à _ = y ' (] E'. Et éx tv rzbrrauvy 2éyew, payoupevoy zai ta

LIVRE III, CHAPITRE XIV. 373 $ MI. Elle doit être morale. La narration doit être morale ; et pour cela, il faut savoir cg qui lui donne ce caractère. Nous devons d'abord faire connaître quelle est notre détermination ; car telle détermination , telles mœurs ; telle fin , telle détermination. C'est pour cela que les démonstrations mathématiques n'ont pas de caractère moral ; parce que, n'ayant ni pour ni contre, elles ne laissent pas de place à la Hberté de la détermination. Il n'en est pas de même des discours socratiques, où l'on discute le pour et ke contre. Ce qui est une conséquence de tel ou tel caractère sert aussi à exprimer les mœurs, comme : «11 parlait et marchait en même temps , » ce qui est le signe d'un caractère arrogant et grossier. Il ne faut pas non plus, comme on le fait aujourd'hui, que nos paroles indiquent la réflexion, mais une détermination spontanée : « C'est ce que je voulais ; ce parti me semblait préférable ; mais si l'autre n'était pas avantageux , il me semblait plus honpête. » La première partie de la phrase annonce la prudence , la seconde la vertu; car l'homme prudent recherche l'utile; l'homme vertueux, l'honnête. $ IV. Vraiséblable. Si on affirme une chose incroyable , ä faut ajouter la preuve. Sophocle en donne un exemple dans ee passage où Antigone dit qu'elle a eu plus d'amour pour un frère qu'elle n'en aurait -eu pour un époux ou pour des enfants ; ceux-ci morts, on peut les remplacer : « Mais quand une mèreet un père sont descendus dans la demeure de Pluton, la perte d'un frère n'est plus réparable +. » Sivous n'avez pas de raison à donner, dites que vous n'ignorez pas que ce que vous avancez est incroyable, mais que telle est votre nature ; car on ne croit pas que l'on puisse faire volontiers autre chose que ce qui est utile. & V. Pathétique. " De plus la narration sera pathétique ; si-elle rappelle les con:

The text on this page is estimated to be only 29.66% accurate

874 PHTOPIKH. énôpeva, xaita à loaot, nai td Idix N adT@, N EXEVE Tpo= aévra® « 0 0 Gyerô pe UnoGkébac. » Kai &x nepi Kpatüdou Atojivnc, Gr aduy xai vaiy yepoiv diucciwv* ribava Yäp° Gtéte oÜubolx ylyverau talta à loæc ty > Ékelvoyv & oùx fout. IAeigra dé roigôta AaGeiv &E Opuipou écriv. *@s do" dy, pie dù xarboyero xepol rpéawru* où yap Carpe dpyépevor, énlapÉéyovtar Tüv apaluGy. Ka evbUs elodyxye deautéy Toidv tva, va og Tosoutoy Deupor nai tôv dvtidieov- RavBévwy dE mofe. Ori dE fade, Gpay dE êx Tv nayyelévTuye mepi Gv yap undëv louer, uuws Aau6bdvousy Ündandé tva. | a Holy où dB dei dinyeiolor, nai éviote mai v apyñ. Éu d Onunyopie. Huora Oiynais Éonv, Gr ment tüv peX Ave toy oÙdeis Omyeitau" AA Édy-TEp OyNOLs M, TOY yevouÉVEy otai, va ayauynobévres éxcivmy, BéAtuoy Pouketouvta nepi tüv Üotepov, h OabaAovTEg, n ÉTæivoUvTES. A vôtre, où _t0 toÿ ouu£oulou mouel épyoy. Ày d à émaorov, Ümioyveicle TE kai aitiay Agyerv EUOUS, rai duararrew of Bouhovtau® oiov, h Toxiom # Kapuivou éy +5 Oidérod aiet dmoyvetres, muve Dävouévou toù Enroüvros top vidv. Kai 6 Aïuuv à opoxéous. KEDAAAÏON IZ: A'. Ts de nioveux dei ærodemrins elvau anodeuxvévas dE XPN, énei mepi tertéouv à apiobéruqe, Repi coû aupiaën

LIVRE LII, CHAPITRE XVI. 375 séquences, les choses connues, celles qui concernent en particulier l'oratéur lui-même ou l'adversaire: « Il s'éloignait après m'avoir regardé de travers. » Eschine 5 dit de Cratyle qu'il sifflait, qu'il agitait les mains. Ces détails inspirent la confiance, parce qu'étarit connus de l'auditeur, ils devfennent les signes de ce qu'il ne sait pas. On en voit de nombreux exemples dans Homère : « Ainsi parle |Pénélope|, et la vieille { Euryclée| cache son visage dans les mainsé. En effet, ceux qui commencent à pleurer portent les mains aux yeux. Aussitôt insinue-toi dans l'esprit des auditeurs, pour donner telle ou telle opinion de toi ou de l'adversaire; mais fais-le d'une manière inaperçue. Cela est facile. Vois ceux qui apportent une nouvelle; nous he savons pas encore ce qu'ils vent dire, et cependant nous commençons à le soupçonner. . $ VI. Place qui convient à la narration. Il faut raconter en beaucoup d'endroits, quelquefois même au commencement. La narration est très rare dans le genre délibératif, parce qu'on ne raconte pas ce qui doit être. S'il y en a une, elle raconte les choses passées , afin que le souvenir d'un passé, qu'on blâme ou qu'on loue, inspire de meilleurs conseils pour l'avenir. Mais dans ce cas, l'orateur n'est plus dans le genre délibératif. Si vous racontez une chose incroyable, engagez-vous aussitôt à en donner la preuve, ou à vous en remettre à ja décision de qui on voudra. C'est ainsi qué dans l Œdipe de Carcinus", Jocaste promet sans cesse, quand on lui demande ce qu'elle a fait de son fils. Ainsi fait Hémon dans Sophocle 8. CHAPITRE XVII. De la preuve. $ L. Différentes espèces de questions. Les preuves doivent être démonstratives; et, comme il' y a quatre espèces de questions, la démonstration doit porter sur

The text on this page is estimated to be only 33.58% accurate

376 RHTOPIKH. toupévou pépoyta Tv amédebwy" oùov, El ËTE OÙ YÉ/OVEV, duprabntes, év ti xpiou ei roûrou péliota tv dméderbiy péoeuvei Jeu oÙx EAaÿe, toutou, xai Gt où Toodvde, ñn tt Ûte Xadge (garus xai et nepi toë yevésher roûro n auquabinoi. Mn AavBavére dE, Gt: dvayuaiov v tan Th appuobre ice pivn, toy Écepoy elvar moynpôv* où yoo éotiy &yyota aitia, Gonep ày ef muveç mepi tou Aixaiou dupuobnroier. (or dy voûrw ycoiotéov* ëv dE toig &)ots, OÙ. Év Où toi: êre deueTixOUG, TO moAU, Ote xœkx nai mp, ñ aEnoL ÉcTu" ta yap npdypata dei moteeoba dry yap xat Toutuy a :odeibete pépouorv, tv &nuota n, n dv &AÂos aîtiay Em. J:y d tois Onun/opuxois, h &s oÙx Éctat, appoËntiaeey <y mg N 65 Écrar puév & xeÂever, GAX où dixata ñ oÙx dopé Aqua, h où maxadta Act dE nai pv, et ti Yeudetæs éxtos toÙ npoypates texpipue Yan Tata palyetor xai tüy Au, feu deüderas. B'. Éotr dé, t@ pev rapatiyuara, Onemyopxbtata tà d évbvpñpata, dinavxrepa. H piv yèp mepi to 0° dat Én TV VEvopEVOy Gidyen Tapadrtyuata déyeu à dE Tepi Üvtov N pen Êvruv, où pakhoy anddubis éott xai œudyxn" ELU yap TO yEyovOs avdyunv. T”. Où dei de épebñs Aya ta évéupiuata, &X évaue Jvüvout ei de un, xaruOhonte na Éotr yap xai toù TogpU pus. *@ gl", éxel tax elmec, 80° &v renvupsévos évép. À NX où rouxdta. Kai un repl révtuv évévuiuota Erreiy” el dE un, nomoex np évios reoboc Tüiy puogopobyeuv, ol

LIVRE III, CHAPITRE XVII. 377 celle où se trouve le point en Ktige. Sion soutient que l'action n'a pas été nuisible, qu'elle n'a pas l'importance qu'on lui donne, qu'elle est juste , ces points doivent être discutés comme la question de fait. N'oubliez pas que la question de fait est la seule où l'une des deux parties est nécessairement de mauvaise foi; car on ne saurait, par exemple dans une question de droit, mettre l'ignorance-en cause. Il faut donc insister sur la mauvaise foi, et non sur le reste. Dans le genre épidictique , l'amplification des preuves roule ordinairement sur l'honnête et sur l'utile. Il faut que les faits soient admis comme vrais, car on donne rarement Jes preuves. 11 faut pour cela qu'ils soient incroyables, ou qu'on les attribue à un autre. Dans le genre délibératif, on peut soutenir, ou que la chose n'arrivera pas, ou bien que la chose qu'on propose arrivera, il est vrai, mais qu'elle n'est pas juste, ou utile ou importante. Il faut aussi voir si l'adversaire ne cherche pas hors du sujet quelque moyen de tromper ; ce serait une preuve qu'il trompe dans le reste, $ IL. À quel genre conviennent les exemples et les enthymèmes. LS Les exemples conviennent surtout au genre délibératif; les enthymèmes conviennent mieux au judiciaire. Le premier se rapportant à l'avenir, il faut prendre ses preuves dans les exemples du passé ; le second cherchant à établir que les choses sont ou ne sont pas, l'argumentation s'y trouve mieux placée ; elle y est même obligée, parce qu'il ya dans le passé une sorte de nécessité. £ HI. Fautes à éviter dans l'emploi des enthymèmes. Il ne faut pas entasser les enthymèmes, mais les entremélèr ; sinon , ils se nuisent mutuellement; car il y a une mesure dans le nombre des choses : « Ami, tu n'as dit que ce qu'aurait dit un homme sage!. » Homère ne dit pas, « tout ce qu'aurait dit. » Ne cherchez pas des enthymèmes pour tout; sinon, vous ferez comme certains philosophes, qui prouvent par syllogismes

The text on this page is estimated to be only 34.23% accurate

378 | PHTOPIKKH.: avAloy(bovro ta yvoputepa rai muotétepæ, h éË @u LÉ/ouar. Kat Gran nados roi, un Àéye ÉvOpnpa h ya exxoudou ro naôoc , à pion elonpévoy ÉctTauto EvOUunUa" Exxpovouot Jap ai MIVGELS dhnÂag ai ua, ka h épayiGouow) N AODE= veig mouoûaiv. OÙd” Gray nOuxov tov Aéyov, où dci Evbuunpa nu Énteiy ua’ où yep Éye oÙre A0oç, oÙte Tnpoaipeow à anodeiË te. A'. Lycos dE xpnatéov nai év dmyfoet, Kat évy Téstet xÜuxov Jép" «Kai éyo déduxa, naitaür eidiç, 5 où dei mtorevev. » Éay di rabnrixds, « Kai où perapéher OL, XaUTEp ASMpÉVE" TOUTW MEV Gp MÉDIEGTL TO xépdus, époë CE TO d'xaiov, » E’. To dé dnunyopeiv yahenwtepoy toù dindéeoQar, eind- . tuç" iôte Rep To péllov êxei dE nepi To yeyovos, à ÉTOmTOY 07 MAL TOÏG JAVTEOIV, GX ÈpN Éruueviôns 6 Kprç” éxetvos Y@p TEPi TV ÉCOUÉVWY OUX ÉMMYTEUETO, ŒÂÂX TELE TV yeyovotwy ev, aôniwv dé. Kai 6 vépos, Ünéfeorxs ëv voi; dxavemois, Éyovta dE àpyñv pdov eupely anddebiy, mai oùx Êyer ro}Â&S diatptds" oloy, T9 AvTÉixOV, N TEpL aUTOÙ, à rabnrimdv mous, AÂV uote ravtev, &v un ÉEiommrar. Asi oùy aropobvra toûto mouiy, ÔEp oi AGévnot Ê Prropes TOLOŸI L' xai looxpcrnç" xai yap auu6ouAewy xarnyopet, oiov Aaxedoupoyior pév, v Tà Ilaynyupux” Xaontos dE, év tù Zvupate, |

LIVRE III, CHAPITRE XVII. 379 des choses plus connues et plus certaines que les raisons qu'ils en donnent?, Quand vous voudrez exciter une passion, ne faites pas d'enthymème. Ou bien votre argument arrête la passion, ou il ne sert à rien. Les mouvements se contrarient quand ils sont simultanés ; ils se détruisent ou s'affaiblissént. 11 ne faut pas non plus se mettre à la recherche d'un enthymème , quand on veut exprimer les mœurs ; un argument-ne peut faire connaître ni les mœurs, nil'intention. | $ IV. Usage des sentences dans la preuve. Quant aux sentences, on peut en faire usage dans la narration et dans la preuve. En effet, elles expriment les mœurs : « Oui, je lui ai donné cet argent, et cependant je savais qu'il ne faut pas être confiant. » Elles expriment aussi les passions : « Je n'ai aucun regret, quoique victime d'une injustice ; à lui le profit, à moi le droit. » $ V. La preuve dans les deux genres, délibératif et judiciaire. Le genre délibératif est plus difficile que le judiciaire ; c'est tout simple ; il a pour objet l'avenir. Le judiciaire a pour objet Je passé, qui peut être connu même par les devins, comme le dit Epiménide de Crète, qui devinait, non pas l'avenir, mais seulement ce qu'il y a d'obscur dans le passé. La loi est d'ailleurs le fondement du genre judiciaire ; et quand on s'appuie sur un principe, l'argumentation est facile. Le genre délibératif n'admet pas de nombreuses digressions, comme sont les invectives contre l'adversaire , et ce qu'on peut dire de soi-même, ou pour exciter les passions. Ici, moins que partout aïllenrs, on ne met de digressions, qu'en sortant du genre lui-même. Ce n'est donc qu'à défaut d'autre moyen qu'il faut recourir à celuici, comme font les orateurs d'Athènes, entr''autres Isocrate, qui, dans le genre délibératif, accuse, par exemple, les Lacédémoniens dans son Panégyrique, et Charès, dans son Discours pour les alliés 3.

The text on this page is estimated to be only 32.76% accurate

380 | PHTOPIKE. Ce Év Où toc émideteruxots > OEc toy Àdyov eneuobtody ÉTAYOLG, OLOV locxparne roust® act yo tua cicæye. Kai 6 eye T'opyiac, ôte oÙy Uaohetrer abtoy 0 Àdyos, ToUTO éatwy" el yap Âyxuéa Aéye, [nhéa énauveï, elra Aiaxdv, elra iv Secv. Opoiws dE xai &vOplay® n Ta xœi Tæ Touet* © TouévdE éTTw. Éyovta év oùy anodibeis, nai nOuxdis Aextéov, «ai énodenruxds. Écv de un éyns ÉvBuuñuara, 0x" ai pa) Aov Tv énuuxel dpuétre xpnotôv paiveobar, h Tov Xéyor axpi6n. | Z'. Toy dE évupnuéruoy t& éhsyxrixx ulloy evdoxume Tv Jenrtixdy" Éte Csa Édeyyov moteï, m&)ov Oicy tt aude Ayuotau" nrapdllnaa yap u&hÂov Tävavtia Jvopibere. Ta dE pô tov avridixov, oÙx Étepôv tu eldos, Gi }& Toy néoteuv éoTt, ta puëy aa évordoe, tœ dù ovhAoyus. Aet dE xai éy ouu6ou}ÿ, xat év un, dpyôpevoy pêv Àéyerw Täs Éxvtod Tioteis mpôrepoy Üotepoy dE, np0s Tavavtia aTravtäv lbovtz Xi TPOÏATUPOYTE. Av d To}UXOUG Ÿ À ÉVAVTIQOLS, RPÔTEPIY tæ évavtia® oioy éroinoe Ka) Aiotpatos éy ti Mecanviaxñ éxxAnia" & yao épobai, ruoavehovy cütws tête abtos elnev. Yoxepov dE Àéyovta , Tptoy t& Toûç tov Évavtioy Àdyov Lextéoy , Avovra xat àvriouhAoyiSôpevoy , xai méluota &v ebdoriurxéta n° Gorep yäp &vfpuroy rpoka6sEnuévoy où déyetar Quyn, Tôv abrôy tpéroy oÙdE Adyov , éav Ô Évayttos © doxA eipnaévar. Acï cv xwoay mouiv éy TO -dxpoatÿ 1ù pélovre Adyw. Éotou de, &v dvénc Go ñ.Tpôès rdvta, à «

 8 VI. Dans le genre épidictique. Dans le genre épidictique , il faut semer l’éloge sur sa route, comme le fait Isoerate, qui à toujours quelque louange à donner. C’est pour cela que Gorgias disait que la matière ne lui manquerait pas ; s’il parle d'Achille, il loue Pétée, ensuite Éaque, ensuite le Dieu. De même pour le courage : Achille fait ceci, et puis cela. C’est toujours le même moyen. Si donc vous avez des preuves, recourez aux mœurs et aux arguments; si vous n'avez pas d'enthymèmes, aux mœurs seulement. D'ailleurs, il est convenable pour l’honnête homme de paraître vertueux plutôt qu’éloquent. Les enthymèmes ont plus de force pour réfuter que pour prouver. Il est évident que, dans la réfutation, le raisonnement est plus serré ; car les contraires sont mieux connus quand on les rapproche. La réfutation n'est pas une chose à part; elle fait partie de la preuve, s’appuyant tantôt sur des objections, tantôt sur des arguments contraires. Dans le genre délibératif et dans le judiciaire, celui qui parle le premier doit d’abord donner ses preuves, et aller ensuite au devant des preuves cantraires, pour les détruire ou les affaiblir. Mais s’il y a beaucoup de choses à réfuter, il faut d’abord détruire les preuves contraires, comme le fit Callistrate, dans l'assemblée des Messéniens 4 En effet, ce ne fut qu'après avoir réfuté à l’avance ce qu’on devait fui dire, qu’il donna ses preuves. Celui qui parle le second doit d’abord réfuter le discours de l'adversaire, détruire ses preuves par des preuves contraires, surtout lorsqu’elles ont fait impression. De même que l'esprit est mal disposé contre un homme accusé d’un crime, de même il l’est contre nos raisons, quand celles de l'adversaire ont paru s0lides. 11 faut donc, dans l'esprit de l'auditeur, faire la place du discours qu'il va entendre ; et pour cela, il faut détruire l’impression reçue. Ce n'est donc qu'après avoir combattu, ou

The text on this page is estimated to be only 36.08% accurate

382 PHTOPIKEH. t@ péyiota, h Ta eldoxuuoÜvta, h T@ EUÉEyxTE payecautYOY, OÙTH TŒ ŒUTOÙ TIOTA TOIMTÉOV. | Taïs Jeator rpiita ca oS YEooma ÆEyt yèp “Hpav — Évy toûror #haro mpüroy toû ebnbectarou. H'. Ilepi pév où niorewv taëta. Eis dE ro n00c, éneudh via mepi avroÿ Aéyey, N Eriplovoy, ñ paxoodoyiav , à dyruoytay Eye” xat mept ou, h Aordopiay, ñ æ&ypoixiav* Ëtepoy yon Àéyoyta Totsty, ÊTEp locxodtne Trouet Ev To Dr Aéro , nai éy ti Avridécet” vai x 6 Àpyxñoyos béye moul yap Tov natépa Àéyovta nept .Thç Auyatpôs Ev TÔ léu6t, Xonpaätuv d "Aehrrov oùbév éativ, où érwuorov. Kai toy Xdowva To téxtova év tù idu6w ob % CLR OS por rà D'üyeu. | Kai @ç Zopoxiñç tov Aluova Uréo Thç Avtryévns TP0S TOY ratépa, Dç Àeydytuv étépuv. O', Aët dE nai peraGdAdery té ÉvOuuñuata, ai ,vôua; rousiv éviore” oiov, « Xpn dé tas dixlAayaç Tousiv To; voÙv Éxoutas eUTUyoÜvTas OÙTW YAp AV JÉVIOTA MAEOVEXTOIEY. 9 Évéuunpareds dé e Ei ydp dei, étav dpeipcratar Gor xai mcovextixotatar ai xeralhayat, tôte xata}dTreafar, ebruXoûvras dei xataA]atrecBær. »

LIVRE IIF, CHAPITRE XVII 383 toutes les preuves, ou les plus importantes, ou celles qui ont fait impression, eu les plus faciles à réfuter, qu'on donnera les siennes. « Je prendrai d'abord la défense des déesses ; non, je ne crois pas que Junon 5... » Dans ce passage, k poëte touche d'abord ce qu'il y a de plus facile. s VIL. Règle concernant les mœurs. Voilà ce qui concerne la preuve. Quant aux mœurs, puisqu'en partant quelquefois de nous-mêmes, nous nous exposons à l'envie, à la prolixité, à Ja contradiction, et qu'en parlant d'autrui nous pouvons être accusés d'insolence ou de grossièreté, nous devons faire parler un autre personnage à notre place, comme le fait Isocrate dans le Discours à Philippe, et dans celui relatif à l'échange des biens 6. Archiloque use de ce moyen pour blâmer. 1l introduit dans ses Jambes le père parlant de sa fille: «Il n'est rien qu'on ne puisse espérer pour de l'argent, rien qu'on ne doive nier avec serment. » Tel est le langage qu'il prête à l'ouvrier Charon dans l'iambe qui commence par ces mots : « Je me moque des biens de Gygès 7. » Sophocle fait de même, lorsque Hémon, en présence de son père, défendant Antigone, déclare qu'il répète ce que disent les autres. $ IX. Changement des enthymèines en sentences. Il faut anssi changer les enthymèmes et en faire quelquefois des sentences; par exemple : « Les hommes de sens doivent faire des traités dans la bonne fortune ; car ils peuvent alors obtenir Îles plus grands avantages. » Voici l'enthymème : « S'il faut faire les traités lorsqu'ils doivent être les plus utiles et les plus avantageux, il faut traiter dans la bonne fortune.

The text on this page is estimated to be only 31.12% accurate

384 PHTOPIKEH. ve NS KEDAAAION IH. _ A’. ITepi dE épomiaews, ebxeoés Bot noiiobar, paluota pv, ôtay 10 Étepoy elprxts 7, GGte .Évog LOGO TN TENTE, cuuGaive to ätonov” oicv [lepxdis Aduruva énripero nepi tés Teletñs Tuv TA; Zuvtelpas iepv' einévros dE, Ôte oUy ctcv re atéleotoy dxobay, fpeto, ét oldev œbtéç; pacnovtoc dE, « Kai rü; atéheotog Gv;s Acütecou dE, Gray to HE, pavecov %° T0 dE, écumioavre diloy Ÿ êr: due rubépevoy yap dei Tv piav TpÉTAGI ; UN RLOCENMTÉY TO pavecoy , GÂIS tà auuTÉcaGpa eine” oioy Zmxcarac, Melirou où asrouto; -aurov Sequs 70pitew, elpnnsv”, el dauéviéy we 2épou. Üjiocyioavros &, #peTO , ei oùy oi daiuoves, toi Dev rade lv, n Detév vi Dioavros de, « Écruwv oùv » Épn, dati Deby pv naldas otar elyou, Seodg dE où; » Éxe, êtav LAN h évavtla \éyote CEE, ñ rapadoËov. Téraproy dé, ôtay un èvñ, XV h copioreds, dnoxpivduevoy Ado éay yap oÙtux dnoxcimrar, Gt dti pêy, Eat d'où h, Tà pév, t& à où à, TŸ LEY, TA À OÙ Dopv6ouauw DÇ GNGPOUVTES. A Xwc dë Uù ÉyxEipelr" Éd ya évorn, xexpatiofa Oonst* où ydp olcy te ro} là écotäv, À Ty @obévEray toû - axpoatoÿ. A0 xai tœ évbuuruata Cu dé Aota auotpépers. der.

LIVRE IIXY, CHAPITRE XVIII. 385 CHAPITRE XVII. De Pinterrogation et du ridicule. ef. Interrogation. Quant à l'interrogation !, il est surtout à propos des'en servir lorsque l'adversaire a concédé un point, de telle sorte qu'en ajoutant une question, on arrive à l'absurde. Périclès intérrogeait Lampon sur la célébration des mystères de la Déesse Conservatrice 2. Celui-ci ayant répondu qu'on ne pouvait en entendre parler sans être initié, Péricks lui demanda s'il connaissait lui- même ces mystères : « Oui, répondit Lampon. — Gomment, sans être initié? » Secondement, on doit s'en servir, lorsque l'une des deux propositions est évidente, et que l'interrogateur a la certitude que l'adversaire accordera l'autre. Mais il faut que l'interrogation porte sur une seule proposition, et sans faire de question sur celle qui est évidente, on doit tirer la conclusion. Socrate, accusé. par Mélitus de ne pas admettre de dieux, lui dit : « Est-il vrai que j'admets un démon ? » Celui-ci en étant convenu , Socrate lui demanda si les démons n'étaient pas fils des dieux, ou quelque chose de divin. « Oui, répondit Mélitus. — 11 se trouve donc un homme, dit alors Socrate , qui admet les fils des dieux, sans admettre les dieux 5. » Froisièmement , pour montrer que l'adversaire se contredit ou avance un paradoxe. Quatrièmement, lorsque l'adversaire ne peut faire autre chose que répondre par une solution sophistique ; car s'il répond ainsi : La chose est et n'est pas ; ceci est et cela n'est pas; c'est vrai d'une manière, mais d'une autre , non ; alors l'auditeur se trouble et ne sait que penser. C'est dans ces casseulement qu'il faut essayer de l'interrogation ; car si l'adversaire donne une réponse solide, il semble qu'on a été vaineu ; et il n'est pas possible de multiplier les questions à cause de %a faiblesse de l'auditeur. C'est pour cela aussi qu'il faut, autant que possible, serrer les enthymènes. 25

The text on this page is estimated to be only 33.43% accurate

886 PHTOPIKH. B'. Ânoxpivaabat de dei, npôç iv T4 aupiboka, dtapoüvra Àéyw, xai un ouvtôpuo" mpôs dE t& JoxobvTæ Évavrix, Tv AVouwv pépoyvra ebôus rn dmonpicer, npiv Énepurioa ta émûv, h audoyisacfau où yap yakenèy nooopdv, Ev vit Ô Aéyos. Davepou d Muiv Éotw' Ex Tüy tomixdiy nal-roûro, xl al Avoeis. Kai ouureparvéuevo, ay éouremua rocñ td auurépaopa, vhv aitiav eineiv" ofoy Sopoxkñs épuréueyos Uno Iles cdydpou ,. ei édobey ar, Gorep mai tois &lhou mpobaihors, xaracTioou ToUG tetpaxootouc ; Êpn, « Ti de, où rounpé où taûra édéner elvar;s Epn° eObxoëv, où radra Enpabas ta rovnpd;s eNai, épn' où yap nv & Aa Bekrio.» Kat dc 6 Acc sbOuvépevos rc Épopeias, épurpevos ei doxoÿaty abté Oxa tx drolwévar repos, Ëpn° 0 dE, « Obuobv où tautæ routeus édou; n mac pr, w Oüxoëy Étuaios ày, Epn, xaï où énélow; » «Où Pira, À £on" oi HÈv Y&p Xphpara AaGdvtes, taÿra énpaËav yo dE, oÙ+ ld yvôun.s Au oùte érepurév et uerà tô cuurésaoua, ote To cuurépape hdi > Éav ph 10 naÂÛ repd ui ToÙ &ÂnBoÿc. L.. Hept dE vüv yehofuy, énedi tive doust ypñow Eye à toi yat, ai deiv épn l'opylac, viv pe onovdiy diagôeie petv tov évavrinv yon, rôr dE yélura onoudñ, épis Aéyur, slontar nôda ein yehoïwy éctlv, Év tots Tepi Tomtuis" &v T0 pv, dppôrrer éeufépe rù CE, où. Ürws oùv ro dopértor cuta drxhetar. Écu à à sipuveix Tic Pupoloygias Eee proitecoy* 6 uëy &o avtoû évena moisi to yalosos © Où Fu poddyos, étécou,

LIVRE III, CHAPITRE XVIII. 387 SL. Réponse. Si la question renferme une équivoque, nous devons distinguer en répondant, et ne pas le faire d'une manière concise. Si elle paraît nous être contraire, il faut sur-le-champ donner la solution dans la réponse, sans laisser à l'adversaire le temps de continuer ou de conclure ; car il n'est pas difficile de voir à l'avance où il veut en venir. On trouvera, dans nos Topiques, des éclaircissements sur ce que nous disons ici , et sur les solutions. Si on conclut contre nous , et que la conclusion soit une question , nous devons donner nos motifs. Pisandre demandait à Sophocle, s'il n'avait pas voté avec ses collègues l'institution des Quatre-Cents 4. Celui-ci en convient : « Eh quoi ! cette décision ne te semblait-elle pas mauvaise ? » Il en convient encore. « Tu as donc fait une chose mauvaise ? — Sans doute , dit Sophocle, mais il n'y avait rien de mieux à faire. » On demandait à un Lacédémonien , obligé de rendre compte de ses fonctions d'éphore, si la condamnation de ses collègues ne lui semblait pas juste : « Elle est juste, dit-il, — Mais n'as-tu pas fait comme eux ? — Sans doute, répondit-il. — Par conséquent , ne seraista pas justement condamné toi-même ? — Non, dit-il, car mes collègues ant reçu de l'or, et moi j'ai agi par conscience. » C'est pourquoi il ne faut interroger, ni après la conclusion ni dans la conclusion même, à moins que la vérité ne soit évidemment de notre côté. | $ II. Du ridicule, Quant au ridicule, il peut être quelquefois utile dans la discussion , et Gorgias avait raison de dire qu'il faut confondre le sérieux de l'adversaire par la plaisanterie, et la plaisanterie par le sérieux. Nous avons dit, dans la Poétique®, combien il y a d'espèces de ridicule, dont l'une convient à l'honnête homme et l'autre non. Choisissez donc l'espèce qui convient. L'ironie est plus noble que la bouffonnerie, On emploie la première pour son plaisir, la seconde, pour faire rire les autres.

The text on this page is estimated to be only 33.10% accurate

388 PHTOPIKE. KE®AAAION I6/. A'. OS énioyos abyesrtai éx rertäpuv, Ex TE To Tpès éautéy zataoxeudoat EÙ Tv AxÇoaTrv, Mai TO ÉVavTiOy gailus xal Ex tou abËñoa nai tanewäoa" xai Ex toÿ és td Rd TOY oAcONTIV xaTaItTiGAI" xai EE avauyÉOEux. ITépuxe yap meta To drodelëar, autov uv &An0n, Tov dE évavrioy Veudr, obti to Étauveiv, nai Véyeu, xai émiyadxete. Auoty de Sarépou de otoyabecüa, ñ Gt Toutois yabos, ñ être ans" O6 dE, Gre xaxOs. toutou, n ÔTt anAdx. ÉE. &v Je dn Towvrous xatagxeudéeuv der : elpnvtai où TOnou, TObEv arouduious dei natasxeudbeuy xai pxÜouc. B’. To de era voûro, dederymévoy #ôn, aùËeuv éott xata pÜoiv, nai tamewobv" der yap Tà TEnpæyuévæ Ouoloyeiola, Bt pélhes To mogoy épéuv” xai ya À Tüv cuuatuy dÜËnoK, éx mpoüranyévrov été. Ole dE dé abberv nat tanewvoüv, ÉXXELVTAL OÙ TÉTOL MOÔTEPOY. T'”, Meta d6 vaûra, diAuy ôvroy xai oi nat At, El ta nolôn dyeuw vo Gxpoarhv® rare d’ éctiv, édeog xœi deivoi, xai Opyh, rat picos, xx pÜévos, xai Eos, xat pis clonvrar CE xai toûtwy ci rémor mpétepou. A”. (ote Âanov, avapvicer t& npoewonpévæ. Toëro dé apports rotlv oÙtus, Goieo paaiy Év TO; TOOL, OUR

LIVRE IH, CHAPITRE XIX. 389 CHAPITRE XIX. De la péroraigon. $ I. Rendre l'auditeur bienveillant.… L’orateur a quatre choses à faire dans la péroraison : rendre l'auditeur bienveillant pour lui, mal disposé pour l'adversaire ; amplifier et atténuer ; exciter les passions de l'auditeur ; enfin récapituler. Après avoir prouvé qu’on a dit vrai, et que l’adversaire a dit faux, on doit, selon l'ordre naturel, louer, blâmer, donner le dernier coup de main. Il faut se proposer d'établir de deux choses l’une : qu’on veut le bien de l’auditeur, ou simplement qu'on est bon ; ou bien que l'adversaire veut son mal, ou simplement qu'il est méchant. Nous avons fait connaître des lieux qui servent à faire naître ces dispositions, et nous avons dit comment on fait paraître les hommes vertueux ou méçhants, $ II. Amplifier et atténuer. Après cela , une fois la preuve faite , il faut naturellement amplifier ou atténuer; caril faut queles faits soient reconnus avant de discuter leur importance. Dans les corps même, l’accroissement ne peut venir que des qualités qu’ils possèdent déjà. Nous avons fait connaître lés lieux de l’amplification et de l'atténuation, & III. Émouvoir Îles passions. Ensuite, quand la qualité et Pimportance des faits sont bien connues, on doit émouvoir les passions de l’auditeur. Ces passions sont , la piété, l’indignation, la colère, la haîne, l'envie, le zèle , l'animosité. Nous avons aussi fait connaître les lieux qui enseignent à exciter ces passions. $ IV. Récapitulation. Il ne reste plus alors qu'à récapituler ce qui a été dit. Il convient pour cela d'employer ke procédé que certains rhé‘ em ME ed : pe « Ÿ UE à

The text on this page is estimated to be only 34.81% accurate

300 PHTOPIKE ophés légovres lv yap uaÿñ 7, xehevouor ro)]œuis einer. Éxet pv chy dei ro npäyua cire, va pi lavOcyn Epi OÙ n xpiou evbauba dE, À @v dédexcta, xepalaudis. px de, duéte à Unéoyero, énéduxer* @ote & te, xai dÙ 0, Àextéoy. Aéyeror de Ë avremapabolñs toù évartiou. Iapabahdeu d, ÿ Sd repi to arè dupe Elrov, ñ ph xar dvrpô. € AY obros pèv téde nepi toërou* Éyà dE, tadi, xai du taüta. » H é£ eipuvslac, oiov, « Outog yäp td" elnev, éyu de Tade. Kai n dy énoleu, ti trade FdnËey, &AXG pr Tade ; » H éë épurrisesx" € TE où électrons à obroc té Beutev; » À dn otwc, h Ex rapaboañs, n xatæ quaiv, wç ÉËYÜn, oÙtw , T4 aUtou- xai rés, éay Pobly, xupis Ta Toù évaytiou Adyou. Tedeurn à Tic Aéfouc apuôrere ñ aobvdctos, ônws Eniloyos, AG pi Aéyos %° a elpnua, Gumnéate, Éyete, xpivate. » TZ,10323,

LIVRE III, CHAPITRE XIX. 391 theurs ont tort de conseiller pour l'exorde. En effet, ils recommandent de répéter souvent. Mais dans l'exorde, il faut annoncer le sujet, afin que l'objet du jugement soit connu, et dans la péroraison, il faut donner le sommaire des preuves. L'orateur doit commencer par dire qu'il a tenu ce qu'il avait promis ; il doit donc rappeler quelle chose il a voulu prouver, et quels moyens il a employés. Il mettra ses preuves en regard de celles de l'adversaire ; ou bien il opposerales motifs qu'ils ont fait valoir l'un et l'autre sur le même sujet, ou bien il les rappellera séparément : « Mon adversaire, dira-t-il, a soutenu cela, et moi ceci ; vous connaissez mes raisons. » Il se servira de l'ironie : « Voilà ce qu'il a dit, voici ce que j'ai répondu. Qu''aurait-il fait, s'il avait prouvé ceci, et non cela ? » ou de l'interrogation : « Que me reste-t-il à prouver? » ou bien : « Qu'a prouvé mon adversaire? » Il résumera donc ainsi, en opposant preuve à preuve ; ou bien, selon l'ordre naturel que nous avous indiqué, il résumera les siennes, et ensuite, s'il veut , il rappellera à part celles de l'adversaire. Il convient, en terminant, de supprimer les conjonctions, afin que la péroraison ne soit pas le discours même : « J'ai dit, vous avez entendu; vous voilà instruits, jugez {. » FIN DE LA RHÉTORIQUE D'ARISTOTE.

NOTES. Nota. Les chiffres arabés, qui se trouvent après les indications des pas ragraphes en chiffres romains, correspondent aux chiffres de renvoi placés dans le corps de la traduction. La série des chiffres recommence à chaque chapitre. LIVRE I, CHAP. }, PAGES 3-13. &I, 1. M. Rossignol a donné, dans le Journal des Savants (septembre 1812), une explication très salisfaisante du mot ävriorpegce ; nous la reproduisons en partie: « Le mot ävriargcpcs paraît n'avoir primitivement désigné que l'évolution par laquelle le chœur, après être allé de droite à gauche autour de l'autel, retournait de gauche à droite. Un peu plus tard, en vertu de la même signification , il désigna, dans la langue des philosophes : 1° la conversion qui, dans certaines propositions, substitue te sujet à l'altribut ou lattribut au sujet; 2°la rétorsiôn qui, dans l'argumentation, consiste à retourner cpntre l'adversaire les armes dont il £'est servi pour attèquer. Les grammairiens, s'emparant à leur tour d'avriorpeæce, l'employèrent pour signifier le rapport de deux mots composés en sens inverse, comme &rpuwañs et Kacotônoa, Ildrpoxioç et Kkecraärpx. Cependant, comme la préposition qui entre dans &vriorpopo; a aussi 18 pouvoir d'exprimer Ja position de deux objets qui font face et correspondent l'un à l'autre, ce mot fut encore employé pour désigner une ressemblance réelle ou apparente. Mais la signification sous laquelle on le rencontre le plus fréquemment, c'est la signification qui indique une ressemblance apparente. » SNS

394 NOTES DU LIVRE I, (I, 2. Eixñ raüra Spa. — Hésychius, eixñ, ds Éruyev, Elxñ a le même sens que &m> radroudreu , qui est quelques lignes plus bas, et que éreyvos, Soph. Elench., XI, 9. (I, 3. Cicéron a reproduit Jes mêmes idées, De Oratore, IF, 8. « Etenim cum plerique temere ac nulla ratione causas in foro dicant, nonnulli autem propter exercitationem aut propter consuetudinem aliquam callidius id faciant, non dubium, quin, si quis aninadverterit, quid sit, quare alii melius, quam alii dicant, id possit notare. Ergo id qui toto in genere fecerit, is, si non plane artem, at quasi artem quandam invengrif. » Od'onouiv signifie rédiger en art, soumettre à une marthe certaine et à des règles droites et sûres. Cicéron a dit de même : « Si optimarum artium vias traderem civibus meis. » De Divinatione, IT, 1. SIT, 4. Aristote considère l'enthymème dans son principe et non dans sa forme. Pour lui, cet argument n'est pas un syllogisme dont une des prémisses est sous-entendue. Que l'argument se compose de deux ou de trois propositions , n'importe. Il y a enthymème toutes les fois que la conclusion est tirée non du certain, mais du probable. Nous ne pouvons mieux faire comprendre cette distinction importante, qu'en citant textuellement ce qu'en dit M. Havet dans son remarquable travail sur la Rhétorique d'Aristote. « Lo mot d'enthymème n° exprime pas simplement, comme chez nous, un accident extérieur du raisonnement, qui consiste en ce qu'une des deux prémisses n'est pas exprimée ; c'est là une distinction superficielle et sans aucune importance. Quand Aristote appelle l'enthymème Je syllogisme oratoire, il entend par syllogisme une déduction rigoureuse et scientifique, par enthymème, un raisonnement fondé sur l'opinion et sur ces probabilités qui suffisent dans la pratique des affaires. C'est ce que toute la Rhétorique fait entendre, et ce qu'il a exprimé positivement dans les Premiers analytiques, 11,729, 2 : « L'enthymème est un syllogisme fait avec des vraisemblances, Évéumpa piv cv éori auAAoytouès dE clxôtav. » (Havet, Etude sur la Rhétorique d'Aristote, Paris, Jules Delalain, 1846, p. 33.) M. Rossignol a parfaitement défini ces deux caractères de l'enthymème, considéré dans sa forme ou dans son principe, dans un article du Journal des Savants (octobre 1849).

CHAP. I, PAGES 3-43. 395 $ II, 5. Dans un dialogue où Solon explique À Anacharsis l'utilité des exercices du gymnase, Lucien donne quelques détails curieux sur la police des audiences de l'Aréopage : « L'accusateur parle le premier, dit Solon, ensuite l'accusé. Ils peuvent porter eux-mêmes la parole, ou faire monter à leur place des orateurs qui les défendent. Tant quo les orateurs , se renferment dans leur cause, le sénat les écoute avec patience et tranquillité; mais s'ils veulent faire précéder leur discours d'un exorde, afin de disposer les juges en leur faveur ; s'ils cherchent à exciter la compassion ou à réveiller l'indignation par des moyens étrangers à l'affaire, ce que font souvent les orateurs pour séduire les magistrats, aussitôt un héraut, s'avançant vers eux, leur impose silence, et ne leur permet pas de dire des inepties en présence du sénat, ni d'embrouiller l'affaire par des raisonnemenits vagues. (Lucien, Âvéyæpo à sept T'uuvaoiuv, trad. de Belin de Baïlu ; A l'entrée du tribunal on lisait cette inscription : pà mpocuia®e, nd" inixsye, Voyez aussi Quintitien, Inst. orat. lib. VI, et Pollux, VIII, 10. (III, 6. C'est à tort que Sturmius et la plupart des commentateurs entendent le mot ixxansixor"; dans le sens de juge ou sénateur. Ce mot désigne le citoyen, en tant qu'il fait partie de l'assemblée du peuple délibérant sur les affaires publiques. $ IV, 7. Aristote donne ici le nom de juge, xp, au citoyen qui délibère dans l'assemblée du peuple, à celui qu'il a désigné un peu plus haut par le nom d'ecclésiaste. C'est que lecclésiaste est un juge, dans l'acception générale du mot ; son suffrage est une sentence qu'il porte dans une affaire où il est lui-même intéressé en tant que membre de l'État, Dans la phrase suivante, Aristote donne au juge véritable le nom d'auditeur, dxpoaris ; et ce n'est pas sans raison. Le juge, en effet, prononce dans des affaires particulières, auxquelles il n'a pas d'intérét personnel. Il a donc toute liberté d'esprit pour écouter les digressions éloquentes d'un orateur qui sort du fait ou de la question, rà & roù RPAYLATOS.. ‘ SV, 8. Anidubs ri, une espèce de dinonstains En effet, où démontre de plusieurs manières, selon qu'on s'appuie : ou sur,

396 NOTES DU LIVRE I, les propositions nécessaires , x rüv dvæyxxiuv, comme dans les sciences mathématiques ; ou bien sur des propositions généralement admises, &£ &v85Ew, comme dans la dialectique. Le premier genre de démonstration est, sans contredit, le meilleur ; le second, qui a moins de force, est appelé pour celte raison, par Galien, dyyoe änoduitews, près de la démonstration. Le troisième est la démonstration oratoire, qui est appelée ropporepoy àrcd'ei£eo. Celui-ci est double : ou bien la démonstration s'appuie sur des propositions probables et propres à la persuasion, éx tav niôavav, c'est celle de la rhétorique véritable ; ou bien elle tire ses conclosions de quelques signes seulement ou de propositions moins probables : c'est celle de la sophistique. (V, 9. L'ensemble de la dialectique se divise, dans Aristote, en quatre parties distinctes : les premiers analytiques, où il traite du syllogisme en général ; les seconds analytiques, où il ne parle que du syllogisme démonstratif; les topiques, où il étudie le syllogisme comme instrument particulier de la dialectique et de la rhétorique ; et enfin les réfutations des sophistes, où il traite du syllogisme apparent, c'est-à-dire des sophismes. _S VI, 10. Topiques, I, 2. 6 VE, 11. Aristote a posé jusqu'ici, d'une manière ferme et rigoureuse, les principes sévères qui dominent l'art de la parole. Selon lui , l'orateur ne doit jamais sortir de la question, ni chercher à evtraïîser le juge, en faisant entendre le langage de l'intérêt ou de Ja passion. Pourquoi doncsemble-t-il admettre maintenant que l'orateur doit être en état de prouver le pour et le contre? La contradiction n'est qu'apparente; elle est d'ailleurs facile à expliquer. Dans son début, Aristote déclare ce qui doit être; ici, il dit ce qui est. 11 ne veut pas tracer l'idée même de léloquence, comme Platon l'a fait dans le Phèdre, mais écrire un traité qui convienne à son siècle et à ses concitoyens, dont le goût dépravé force l'orateur à certaines concessions (Cf. liv. III, 1, 14.) C'est pour donner à ce traité ce caractère pratique, que, dans le premier livre, il traite de l'honnête, du juste, de Putïle et de l'agréable ; que, dans le second, il décrit les passions et les troubles de l'Ame, et que, dans te troisième, il s'octupe des orne

CHAP. I, PAGES 3-43. 397 ments du style. Néanmoins Aristote déclare aussitôt qu'en ne doit pas abuser de l'art de la parole ; et dans la phrase suivante, ainsi que le remarque M. Havet, « il confond ensemble les intérêts de la vérité el ceux de l'art, par cette simple remarque que la bonne cause est plus facile à plaider que la mauvaise, toutes choses égales d'ailleurs. LIVRE I, CHAP. II, PAGES 13-29. (II, 1. Cicéron traduit les deux mots dreyver et Évreyvor par remota et insita. Quintilien, so rapprochant du grec, les rend par inartificialia et artificialia. $ III, 2. J'ai suivi l'interprétation que Vater a donné de ce passage obscur et tourmenté par les commentateurs (Animadversiones ad Arist, Rhet., Lipsiæ, 1794, p. 14,), et la leçon adoptée par Bekker, dans son édition spéciale de la Rhétorique et de la Poétique, Berlin, 1843, p. 6. Ce texte, ainsi interprété, nous prouve qu'Aristote pensait, ainsi que son maître Platon, que le véritable orateur doit être nécessairement homme de bien : Oùxcüy dvéyen rov bnre— pueôv d'ixato aivat, dit Platon dans le Gorgias. On sait que telle a toujours été l'opinion des grands rhéteurs,. $ IV, 3. Cicéron soutient qu'on ne saurait devenir un orateur parfait, si l'on ne possède tout ce que l'esprit humain a conçu de grand et d'élevé: Ac mea quidem sententia nemo poterit esse omni laude cumulatus oralor, nisi erit omnium rerum magnarum alque artium scientiam conseeutus. (De Oratore, lib. I, cap. 6.) C'est lopinion que Crassus, c'est-à-dire, Cicéron lui-même, défend avec beaucoup d'autorité contre l'orateur Antoine. Aristote se montre moins exigeant ; il se contente de la dialectique et de la politique. Mais, dans l'opinion d'Aristote, la politique est une science très étendue, à laquelle se rapporte tout ce que l'homme doit connaître et faire, comme membre de la société humaine. Voilà comment, d'après lui, la morale est une dépendance de la politique. V, 4. Premiers Analytiques, IL, 23, 24. Ô V,5. Topiques, I, 10.

398 NOTES DU LIVRE 1, 6. 6. 11 ne faut pas confondre les Méthodiques avec les Topiques. Cet ouvrage, aujourd'hui perdu, est cité par Diogène-Laërce, par Hésychius de Milet, et dans le commentaire de Simplicius sur les Catégories d'Aristote. VII, 7. L'enthymème et l'exemple sont les instruments de la preuve ; le premier se tire du général, le second du particulier. Aristote appelle l'enthymème et l'exemple syllogisme et induction oratoires. Entre le syllogisme de la dialectique et celui de la rhétorique, il y a cette différence que le premier conclut le certain du certain, et que le second couclut le vraisemblable du vraisemblable. L'induction et l'exemple se distinguent en ce que l'induction conclut la nature du tout de la nature des parties, tandis que exemple tire une conclusion particulière de l'observation d'un fait particulier. Dans linduction, il y a rapport des parties au tout, dans l'exemple, rapport de la partie à la partie. (VII, 8. Doriée, fils de Diagoras de Rhodes, que Pindare a chanté dans la septième Olympique, remporta deux fois le prix du pancrace. Thucydide en fait mention dans son histoire : Av 9ë Oauumag, À Awprebe Podios rù J'eürepov évixx. C'était l'olympiade dans laquelle Doriée de Rhodes fut vainqueur pour la seconde fois. (Thucydide, I. JIL, Ç 8.) $ VIII, 9. Premiers Analytiques, Il, 27. 6 IX, 10. Quintilien a traduit ce passage, Institutions oratoires, V, 2. Sur Denys de Sicile, Pisistrate et Théagène de Mégare, voyez Hérodote, I,59 ; Aristote, Politique, ILE, 15,et V, 5, 10 et suiv. (X,11. M. Havet fait bien ressortir l'importance de la distinetion établie par Aristote entre les arguments spéciaux, rx «i2n, et les lieux communs, of rérer. « Si la rhétorique, dit M. Havet, n'est qu'une faculté générale indépendante de toute application, un procédé de démonstration et de persuasion, pour ainsi dire, où prendrait-elle ces notions spéciales, ces opinions et ces principes, sans lesquels elle ne produirait rien, puisqu'elle travaillerait sur rien ? Ce sera dans la philosophie morale et politique; là est le fonds que l'orateur mettra en œuvre avec l'instruarent de l'argumentation,

CHAP. II, PAGES 43-29. 399 ét c’est ainsi qu’Aristote a pu dire : la rhétorique tient à la fois de la dialectique et de la morale, rapapuée 1 fs diaexroñie elvar xal rie repi rà Yôn rpayuareiac. Mais il n’a point abusé de cette arfalyse, comme l’ont fait plus tard les philosophes de son école, reprenant la dialectique d'un côté, la morale et la politique de l’autre, et laissant la rhétorique entre ces deux choses comme un vain mot. Avec moins de rigueur et plus de justesse, il a compris que si la rhétorique, considérée abstraitement et en idée, n’a pas d’existence à part; si l’orateur, à le prendre de cettè manière, n’a pas une science à lui, il a néanmoins dans la pratique un emploi particulier à faire de la science ; qu’il n’est pas un dialecticien ni un philosophe de profession, mais qu’il emprunte seulement à la philosophie cértaines ressources pour venir à bout de certaines difficultés ; enfin, qu’outre la dialectique et l’éthique absoluë, il y a une dialectique de l’orateur, une éthique de l’orateur, et que c’est ce qui doit composer un traité de rhétorique. » (Havet, Étude sur la Rhétorique d’Aristote, p. 34 et 35.) LIVRE 1, CHAP. III, PAGES 29-35. $ I, 1. Cicéron adopte la division d’Aristote, en ce qui concerne les auditeurs: Nam aut auscultator est modo, qui audit, aut disceptator, id est, rei sententiæque moderator, ità ut aut delectetur, aut statuat aliquid. Statuit autem de prœteritis, ut judex; aut de futuris, ut senatus. Sic tria sunt genera judicii, deliberationis, exornationis; quæ, quia in laudatione maxime conferlir, proprium habet jam ex eo nomen. Cicéron, Partit, orat., c. IIL Cf. Quintilien, Instit. Orat., IIL, 3. SIT, t. Voyez Homère, Iliade, XXI, et Platon, Zuardouw, vol, III, p. #48, éd. d'Ast. À Ç II, 2. La division des trois genres d’éloquence, si nettement établie par Aristote, a été, dans ces derniers temps, l’objet de quelques attaques irréfléchies. Comme il semblait difficile de faire rentrer dans un des trois genres les discours des orateurs chrétiens, on à proposé de diviser l’éliquence, non plus d’après la nature des sujets, mais d’après les lioux où elle s’exerce. On a donc divisé

400 NOTES DU LIVRE I, l’éloquence en éloquence de la chaire, éloquence de la tribune, élaquence du barreau, éloquence académique. On voit combien cette division est insuffisante et superfeielle. Elle est suffisante : où classer en effet les harangues prononcées sur les champs de bataille. etles discours que l’homme de bien fait entendre sur la plage publique pour calmer les passions populaires ? Elle est superficielle, car elle n'est fondée que sur un accident, et ne va pas au fond des choses. La division d’Aristote, au contraire, est fondée ? 1° sur la nature même des sujets que traite l’orateur, rapportés aux trois grandes idéesde l’utile, du juste et du beau, idées qui sont le fondement de la politique et de la morale, et nous avons vu que c’est'à ces deux sciences qu’Aristote rattache l’art de la parole ; 2° sur le rôle que joue l’auditeur, selon qu'il examine l’utile, décide le juste, on écoute pour son plaisir les louanges que l’éloquence donne à la vertu; 3° sur Ja division du. temps, passé, présent et avenir, division qui sans être aussi rigoureuse que les précédentes, contribue néanmoins à nous montrer l’éloquence intimement unie aux conceptions les plus abstraites de la raison humaine. LIVRE I, CHAP. IV, PAGES 35-41. (. II, 1. Les idées qu’Aristote développe dans ce. passage sont les mêmes que Socrate expose à Glaucon, jeune homme sans expérience qui voulait se mêler des affaires de l’État. (Xénophon, #émoires sur Socrate, liv. IE, ch. 6.) Voyez aussi un charmant dialogue de M. Andrieux, intitulé : Socrate:et Glaucon. (Contes et Opuscules, Paris, 1800, p. 64.) STI, 2. La forme du gouvernement par excellence est, suivant Aristote, la forme monarchique, c’est-à-dire le gouvernement d'un seul obéissant lui-même anx lois du pays, soit que telle fût la conviclion de notre philosophe, soit qu’il youlût complaire à son élève Alexandre. Voyez la Politique, passim. II, 3. Cette singulière comparaison, qui peut offenser notre goût, a cependant le mérite de traduire exactement la pensée d’Aristote. Un nez qui a de justes proportions ne peut devenir aquilin Ou camus sans perdre la forme par exeellence. Au contraire, un

CHAP. IV, PAGES 35-44. 401 pez aquilin ou camus, supportable quand le défaut n’est pas exagéré, ne mérite plus le nom de nez, si on ajoute au nez aquilin et si on amoindrit k nez camus. De même, si vous tendez le ressort de l’aristocratie, ou si vous relâchez celui de la démocratie, vous avez, d’un côté, l’oligarchie, de l’autre la démagogie, qu’Aristote ne reconnaît pas comme des formes de gouvernement. LIVRE 1, CHAP. V, PAGES 41-51. Ô I, 1. Hapdderyua signifie exemple, modèle, et par extension règle, mesure. Si, 2. Au moment où Aristote va entrer dans le détail des lieux communs qui se rapportent aux trois genres d’éloquence, il convient de définir exactement la signification que les rhéteurs grecs ont donnée au mot zéro. Aristote appelle ainsi les formes logiques du raisonnement, pouvant s’appliquer à toute matière, aussi bien au droit qu’à la politique, aux sciences exactes qu’à la moralé; c’est pour cela que çes lieux sont appelés communs. Il donne Île nom de «dn aux observations, aux faits ou aux idées qui sont la matière du raisonnement, et sans lesquels les formes seraient vides. (M. Havet, Étude sur la Rhétor. d’Arist., p. 34). La rhétorique grecque reconnut plus tard trois espèces de lieux : 1° les lieux logiques, les plus généraux de tous, tels que le genre, le propre, la différence, les antécédents et les conséquents, etc. ; 2° les lieux communs, tels que les sept circonstances contenues dons le vers techniqne si connu, Quis, quid, ubi, quibus auœiliis, cur, quomodo, quando; 3° enfin les lieux scientifiques, rà «tn d’Aristote, appelés aussi rérot bawct, parce qu’ils renferment en eux-mêmes la matière que traite en particulier un art Ou une science. | ÿ 1, 3. Aristote décrit le bonheur, sans le définir d’une manière rigoureuse. Il le fait consister dans la réunion de Putile, du juste et de l'honnête. Il ne conçoit pas que l’homme puisse être heureux sans posséder à la fois la santé de l’âme qui est la vertu, et la vertu du corps qui est la santé. Les stoïciens faisaient consister le bonheur dans la vertu, sans se préoccuper du corps ni des biens extérieurs. Les sectateurs d’Épicure, au contraire, dénaturant le 26

402 NOTES DU LIVRE 1, système de leur maître, plaçaient le bonheur dans la santé, et dans la possession de ces biens extérieurs. Aristote unit les deux systèmes et les domine. Sa morale embrasse l'homme tout entier; elle est plus complète, plus pratique, et par conséquent plus vraje. Cette analyse peut sembler inutile au premier aljord, mais elle provoque la réflexion; elle habitue l'esprit à avoir des idées saines sur les choses de ce monde, et elle fournit à l'orateur des divisions utiles pour la pratique, $ I, 4. Dans le second livre de la Politique, Aristote développe ce qu'il dit ici de l'éducation des femmes lacédémoniennes ; « Le législateur, dit-il, voulait que la cité tout entière fût un modèle de tempérance. Il a réussi quant aux hommes. Quant aux femmes, Je but est entièrement manqué. Elles vivent dans la licence; elleg se livrent à tous les excès du luxe et de l'intempérance.…… L''origine de cette grande liberté des femmes de Lacédémone remonte à une cause connue. Les citoyens laissèrent leurs femmes seules pendant les guerres de l'Argolide, de l'Arcadie et de la Messénie, qui durèrent si longtemps. Lorsque la paix fut rétablie, les maris accoutumés à la discipline des camps, qui est sous un rapport une école de vertu, se plièrent aisément au joug des nouvelles lois, Mais les femmes opposèrent yne si forte résistance, qne Lycurgue, dit-on, abandonna ses projets de réforme à leur égard, » (Aristote, Polit., II, 9.) Plutarque, dans la Vie de Lycurgue, ch. 25, dément en termes formeis ce qu'Aristote affirme de l'éducation des femmes lacédémoniennes, Mais il ne donne aucune preuve à l'appui de ce qu'il avance. Il cite même une anecdote qui prouve qu'à Lacédémone les hommes se laissaient gouyerner par les femmes, ce qu'Aristole avait déjà remarqué, + Une dame estrangère, duvisant avec Gorgone, femme du roi Léonidas, lui dist : « Îl n'y a femmes au monde que vous autres Lacédémoniennes qui « commandiez à vos hommes. « Elle lui répliqua incontinent : « Aussi «n'y a-t-il que nous qui portions des hommes. » (Plutarque, Vie de Lycurgue, ch. 26, traduction d'Amyot.) Platon, dans le troisième livre des Lois, confirme l'opinion qu'Aristote nous donne de l'éducation des femmes lacédémoniennes. Ÿ 111, 5, Hérodicus de Sélymbrie, médecin, avait yne santé si

CHAP. V, PAGES 31-51. 403 faible, qu'il était obligé de suivre le régime le plus sévère. IL était atteint de phthisie, à ce que dit Plutarque. Une dièle rigoureuse, des exercices modérés, l'abstention de toute espèce de plaisir le firent parvenir à un âge avancé. Voyez Platon, qui en parle dans le Phèdre, et dans Île troisième livre de la République; Plutarque, De sera numinis vindicta, XVIII. M. Minoïde-Mynas cite aussi les scholies inédites d'Hermias, m. 1948, p. 145. (1V, 6. La plupart des observations contenues dans ce chapitre, sembleront puériles à ceux qui n'auront pas présentes dans leur pensée les mœurs et les institutions de la Grèce. Ces détails sur les qualités physiques du corps, et sur la vertu agonistique, seraient déplacés partout ailleurs que dans une rhétorique gregque. Mais tout en reconnaissant qu'Aristote pouvait légitimement s'occuper de ces idées, qui sont pour nous si étrangères à l'éloquence, nous pe saurions disconvenir qu'il les a exposées avec peu de méthode, el qu'il y a quelque confusion dans les éléments du bonheur. Peut-être ce chapitre a-t-il eu, plus que les autres, à souffrir de l'injure du temps. . LIVRE I, CHAP. VI, PAGES 51-57. I, 1. Kai ris rat moix, — La distinction de ces deux mots était regardée comme essentielle dans l'école. de Socrate. « On'ne te demande pas, Polus, de décrire l'art de Gorgias, mais de le définir, AA éud'eiç foudre mia ris eîn À Fopyicu régyn, AG vis. » (Platon, Gorgas, vol. II, sect. 1 de l'édition de Stalbaum, Gothæ et Erfordiæ, 1828, page 34.) LE, 2. É xey rynbiaar si Ang Lu de 1 FE sad Glmère Thade, 1, 255.) Ÿ TI, 3. Aristote dit dans le cinquième livre de la Politique, presque dans les mêmes termes: Zuvdyet qap robs éyblaroug & motvès p06cç, «la crainte commune réunit même les plus grands ennemis. » C'est ainsi qu'à l'époque de l'invasion de Xerxès, les rivalités entre les différents peuples de la Grèce furent un moment suspendues. (111,4. « C'est la pensée d'un axiome célèbre : Rien de trop, umŸbv &yav, que la Grèce attribuait à l'un des sepl sages C'est le principe de toute bonne philosophie, mais en particuljer de celle d'Aristote,

404 NOTES DU LIVRE 1, qui est raisonnable avant tout. On sait que dans sa Morale il a placé chaque vertu dans un milieu fixe entre un excès-et un défaut. » (Havet, Étude sur la Rhét. d'Arist., p. 40.) Ô III, 5. Kad dé xev sbyœxnv Ilpiéuy xai Tpooi rours. (Homère, Thade, II, 176.) | (IE, 6. Hombre, Jliade, II, 298. Voici le vers entier : Aïoyoëv rot Snpor re pévetv, xevaov Ts vésabau, Ces fréquentes citations d'Homère prouvent, ainsi que le remarque M. Havet, que les poëmes homériques étaient, pour les Grecs, la source de la rhétorique comme de tous les arts. ; $ III, 7. Érasme n'a pas compris ce proverbe, qui est tiré de 'usage où étaient les femmes de la Grèce d'aller à la fontaine chercher de l'eau dans des cruches qu'elles portaient en équilibre sur leur tête. Cet usage existe encore dans tout l'Orient, en Italie, en Corse, et dans une partie du midi de là Franee. Quand un homme ne menait pas son entreprise jusqu'au bout, on lui appliquait le proverbe de la femme qui, après s'être donné une grande peine pour aller chercher de l'eau, casse sa cruche à la porte de la maison. C'est dans le même sens que nous disons aujourd'hui : Faire naufrage dans le port. (TT, 8. J'admets ici la leçon de Muret, approuvée par Vater, Animadversiones et Lectiones in Arist. Rhet., p. 43. Ce passage présentée des difficultés inextricables, que n'ont pu résoudre Schrader, Comment., p. 67, Buhle, t. IV. p. 120, Minoïde-Mynas, Trad. de la Rhét. d'Arist., notes, p. 409. M. Rossignol (Examen critique, p. 18, sqq.) a traité ce point avec beaucoup de sagacité et d'érudition, mais sans arriver à un résultat satisfaisant. Il paraît au reste qu'Aristote citait Simonide de mémoire. ke vers de ce poëte ne se trouve pas dans les Analect. de Brunck. Cependant il nous a éié conservé par le scholiaste de Pindare (Olymp. XH!), qui l'écrit ainsi : Koptwbiouar d'cû pavist ro Faucv. Ÿ IL, 9. Junon, Pallas, Vénus. Aristote en parlera de nouveau dans le second livre de la Rhéiorique, ch. 23. $ IT, 10. « Voilà bien cette convoîtise infinie de l'âme humaine, par laquelle nous nous refuserions encore au bonheur, quand le

CHAP. VI, PAGES 51-57, 405 bonheur se donnerait à nous. Cet homme est arrivé presque aux dernières limites où ses souhaits peuvent s'étendre ; on peut dire que Ce qui reste au-delà n’est rien; mais ce rien gêne encore son imagination, ce rien gâte son point de vue; O si angulus ille Proximus accédat, qui nunc deformat agellum | « j’emprunte cette cititation à M. Havet, qui sous le titre modeste d’ÆÉtude, a fait, sur la Rhéforique d’Aristote, un travail profond, original, et de beaueoup préférable à de longs commentaires. LIVRE I, CHAP. VIL, PAGES 57-71. $ I, 1. L’orateur Léodamas est cité avec le plus grand éloge dans le discours d’Eschine contre Ctésiphon : Asodäuas à A yapveüe, oùx, Arrov Aroobévoug Aya d'uvduevcc, AN Éucrys sai dtov rrep, Il était disciple d’isocrate (Plutarque, Jsocrate) et maître d’Eschine (Plutarque, Eschinre). Callistrate était contemporain de Léodamas, Xénophon en pärle (Hellen., liv. VI). Chabrias et Iphicrate furent accusés de trahison par Léodamas. Voyez Démosthène, Discours contre la loi de Leptine. ‘ (11, 2. Pindare, Olympiques, E, 1. 6 IT, 3. Dans le second livre de la République de Platon, Glauoon applique le procédé d’Aristote à la peinture du juste et. du méchant poussés tous deux jusqu’à l’excès, jusqu’à l’idéal. En lisant ce passage sublime, il nous semble, contrairement à l’intention de Glaucon, que le sort du juste tombé dans Pabime du malheur est préférable à celui du méchant comblé des faveurs de la fortune, ÿ LIL, 4. Voyezte développement de cette vérité dans le Gorgias. Dans le Criton, Socrate soutient qu’il vaut mieux être puni selon les lois qu’échapper aux châtiments qu’elles infligent. (IV, 5. Le texte d’Homère présente quelques variantes, soit qu’Aristote cite de mémoire, soit qu’il ait suivi une leçon plus ancienne : Krnde 89” évôpomoiot met, Tüv Goru Glen. Avd pag puav xreivouar, nokv dé re rÜp &uabbvet, Téxva dé r'AAicr dyouer, Babuoveus re yuvaixas. (Iliade, 1X, 592-595.)

406 NOTES DU LIVRE I, IV, 6. Aristote cite un autre exemple d'accumulation du poëte Épicharme (De gener. anim., I, (8). Voyez aussi la Rhétorique à Alexandre, IV ; Athénée, Deiprosoph., Il, 2, qui cite un exemple curieux, pris d'Épicharme : « Du sacrifice on vint au festin, et dans le festin on but, même avec gafté, selon moi. Mais en buvant on se mit en débauche. De la débauche on pasza au vacarme; du vacarme au procès : les procès furent suivis de condamnation ; on fat mis en prison : les fers ulcérèrent les membres, et l'on fat obligé de payer l'amende. - (Traduction de Lefebvre de Villebrune, vol. [, p. 131.) Accorambius, dans ses remarques sur ce passage, cite un fragment d'un manuscrit dans lequel Épicharme accumule, éncued pet, Démosthène donne aussi un bel exemple de cette figure : Oùx simev pèv raïre, chx Éypaya dé vùd" éypaÿa pv, cüx énpesuaa dé" cdd" érpéobcuoa pv, cdx Ereuoa dé, Ç IV, 7. Cette épigramme est de Simonide. Eustaths la cite à la page 1761 de son Commentaire sur Homère, mais avec quelques vériantes. Un homme, qui avait été poissognier à Argos, ayant obtenu dans la suite un prix à Olympie, je poëte composa cette épigramme en son honneur. Le scholiaste grec cite un troisième vers faisant suile aux deux premiers : Nüv di mpdres pépouar pra mäaw Üaupmivixatse (IV, 8. Le mot d'Iphicrate est répété et cité plus exactement, Rhétor., 1, 9. Ô IV, 9. Homère, Odyssée, XXII, 347. $ IV, 10. La fin de la vie humaine est le bonheur, principe qu'Aristote établit dans sa Politique et dans sa Morale. C'est dans ce sens que l'entend l'interprète grec dans un passage des Topiques, liv. III. LIVRE 1, CHAP. VIII, PAGES 71-75. Ô I, 1. Aristote reconnatt ici quatre formes de gouvernement, on plutôt cinq, parce qu'il distingue plus bas la tyrannie de la monarchie. Dans la Politique, 1H, 7, IV, 2, il en reconnait six, trois bonnes, qui sont la monarchie, l'aristocratie et la démocratie, et taois mauvaises, qui sônt la tyrannie, l'oligarchie et la démagogie.

CHAP. VIII, PAGES 71-75, 407 I! divise ici les gouvernements selôn le nombre et là qualité des gouvernants. C’est én pensant à la qualité dé ceux qui gouvernent qu'il distingue Paristocratie, où les meilleurs ont autorité, de l’oligarchie, où ce sont les riches. Aristote n’avait pas besoin d'entrer dans plus de détails ; il nous renvoie lui-même à sa Politique. 6 IT, 2. Dans l’énumération des fins qui conviennent à chaque forme de gouvernement, Aristote oublie celle de la monarchie. Faut-il attribuer cette lacune à une inadvertance des copistes, et ajouter les mots Baausius d'a Tù évomos énmiorateiv, qui nous s0nt fournis par le scholiaste grec, et que Muret a admis dans sa traduction? Nous adopterions volontiers cette lecon, si elle était confirméé par les manuscrits da par les anciennes éditions, et si Aristote ne parlait pas ici, non dé ce qui conduit à la fin particulièré dé chaque forme de gouvernetnent, mais de là fin elle:mémé. LIVRE 1, CHAP, IX, PAGES 75-87, Ô I, 1. M. Ch. Benoît, dans son Essai sur les premiers manuels d'invention oratoire, donne quelques détails curieux sur les éloges auxquels Aristote fait allusion : « On faisait l'éloge du sel. Polycrates, disciple de Gorgias, avait composé un éloge de la souris, un éloge des cailloux à voter (ÿñpoi), un éloge de la marmite (xôrpæ) (Aristote, Rhét., LL, 24; Ménandre, Rhét., Ald. p.611.) Ne dirait:on pas déjà les jeux d’école des bas siècles? Mais attendez, plus tard on fera l'éloge de la mouche, de la punaise, de lescarbot, de la surdité, de la fièvre, du vomissement. (Cresoll., Théât., Rhétor., III, 9.) Âu temps où nous sommes, ces excès de la déclamation ne servirent qu’à ramener le goût public. » (Ch. Benoît, Essai sur les premiers manuels d'invention oratoire, p. 34.) $ Il, 2. « Alcée avait conçu de l’amour pour Sapho. Il lui écrivit un jour: « Je youdrais m'expliquer, mais la honte me retient. » — « Votré front n’aurait pas à rougir, lui répondit-elle, si votre cœur n’était pas coupable. » (Barthélemy, Voyage du jeune Anacharsis, ch. 3.) (11, 3, Hérodote, livre I, dit que les Lacédémoniens avaient

408 NOTES DU LIVRE EF, edopté l’usage des longs cheveux, après la victoire qu’ils remportèrent sur les Argiens qui défendaient la ville de Thyrée. 6 HI, 4. Comparez ce passage avec celui du quatrième livre de Lucrèce, De natura rerum, v. 1151 et suiv., que Molière a traduit et heureusement placé dans le Misanthrope, acte II, sc. 5. 6 ITE, 5. 11 semble qu’on pourrait reprocher à Aristote d’enseigner ici l’art des sophistes. Mais n'oublions pas que l’orateur ne doit pas seulement considérer le fond des choses; il doit aussi tenir compte de lopinion. UX, 6. Cf., chap. VII, note 7. $ LIL, 7. Ce vers de Simonide faisait partie de l'inscription gravée sur le tombeau d’Archédice, file d’Hippias. Ce tombeau se trouvait à Lampsaque, Hippias ayant marié sa fille à un habitant de cette ville, Œantidès, fils d'Hippoclès. Thucydide nous a conservé cette inscription, liv. VI, (59. (IV, 8. Éraros, louange d’une vertu, considérée d’une manière philosophique : éyewutev, éloge d’un homme, fondé sur les vertus qu’i a pratiquées; paxapiouds, sbd'æumonsucs, qu’Aristote ne distingue pas, discours où 86 trouvent réunis l’éloge et la louange. Cicéron a fait la louange de l'amitié dans le discours qui a pour titre Lélius ow de l’Amitié. Cornélius Népos a fait l’éloge d’Atticus. Le Panégyrique d’Isocrate est un véritable maxapioud. Les commentateurs se sont trouvés bien embarrassés pour interpréter ce passage. La conjecture la plus ingénieuse, sinon la plus vraie, me paraît être celle de Sturmius, pp. 97 et 98. $ VI, 9. Hippolochus nous est entièrement inconnu. Un commentateur a pensé qu’il faut lire Avrioycv, et qu'il est ici question du fils de Nestor. (VI, 10. Harmodias et Aristogiton, ayant chassé d’Athènes Hipparque, fils de Pisistrate, obtinrent l’honneur d’une statue élevée sur la place publique. (Thucydide, VI; Aristote, Politique, V, 12; Pausanias, 1; Pline, XX XIV, 4.) 6 VI, 11. M. Rossignol (Examen critique) a très-bien prouvé qu’il faut lire auviêsiav, et non äouwiôuav. Cependant cette dernière

CHAP. IX, PAGES 73:87. 409 leçon est défendue par des autorités considérables, et surtout par celle de Bekker. Les manuscrits, les commentaires, les anciennes traductions se partagent sur le sens de ce passage. Hermolaïüs a lu : ea rhy quyrôstay mai Gouvrbstav. On ne peut porter plus loin l'es_ prit de conciliation. LIVRE I, CHAP. X, PAGES 87-95. 6 IV, 1. C’est ordinairement le plaisir que les hommes cherchent dans les actions injustes. Voilà pourquoi Aristote a placé l’énumération des choses agréables dans l'examen qu’il fait du genre judiciaire. M. Havet (Étude sur la Rhélor. d’Arist., p. 51 et suiv.) explique très bien comment Aristote, qui se plaint dé la préditection des rhéteurs pour le genre judiciaire, s’en est occupé luimême avec un soin tout particulier. 4 LIVRE 1, CHAP. XI, PAGES 95-107. ” (1, 1. Ce vers pentamètre est encore cité dans la Métaphysique» IV, 5, dans la Morale à Eudème, II, 7, et dans le livre où Plutarque prouve qu’on ne saurait vivre agréablement selon Épicure, ch. 49. On l’attribue à Événus de Paros, poëte élégiaque, maître de l'historien Philiste. Cependant, le même vers:se trouve dans Théognis, v. 470, avec un seul mot changé : Täv ap dvayeæiov LOL’ dvuapèv pu. 6 1, 2. Vers iambique, tiré d’une tragédie d’Euripide, aujourd’hui perdue, Cicéron l’a cité dans un de ses traités philosophiques : Vulgo dicitur, Jucundi acti labores; nec male Euripides; concludam, si potero, latine; Græcum enim versum nostis omnes : Suavis laborum est præteritorum memoria. (1, 3. Homère, Odyssée, XV, 390, 400. Ici, comme ailleurs, ainsi que nous l’avons déjà remarqué, Aristote présente des variañtes importantes avec les meilleures éditions des poëmes homériques. _$ 1, 4. Iliade, XVIII, 109, \

410 NOTES DU LIVRE 1, 6 1, 5. Il est impossible de pousser plus loin la finesse de l'analyse et la délicatesse du sentiment. S1, 6. fiade, XXII, 108, Cf. Odyssée, IV, 113. SI, 7. Parole d'Électre à son frère, dans l'Oreste d'Euripide, v. 234. Ar:stote cite le même vers à la fin du septième livre de la Morale à Nicomaque : « Dieu, dit-il, jouit éternellement d'une volupté simple et pure : car son activité ne s'exerce pas seulement dans le mouvement, elle subsiste égilement dans la plus parfaite immobilité, et la volupté est plutôt dans le repos que dans le mouvement. Maïs notre imperfection est cause qu'en fout le changement a des charmes, comme dit Île poëte ; car comme l'homme vicieux est inconstant, la nature elle-même a besoin de changement, parce qu'elle n'est ni simple ni vertueuse. » (Traduction de Thurot.) $ 1, 8. Pour ces proverbes et d'autres semblables, voyez la Morale à Nicomaque, IX, 7. Le proverbe &s aie rov éporcv est cité avec un léger changement par Théophraste, Caractères, XXIX, p. 155 de l'édition Coray. (1, 9. Ces vers d'Euripide se trouvent cités dans les Problemes, XVII, 6, et dans le Gorgias. Le scholiaste de Platon nous apprend qu'ils étaient tirés d'Antiope, tragédie perdue. $ I, 10. Dans la Poétique, on ne trouve qu'une ou deux lignés sur le ridicule, à propos de la comédie. LIVRE I, CHAP. XII, PAGES 107-115. $ 11, 1. Aristote cite pour exemple les Carthaginois, parce que la Grèce était loin de Carthage et avait peu de relations avec elle. $ IT, 2. Les Mysiens, peuple de J'Asie Mineure, passaient pour des hommes faibles et méprisables. Il fallait donc être bien lâche pour 86 laisser dépouiller par un Mysien. Cicéron, Pro Flacco, XXVII : Quid porro in græco sermone tam tritum alque celebratum est, quam, si quis despicatui ducitur, ut Mysorum uliimus esse dicalur. Harpocration et Ulpien font remonter ce proverbe à l'époque de Télèphe, et à l'extrême faiblesse où étaient tombés les Mysions

CHAP. XII, PAGES 407-115. 411 pendant l’absence de ce prince, Démosthène cite ce proverbe dans le Discours sur la couronne. Voyez Érasme, Adag., Chil. 1, cent. 6, et les commentaires de Vettori, p. 224. Æ (II, 3. L’Athénien Callippe se lia d’amitié avec Dion, pendant lé séjour que celui-ci fit à Athènes, et il P’accompagna dans son expédition en Sicile. Il se brouilla ensuite avec lui, et par ses calomnies il le rendit suspect aux Syracusains et aux soldats mercenaires qui étaient à la solde de Dion. Pour plus de détails, voyez Plutarque, Vie de Dion et De la Vengeance tardive des Dieux. Voyez aussi Cornélius Népos, qui donne à Callippe le nom de Callistrate. . SIT, 4. Ænésidème, tyran de Léontium, menaçait lindépendance de quelque ville voisine. Gélon, roi de Syracuse, le prévint en asservissant lui-même le peuple contre lequel allait marcher le tyran de Léontium. Ænésidème lui envoya alors le prix du cottabe, parce qu’il se reconnaissait vaincu en vigilance. Le jeu du cottabe, d’origine sicilienne, adopté par les Grecs, consistait à jeter de haut et avec bruit quelques gouttes de vin dans de petits vases placés sur de l’eau, et à les y faire enfoncer. Voyez Athénée, Detpnos., XI et XV, et Pollux, Onomastic., VI, 19. Casaubon, dans son commentaire sur Athénée, XV, 1, p. 944, pense que lenom du peuple, soumis par Gélon, a disparu du texte d’Aristote, et qu’il faudrait ajouter rive après &vdpæmod'ioamέw, Cette correction me semble inutile. $ II, 5. Plutarque rapporte ce mot de Jason dans ses Préceptes sur l'administration de la république, ch. 56. LIVRE 1, CHAP. XIII, PAGES 115-123. (1, 1. Sophocle, Antigone, v. 455, de l'édition Boissonade. Dans Sophocle, au lieu de &ñ teüro, on lit &ñ raûræ. Aristote a changé le nombre pour mieux rattackier la citation au texte, $ I, 2. Buhle écrit At tr’ ämaérou adyñ;, la lumière infinie. J'ai suivi la leçon de Bekker, äréreu ab qñs, qui me semble plus naturelle, et qui est confirmée d’ailleurs par un vieux manuscrit cité par Vettori, et par la traduction latine d'Ermoiao Barbaro.

æ 412 NOTES DU LIVRE I, 6 I, 3. Le discours messéniaque d’Alcidamas ne nous est point parvenu. Mais le scholiaste grec nous a conservé Ja phrase à laquelle Aristote fait allusion : Éheudépcus dpñxe mavras 6 @uèc, dede 2” éud'iva % parc mixcinxs, Ruhnkenius, Hist. crit. orat., p. 64, propose de lire Léodamas au lieu d’Alcidamas, mais sans paraître tenir beaucoup à sa correction. Il nous reste d’Alcidamas deux dissertations, dont une paraît dirigée contre Isocrate. Voyez Spengel, Artium scripiores, p. 174. (IL, 4. Dans l'édition des Deux-Ponts, Buhle a mis adrov au lieu de abr&, conjecture qui n’est justifiée ni par les manuscrits, ni par les éditions. Buhle semble ignorer que dans la langue grecque, le pronom, le nom, ou le mot qui en tient la place, se mettent au nominatif, quoique sujets de l’infinitif, toutes les fois qu’ils se rapportent à celui qui fait l’action. Il est vrai qu’il n’en est pas de même en latin. $ II, 8. Aristote se souvenait peut-être de cette phrase de Thucydide : « Les Corinthiens, invités à s’en rapporter à un jugement au sujet d’Épidamne, ont mieux aimé venger leurs griefs par les armes que par la justice, » Ipexardivreg qap mipi Émidauve à "xplow, mékiuo alor À To Tow AGcuArôneav Ta épeañuara perle, (Thucydide, E, 34.) LIVRE I, CHAP. XIV, PAGES 123-125. (1,1. Callistrate et Mélanope étaient divisés par la politique. Sur les détails de l’accusation dont parle Aristote, consultez Plutarque, Démosthène; Ruhnkenius, Hist. crit. orat. gr., p. 140, v. VIHI des Orat. de Reiske, et le Comment. de Vettori, p. 244. $ I, 2. Il est ici question de Sophocle Porateur, qu’il ne faut pas confondre avec Sophocle le poëte tragique. L’orateur Sophocle fut un des dix magistrats élus avant les quatre cents ; il fut aussi un des trente. Voyez une de ses réponses citée par Aristote, Rhé., ILE, 18. (IT, 3. Sturmius remarque, à cette occasion, que le supplice de la roue, qui n’était connu qu’en Allemagne, fut, de son temps, établi en France. Page 139.

CHAP. XV, PAGES 195437. 413 LIVRE I, CHAP. XV, PAGES 125-137. S 1, 1. P. Faber, De Magg. Rom., dans le Novus thesaurus antiquit. Rom. de Sallengre, tom. IIT, p. 1163 et suiv., a recueilli un certain nombre d'exemples de l'expression rèù qvoun T5 &piorn. C'est done à tort que quelques éditeurs d'Aristote ont adopté la leçon rÿ yvoun Tñ äpiorn, que Bekker a repoussée avec juste raison. Ô 1, 2. Sophocle, Antigone, vers 454 et 456 de l'édition de Boissonade. J'ai ajouté la traduction du vers suivant à la citation d'Aristote afin de rendre le sens complet. (I, 3. Quintilien rapporte ainsi le fait: Nèque est ignobile exemplum Megareos ab Atheniensibus, cum de Salamine contenderent, victos Homeri versu, qui lamen ipse non in omni edilione reperirelur, significans, Ajacem naves suas Atheniensibus junæisse. Inst. Orat., V, 11. Diogène Laërce (Vie de Solon, p. 17 de Pédit. d'Henri Estienne) rapporte comme un fait reconnu, que le législateur d'Athènes avait ajouté au dénombrement des vaisseaux d'Ajax de Salamine le vers suivant qui est le 557° du deuxième chant de Pliade : | Zrñae d" dyev iv" Abnvaiuy loravro paaxyyes. : Les Athéniens concluaient de ce vers qu'au temps de ia guerre de Troie Salamine était une dépendance d'Athènes. | (IT, 4. Périandre, un des sept sages de la Grèce, avait composé un poëme intitulé : Ÿrcôäxæ, Préceptes, qui est cité par Diogène Laërce (p. 37 de l'édit, déjà citée). Ce poëme avait deux mille vers. | II, 5. Critias, l'un des trente tyrans, avait été disciple de Socrate, avec qui il se brouilla plus tard. Thrasybule s'étant-emparé du Pirée, Critias alla l'attaquer, et mourut en combattant avec une valeur digne d'une meilleure cause. Quant à Cléophon, on péut voir ce qu'en dit Ruhnkenius, Hist. crit. orat. gr., VIH, p. 128 des Orat. de Reiske. On y trouvera réunis les témoignases d'Asocrate, d'Eschine et de Lysias. 11, 6. Voyez Hérodote, liv. VIL, 141, édit. de Wesseling.

414 NOTES DU LIVRE , (II, 7. Sturmius commente ainsi cet odieux proverbe : La vieillesse n’a pas longtemps à vivre, donc ells ne peut longtemps reconnaître le bienfait ; elle est avare, donc elle n'est pas généreuse; elle est oublieuse, donc elle perd la mémoire du bienfait; enfin elle est soupçonneuse, parce qu’elle a souvent éprouvé la malice des hommes, p. 145. $ II, 8, Hérodote, I, 155, rapporte que Cyrus, ayant appris la défection des Lydiens, dit à Crésus : « Il me semble que je suis dans la position de celui qui, ayant tué le père, aurait épargné les enfants. » Philippe, père de Persée, roi de Macédoine, avait souvent ces mêmes paroles à la bouche. Voyez Tite Live, XL, 3. Ô IT, 9. Il est probablement question ici de Platon, le poëte comique. Valckenaer trouvait dans la citation d’Eubulus la fin d’un vers iambique; il suffit de supprimer la préposition & ; on a ainsi érudédoxav rÿ moe. Eubulus, du bourg d’Anaphlyste, fut le rival de Démosthène, contre lequel il plaida souvent. Ce fut lui qui proposa et fit rendre le décret qui défendait d’appliquer à aucun autre objet les fonds destinés aux théâtres, décret funeste, que DémoSthène attaqua dans sa première Olynithienne. Ô IV, 10. M. Havet signale ce qu’Aristote dit des tortures « comme le passage le plus honteux et le plus déplorable de la Rhétorique. » Il approuve l’un des Estienne, Robert IIT, qui donna, en 1624, une traduction des deux premiers livres de la Rhélorique, d’avoir ajouté au texte une réfutation”énergique de la preuve qu’on pourrait tirer des tortures. Voici ce passage, imprimé en caractères italiques, p. 86 verso et 87 reclo : « Mais si d’aventure elles nous sont contraires et: tournent aa profict de notre adversaire, nous aurons moyen de les dissoudre et d'infirmer leur force ; et parler en général contre les questions et tortures : comme serait de remonstrer, que ceux qui 8e sentent contraincts et violentez ne disent et ne confessent pas moins les choses faulses que les vrayes : car il arrive aucunes fois qu’ils endurent constamment la rigueur des tourments, pour ne point découvrir la vérité : comme aussi quelquefois ils mentent facilement, afin d’estre plus soudainement délivrez de la gesne. Et faut alléguer à ce propos tous les exemples des choses ainsi arrivées, et

CHAP. XV, PAGES 495-4137. 416 parvenues à la cognoissance des juges. Or ce qu'il convient proposer c'est, que les témoignages tirés des torlures ne sont point certains ny véritables; attendu que parfois il se trouve des hommes forts et robustes, lesquels ayant la peau dure comme pierre et le courage fort et puissant, endurent et supportent constamment la rigqueur de la gesne; au lieu que les hommes timides et apgpréhensifs, avant que d'avoir veu les tortures, demeurent incontinant esperdus et troublez. Tellement qu'il n'y a point de certitude aux témoignages tirez des torlures, » M. Havet ajoute : « On aime à voir ce Prat. qui prend tout à coup la parole, pour dire à sa manière ce que l'auteur grec n'a pas dit assez fortement à son gré, ot pour mieux enfoncer la vérité, au moyen de 563 expressions familières et vives, dans la tête de 368 concitoyens, » (Étude sur la Khéi. d'Arist,, p, 71.) Rétablissons les faits, La protestation de Robert Estienne est tout simplement Ja traduction d'un texte greg, qui ne se trouve pas dans l'édition des Aldes, mais qu'on peut lire dans la seconde édition de Venise et dans celles de Camotius, de Spire, de Majoragius. Veltori n'a pas admis ce texte, parce qu'il s'y trouve quelques expressions qui ne lui semblent pas appartenir à la langue d'Aristote, comme, par exemple, Môcd'epues et rats duyaïe êvre du varot, Ce passage est probablement une annotation très ancienne qui s'est introduite dans le texte, On.en trouve la traduction dans une excellente paraphrase italienne de la Rhétorique, donnée à Venise, en 1571, par Alexandro Piccolomini, p. 103, Le seu] mérite de Robert Estienne est donc d'avoir inséré dans sa traduction nn passage déjà connu, mais supprimé par Vettori, comme apocryphe, M. Havet d'ailleurs, qui a toujours tant de goût et tant de mesure, ne se lajgse-t.il pas entratner par la générosité de son ca. ractère, quand il flétrit avec tant de force l'indifférence d'Aristota relativement aux tortures? Aristote se défend lui-même, en détaillant les raisons qu'on peut faire valoir contre cette espèce de preuve, tandis qu'il ne feit qu'indiquer rapidement ce qu'on peut dire pour la faire admettre. De plus, Aristote, vivant dans un temps où l'esclavage était regardé comme un droit naturel, ne pouvait avoir sur la dignité de l'homme Îes idées vraies et jus que l'Évangile nous a données.

16 NOTES DU LIVRE II, LIVRE I, CHAP. 1, PAGES 139-143. $ 1, 1. Ita ratio omnis dicendi tribus ad persuadendum rebus est nira : ut probemus vera esse ea, quæ defendimus;: ut conciliemus nobis eos, qui audiunt ; uf animos eorum, ad quemcumque causa postulabit motum, vocemus. Cieéron, Dialogues sur l'orateur, livre II, ch. 27. SL 2. 'Asafsi pour éxsdet est une heureuse correction de Vettori. ÿ III, 3. Cette définition des passions se trouve aussi dans la Morale à Nicomaque, Il, 4, et dans la Morale 'à Eudème, IL, 2. Aristote semble avoir été embarrassé pour trouver le genre prochain auquel il devait rattacher les passions, et il ne les a définies que par un seul des deux éléments de toute définition régulière, la différence spécifique. Le mot sé a une signification très étendue dans la langue d'Aristote; il est quelquefois synonyme de d'évaux, de éëw, et il semble méme avoir dans certaines circonstances la signification de sotérns, qualité. Aristote, considérant les passions au point de vue de l'éloquence, n'était pas tenu à toute la rigueur du langage psychologique. Aussi dans la définition de la colère, ch. II, et de l'amour, ch. IV, emploie-t-il les mots % Gpeës et rè Bcükecôar pour désigner le genre prochain, quoique ces mots ne conviennent guère pour exprimer les phénomènes de la sensibilité, dont le caractère le plus important, ainsi qu'Aristote le remarque des passions, est qu'ils sont accompagnés de plaisir ou de douleur. oc, passion, est donc quelquefois employé pour dévauxs, faculté, et &x, habitude; mais ces deux derniers mots ne peuvent être mis à la place de cs, lorsque celui-ci désigne une affection de l'âme accompagnée de douleur et de plaisir. LIVRE IL, CHAP. II, PAGES 143-153. 6 I, 1. Aristote semble tirer le genre prochain de sa définition de la chose définie elle-même, car éeyi et épées ont une racine commune qui sert aussi à former le verbe épéysotau.

‘CHAP. Il, PAGES 139-449 417 $ I, 2. Toutes les éditions anciennes portent la leçon +ñv and re änid cs. Schrader le premier a écrit dr au lieu de ar5. Bekker a rétabli l’ancienne leçon, qui est préférable, car l’espoir de se venger est la source du plaisir qui accompagne la colère. $ I, 3. Homère, fliade, ch. XVIIE, vv. 109 et 110. Ce dernier se termine par une seconde comparaison, “Üre xanvos, comme la fumée. $ IL, 4. Homère, Iliade, I, 356. $11,5. Homère, Jade, IX, 648. $ IE, 6. Homère, lliade, IL, 196. Le poëte a employé le singulier, d'icrospéce Baañes; mais cette sentence étant devenue proverbe, le pluriel a prévalu. (TI, 7. Homère, Jliade, I, 82. $ IV, 8. Plexippe était frère d’Althée, mère de Méléagre. Celui-ci, ayant tué le sanglier de Calydon, donna la hure à Atalante, fille du roi d’Arcadie. Plexippe et Toxée, son frère, irrités de n’avoir pas obtenu eux-mêmes celte marque d'honneur, cherchèrent querelle à Méléagre, qui tua ses deux oncles. La tragédie d’Antiphon ne nous est pas parvenue. Athénée en fait mention, Deipnos., lib. XV, p. 673 de l’écition de Casaubon. Il ne faut pas confondre le poëte Antiphon avec l’orateur de ce nom. Le poëte avait composé plusieurs tragédies, entre autres Andromaque et Plexippe. Aristote parle d’Antiphon en plusieurs endroits de sa _ Poëétique, chap. 9, 14, 18. Il cite une anecdote relative à sa mort, Rhétor., liv. IE, chap. 6, in fine. _ $1V, 9. Le scholiaste cite pour exemple un homme qui en appellerait un autre Théodore au lieu de Dorothée. LIVRE II, CHAP. III, PAGES 153-159. 6 I, 1. Robert Estienne traduit #péunat par accoisement, vieux mot que je regrette de n’avoir pu employer, parce qu’il n’a pas été conservé par l’Académie. $ I, 2. Pline fait une remarque semblable à propos du lion : Leoni tantum ex feris clementia in supplices : prostratis parcit, el 27

418 NOTES DU LIVRE II, ubi sœvit, in viros priusquam in feminas fremil, in infantes non nisi magna fame. VIII, 19, 1. 6 F, 3. Toute la phrase, Eu 9 ds rov Éravriun d'ai oxomilr va mpaëvrxd, qui interrompt si maladroitement l'énumération d'Aristote, ma semble une interpolation des copistes. IX, 4 Démosthène parle souvent de Philocrate dans le discours de la fausse ambassade. 6 11,5. Callisthène est assez connu. Quant à Ergophile, voici ce qu'en dit le scholiaste : © Épyéquc npodérre yéyeve rod orpercd Tüv ÂGnvaiuv, Ces deux généraux furent mis en jugement. 6 I, 6. ÉkMüow pour des: est une correction de Bekker, justifiée par le sens du passage. 6 11, 7. Homère, Odyssée, 1X, 504, II, 8, Homère, Iliade, XXIV, 54. LIVRE JI, CHAP. IV, PAGES 159-167. 6 II, 1, Proverbe tiré du poëme des Travaux et des Jours d'Hésiode, v, 25. Le vers entier est: ; Kai xppauss mepauueï moTéat, mai récron Téxrov. LIVRE H, CHAP. V, PAGES 167-175. (1, 1, Remarquez avec quel soin Aristote emploie les mots abstraits pour désigner un tyrap. Il craignait sans doute d'offenser Philippe ou Alexandre. C'est pour le même motif que dans sa Politique, il met la royauté et la monarchie au-dessus même de Paristocratie, quoique cette dernière forme de gouvernement soit pour lui le gouvernement le plus digne, $ 1,2. Réflexion bien triste, et dent nous aimerions à contester la vérité, malgré La Rochefoucauld. LIVRE 11, CHAP. VI, PAGES 175-183. $ I, 1, Cest le reproche qu'Eschine adressa un jour à Démo

CHAP, VI, PAGES 478-183, 419 sthène. Celui qui avait jeté son bouclier ne pouvait, parler au pèuple (Eschine, Harangue contre Timarque.) La devise du bouclier de Démosthène était Bonne fortune (Plutarque, Vie de Démosthène, XI.) | S1,2. Voyez les Adages d'Érasme, Chil. I, "cent, 9. On appli quait aussi ce proverbe à ceux qui recevaient une rançon des parents pour rendre le corps des ennemis morts sur le champ de bataille. V. Virgile, Éneide, IX et X. III, 3. Rubhnkenius (Hist. crit. orat. gr., vol. VIH, Orat. Reisk., p. 150) pense qu'il faut lire Yaepidou au lieu de Etpirideu. En effet, c'est l'orateur Hypéride, et non Euripide, qui fut chargé de diverses ambassades pour la république d'Athènes. Néanmoins le scholiaste a lu Euripide, et voici l'anecdote qu'il raconte à ce sujet : « Euripide ayant élé envoyé en ambassade auprès des Syracusains, poyr faire la paix et contracter alliance avec eux, ceux-ci repoussèrent ces propositions. Euripide leur dit alors : « Quand vous n'auriez d'autre motif pour éprouver quelque honte en repoussant ces propositions, que la haute estime que nous vous témoignons, vous devriez en éprouver du moins par cette considération que c'est la première fois que nous nous adressons à vous. » On ne sait d'où le scholiaste a tiré cette anecdote. $ III, 4. Démocrite disait : Le langage est l'ombre de la conduite, AdyoG Épyou oxtni. 6 III, 5. Sur la marge de l'édition de Venise et de celle d'Isingrinus, on lit : ra mpèç rnv d'éfav pivev, celles qui ne sont condamnées que par l'opinion. Quoique cette leçon convienne très bien au sens général du passage, Vettori défend la leçon ordinaire par de très bonnes raisons. (Comment., p. 347.) $ 1V, 6. Les Samiens, vaincus par Périclès, se soumirent aux conditions les plus dures (Thucvydide, I, 117). Strabon, livre XIV, nous apprend que les Athéniens envoyèrent dans l'île une colonie de deux mille hommes, au nombre desquels se trouvait le père d'Épicure (Diogène Laërce, Vie d'Epicure). Ce partage des terres des Samiens fut regardé comme honteux pour Athènes, puisque locrate essaye, dans son Panégyrique, de justifier ses concitoyens

420 NOTES DU LIVRE II, L’orateur Cydias, qui prononça un discours contre cette confiscation, vivait dans la CVII° olympiade. Voy. Ruhnkenius. Hist. crit. orat, gr., vol. VIII, Orat. Reiskii, p. 153; Vettori, Comment., p- 348, et Schrader, Comment., p. 283. Madame de Staël a dit en parlant des Grecs : « Les Grecs étaient peu nombreux, mais l'univers les regardait. Ils réunissaient le double avantage des petits États et des grands théâtres... Ce qu’ils disaient entre eux retentissait dans le monde. » De la Littérature, c. I. SIV,7. Il a déjà été question d’Antiphon au chap. II du deuxième livre. Denys le Tyran lui ayant demandé dans un repas quel était, suivant lui, l’airain le plus précieux : « C’est celui, répondit Antiphon, qui a servi à faire les statues élevées en l’honneur d’Harmodius et d’Aristogiton. » Cette noble réponse fut la cause de sa mort. LIVRE]JI, CHAP. VII, PAGES 183-187. (1, 1. Le mot xépw a la double signification de bienfaisance, et de bienfait, comme on le voit dans cette phrase, si toutefois la leçon est bonne, et si xäpuw n’est pas une scholie. Car outre qu’il ne convient pas de répéter dans la définition le mot qu’on définit, le verbe üncpyeiv, employé d’une manière absolue et sans complément, signifie aider, venir en aide à quelqu'un. 6 £,2. Le mot opus signifie natie ou cabas. On ne connaît pas l’histoire à laquelle Aristote fait allusion. Le scholiaste conjecture qu’un homme ayant été enfermé dans le Lycée, on vint à son aide en lui jetant un cabas au bout d’une corde. 6 II, 3. C’est ainsi que Démosthène soutenait que Philippe devait rendre, éxsd'cüva, et non pas donner, dcüva:, Halonèse aux Athéniens. LIVRE II, CHAP. VIII, PAGES 187-193. $ 1, 1. Non ignara mal miseris succurrere disco (Virgile, Énéide, 1, 630). $ 11. 2. On ne sait quel est le Diopithe dont il est ici question.

CHAP. VIII, PAGES 187-193, 421 Un devin de ce nom, qui jouissait d'une grande autorité, a été mentionné par Aristophane, dans les Chevaliers, v. 1086, dans les Guépes, v. 394, et dans les Oiseaux, v. 984. Voyez, dans ces différents passages, les détails donnés par le scholiaste. Plutarque en parle aussi dans sa Vie de Lysandre. Un autre Diopithe, dont Démosthène fait mention dans la troisième Philippique, était général des troupes athéniennes. Il avait proposé une loi d'après laquelle tout citoyen qui passerait la nuit dans le Pirée devait être sévèrement puni. Il fut le premier à violer involontairement la loi qu'il avait proposée, et il fut envoyé en exil. Le roi de Perse lui envoya des présents qui arrivèrent trop tard. C'est une explication probable, mais non certaine. $ III, 3. Hérodote, IIL, 14, attribue à Psamménite ce qu'Aristote raconte d'Amasis. Notre auteur a-t-il manqué de mémoire, ou suivi une autorité autre que celle d'Hérodote? LIVRE 11, CHAP. IX, PAGES 193-199. 6 I, 1. Cicéron, lorsqu'il traite du genre judiciaire dans les Partitions, oppose à la pilié, misericordiæ, la dureté, sœvitiam, qu'ailleurs il appelle sévérité, severitatem. Mais Cicéron, en sa qualité d'orateur, parle de l'indignation des bons et des mauvais. La dureté devient cruauté chez les méchants, indignation chez les bons. Aristote oppose l'espèce à l'espèce ; il ne parle pas de la compassion en général, mais seulement de celle qu'éprouvent les hommes vertueux, à laquelle il oppose l'indignation, dont il fait une passion essentiellement honnête. 6 1, 2. Remarquez dans cette phrase la figure que les rhéteurs appellent anacolouthe. Après avoir mis rarpchaias el utœpoveus à l'accusatif, l'auteur interrompt brusquement la construction, et il met le verbe au passif. Quelques éditions mettent la préposition dia devant les deux accusatifs, ce qui est inutile. 6 II, 3. Aristote distingue trois sortes de biens, ceux de l'âme, ceux de la fortune et ceux du corps. Il remarque avec raison que l'indignation ne peut naître qu'à l'occasion des biens de la fortune ou de ceux du corps, mais non à l'occasion des biens de l'âme, des biens que nous donne l'exercice de la vertu,

422 NOTES DU LIVRE II, 6 11,4. Il est ici question du troyen Cébrion (Homère, Jhade, XI, 5206-43). Lo second vers, cité par Aristote, ne se trouve pas dans les éditions d'Homère, mais on le trouve dans la Vie d'Homère, attribuée à Pluiarque. LIVRE]I, CHAP. X, PAGES 199-203. 6 LIT, 1. On ne sait à quel poëte appartient ce vers. Le scholiaste l'attribue à Eschyle. 6 LE, 2. Pascitur in vivis livor, post fata quiescit. (Ovide, Amor., I, 15, 39.) $ III, 3. Proverbe déjà cité, tiré d'Hésiode. LIVRE II, CHAP. XI, PAGES 203-207. 6 1, 1. Muret soupçonne avec raison qu'il y a une petite lacune après les mots 6v pà éouaw. Il propose de suppléer l'incise suivante, qu'il a peut-être trouvée dans un manuscrit, ëvdeyomever adroiç Xaosïv, quand il leur est possible de les acquérir. Il est certain que le sens est ainsi plus clair et plus complet. Ces mots d'ailleurs se trouvent dans la définition, quelques lignes plus haut. LIVRE Il, CHAP. XH, PAGES 207-9211. 6 IE, 1. M. Villemain a traduit la description des mœurs de la jeunesse dans ses Souvenirs contemporains d'histoire et de littérature, vol. I, p. 393 et suiv. On peut voir combien j'ai profité de cette traduction élégante et fidèle, qui reproduit, dans un style énergique et facile, toute la finesse des analyses d'Aristote. $ IE, 2. Adraste invitait Amphiaraüs à le suivre à la guerre de Thèbes. Celui-ci refusait. II était devin, et il prévoyait qu'il devait mourir dans cette guerre. Alors Adraste envoya des cadeaux précieux à la femme d'Amphiaraüs, pour la mettre dans ses intérôts. Adraste les renvoya, ce qui fit dire ples tard à Piltacus : Xù 9" cône ppvoüv Éooroc éysbau" Éyap àv jupes otxes éroimouc Aafaiv.

CHAP. XI1, PAGES 407-211. 493 Ô IT, 3. Bossuet a imité et surpassé Aristote dans cette peinture de la jeunesse ; « Vous dirai-je en ce lieu ce que c'est qu'un jeune homme de vingt-deux ans? Quelle ardeur, quelle impatience, quelle impétuosité de désirs! Cette force, cette vigueur, ce sang chaud et bouillaut, semblable à un vin fumeux, ne leur permet rien de ressis et de modéré. » {Panégyrique de saint Bernard.) On peut aussi rapprocher de la comparaison d'Aristote ce qu'Horace dit de l'ivresse : Ebrietas.. spes jubet esse ratas. Épit. I, 5, v. 16 et 17, 6 IE, 4. M. Havet cite ici l'énergique traduction de Robert Kstienne : « Le jeune homme a l'âme élevée, pour ce qu'il n'a point oncores esté ravalé par les misères de la vie. Il y a, dans toute cette traduction d'Estiemne, une saveur, une énergie, qu'on ne retrouve plus dans la délicatesse polie de notre langue. 6 11, 5. « Comme elle se sent forte et vigonreuse, elle bannit la crainte et tend les voiles de toutes parts à l'espérance qui l'enfle et qui la conduit. » (Bossuet, Panégyrique de saint Bernard.) $ II, 6. La maxime de Chilon était, pnd'iv &yav, rien de trop. LIVRE 11, CHAP. XIII, PAGES 211-215. 61,1. Bias de Priène, un des sept sages, vivait au temps de Crésus. Dans le Traité de l'Amitié, XVI, Cicéron nous fait connaître la pensée de Scipion sur la maxime du philosophe grec : Negabat (Soipio) ullam vocem inimiciorem amicitiæ potuisse reperiri, quam ejus, qui diisset, a amare oporiere, ut si aliquando esset osuwrus. Nec vero se adduei posse, ut hoc, quemadmodum pularetur, a Biante esse diotum crederet, qui isapiens habitus essei unus e seplem. LIVRE II, CHAP. XIV, PAGES 215-217. $ £, 1. Il ne faut pas s'étonner si Aristote fixe précisément à la quarante-neuvième année le moment où l'esprit de Fhomme est dans toute sa force. La quarante-neuvième année est une année climatérique, le sombre quarante- neuf étant un multiple de sept.

424 NOTES DU LIVRE II, LIVRE II, CHAP. XV, PAGE 217. 61, 1. Bossuet a traduit cette phrase presque littéralement : « Surtout, les personnes de condition, qui, étant élevées dans un certain esprit de grandeur, et bâtissant toujours sur les honneurs de leur maison et de leurs ancêtres, se persuadent facilement qu'il n'y a rien à quoi ils ne puissent atteindre. » (Panégyrique de saint Bernard.) | 61,2. Massillon a dit : « Souvent l'époque glorieuse d'une race devient bientôt après elle-même, sous un indigne héritier, le signal de sa décadence et son opprobre. Les exemples, là-dessus, sont de toutes les nations et de tous les siècles. » (Petit Caréme, sermon sur les tentations des grands, première partie.) LIVRE II, CHAP. XVI, PAGES 217-219. $ 1, 1. Le scholiaste définit cœaxevs par ces mots : ümep6oan rñe peyaïcmpemeiæs. Hesychius, d'après Théophraste, donne à peu près le même sens, d'amavüv êmeu pn de, Quant à ockoxo, qu'on trouve deux lignes plus bas, il se dit des extravagants qui font de grandes dépenses pour satisfaire de folles fantaisies. En parlant du langage, ce mot signifie incorrect, fautif. Il semble venir de Zcko:, Soles, colonie athénienne en Cilicie, où l'on parlait un mauvais patois, un grec corrompu et barbare. $ I, 2, Platon, au commencement du sixième livre de la République, cite le mot de Simonide pour le réfuter. Aristippe de Cyrène interprétait dignement la réponse de Simonide. « Pourquoi, lui dit un jour Denys, voit-on les philosophes faire la cour aux riches, et ne voit-on pas les riches la faire aux philosophes ? — C'est que ceux-ci, répondit-il, savent de qui ils ont besoin, et que les autres ignorent ceux qui leur sont nécessaires. » (Diogène Laërce, Vie d'Aristippe.) LIVRE II, CHAP. XVII, PAGES 219-221. 1,1. Il y a deux espèces de gravité : celle qu'inspire la pratique de la vertu : c'est la dignité, cuvôrns : et celle qu'inspirent la

CHAP. XVII, PAGES 219-291. 495 haute position qu'on occupe, les honneurs dont on est revêtu: c'est la gravité proprement dite, Bapôrnc. LIVRE I, CHAP. XVIH, PAGES 221-225. 6 11,1. Gorgias distingyait à peine l'éloquence de Pamplification. « Il écrivit sur différents sujets des morceaux consacrés à l'éloge ou au b'âme; car, selon lui, le plus beau privilége de l'orateur était de pouvoir, en louant ou en blâmant, élever et abaisser tour à tour une même chose: quod judicaret hoc oratoris esse maxime proprium, rem augere posse laudando, vituperandoque rursus affigere. » (Cicéron, Brutus, cap. XII.) LIVRE IT, CHAP. XIX, PAGES 225-231. 6 I, 1. Aristote emploie cette restriction, d'éŒusv dv, parce qu'il considère les contraires dans le général et non dans l'espèce. Si l'homme en général peut être malade, il peut aussi recouvrer la santé; mais s'il est possible que Platon soit malade, il est aussi possible qu'il ne puisse pas recouvrer la santé. Ce qui est possible en général peut donc ne pas étre possible dans l'espèce ; de là cette formule dubitative, déberev dv. $ 1,2. Philippe pouvait s'emparer de l'Eubée ; mais peut-être il ne lui aurait pas été possible de s'emparer de la Grèce entière. De ce que la partie était possible pour lui, il ne s'ensuivait pas que le tout le fût. Voilà pourquoi Aristote, toujours si exact, ajoute à mi ro muA0. $ 3, 3. Aristote parle souvent d'Agathon dans sa Poëétique, 9, 14, 17. Platon en fait mention dans le Protagoras. Quoique disciple de Platon, il se distingua dans la poésie tragique. Aristote cite dans sa Morale, VI, 4, un passage d'Agathon, qui se rapporte à celui-ci : Téyun rôpnv ÉorepEs Kai rÜyn Tépynv. (I, 4. Voyez le fragment du discours d'Isocrate pour Nicias contre Euthynus, el surtout le $ 19, dans l'Zsocrate de la collection Didot, p. 281.

426 NOTES DU LIVRE !1, LIVRE II, CHAP. XX, PAGES 231-235. 6 IE, 1. Aphthonius et son ancien interprète parlent des différents noms des fables. On sait combien les fables milésiennes furent célèbres dans l'antiquité. Dion Chrysostôme parle des fables libyques dans son quatrième discoors intitulé sur la royauté, et dans son cinquième, Diogène.' $ IT, 2. Bentley soupçonne ici une interpolation, parce que, dans ‘ le quarante-deuxième récit de Conon, il est question de Gélon, et non de Phalaris. Les marbres d'Arundel d'ailleurs font vivre Stésichore au temps de Gélon. Mais Bentley lui-même cite un grand nombre d'auteurs anciens pour établir que Stésichore a vécu quelque temps avant l'époque fixée par les marbres d'Arundel. C'est donc contre Phalaris que le poëte peut avoir imaginé la fable de l'homme et du cheval. (Bentley, Opuscules pmlologiques, édition de Leipzig, p. 168 et suivantes.) $ 17, 3. Théophile, surnommé Corydalleus, écrivain qui vivait à Constantinople, au commencement du dix -septième siècle, a transerit cette fable d'Ésope dans son Exposition de la Rhétorique, ouvrage que Fabricius a inséré dans le tome XIII de sa Bibliothèque grecque. LIVRE Il, CHAP. XXI, PAGES 235-243. $ 1,1. Euripide, Médée, v. 294, 95. Dans les deux vers suivants, au lieu de &or&v, les anciennes éditions ont &dp&v. Mais äaràỳ se trouve dans Euripide, dans les manuscrits et dans le scholiaste. $ I, 2. Ce vers est tiré d'une tragédie perdue d'Euripide, intitulée Sténobée. Aristophane le citedans ses Grenowilles, en le mettant dans la bouche d'Euripide. Voici en entier la sentence du poële tragique : OÙx Éariv, ortç avr" dvho bd awcovai" kä VAR TepUxus ÉbhoG oùx Exer Bios, À d'uayivne &v mhcuaiav dpor rAdua $ I, 3. Euripide, Hécube, v. 804, 805.

CHAP. XXI, PAGES 235-243. 427 $ I, 6. Vèrs de Simonide. !Saint Clément d'Alexandrie nous a conservé le passage entier : | | Yyiaiverv aèv dororov dvd pi Oynrd, Atürepov dé, pudv-xakèv yevéodat, . Tù rpirev de, mhoursiv ad élus, Kai Tô réraprov, ouvnb&v era Tüv piuv. D'après le scholiaste, le vers cité par Aristote était attribué par les uns à Simonide, et par les autres à Épicharme. Ç II, 5. Evripide, Troyennes, v. 1050. La même vers est cité dans la Morale à Eudéme, VIX, 2. Dans les éditions d'Euripide, on lit oùx éor' épaorns. (11,6. L'auteur de cette sentence est inconnu. (11, 7. Horace a dit: Quid æœternis minorem consiliis animum fatigas ? Od., IE, 11. Ÿ I, 8. Stésichore employa ce tour énigmatique pour empêcher les Locriens de chercher une mauvaise querelle à leurs voisins. Le sens de ses paroles était que leurs terres seraient ravagées, les arbres coupés, et que les cigales ne trouvant plus de branches pour se reposer, seraient forcées de chanter à terre. Aristote remarque, dans son Histoire des animaux, V, 30, qu'il n'y a pas de cigales dans les pays qui n'ont pas d'arbres, Démétrius de Phalères (Nepi Épurveias, p. 95) cite le mot de Stésichore, en l'attribuant à Denys de Syracuse. (LI, 9. Homère, Jliade, XI, 243. Nous trouvons dans Cicéron une parole semblable à celle que prononce Hector. Quintus Fabius Maximus, augur c.im esset, dicere ausus est : optimis auspicüs ea geri, quæ pro reipublicæ salute gererentur; quæ contra rempublicam fierent, contra auspicia fieri. (De la Vieillesse, IV.) Ÿ III, 10. Parole d'Hector (Homère, Iliade, XVIII, 309). SIT, 11. Saint Clément d'Alexandrie attribue ce vers à un ancien _poëte épique nommé Stasinus. Euripide a développé la mêmeidée: Kai jap dvotx pe ydan AeiTretv | Éyôpobs éxOpav, dEbv xraivatv, Kat poGov oise dpeéoat, | (Andromaque, v. 517 et sqq.)

498 NOTES DU LIVRE II, SILI, 12. Ce qui signifiait chez les Grecs, mauvais voisin. Ce proverbe commença à courir lorsque les Athéniens, arrivés à Samos, en bannirent les anciens habitants. On peut comparer à ce proverbe un passage d'Éginbart (Vita Caroli Magni, XVI, sub fine) : Erat semper Romanis et Grœcis Francorum suspecta potenlia, unde et illud grœcum exstat proverbium : Tiv Dpayuo qÜc Exp, yuirova côx Lyme. LIVRE H, CHAP. XXII, PAGES 243-249. 6 1, 1. Allusion à un passage d'Evripide : Of ydp dv acpoic Paÿkct wap" Éhw pLouctxwTep or Asyeïv. (Hippolyte, v. 994-95, édition Zimmermann.) « Ceux que les sages méprisent parlent à la foule un langage plus harmonieux. » Paroles d'Hippolyte à son père Thésée. Plutarque les cite, Sur l'éducation des enfants, XVI, et Amyot les traduit ainsi : Langue je n'ai diserte et affilée Pour haranguer devant une assemblée : Mais en petit nombre de mes égaux, C'est là où plus à deviser je vaux : Car qui sçait mieulx au gré d'un peuple dire, Est bien souvent entre sages le pire. $ IT, 2. Voyez le Panégyrique d'Isocrate. Ô IT, 3. Sur la conduite des Athéniens contre ces deux peuples, voyez Thucydide, liv. II, et Diodore de Sicile, liv. XII. Ô IT, 4. Il est ici question de la doctrine des topiques en général, et non des livres où Aristote l'a développée. Voyez cependant ce que notre auteur dit dans les Topiques, I, 12, 13 et 14. (11, 5. Fils de Neptune, tué par Achille, Voyez Pindare, Olympiques, IT, v. 147, édition Boissonnade, et Ovide, Métamorphoses, XII.

CHAP. XXIII, PAGES 249-273. 429 LIVRE II, CHAP. XXIII, PAGES 249-273. Ô I. 1. Lo Messéniaque est un discours d'Alcidamas d'Élée, disciple de Gorgias. Aristote le cite, Rhét., I, 13. Le scholiaste dit qu'Alcidamas était de Lacédémone, et que cependant il soutenait la cause des Messéniens. Ô I, 2. Le scholiaste attribue ces vers à Euripide ; mais les trois derniers ne sont pas la suite des premiers. Ÿ II, 3. Aristote appelle cas semblables ou termes conjugués les mots qui, ayant la même racine, ne diffèrent que par la terminaison, comme juste, justice, justement. Les choses que ces mots désignent sont appelées paronymes dans la prothéorie des Catégories. Ô III, 4. Théodecte, orateur et poëte tragique, remporta treize fois le prix de la tragédie. Il était de la ville de Phasélis en Lycie. Ÿ III, 5. Nicanor fut, après la mort d'Alexandre, gouverneur d'une partie de la Macédoine. Il voulut subjuguer la Grèce, mais il fut tué par ses parents. Il paraît que, dans une de ses ambassades, Démosthène avait eu des relations avec les assassins de Nicanor. L'orateur Hypéride avait intenté une accusation contre Démosthène. L'orateur Dinarque parle aussi des rapports de Démosthène avec Nicanor. Ÿ III, 6. 11 s'agit d'Euphron, exilé thébain, tué par ses compatriotes, au moment où il essayait de s'emparer du pouvoir à Thèbes (Xénophon, Helléniques, VII, p. 630, édit. Leunclav). Ô IV, 7. Ces vers sont tirés d'une tragédie perdue d'Euripide, intitulée Méléagre. Ils sont adressés par Œnée lui-même, ou par un autre personnage, à Althée, pour la consoler de la mort de Toxée et de Plexippe, ses frères. Ovide a presque traduit ces deux vers: | An felix Œneus nato viciore fruetur ? Thestius orbus erit? melius lugebitis ambo. (Métam., VIIE, 42, 458.) Thestius était père d'Althée, et des deux princes tués par Méléagre.

430 NOTES DU LIVRE II, S IV, 8. Thésée avait enlevé Hélène avant que Pâris ne le ft. Castor et Pollux, frères d'Hélène, avaient enlevé Phæbé et Élaire, filles de Leucippe. Ô V, 9. Le discours d'Iphicrate, aujourd'hui perdu, était intitulé Tlepi sûe lpuepoireu eleives sode Apuéduv. Plutarque et d'autres écrivains l'attribuent à tort à l'orateur Lysias. Voyez, sur Iphicrate, Muret, Var. Lect., VIIL, 22, Taylor, Ad Lysiæ fragmenta, p. 637, et Ruhnkenius, Hist. crit. orat. gr. Orat. Reiskii, vol. VIII, p. 139. Cet Harmodius, contre lequel parla Iphicrate, descendait .du célèbre Harmodius. $ VI, 10. Le discours d'Iphicrate contre Aristophon avait pour titre Ilspt mpcdooias, Quinkilien cite ce passage du discours d'Iphicrate, Institutiones oratoriæ, IV, 12. Le scholiaste lit Antiphon au lieu d'Aristophon. Vater et Bekker placent un point après Teixpo, et font rapporter le relatif & à rpôxce, leçon que j'ai suivie. (VII, 11. Allusion à l'accusation portée contre Socrate. Voyez Platon, Apologie de Socrate, et les Topiques, II, 2, sur le sens que Xénocrate donnait au mot d'aipuv. Ÿ VII, 12. Citation du discours d'Iphicrate, dont il est question un peu plus haut. Ô VIE, 13. Exemple tiré du discours de quelque sophiste, qui cherchait à justifier Pâris, en disant qu'il n'avait aimé qu'une seule femme, et qu'on ne pouvait par conséquent l'accuser d'intempérance. Ÿ VIIL, 14. Muret a effacé ces mots, prétendant que c'était une glose. Voyez néanmoins les Topiques, 11, 3. En géométrie, le contraire du droit est le courbe ; en morale, c'est l'inique. (IX, 15. Sur la division, voyez Aristote, Premiers analytiques, 1, 31; Topiques, ÎI, 2, TI, 6: Rhét., I, 10. Ÿ X, 16. Femme de l'ile de Péparèthe, une des Cyclades. Elle plaidait sans doute pour une question de paternité. $ X, 47. Est-ce une citation de quelque ouvrage perdu de Théodecte, orateur et poëte tragique, l'élève familier et le collaborateur d'Aristote ?

CHAP.-XXIII, PAGES 240-273. 431 $ XI, 18, Autoclès, fils de Strombichidas, qui fut mis à mort par les Trente, fut envoyé à Lacédémone par les Athéniens, pour y traiter de la paix. Xénophon l'appelle un orateur très disert, ua D'œdv émiarpepns prizwp elvar (Hellén., VI, 3). Mixidémide ne voulant pas plaider devant l'aréopage, Autoclès, qui l'accusait, lui opposait l'exemple des vénérables déesses, des Euménides, qui, dans la cause d'Oreste, avaient comparu devant ce tribunal. ÿ XI, 19. Xénophon, qui rapporte ce fait au quatrième livre des Helléniques, met Agésipolis à la place d'Hégésippe. Portus (François), se fondant sur quelques passages de Plutarque, propose de lire Agésilas (Comment. ad Rhet., p. 254). J'ai suivi la leçon de Buble et de Bekker, qui n'ont pas voulu changer le texte d'Aristote, Ç XI, 20. Isocrate a écrit un discours en l'honneur d'Évagoras, roi de Salamine, dans l'île de Chypre, père de Nicoclès. (XI, 21. Voyez Topiques, II, 4, et De l'Ame, I, 3. -(XIII, 22. Ce rhéteur était d'Athènes, et disciple de Platon. Aristote, en disant xai r&\a, fait allusion aux lieux qu'il a traités, liv. IE, chap. 19. 6 XIV, 23. Beaucoup d'éditions portent ro ëu.v au lieu de rè do, acheter l'huile et le sel. C'est le sens adopté par Érasme, Adag. Chil. III, Cent. VI, 25. Aristote parle ici des choses qui semblent bonnes ou mauvaises, suivant lPopinion qu'on s'en fait. Acheter le marais et le sel est une chose à la fois bonne et mauvaise : bonne puisqu'on achète le sel, mauvaise puisque le sel est encore mêlé à toutes les impuretés du marais, puisque le sel n'est pas encore épuré. Ce proverbe répond au proverbe italien, comprare il miele colle mosche, acheter le miel avec les abeilles. Ÿ XIV, 24. Alessandro Pallavicini traduit très bien Baatowox par le proverbe italien gambe di lacerta, jambes de lézard. $ XVI, 25. Démosthène parle de Strabon, dans son Discours contre la loi de Leptine, \ 69. $ XVII, 26. Ces mots de Xénophane semblent s'adresser à Hésiode et aux poëtes qui ont écrit sur la théogonie. Comparez un

432 NOTES DU LIVRE II, passage de Plutarque sur les conseils que Xénophane donnait aux Égyptiens, De la superstition, 34. (XVII, 27. Cet exemple est probablement tiré du discours que Théodecte avait composé pour la défense de Socrate. (XVIIE, 28. Cet enthymème est tiré d'un discours de Lysias aujourd'hui perdu, et dont Denys d'Halicarnasse cite un fragment dans la Vie de Lysias, sub fin. Le texte de Denys pourrait servir à corriger la phrase que cite Aristote, mais comme notre auteur cite souvent de mémoire, nous avons dû respecter la citation. Ÿ XIX, 29. Vers d'un poëte inconnu. César au dépaté des Helvétiens : Consuesse deos immortales, quo gravius homines ex commutatione rerum doleant, quos pro scelere eorum ulcisci velint, his secundiores inlerdum res, et diuturniorem imptetatem concedere (De Bel. Gal., I, 14). Claudien, in Rufinum : Tolluntur in altum, ut casu graviore ruant. (XX, 30. Pamphile fut disciple de Platon. Cicéron dit qu'Épicure avait été son élève à Samos (De Nat. Deor., I, 26). Sa Rhétorique était peu estimée, comme le prouve le passage d'Aristote. Cicéron n'en faisait pas un grand cas. Dans le De Orat., ILE, 21, Crassus s'exprime ainsi : Pamphilum nescio quem sinamus in infulis tantam rem, tanquam pueriles delicias aliquas depingere. Ce dernier mot fait allusion au talent que Pamphile avait pour la peinture (Pline, Hist. nat., XXXV, 10). Voyez Suidas, au mot [appuoç. (XXI, 31. Un des accusateurs d'Alcibiade, dans l'affaire des Hermès. Il fut mis à mort par les partisans de Pisandre, qui redoutaient son ascendant sur le peuple (Thucydide, VIII, 65). \ XXI, 32. On sait qu'en Provence on conserve les olives dans l'huile, après leur avoir fait subir une certaine préparation. (XXVI, 33. Plutarque, de la Superstition, 34. Xénophon fit cette réponse, non aux Éléates, mais aux Égyptiens; il était question, non de Leucothée, mais d'Osiris. (XXVII, 34. Aristote parle dans la Poétique, XVI, du Thyeste de Carcinus ; il parle encore de ce poëte, XVII. Carcinus était d'Athènes, et contemporain de Philippe, roi de Macédoine.

CHAB. XXIIE, PAGES 249-273. 433 . (XXVH, 45. Il est ici question de Théodore de Byzance, et non de Théodore de Cyrène, qui est un des interlocuteurs du Théétète de Platon. Théodore de Byzance est appelé par Socrate aoycduidx (Platon, Phèdre). Cicéron dit qu'il était plus subtil, mais plus sec que Lysias Pt 12). Aristote en parle dans les Réfutations des sophistes, IF, -(XXVILL, 86. On m'excusera de n'avoir pu traduire ces 4 grammes étymologiques. 6 XXVHII, 37. Il est ici question de l'historien Hérodicus, et non d'Hérodicus de Thrace, dont Aristote a déjà parlé, Rhét,, I, 5. Thrasymaqué et Polus, sophistes célèbres. $ XXVII, 38, Sur La sévérité des lois de Dracon, voyez Aristate, Polit., IL, 10; Aulu-Gelle, Nuits attiques, XI, 18 ; Plutarque, Solon, 25. \ XXVIIT, 89. Kuripide, Froyennes, 990. $ XXVIII, 40. Chérémon, poëte tragique, fut, dit-on, disciple de Socrate (Athénée, Deipnos, II, au commencement). Voyez, sur Chérémon, Suidas, qui l'appelle poëte comique, et Su Rhé., NI, 12, et Poét., 24. LIVRE IH, CHAP. XXIV, PAGES 278-383. HI, t. Schneider, Fragments de Pindare, p. 18, pense que les vers cités par Aristote sont tirés d'un poëme intitulé Parthenia. Le nom de Pan et celui de Rhéa se trouvent réunis dans la troisième Pythique, v. 136 et suivants. (III, 2. L'exemple d'Aristote est peu séant, j'en conviens; mais j'ai voulu être traducteur fidèle. Les commentateurs ont donné de ce passage les explications les plus singulières. Cassandre n'a pas craint de faire dire à Aristote que c'est une infamie de n'avoir chez soi ni chien ni chat. LIT, 8. Kotwowxdé se dit d'un homme obligeant, qui fait part aux autres de co qu'il a. Kowæ a une tout autre signification. Mercure était ainsi appelé parce qu'il était également agréable aux 28

434 NOTES DU LIVRE II}, dieex du ciel et à ceux de la terre et des enfers, superis déerum graiua et imis (Horace, Odes, I, 10, vw. 19 et 20) (IV, 4. Le sophisme d'Euthydème est cité d'une manière plus explicite dans les Réfut. des soph., XX. Il fant consulter ce passage pour voir ce qu'il avait de captieux. (IV, 5. Polycrate avait composé un éloge de Busiris. Isocrate la oritique vivement (Busiridis laudatio, in $ait.). Le sophigme de Polycrate consiste en ce qu'il semble dire que Fhrasybule a détruit trente tyrannies, quoique réellement il n'en ait détruit qu'une. (IV, 6. Théodecte, contemporain et ami d'Aristote. Barthélemy Pintroduit dans son Voyage du Jeune Anacharsis, chap. LXXI, et le fait disserter sur la nature de la terreur et de la pitié produites par le poëme tragique. Aristote cite le Lyncée du même poële, Podtique, XI. 6 VIT, 7. Les auteurs anciens rapportent quelques exemples de rats ayant rongé les arcs des ennemis. Voyez Hérodote, II, 141; Polémon, cité par saint Clément d'Alexandrie, Protrept. ; Aristote, Be mirabilibus auscult., 24. ‘ * $ VIE, 8. Sophocle avait composé sur cet événement une pièces intitulée Zévdumvar. Cicéron y fait allusion dans une lettre à son frère Quintus, Il, 16. (Voyez cependant, sur ce passage, la note de M. J. V. Leclerc.) Athénée a parlé de cette pièce, Deipnos, L, 14, et VIII, 17. En rapprochant le premier passage d'Athénée de quelques vers conservés par Plutarque, De la différ. de l'ami et du flafieur, 62, on voit que la pièce de Sophoole, qui avait poer Litra Zivd amet, était un drame satyrique. $ X, 9. Consultez, pour la parfaite intelligence de .ce passage, Euripide,, Jphigénie en Aulide, ei PRE: Réfulation des s0pà., chap. v. . 6 XE, 10. On ne sait 4 de quelle pièce d'Agetbos sont tirés les deux vers iembiques cités par Aristote. 6 XI,11. M. C. Benoît, dans le second chapitre de soh Essai sur les premiers manuals d'inventies oratoire, & réuni et comraerité avec goût at sagacité les prinaipaux texios des. auiears ancions rplatifs à Corax et à sou disciple Tisies.

CHAP. XXIV, PAGES 273-283. 35 (-X1, 12. Un passage de Cicéron peut servir de commentaire à ce qu'Aristote appelle +3 Npuwrayopou érdyyeua : « Gorgias le Léontin, Thrasymaque de Chalcédoine, Protagoras d'Abdère, Prodicus de Céos, Hippias d'Âlée, acquirent une grande réputation. Beaïcoup d'autres, à la même époque, se vantaïent, avec une présomp: tueuss arrogance, arrogantibus sane verbis, d'enseigner comment la cause la plus faible (c'est ainsi qu'ils s'exprimaient) pouvait, 4 Paide de la parole, devenir la plus forte. Cicéron, Brutus, VII, traduction de J. L. Burnouf. LIVRE II, CHAP. XXV, PAGES 283-287. : (I, 1. Comparez à ce chapitre le dix-septième chapitré dé la Rhétorique, et le vingt-sixième du second livre des Premiers ana6 II, 2. Aristote fait allusion à lPamour coupable que Byblis conçut pour son frère Caunus. Voyez, au mot Caunus, Suidas, Hésychius, Étienne de Byzance et Ovide, Métam., IX, v. 453. Quelques anciennes éditions , au lieu des mots Kaüvws fpuc, portent xdaTos À xaxioTeç épux. C'est évidemment une glose qui est passée dans le texte, et qui a supplanté la véritable leçon. GI, 3. La loi do Pittacus est citée par Aristote, Politique, l, 12. | LIVRE lit, CHAP. 1, PAGES 291-295, (1,14: « Aristote se plaint de ce que l'action n'a pas encore été traitée spécialement par les rhéteurs. An temps d'Aristide Quintilien, cette négligence était amplement réparée, car il nous parle « des nombreux auteurs » qui ont écrit sur l'action, e$ permi eux il aurait pu citer son homonyme, le célèbre rhéteur latin, car il n'était pas étranger aux lettres latines, puisqu'il avait lu la République de Cicéron. » (Egger, Essai sur l'Hist. de la crit. chez lei Grecs, p. 287.) 11, 2. Aristote cite Glaucon dans la Poëtique, XXY.

436 NOTES DU LIVRE IL, { II, 3. Cette prédominance de l’acteur sur le poëte.s’établit peu à peu. Dans le onzième chapitre de la Poéiique, Aristoie remarques, en parlant des épisodes intercalés dans la fable tragique, que les mauvais poëtes font des fables épisodiques per leur faute, et les bons pour plaire aux acteurs. Un ancien biographe de Sophocle prétend que ce poële composa souvent des caractères tragiques pour la convenance de ses actions. (Voyez, sur les rapports des acteurs et des poëles, Egger, Hist. de la crit. chez les Grecs, p. 22.) Au reste, chez les Grecs, comme chez les Latins et comme chez nous, la poésie dramatique a fini par succomber sous le faste de la représentation. L'acteur d’abord, et le costume ensuite, ont fm par éclipser le poëte. Ç III, 4. Dans la Poélique, XIII, Aristote se plaint de même de la faiblesse des spectateurs, dix Thv rwv. Osdrpov, éobiveiav, Le père André, dans son Essai sur le beau, commente et traduit presque, à son insu, ce passage d’Aristote : « Si nous n’avions pour auditeurs que de pures intelligences, ou du moins des hommes plus raisonnables que ‘sensibles, nous n’aurions, pour les satisfaire, qu’à leur exposer la vérité toute simple; elle aurait par elle-même de quoi les charmer par sa lumière, par l’ordre des principes qui la démontrent, ou par celui des conséquences qui en naissent toujours en foule, cemme les rayons du soleil. C'est la seule beauté que l'on demande à un ouvrage de mathématiques. Mais dans la plupart de nos discours, nous avons à parler à des hommes bien plus sensibles que raisonnables, qui ne veulent rien entendre que ce qu’ils pouvent imaginer, qui croient ne rien connaître que cs qu’ils peuvent sentir, qui ne se laissent persuader que par des mouvements qui les transportent ; en un mot par des hommes qui se dégoûtent bientôt d’un discours qui ne dit rien ni à l’imagination ni au cœur. » (Essai sur le beau, troisième discours, Pe 48, édition de M. V. Cousin.) $ II, 5. Thrasymaque de Chalcédoine, célèbre rhéteur et sophiste, avait composé un ouvrage sur l’art d’exciter la pitié, dont Cicéron traduit le titre par le mot miserationes. 6 IV, 6. Aristote, dans sa Poétique, IV et XX1V, donne la

CHAP. 1, PAGES 294-295. 437 raison qui engage Îles poëtes dramatiques à substituer ambique au tétramètre. Celui-ci convient à la danse : celui-là convient à la conversation ordinaire. (IV, 7. Aristote répète la même observation, liv. Hi, 8. Il ajoute que beaucoup de vers ambiques échappent dans la conversation. M. Egger a réuni quelques exemples de ces vers môlés à la prose, dans ses notes sur le troisième fragment de Longin. On pourra consulter, en outre, la première note de M. Stiévenart sur le plaidoyer de Démosthène contre-Néœra, et surtout Foster, 4n essay on the different nature of accent and quantity (troisième édi. tion, Londres, 1820), qui a recueilli des hexamètres, même dans le Nouveau Testament. (IV, 8. L'auteur paraît désigner ici le chapitre XXI de la Poétique. LIVRE IN, CHAP. II, PAGES 295-305. SI, 1. Même observation dans la Poétique, XXII. Cf. la Rhétorique à Alewandre, XXV; Aristide, Rhét., 1, 10, tom. IX, p. 393 des Rhét. gr. de Walz. SI, 2. Poét., XXI. (1,3. « Peut-être le comédien Théodore avait-il raison de dire qu'il ne consentirait jamais qu'un acteur, même le plus médiocre, 'parût avant lui sur la scène, parce que les spectateurs se familiarisent avec la manière de jouer et de déclamer qu'ils ont d'abord entendue (Aristote, Politique, VIF, 15, traduction de Tarot). « On dit que Théodorus, le joueur de tragédies, dit un jour à Satyrus, joueur de comédies, que ce n'estoit pas grande merveille de faire rire les spectateurs, mais bien de les faire pleurer et cryer.» (Plutarque, Comment on se peult louer soy-mesme, trad, d'Amyot.) Cf. Précept. d'administ., 64, et Propos de table, IX. Voyez encore, sur Théodore, ane histoire curieuse rapportée par Ælien, Var., Hist., XIV, 40. Pausanias parle aussi de cet acteur célèbre, I, 37. (11, 4, Poëétique, XXI. . $ I, 5. Voyez plus bas, chapitres nat et vir.

488 NOTES DU LIVRE III, 6 HE, 6. La théorie de la métaphore, telle que la concevait Aristote, se trouve dans les chap. xx et xx1 de la Poctique, On y voit notre philosophe comprendre dans la métaphore tous les tropes qui en ont été distingués dans la suite, plutôt pour exercer la mémoire que pour satisfaire l'esprit. | * (TE, 7, « Quand on appelle la vioillesse, comme a fait Empédocle, le couchant de la vie, Suouèe Biou, c'est qu'on reconnaît qu'il étiste entre la vieillesse et la vie le même rapport qu'entre le coucher du soleil et le jour, Il y a là deux rapports égaux; il y @ donc, suivant Aristote, une proportion. » (M. Havet, Étude sur la Rhé. d'Aristote, p. 103.) Ce n'est pas tont; on peut changer les termes de place; il y a toujours proportion, et par conséquent métaphore. On peut dire, per exemple : le soir est au jour ca que la vieiklesse est à la vie; d'où la métaphore : le soir est la vieillesse du jour. 6 III, 8. Diogène-Laërce, Vie d'Épicure, blâme les envieux de ce phäosophe d'avoir dit qu'il donnait aux platoniciens le nom de Flattgurs de Denys, reûç vs sepi IDdruva Atcvuacxdlauae, xai abrèv Daruya xovcobr. III, 9. Athénée, liv. XV, rapporte que Denys, rhéteur et poëte, conseilla aux Athéniens de battre de la monnaie d'airain, et que de là lui vint le surnom qu'il porte. « Dionysius, qui fut surnommé Chalcus, duquel on trouve encore aujourd'huy quelques œuvres poétiques, estant capitaine d'une troupe de gens que l'an anvoyait pour peupler en Italie, y fonda la ville de Thuries. « (Plutarque, Nicias, VII, traduction d'Amyot.) _$ I, 10. Exemple cité dans la Poétique, XXIIL, cité avec ua vers de plus dans Athénée, X, p. 452. C. Comparez Celse, de Medicina, IX, 11. VIII, 11. Ami. de Gorgias de Léontium. Vores Hésychius et Denys d'Halicarnasse, de Lysia, 7. " NI, 12. Aristote parle aussi de Bryson, Seconds Analytiques, 1,7. (IV, 13. Allusion à POreste d'Euripide, vv. 1589 et 1590. ÇIV, 14. Anaxilds de Messène, tÿran de Rhégium. Héraclide le

CHAP. FI, PAGES 995-305. 439 Pontique en parle dans son traité de Politiis. qui était, selon Coray, ua abrégé du grand ouvrage d'Aristote sur cette matière. $ IV, 15. Comédie aujourd'hui perdue, qui fut jouée dans la segonde année de la quatre-vingt-neuyième yRRUe) sous l'archonte Épiclès. LIVRE I, CHAP. III, PAGES 305-309. (1,1. Les écrivains attiques évitaient les mots doubles, parce qu'ils les trouvaient trop longs, sesquipedalia verba. Aristophanp s'amuse quelquelois à composer des vers entiers avec un mot d'une longueur démesurée, qu'il forge d'une manière bizarte. 1, 2. 11 s'agit du sophiste Lycophron, et non du poëte de ce nom, auteur de Cassandre, qui vivait au temps de Ptolémée Philadelphe. $1, 3. On trouve une observation analogue dans la Poétique, XXII. C£ Problèmes, XIX, 15 et 28; Démétrius, sur le Lawr gage, K 9i; Procdus, Chrestomathie, dans Photius, cod. 239, ch. x1v. Je dois avertir, une fois pour toutes, que j'empruate la plupart de ces indications et comparaisons de textes, concernamt l'élocution, à l'excellente Histoire de la critique chez les Grees de M. Egger, et au savant commentaire qu'il a joint à sa traduction de la Poëétique. Ç II, 4. Pour les deux mots Zi et Âfupua, voyez deux notes 'satisfaisantes de Vater, Animadv. et Lect. ad Aristotelis lib. III Rhetor.. p. 145 et sqq. Lips., in-8°, 1794 (HI, 5. « Cela ne s'applique-t-il pas ttès-bien à cette poésie surabondante, où la pensée est comme noyée dans les mots, et dans la molle harmonis du vers, de façon que, tandis que l'ereille est carossée, l'esprit cesse d'être attentif, et s'endort?» (ER: Étude sur la Rhét, d'Arist., ps 106.) III, 6. Hermias, dans ses scholies sur la Phèdre de Platon, man. 1943, p. 157, donne une raison singulière de l'emploi des mots doubles dans le dithyrambe, Il prétend que les poëtes, qui ont cultivé ce genre, ont voulu faire allusion à la double naissance de

440 NOTES DU LIVRE ILE, Bacchus, sorti d'abord du sein de Sémélé, et ensuite de La cuisse de Jupiter. La raison donnée par Aristote est plus naturelle et plus vraie. (IV, 7. Ces métaphores d'Alcidamas nous paraissent élégantes et justes. Pourquoi donc sont-elles condamnées par Aristote? Dans le Dictionnaire philosophique, art. Français et Langue française, Voltaire condamne de même la phrase suivante, qui est de Rousseau : « Je cultivais l'espérance, et je la voyais se flétrir tous les jours. » Le goût, immuable en ce qui 'concerne les idées, serait-il relatif et changeant en ce qui concerne l'élocution ? (1V, 8. Cette anecdote se trouve aussi dans Plutarqne, Propos de table, 70. LIVRE II, CHAP. IV, PAGES 309-311, $ 1,1. Disciple d'Isocrate, contre lequel Démosthène, plaidant pour Diodore, prononça, à l'âge de vingt-sept ans, un discours plein d'une éloquencs véhémente. Idriée était probablement le frère de Mausole, roi de Carie. Esocrate en parle dans son Discours à Philippe. I, 2. Livre VL T, 3. Platon, ibidem. (1,4. Platon, République, X. (I, 5. Il est ici question du général Démosthène, qui fit la guerre en Sicile avec Nicias (Thmcydide, VI). (1, 6. Plutarque, de l'Administratian de la République, ch. xx, cite d'autres paroles de Démocrate. Il aimait les comparaisons familières. Démocrate un jour montant en la tribune aux harangues dit au peuple assemblé : » Qu'il ressemblait à leur ville, parce qu'il avait peu de force et beaucoup de vent. » (Trad. d'Amyot.) (I, 7. Cf. la Poétique, XXI, où on trouve une défiaition détaillée de la métaphore par proportion. Ûf, 8. Athénée. Banquet, X, 9, dit que la coupe Fe Nestor pouvait être appelée la coupe de Mars, comme on le voit dans k

CHAP, IV, PAGES 309-311. 441 Cœnée d’Añtiphane, où se trouvait cité un poëte dithyrambique, appelé Timothée. Aristote fait probablement allusion aux vers de ce poëlte. | LIVRE III, CHAP. V, PAGES 311-317. (1,1. « Denys d’Halicarnasse, et Quintilien paraissant traduire Denys, affirment qu’Aristote et Théedecte, son contemporain et son ami, ne reconnaissent que trois parties du discours, le nom, le verbe et la conjonction... Mais ne se trompent-ils pas en portant à trois le nombre des parties du discours selon Aristole, puisque dans le Traité du langage, ce philosophe ne reconnaît positivement qne le nom et le verbe; puisque dans la Rhétorique et dans les Problèmes (XIX, 20) il ne mentionne les conjonctions qu’incidemment et comme parties accessoires ?.… D'ailleurs, dans le passage de la Rhétorique, où il signale l’utilité des coujonctions, Aristote comprend sous ce mot oûvdsou:e, non-seulement rai et ydp, mais encore les locutions ë mèv, à dé, qui renferment des pronoms ; il n’y avait donc plus qu’en pas à faire pour dégager de ces locutions conjonctives les pronoms qui y sont enfermés ; c’est précisément ce qu'a fait l’auteur de la Poëtique. Il y a donc du Traité du langage à la Rhétorique, et de la Rhétorique à la Poéttique, un progrès tout naturel d'analyse grammaticale. » (Egger, Histoire de la critique chez les Grecs, pp. 143 et 144.) 6 1, 2. Voyez Quintilien, Instif. orat., I, 4; VIII, 2 et 6. . $ HI, 8. Hérodote, 1. & IL, 4. Ce jeu, connu parmi nous, s’est conservé en Grèce, où les joueurs, tenant à la main des dragées ou des noisettes, demandent : Zuyk rù Xéyus, à mové, (Minoïde-Mynas, Trad. de la Rhétorique d' Aristote, p. 422.) $ IV, 5. « Protagoras avait le premier imaginé, chose bien simple aujourd’hui et bien triviale, de distinguer dans les noms trois genres, qu'il désignait par les termes de méle, de femelle et de choses (oxivr). Dans l’usage des verbes, il distinguait les formes du vœu, de l'interrogation, de la réponse, du commandement ; c’est

#62 NOTES DU LIVRE III, l'origine de notre division des modes. Un autre sophiste 6e à temps, Alcidemas d'Élée, proposait une division difiéreñte com: prenant l'affirmation, la négation, l'interrogation, l'appeliaticn. Lycimaius, et, après lui, Polus d'Agrigente, enseignèrent à distinguer les mots propres, les mots composés, les mots frères, les mots adjectifs, etc. La distinction des noms et des verbes est plus ancienne, à ce qu'il semble, quoiqu'on ne la trouve pas formulée avant Platon. Voilà l'origine mêrhe de la grarmmeire. + (Egger, Histoire de la critique chez les Grecs, pp. 68 et 69.) Dans la Poé. tique, xx1, les objets, qui he sont ni mâles, ni femelles, sont ape pelés à peralÿ. | $ VI, 6. L'opinion d'Aristote sur l'obscurité d'Héraclite 6st confrmée par Démétrius, Du langage, p. 126, et par Cicéron, De Minibus, 11, 55 De Divinat., 11, 64; De nat. Deor.,x, 26. Cette obscurité qu'affectait Héraclite dans ses écrits lui fitdonner le nom de ténébreux, oxoravés. $ VI, 7. Cependant Eschyle a dit avec élégance : Îv düre ptovy, dûrs tou popoiv Bporüv Oger..... | (Promélhée, v. 21.) Horace a dit de même : Audis, quo sirepitu janua, quo nemue Inter pulchra satum tecta remugiat Ventis ? et posilas ut glaeiet nives Puro numine Jupiter? Les grammairiens appellent cette figure zeugma; elle consiste à n'employer qu'un seul verbe avéc deux régimes, dont un £eul lui convient. LIVRE IN, CHAP. VI, PAGES 817-810. S 1, 1. Euripide, fphigénie en Tauride, V. 713. &d. Boissonade. Quelques éditions portent #exï6pnv:, au lieu dé néébuporé mais #oX66pnve est repoussé par la quantité et par le sens, la lettre qu'Ipbigénie présente à Oreste et à Pylade étant joyeuse et non triste. |

CHAP. VI, PAGES 817-819. TT (I. 2. Montagne et Bourg de ià Béotie {Strabon, 1x, p. 483, Paris, 1812). Antimaque était de Colophon, ou plutôt de Claros, colonie-dé Colophün. Schellemberg & savamment disser{é sur la vie, le génis et les poëmes d'Antimaque. Voyez Antimachi Coloph. rehq., Halæ Sax., 1786, in-8°, où il est question, p. 52, du vers cité par Aristote. Voyez aussi Valckonaer, ad Eurip. Phœniss., v.1107. Aatimaque avaitfait une recension d'Homère, Voyez les fragments FM recueillis par Sto Dillemburg, 1845, (pp. 112-115.) LIVRE IH, CHAP. VIH, PAGES 319-323. Ô 4, 1. Poëts tragique athénien. Il avait composé dix pièces de théâtre (voyez Suidas, h. v.). Aristote le cite deux fois, Poétique IE, xxn. Voyez sur ce poële le recueil des fragments des poëltes tragiques, par Wagner, dans la Bibliothèque Firmin Didot, p. 99. . SL 3, Même observation dans la Poétique xvViI : Iibavwruror yèg éd ri mbris quad bÜ dv rois mabeaiy der; car, en fait de passion, la sympathie est ce qu'il y a de plus persuasif. (Trad. d'Kgger, p, 355.) $ II, 3. Isocrate fait un usage fréquint de cette figure : Tis yap obx vise, ri suvbxar puév dois, etc. Panégyrique. (IV, 4. Oruns d nai pyrum, Telle est la véritable leçon d'Isocrate. Aristote, nous l'avons déjà remarqué, citais de mémoire, Voilà pourquoi il a mis vpn au lieu de pvmun: 6IV,5. Platon, Phœdr. p. 319 sqq. Opp., tom. X, ed. Bipont. Dans uné déclamation intitulée sept ro6 oïxeu, attribuée à Lucien, on lit : Socrate se contentait d'un beau platane, d'un pré fleuri, et d'une fontaine limpide, voisine de l'Ilissus. C'est là qu'il s'asseyait pour raîller Phèdre de Myrrhinusium, @atdpoo + roù Mughrrwstee Éd je (Lucien, vut, p. 94, édit. Bipont.) LIVRE INT, CHAP. VII, PAGES 323-827. (1, 1, Comparez Longin, Fragments II et III, pp: 85 et 66 de l'édition donnée par M. Egger, et les Problèmes, x1x, 38.

464 NOTES DE LIVRE III, 4 I, 2. Même observation dans le chap. 1v de la Poétique. (IT, 3. Malgré l'autorité de Bekker, je rétablis la négation c6 devant Aexrude. Vettori adopta cette leçon, se fondant sur un passage de Démétrius de Phalère, (42, qui reproduit probablement le texte d'Aristote : à iv fp@os camvos xai du Aoymeôs 2Afyedn. Le sens de Asxrui est d'ailleurs fixé par un passage de la Poétique, rv, ou les ïambes sont appelés Aexrixci, parce qu'il nous écheppe un grand nombre de vers iambiques dans la conversation ordinaire, tandis qu'on faitpeu d'hexamètres, et seulement en sortant du ton familier; éEdusrpa 9 dliyéerx, mai éxOaivorrec Ti Asxrtxie appoviac. Ainsi atuvès et Aexrws sont opposés entre eux, et Aristote n'a pu s'en servir pour qualifier le vers héroïque. Cf. Poétique, xxrv, et Horace, Art poét. v. 78 et suiv. Ç II, 4. Ô xopdaE, xouuñc dpyriauss donv eidoç (Harpocration). Le tétramètre, composé de huit pieds, et surtout le trochaïque tétramètre, convenait à la danse, à cause de sa longueur qui était favorable à la variété des gestes, et' de la rapidité du trochée qui précipitait les mouvements. (IUE, 5. Voyez plus haut, livre ITE, 1, notes. (III, 6. Deux brèves égalent une longue, qui renferme deux temps dans une même syllabe, la brève représentant l'unité de temps. Dans le pied héroïque, c'est-à-dire dans le dactyle ou dans le spondée, le rapport est de un à un, parce qu'on y compare deux quantités équivalentes, une longue à deux brèves, ou à une autre longue. Dans l'ambe et dans le trochée, on compare une longue, c'est-à-dire deux brèves à une brève; le rapport est donc de deux à un. Dans le Pæan, composé d'une longue et de trois brèves, on compare les deux brèves, représentées par la longue , aux trois autres brèves. Le rapport est donc de deux à trois, ou sesqui-altère, c'est-à-dire qua la seconde quantité renferme la première, plus la moitié. Cicéron, Orator, 56, appelle le Pæan sesquiplex. Ÿ II, 7. Ces deux exemples sont tirés de poëtes inconnus. Ç IL, 8. Le pæan final se trouve assez souvent à la fin des périodes d'Isocrate, Yevouévous, yrvouivry. Le Panégyrique commence par un pæan : Hoïdurx éôuuaca.

CHAP. IX, PAGES 327-333. 445 LIVRE III, CHAP. IX, PAGES 327-333. Û 1,1. « L'oraison est une de deux manières: ou bien elle désigne une seule chose, ou bien elle en réunit plusieurs par des conjonctions. Ainsi, l'Iliade est une par des conjonctions, la définition del'homme est uneparl'unitéde l'objet exprimé.» (Arist., Poét. xx, trad. de M. Egger, p. 365.). C'est la doctrine qu'on retrouve dans le Traité du langage et que commente Ammonius dans un passage d'où M. Ritter conclut à tort contre l'authenticité de ce chapitre. (Egger, p. 458.) (1, 2. Platon, dans le Protagoras, se sert du mot ouvaorpapussev pour exprimer, sinon la mème idée, du moins une idée analogue Boaxb xai suvearpagivov, üenep d'sivèç dxovriotris : il jelte un mot court, serré et plein de sens, tel qu'un trait lancé d'une main habile, » (Trad. de M. Cousin, tom. III, p. 83.) Ç L 3. Hérodote était d'Halicarnasse. Aristote l'appelle le Thu. rien, parce qu'il alla, avec d'autres colons, s'établir à Thurium, en Éfalie (Strabon, liv. XIV, p. 656 del'édit. de Paris, 1620, in-fol.). Voyez aussi Plutarque, Du bannissement ou de l'exil, xxxrv, et une inscription rapportée par Étienne de Byzance, au mot @oëprot. (1, 4. Voyez, sur la diction qu'Aristote appelle étpouén, une excellente note de Vater, Animadv. et Lect., p. 159. $ 11,5. M. Havet a donné un ingénieux commentaire de la définition de la période par Aristote, Étude sur la Rhét. d'Arist., p.111 et suiv. Nous ne saurions trop recommander la lecture de cet excellent ouvrage à ceux qui aiment Aristote et qui veulent le comprendre. $ IL, 6. Ces iambes sont pris du Méléagre d'Euripide, et non de Sophocle, comme l'ont remarqué le Scholiaste et Lucien, Opp., tom. Ill, p. 435, éd. Reitz, Amisterdam, 1748. Aristole a manqué de mémoire et confondu les vers d'Euripide avec le début du Philoctète de Sophocle, qui commence à peu près de même ; ou bien les copistes ont manqué d'exactitude. Le vers d'Euripide n'est

446 NOTES DU LAVRË 111, équivoque pour le sens, que lorsqu'il est où du suivant, qui nous a été conservé par Lucien : Ev évrinépôpou mavr’ Éyoue’ dud'ainove. Le Scholiaste en ajoute trois, que M. Minoïde-Mynas regarde comme inédits : | Ouwive d'avdaau rñs de yés Arroliac Hopôdovos salç, de mur” ÂMaiav yqusi Avid'ag épamov, Osariou Jà raplivor. Ç IL, 7. Il y a eu deux poëtes de ce nom. Le premier, dont parle Suidas, vivait vers la Lxv° olympiade, et avait composé des vers héroïques et des épigrammes ; le second, suivant Fabricius, neveu du premier, fit des innovations au rhythme des dithyrambes. Îl vivait vers la Lxxx° olympiade. C'est à celui-ci que Démocrite éppliquait le distique suivant, dont le premier vers est pris d’Hé siode. IV, 8. Ces exemples, et les suivants, sont tirés du Panégyriqué disbcrate. En no citant que lui, Aristote paraît in considérer comme un modèle, sans mêler à cet hommage aucune restrichos. * (IV, 9. Pitholatis et Lycophron étaient frères de l'épouse d’Alexandre, tyran de Phères. Voyez Diodore de Sicile, xvr, 14, ot Plutarque, Pélopidas. (V,19. Homère. Iltade, LX, 326. V, 11. Le texte da ce passage est tallament altéré, qu'il esi impossible de le traduire d’une manière satisfaisante. SV, 12. Çet ouvrage, dans lequel Aristote avait recueilli les préceptes des rhéteurs qui l'avaient précédé, est aujourd’hui perdu. Nous en avons probablement l’abrégé dans la Rhétorique à Alexandre, LIVRE Il!, CHAP. X, PAGES 994-941. (1, 1. Allusion à ces vers d’Homère, pris du discours d'Ulysse à Evgaée : : | vüv d'HÎn raévra Aédotrev* AN Eure xakun ye a’élouar docpcavre T'iyrooxst..……— (Odyssée, x1v, v. 218-215.)

CHAP. X, PAGES 3533-34. 447 « Maintenant j'ai tout perdu, maïs je crois que si vous régardet le chaume, vous roconnaîtres la moisson. ; (Trad. de Dugas-Montbel.) 6 I, 2. Exemple tiré du discours d'Isorcate à Philippe. 6 IL, 3. Cf. Rhetorique, 1, 7. $ LIL, 4. 'Eäv et mspudeiv forment un pléonasme. Plutarque, rappértant le mot de Leptine, supprime le dernier. Q HI, 5. Philippe s'étant emparé de Pydna et de Pagases, qui âppartenaient aux Athéniens, donna ces places à Olynthe. Mais les Olynthiens ayant reconnu que Philippe voulait les asservir, lui firent le guerre avec le secours d'Athènes. C'est dans cette circonstance que Charès voulut rendre ses comptes. Ne confondez pas Céphisodote, orateur éloquent, avec Céphisodote, disciple d'Isocrate. $ HI, 6. Voici l'explication du scholiaste : De même que Miltiade marcha contre Xerxès sans délibérer, de même nous devons aller, sans délibérer, défendre l'Eubée contre les Thébains. Q III, 7. Une des deux galères sacrées des Athéniens. « À Zaiapuvéa vae xai n mepaioc eÙx dxi div doyov, AAA' Ent rèc drayraias rai pce pas xarsonwvro mpatats. (Plutarque, Préceptes politiques.) . SU, 8. Caton appelait de même la Sicile Romänæ reipublicæ eollam penariam ei sé nutricem"s. (Cicéron, Contre Verrès, dr, 2.) G'11, 9. 1! est souvent question de ce Mœroclès dans Démosthine. Voyez Harpocratioh. $ III, 10. Poëte né à Camire, dans l'île de Rhodes, ou à Colophon. Îl avait, dit-on, composé soixante-cinq pièces et obtenu dix fois la couronne. Voyez Suidas, et Fabricius, Bibl. gr. Ÿ 111, 11. Machine de bois à cinq trous, où l'on entrait les jambes, les bras et la tête d'un criminel. Voyez, sur Polyeucte, Démosthène, in Midiam; Plutarque, Vie de Phocion, 13. $ I, 12. Allusion aux repas publics des Lacédémoniens. On peut consulter, sur les Phidities, Aristote, Politique, 11, 7, 8, 9;

448 NOTES DU LIVRE III, Cicéron, Tusculanes, v, 34; et Moursius, in Creta, in Laconias. Ç 115, 13. Aristote fait probablement allusion aux Symplégades, dont Pindare a dit : Zvvdpopav xvrôuoy auauudeerov "Exquysiv merpäv. (Pythiques, iv, vv. 370 et 371.) Les anciens croyaient que les Symplégades flottaient et se heurtaient sous l'effort du vent. (LI, 14. Phrase tirée de Lysias, Oraison funèbre des guerriers athéniens morts en défendant les Corinthiens. (LIT, 15. Florus a dit de même : Fabius Maæimus periculosussimum bellum periculo emplicavit, 1, 17. (III, 16. Isocrate, Panégyrique. 6 III, 17. Zbtd. 6 LE, 18. Ibid. LIVRE III, CHAP. XI, PAGES 341-351. (L, 1. Pour l’expressiou mp éppdrev, cf. Poétique, xvit, au commencement. : (I, 2. « Simonide dit dans une de ses pièces adressées à Scopas, fils de Créon le Thessalien, qu’il est bien difficile sans doute de devenir véritablement homme de bien, carré des mains, des pieds et de l’esprit, façonné sans nul reproche, » Platon, Protagoras, traduction de M. Cousin, 1H, 74. | (I, 3. Isocrale, Discours à Philippe, au commencement. (I, 4. Mots tirés du même discours, (I, 5. Euripide, Zphigénie en Aulide, v. 90. (1, 6. Odyssée, x1, 597. (1, 7. Iliade, xitt, 588. Ê 1, 8. Iliade, iv, 126. 61,9. fliade x1. 573. CT, xx1, 168. —

CHAP. XI, PAGES 341-361. 449 (F, 10. Iliade, XV, 542. 6 I, 11. Jade, XIII, 799. (Z, 12. Le scholiaste de Venise, sur l'Iliade, I, 303, 481, fait évidemment allusion à ce passage de la Rhétorique, ou bien il emprunte ce qu'il dit à une observation analogue, contenue dans les Problèmes homériques d'Aristote. (Egger, Hist. de la crit. chez les Grecs, p. 224, notes.) Ô HE, 13. Aristote faitprobablement allusion à un passage du Discours à Philippe, où Isocrate dit qu'Athènes et Sparte « sont maintenant réduites au môme niveau par le malheur : » Oi« ap, &rdous wuaAlouévas bnd Toy cuapopav. $ III, 14. Leur pays sera tellement ravagé, qu'il n'y restera pas un seul arbre. Ô III, 15. Ilest question ici du sophiste Théodore de Byzance. Voltaire, après Aristote, fait une semblable réflexion dans son Diet. phil., au mot Esprit : « Ceux qui méprisent le génie d'Aristote, dit-il, seraient bien étonnés de voir qu'il a enseigné parfaitement, dans sa Rhétorique, la manière de dire les choses avec esprit. I dit que cet art consiste à ne pas se servir simplement du mot 'propre, qui ne dit rien.de nouveau, mais qu'il faut employer une métaphore, une figure dont le sens soit clair et l'expression énergique ; il en apporte plusieurs exemples... Aristote a bien raison. de dire qu'il faut du nouveau. » 6. Vers d'un poëte inconnu. $ III, 17. Ce jeu de mots est assez difficile à comprendre. François de Médicis, ami de Vettori, y voyait une allusion aux Perses, poëme épique de Timothée de Milet. Majoragius croit que les Grecs disaient ztoauw, être favorable aux Perses, comme ils disaient oawnitew, être du parti de Philippe. (LL, 18. Isocrate, Discours à Philippe. 6 III, 19. Ces jeux de mots ne peuvent pas ordinairement passer d'une langue dans une autre. Les Latins disaient de même : Lepidus non lepidus. Cicéron, contre Verrès, 17 : Repente e vestigio Verres ex homine tanquam aliquo circæo poculo factus est Vertes. 29

450 NOTES DU LIVRE III, 6 V, 20. Les Carpathiens, n’ayant pas de Rèvres dans Yéur tie, y en introduisirent une paire, qui multiphia tellsment que les moissons furent ravagées. De là le proverbe. Voyez Julius Pollux, Onomast., V,12; Erasme, Adag. Chil. n, Cent. 1, 81. $ VI, 21. Homère, Hiade, X, 385 et suiv. LIVRE lil, CHAP. XII, PAGES 351-355. (1,1. Voyez, sur Chérémon, Rhéiorique, 11, 23; et Poétique, xx1v. Ce jugement d’Aristoie sur Chérémon est confirmé par Athénée, qui dit que ce poëte était passionné pour less fleurs. (Banquet, x , 9.) * $ I, 2. C£ ci-dessus, m, 2, et plus bas, 13. 6 I, 3. Athénée, liv. IL, a parlé de cette comédie, où il était dit que Rhadamanthys et Palamède étaient inventeurs de facéties. (1, 4. Homère, Jade, n, 671 et auiv. * $ TL, 5, Sur la poyaacrpémeux, voyez Démétrius, Du langage, .$$ 38-49, et Longin, Du sublime, vis, 8. LIVRE IN, CHAP. XII, PAGES 855-357. (4, 1. Aristote ne condamne-pes ici les mêmes divisions dost # se moque plus bas, et qu'il attribte aux disciples de Théodore. D'après le contexte, on voit qu’il attaque d’abord la division qui admet, comme parties du discours, lexorde, la narration, la discussion du pour et du contre, et la péroraison. Dans son habitude de remonter aux principes, il n’admet que la proposition et la preuve. $ I, 2. Théodore avait des idées plus gaines. Ses disciples les exagérèrent et les rendirent ridicules. Sa définition de la rhétorique, sans être ni profonde ni complète, annonce un homme de sens : « L’éloquence, disait-il, est le talent d'inventer et de dire avec'agrément, sur tout sujet, dés chosès croyablés. » LIVRE HI, CHAP. XIV, PAGES 357-365, S 1, i. Dais letorde @8 l'Élbÿe d'Hélèné, Isbcrate Fe no Vos sophistés Protagorhs, Sénon et Mélissus.

CHAP. XIV, PAGES 357-365. 451 $ Il, 2. Plutarque rapporte que lorsque Gorgias prononça ce discours à Olythpie, an certain Mélanthias s'écria : s Cebtuy-cy s’ingère de nous conseiller et préscher ta concorde en ‘public qui se pedit pas persuader èn son privé à:sa femme et à sachatnbrère qu’elles vivent en paix ensemble, et si ne sont qu ’eulx trois en la maison.» (Préceptes de mariage, 39.) II, 3. Exorde du Panégyrique. Ô If, 4 Chœrile de Samos, qu’il ne faut pas confondre avec Choœrile d’Atiènas dont Aristote parie dans les Tops, VIII, 1, 24. Le premier avait chanté les guerres des Grecs contre Darius et -Xursès. Lo schdliasth nous a conservé le passage eù 56 trouve la is d'Aristete : À parap, Burt Env ativer ppévov Üdpie éoudie, Mevaduv @sparov, T7’ &xriparos Av Et Aeuev, | iv d'frs mvre Élacron, joue d'inoipare véyvr, Téterros, ders Spdauv rataermdat" Of é an dort Dévrp ras taivevra vealuyé due sshisens, « Heureux le chanteur habile, serviteur des Muses, qui vivait au temps où la prairie n’avait pas encore été profanée{ Mais pujourd’hui tout a été partagé, et les arts ont des bornes. Nous venons les derniers,.et lacacrière nous manque. J'ai beau regarder, je ne sais où pousser mon char fraîchement attelé. » 111, 5. Fragment d’un poëte inconnu. ! $ II, 6. Wolf conjecture heureusement que c’est le début du poëme de Chærile. . $ 1, 7. Au chap. xur de la Poétique, Aristote définit ainai le prologue : Ipdkoyos miv pipos ZAov rpayedias rà mpù popcù sapdd'ou. Mais les vers en question, ’Epoi marnp %v Mise, x. =, À, sont dans J’Œdipe de Sophoclie, v. 774 etsuiv., après deux chants de chœur, Aristote a donc fait erreur de mémoire, ou bien, dans sa Poétique, il attacha au mot sépcdoç ua sens particulier qui aous-échappe. (Egger, Hist, de le crit. ch, les Grecs, p. 226.) $ Hi, 8. Pluton parte, Suns le Cratyke, de ve moyen que Pros disns nrait itegité pour réveiller l'attention de 568 meditetrs.

452 NOTES DU LIVRE Ill, 6 Il, 9. Sophocle, Antigone, v. 223. (III, 10. Euripide, Iphigénie en Tauride, v. 1162. Ç IEL, 11. Homère, Odyssée, viz, 327. 6 LI, 12. Platon, Ménexéne, tom. IX, p. 72, éd. d'Ast, Leipsig, 1827, in-8. 6 IV, 18. Npostaæpavionc et rpoavaxwviouc sont deux mots empruntés à la langue du gymnase. Ils signifient littéralement 7 allongé le coude et agité les bras. LIVRE III, CHAP. XV, PAGES 365-369. 6 1, 1. Nausicrate d'Érytbrée était disciple d'Isocrate. Cicéron en parle, de Oratore, n. Voyez aussi Denys d'Halicarnasse, de Isæo, p. 3, et Taylor, Lect. Lysiac. cap. 111, p. 232 et suiv., éd, de Reisk. I, 2. La sentence immorale qu'Hygiénon reprochait si justement à Euripide, se trouve dans l'Hippolyte, v. 612. S I, 8. Aristophane parle de cette tragédie de Sophocle, Nuées, v. 583. 6 IL, 4. Voyez Homère, Jltade, X, v. 242 et suiv. LIVRE Hi, CHAP. XVI, PAGES 369-375. (II, 1. Le discours des Égyptiens à Psamménitus, qu'Hérodote nous a conservé, liv. IE, diffère un peu de l'exemple cité par Aristote. Ç II, 2. Avant la division des poëmes homériques en vingt-quatre chants, les différentes parties de ces poëmes avaient reçu des noms particuliers chez les anciens, ainsi que l'atteste Ælien, Histoires variées, XIII, 14. Apologus Alcinoi était passé en proverbe à cause de sa longueur, car ik renferme près de quatre chants: et quand un discours était trop long, on le comparait au récit chez Alcinoüs; voyez Pollux, Onomast., lib. VI, où se trouvent réunis les différents noms qu'on donnait au bavard. Ce qu'Ulysse avait si longuement raconté au roi des Phæaciens, il le dit en vingt-six vers à Pénélope, chant XXIII, 262-288, et non en soixante, comme

CHAP. XVI, PAGES 369-375. 458 le dit Aristote. Notre auteur a manqué de mémoire, ou bien les copistes se sont trompés; ou bien encore, nôus pouvons supposer qu'Aristote lisait dans l'Odyssée des vers qui ne se trouvent plus dans les manuscrits. Voyez, sur une question semblable, une note savante et curieuse de M. Egger, dans son Histoire de la Critique chez les Grecs, p. 508 et suiv. (11, 3. Tragédie d'Euripide, aujourd'hui perdue. Le scholiaste nous a conservé quelques vers du prologue. | (IV, 4. Sophocie, Antigone, v. 944. : SV, 5. Ilest probablement question du disciple d'Isocrate, et non du célèbre oratour. | 6 V, 6. Homère, Odyssée, XIX, 361. : 6 VI, 7. Aristote cite le Thyeste du même poëte, Poétique, xvi et xvir ; il explique la chute d'une tragédie de Cärcinus, dans Laquelle paraissait Amphiaraüs. VI, 8. Antigone, v. 635 et suiv. LIVRE III, CHAP. XVII, PAGES 375-385. $ HI, 1. Paroles de Ménélas à Pisistrate, fils de Nestor. (Homère, Odyssée, IV, 204). $ III, 2. In rebus apertis argumentari tam sit stultum, quam in clarissimum solem mortale lumen inferre. (Quintilien, Inst. Orat., Y, 12.) $ V, 3. C'est le discours aujourd'hui intitulé : Ispt sipnvn, De La paix. (VII, 4. Aristote a déjà parlé de Callistrate, Rhétorique, t, 7. VII, 5. Euripide, Troyennes, v. V69. (VIIE, 6. Isocrate avait écrit deux discours sur ce sujet. On ne trouve pas Îa citation d'Aristote dans celui qui nous reste. Q VIIL, 7. OÙ pot ra Düyee reû moïuypüacu pe OÙS" sfxé mo pue Likcç, cdd? dyaicuas. « Je me moque des biens de Gygés et de tout son or ; ils n'ont encore excilé en moi ni envie ni admiration. »

454 ROTES AU LIVRE IU, LIVRE Ill, CHAP. XVIIL PAGES 385-389. . SI, 1, Il n'est pas question dans ce chapitre de l'interrogation considérée comme uns des formes de la proposition. Il s’agit plutôt de l'interruption, procédé familier aux orateurs anciens. (I, 2. Cérès. 6 I, 3. Exemple tiré de Platon, Apologie de Socrate, $ 11, 4. Ce n’est pas Snphocle, le poïte trogique, mais un autra Sophocle, dont Aristote a parlé, Rhdierique, 1, 144 (III, 5. Le passage de la Poétique, auquel Arisisie nous renvoie, est aujourd’hui perdu. : LIVRE HI, CHAP. XIX, PAGES 399-291, $ IV, 1. Aristote fait sans doute allusion aux derniers mois da discours de Lysias contre Ératosthène : &xmcéars, émpdxars, mexivOurs, gere, Jxater, Comparez la fin du discours que la même ora teur prononça contre l’impiété d’Andocide, et la péroraison da Aiscours de Cicéron pour À. Cluenkius. FIN DES NOTES.

TABLE DES MATIÈRES. PRÉPACR sn dia col reves déc I

LIVRE PREMIER. Çaavrran Ie" — La rhétorique est une scienee d'un genre indéterminé comme la dialectique ; son utilité; sa fonction n’est pas de persuader, mais de considérer dans chaque sujet ce qu’il y a de propre à persuader... ... 8. 6 1. Rapport de la dialectique et de la rhétorique, p. 3.— $ 2. Aristote accuse les anciens rhéteurs de n'avoir écrit sur l’art de la parole que des traités incomplets, ibid. — $ 8. Dans tous les gouvernements, la loi doit laisser aussi peu que possible à l'arbitraire du juge, p. 5. — $ 4. Raisons pour lesquelles les anciens rhéteurs se sont beaucoup plus occupés du genre judiciaire que du délibératif, p. 7. — 6 5. L’enthymème est le ayllogisme de la rhétorique, p. 9. — $S 6. Utilité morale de la rhétorique, 1bid. — 6 7. La fonçtion de la rhétorique n’est pas de persuader, mais de trouver çe qua chaque aujet contieni de propre à persuader, p. 11. » Caarraz IL — Définition de ia rhétorique. Quelle est la différence qui se trouve entre le probable , le signe et l'argument certain ? Qu'est-ce Le Tefkmple?,.....,.....,...,,...,..., ses ruse Res | à S 1. Définition de la rhétorique, p. 13. — Ç 2. Division des preuves, P. 15. — G 3. Preuves intrinsèques ; division de ces preuves, 1btd. — « $ 4. Rapport de la rhétorique à La morale politique , p. 17. — 6 5. De l'enthymème et de l'exemple, ibid. — $ 6. Des auditeurs et des sujets que traite l’orateur, p, 19.— $7. Nature des propositions dont se

456 TABLE DES MATIÈRES. forment l'enthymème et l'exemple, p. 21.—6 8. Du vraisemblable et des signes d'où se tirent les enthymèmes, p. 23. —Ç 9. De l'exemple, p. 25. — Ç 10. Des arguments spéciaux et des lieux communs, p. 21. Cuavrras IIL — Des trois genres de rhétorique; quelle est ia fin de chacun de ces genres, et la matière des propositions oratoires..... .. 29. $ 1. Division des trois genres, p. 29. — 6 2. De la fn de chacun des trois genres, p. 81. — 6 3. L''orateur doit connaître le possible et le plus et le moins, p. 33 Cnariraz IV. — Quelles sont les propositions qui conviennent ds ment au genre délibératif..... $ 1. Du genre délibératif en général, p. 35.— & 2. Les objets des délibérations se réduisent à cinq, p. 37. Caaxrirae V. — Quelle est la fin du genre délibératif. Du bonheur et de ses diverses parties. ....,.....4esesoossecosssenccsonoss see 4. 6 1. Le bonheur est le but que se proposent tout les hommes ; définition du bonheur, p. 41.— 2. Éléments extrinsèques du bonheur, p. 43. — 3. Étéments intrinsèques du bonheur, p. 47. — G 4. Des biens qui nous viennent de la fortune , p. 49. CnariTRe VL — Du bon et de Putile..... ..... 51. 6 1. Considérations générales sur le bon , p. 51. —Ç 2. Des biens positäfs, p. 53. — S 3. Des biens d'opinion, ibid. Carire VII. — Du plus et du moins dans le bon ct dans l'utile..... 51. 6 1. Raisons de préférence tirées de la nature des biens, p. 57. — 6 2. Raisons tirées des principes et des conséquences, p. 59. — 6 3. Raisons tirées de l'opinion des hommes, p. 65, — 6 4. Raisons tirées de diverses circonstances, p. 67, CuariTax VIII — Des différentes formes de gouvermement. .....171 6 1. Combien de formes de gouvernement, p. 71. —6 2. Fin et mœurs dé chaque Jorine de gouvernement, p. 78. — 3. Conclusion, p. 15, Cuaritre IX.— De ja vertu et du vice; de l'honnéte et du déshonnête ; des sources de l'éloge et du blâme, ... es ssessccoonosese 15e $ 1. Définition de la vertu et de ses différentes espèces , p. 75. — $ 2. De l'hônnéte et de son contraire, p, 11,-—S 8. Comment on peut

TABLE DES MATIÈRES: KT © jouer ce qui n'est pas louable, p. 81. — Ç 4. Différentes espèces de ‘ louanges, p. 83. —6 5. Rapports entre ies deux genres, épidietique et délibhératif, p. 85. — $ 6. Le genre épidictique emploie tous les moyens d'amplification , 1b1d. CnaritRe X. — De l'accusation et de la défense ; quelles sont les propesitions relatives au genre judiciaire..... 87. | S 1. = Définition de l'injustice, p. 87. — 62. Motifs qui portent les hommes à j’injustice, p. 89. — 6 3. Inutilité d’une autre divigion, " p. 91.— 4. Causes des actions bumaines, p. 98, CHAPITRE XI. — De Fagréablé.ss scsi cestacsssieoucscicersss ec D. . $ 1. Quelles sont les choses agréables , p. 95. Cnarirax XII. — Dans quelles circonstances, en quoi et contre qui on commet l'injustice... . ones RP Te rss 107 * 6 1. Dans quelles circonstances oni est injuste, p. 107. — Ç 2. Quels sont ceux envers qui on est injuste, p. 111. — 6 3. Circonstances . propres à favoriser l'injustice, p. 115. ChaPiTRE XIII. — Du juste et de l’injuste.....,.,.....,0,.00.e 116 6 1 Division du juste et de l'injuste selon la loi et selon les personnes, p. 115. — 6 2. Conditions nécessaires pour qu'une action soit injuste, p. 117. — $ 3. Distinction de l'équité et de la justice, p. 119. CmariTRe XIV. — Dans quelles circonstances les actions sont plus ou moins injustes. . 400000020600 0ve ss... 020060286090 0.0 128 6 1. Injustice plus grande en raison du dommage, p. 123. — Ç 2. Injustice plus grande pour d’autres motifs, tb1d. Cuarirre XV. — Des preuves indépendantes de d'art nssssossee 125 $ 1. Des lois, p. 125, — Ç 2. Des témoins, p. 129. — G 3. Des conventions, p. 131. — 6 4. Des tortures, p. 138. — 6 5. Du serment, p. 135. — 66. mo rl p« 137. LIVRE DEUXIÈME, CHAPITRE Ie". — Des mœurs et des passions... ..... ss 139 $ 1. Considérations générales, p. 139, — 6 2. Des mœurs oratoires, p. 141. — 6 3. Des passions, ibid, 2° © qe ie

454 TABLE DES MATIÈRES. Çaarrras IT. — De la colère... .....,,..,... Dos es …. 148 6 1. Queis sont les gens sujets à se mettre en colère, p. 143.—4 2. Du mépris et de ses diverses espèces, p. 145. — 3. Quelles sont Îles raisons pour lesquelles on se met en colère, p. 147.-— 6 4, Qui sont eeux contre lesquels on se met en colère, p. 149. — 6 6. Conclusions, ° P. 158, Caapirae III. — De la douceur... A $ +. Quels sont caux envers qui nous sommes doux et hienveillants, p. 153. — 6 2. Quels sont caux qui sont doux et bienvelllants, p, 155. CauniTRe IV. — De l'amour et de la hpine.....,..,.,.... 40.00. 169 6 1. Définition de l'amitié, p. 159. + @ 2%. Quels sont ceux pour qui on a de l'amitié, $bid. — Ç 3. En nul l'inimitié diffère de la haine, BR 165. GEANTRE V. — DS IR ŒPAÎDNO. sense ses enes epson 167 6 1. Quelles sont les choses et les personnes que l'on craint, p. 161. — 6 2. Dans quels cas on doit-craindre davantage, p. 169. — $ 3. Quels sont ceux qui craignent, ibid. — $ 4. Dans quelles circonstances on a de l'assurance, p, 171. GaaviTRE VL né De la RODIA.. . susooucene a 175 $ 1. De la honte et des choses honteuses, p. 175. — 6 2. Quelles sont ies personnes devant lesquelles nous avons de la honte, p, 177. — $ 3. Quels sont ceux dont nous craignons les reproches, p. 179. — 6 4. Dans quelles circonstances on a de la honte, p. t81. CHAPITRE VE. — De la bienfaisance... ....,oreoussogesseocove 183 . $ 1. Définition du bienfait, p. 183. — $ 2. Conclusion, p. 185. CHAPITRE VIH. = De DIU: cause lieues 187 $ 1. Quels sont les hommes compatissants, p. 187. — $ 2. Quelles sont les choses qui excitent la pitié, p. 189. — 6 3. Quels sont ceux pour qui on a de la pitié, ibid, CuariTras IX. — De l'indignation....,....,....s..osscsousoses . 193 $ 1. Définition de l'indignation ; en qual ells diffère de l'envie, p. 193, — $ 2. Quelles sont les choses qui excitent l'indignation, p. 195. — $'3. Quelles sont les personnes portées à s'indigner, p. 197.

TABLE DES MATIÈRES 45$ CgariTRe X, — De l’envie..... annasagarosesessuscoese 198 . $ 1. Quelles sont les personnes envieuses, p. 199. — $ 2. Quelles sont les choses qui excitent l'envie, ibid, — & 3. Quelles sont les pergonnes auxquelles an porte envie, 201. CaarrrRe XI — De l’émulation..... DESTELTE o . s. 208 & 1. Quels sont coux qui ent de l'émulation, p. 203, — G 2. Queis sont les biens qui excitent l’émulation, ibid. + 6 3, Quelles sont les personnes qui exeitent l’émulation, p. 205. Caurrrne XII, — Des mœurs. De la jeunesse... ...,,,,., 4.4.4. 907 "$ 1: Considérations préliminaires, p. 207.— $ 2. Des jeunes gens, ibid. Caarirae XIII. — De la vieillesse... ...,,,.... 4.4. cecsgooussses 214 S 1- Des vieillards, p. 211. CnariTre XIV. — De l'âge viril... ss CRERELERE CE ERIC EIIE 215 "6 1. Des hommes parvenus à l’âge mûr, p, 215. Cauprrez XV. — Des mœurs des nobles....,.....,...,.....00.: 217 S 1. Des nobles, p. 217. Curraz XVI. Des mœurs des riches, ... ss uccoe dll | S1. Des riches, p. 217. Cnapirre XVII. — Mœurs des hommes puissants et houreux..... 219 $ 1. Des hommes puissants, p.219.— 6 2, Des hommes haurgux, p.241, Caarirre XVIII. — Lieux communs aux différents genres.....,... 221 + G1. Quel est le but de l'orateur, p. 291. — G 2. Des lieux conmiuns aux trois genres, Pe 228. : ‘Cmavrrat XIX, — Du possible et de l'impossible. ,..... 226 6 1. Des choses possibles et de celles qui ne le sont pas, p. 225. — Ç 2. Des preuves fondées sur la conjecture, p. 227. — Ç 3. Des preuves qui se rapportent à l'avenir, p. 229. — 6 4, Du plus au du moins, fhid.

éd TABLE DES MATIÈRES. Cuaprrne XX. — Des exemples. ..... Sun ete 281 & 1. Des preuves communes à tous les genres, p. 231. — Ç 2, Des exemples, ibid. — $ 3. Emploi des exemples, p. 235. CuariTRE XXI. — Des sentences..... cie NT 235 $ 1. Défintion de la sentence, p. 235. — 6 2. Combien il y a d'espèces de sentences, p. 237. — 6 3. Emploi des sentences, p. 239. — Ç 4. Double avantage des sentences, p. 241. CHamiTRE XXII, — Des enthymèmes.....,..... RS 243 Gt. De l'enthyrhème en général, p. 243.— 6 2. La première source des enthymèmes est le sujet lui-même, p. 245.— 6 3. Deux espèces d'enthymèmes, p. 249. Cnarree XXIIE — Lieux des EDTRYMÈMES, see ee 249 $ 1. Contraires, p. 249. — $ 2. Cas semblables, p. 251. — Ç 3. Relatifs, tbid. — G 4. Le plus et le moins, p. 253. — 6 5. Le temps, p. 255. 6 6. L'argument personnel, ibid. — 6 7. La définition, ibid. — Ç 8. Sens multiple d'un mot, p. 257.— Ç 9. Division, bid.— Ç 10. Induction, 1bid.— 11. La chose jugée, p. 259. — $ 12. L'énumération des parties, p. 261. — 6 13. La conséquence, ibid. — 6 14. Les choses opposées, ibid. — 6 15. Conciure d'après le juste ou d'après l'utile, p. 268. — 6 16. L'analogie, ibid. — G 17. L'identité des causes ou des effets, ibid. — 6 18. L'inconstance des opinions, p. 285. — 6 19. La cause apparente, tbid. — 6 20. Les motifs, p. 267. — 6 21. L'invralsemblable, ibid. — & 22. Les choses qui répugnent entre elles, sbid. — 6 23. Les apparences, p. 269.— 6 24. Les causes, 1bid.— Ç 25. Les préférences, ibid.— $ 26. Réunion des contraires, p. 271.— 6 27. Les fautes commises, tbid. — 6 28. Le nom, 1b1id. — $ 29. Avantage des enthymèmes réfutatifs, p. 218. Cnartrre XXIV. — Lieux des enthymèmes apparents. .... 218 $ 1. Enthymèmes apparents, p. 273. — 2. Conclure sans qu'il y ait _ 'enthymème, ibid. — 6 3. L'homonymie, p. 275. — Ç 4. Réunir cœ qui est divisé, et vice versa, ibid. — 6 5. Amplifier sans prouver, p. 271. — 6 6. Le signe, tbid. — 6 7. L'accident, ibid. — Ç 8. La fausse conséquence, p. 219. — 6 9. Prendre pour cause ce qui n'est pas cause, ibid. — 6 10. L'omission des circonstences, ibid. — G 11. La chose considérée simplement ou sans condition, p. 281. CHAñITRE XXV. — Des solutions... ..,.,.,..sosvousocvsoooc.e 283 6 1. La réfutation, p. 283. — & 2. Quatre espèces d''objections, ibid. —

TABLE DES MATIÈRES. 461 $ 3. Matière des enthymèmes, p. 285. — & 4. Comment on peut faire et résoudre les objections, ibid. GCHariTRE XXVI. — Des moyens d'augmenter et de diminuer..... 287 LIVRE TROISIÈME. CHAPITRE Ier, — Des différentes parties de la rhétorique..... 291 $ 1. De l'élocntion, p. 291. — $ 2.'De l'action, ibid. — Ç 8. Importance de l'élocution, p. 293. — 6 4. Distinction du stgle oratoire et du style poétique, p. 295. Caaprre II. — Des qualités du style .....,.,..,..,,,...,... 295 6 1. La clarté et la convenance, p. 295. — 6 2. Différentes espèces de noms, p. 297. — 6 3. La métaphore, p. 299.— Ç 4. Épithètes, p. 308 CHAPITRE Ill. — Du style froid..... +... 000400200009 06050600e 805 6 1. Mots doubles, p. 305. — 6 2. Mots étrangers, ibid.— 6 3. Abus des épithètes, ibid. — 6 4. Métaphores vicieuses, p. 307. CHANTRE IV. — De l'image ou comparaison .....,..ss.esosvsce 309 $ 1. Comparaison, p. 309. CHAPITRE V. — De la pureté du HYIO 5e rt écieneseuceece si $ 1. L'emplol des conjonctions, p. 311. —- 6 2. Le mot propre, p. 313. 6 3. Les équivoques, ibid. — 6 4. Genres, p. 315. — 6 5. Nombres, ibid. — 6 6. Ponctuation et construction, 5bid. CHAPITRE VI, — De l'ampleur du style.....,.....,,0..0.. 017 6 1. Moyens de rendre le style plus ample, p. 317. | Caaprre VII. — De la convenance du style. .....svoscoccoosse 919 6 1. Le style doit exprimer les mœurs et les passions, p. 319. — 6 2. Comment le style peut exprimer les mœurs, ibid.— 6 3. L'art doit être caché, p. 321. — 4. L'emploi des mots doubles et étrangers, ibid. Caapirae VIIL murs Du rhythme oser. ce 000000000600. 00 823 $ 1. Définition du rhythme, p. 323.— Ç 2. Différentes espèces derhythme, tbid. — 6 3. Le pæan, p. 825,

* + LI e 462 _ TABLE DÉS MATIÈRES. Onrtree IX. — Deux espèces de stÿle..... sise O1 & 1. Style continu, p. 327. — 2. Période, ibid. — 6 3. Éléments de la période, p. 328. — Ç 4. Division et antithèse, p, 391. — 6 5. Parisbse et paromæose, p. 333. + " Care X.— De l'esprit dans le sigle et de la beauté de l'expression. 333 61. L'expression'considérée dans le sens, p. 833. — 6 2. L'expression considérée dans sa forme extérieure, p. 336. — & 3. La métaphore et l'antithèse, p. 337. CHaPiTRe XI. — Des moyens de mettre La chose sous les yeux..... 341. 6 1. La chose mise sous les yeux, p. 341. — 6 2. Obsorvation sur les métaphores, p. 343. — 6 3. Différentes sources d'élégance, ibid. — $ 4. La comparaison, p. 847. — 5. Les proverbes, p. 349. — G 6L'hyperbole, sbid. Cmariree XII, — Du style qui convient à chaque genre..... ss esee 00e % 1. Du style écrit et da style agonistique, p. 351. — $2. Style délibératif et judichaire, p. 358, — 6.3. Du style épidietique, p. 358. CHaptrRE XIII. — Des parties du discours.....,.....% °.,+ 355, S 1. Parties essentielles, p. 355. —'$ 2. Parties accessoires , p. 357. Cuartrex XIV. — De lenbtde nel dnsss étre 857. $ 1 Définition ; p. 357. — 6 2. Sources de l'exorde du genre épldictique, p 869. —.$ 3. Sources de l'exorde du genre judiciaire, ibid. — $ 4 Sources de l'exorde du genre délibésatif, p. 266. Cuaaprrae XV, — Des moyens de défense. .....sessoseossee 865 5 1. — Cemment on peut repousser une accusation , p. 365. CHAPITRE XYI. — De la narration. 0 RE à 869. 6 1. — De la narration dans le genre épidictique, p. 369. — 6 2. La narration doit être d'une fuste wresure , p. 87%, :- 6 8. Ehe doft être moete, p. 873. — 6 k Vraisembiable, vb44. = Ç 5. Pathétique , vid. — 6 6. Piace qui convient à k narratton, p. 975. CaaritRe XVII. — De la preuve... RE DS ue as. 6 1, Biirentis esphees de quistiofs, p. 875. — Ÿ 2. À quel genré eonviennent les exemples et les entiryrhéfhes, p. 377.— 6 3, Fantes

TABLE DES MATIÈRES. ” A6 éviter dans l'emploi &es enthymèmes, ibid. — $ 4. Usage ds tcieates dans la preuve, p. 379. — $ 5. La preuve dans les deux genres, délibératif et judiciaire, tbid. — $ 6. Dans te genre éptdictique, p. 881. — 6 7. Réfutation, fbid. — 6 8. Règle concernant les mœurs, p. 383. — 6 9. Changement des enthymèmes en sentences , 1btd. CHamTRe XVIII. — De l'interrogation et du ridicule.....,., .. 886. 6 1. Interrogation, p. 385. — 2. Réponse, p. 887. — 6 3. Du ridicule, tbid. CRAPITRE XIX. — De la péroraison..... Merise cie 389. S De Rendre l'auditeur bienveillant, p. 3889. — 6 2. Amplifier et atténuer, ibid. — 6 3. Émouvoir les passions, ibid. — Ç 4. Récapitulation, ibid. NOTES. LIRE: nn iii sin ces ic oauauissstooinasets 398 LIVRE He nnneccconccccee 0.0. 600080000000 00000000% 5000. Lk16 Lrvaz JI..... 0.0.9 FAR RER EN RRMNNNS RR RRRPRRRRVE ER TT 455 FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

The text on this page is estimated to be only 43.60% accurate

En md —+ — a’

La